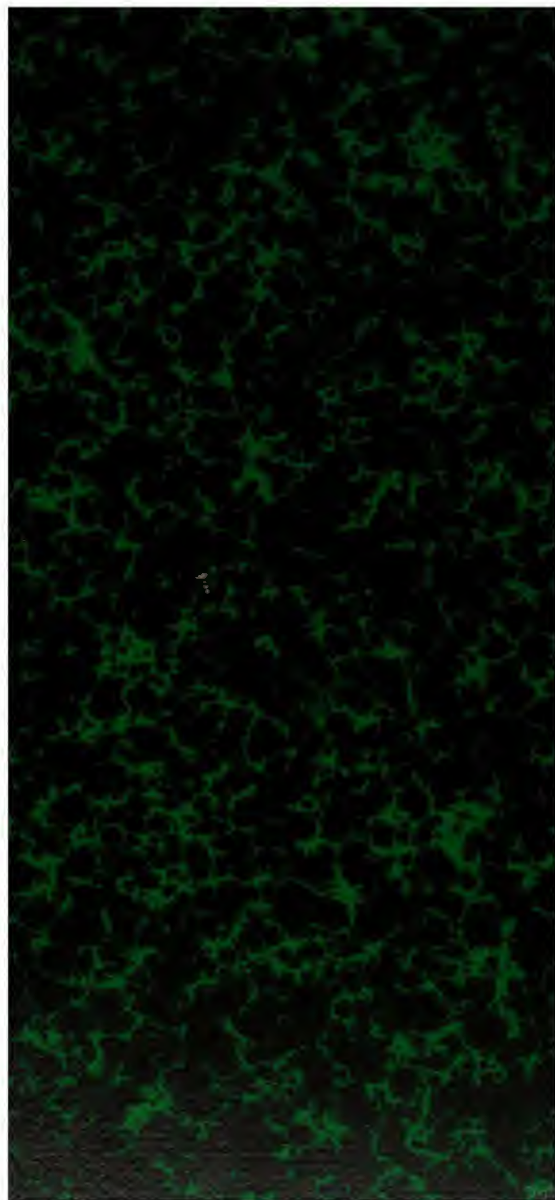




SAN JUAN DE ULÙA

OU

RELATION

DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE AU MEXIQUE

SOUS LES ORDRES

DE M. LE CONTRE-AMIRAL BAUDIN

PAR MM. P. BLANCHARD ET A. DAUZATS

SUIVIE

DE NOTES ET DOCUMENTS, ET D'UN APERÇU GÉNÉRAL SUR L'ÉTAT ACTUEL DU TEXAS

PAR M. E. MAISSIN,

PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DE M. LE BARON TUPINIER, ALORS MINISTRE DE LA MARINE



A PARIS,

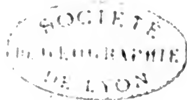
CHEZ GIDE, ÉDITEUR

DES VOYAGES PITTORESQUES DANS L'ANCIENNE FRANCE ET EN ESPAGNE DE M. LE BARON TAYLOR

DES OUVRAGES DE M. LE BARON DE HUMBOLDT, ETC.

RUE DE SEINE, N° [illegible]

SAN JUAN DE ULÙA.



A. Pihan de la Forest, Imp. de la Cour de cassation,
Rue des Noyers, 37.

SAN JUAN DE ULÙA

OU

RELATION

DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE

AU MEXIQUE,

SOUS LES ORDRES

DE M. LE CONTRE-AMIRAL BAUDIN;

PAR MM. P. BLANCHARD ET A. DAUZATS.

Suivi de notes et documents, et d'un aperçu général sur l'état actuel du Texas,

PAR M. E. MAISSIN,

Lieutenant de vaisseau, aide-de-camp de l'amiral Baudin.

PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DE M. LE BARON TUPINIER, ALORS MINISTRE DE LA MARINE.

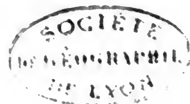
PARIS.

CHEZ GIDE, EDITEUR,

RUE DE SEINE S.-G. 6 BIS.

1839.





PRÉFACE.

Lorsque l'expédition du Mexique, si habilement dirigée par l'amiral Baudin, fut glorieusement terminée, l'un de mes meilleurs et de mes plus anciens amis, qui en faisait partie, M. P. Blanchard, revint en France avec des dessins intéressants et une relation fidèle des événements dont il avait été le témoin; sollicité pour livrer son portefeuille et ses notes à la publicité, il hésita longtemps; je me joignis à nos amis communs et nous parvînmes à vaincre sa résistance, mais par une injuste méfiance de lui-même, il ne consentit qu'à la condition que je l'aiderais dans l'accomplissement de ce projet. Je me défendis de mon mieux; il avait tout fait seul, il pouvait continuer, il n'y avait plus qu'à laisser imprimer; ces excellentes raisons échouèrent devant sa résolution; l'amitié a parfois ses tyrannies. Il me fallut céder; je traduisis donc sur bois la

moitié des dessins, il fit le reste; je relus le manuscrit, j'ajoutai quelques mots, j'en effaçai quelques autres, peut-être le résultat n'en fut-il pas meilleur; pour cela, j'usurpai malgré moi le droit de mettre mon nom à côté du sien.

Ceci a quelque analogie avec une anecdote qui me revient involontairement à l'esprit. Un paysan méditatif, adroit, intelligent, vit avec étonnement une horloge dans l'église de son village; c'est la première qu'il voyait de sa vie, il en fut émerveillé; il examina avec une scrupuleuse attention les rouages, les ressorts, le balancier, toutes les parties compliquées de cette œuvre magnifique, ne pouvant songer à autre chose. Il lui vint l'audacieuse pensée d'en faire une imitation; il travailla donc sans relâche, comparant sans cesse la copie à l'original, recommençant avec une admirable persévérance toutes les fois que la plus minutieuse différence venait, après d'innombrables comparaisons, lui révéler quelque erreur.

Enfin, tout fut terminé; mais de quelle douleur ne fut-il pas saisi lorsqu'après avoir monté toutes ses pièces, l'obscur Prométhée, au lieu de la marche mesurée du modèle, vit la copie dans la plus complète immobilité; plusieurs jours d'incroyables douleurs se passèrent dans une vaine attente; désespéré et bien convaincu que quelque chose

d'important avait échappé à son attention, il confia ses chagrins à un moine célèbre par ses connaissances en mécanique : celui-ci vint, examina attentivement ce prodigieux ouvrage, et, prenant en souriant la main de l'ouvrier, la dirigea sur le balancier pour qu'il donnât lui-même l'impulsion, aussitôt les aiguilles commencèrent leur course circulaire.

A l'instruction près, je suis ce moine, j'ai pris mon ami par la main et je l'ai forcé à marcher.

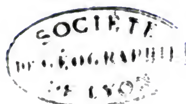
A. Dauzats.

TABLE

DES CHAPITRES.

NOTES ET DOCUMENTS.

b



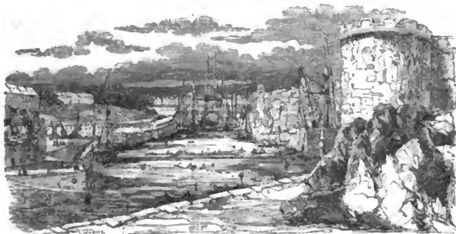


TABLE

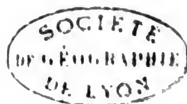
DES GRANDES VIGNETTES.

TABLE

DES PETITES VIGNETTES



CHAPITRE PREMIER.



Le Départ.

Le 31 août 1838, la rade de Brest présentait le spectacle le plus animé : la frégate la *Néréide* de 50 canons, commandée par M. Turpin, capitaine de vaisseau ; la corvette la *Créole* de 24 canons, commandée par S. A. R. le prince de Joinville, capitaine de corvette; le brig le *Cuirassier* de 18 canons, commandé par M. le comte de Gourdon, capitaine de corvette, et le navire à vapeur le *Phaéton*, commandé par M. le lieutenant de vaisseau Goubin, achevaient les préparatifs du départ.

L'amiral Baudin avait arboré son pavillon sur la *Néréide*,

fière de porter cet héroïque marin de nos gloires impériales.

Des barques lourdement chargées se dirigeaient avec rapidité vers les navires que nous venons de désigner, pour verser dans leurs vastes cales l'innombrable quantité d'objets que nécessite un armement de guerre; d'autres embarcations transportaient de la cale la Rose à bord de la Néréide, les trois cents artilleurs de la marine et les vingt-cinq soldats du génie destinés à faire partie de l'expédition, tandis que le vaisseau l'*Hercule*, cette magnifique citadelle flottante armée de 100 canons, prenait ses dispositions afin d'appareiller le lendemain pour se rendre au port de Toulon, sous les ordres de M. Casy, capitaine de vaisseau.

Le soir tout le monde fut consigné à bord.

Le commandant Turpin m'avait invité à me rendre le jour même à bord de la *Néréide*, sur laquelle j'étais embarqué; je dis adieu à la terre et passai quelque temps à organiser l'installation de mes effets : ce n'était pas chose facile, l'état-major d'une frégate se compose de neuf officiers et nous étions vingt-deux! Heureusement qu'à bord on n'est jamais embarrassé, une chambre à coucher n'est pas longue à établir : deux clous, auxquels on suspend un cadre ou un hamac en font les frais; avec un peu d'industrie on peut même simuler un lit drapé en métamorphosant un pavillon en rideaux.

En prenant possession de mon lit improvisé, j'avais jugé que le départ pour le lendemain était impossible, les divers objets dont le navire paraissait encombré devaient nécessiter plusieurs jours pour être disposés avec le soin minu-

tieux observé à bord d'un navire de guerre. Je m'endormis donc avec l'espérance de descendre une fois au moins à terre; mais au réveil je reconnus mon erreur, la diane rassembla l'équipage sur le pont de la *Néréide* prête à partir, l'ordre avait comme par miracle succédé au chaos; une volonté ferme présidait à tout; malgré le peu de temps, tout fut fait et bien fait.

Le 1er septembre, au signal parti de la frégate, l'escadre appareilla : la *Créole* s'ébranla la première, nous la suivîmes, puis l'*Hercule* et le *Cuirassier*[1] déployant toutes leurs voiles, nous imitèrent; le temps était magnifique, une brise faible nous poussait doucement sur une mer calme et transparente dont nous ridions à peine la surface; je regardais la France qui semblait fuir; à notre gauche se déployait la rade de Chateaulin, plus vaste encore que celle de Brest, et à son extrémité nord, l'île des Morts dont les dentelures noires se découpaient sur un ciel doré ; à notre droite la côte du Portzic, couverte de joyeuses guinguettes et de riantes habitations, dont toutes les croisées nous montraient des visages émus; derrière nous la ville de Brest, la forêt de mats de son port, les grands établissements de la marine se colorant par degrés d'une teinte chaude; devant nous, le goulet présentait son étroite ouverture et ses deux rives flanquées de batteries inexpugnables; la roche Mengam, témoin et cause de tant de naufrages, dressait sa tête de granit noir au milieu de cette espèce de détroit d'où, sentinelle infatigable, elle protége

[1] Ce brig se rendait directement à Vera-Cruz; c'est lui qui avait ramené en France M. Deffaudis.

notre plus belle rade de l'ouest; malgré le calme la mer brisait avec force contre cet obstacle, habitué à braver ses colères.

Au milieu du goulet, nous rencontrâmes le brig d'instruction des mousses qui évoluait; ces jeunes élèves, appelés à rendre des services à leur pays à l'âge où les enfants sont encore entourés des soins de leurs mères, semblaient envier notre sort et celui de leurs petits camarades qui allaient au Mexique recevoir le baptême du feu : à un signal ils s'élancèrent dans le gréement avec agilité, en un moment les haubans furent couverts de ces petits marins, qui nous saluèrent de trois cris de *vive le roi!* répétés avec enthousiasme.

Au moment d'entreprendre ce voyage désiré, une vive émotion m'agitait; on ne quitte pas froidement ses parents, ses amis; je laissais tant derrière moi! J'éprouvais comme un avant-goût de la nostalgie; m'éloigner de nouveau de mon pays que je revoyais depuis si peu de temps! Toutefois, cette tristesse ne dura guère que jusqu'au moment où l'ancre ne tint plus au fond; sur un navire français, j'étais encore en France, je voyageais pour ainsi dire dans ma patrie.

Dans les premiers moments je me trouvai un peu isolé à bord, je ne connaissais aucun des officiers; mais j'étais confiant en mon étoile qui, sur les bâtiments où j'avais été embarqué, ne m'avait fait connaître que des personnes avec lesquelles j'ai conservé les relations les plus agréables; mon attente ne fut pas trompée, au bout de quelques jours j'étais avec mes nouvelles connaissances comme si nous eussions déjà fait le tour du monde ensemble. Toute per-

sonne qui aura navigué comprendra combien cette union est nécessaire ; un navire, tel grand qu'il soit, est un espace étroit, sur lequel on est forcément en contact. Et puis l'isolement où l'on se trouve du reste du monde donne à l'esprit une irritabilité que les personnes les plus sages ne réussissent pas toujours à vaincre.

Une fois hors des passes, la brise fraîchit un peu, et nous mîmes le cap en route, nous nous trouvions alors dans cette partie de la mer de Bretagne que l'on nomme l'Iroise ; une longue houle, que l'on y rencontre même dans les plus grands calmes, nous donnait un léger mouvement de roulis ; à l'horizon, dans l'ouest, l'île d'Ouessant apparaissait comme un légère brume ; à notre gauche, le Toulinguet ou les tas de foins, écueil qui s'avance à la distance de plusieurs lieues, présentait ses rochers découpés par la mer. Égarés par les brouillards si fréquents sur cette côte, les malheureux navires, conduits à une perte inévitable, viennent se briser sur cet écueil redouté. Sans doute ces rochers témoins muets de tant de naufrages, ont vu périr une multitude de navires dont le sort est encore ignoré, et qui, peut-être, après une heureuse traversée, sont venus s'engloutir dans les gouffres qui tourbillonnent à leurs pieds.

Dans l'après-midi, nous fûmes rejoints par le navire à vapeur le *Phaéton*, nous vîmes d'abord poindre la fumée à l'horizon, puis sa mâture se dessina sur le ciel ; en peu d'instants le corps du navire fut visible et grossissant à vue d'œil ; il fut bientôt dans nos eaux ; son commandant, M. Goubin vint à bord de la *Néréide*, il apportait à l'amiral ses dernières instructions.

La communication ne fut pas de longue durée, le *Phaéton* reprit sa marche et nous laissa derrière lui attendre impatiemment la brise qui se montrait un peu paresseuse.

Les rayons du soleil couchant nous montrèrent les côtes de France, que nous saluâmes pour la dernière fois; quelques-uns d'entre nous ne devaient plus la revoir! Le lendemain nous étions hors de vue de toute terre, et les jours suivants nous avançâmes dans le golfe de Gascogne, poussés par un vent faible mais favorable; le quatrième jour, l'*Hercule*, sur lequel le prince de Joinville venait, peu de temps avant, de terminer une longue campagne, demanda, par signaux, liberté de manœuvre; il voulut, avant de se séparer, faire ses adieux à son ancien hôte, le commandant de la *Créole*; le pavillon royal fut hissé en tête du grand mât, un nuage de fumée blanche s'échappa des sabords de tribord devant, une forte détonation se fit entendre et se renouvela par intervalles mesurés; en un moment, le vaisseau fut enveloppé d'une épaisse fumée rougie par les rayons du couchant; chaque coup, au lieu d'être tiré par une seule pièce, comme dans les saluts ordinaires, était le résultat de plusieurs canons tirant simultanément. La *Créole*, qui se trouvait à l'avant de l'*Hercule*, laissa porter, puis, cédant à l'impulsion du vent, vint passer à poupe du vaisseau qui lui rendait ces honneurs, bientôt elle disparut dans la vapeur colorée qui enveloppait l'*Hercule*; enfin, les derniers coups étant tirés, la brise dissipa les flocons de fumée qui se suspendirent en festons dans le gréement, se balancèrent mollement pendant quelques secondes, puis se dissipèrent, capricieusement emportés au souffle du vent. Le silence solennel qui

règne sur la mer, troublé un instant, reprit aussitôt son empire.

J'ai vu faire beaucoup de saluts dans les ports, c'était le premier dont j'étais témoin à la mer; l'absence de tout écho donne aux détonations un caractère imposant et terrible qui m'a toujours vivement ému lorsque j'ai eu l'occasion d'assister depuis à un pareil spectacle.

Cependant la matinée du sixième jour la brise fraîchit sensiblement, jusque-là, bien que faible, elle avait été constamment favorable, malheureusement elle perdit cette dernière qualité et devint totalement contraire; nous étions par le travers de Lisbonne, il nous fallait péniblement louvoyer pour doubler le cap Saint-Vincent; nous diminuâmes graduellement notre voilure; au branle-bas du soir nous avions déjà deux ris dans les huniers.

C'était une excellente occasion qui se présentait pour que les nouveaux embarqués fissent connaissance avec le mal de mer, et très-peu la laissèrent échapper; on n'entendait que des lamentations auxquelles les marins, qui pour tout le reste ont le cœur si compatissant, prêtaient fort peu d'attention, l'encombrement dans lequel nous étions rendait ces indispositions fort désagréables [1], et les pauvres malades eussent été mieux partout ailleurs que sur la frégate, où la nécessité des manœuvres ne leur laissait pas une minute de tranquillité; la mer nous venait de l'avant, et chaque lame, en cédant à l'impulsion du navire, nous

[1] L'équipage d'une grande frégate se compose de près de cinq cents hommes, l'adjonction des trois compagnies d'artillerie en avait porté le nombre, sur la *Néréide*, à 800 environ.

faisait faire un bond qui ébranlait la mâture. La brise fraîchissait, la mer grossissait à proportion; à 7 heures, on fut obligé de prendre le troisième ris, tout nous présageait un coup de cape, le vent sifflait dans le gréement, à l'intérieur du navire les bois craquaient, des gémissements partaient de toutes les jointures qui semblaient prêtes à céder à la violence de la mer; à chaque lame plus forte qui nous prenait de l'avant, la frégate s'arrêtait au choc, tremblait dans toutes ses parties, et paraissait indécise sur la marche qu'elle adopterait; le temps sombre et menaçant bornait notre horizon à quelques toises, chaque coup de tangage entourait le navire d'une flaque d'eau phosphorescente, qui brillait au milieu de cette sombre nuit comme du soufre enflammé. La *Néréide* semblait naviguer sur une mer de feu, quelquefois une lame brisant sur notre avant, retombait sur le pont en cascades brillantes d'un effet si saisissant que nos malades eux-mêmes, malgré l'apathie où plonge le mal de mer, ne pouvaient retenir leur admiration.

On venait d'appeler au quart de huit heures, tout le monde était sur le pont, nous avions pris la bordée du large, babord armures, que nous devions suivre jusqu'au jour; la *Créole* se trouvait au vent à nous; tout à coup la brise changea cap pour cap, une pluie battante, dont nous étions menacés depuis plusieurs heures, inonda en quelques instants sur le pont tout ce que les embruns de la mer avaient laissé à sec; les voiles, au lieu de s'arrondir sous l'effort de la brise, s'attachaient aux mâts, collées par le vent, et redessinaient toutes les parties du gréement qui leur offraient de la résistance; on manœuvra en conséquence et en peu

d'instants nous fûmes orientés et mîmes le cap en bonne route; mais le plus difficile restait à faire; nous avions la *Créole* sous le vent, nous pouvions craindre que la saute de vent ne devînt sensible pour elle que longtemps après que nous en aurions éprouvé les effets, et par notre manœuvre nous lui tombions indubitablement dessus. Des signaux de nuit devinrent indispensables, et l'on brûla une pièce d'artifice [1] assez semblable à une flamme de Bengale et qui répand un éclat extraordinaire.

Aussitôt, une clarté vive et bleue illumina la frégate, dont tous les détails, jusqu'aux moindres drisses, devinrent parfaitement distincts; les voiles, arrondies sous l'effort du vent, éclairées en dessous, se détachaient éblouissantes de clarté sur le ciel profondément obscur, tandis que l'éclat de la lumière diminuant graduellement pour les objets qui s'éloignaient de son foyer, les flèches des mâts supérieurs se perdaient dans les nuages amoncelés qui crevaient sur nos têtes; chaque goutte de pluie, en tombant, réfléchissait la flamme et semblait une pierre précieuse; par degrés le feu s'éteignit, et nous rentrâmes dans la plus complète obscurité. Des fusées tirées par la *Créole* annoncèrent que notre signal avait été compris, la légère corvette avait imité notre manœuvre.

Au jour, nous doublâmes le cap Saint Vincent à grande distance sans le voir, et le 8 octobre, après avoir reconnu l'embouchure du Guadalquivir, nous courûmes sur Cadiz qui semblait, à voir ses blanches maisons entourées d'une jaune ceinture de murailles, une perle enchâssée dans un

[1] Un moine.

cercle d'or, sortant de la mer; il était presque nuit quand nous arrivâmes à l'entrée de la baie; un bateau parti de Rota déposa un pilote à bord, sans que la grosse mer fût un obstacle pour cette petite embarcation; car les bateaux de Cadiz, bien que non pontés, peuvent naviguer pour ainsi dire par tous les temps; il est impossible de rien voir de plus gracieux et de plus marin que ces canots, ornés des couleurs les plus vives, avec un grand œil peint de chaque côté à l'avant, comme pour éclairer leur marche.

Avec une agilité surprenante, le pilote sauta à bord par les grands haubans sous le vent; c'était le doyen des pilotes de Cadiz, qui faisait une entrée que nos plus alertes gabiers auraient avouée; ce Nestor des marins andaloux, âgé de soixante et douze ans, n'a jamais dépassé, d'un côté, le cap Saint-Vincent, de l'autre, Gibraltar; c'est entre ces deux points qu'il a exercé sa laborieuse carrière; malgré son expérience, la nuit était trop sombre pour qu'il se hasardât à nous entrer : nous tînmes la mer.

L'entrée de Cadiz, bien que facile à prendre de jour, devient difficile la nuit, et même dangereuse par une grosse mer; outre les *Puercas* et les *Cochinas*, rochers qui découvrent même à marée haute, il y a encore la *Galera* et le *Diamante* qui sont constamment couverts d'eau; les relèvements pour les éviter et passer par le canal, sont parfaitement connus et bien indiqués dans les cartes; mais, pour les suivre, il faut y voir : c'était l'avis du pilote dont j'avais gagné l'amitié à l'aide d'un excellent cigare de la Havane. Lui ayant demandé pourquoi il n'entrait pas le soir même : « *Porque*, répondit-il en portant la main droite à son œil, *es menester poder valerse de esto* (parce qu'il

faut pouvoir se servir de cela). » Son observation me parut d'autant plus juste qu'il faisait assez nuit pour que je ne pusse distinguer le grand mât depuis la dunette.

Au lever du soleil, nous pûmes apercevoir la côte d'Afrique et le cap Spartel qui domine Tanger; nous courûmes un petit bord, et nous arrivâmes enfin au mouillage.

Le canot de la santé dans lequel était M. de Mornard, consul de France, arriva précédant les canots de tous les navires français qui se trouvaient sur rade. Nous reconnûmes d'abord la *Gloire*, frégate de 50 canons commandée par M. Lainé, capitaine de vaisseau; la frégate la *Médée* de 44 canons, commandée par M. Leray, capitaine de vaisseau; le brig l'*Adèle*, transport de l'État; le navire à vapeur le *Météore*, commandé par M. Barbotin, capitaine de corvette; et enfin le *Phaéton* qui nous avait précédés de quelques jours.

Les formalités remplies, nous nous élançâmes à terre pour voir ce que les Espagnols appellent « *un vaisseau de pierre à l'ancre au milieu de la mer.* » Cadiz ne tenant à la côte ferme que par un ruban de terre étroit, de près de deux lieues de longueur, semble flotter au milieu de l'Océan qui l'entoure; nous aperçûmes, au-dessus des maisons éblouissantes de blancheur, le dôme de la cathédrale couvert en faïence jaune, brillant comme de l'or aux rayons du soleil; à droite l'église San-Francisco dominant les arbres de l'Alameda, et partout autour de nous des barques qui couvraient la mer. Cadiz, autrefois l'entrepôt du Nouveau-Monde, a passé comme Tyr quand le commerce de l'Inde cessa de la vivifier; depuis que successivement se sont détachés le Mexique, la Colombie et les

États qu'elle possédait dans l'Amérique du sud, ces magnifiques fleurons de la couronne espagnole, Cadiz est tombée en langueur; l'île de Cuba et les Philippines, seules de ses anciennes colonies, lui apportent périodiquement un peu de cette activité des anciens jours; mais la cité moribonde s'agite comme un cadavre galvanisé, elle ne ressuscite pas. Reine déchue, elle n'a conservé de ses splendeurs passées que des habitudes de luxe qui se manifestent au premier coup d'œil; l'étranger est frappé en entrant de la propreté des rues, les maisons, repeintes au moins une fois chaque année, sont d'une blancheur éblouissante et se détachent vivement sur un ciel d'azur; les volets, les grilles si nombreuses en Andalousie, les persiennes sont peints en vert et entretenus avec un soin minutieux; les portes des maisons, généralement en acajou massif, sont ornées de clous en cuivre brillants comme de l'or; au printemps les fleurs les plus rares, apportées à Cadiz à grands frais, pendent de tous les balcons, ou embaument les cours (patios) des maisons entourées d'un pérystile supporté par des colonnes de marbre blanc, pavées de marbre de diverses couleurs; dans toutes on trouve le puits de la citerne, presque toujours remarquable par la richesse de son ornementation.

Les promenades les plus fréquentées et presque les seules sont l'Alameda au bord de la mer, d'où l'œil découvre toute la rade et les montagnes de Ronda, qui bordent l'horizon du côté de la terre, c'est la promenade des beaux jours, ensuite la place San Antonio, située au centre de la ville, ombragée de quelques arbres, sous lesquels sont placés des bancs de marbre, c'est la promenade d'hi-

ver; la foule s'y presse joyeuse à cette époque de l'année si rude chez nous et qui sous ce climat favorisé, n'a de désagréable que le nom.

Cadiz n'est point une ville remarquable sous le rapport des monuments, il n'y en a point d'anciens, et les modernes, bien qu'assez élégants, ne méritent pas qu'on s'y arrête; la cathédrale seule attire l'attention par ses dimensions et les marbres variés qui concourent à sa construction, mais cet édifice n'est point terminé malgré le zèle de l'évêque qui consacre ses revenus à cette œuvre vraiment nationale.

La tour de Tavira, ou de la Vigie, est le point culminant de Cadiz, de là on découvre un superbe panorama; sous vos yeux les maisons se découpent sur la mer d'un vert d'émeraude; au N. E., la ville du Puerto Santa Maria à l'embouchure du Guadalete, s'étend au bord d'une plage aride comme une ceinture d'argent; au N. O., la petite ville de Rota s'avance coquettement dans la mer en fermant un des côtés de la baie que Cadiz termine à l'autre extrémité; à l'E. Puerto Real, bourg charmant, orné de jardins qui manquent à Cadiz; derrière cette habitation commence une chaîne de collines élevées qui, partant de la mer, viennent mourir au pied de la Serrania de Ronda; sur l'une de ces collines assez escarpée, s'élèvent les maisons de Medina Sidonia, dominées par le Cabeza del Moro (tête du Maure), l'une des montagnes de la chaîne de Ronda; dans l'E. S. E., languissent au fond de la baie les grands établissements de la marine à la Caraca, puis la ville de San Fernando, ou la Isla de Leon, florissante jadis lorsque la marine espagnole dominait les

mers, aujourd'hui presque déserte, peuplée de pauvres employés servant de la manière la plus désintéressée, pauvres gens que le gouvernement espagnol oublie de payer; au-dessus de San Fernando, au loin, les montagnes qui dominent Algesiras, dernier soupir de la Serrania de Ronda; enfin, à l'O. l'Océan qui borne majestueusement l'horizon.

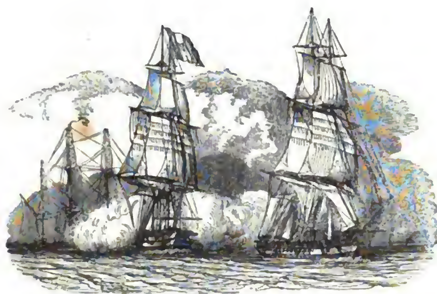
Le dimanche, par un hasard assez heureux pour les amateurs de ces sortes de divertissements, il y avait au puerto Santa Maria une course de taureaux; le bruit se répandit que monseigneur le prince de Joinville honorerait ce spectacle de sa présence; les toreros enchantés se promirent de ne pas laisser échapper cette occasion d'adresser leurs hommages à S. A. R.

En Espagne, on se fait difficilement l'idée d'un prince gardant un strict incognito : la course commença, et le matador, au lieu de se présenter devant le corrégidor, président de la place, pour lui débiter la harangue d'usage, sut très-bien démêler dans la foule l'auditeur qui devait avoir les honneurs du discours. Je ne sais si Francisco Montes, première espada (épée) de toutes les Espagnes, est aussi un habile orateur; mais avant la fin de la course, il eut tout lieu de s'applaudir de la courtoisie castillane qui l'avait inspiré.

Nous passâmes deux jours à nous remettre; le 10, un coup de vent du N. E. se déclara, le soir, il était dans toute sa force; afin de profiter d'un aussi puissant auxiliaire, l'amiral donna des ordres pour que l'escadre appareillât le lendemain.

La véritable traversée commençait alors, nous venions

d'achever comme la préface de notre voyage, à peine jusque-là avions-nous perdu la terre de vue; les instants passés à Cadiz avaient rendu la santé aux malades du coup de vent, ils avaient oublié trop vite les inconvénients de la mer; leurs souffrances leurs revinrent en mémoire à la veille d'entreprendre une navigation de deux mille lieues.





CADIZ.

CHAPITRE II.

La Traversée.

Le 10 septembre, l'amiral publia l'ordre du jour suivant :

« Marins et soldats,

« Nous allons au Mexique. Depuis plusieurs années, nos « compatriotes établis dans ce pays y ont été en butte à « des vexations, à des outrages dont c'est le devoir de la « France d'exiger réparation.

« Si cette réparation n'est pas obtenue, nous aurons la « guerre.

« Que chacun de vous se prépare donc à la guerre de
« tout son cœur, de toutes ses forces. Que tous vos exer-
« cices aient lieu dans la pensée du combat.

« Marins et soldats, redoublons d'activité, de bon ordre,
« de prompte obéissance. Ce sont là les vrais éléments de
« succès.

« Pour tout ce qu'exigent l'honneur et la dignité de la
« France, je compte sur vous comme vous pouvez comp-
« ter sur moi.

« Charles Baudin. »

Le 11 au matin, nous appareillâmes pour l'Amérique.

Le vent de N. E. qui nous sortit de Cadiz nous mettait droit en route; la *Néréide* s'ébranla la première, puis, arrivée hors des passes, elle mit en panne pour attendre la *Gloire*, la *Médée* et la *Créole*, qui prirent la mer, d'après les signaux de l'amiral dans l'ordre que je viens d'indiquer; sitôt que ces navires eurent rallié la *Néréide*, l'escadre se mit définitivement en route sur deux colonnes.

La *Néréide* et la *Gloire* marchaient en tête; derrière, venaient la *Médée* et la *Créole*; l'aspect du temps était beau, un ciel d'un azur foncé, chargé d'une brume chaude à l'horizon, nous assurait la durée de la brise favorable jusqu'aux parages où nous pouvions espérer de rencontrer les vents alizés, ces puissants et fidèles auxiliaires des voyageurs qui se dirigent vers l'Amérique; la mer était d'un bleu intense; chaque lame, couronnée d'une crête éblouissante qui réfléchissait le soleil et dont l'œil pouvait à peine supporter l'éclat, venait mourir contre les flancs de ces quatre superbes navires, qui, luttant de vitesse,

s'inclinaient avec grâce au souffle de la brise, puis roulaient majestueusement en montrant le cuivre poli de leurs carênes.

La *Néréide* présentait sa longue ligne de batterie peu élevée au-dessus de l'eau et paraissait, dans son élégante structure, avec la courbe gracieuse de ses membrures, jouer avec l'onde comme la divinité fabuleuse dont elle porte le nom; à voir la souplesse de ses mouvements, le balancement onctueux que lui imprimaient les vagues semblait bien plutôt un frémissement de plaisir que le résultat fébrile d'une résistance vaincue. Les mâts, les vergues, toutes les parties du grément, témoignaient par la symétrie minutieuse de leur installation, que l'œil scrutateur d'un officier distingué les surveillait; le silence observé à bord n'était interrompu que par le bruit, agréable aux oreilles d'un marin, de l'eau qui, divisée par l'avant de la frégate, courait précipitamment le long du bordage., pour se reformer à l'arrière et se mêler à la houache écumeuse, cette longue trace blanchâtre que le navire laisse momentanément sur la mer, où l'œil peut quelquefois la suivre à plus d'un mille.

La *Gloire*, rivale de la frégate heureuse qui portait le signe du commandement, s'avançait parallèlement, montrant une ligne de sabords aussi nombreuse que celle de la *Néréide*; sa guibre allongée lui donnait une allure hardie en harmonie avec le nom qu'elle portait; la trace qu'elle laissait derrière elle n'était ni moins longue, ni moins apparente que la nôtre; mais la *Gloire* semblait apporter dans cette lutte de vitesse plus de force et de vigueur, au lieu de l'allure mollement balancée de la *Néréide*, qui voilait sa

puissance sous une apparence un peu efféminée; celle-ci, comme un lutteur hardi, semblait prendre plaisir à montrer la construction robuste de ses flancs; du reste, même rigidité dans le gréement, même apparence de force intelligente dans les manœuvres. La *Gloire* marchait de manière à soutenir sa réputation si bien établie déjà et paraissait heureuse de trouver enfin un antagoniste digne de se mesurer avec elle.

Derrière la *Gloire*, la *Médée*, moins grande, mais aussi moins pesamment chargée de canons, suivait brillamment ses devancières, sans que rien dénotât que cette course précipitée fût au-dessus de ses forces; toutefois, dès la fin du premier jour, on put déjà remarquer une légère infériorité de marche; enfin, la *Créole*, au corsage élégant, s'avançait vive et légère comme un oiseau à la suite de ses redoutables compagnes et ne montrait, malgré son apparence coquette, ni moins de résolution à présenter son avant à la lame, ni moins d'adresse à la diviser.

A quatre heures, nous perdîmes la terre de vue.

Dès lors commença cette vie monotone et méditative des longues navigations, produite et entretenue par la constante apparition du même spectacle; toujours le ciel et la mer se rejoignant à l'horizon dont l'œil sans cesse fait le tour pour apercevoir la terre ou les mâts élevés du bâtiment dont le corps est encore noyé sous l'onde.

J'avais sans cesse sous les yeux la reproduction des mêmes exercices, invariablement exécutés aux mêmes heures par cette légion de matelots qui habite un navire; population laborieuse et gaie, avec des corps d'Hercule et des cœurs de lions, alliés à ce que l'enfance a de vif, de tendre, de

léger, de capricieux; bons, comme tout ce qui est fort, les marins s'intéressent au poisson qui passe près du navire en faisant luire ses écailles d'argent, à l'oiseau voyageur fatigué, qui vient s'abattre sur une vergue et trouve à bord la nourriture, le repos et la liberté; enfin, au mousse, cet enfant pour ainsi dire orphelin, qui rencontre autant de frères que le navire compte de matelots.

Vivement intéressé au spectacle qui se renouvelait chaque jour, je suivis l'équipage dans cette existence active qui, le poursuivant jusque dans son sommeil, l'empêche d'éprouver l'ennui, cet ennemi du marin, qui, repoussé du faux pont par les matelots, s'adresse quelquefois à l'état-major.

Et comment, en effet, le marin pourrait-il songer à autre chose qu'au repos lorsque sa besogne est terminée? Son temps est tellement rempli par ses nombreux devoirs qu'il s'empresse, dès qu'il le peut, de se livrer au branle assoupissant de son hamac, heureux si les caprices du temps lui laissent le loisir de s'endormir.

Voici à peu près l'existence du matelot :

Un peu avant le lever du soleil, la diane ou le branle-bas, répétée par trois tambours et plusieurs clairons, appelle bruyamment l'équipage à ses travaux journaliers; le faux pont et la batterie, vastes dortoirs des matelots, silencieux un instant auparavant, deviennent le théâtre le plus animé; en cinq minutes, chacun est en toilette du matin, c'est-à-dire vêtu de vieux effets, que l'on recouvre d'une *vareuse*, blouse courte, serrée au milieu du corps par une ceinture, d'un large pantalon en grosse toile grise, richement tigré de goudron, puis la tête est couverte d'un bonnet de laine

bleu auquel pend une houppe rouge, de la forme du bonnet béarnais, mais moins large. En cet état, chacun replie son hamac, le serre au moyen de cordes plates nommées jarretières, le double, et, le chargeant sur l'épaule, se place à son rang et s'avance en marquant fortement le pas, mesuré par la musique, jusqu'à ce que la bordée qui se lève soit placée parallèlement au bastingage; le premier en tête dépose alors son hamac dans le bastingage en l'inclinant un peu, puis successivement tous les autres sont déposés avec symétrie en suivant la même inclinaison, chacun reposant sur celui qui précède; ils prennent l'air toute la journée si le temps est beau; dans le cas contraire, une vaste toile goudronnée est ramenée sur eux pour les préserver de la pluie.

Le premier soin du matelot est de déjeûner. Ce repas varié se compose de café à l'eau, de biscuit et d'un boujarron d'eau-de-vie ou de tafia, ou bien de biscuit, de beurre et d'un quart de vin (un quart de litre), ou bien encore d'une espèce de panade faite au beurre, nommée turlutine, avec du vin ou de l'eau-de-vie; une demi-heure est accordée au déjeûné.

Deux pompes sont aussitôt mises en mouvement; la première, située au pied du grand mât; l'autre, qui sert à la poulaine, placée à l'avant du bâtiment. L'eau coule abondamment sur le pont et dans la batterie; tout le monde est nu-pieds, les pantalons retroussés jusqu'aux genoux; les cordages sont soigneusement relevés; on emplit de grands sceaux d'eau, puis les quartier-maîtres (grade qui correspond à celui de caporal) la jettent vigoureusement partout où il faut que le nettoyage ait lieu; les matelots,

armés de balais très-rudes, frottent scrupuleusement partout; pas de recoin qui soit oublié, une abondante aspersion complète le lavage; bientôt, après cette espèce de déluge qui s'écoule par les dalots, la dunette, le pont, la batterie et le gaillard d'avant sont parfaitement propres. Deux fois par semaine, on monte les panneaux de la cale, qui, en se réunissant, forment le plancher de cette partie du navire, on les lave à grande eau; outre cela, on les frotte avec du sable pour en enlever la plus légère salissure; puis, afin d'éviter l'humidité dans la cale, qui a besoin de la plus exquise propreté, on ne redescend les panneaux que lorsqu'ils sont parfaitement secs.

Deux fois par semaine, on répand du sable sur le pont et dans la batterie; puis on procède au *briquage;* une énorme pierre plate et dure est apportée sur le pont et une semblable dans la batterie; chacune est armée aux angles d'une corde solidement attachée; quatre hommes s'en emparent et mettent la pierre en mouvement en la tirant alternativement de côté et d'autre jusqu'à ce qu'elle ait été promenée sur toutes les parties du pont ou de la batterie : de l'eau à profusion et les inévitables balais poussent le sable dans les dalots, puis le pont et la batterie, en séchant, acquièrent une blancheur et une propreté qui les rendent dignes de rivaliser avec le parquet d'un riche salon.

Lorsque, par hasard, un passager obtient la faveur d'être admis sur un navire de guerre, le moment de la toilette du bâtiment est le plus désagréable pour lui; la place de l'étranger n'a pas été prévue pendant ce déluge momentané, et l'on s'en rapporte entièrement à son intelligence

et à son agilité pour recevoir le moins d'éclaboussures possible, les matelots, stoïciens pratiques, font absolument comme s'ils étaient seuls.

Le fourbissage suit immédiatement ; chaque différent métal a son fourbissage particulier. Les canons et les caronades, peints en noir, frottés chaque jour à la main avec de l'huile de lin, acquièrent un brillant remarquable; chaque chef de pièce met son amour-propre à faire luire son canon. On fourbit le dôme, les habitacles, les ornements de la roue du gouvernail, les différentes pièces de cuivre qui entrent dans la batterie d'un canon ou d'une caronade, les colonnettes en cuivre qui servent d'arcs-boutants pour soutenir le pont dans les endroits où l'on est obligé de mettre des épontilles volantes, enfin, la légende : *honneur et patrie*, qui presque toujours se trouve placée sur la corniche de la dunette, démontée et fourbie chaque jour, brille d'un vif éclat.

Un peu avant huit heures, un coup de sifflet du maître d'équipage fait cesser le fourbissage; tout le monde va se mettre en tenue pour paraître à l'inspection; les cinq cents toilettes se font à la fois en moins de cinq minutes, et la bordée qui doit prendre le quart monte sur le pont.

Les travaux divers commencent alors et ne sont interrompus momentanément que vers huit heures et demie pour l'inspection (celle du dimanche a lieu à dix heures) ; malheur à celui qui aura négligé une partie de son vêtement, si le chapeau n'est pas bien luisant, si ses habits portent quelques taches que l'eau ne peut enlever (celles de goudron ou de peinture ne passent pas pour taches), ou s'il manque par sa faute quelques-uns des effets réglemen-

taires, sa ration de vin lui sera retranchée pour un ou plusieurs repas : il faut que le matelot soit forcément coquet.

A midi commence la grande opération du dîné; des tables sont suspendues au plafond de la batterie, et les matelots viennent s'asseoir sur des bancs également suspendus à des rabans. Le *coq*[1] enlève le couvercle de l'énorme chaudière où cuit le dîné de cinq cents hommes, la distribution se fait avec le plus grand ordre, par plats destinés à être divisés entre les sept convives qui entourent chacune des tables; la viande est déposée tout uniment sur le bois; c'est ordinairement du lard ou du bœuf salé; l'on apporte les légumes, qui sont des fayols (haricots) ou des gourganes (fèves), dans une gamelle en bois cerclée de fer de la forme d'un cône tronqué reposant sur sa base. Un bidon contient les sept quarts de vin destinés à chaque table.

Ce repas dure une demi-heure; avant qu'il soit commencé, une commission, composée d'une députation choisie parmi les intéressés et présidée par un sous-officier ou même par un élève, se rend à la cambuse et vérifie la quantité des objets délivrés en pain ou biscuit, vin, huile, etc, etc.

Pendant une heure, le bourdonnement formé par le bruit de toutes les conversations particulières est dominé de temps à autre par le cri de « silence ! » prononcé d'une voix ferme par l'élève de service chargé de faire observer le calme; cette partie de la consigne est généralement assez mal accomplie; il faut avouer qu'elle est d'une difficile observation, le moment du dîné, un des plus doux du rude

[1] Cuisinier.

métier de matelot, perdrait beaucoup de ses charmes, si l'on en retranchait tout-à-fait la conversation.

Le repas terminé, l'homme ou le mousse chargé de la propreté des ustensiles de chaque table se munit d'un morceau d'étoupe, s'empare du bidon et de la gamelle qu'il nettoie et rend luisants comme de l'acier : puis le tout est rapporté à la cambuse.

Outre les travaux de la manœuvre qui sont imprévus, l'équipage, dès que le repas est achevé, est occupé aux différents exercices : le canon, le fusil, le pistolet, le sabre, ont leur tour; chaque homme est appelé alternativement à ces diverses instructions.

Les gens de quart qui ne sont pas occupés au maniement des armes et que la manœuvre laisse libres, font du bitord, démêlent du fil de carret; les voiliers raccommodent les voiles ou en font de nouvelles, et le navire conserve toujours ainsi cette activité incessante, si favorable aux hommes dont elle entretient l'agilité.

A quatre heures, on change le quart; à cinq heures, le soupé a lieu; il est en tout semblable au dîné, à la soupe près.

Un peu avant le coucher du soleil, il y a une manœuvre réglementaire sur les navires de guerre, c'est celle de prendre le ris de chasse (on nomme ainsi la première bande de ris dans les huniers). Cette manœuvre a le double avantage d'exercer les équipages et d'être une excellente précaution pour la nuit, la voilure offrant ainsi moins de prise au vent.

Lorsque l'on navigue en division, c'est-à-dire avec d'autres bâtiments, il s'établit une grande émulation entre les

divers équipages, c'est à qui apportera la plus grande célérité; quelquefois tous les matelots prennent part à la manœuvre, quelquefois c'est un seule bordée (alternativement les tribordais ou les babordais, ainsi nommés du côté du navire auquel ils accrochent leurs hamacs) qui se pique d'honneur; une montre est consultée; les gagnants sont assez généralement récompensés en masse par une double ration de vin.

Lorsque le soleil a disparu sous l'horizon, le tambour et les clairons appellent tout l'équipage sur le pont pour le branle-bas du soir; les hommes se forment sur deux lignes, les tribordais à droite, les babordais à gauche; plusieurs matelots désignés, habituellement ce sont les gabiers, montent sur le bastingage pour prendre et distribuer les hamacs numérotés et rangés symétriquement dans une espèce de caisse disposée à cet effet, qui court tout le long du bâtiment. Chacun reçoit son lit portatif composé, outre la toile qui sert de couchette, d'un petit matelas de quatre doigts d'épaisseur et d'une couverture, le suspend aux crocs également numérotés, disposés dans la batterie et dans le faux pont, et la moitié de l'équipage s'endort pour se relever à huit heures du soir, veiller jusqu'à minuit, puis venir se coucher de nouveau jusqu'à quatre heures du matin, où l'autre bordée viendra la relever; par ce moyen il y a toujours une moitié de l'équipage sur le pont pendant que l'autre dort.

Le jour, les quarts passent vite; lorsqu'il fait beau, le quart de huit heures à minuit peut paraître plus doux encore; les anciens matelots, entourés d'un nombreux auditoire, racontent à cette heure, si favorable à l'imagi-

nation, les histoires traditionnelles, qui émeuvent si profondément les marins et dont quelquefois les détails provoquent le rire le plus franc. C'est le vaisseau fantôme naviguant dans le vent sans qu'aucun matelot ait besoin d'orienter sa voilure ; perfide apparition qui conduit les navires à un naufrage assuré; présage fatal qui apparaît comme le génie de Brutus, la veille de la défaite ou de la mort; c'est le grand chasse-f...., l'immense vaisseau dont les dimensions sont toujours un sujet d'étonnement pour les auditeurs ; un mousse, de l'âge le plus tendre, envoyé aux perroquets, obéissant avec promptitude, ne sera qu'un barbon cassé par la vieillesse en touchant au but. Une autre fois, l'Ile Enchantée fera les frais du quart, cette île merveilleuse sur laquelle règne un vieillard ami des matelots, qui récompense le courage et la persévérance des marins qui abordent dans son royaume par l'abondance de toutes les choses dont les matelots subissent les longues privations; c'est ici surtout que le conteur excelle; il entre dans de merveilleux détails; il fait des descriptions tellement séduisantes qu'elles font pâlir les jardins d'Armide et même le paradis de Mahomet.

Mais, par un gros temps, la nuit paraît éternelle, surtout lorsqu'il pleut; les matelots alors n'ont d'autre abri que celui que peut donner l'élévation du bastingage; les heures passent lentement pour eux, on les voit du côté du vent accroupis derrière tout ce qui peut les garantir, essayant de recevoir le moins d'eau possible; ce côté même, bien qu'il soit le plus abrité, a un inconvénient, lorsqu'une de ces énormes lames, dont on ne connaît la puissance qu'après en avoir vu les effets, vient se briser

contre le flanc du navire ; un déluge d'eau couvre les malavisés ; quelques énergiques jurons se perdent dans un feu roulant de plaisanteries ; le matelot aime la mer et cette espiéglerie, bien que faite en un moment inopportun, le réveille gaiement.

Quelquefois pendant la nuit le commandement « tout le monde sur le pont, » se fait entendre ; chacun alors quitte avec empressement son hamac, c'est qu'il y a du danger, et dans ce cas un matelot ne reste jamais en arrière; il n'en est pas de même au réveil habituel du quart, ce sont des murmures à n'en plus finir ; le maître chargé d'éveiller les dormeurs augmente encore la mauvaise humeur des retardataires en leur vantant la beauté du temps, vieille plaisanterie qui n'a pas plus de succès que l'intention délicate qui le porte, au lieu de dire tout uniment *debout*, à chanter ce commandement sur un air composé par lui, pour la circonstance, et qui n'a rien de commun avec la musique qui endort.

Le dimanche arrive enfin : à part les manœuvres dont il est impossible de se dispenser, c'est un jour de repos pour l'équipage, des jeux nombreux sont établis, ceux de cartes sont sévèrement interdits ; le loto est, entre tous, celui qui jouit de la plus grande faveur.

La vie des officiers, quoique très-occupée, est presque aussi monotone que celle des matelots ; la journée commence si tôt, grâce au bruit qui règne pendant que l'on fait le nettoyage, qu'elle paraît un peu longue ; mais le soir il est délicieux d'être à la mer, la nuit des tropiques est d'une transparence incroyable, on aperçoit facilement un navire dont la silhouette se dessine purement sur le

ciel, et la ligne de mer à l'horizon est presque aussi nettement tranchée que pendant le jour.

Dans la journée du 16, nous aperçûmes au-dessus des nuages, le pic de Ténériffe; j'avais quelque peine à distinguer la montagne au milieu de sa robe flottante de brume dont les contours mollement arrêtés se confondaient avec le ciel. Il fallait chercher la terre si haut que je ne pouvais croire que le sommet du pic n'était pas lui-même un nuage. J'aurais bien désiré que l'on relâchât, mais il n'y fallait pas songer. Pour donner le change à mes désirs, je m'armai d'une longue vue que je braquai vers la côte; je distinguais par moments un village au bord d'une forêt dont le feuillage me ravissait de joie; une habitation suspendue aux rochers qui dominent la mer; une barque de pêcheur dont les voiles blanches semblaient les ailes d'un puissant oiseau, rasant l'eau avec célérité; des filets d'argent tombant sur les anfractuosités des rochers qui, de près sans doute, étaient de brillantes cascades, je m'asseyais, par la pensée, sous l'arc qu'elles forment dans leur chute au milieu des brouillards rafraîchissants qui s'élèvent de leurs pieds; je jouissais de toutes les délicieuses choses que produit la terre; à peine embarqué depuis quelques jours, j'étais fatigué de la mer; c'était trop tôt.

La brise étant faible, l'amiral donna aux navires permission de communiquer; j'obtins la faveur d'être admis dans l'embarcation de M. le commandant Turpin; nous fîmes plusieurs fois le tour de la frégate. L'œil du maître observait si tout était irréprochable; à la mer, où personne ne peut les voir, les officiers de marine poussent la coquetterie, pour leur bâtiment, au plus haut point; lorsque le

temps le permet un échafaud volant est improvisé, et des hommes, destinés à ce travail, enlèvent, avec le plus grand soin, les taches que la rouille des ferrures renouvelle sans cesse.

M. le commandant Turpin, qui s'est acquis une réputation si justement méritée pour l'installation des navires, n'avait garde de manquer une aussi bonne occasion de vérifier si tout avait été fait selon ses ordres; l'inspection terminée sans que M. Turpin trouvât rien à reprendre, il commanda au patron du canot de nous conduire à la frégate la *Gloire*.

On aime assez à changer de prison, surtout à la mer; la *Gloire* est parfaitement semblable à la *Néréide*, et son équipage est aussi nombreux, mais c'étaient de nouvelles figures; il me semblait, après un voyage, voir une autre colonie française : je rencontrai sur la *Gloire* le brave capitaine Lassave et les lieutenants Maréchal et Perrot, avec lesquels j'avais fait la traversée de Brest à Cadiz; j'avais en outre une lettre d'un de mes amis adressée à M. Lugeol, capitaine de corvette second de la frégate, et il me paraissait piquant de la lui remettre à la mer, où il n'est pas très-commun d'en recevoir. M. Lugeol m'accueillit comme si j'avais été un de ses anciens amis.

Nous étions rationnés d'eau depuis notre départ de Cadiz; pour célébrer la visite, toutes les économies particulières furent mises à la disposition de la table du carret; la chaleur était excessive, nous approchions du tropique, et ce que l'on pouvait offrir de plus agréable dans cette circonstance c'était un verre d'eau. Toutefois nos hôtes pensèrent que quelques gouttes de rhum et un peu de sucre

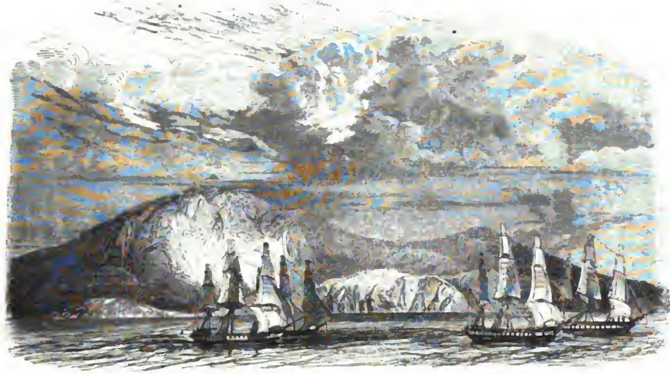
formeraient un mélange agréable; un grog fut improvisé en un moment, et nous jouîmes du plaisir de boire frais à discrétion.

Cependant la brise fraîchissait, nous voyions déjà une large bande d'écume se former le long du bord; nous ne négligeâmes pas cet avertissement: une demi-heure après nous étions rentrés à notre domicile.

La nuit précédente avait été signalée par un événement malheureux : un jeune sous-officier d'artillerie, d'une vingtaine d'années, embarqué à bord de la *Médée*, s'était couché sur le beaupré de la frégate, arrangé de son mieux sur l'espèce de lit que forme le petit foc quand il est serré; il s'y endormit et ne fut pas réveillé par le branle-bas du soir; un coup de roulis, ou un mouvement qu'il fit pendant son sommeil (on ne l'a jamais su), le précipita à la mer; on l'entendit tomber, on l'entendit crier et demander du secours, on s'empressa de manœuvrer pour le sauver; plusieurs canots furent amenés, l'anxiété la plus vive se manifestait; on le chercha inutilement pendant près de deux heures, le plus profond silence régnait sur la mer; toute espérance étant évanouie, les navires continuèrent tristement le voyage.

Au jour nous étions au milieu du groupe des Canaries, nous avions à gauche l'île de Ténériffe; à droite celle de Palma; dans le lointain l'île de Gomera et l'île de Fer.

Toute la matinée le pic de Ténériffe fut couvert de nuages, mais à partir du milieu du jour il laissa tomber graduellement la chemise de brume qui l'enveloppait, puis au moment où le soleil plongeait dans la mer, la montagne, complétement dégagée de vapeurs, nous apparut dans



PIC DE TÉNÉRIFFE.

toute sa splendeur; nous distinguions la robe de verdure dont elle est revêtue jusqu'aux deux tiers de sa hauteur; nous ne nous lassions pas de la contempler, mais le soleil se cacha derrière l'île de Palma, une vapeur grisâtre qui semblait sortir des eaux remplaça par degrés la teinte dorée qui précède le crépuscule; longtemps encore après que la nuit fut répandue sur la surface de la mer, le sommet de Ténériffe brillait comme un phare.

La légère infériorité de marche que l'on avait cru remarquer au départ de Cadiz dans la *Médée*, se faisait sentir chaque jour davantage; l'amiral avait hâte d'arriver; on fit à la *Médée* signal de liberté de manœuvre, en lui traçant la route qu'elle devait suivre et nous prîmes les devants.

Le lendemain matin on n'apercevait plus que les voiles les plus hautes; à midi elles avaient disparu sous l'horizon.

Cependant, par un de ces hasards assez communs à la mer, la *Médée* nous précéda de quelques heures au mouillage de Vera-Cruz.

Par le travers des Canaries, un ciel d'un bleu pâle, mais d'une transparence extraordinaire, nous annonça que nous étions dans la région des vents alizés; l'horizon, constamment chargé de nuages gris et vaporeux, nous envoyait la brise régulière qui ne devait nous abandonner qu'à sept lieues de Vera-Cruz[1]; la mer était douce et nous étions mollement balancés par les lames qui suivaient constamment la même direction; sauf quelques grains, qui parfois

[1] L'approche des terres modifie momentanément cette direction constante des vents.

amenèrent de la pluie, mais jamais de coups de vent, nous eûmes ce qu'en langage maritime on appelle une traversée de dames.

Le 22 nous passâmes le tropique ; c'était un samedi : le baptême fut remis au lendemain jour de repos pour l'équipage ; la cérémonie ne me laissa rien à désirer, je fus saucé, enfariné au gré du bonhomme tropique et pris droit de bourgeoisie ; les néophytes étaient si nombreux que la fête aurait été interminable si l'on n'eût eu recours à la pompe d'incendie afin de baptiser en masse les soldats, étonnés des ressources que savent trouver les marins dans les circonstances importantes.

Bientôt nous vîmes flotter les raisins du tropique : ce sont des plantes marines, des espèces de goémons ; on ignore s'ils ont été arrachés au sol par quelque courant sous-marin ou s'ils croissent ainsi à la superficie de la mer ; ils ont de petites feuilles et sont ornés de globules qui ressemblent à des grains de raisin ; ces globules sont remplis d'air et maintiennent la plante sur l'eau ; ils couvrent des surfaces immenses, quelquefois de dix à quinze lieues, et leur couleur, d'un jaune verdâtre, donne à la mer un aspect particulier. Ce sont ces herbes dont la vue a soutenu le courage des compagnons de Colomb pendant leur aventureux voyage, en les berçant de l'espoir de se trouver près d'une terre qui ne devait s'offrir à leurs yeux que bien des semaines après la première apparition de ces végétaux marins.

Nous aperçûmes également des poissons volants, malheureux animaux qui, avec la faculté de vivre dans les airs et dans l'eau, sont sans cesse indécis sur la patrie

qu'ils adopteront, certains, quel que soit leur choix, de rencontrer des ennemis acharnés qui les dévoreront.

Un soir, nous fumions tranquillement sur le gaillard d'avant en jouissant de la fraîcheur du crépuscule après une journée accablante, la plus grande gaîté régnait à bord, lorsque tout à coup nous vîmes la *Gloire*, qui était à notre gauche ainsi que la *Créole* qui était entre les deux frégates, venir en travers sur babord en masquant partout; le pavillon national fut hissé précipitamment à moitié, c'était le signal bien connu qu'un homme était tombé à la mer, l'infortuné appartenait à l'équipage de la *Gloire* ; quelques commandements furent faits d'une voix brève et sonore par l'officier de quart, et nous exécutâmes la même manœuvre que les deux autres bâtiments ; aussitôt le canot de dessous le vent fut amené, un officier et deux élèves y descendirent, les canotiers étaient déjà à leur poste et l'on poussa ; malgré leur activité, l'honneur de sauver leur camarade ne leur était pas réservé; ce fut une embarcation de la *Créole* qui arriva la première et qui arracha cette victime à une mort qui paraissait inévitable; et cependant en mettant le canot à la mer, il arriva à bord de la corvette un accident qui aurait pu avoir les suites les plus funestes ; tous les canotiers étaient déjà embarqués, on était en train d'amener l'embarcation lorsque l'un des garants s'engagea, sans que l'on s'en aperçût, dans la poulie, on continua à larguer l'autre, le canot pencha en pesant tout entier sur le garant engagé qui, venant à céder, précipita le canot si malheureusement qu'il chavira et que les douze ou quatorze hommes qui composaient son armement furent lancés à l'eau ; en moins de temps que je n'en pourrais mettre à le décrire,

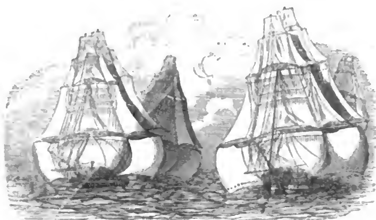
deux embarcations du même bord étaient mises à la mer, l'une destinée à sauver le matelot de la *Gloire*, l'autre à recueillir les hommes de la *Créole*. Leur double mission eut un plein succès : le pavillon national hissé à bloc, annonça à la division que personne n'avait péri ; l'amiral fit une allocution à l'équipage pour lui apprendre que leur camarade venait d'échapper à la mort. Ces paroles furent accueillies aux cris de vive le roi !

Peu d'instants après nous étions revenus en route ; le canot de la frégate nous apprit comment l'accident avait eu lieu : au branle-bas du soir, les gabiers ont l'habitude de monter sur les bastingages, sur lesquels ils demeurent debout afin de donner les hamacs ; cette position est effrayante et surtout par les temps de roulis ; pendant que le matelot en question était occupé à faire cette distribution, son chapeau fut violemment emporté par l'amure de grand voile, qui est toujours carguée lorsqu'on est vent arrière ; il fit un mouvement pour le retenir, perdit l'équilibre et tomba à la mer.

Notre navigation continuait toujours par un vent favorable, un ou deux grains que nous reçûmes nous firent le plus grand plaisir ; sous des latitudes aussi chaudes on aime à se mouiller ; d'ailleurs l'eau douce est toujours bien venue à bord, et l'on s'empressa d'en recueillir avec les bailles et les baquets disponibles.

Enfin, le 5 octobre, vers midi, nous aperçûmes la terre d'Amérique, que j'appelais de tous mes vœux. Nous reconnûmes le cap Samana au N. E. de Saint-Domingue ; ce n'était pas encore la fin de notre voyage, mais c'était la terre sur laquelle nous attachions nos yeux pour les re-

poser du spectacle de chaque jour. Un vent de sud qui soufflait du canal entre Saint-Domingue et Porto-Rico, nous accablait de chaleur; il serait devenu insupportable et dangereux pour la santé de l'équipage, mais lorsque nous fûmes à l'abri des côtes nous n'en ressentîmes plus l'influence, et les vents rafraîchissants d'E. et de N. E. qui nous avaient si fidèlement accompagnés pendant la longue traversée de l'Atlantique, reprirent de nouveau leur empire.





SAINT-DOMINGUE.

CHAPITRE III.

L'arrivée.

Cependant nous nous rapprochions sensiblement de St.-Domingue; le soir du 5 octobre nous avions déjà la terre par notre travers. D'après notre route, nous devions suivre la côte N. dans toute sa longeur. Bientôt nous pûmes distinguer les mornes qui plongent dans la mer leurs dernières ondulations enrichies d'une verdure variée; les cimes des plus hautes montagnes de l'intérieur s'élevaient fièrement et leurs dentelures fantastiques se découpaient sur un ciel rougeâtre; des nuages bruns et compactes planaient sur l'île et paraissaient devoir, en

s'abaissant, l'envelopper comme dans un linceul. Les mugissements du tonnerre, répétés à l'infini par les échos des montagnes, nous arrivaient en roulements continus. Les pitons aigus disparaissaient parfois sous le voile sombre et menaçant; des éclairs parcouraient intérieurement cette masse brune comme des serpents de feu, et leur clarté nous montrait les différents plans de nuages amoncelés sur l'île qui, par moments, vu la fréquence des éclairs, brillaient comme un incendie, en éclairant les formes alpestres sur lesquelles l'orage paraissait immobile. Au-dessus de nos têtes un ciel parsemé d'étoiles scintillantes formait un contraste frappant, complété par une mer unie. La lune qui se leva bientôt vint, en éclairant ce tableau, en augmenter l'effet majestueux.

Nous étions enchantés du panorama mouvant qui passait sous nos yeux. La nuit était belle et douce, l'air frais, le repos si complet, que nous ne songions pas à nous communiquer nos émotions; à peine étions-nous aux colonies et déjà nous respirions avec l'air cette mollesse et cette nonchalance créoles, qui nous arrivaient de la terre parfumée des aromes les plus enivrants. Je serais resté longtemps livré à mes contemplations, et peut-être la douce musique de la brise sifflant dans les manœuvres, unie aux coups mesurés de la mer sur le bois de la frégate, m'auraient-ils endormi, déjà l'harmonie semblait s'éloigner, les mâts tournaient en décrivant de grands cercles dans le ciel, la porte dorée des songes s'entr'ouvrait lorsque je fus rappelé à la réalité : le commissaire M. Lebœuf nous ménageait une surprise. On l'avait vu à Cadiz déposer mystérieusement dans sa chambre une couffe remplie

d'objets d'une forme arrondie et qui, au rebondissement, paraissaient d'une certaine consistance. La curiosité s'était éveillée, on avait supposé d'abord, assez malicieusement, qu'il voulait établir un jeu de boules sur la frégate, ce qui, vu le roulis et le tangage, aurait été d'une exécution assez difficile; toutefois cette supposition fut abandonnée, et l'on ne songeait plus à la couffe et à son contenu, lorsque vers onze heures, au moment où nous allions échanger la couche un peu rude de la dunette contre nos cadres suspendus, M. Lebœuf nous engagea à ne pas nous presser. Un couvert fut dressé en plein air et l'amphitryon apporta en triomphe deux superbes melons d'un goût exquis et d'une conservation miraculeuse; ils étaient depuis près d'un mois à la mer. Sous une apparence purement agréable, l'expérience du commissaire avait un but d'utilité; il était intéressant pour les navigateurs de savoir combien de temps un fruit aussi délicat que le melon pourrait se conserver à la mer.

C'était célébrer notre attérissage d'une manière confortable. Le fruit rafraîchissant que nous savourions nous faisait supporter patiemment la vue de St.-Domingue qui passait devant nous avec ses vergers, ses ombrages, ses sources d'eau vive, sans que nous puissions nous y désaltérer. La longue traversée fut un instant oubliée; on ne songea pas davantage à celle qu'il fallait faire encore pour atteindre le but de nos efforts : tout fut confondu dans la joie du moment.

Cependant nous étions destinés à voir Haïti pendant longtemps encore. Des calmes fréquents nous firent rester en vue de la côte plusieurs longues journées ; souvent une

légère bouffée de brise molle nous poussait quelques instants, puis, comme épuisée par ce léger effort, elle retombait après avoir à peine réussi à rider la surface de la mer, qui reprenait aussitôt un aspect inanimé; seulement, bien que sa superficie fût immobile en apparence, une légère ondulation manifestée par un roulis des navires, nous faisait voir qu'elle n'était qu'endormie; sa couleur blafarde due au ciel grisâtre qu'elle reflétait, augmentait la tristesse que nous éprouvions de ne pas être favorisés par les vents. Chaque matin nous nous levions avec l'espérance de voir la fin du calme, et notre attente était toujours déçue. Pendant un des courts instants de cette folle brise, nous aperçûmes un navire à l'horizon : c'était le premier que nous rencontrions depuis Cadiz. Toutes les longues vues furent dirigées sur lui; bien des suppositions furent émises jusqu'au moment où les perroquets, montant à l'horizon, devinrent apparents; l'œil exercé d'un marin ne pouvait s'y tromper. C'était une goëlette du commerce; mais le doute existait toujours sur la nation à laquelle elle appartenait. Lorsque le corps[1] du bâtiment fut visible, nous hissâmes notre pavillon : c'est une politesse à laquelle les bâtiments sont tenus de répondre sous peine d'être rappelés à leur devoir à coups de canon, à poudre d'abord, ensuite à boulet; nous n'eûmes pas besoin de joindre la parole au geste. Immédiatement le pavillon national flotta à la corne de la goëlette : c'étaient des compatriotes que nous rencontrions. Malheureusement le calme survint et nous

[1] Que les marins appellent le bois.

restâmes immobiles à environ deux milles de distance.

C'est toujours une bonne fortune pour un bâtiment de la marine marchande que la rencontre d'un navire de guerre de la même nation. Outre les nouvelles qui leur sont communiquées, le navire de l'État donne à l'autre tous les secours dont il peut avoir besoin en eau, en rechange de voilures, de mâts, etc., etc.; ou bien encore si un hivernage dans les colonies a décimé son équipage, toujours très-faible, ou si, par un gros temps, une lame a emporté quelques hommes à la mer, on embarque des matelots sur le navire malheureux.

Sur l'ordre de l'amiral, un officier fut envoyé à bord de notre compatriote, qui, d'après la route qu'il suivait, venait évidemment de St.-Domingue ou de Santiago de Cuba : je demandai et obtins la faveur d'être admis comme visiteur. Nous devions nous informer de l'état de la santé dans les Grandes Antilles et savoir s'il y avait quelque chose de nouveau dans le golfe du Mexique.

Lorsque je mis le pied sur la *Mathilde* [1], la petite goëlette me parut de la dimension de la chaloupe de la *Néréide*, et je m'étonnais qu'un si petit bâtiment osât entreprendre une pareille navigation. Une hospitalité franche, comme l'est celle des marins, nous attendait; de l'eau bien fraîche, d'excellent vin de Bordeaux nous furent offerts par le capitaine, ainsi que des oranges qui, bien qu'un peu vertes, furent si bien fêtées par nous, qu'un panier rempli de ces fruits délicieux nous fut donné pour nos camarades moins heureux de la *Néréide*.

[1] Nom de la goëlette.

La *Mathilde*, construite à Bordeaux, appartient à un négociant de la Guadeloupe ; elle se rendait du Port-au-Prince (St.-Domingue) au Sénégal. Les nouvelles qui nous furent transmises étaient tristes. La fièvre jaune, cette maladie cruelle et rapide, faisait des ravages à Saint-Domingue. Le *Griffon*, brig de guerre français commandé par M. Ollivier, capitaine de corvette, avait perdu deux officiers et quelques matelots. Je fus particulièrement affecté de cette communication ; j'avais connu à Cadiz MM. Menez et Flameng, les deux victimes du fléau ; je déplorai leur mort prématurée, qui semblait nous préparer à apprendre de nouveaux désastres. Mes appréhensions ne furent, hélas! que trop cruellement justifiées : la redoutable maladie avait sévi avec force dans les Antilles et dans le golfe du Mexique.

Nous retournâmes à bord de la frégate; on donna permission d'écrire en France par la goëlette ; les lettres devaient passer par l'Afrique, faire par conséquent un détour énorme avant d'arriver à leur destination. Cela n'était guère encourageant ; toutefois je profitai de l'occasion. J'ai eu plus tard la satisfaction d'apprendre qu'elles étaient heureusement arrivées en France.

Cependant, pour utiliser le calme dont nous étions fatigués, on construisit une machine en charpente qui avait la forme d'un prisme triangulaire équilatéral [1] ; le tout fut couvert d'une toile que l'on peignit en blanc, un grand cercle noir fut tracé sur chacune de ses faces, puis la cible terminée, on la mit à la mer, on la remorqua et l'on fit l'exercice du canon à boulet.

[1] Une cible.

Les canonniers de la *Néréide* tirèrent constamment bien et en direction, mais aucun ne toucha le but. Ceux de la *Gloire* et surtout ceux de la *Créole* furent plus heureux; leurs blancs furent atteints plusieurs fois et ils les rapportèrent en triomphe.

Le soir la brise se leva comme si elle n'eût attendu que le signal de notre artillerie; nous vîmes notre légère messagère, la *Mathilde*, enfler ses voiles pour traverser l'Atlantique, et nous nous remîmes en route, en laissant sur St.-Domingue les orages que nous y avions aperçus en arrivant.

Le jour nous montra l'île de la Tortue, séparée de la terre par un canal si étroit que l'on croirait qu'elle tient à St.-Domingue. Ce coin de terre serait à peine remarquable sans les souvenirs qu'il réveille. Les boucaniers et surtout les hardis flibustiers lui ont donné une célébrité qui en France est populaire; leurs chefs les plus audacieux étaient pour la plupart Français.

Le 12 octobre nous vînmes attérir au cap Maysi, pointe S. E. de l'île de Cuba. Le soir St.-Domingue avec ses hautes montagnes fut perdue dans son voile accoutumé de nuages orageux, et l'île de Cuba nous apparut entourée d'une auréole brillante; le soleil se couchait derrière ses montagnes richement boisées de cette forte et généreuse végétation des tropiques; tout point blanc devenait pour nous une habitation que nous nous plaisions à orner de toutes les douceurs de la civilisation. En approchant nous fûmes détrompés : ces points blancs étaient les sommets des rochers qui surgissaient au-dessus des arbres élevés et qui s'étaient montrés rebelles à toute espèce de végéta-

tion. Déjà à l'œil nu on pouvait voir les forêts vierges encore, dans lesquelles la nature étale sa pompe et sa magnificence. Nous courions directement sur la terre , et les arbres variés devenaient distincts ; au-dessus de tous se montrait le haut cocotier au fruit rafraîchissant, puis les bananiers dont les larges feuilles étaint agitées au souffle du soir; les lataniers qui s'ouvrent en éventails gracieusement dentelés, et parfois les palmistes épanouis en panache inclinaient capricieusement leurs têtes vertes sur les fougères et les tamaristes. Je ne me lassais pas de considérer ce spectacle , lorsque l'ordre de *pare à virer* retentit douloureusement à mon oreille ; en un moment nous étions dans la direction opposée et nous nous éloignions de cette terre dont la vue n'avait fait qu'exciter en moi de nouveaux regrets.

Cette nuit, comme les précédentes, fut admirable de calme et de transparence. La terre d'Haïti dont nous continuions à nous éloigner, était toujours couronnée d'orages. Au contraire, la partie du ciel qui couvrait l'île de Cuba était resplendissante d'étoiles; la lune se leva bientôt et vint argenter cette scène à laquelle on chercherait vainement quelque chose de comparable hors des latitudes intertropicales.

Le jour tardait à mon impatience, certain que de nouvelles jouissances m'attendaient ; mes yeux charmés se refusaient au sommeil ; à l'heure du branle-bas j'étais déjà sur le pont cherchant à percer l'obscurité qui régnait encore.

Le soleil vint bientôt seconder mon ardeur et je pus distinguer l'immense canal au milieu duquel nous navi-

guions. A notre droite l'île de Cuba se prolongeait à perte de vue, en formant mille caps variés de forme, couronnés de montagnes superposées ; à notre gauche la Jamaïque semblait, à une distance de quinze lieues, sortir de la mer, avec ses caps jaunâtres. Telle est, dans ces climats, la pureté de l'air, que nous pouvions distinguer toutes les formes des montagnes d'une des plus belles possessions britanniques.

Vers dix heures on signala un navire de guerre qui, dès qu'il nous aperçut, mit le cap sur nous; deux heures après il était dans nos eaux : c'était la frégate anglaise la *Madagascar* qui croisait dans le golfe depuis quelques jours ; sans doute la croisière avait pour but de connaître l'époque du passage de notre division pour Vera-Cruz. La *Madagascar* mit en panne, l'escadre en fit autant, puis la frégate anglaise envoya un canot à bord de la *Néréide* qui, de son côté, avait aussi mis une embarcation à la mer, qui se dirigeait vers la *Madagascar*.

Les officiers anglais nous donnèrent d'assez bonnes nouvelles : la fièvre jaune avait entièrement cessé dans les Antilles. A la Havane, qui devait être notre point de ravitaillement, la santé était aussi parfaite que l'on pouvait le désirer. Ils n'avaient pas de nouvelles de Vera-Cruz et ne savaient rien de l'état des choses dans le golfe du Mexique. Nous prîmes facilement patience ; nous devions sous peu de jours puiser à la source même.

Après une heure environ de communication, chacun des canots revint à son bord respectif, et nous reprîmes notre route sur-le-champ, la *Madagascar* faisant force

de voiles vers la Jamaïque, probablement pour y aller donner la nouvelle de notre passage.

Notre route nous conduisait à passer entre deux îlots situés au sud de l'île de Cuba, le grand et le petit Caïman; ces îlots, habités seulement par quelques pêcheurs, sont renommés pour les tortues nombreuses qui s'y rencontrent; les terres en sont très-basses, et nous ne pûmes les voir, bien que d'après l'estime nous ayions dû en passer à très-peu de distance, mais c'était pendant la nuit. J'aurais bien vivement désiré, à défaut des îlots, rencontrer quelque bateau de pêche chargé de ces intéressants amphibies, nous aurions pu renouveler ainsi nos provisions fraîches, mais le hasard nous servit mal et nous subîmes encore cette privation.

Nous avions perdu de vue la terre de Cuba depuis quelques jours, nous la retrouvâmes bientôt; le 16 octobre, nous aperçûmes le cap *Corrientes*, terre basse et chargée d'arbres; nous devions en cet endroit nous séparer momentanément de la *Gloire* et de la *Créole;* ces deux navires devaient aller à la Havane pour établir un service régulier d'envois de vivres pour la division de Vera-Cruz, qui devait être très-nombreuse. Les sages dispositions de l'amiral s'étendaient à tout; il avait surtout à cœur de maintenir l'abondance en vivres et en eau, dans les équipages, afin d'en éloigner autant que possible la disette et les chances de maladies: ces précautions étaient surtout nécessaires dans les circonstances qui nous amenaient dans le golfe du Mexique.

Dès le matin, les canots des deux frégates et de la

Créole furent mis à la mer, et l'on s'occupa sans relâche toute la journée à transporter à bord de la *Néréide* la plus grande partie de l'eau douce contenue dans les cales des deux navires destinés à aller à la Havane; on leur laissa seulement ce qui était nécessaire pour arriver à ce port, et l'on remplit au complet la cale de la *Néréide;* ce fut ce jour-là une jubilation générale, le précieux liquide fut à discrétion; il était effectivement impossible d'empêcher l'équipage de s'en donner à cœur joie; je remarquai une chose qui me parut assez singulière: quelques hommes avaient tant bu qu'ils en étaient comme hébêtés; ce qu'ils éprouvaient était une espèce d'ivresse qui eut presque les mêmes suites que celles que produit le vin, et qui, chez quelques-uns, détermina des vomissements assez douloureux.

Le soir, la *Gloire* et la *Créole* nous quittèrent pour doubler le cap *San Antonio;* le jour suivant nous ne les apercevions plus.

Nous étions enfin dans le golfe du Mexique, dont l'entrée me parut remarquable par un grand changement dans la couleur des eaux, sans rien perdre de leur transparence, de bleues qu'elles étaient jusque-là, elles devinrent d'un vert magnifique; nous étions sur le bas-fond nommé *les Sondes de Campêche*, qui court tout le long de la côte sud du golfe, et borde par conséquent au nord le Yucatan, pays renommé par ses bois de teinture (le campêche) et ses ouvrages en fil d'aloës [1].

Le banc de Campêche n'est pas très-bien connu, quel-

[1] Les Anglais possèdent au S., dans le golfe d'Honduras, un établissement nommé Balisa, de peu d'étendue, mais de la plus haute

ques-unes des îles n'ont pas encore été explorées, entre autres l'île *Vermeja* dont l'existence est problématique; aussi cette navigation ne laisse-t-elle pas que d'offrir quelques dangers.

Le 18 au matin, le matelot en vigie signala deux navires de guerre sous le vent, peu de temps après on distingua des frégates, et lorsque les pavillons furent arborés, nous reconnûmes l'*Herminie* et l'*Iphigénie* qui faisaient le blocus des côtes du Mexique; l'*Herminie*, frégate de 60 canons, sous les ordres du capitaine Bazoche, commandant la station du golfe du Mexique; l'*Iphigénie*, frégate de la même force, commandée par le capitaine Parseval. J'avais sur l'*Iphigénie* des amis bien chers que je me faisais une fête de revoir. De tristes nouvelles allaient affliger mon cœur : je ne devais plus voir que les tombeaux de la plupart de ceux que je croyais embrasser.

Nous aperçûmes les deux frégates longtemps avant d'être vus ; cela tenait à ce que nous étions, relativement à elles, précisément sous le soleil, et que son éclat empêchait d'apercevoir un point aussi insignifiant qu'un navire, tel grand qu'il soit, sur la superficie immense de la mer; cela fut cause qu'elles gagnèrent beaucoup d'avance et que nous fûmes longtemps avant de pouvoir les rejoindre. Quand nous fûmes à peu de distance, l'*Herminie* salua le pavillon de l'amiral Baudin de sept coups de canon.

importance, puisqu'il les met à même de pouvoir concentrer en quelque sorte tout le commerce des bois entre leurs mains.

Enfin, nous mîmes en panne, les deux frégates imitèrent cette manœuvre, et leurs commandants vinrent à bord de la *Néréide*.

Je ne pus me défendre d'un sentiment de tristesse en voyant le vénérable commandant Bazoche; depuis un an que je l'avais rencontré à Cadiz sur cette même *Herminie*, les soucis, les chagrins avaient laissé des traces profondes sur sa figure franche et ouverte; en voyant ses traits amaigris et son front sillonné de rides prématurées, on songeait douloureusement aux cruelles souffrances si profondément écrites par la main du malheur.

Ce fut avec une véritable joie que je revis M. le commandant Parseval, à qui j'avais des obligations personnelles; je lui serrai la main avec effusion; il ne se doutait guère qu'il me rencontrerait dans le golfe du Mexique, ce fut une reconnaissance bien douce; je me hâtai de m'informer de tous les amis que j'avais sur l'*Iphigénie*, c'était rouvrir des blessures saignantes; il avait vu périr, outre quarante-cinq hommes de l'équipage, cinq officiers; tout le monde, à différents degrés, avait été atteint par la fièvre jaune; la première victime fut M. de Saint-Haouen, second de la frégate. M. de Parseval perdit en lui un officier distingué et la France un serviteur éclairé. En me parlant de cet infortuné pour lequel le commandant avait une vive amitié, sa voix trahissait son émotion. M. Géry, chirurgien-major d'une rare instruction, MM. Julien et Laure, enseignes de vaisseau, et M. Woilard, élève de première classe, avaient péri successivement; le reste de l'état-major et l'équipage décimé languissaient dans une lente et imparfaite convalescence. Ce

n'était qu'en redoublant d'efforts et de courage que le service pouvait se faire, la douleur cédait au devoir : les choses en vinrent à ce point qu'au départ de Sacrificios le commandant lui-même et un élève de première classe, M. Monin, couraient, comme sur les navires marchands, la grande bordée, c'est-à-dire faisaient le service à eux deux. L'*Herminie* avait moins souffert ; aucun officier n'avait succombé, dix hommes de l'équipage avaient été emportés ; les autres navires avaient eu proportionnellement moins de victimes à déplorer.

Cette rencontre devait donner deux nouveaux hôtes à la *Néréide*, M. Delisle, chargé d'affaires de France au Mexique, et M. Page, lieutenant de vaisseau, adjudant du commandant Bazoche.

M. Page était déjà allé dans le pays, il avait fait naufrage sur le brig le *Faune* ; cet événement avait nécessité un voyage dans l'intérieur des terres et sa présence à Jalapa dans le but de s'entendre avec les autorités de la province sur les moyens à prendre pour le sauvetage du navire. Cette circonstance, des études précieuses sur le pays et la connaissance de la langue avaient déterminé le ministre de la marine à l'adjoindre à l'expédition auprès de M. le commandant Bazoche, et il devait continuer le même service en qualité d'aide-de-camp de l'amiral Baudin.

Ces deux frégates étaient parties le 1er octobre de Sacrificios pour aller à la Havane faire de l'eau et des vivres dont elles avaient le plus grand besoin ; elles avaient trois cents lieues à faire environ, leur traversée devait durer un mois !

Il y a pour passer sur les Sondes de Campêche, quand on vient du S. de l'île de Cuba, plusieurs routes ; l'amiral Baudin avait été un moment indécis sur celle qu'il prendrait; si nous en eussions pris une autre nous n'aurions pas rencontré les deux frégates; du reste, cela aurait été de peu d'importance, car il avait, à tout événement, envoyé ses ordres à la Havane.

Avant de quitter les Sondes, vers le soir, nous aperçûmes une dorade superbe qui nageait le long du bord avec une vitesse merveilleuse; nous faisions trois lieues à l'heure et ce magnifique poisson ralentissait sa marche afin de suivre le navire ; de temps à autre un coup de nageoire plus vigoureux lui faisait dépasser la *Néréide*, comme pour la narguer ; il abusait grandement de ses avantages, puis, comme fâché de quitter notre compagnie, il revenait à l'arrière et nous suivait gravement ; il était à fleur d'eau, l'on distinguait parfaitement tous ses mouvements ; nous admirions ses couleurs brillantes qu'il serait impossible de décrire ; c'est un mélange d'or, d'argent, d'azur, de vert d'émeraude ; sa beauté lui devint fatale ; la curiosité qui le portait à suivre notre navire devait lui coûter cher. Niché, gabier de beaupré, pêcheur d'une adresse éprouvée, entreprit sa capture, ce n'était pas chose facile; il se munit d'une fouène[1]. La dorade

[1] Espèce de fourche à cinq pointes, chacune est terminée en fer de pique barbelé; à son autre extrémité, l'instrument est terminé par une douille destinée à entrer dans un manche; une corde amarrée au fer doit, en faisant deux tours morts, entourer le manche qui sert à le lancer et qui, tenant peu dans la douille, sort assez généralement

nageait majestueusement sur l'arrière à babord; pour mieux assurer son coup, le pêcheur monta dans un des canots suspendus extérieurement, puis, choisissant le moment propice, il lança avec force l'instrument de mort dans le flanc de la victime; il l'atteignit précisément par le milieu du corps; l'animal se débattit peu de temps, la blessure était trop large; à peine hissé sur le pont, il expira dans une véritable torture; tant que la vie l'anima, ses écailles d'azur et d'or brillèrent d'un éclat extraordinaire; mais peu à peu la vie en s'éteignant effaça ses couleurs diaprées comme l'arc-en-ciel; une fois mort, ce n'était plus qu'un gros et beau poisson [1] jaune, digne d'être servi sur la table d'un Lucullus, et qui n'aurait pas manqué, chez nous, d'attirer une grande foule de curieux.

Le lendemain après le déjeûné, il n'en restait plus aucun vestige; la chair en était bonne, bien qu'un peu sèche.

Le 23 octobre, d'après le point, nous nous trouvions à petite distance du terme de notre long voyage; à 9 heures du matin on estimait que nous en étions à sept lieues; mais des symptômes menaçants nous paraissaient devoir mettre obstacle à notre prochaine arrivée : la mer grossissait à vue d'œil, la brise, d'abord indécise, se raffermissait sensiblement.

une fois que la fouène est entrée dans le corps de l'animal; la corde est fort longue afin que le poisson, en se débattant, puisse s'éloigner autant qu'il le veut du bâtiment; on est toujours sûr par ce moyen de l'y ramener.

[1] Il avait environ quatre pieds de longueur.

La veille nous avions en vain cherché à reconnaître le pic d'*Orizaba*, cette montagne gigantesque de 17000 pieds d'élévation qui s'aperçoit à quarante-cinq lieues en mer; le ciel, chargé de nuages, ne nous le permit pas; quelques personnes, dans la matinée du 22, crurent le distinguer : je suis du nombre des clairvoyants, mais je pense franchement que c'était avec les yeux de la foi.

Il y avait autre chose derrière ce ciel sombre et menaçant; l'horizon était chargé de nuages noirs et immobiles, dorés sur les bords; et sur nos têtes d'autres nuages, d'un gris fauve, aux formes les plus étranges, passaient avec rapidité; il aurait fallu n'avoir jamais été sur mer pour ne pas reconnaître, à tous ces signes, les indices d'un coup de vent prochain; après le déjeûné de l'état-major, on fut obligé de changer de route, la brise fraîchissait avec une incroyable rapidité; vers une heure, le coup de vent était dans toute sa force.

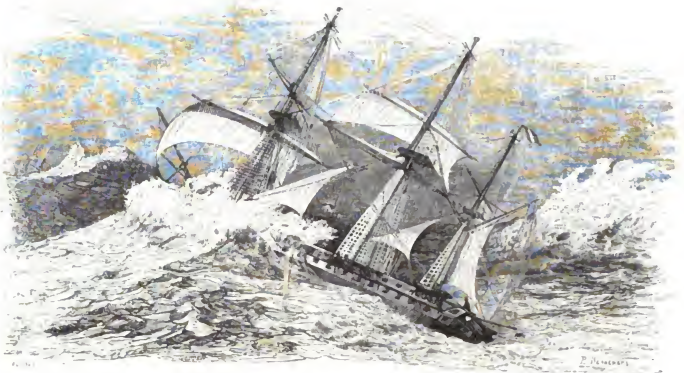
Il était dur d'avoir fait près de deux mille lieues, depuis Cadiz, sans avoir eu un seul moment de gros temps, et de le subir précisément le jour où nous devions, selon toutes les probabilités, arriver au mouillage. Mais c'est là une des chances de la navigation, si fertile en événements imprévus.

Peu à peu le nuage de toile qui enveloppait la frégate, comme les ailes d'un puissant oiseau, tomba; les voiles supérieures, depuis si longtemps en haut, furent successivement amenées sur le pont; la frégate, ainsi dégarnie, présentait ses vergues et ses mâts supérieurs qui semblaient, dans ce moment de danger, des armes qu'elle préparait pour le combat qui allait se livrer; comme nous

devions arriver dans la saison des coups de vent, toutes les précautions étaient prises, c'était donc sans crainte, mais avec une vive curiosité, que je voyais s'apprêter à fondre sur nous un de ces coups de vent d'Amérique, célèbres dans les fastes de la navigation. Mon attente ne fut pas trompée, les nuages qui le matin étaient immobiles à l'horizon, commencèrent à couvrir le ciel en montant majestueusement, puis s'amoncelèrent au zénith : au moment où la tempête se déclara, il faisait une obscurité profonde, c'est à peine si une lueur blafarde nous indiquait que nous étions au milieu de la journée; les objets éclairés ainsi prirent une teinte sinistre; la mer perdit sa transparence et commença à mugir avec colère en se brisant sur les flancs de la frégate.

La force de la brise, après nous avoir contraints à nous débarrasser de toutes les petites voiles supérieures, nous obligea à diminuer la surface des voiles majeures, tous les ris furent pris successivement aux huniers; on amena sur le pont les mâts de perroquet; la nuit il fallut serrer le petit hunier, le perroquet de fougue, la grand-voile et la brigantine; le grand hunier, la misaine avec un ris pris, le petit foc, la poullouse, le foc d'artimon et l'artimon furent les seules voiles qui restèrent exposées au vent; jusqu'au soir on avait couru sur la terre dans la direction de l'O., mais on changea de route vers 6 heures et nous prîmes la bordée de N. E.

La mer était énorme et couronnée d'une écume que le vent chassait sur le pont comme des flocons de neige; la frégate soulevée semblait un alcyon dansant sur la crête des vagues; nous éprouvions des mouvements de roulis et



COUP DE VENT DU 23 OCTOBRE.

de tangage à ne pas nous tenir sur nos jambes; dans une de ces dernières secousses, je l'avouerai, bien que je me vante d'avoir le pied marin, je me trouvai assis sur le pont, sans savoir comment cela s'était fait; pour parvenir à marcher il fallait se tenir à quelque corde, ce qui n'est pas toujours facile à trouver; il tombait une pluie à aveugler, quelquefois l'avant de la frégate entrait tout entier dans l'eau furieuse, et le pont, quand la *Néréide* se relevait, était entièrement inondé; d'autrefois, une lame nous prenant par le travers, se brisait avec fracas sur le flanc du navire et couvrait d'un déluge d'eau salée tout ce qui se trouvait sur son passage; le vent nous prenait presque de l'avant et chassait comme une épaisse rosée, l'eau divisée en myriades de petites gouttes[1].

Je contemplais avec admiration cette mer profondément sillonnée de vallées et de montagnes liquides, mobiles et changeantes; du côté du vent on voyait sans cesse accourir des lames pressées, dont chacune successivement bornait l'horizon et semblait devoir nous couvrir entièrement; avec bravoure et résolution le navire s'avançait, donnait fortement à la bande du bord opposé et se relevait victorieux sur le sommet de la lame vaincue, pour se préparer à une nouvelle lutte de laquelle il sortait chaque fois avec le même bonheur.

La nuit la force du coup de vent sembla augmenter encore; on serra le petit hunier; cette manœuvre qui, en temps ordinaire ne dure pas plus de cinq minutes, rendue difficile, exigea plus de deux heures; l'écoute de tribord

[1] C'est ce que les marins appellent *l'embrun*.

cassa et la voile, soulevée par le vent, s'enroula autour de la vergue; elle battait avec tant de force, que celui qui aurait été assez audaciaux pour tenter de l'aller assujétir, aurait inévitablement été jeté à la mer; mais chez les marins le sentiment du devoir l'emporte sur toute appréhension du danger; tel homme qui, par un temps ordinaire, se serait prêté à ce service, sinon avec répugnance, du moins avec nonchalance, s'offrait volontairement pour monter au poste périlleux; on fut obligé d'ordonner formellement que personne ne se hasardât; par des moyens que l'expérience et la nécessité suggérèrent, la voile fut bientôt serrée contre la vergue et n'offrit plus que peu de surface à l'action du vent.

Une chose entre mille peut donner la mesure de la force de la mer: les vergues de rechange, placées dans les porte-haubans, y sont retenues au moyen de cercles en fer d'une dimension peu ordinaire, nommés blins; ces cercles, à charnière, fortement enfoncés et boulonnés dans les porte-haubans, sont au nombre de quatre: ils prennent les vergues à leurs extrémités et au quart de la longueur de chaque côté; outre cela on les amarre avec de fortes cordes dans l'espace compris entre chaque blin. Eh bien! pendant la nuit, un coup de mer tordit et arracha blins et amarres; au point du jour on s'aperçut que nous n'avions plus de vergue de grand hunier de rechange; ceci n'est qu'une avarie légère, mais elle peut servir à faire juger de la force de la mer et des désastres qu'un navire peut éprouver lorsqu'au lieu de durer trois jours comme celui-ci, le coup de vent se prolonge pendant vingt jours et quelquefois un mois.

Comme il n'y avait pas moyen de passer, comme de coutume, la soirée sur la dunette, les officiers qui n'étaient pas de service furent se coucher : je fis comme eux, et je crois que c'est une des nuits les plus douces de celles que j'aie passées à bord ; le bruit que faisaient les cloisons et les membrures du navire à chaque coup de roulis ou de tangage était assourdissant, et j'eus quelque peine à m'endormir, mais heureusement je m'y habituai; d'ailleurs, l'exercice que j'avais pris forcément pour me tenir debout sur le pont m'avait fatigué. Le jour n'apporta aucun changement dans le temps, c'était le même vent, c'étaient les mêmes lames, ceux qui n'avaient rien à faire sur le pont se mettaient à l'abri de la pluie et des embruns dans la batterie, qui était encombrée de matelots et d'artilleurs ; c'était un travail de Romain que de passer de l'arrière à l'avant ; et puis tel bien calefaté que soit le pont d'un navire, il y a toujours quelque petite fissure par laquelle l'eau pénètre ; en outre il y a de chaque côté de la batterie des trous à soupape nommés dalots, dont l'usage, en temps ordinaire, est de servir à l'écoulement des eaux du lavage de la batterie ; pour le moment, leur destination était totalement changée; chaque fois qu'un violent coup de mer venait battre le long du navire, il entrait un véritable ruisseau par ces ouvertures béantes; il ne fallait pas songer à chercher quelque part un endroit sec ; mais sous ces climats aimés du soleil, cette humidité, loin d'être désagréable, nous faisait éprouver une sorte de jouissance : c'était une distribution d'eau douce en supplément que nous absorbions par toutes les parties du corps, et comme nous étions rationnés habituellement,

nous ne fûmes pas insensibles à cette courtoisie mexicaine.

Dans de pareilles circonstances, les repas se trouvent un peu dérangés ; d'abord les cuisiniers ne jouissant pas de toute la sécurité qu'exige l'art difficile auquel ils sont consacrés, les mêts sont forcément négligés ; une fois terminés, il ne faut pas être maladroit pour les apporter au carré et dresser la table ; mais le comble de l'adresse est, lorsque le potage est sur son assiette, de le manger ; personne ne réussirait à se tenir à table ; on s'accore comme on peut et chacun mange dans son coin, malheur aux maladroits ; j'eus assez de bonheur, je dois le consigner ici, à ce pénible exercice.

Cependant le 25 octobre au matin, la brise diminua sensiblement ; pour la première fois depuis trois jours, nous aperçûmes le ciel bleu : c'était un ancien ami que nous avions le plus grand plaisir à revoir ; il nous annonçait la fin du coup de vent, et malgré l'imposante beauté de ce spectacle, je trouvais que cela devenait un peu monotone. Le golfe du Mexique ressemble beaucoup à la Méditerranée, la mer tombe aussi vite qu'elle se forme ; le soir elle ne présentait aucune trace de sa fureur de la veille ; on aurait cru qu'il n'y avait pas eu de coup de vent, tant elle était calme, unie, transparente ; le ciel, en s'y réfléchissant, lui rendit sa belle couleur azurée.

Enfin le terme de notre navigation était arrivé ; le 26 octobre, nous aperçûmes de grand matin, dans l'E.S.E., la montagne de *San Martin de Tutzla*, à l'O.S.O. le géant de la côte, le *pic d'Orizaba* ; à l'O. la montagne *de Pérote*, surmontée d'un rocher visible à grande distance, que l'on nomme *le Coffre*, et dans le N. O. la pointe de

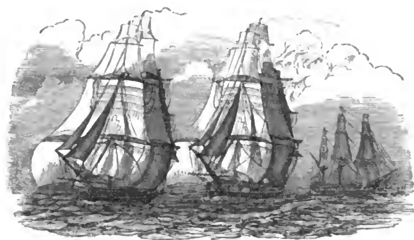
Bernal grande, la pointe *Delgada* et la pointe *Mari-Andrea* qui s'avancent dans la mer en caps dentelés ; la brise était molle et secondait mal notre impatience ; nous n'avancions qu'à pas comptés vers la terre promise ; devant nous, à grande distance, se trouvait une frégate, le pavillon français flottait à sa corne ; en approchant, nous reconnûmes, non sans étonnement, la *Médée* que nous avions laissée à la mer à cause de l'infériorité de sa marche, et qui se vengeait en nous précédant au mouillage.

Peu à peu la côte devint plus distincte ; on aperçut comme un petit brouillard blanc immobile à un point de l'horizon : c'était le fort de *San Juan de Ulùa!* Quatre brigs français, l'*Alcibiade*, de 20 canons, commandé par le capitaine Laguerre, le *Lapérouse*, de 20 canons, commandé par le capitaine Fournier, le *Voltigeur*, de 20 canons, commandé par le capitaine Bérard, et le *Dupetit-Thouars*, de 10 canons, capitaine Clavaud, croisaient devant les passes ; on leur fit signal de ralliement, et ils reçurent l'ordre de nous piloter ; les passes, bien que larges, sont quelquefois dangereuses : ils s'acquittèrent de cette mission comme des gens depuis longtemps pratiques du pays.

Nous longeâmes l'*île Verte*, le récif de *Pajaros*, et vers trois heures de l'après-midi nous mouillâmes devant l'île de *Sacrificios*.

Enfin, nous étions au port ; nous allions bientôt par notre présence faire renaître l'espoir dans le cœur de nos compatriotes, dont, au mépris du droit des gens, les plaintes n'étaient point écoutées. J'allais voir un pays nouveau pour moi, et suivre peut-être jusqu'à Mexico les traces de Hernan Cortez et de son armée victorieuse ; je

pourrais peut-être dessiner le théâtre de ces luttes héroïques, et rencontrer dispersés dans les bois ou sur les montagnes quelques restes de ces races indigènes qui succombèrent, malgré leur nombre et leur férocité, sous les efforts d'une poignée d'aventuriers; la mer et ses tempêtes, le ciel et ses orages s'effaçaient graduellement de ma mémoire, et la frégate n'était pas encore complétement affermie sur ses ancres que déjà je ne pensais plus à la traversée.





CHAPITRE IV.

Sacrificios.

Sacrificios ! terre de larmes, de sanglots, de deuil, combien de drames se sont déroulés sur ton étroite et rocailleuse surface! combien d'existences riches d'expérience sont venues s'y éteindre! combien de victimes recèles-tu dans ton sein !

Il faut l'avouer, l'aspect du pays que nous avions devant les yeux n'était pas propre à nous dédommager de la longue traversée et des privations que nous avions supportées pour arriver jusque-là. Cette île, destinée à

être le séjour de la mort, n'a rien qui séduise, qui attire; le marin, après les orages de la mer, désire une nature parée, coquette, l'aspect de la végétation lui fait oublier les ennuis inséparables d'une longue navigation; à Sacrificios rien de semblable, un îlot dont la base est de coraux et de madrépores, du sable apporté par les marées ou par les vents impétueux, quelques roseaux jaunis par un soleil ardent, une mare d'eau saumâtre, de rares nopals et de plus rares aloës, l'image du deuil, de la désolation, de la stérilité, voilà, dans les circonstances qui nous amenaient au Mexique, la seule promenade qui fût possible à terre, encore cette promenade, en lui donnant l'extension la plus rigoureuse, ne pouvait guère durer plus de dix minutes, temps largement nécessaire pour faire le tour de l'île.

Appeler cela une île, c'est une dérision, surtout près du gigantesque continent d'Amérique. Ce banc de sable, il ne mérite pas un autre nom, avait paru aux indigènes, à cause de sa désolation, de son aspect sauvage, un autel propre aux sacrifices qu'ils offraient aux dieux symboliques, lorsque, dans leurs terribles cérémonies, des hommes étaient offerts en victimes. Grijalva, qui découvrit cette terre inhospitalière, eut pour premier spectacle cet échantillon des mœurs d'une nation dont la conquête devait assurer la gloire de Hernan Cortez; Grijalva donna à l'ilot le nom qu'il porte encore aujourd'hui. Hélas! aujourd'hui comme autrefois, cette île mérite ce nom sinistre; elle sert de tombeau à nos infortunés compatriotes, victimes de la fièvre jaune, qui moururent pour leur pays à la fleur de l'âge, mais dont les noms

méritent de vivre ; infortunés qui reposent sur la terre étrangère où nul ne viendra leur jeter des fleurs.

La côte du continent d'Amérique est, dans cette partie, d'une monotonie insupportable : une longue ligne de dunes de sable blanchâtre domine tristement une plage basse ; ces dunes, premières barrières contre les invasions de l'Océan, qui s'est lui-même posé ces limites, sont d'une affreuse aridité ; derrière elles, à une assez grande distance, une autre chaîne de collines couvertes de verdure borne l'horizon presque constamment chargé d'une brume jaunâtre ; entre les dunes et les collines règnent des marécages qui, n'ayant aucun moyen de desséchement, exhalent les miasmes putrides qui envahissent toutes les contrées environnantes ; la fièvre jaune sort de ces marais impurs pour être la terreur de l'étranger ; elle défend le territoire mieux que ne le pourrait faire une armée : contre elle la bravoure est impuissante.

La ville de Vera-Cruz, avec ses maisons et ses églises peintes de couleurs variées, ses fortifications blanches, semble comme perdue au milieu des sables qui l'entourent de tous côtés ; à 800 mètres environ dans le N. N. E., sur un rescif, est placé le fort de San Juan de Ulùa, blanc comme la ville qu'il défend et qu'il domine avec son artillerie.

Lorsqu'un de ces coups de vent du N., si communs sur la côte, est sur le point d'éclater, un admirable spectacle se présente : le ciel, presque constamment chargé de brumes à l'horizon, s'éclaircit au lever et au coucher du soleil, et derrière ce rideau mouvant apparaissent dans leur splendeur les géants de la Cordillère mexicaine de

l'est, San Martin de Tutztla, le pic d'Orizaba et la montagne de Perote; le second, le front ceint de neiges éternelles, semble défier le soleil; les autres, plus humbles, présentent les contours les plus gracieux, et bien que placés à 25 lieues, laissent apercevoir distinctement les larges coulées de laves et les anfractuosités qui forment ces créations vulcaniennes.

Le jour de notre arrivée fut une véritable fête pour nos compatriotes habitants des navires que nous trouvâmes au mouillage. Après une séquestration si longue du reste des humains, c'était une nouvelle existence qui allait commencer pour eux; ils pouvaient serrer la main d'un ami, savoir des nouvelles de leurs familles, parler à des personnes qui les avaient vues; aussi en un moment la *Néréide* et la *Médée* furent envahies par de nombreux visiteurs; je retrouvai parmi eux quelques officiers que j'avais connus antérieurement.

Fidèle à mon système de changement de résidence et de mouvement quand même, et voyant l'impossibilité d'aller à Sacrificios le soir même (la nuit était venue pendant les divers travaux nécessaires après un mouillage), je profitai de l'offre amicale que me fit un officier du brig le *Dupetit-Thouars*, pour aller passer la soirée à son bord. Ce navire, qui s'était disposé à appareiller le lendemain, remettait tout en place, son départ étant différé; l'hospitalité que j'y reçus fut franche et sincère, comme les marins seuls savent la donner.

Nous étions tous désireux de savoir des nouvelles; j'arrivais de France riche de souvenirs. Quelle bonne fortune pour des gens réduits depuis si longtemps aux

conjonctures ! De mon côté, ma curiosité était vivement éveillée, je n'avais su qu'en gros les malheurs que l'escadre avait supportés pendant le long blocus et les pénibles croisières qu'elle avait faits sur cette côte inhospitalière ; on servit des cocos qui furent vidés avec toute la dextérité de personnes habituées à en savourer le lait délicat et rafraîchissant, et j'écoutai pendant cette agréable occupation, les narrations intéressantes de mes nouveaux camarades.

L'escadre du blocus eut trois redoutables ennemis à combattre, la mer, la soif et la fièvre jaune.

Avant de déclarer le blocus, le commandant Bazoche avait pris ses précautions ; il avait fait compléter pour les navires l'eau nécessaire à une longue consommation, mais le blocus se prolongeant, il devint urgent d'expédier la frégate l'*Iphigénie* à la Havane, afin d'aller chercher de l'eau, si nécessaire sous ces latitudes brûlantes ; à son départ, le 14 juin, elle laissa la frégate l'*Herminie* avec une provision d'eau pour trente jours, à ration stricte, environ trois verres par jour et la suppression de la soupe réglementaire ; quelle que fût la diligence que mit l'*Iphigénie* à accomplir cette mission importante, ce ne fut que le vingt-sixième jour qu'elle mouilla à la Havane !... Arrivée là, trois cents lieues la séparaient de ses frères d'armes dévorés du cruel tourment de la soif ; le commandant Parseval se hâta de frêter le brig de commerce français la *Louise* et l'expédia à Sacrificios avec le chargement de quatre-vingt-cinq tonneaux d'eau.

Il était temps ! le 14 juillet toutes les provisions d'eau étaient épuisées à Sacrificios ; le commandant Bazoche

avait vainement entrepris de faire creuser des puits à l'île Verte, aux îlots d'Anton Lizardo et à Sacrificios, il avait même expédié à la *Anegada de Afuera* (îlot qui se trouve au large dans l'est, à grande distance, au moins à cinq ou six lieues), les rivières qui versent leurs eaux dans le golfe du Mexique ont toutes des barres très-dangereuses; il faudrait d'ailleurs aller chercher l'eau à plusieurs milles, et leurs bords en sont défendus par des accidents de terrains, des bouquets d'arbres et d'arbustes qui, en favorisant l'embuscade des habitants, rendraient l'opération extrêmement dangereuse, attendu que les embarcations ne peuvent être soutenues par les navires. L'eau que l'on retira des puits était saumâtre et impotable, toutefois on ne la rejeta pas, elle fut employée à faire la soupe et le pain [1]; dans ces tristes conjonctures, le ciel

[1] On doit vivement regretter que l'escadre de blocus n'ait pas été pourvue d'appareils distillateurs; à ce sujet nous ne pouvons résister au désir de consigner ici quelques extraits d'une lettre adressée par M. Louis de Freycinet, ancien commandant de l'*Uranie*, au *Journal des Débats*, et publiée par cette feuille dans son numéro du 24 juin 1839.

« Sans parler de Pline et de saint Bazile, chez lesquels se trouve la « première pensée de la transmutation de l'eau marine en eau douce, « par le moyen de l'évaporation; Macquer, il y a plus de quatre-vingts « ans, recommandait déjà la distillation comme un moyen de résoudre « le problème, et Poissonnier, à la même époque, inventait même à « cet effet un appareil distillatoire dont Bougainville profita dans son « voyage autour du monde; plus tard l'Anglais Irwin en fit construire « un tout analogue, et le capitaine Phips s'en servit dans son voyage « au pôle. Cook avait fait aussi quelques essais du même genre. Enfin

n'abandonna pas tout-à-fait nos malheureux compatriotes, des pluies abondantes leur offrirent une ressource précieuse bien que précaire; on se hâta d'en profiter. On

« en 1801, le capitaine Hamelin fit également usage d'un alambic pendant le voyage de Baudin aux terres australes et en obtint quatre-vingts pintes d'excellente eau par jour. L'efficacité de cette opération n'était donc plus un problème depuis longtemps, lorsqu'en 1817, époque où se préparait le voyage de la corvette l'*Uranie* autour du monde, je pensai à traiter de nouveau la question sous les rapports de l'économie du combustible et de l'abondance du produit. M. Clément Desormes, professeur au Conservatoire des arts et métiers, voulut bien se joindre à moi et m'aider de ses conseils : un appareil distillatoire fut construit, et nous en fîmes l'expérience sous les yeux d'une commission nommée par M. le ministre de la marine, et composée de M. Keraudren, inspecteur du service de santé, d'officiers de vaisseau et de professeurs de chimie. Le succès ne fut pas douteux : et quoique notre appareil n'occupât qu'un espace de dix mètres cubes, nous obtînmes trente-huit litres d'eau distillée par heure, en brûlant seulement sept livres de houille. Cette eau était pure et ne revenait qu'à un centime le litre, ou à peu près au double de celle que l'on vend à Paris............

« Pendant l'armement et le voyage de l'*Uranie*, que j'avais l'honneur de commander, de nombreux essais eurent lieu aussi pour l'installation raisonnée de l'appareil distillatoire sur le vaisseau; nous réussîmes de manière à nous donner toute confiance. Aussi vîmes-nous sans crainte le bâtiment arriver à la Nouvelle-Hollande, dans une baie entièrement privée d'eau douce, alors qu'il ne nous restait plus à bord une seule bouteille d'eau. Durant les vingt jours de notre séjour à cette relâche, l'équipage qui, se composait de cent vingt hommes, fut uniquement abreuvé d'eau de mer distillée, et la provision que nous en fîmes suffit pour nous faire atteindre la relâche suivante, etc. »

plaça sur chacun des navires restés au mouillage, une tente qui en couvrait toute l'étendue ; des boulets placés de distance en distance sur cette toile formaient, par leur poids, des entonnoirs dans lesquels l'eau se ramassait ; tout ce que les navires avaient de disponible en barriques, bailles, sceaux, etc., etc., fut mis en réquisition ; par cet ingénieux moyen nos marins réussirent à se procurer une boisson bienfaisante ; à Sacrificios, des bonnettes[1] étendues sur des piquets, servirent au même usage que les tentes à bord ; une nuit entre autres on recueillit vingt-six barriques d'eau !

Le 26 juillet, c'est-à-dire dix jours après que nos bâtiments avaient épuisé leur eau, la *Louise* mouilla à Sacrificios : on se crut sauvé. Hélas ! toutes les privations que nos navires avaient éprouvées jusqu'alors n'étaient que le prélude de désastres plus grands encore ; la santé des hommes altérée par les souffrances, ne put résister aux influences de ce climat meurtrier qui peu à peu s'étendit sur les équipages et sur les officiers ; des maladies graves se déclarèrent, des fièvres pernicieuses et des dyssenteries furent les avant-coureurs de la hideuse fièvre jaune.

Ce fléau redoutable apparut vers le milieu de juin ; on comptait le 15, à bord de l'*Herminie*, vingt-trois malades, à la fin du mois ce nombre s'élevait à quarante ;

[1] Voiles que l'on ajoute en dehors de celles qui restent constamment fixées aux vergues pour augmenter la superficie de toile exposée au vent.

jusqu'au milieu de juillet les malades n'augmentèrent pas sensiblement, mais plus tard la progression devint effrayante.

Le 24 juillet on en comptait........	74
Le 1er août........................	93
Le 15 août........................	120
Le 25 août........................	167
Le 1er septembre..................	233
Le 8 septembre....................	300
Le 11 septembre...................	343

Et l'équipage ne se composait que d'environ cinq cents hommes !

Le nombre des malades à bord de l'*Iphigénie* (ce navire était revenu de la Havane au moment où le fléau sévissait le plus cruellement) ne s'éleva pas autant proportionnellement, mais les victimes furent plus nombreuses; quarante-cinq hommes de son équipage et cinq officiers furent enterrés à Sacrificios.

Comme si tous les malheurs étaient conjurés contre nos infortunés compatriotes, le scorbut, maladie presque inconnue aujourd'hui sur nos navires de guerre, le scorbut vint se joindre aux autres éléments de destruction. Les causes probables qui déterminèrent cette maladie sont : la privation d'eau douce, de vivres frais, et la nécessité où l'on se trouva de laver le linge à l'eau de mer sous un climat aussi chaud que celui de Vera-Cruz, et l'emploi d'une eau saumâtre pour le pain et la soupe.

Le service de santé a été comparativement le plus mal traité; outre M. Géry, chirurgien-major de l'*Iphigénie*, dont nous avons déjà parlé, deux jeunes chirurgiens

MM. Révélière et Perrot, succombèrent; ils faisaient partie de l'état-major de la frégate l'*Herminie.*

On fut obligé d'avoir recours à l'*Iphigénie*, qui envoya sur l'*Herminie* M. Saint-Georges, chirurgien de troisième classe. Les fatigues extrêmes que ce jeune homme éprouva déterminèrent chez lui l'invasion de la fièvre jaune.

M. Roux, enseigne de vaisseau, embarqué à bord du brig le *Dupetit-Thouars*, transporté mourant à bord de l'*Iphigénie*, y termina sa carrière peu de jours après; M. Lamoricière, frère du brave colonel de ce nom, qui commençait sa carrière diplomatique de la manière la plus brillante, fut également victime du fléau; esclave de son devoir il ne voulut pas abandonner son poste, malgré les instances réitérées de M. Delisle, chargé d'affaires en l'absence de M. le baron Deffaudis, et son chef direct [1].

MM. Damoiron et Lombard, enseignes de vaisseau, employèrent tous leurs moments au pansement des malades; ce noble dévouement pensa leur coûter la vie; ils furent tous deux gravement atteints, et pendant plusieurs jours on désespéra de les arracher à la mort.

Pendant deux jours l'*Herminie* a été sans un officier

[1] M. Lamoricière eut un funeste pressentiment de sa perte prochaine: il avait reçu de sa mère, à son départ de France, une bague qu'il ne quittait jamais. Trois jours avant l'invasion de la maladie, il se baignait à Sacrificios, à son retour à bord il s'aperçut que la bague manquait à son doigt et dit à quelques amis, avec un profond sentiment de tristesse, que la perte de ce précieux talisman lui présageait un malheur certain. La fièvre jaune le surprit dans la pensée qu'il ne résisterait pas à ses attaques et l'emporta.

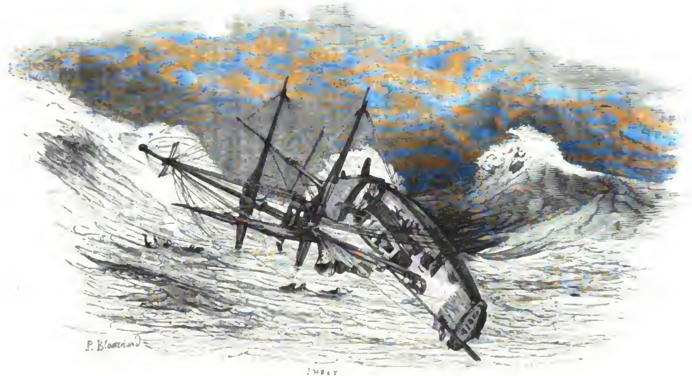
valide pour faire le service, et le commandant a dû en être seul chargé pendant ce temps.

A bord des deux frégates, les batteries étaient encombrées de malades, depuis la cloison de la chambre du commandant jusqu'aux cuisines, sur l'avant et dans l'hôpital. Ce fut dans un de ces moments que M. Loze, chirurgien de deuxième classe à bord de l'*Iphigénie*, atteint du fléau, passa pour mort parmi l'équipage; le moral des malades en reçut une secousse dangereuse. Pour ranimer l'espérance dans les cœurs, n'écoutant que la voix de l'humanité, M. Loze se fit transporter mourant dans la batterie et donna ses soins à tous les malades; un si touchant dévouement, qui aurait pu avoir pour résultat la mort du généreux chirurgien, porta ses fruits : les malades reprirent courage, surtout en voyant, peu de jours après, M. Loze convalescent, faire ses visites habituelles sans le secours de porteurs.

Pendant tous ces désastres, les deux brigs, le *Laurier* et l'*Eclipse* (le premier commandé par M. Duquesne, lieutenant de vaisseau, le second, par M. Jame, officier du même grade), étaient en croisière devant Tuxpan et Tampico. Dès les premiers jours de septembre le baromètre annonçait un ouragan, sa prédiction ne fut que trop malheureusement réalisée; les officiers ne négligèrent pas cet avis et prirent toutes leurs précautions pour bien recevoir la tempête. Les mâts de perroquet furent dépassés et les voiles de cape envergućes; le 9, l'ouragan commença; le vent faisait le tour du compas, d'abord avec peu de force, ce qui permit aux brigs de s'éloigner de la côte dont ils étaient rapprochés à environ une lieue;

mais bientôt la mer devint effrayante même pour les marins les plus braves; l'*Eclipse*, dans un terrible coup de tangage, démâta de son grand mât; le 23 du même mois, ce brig arriva au mouillage de Sacrificios, remorqué par le bâtiment de commerce français la *Sylphide*. Le *Laurier* fut plus malheureux encore : ses voiles de cape furent toutes enlevées successivement lorsque l'on essayait de les mettre dehors. Le 11, vers huit heures du soir, le navire complétement à sec de voiles, vivement tourmenté par les lames, mangé par la mer (style de marin), reçut un coup de roulis si violent que le gouvernail cassa; le vent devint furieux, la mer horrible, le brig engagea, c'est-à-dire qu'il resta couché sur le côté; on aurait pu couper le grand mât pour *arriver* et recevoir le vent de l'arrière, mais il aurait fallu un gouvernail, sans cela c'eût été changer une mauvaise position contre une pire; le commandant se décida à attendre, pensant qu'il était impossible que le vent devînt plus fort. Le 12, au moment de changer le quart de quatre heures, un tourbillon enveloppa le brig et le coucha entièrement, au point que les hunes baignaient presque dans l'eau, ce qui paraîtra impossible à tout marin; l'officier qui allait prendre le quart, mon vieil ami Mazères, enseigne de vaisseau, s'était placé dans une petite chambre sous la dunette, pour pouvoir fumer en attendant le moment de prendre le service, à ce mouvement violent il fut jeté rudement sur le côté; il fit un effort désespéré pour ouvrir la porte, qui céda, mais au moment où il mettait le pied sur le pont il fut enlevé par une lame et lancé à la mer.

Huit hommes eurent le même sort; Mazères fut assez



DÉMATAGE DU LAURIER.

heureux pour atteindre la grande hune, la mâture étant encore en place; quelques hommes parvinrent à remonter sur le côté du vent du brig; on ordonna de prendre des haches, de couper les rides des haubans; galhaubans, drisses, tout céda, et la mâture vint en bas avec un épouvantable fracas; une partie des hommes tombés à la mer put atteindre le grand mât qui flottait dans le calme comparatif qui se forme auprès d'un navire du côté qui n'est pas exposé au vent, par ce moyen ces malheureux purent remonter à bord ; trois hommes se noyèrent dans cette catastrophe qui aurait pu faire de si nombreuses victimes.

La mâture retenue encore par quelques cordages, passa au vent et mit le navire en péril; lancée par la mer, elle le *billardait* comme autant de béliers, et l'on craignait à chaque instant que les chocs répétés ne fissent quelque ouverture au corps du navire, ce qui eût rendu la perte de tous inévitable.

Une chose peut donner une idée du sang-froid qu'apportent les marins dans ces terribles circonstances : au moment de prendre le quart, Mazères s'était vêtu convenablement pour le temps, gros pantalon, énorme redingote que les marins appellent nord-ouest, tous effets peu propres à donner de l'agilité pour nager; lorsqu'il fut assez heureux pour saisir le grand mât qu'il atteignit par la hune, il s'enfourcha dessus et son premier soin fut d'ôter sa redingote qui gênait ses mouvements, mais, en homme d'ordre, il la mit sur son épaule, et regagna sans la perdre le navire.

Un homme fut tué dans le faux pont par la chute de

plusieurs objets pesants ; la mer tourmentait d'autant plus le navire qu'il n'était plus soutenu par la voilure.

Dans la cale tout était bouleversé, l'eau ne pouvait plus se rendre aux pompes, cependant il était urgent d'alléger le brig qui se trouvait entre deux eaux; on jeta à la mer six pièces d'artillerie de l'avant; malgré cet allégement, ce ne fut que le lendemain que l'eau vint aux pompes, après que l'on eut fait défoncer toutes les cloisons de l'archipompe et de la cale au vin. Dans la journée du 12, l'on parvint à grand' peine à établir la trinquette sur le tronçon du mât de misaine, alors seulement le brig put fuir devant la lame. Dans la nuit du 12, le vent commença à mollir, le 13 le temps était beau. Les observations plaçaient le brig à 10 lieues des roches qui bordent la partie N. O. des Sondes de Campêche ; l'on travailla avec ardeur à établir une voilure de fortune avec des mâts de hune pour bas mâts, et ceux de perroquet par-dessus. Le malheureux navire reçut dans cet état un coup de vent du nord qui dura trois jours et ne put gagner le mouillage de Sacrificios que le 27 septembre. Presque tout l'équipage étant malade de la fièvre jaune et du scorbut, tout ce pénible service était supporté par quinze matelots et six mousses.

Pendant ce terrible ouragan, le vent souffla fortement à Vera-Cruz, et la mer y devint assez grosse pour intercepter les communications de la ville avec le fort de San Juan de Ulùa. Les brigs le *Voltigeur* et le *Dupetit-Thouars*, commandés, le premier par M. Bérard, capitaine de corvette, le second, par M. Clavaud, lieutenant de vaisseau, furent assez heureux pour pouvoir se mettre à l'abri au mouillage de l'île Verte.

Le commandant de la station donna des ordres pour que le *Laurier* eût à remplacer son gouvernail et consolider sa mâture, et ce brig fut envoyé à la Havane; c'est là seulement qu'il pouvait réparer ses avaries; il trouva au mouillage l'*Iphigénie* et la *Créole*. Pendant que les réparations du *Laurier* se poursuivaient avec activité, la *Créole* et l'*Iphigénie* ayant achevé de faire des vivres, firent voile pour Vera-Cruz; le commandant du *Laurier* obtint de passer avec son état-major et son équipage valide sur la frégate; il eut tout lieu de s'applaudir de cette faveur qui lui permit de prendre part à l'un des plus beaux faits d'armes dont s'honore la marine française.

Enfin le 27 octobre, quarante-sept jours après mon départ de Cadiz, je pus mettre pied à terre; depuis si longtemps je soupirais après ce moment que rien ne peut rendre la vive émotion de bonheur que j'éprouvai en foulant un sol ferme; ce n'était cependant que sur l'îlot de Sacrificios que ma promenade avait lieu, mais j'aurais, je crois, éprouvé autant de joie quand bien même ce n'eût été qu'une simple roche.

Je m'acquittai d'abord d'un devoir pieux: je visitai le cimetière où reposent mes infortunés compatriotes, morts obscurément sous les coups de la maladie, quand ils avaient rêvé, à leur départ de France, la gloire pour leurs noms, et le champ d'honneur pour lit mortuaire! Une main amie a fait édifier une pyramide en maçonnerie sur laquelle leurs noms sont gravés; des croix marquent la place que chacun d'eux occupe; malheureusement on avait placé sur l'îlot des bœufs, provisions vivantes de l'équipage, pour paître l'herbe rare et jaune qui croît par

places sur sa surface stérile, et ces animaux avaient abattu les croix. L'amiral Baudin, pour mettre un terme à ces profanations, a fait entourer le cimetière d'un mur, un prêtre a consacré cette terre et l'a placée ainsi sous la sauve-garde de la religion.

Du côté qui regarde la terre, il y a un reste de construction espagnole des premiers temps de la conquête; les murs en sont trop faibles pour avoir appartenu à une fortification, et néanmoins on assure que telle était leur destination.

Dans la matinée l'amiral Baudin avait envoyé un canot parlementaire à Vera-Cruz, afin de demander des passeports pour un envoyé qu'il députait près du congrès à Mexico.

M. Page, aide-de-camp de l'amiral, fut choisi pour remplir ce message; ce n'était du reste pas la première fois que cet officier avait été chargé d'un semblable service, et il était parfaitement connu du général Rincon, commandant-général de la province de Vera-Cruz. L'usage entre les nations maritimes est, lorsque l'on envoie un parlementaire, de mettre le pavillon national à l'arrière du canot et le pavillon ennemi à l'avant; le pavillon mexicain est tricolore, vert, blanc et rouge, ces couleurs sont disposées comme les nôtres; au milieu du blanc est l'aigle mexicaine éployée, tenant dans ses serres une branche de nopal et dans son bec une couleuvre. Je ne me doutais guère, lorsque je vis pousser le canot loin du bord, que cette mission aurait un résultat auquel je serais intéressé. Depuis le matin je m'étais établi sur l'île pour y peindre et y dessiner; j'avais d'abord visité quelques établissements

que nos marins industrieux avaient faits, des magasins couverts, une petite ferme, des poules, des bœufs; ces derniers, apportés de la Havane, étaient devenus sauvages; on ne pouvait les avoir qu'au prix d'une véritable course de taureaux; cet exercice était devenu une distraction pour l'équipage; un malheureux musicien de la *Néréide* crut devoir, en sa qualité de Nîmois [1], se distinguer à cette espèce de chasse, mais ses œuvres ne répondirent nullement à ses bonnes intentions. Atteint et terrassé par un de ces animaux rendu furieux, il reçut un coup de corne dans la poitrine; pendant quelques jours on craignit une blessure grave; les soins éclairés qui lui furent prodigués prévinrent ce résultat.

L'amiral Baudin avait choisi pour être député à Mexico, M. Leray, commandant de la frégate la *Médée*. Une personne sage et revêtue d'un caractère imposant par son grade et ses antécédents politiques, était nécessaire pour remplir cette mission qui, bien que délicate, était le fruit d'une politique claire, prudente et ferme. Aucun choix ne pouvait être plus heureux pour cette espèce d'ambassade.

L'amiral me fit l'honneur de me désigner pour accompagner, comme interprète, M. le commandant Leray dans la capitale des anciens Astèques.

Maître Jacques de l'expédition, tantôt interprète, tantôt peintre, j'étais occupé à mes tableaux, lorsque M. Nau, élève de deuxième classe de la *Néréide*, m'apporta cette

[1] Dans les arênes, à Nîmes, il y a de temps à autre des courses de taureaux; l'on fait venir ces animaux demi-sauvage de la Camargue.

bonne nouvelle à Sacrificios; en un moment je pliai mon bagage et je retournai à bord; l'amiral eut la bonté de me confirmer la résolution qui me concernait, en ajoutant qu'il espérait bien que je n'oublierais pas mes crayons; je n'avais garde de manquer à une aussi flatteuse recommandation, mes préparatifs furent bientôt terminés et j'attendis avec impatience l'heure du départ.

Nous devions nous mettre en campagne à deux heures du matin; l'ardeur de l'attente me tint éveillé, et lorsque le timonier chargé de m'avertir vint pour remplir cet ordre, il me trouva préparé à partir.

Dans la journée précédente j'étais allé voir le commandant Leray à son bord, et j'en étais revenu convaincu que je ferais le voyage le plus agréable du monde.

A l'heure fixée, le commandant Leray accostait avec son canot à bord de la *Néréide* pour venir prendre les dépêches de l'amiral et recevoir ses compagnons de voyage. Par un temps brumeux, mais calme, nous nous mîmes en route; une longue houle, reste d'un coup de vent du nord, nous balançait doucement; nous nous rapprochions sensiblement de terre, mon cœur battait de joie; à quelques instants de là nous passions sous le fort de San Juan de Ulùa, et nous en étions assez rapprochés pour entendre le cri de *centinela alerta!* qui, répété chaque quart d'heure, annonçait dans la forteresse plus de vigilance qu'on ne croirait devoir en rencontrer chez des soldats mexicains. J'aimais à considérer à la lueur douteuse des étoiles embrumées, ce fort destiné à devenir le prix d'un combat acharné, je voyais déjà en espérance notre pavillon tricolore flotter sur la tour du Cavalier, salué par toute

l'escadre aux cris de vive le roi!... et cependant nous allions, messagers pacifiques, remplir une mission toute de conciliation et de paix.

Notre canot fut hélé sitôt que nous fûmes à une demi-portée de fusil du môle, nous nous fîmes reconnaître, et l'on nous permit de mettre le pied sur la terre d'Amérique; les ordres les plus positifs avaient été donnés, le poste entier de la porte del Mar vint nous recevoir au débarcadère et nous accompagna un instant.

Le canot retourna à bord chargé de fruits frais que le général Rincon envoyait à l'amiral; cet acte, tout futile qu'il soit en lui-même, prouvait de la part du commandant-général un désir d'entretenir de bonnes relations, et, je dois lui rendre cette justice, que même après que les hostilités furent commencées, son caractère de franchise et de courtoisie ne se démentit jamais.

J'attendais avec une vive impatience que le jour vînt éclairer les objets qui nous environnaient, je distinguais la longue ligne de murailles qui entoure Vera-Cruz et les embrâsures multipliées qui en défendent l'approche. Au-dessus quelques maisons à terrasses, quelques dômes arrondis en coupoles se perdaient dans un ciel gris d'opale; derrière nous la mer, dont nous distinguions à peine les dernières vagues, venait mourir en mugissant contre le môle et se perdait à peu de distance dans la brume qui nous enveloppait. En songeant au voyage que nous venions de terminer, je pensais à celui que nous allions entreprendre au travers d'un pays ennemi. Je redoutais, je l'avoue, de la part des habitants de cette terre, des obstacles plus

difficiles à surmonter que ceux que rencontre le navigateur, et que les hommes ne se montrassent plus perfides que la mer.





CHAPITRE V.



Tierra Caliente.

Le Mexique ou la Nouvelle Espagne, cet immense empire qui s'étend depuis le quatorzième degré de latitude nord jusqu'au 42 (selon la démarcation du traité de Washington du 16 février 1819), et depuis le quatre-vingt-dixième degré de longitude, jusqu'au cent vingt-sixième, a la figure d'une corne d'abondance pressée à l'est par le golfe du Mexique, à l'ouest par le grand Océan, dont la pointe recourbée et terminée au sud par l'île de Mugeres (l'île des femmes), remonte au N. E. jusqu'à la Louisiane, en prenant la forme d'un croissant, et s'étend au N. O. en

décrivant une courbe gracieuse, largement échancrée par la mer vermeille et le golfe de Californie dont les eaux détachent de la terre ferme la presqu'île de la nouvelle et de l'ancienne Californie, qui pend comme un long feston descendant du cap San Sebastian, son extrémité nord, au cap San Lucas sa pointe méridionale. La mer bat et ronge les côtes inhospitalières du Mexique, sans creuser un bon port dans cette immense étendue de terre : au bord de la mer, le sable; plus avant, des marais stagnants aux émanations mortelles; plus loin une végétation vigoureuse, et, sur ce lit de verdure, des montagnes superposées, largement taillées qui s'élèvent comme l'épine dorsale du Méxique; de riches et profondes vallées; de larges coulées de laves; des volcans éteints dont le sommet s'arrondit et se creuse comme une coupe; des rocs stériles à côté de l'abondance; la chaleur la plus insupportable au pied de ces monts alpestres dont le front est couronné de neiges éternelles; les températures les plus variées, les plus opposées, depuis la zone torride jusqu'aux régions glacées, et toutes les plantes, toutes les fleurs qui croissent et s'épanouissent chacune dans le climat qui lui est favorable et couvrent ce pays de la base au faîte, d'un splendide manteau aux couleurs diaprées; enfin sur le plateau supérieur, Mexico la capitale, assise comme une reine, regardant tour à tour l'Atlantique et le grand Océan, qui baignent son empire, lorsqu'un ciel d'azur lui permet d'en suivre les vastes limites, et qui parfois voit accourir de la Louisiane les ouragans furieux qui soulèvent les eaux du golfe, les chassent, les précipitent sur le Yucatan en engloutissant les navires malheureux surpris dans leur

traversée. Quelquefois un long frémissement parcourt ce vaste empire et jonche de ruines, couvre de deuil ce sol mouvant; on dirait que les agitations qui ont eu lieu à sa surface, fermentent maintenant dans son sein.

Les Mexicains, à cause des variations de la température, ont divisé leur pays en trois zones superposées, qu'ils appellent *tierra caliente* (terre chaude), *tierra templada* (terre tempérée) et *tierra fria* (terre froide); nous les indiquons ici dans l'ordre où nous les avons traversées, en nous rendant de Vera-Cruz à Mexico.

Escortés par de nombreux soldats, nous fûmes introduits dans la ville par le major de place. A chaque coin de rue un factionnaire répétait le cri : *centinela alerta !* Sans doute notre présence, annoncée par les militaires qui nous entouraient, par le fanal qui nous éclairait, et par les curieux qui nous accompagnaient, n'était pas étrangère à ce redoublement de surveillance. Quelques rares reverbères éclairaient à demi une rue à arcades que nous suivions pour nous rendre à la grande place où est situé l'hôtel des Diligences; à la lueur douteuse des reverbères je crus distinguer une propreté assez remarquable, pour faire de Vera Cruz une rivale de Cadiz.

Le major nous faisait avec politesse les honneurs de la ville endormie, sa courtoisie ressortait d'autant mieux que son uniforme était des plus étranges, il avait fallu qu'il se nommât et déclarât ses titres pour que je fusse convaincu que je voyais en lui un officier d'un grade supérieur : un grand chapeau de Panama couvrait sa tête comme un vaste parasol, un habit bourgeois d'un bleu barbot passé était surmonté d'énormes attentes d'épaulettes

brodées en argent sur un fond bleu ; le sans façon des pays méridionaux lui avait fait supprimer le gilet et la cravate, et la gêne qu'imposent les vêtements serrés, sous des latitudes aussi basses, en l'engageant à porter nonchalamment son habillement, complétait un ensemble qui rendait excusable la difficulté que j'éprouvais à reconnaître en lui un officier investi d'un emploi éminent.

Les soldats suivaient l'exemple de leur chef et supportaient plus difficilement que lui la rigueur du climat ; leur uniforme composé de vestes et de pantalons de toile blanche, les parements ornés de grecques en drap, brodés en tresses de coton, des schakos plus lourds, mais de la même forme que ceux de nos soldats sous l'empire, recouverts de perkale rouge, qui, attendu sa longue exposition au soleil, est devenue d'un rose tendre, des briquets d'une longueur démesurée, des fusils anglais d'une pesanteur désespérante, voilà ce que l'on avait trouvé de mieux au Mexique, pour équiper l'infanterie ; la seule différence que j'aie remarquée dans les autres régiments de ligne que le hasard m'a fait rencontrer, c'est que la perkale qui recouvre le schako varie entre le bleu de ciel, le blanc et le rouge passé que je viens d'indiquer; je dois ajouter que cette coiffure est enjolivée de mentonnières, de plaques, de patères, etc., le tout en cuivre et fourbi de manière à les user en peu de temps; aussi quand le soleil se réfléchit dedans, c'est à ne pas en supporter l'éclat, il me semblait toujours voir ces Indiens chamarrés de ces mille bagatelles avec lesquelles les Européens flattaient leur goût pour la parure.

Sur une place entourée d'arcades, dans l'endroit le plus

apparent, nous trouvâmes l'hôtel de la Diligence. La voiture ne devant partir qu'à cinq heures, nous avions assez de temps devant nous pour voir la ville, mais la lumière nous manquait, d'ailleurs nous étions pour ainsi dire gardés à vue par le major de place et nous n'aurions pu faire un pas sans être suivis; force nous fut d'entrer dans l'hôtel et d'y attendre le plus patiemment possible l'heure du départ.

L'hôtel des Diligences est un véritable palais : une cour carrée entourée de colonnes de marbre blanc, qui supportent une galerie supérieure également ornée de colonnes, entre chacune desquelles règne une profusion de plantes et de fleurs aux couleurs éclatantes, dont la possession eût enrichi et comblé de joie un horticulteur d'Europe, et qui là jouaient le rôle vulgaire de la giroflée et du basilic dans nos climats du nord.

Nous fûmes introduits dans une salle au premier étage, arrangée à l'anglaise avec assez de goût, évidemment nous étions attendus; la pièce dans laquelle nous nous trouvions, était bien éclairée, les bougies étaient dans un bocal ouvert du haut et du bas; cette précaution excellente s'explique par la chaleur du climat qui force à vivre constamment dans un courant d'air, que l'on s'applique à conserver le plus grand possible dans la construction des maisons; une lumière, par cette raison, dépourvue du préservatif indiqué, ne resterait pas allumée deux minutes.

Je trouvai une assez grande quantité de journaux mexicains que je parcourus; sur le dernier numéro, je lus que nous devions monter à Mexico (c'est l'expression consacrée du pays) et notre voyage faisait longuement

disserter le journaliste ; je le suivais nonchalamment sur cet ennuyeux terrain, lorsque je vis entrer un de nos compatriotes, employé chez M. Briavoine, l'un des premiers négociants français de Vera-Cruz. Il portait le chapeau des élégants Mexicains, en feutre, à larges bords et orné d'un énorme galon d'or. Je fus un peu de temps avant de m'apercevoir de la somptuosité de la coiffure ; au lieu de porter le galon autour de la forme (dans ce cas l'ennui de la ressemblance avec un chapeau de livrée serait largement compensé par le grand honneur qu'en rétirerait le possesseur) on le porte au bord du chapeau, mais en dessous ; cette mode peu ingénieuse me rappela l'habit doublé de drap d'argent. De chaque côté de la forme vers le milieu de la hauteur, il y a comme une petite patère renversée en argent, dont l'usage consiste à y attacher en dedans, deux cordons pour retenir le chapeau dans les grands vents ; un énorme cordon en tissu d'or ou d'argent faux, rembouré avec du coton, pour les classes pauvres et en perles de Venise pour les fashionables, représentant assez bien le serpent enroulé, complète une coiffure à laquelle on pourrait trouver quelque analogie avec celle qui orne la tête des Picadores, dans les courses de taureaux.

Notre jeune compatriote nous fit un tableau de la situation des choses que nous eûmes l'occasion de vérifier plus tard et que nous reconnûmes exact ; les mauvaises passions envenimaient la querelle et le bas peuple, aveuglé par les déclamations journalières des prétendus patriotes Mexicains, ne voyait en nous que des conquérants ambitieux qui venaient, après trois siècles, renouveler sur un peuple civilisé, la conquête de Fernand Cortez.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un capitaine d'infanterie, aide-de-camp du général Rincon, qui venait nous avertir que nous pouvions nous mettre en route; Don Calisto Zaragoza (c'est le nom de cet officier) devait, avec deux soldats, nous accompagner jusqu'à Mexico; il présenta à M. le commandant Leray les compliments du général Rincon et lui fit, au nom de son chef, les offres les plus polies; Don Calisto, je me plais à le consigner ici, a été pour nous un compagnon de voyage attentif, dévoué et agréable, dont l'esprit éclairé et les connaissances approfondies sur le pays que nous visitions, charmèrent souvent les ennuis inséparables d'une aussi longue route.

L'heure du départ sonna, nous descendîmes sur la place où la diligence nous attendait; sa forme grotesque me frappa d'abord, mais je m'y habituai et finis par la comprendre sans l'approuver; elle avait un service à faire pour les besoins duquel, vu l'état des chemins, une construction plus élégante eût peut-être été un obstacle; quant à y être commodément, c'est une autre affaire à laquelle je pourrais hardiment affirmer que le constructeur n'avait nullement songé, elle est destinée à contenir six voyageurs, mais c'est plutôt là une amplification de prospectus qu'une réalité; malheureusement avec l'officier, les deux soldats et le domestique du commandant, nous atteignions ce nombre, nous devions entrer tous les six dans une voiture où quatre personnes eussent été médiocrement bien placées.

Bien qu'il fît encore nuit, la curiosité avait attiré un grand nombre de spectateurs, je crois que là les vingt-

quatre races dont M. de Humboldt a constaté l'existence au Mexique, avaient envoyé chacune quelques représentants; le fait est qu'il y avait des crânes de toutes les formes et des peaux de toutes les couleurs, l'indien pur sang, le nègre, le blanc et tous leurs dérivés s'y trouvaient rassemblés.

Il ne fut pas facile de nous arrimer dans la diligence, outre nos personnes, nous avions des armes, précaution de première nécessité dans ce voyage, il y avait bien un simulacre de poches, dans l'intérieur de la voiture, à la place qu'elles occupent habituellement; mais c'était un véritable trompe l'œil, auquel je fus pris; l'ingénieux constructeur avait indiqué les poches seulement pour prouver qu'il pourrait y en avoir et faire subir aux voyageurs cette variante du supplice de Tantale; je m'assis donc sur mes pistolets vis-à-vis un de nos gardes-du-corps, dont le chien du fusil, à chaque cahot de la diligence, me meurtrissait périodiquement l'os de la jambe. Le commandant Leray ajoutait aux mêmes inconvénients, celui d'un portefeuille de voyage contenant les dépêches et ses instructions, dont la prudence l'obligeait à ne pas se dessaisir un seul instant.

Au signal donné, les six mules nous emportèrent au galop dans les rues silencieuses de la ville; j'avais beau ouvrir les yeux, je ne voyais rien, ou presque rien; on m'avait parlé de barricades dans les rues, je les cherchais vainement; elles existaient cependant, mais non pas dans les rues que nous parcourions. Lorsque nous arrivâmes à la porte, on l'ouvrit avec les cérémonies usitées dans une ville de guerre, et nous nous trouvâmes sur la plage. La mer faisait entendre un léger murmure en brisant douce-

ment sur le sable, et parfois les lames venaient mourir entre les roues de la voiture; aussi loin que ma vue pouvait s'étendre en perçant l'obscurité, je ne voyais autour de nous que du sable.

A une lieue environ de la ville, on rencontre le village ou hameau de Bergara. C'est arrivé à cet endroit, que le jour commença à poindre; jusque-là nous avions suivi une plage aride; mais ici la route forme un angle droit avec la mer, et l'on entre dans un chemin creux assez étroit, nommé *los callejones de Santa Fè* (sentiers ou chemins creux de Santa Fé). Le village de Bergara, placé au sommet de l'angle, se compose de quelques huttes en bambou habitées par une population d'un aspect assez misérable.

La nature a prodigué dans les callejones tout le luxe et la puissance de sa végétation; les arbres les plus rares, les plantes les plus énormes, les fleurs les plus brillantes, sont amoncelés avec une abondante profusion; la violence des vents qui soufflent de la mer ne permet pas aux arbres de prendre tout leur développement en hauteur, mais ils s'en dédommagent en étendue et en épaisseur. L'arbre le plus commun est une espèce de mimosa de la forme la plus élégante : sa puissance de végétation est telle sur ce terrain sablonneux, que les arbres sont couverts de mille espèces de plantes parasites; souvent sur le mimosa, croît une espèce de gui orné de belles fleurs d'un rouge éclatant; des miliers de liserons, l'immense variété des plantes grasses, les cactus, les nopals, les aloës, se font jour au travers des plantes moins rudes et plus humbles, et les lianes, mille fois enroulées autour des branches élevées, pendent gracieuse-

ment couvertes de feuilles, et semblent des guirlandes destinées à orner ce temple de la nature.

Si parfois l'ouragan, fondant avec impétuosité sur ces arbres séculaires, en déracine quelqu'un, il ne fait que le métamorphoser, il ne le tue pas; l'arbre abattu se reproduit avec une vigueur nouvelle; partout où le tronc, ou une simple branche, sont en contact avec la terre, ils prennent, comme Antée, de nouvelles forces, puisent une nouvelle vie, des rejetons vigoureux surgissent et n'ont à craindre que d'être étouffés mutuellement par leur trop grande abondance.

Malheur à l'imprudent qui voudrait percer ces couverts épais, tapissés de fleurs odorantes, leurs sombres profondeurs servent de retraite aux animaux les plus dangereux, et des milliers de reptiles, parmi lesquels on rencontre le serpent à sonnettes et le terrible *trigonocéphale*, viennent en rampant y chercher un abri.

Parfois le chemin est traversé par un daim qui s'arrête, regarde fixement les voyageurs, puis reprend sa course à travers les éclaircis de la forêt.

Le chemin était tellement sablonneux et difficile, que nos six mules ne pouvaient aller qu'au pas, je me gardais bien de me plaindre d'un inconvénient qui me laissait plus longtemps jouir du spectacle majestueux qui passait devant nous comme un panorama; et j'admirais tour à tour le ciel, les fleurs et les plantes éclairées par un soleil éblouissant qui formait mille accidents de lumière, et permettait de distinguer les insectes aux corsages brillants comme des émeraudes et des topazes, qui, fatigués de butiner, se reposaient sur les feuilles qui pliaient sous leur poids.

Après trois heures de route, nous arrivâmes au village de *Santa Fé*. Nous étions passés à Bergara de trop grand matin pour bien distinguer la forme des maisons, mais à *Santa Fé*, je pus satisfaire amplement ma curiosité : l'architecture n'en est pas brillante, et le pittoresque joue un si grand rôle dans l'ordonnance, que les règles en sont difficiles à poser, toutefois la variété elle-même semble circonscrite dans les limites que je vais essayer de déterminer : quatre piliers en bois si la maison est petite, huit si elle est grande, forment à la fois les fondements et les appuis principaux de ces cases; le vide est rempli par des cannes [1], rangées avec symétrie et perpendiculairement, clouées sur trois traverses horizontales, l'une en haut, l'autre en bas, et la troisième au milieu; on laisse un espace entre chaque bambou pour que l'air puisse, en circulant librement, rafraîchir l'intérieur de ces habitations, nécessité impérieuse sous ces latitudes torrides; un toit pointu recouvert avec des branches de cocotier ou de palmistes, forme comme un chaume impénétrable aux pluies ou plutôt aux déluges de l'hivernage; un porche est assez généralement placé sur la face principale de l'habitation; il est soutenu par deux piliers en bois, et recouvert comme la case d'un toit en branches de palmier; c'est là que les femmes se tiennent une partie de la journée; parfois un hamac est suspendu et l'habitant s'y balance pour appeler un sommeil bienfaisant, au moment où la chaleur l'éloigne des travaux, vers le milieu du jour. L'habitation est divisée en deux par une légère cloison; un des côtés sert de cham-

[1] Cañas, espèce de roseaux ou plutôt de bambous.

bre à coucher pour toute la famille, si nombreuse qu'elle soit, l'autre est réservé à la cuisine et à tous les petits soins du ménage.

L'apect de ces cases est triste, et l'intérieur dénote un état misérable qui afflige sur le sort des malheureux habitants de ces contrées.

Autour des villes et des villages, on trouve dans ces régions une espèce de vautour nommé *sopelote* au Mexique, et *gallinazo* dans l'Amérique du sud; cet animal carnassier est extrêmement vorace, mais il ne s'attaque cependant ni aux enfants, ni aux animaux domestiques; on en voit plusieurs pêle-mêle parmi les poules et les pintades, ils se laissent facilement approcher. Les habitants ont une sorte de vénération pour cet animal, ils ne le tuent pas; peut-être cela tient-il à son utilité reconnue; si quelque bête de somme meurt au milieu du chemin, en un instant elle est entièrement dévorée, et l'on évite ainsi l'infection. Les *sopelotes* font en outre une chasse très-assidue aux animaux malfaisants, qui pourraient sans eux approcher des habitations; aussi leur présence est-elle considérée comme une sauve-garde. Si le chemin fait un détour avant d'arriver à une case, et ne permet pas d'apercevoir d'abord l'animal carnassier qui s'approche traîtreusement, les *sopelotes*, toujours perchés sur les arbres les plus élevés, annoncent le danger à l'Indien, qui prépare sa défense au signal donné par ses vigilantes sentinelles.

Nous rencontrâmes un jeune Français qui, après avoir conduit plusieurs chariots chargés d'argent à Vera-Cruz, retournait à Mexico; j'éprouvai une émotion de joie en entendant l'agréable musique de ma langue maternelle ré-

sonner au milieu de ces cases indiennes. Ce jeune homme nous apprit que dans le voyage qu'il venait de terminer, il avait été assez favorablement accueilli par les autorités des villes et des villages qu'il avait traversés ; toutes les escortes nécessaires lui avait été accordées, et il n'avait aucun accident à déplorer. L'argent est assez généralement transporté en lingots ; les chariots dont on se sert sont étroits et longs, assez semblables à un caisson d'artillerie, chaque voiture est chargée de cinquante mille *pesos*[1] ; elles sont tirées par six chevaux et conduites par deux hommes, le premier est monté sur le cheval de gauche de l'avant, le le second, sur le cheval de gauche de l'arrière. Le chemin entre Bergara et Santa Fé est tellement sablonneux, que notre compatriote avait été obligé d'abandonner un chariot vide ; il se disposait à l'envoyer chercher avec un renfort de chevaux.

Santa Fé, ainsi que la plupart des villages et bourgs de Tierra Caliente, est un amas de maisons plantées sans aucun ordre, sans rues tracées ; après une maison vient un massif d'arbres, puis un groupes de cases, puis la forêt qui entoure tout d'une large ceinture de verdure.

Après avoir dépassé *Santa Fé*, le terrain est ferme, mais la route n'en est pas meilleure, loin de là, des pierres énormes qui semblent roulées par un torrent impétueux sont semées çà et là, mais la diligence n'en continue pas moins son chemin ; elle brave tous les obstacles, sans se donner la peine, sans doute inutile, que prendraient nos Automédons les plus adroits, de tourner les obstacles qui

[1] 250,000 fr. environ.

hérissent la route, elle se lance et s'abandonne à toute l'ardeur des mules, stimulées par le fouet et les cris du conducteur; elle roule, elle tangue, à donner le mal de mer, ce sont des secousses à faire perdre la respiration; les postillons et le cocher sont impassibles, sans s'arrêter aux détails, les yeux fixés à une vingtaine de pas devant, ils choisissent avec sagacité les endroits les moins mauvais, et vont imperturbablement au grand galop, sourds aux gémissements des voyageurs aussi bien qu'insensibles à la fatigue des mules.

Il est rare qu'il y ait un voyage sans accidents plus ou moins graves; cependant les Mexicains projettent un chemin de fer pour ce pays, qui n'a pas encore de routes; ce sera passer un peu brusquement d'une extrémité à l'autre; ils ne sont arrêtés que par deux obstacles, la possibilité de gravir des montagnes escarpées, et l'argent pour conduire à fin une aussi vaste entreprise. En attendant, les chemins ordinaires méprisés, rendent en avaries ce qu'on leur donne en dédain.

Après Santa Fé, la forêt ne borde pas invariablement la route, comme dans les Callejones; mais elle s'éloigne ou se rapproche capricieusement : quelquefois, en étendant le bras, on peut prendre une poignée de feuilles; plus tard, elle fuit à plus d'une lieue en élargissant l'horizon. On rencontre des champs de cannes à sucre, qui semblent des tapis de velours aux reflets verts, accrochés aux bordures de plantes grasses qui les ceignent et les défendent. Quelques habitations isolées sont dispersées dans ce paysage, qu'elles égaient; des nuées de perroquets, de perruches, de cardinaux, ces oiseaux aux couleurs riches et variées,

traversent les airs rapidement, ou se posent sur les branches qu'ils ornent comme des fleurs gigantesques : il est malheureux que, semblables au corbeau de la fable, leur ramage ne ressemble pas à la couleur diaprée de leur plumage : généralement ils étourdissent en poussant les cris les plus discordants.

Nous vîmes deux petits hameaux, Lagarto et Manantial, entre Santa Fé et *Paso de Sopelotes.*

Ce dernier endroit n'est autre chose qu'une maison de poste isolée. Je l'appelais de tous mes vœux; la faim me faisait sentir son aiguillon, et je croyais que nous prèndrions là notre premier repas mexicain; je comptais faire connaissance avec la cuisine du crû; c'est l'endroit où la diligence s'arrête ordinairement pour déjeûner. Mon attente fut trompée; car, à notre grand regret, nous ne nous arrêtâmes que pour changer de chevaux; pendant cette opération, je visitai l'intérieur de la case; je vis confectionner la base fondamentale de tous les repas mexicains de la campagne, la *tortilla.* Chevet et Corcellet font des excursions dans la science culinaire de la plupart des peuples, mais je doute qu'ils parviennent jamais à naturaliser sur nos tables la tortilla de maïs.

Pour préparer ce fade, cet insipide aliment, trois ustensiles sont nécessaires, une pierre polie, un rouleau, puis une grande plaque en tôle ou en fer battu. Le maïs, grossièrement pilé, humecté d'eau, est étendu sur la pierre, on le broie avec le rouleau, absolument comme si l'on faisait du chocolat; lorsqu'il est réduit en pâte, on y ajoute un peu de sel, et l'on pétrit de nouveau la matière en lui donnant la forme d'une galette extrêmement mince, on la pose

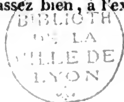
sur la plaque de tôle fortement chauffée; en deux minutes la tortilla est cuite d'un côté, deux minutes encore elle sera non pas bonne, mais en état d'être mangée. Je fis l'imprudence d'en goûter, et malgré l'appétit qui me tourmentait, je prononçai le serment de m'abstenir de ce mets national toutes les fois que cela me serait possible.

Avant d'arriver à *Paso de Ovejas*, où nous devions enfin déjeûner, la route passe par un petit hameau nommé la *Rinconada*. Jusque-là la route avait été mauvaise; ici elle devint effroyable. Auparavant, la route semée de pierres était plate; au sortir de la Rinconada, cette dernière qualité lui manque entièrement: ce ne sont plus que des ravins creusés par l'eau des pluies, des montées, des descentes, qui seuls marquent la route; on ne descend pas les côtes, on s'y précipite; la voiture saute par-dessus les rochers, les franchit jusqu'à ce qu'un plus gros lui barre le passage; alors on cherche à s'ingénier pour sortir de ce mauvais pas; les voyageurs, par un juste esprit de réciprocité, sont forcés de mettre pied à terre et de porter à leur tour la voiture l'espace de quelques toises; l'argument des coups de fouet qui tombent sur les pauvres mules achève la victoire, et le voyage continue jusqu'à ce qu'un nouvel accident nécessite de nouveaux dévouements. La plus grande de ces côtes est celle que l'on descend pour arriver à Paso de Ovejas. Je la considérais avec une sorte d'effroi; je ne mettais pas en doute que nous puissions arriver en bas, mais seulement je craignais que ce ne fût la tête la première; nous roulâmes sur ce lit de torrent comme une avalanche; au prix de trois cahots nous atteignîmes le but, et je fus agréablement surpris de me retrouver encore assis sur mes pistolets.

A Paso de Ovejas, je vis pour la première fois la cavalerie mexicaine. Si j'avais trouvé la coiffure de l'infanterie peu propre au climat, j'éprouvai une véritable compassion pour les pauvres dragons cantonnés dans ce bourg : qu'on se figure un casque d'une hauteur démesurée, en cuir bouilli, pour la confection duquel la matière est si peu épargnée, que je les jugeai à l'épreuve de la balle; cette coiffure, aussi peu gracieuse que commode, surchargée d'ornements de cuivre, est surmontée d'un cimier orné d'une crinière en peau de mouton de sa couleur naturelle, brun sale. Les pauvres malheureux dragons sont condamnés à porter ce casque énorme par une chaleur de trente-deux degrés à l'ombre.

A Paso de Ovejas et dans quelques villages environnants, hors de la route, il y avait environ deux mille hommes de cavalerie; ils étaient commandés par le colonel *dos Amantes*, de qui nous reçûmes l'accueil le plus empressé; il avait été averti du passage du commandant Leray par le courrier envoyé pour annoncer notre arrivée à Mexico, et il avait fait disposer un déjeûné auquel nous fûmes conviés en descendant de la diligence, ce qui m'expliqua notre abstinence au relai précédent; je pensais faire enfin connaissance avec la cuisine mexicaine, mais mon instruction fut encore retardée; le repas fut tout européen, au vin de Bordeaux; le colonel et le lieutenant-colonel en firent les honneurs avec une courtoisie parfaite.

Au dessert, on servit des fruits en abondance, et j'avoue que c'est ce qui me séduisit le plus dans le déjeûné; j'en excepterai toutefois une certaine granadilla, ressemblant assez bien, à l'extérieur, à une petite poire d'Angleterre;



je m'évertuais à en ôter les pepins, dont ce fruit est presque entièrement composé ; notre hôte m'apprit que ce que je rejetais était précisément la seule bonne chose de ce fruit ; j'en fis sur-le-champ une épreuve que je trouvai trop peu satisfaisante pour la renouveler.

Après une conversation toute cordiale, l'heure nous pressant, nous prîmes congé de nos hôtes. Il y a pour sortir de Paso de Ovejas un côte aussi rapide que celle qui y conduit ; nous la montâmes à pied, ce qui me procura le plaisir de traverser le bourg, dans lequel je remarquai des maisons en pierre d'une apparence assez confortable ; une entre autres, dont la destination future sera un entrepôt de marchandises, ne serait pas déplacée dans une grande ville ; malheureusement elle n'est pas terminée, et paraît oubliée.

C'était un dimanche ; toute la population était répandue sur la route, qui est le lieu le plus agréable du pays, la Puerta del Sol, la promenade favorite, d'autant plus agréable qu'elle est illimitée. Je vis là pour la première fois les *Jarochos* au costume léger. Un pantalon blanc en belle étoffe de coton, ouvert dès le milieu de la cuisse, une chemise plissée tout autour du corps, un immense chapeau à larges bords en feutre blanc, et des bottes richement brodées d'arabesques d'une finesse extraordinaire : voilà le costume des élégants des campagnes. Presque tous sont armés du *machete*, sabre droit d'une longueur moyenne, qui sert à plusieurs usages, outre leur défense personnelle ; c'est avec cette arme qu'ils s'ouvrent un passage au milieu des plus épaisses forêts. Les jarochos, constamment à cheval, sont de véritables Centaures ; une large couverture bariolée des couleurs les plus vives et les plus riches, per-

cée d'un trou au milieu pour passer la tête, retombe en larges plis sur leurs épaules, et forme un manteau splendide; c'est ce qu'ils appellent le *sarape*; dans le Pérou et au Chili, ce vêtement est nommé *poncho*.

Nous vîmes quelques nègres, mais en petite quantité; la population était composée d'Indiens et surtout de métis.

Le costume des femmes est de la plus grande simplicité; une chemise décolletée d'une façon incroyable, un jupon dont le haut est blanc, et le reste bleu d'indigo, les jambes et les pieds nus : tel est leur vêtement habituel. Lorsqu'elles voyagent, elles mettent sur leur tête un châle ou écharpe nommé *reboso*, à carreaux bleus et blancs, d'une étoffe légère de laine ou de coton; elles s'enveloppent gracieusement dans les plis du reboso; quelquefois elles s'affublent d'un chapeau d'homme, mais cet emprunt au vêtement masculin est loin d'être heureux, et ne s'opère qu'aux dépens du bon goût. L'emploi du chapeau n'a guère lieu que lorsqu'elles montent à cheval; elles s'y tiennent en véritables Amazones.

Nous fûmes relayer à *Puente Nacional*, qui peut être considéré comme les véritables Thermopyles du Mexique. C'est un point militaire de la plus haute importance : un fleuve impétueux coule au fond d'un ravin; la route passe entre des murailles naturelles, formées par des rochers d'une élévation prodigieuse et perpendiculaires, coupés à pic, et couronnés d'une belle végétation que nous apercevions depuis le matin. Un pont d'une grande beauté, construit par les Espagnols sur un plan semi-circulaire, sans doute pour résister plus sûrement à l'effort des eaux, est battu par les canons d'un fort placé sur une éminence dans l'est.

Aucun pays de montagnes ne m'a plus vivement frappé : la rivière forme plusieurs cascades, et s'éloigne encaissée entre des forêts impénétrables.

Le bourg est situé de la manière la plus heureuse et la plus pittoresque ; une allée d'arbres gigantesques borde la route, qui, à cet endroit, est d'une proportion majestueuse ; derrière les arbres, de chaque côté, sont placées les maisons ; quelques-unes sont en pierre, la plus grande partie en bois, beaucoup en cannes. Ce bourg devait à la nombreuse garnison une activité un peu bruyante, mais dont les habitants paraissaient enchantés. C'est là que je vis à l'infanterie les schakos aux couleurs tendres, bleu de ciel ou blanc.

Le général don Vicente Rincon, frère aîné du capitaine-général de la province de Vera-Cruz, était chargé du commandement de cette division ; le commandant Leray lui fit une visite dans laquelle je l'accompagnai, et je commençai là mon rôle d'interprète. Nous fûmes obligés de revenir sur nos pas et de traverser le pont ; nous trouvâmes un vénérable vieillard, d'une conversation facile, instructive et variée ; il s'est occupé des antiquités de son pays, et, plein de son sujet, il en parle avec chaleur. Son intention est de publier une histoire descriptive de Mexico, suivant les progrès de la ville, depuis le jour où la capitale de Motezuma, détruite en grande partie par les Espagnols, se transforma en cité moderne. Il a amassé une quantité prodigieuse de documents pour ce grand travail. Il serait à désirer que l'âge avancé dans lequel se trouve don Vicente Rincon, ne fût pas un insurmontable obstacle à la réalisation d'un aussi louable projet.

Notre visite fut forcément abrégée ; le temps nous pressait, et nous avions encore une longue traite à faire avant d'arriver à *Plan del Rio*, où nous devions passer la nuit.

Je ne pouvais détacher mes regards de l'admirable végétation qui entoure Puente Nacional ; quelques arbres perchés sur les arêtes les plus aiguës des rochers, s'élèvent comme des panaches, sur la mince couche de terre qui les nourrit, mais leurs racines, à l'étroit sur cette surface restreinte, se sont étendues en descendant jusqu'à un autre plan de rochers, quelquefois à plus de cinquante pieds de distance ; arrivées là, à force de s'enrouler comme des serpents autour des pierres, elles rencontrent parfois un peu de terre végétale, et de ce point s'élèvent d'autres arbres aussi beaux, aussi touffus que ceux qui leur ont donné naissance.

Il fallut pourtant me résigner ; la voiture nous emporta avec sa vélocité ordinaire, par un chemin semblable à celui qui nous avait amené au lieu du déjeûné ; nous relayâmes à une maison de poste isolée, d'assez pauvre apparence ; un peu avant la nuit, nous étions arrivés au sommet de la côte qui domine *Plan del Rio.*

Autrefois cette côte était pavée, et devait être facile à parcourir ; aujourd'hui les pavés y sont bien encore, mais l'ordre ne préside plus à leur placement ; ils sont tous par tas, et forment une infinité de casse-cous, capricieusement placés par les pluies, qui, en se précipitant de la montagne, les entraînent et les entassent ; la nonchalance habituelle aux peuples méridionaux, fait que ce désordre continue et s'accroît sans cesse au grand préjudice des voyageurs.

A chaque pas on rencontre la trace des travaux énormes, exécutés du temps de la domination espagnole, et que l'in-

curie des diverses administrations qui se sont succédé au Mexique laisse périr; ces ruines inutiles sont là comme de nombreux et irrécusables témoins qui prouvent toute la sollicitude de la mère-patrie et le prix qu'elle attachait à la conservation de ces riches contrées.

L'arrivée de Plan del Rio est très-pittoresque; on passe d'abord en descendant la côte sur un chemin bordé de haies fleuries, la route tournant subitement, on se trouve sur le bord d'une rivière encaissée, d'une largeur médiocre, que l'on traverse sur un pont hardi d'une seule arche; la végétation vigoureuse de Puente Nacional se retrouve là; mais malheureusement la nuit s'avançait, et je ne pus distinguer qu'imparfaitement les objets qui m'entouraient.

Dès que nous eûmes quitté la voiture, nous choisîmes chacun dans la *posada* (l'auberge), une chambre pour passer la nuit : la même simplicité avait présidé à l'ameublement de toutes; deux lits, deux chaises, une petite table, les murs blanchis à la chaux, des rideaux de coton aux croisées, mais tout cela d'une extrême propreté; on voit que les Mexicains ont conservé les traditions andalouses; on apporta tous nos effets sans que nous les ayions demandés, ce qui me parut d'une attention si grande que je n'en revenais pas; mon étonnement cessa lorsque j'appris que nous changions de voiture, et que le lendemain nous voyagerions dans une diligence nouvelle; ceci me causa une émotion de joie, nous avions été si pressés toute la journée que j'espérai qu'enfin nous aurions une voiture plus grande; tout changement devait nous être profitable, on ne pouvait pas nous faire entrer tous les six dans une voiture plus petite que celle que nous quittions.

Le village dans lequel j'allai me promener en attendant le

soupé, était construit de la même manière que celui que j'avais vu le matin, seulement ici les maisons étaient plus rapprochées; j'entendis quelque chose comme de la musique sortir d'une case, je m'en approchai et vis deux métis qui raclaient les cordes de deux guitares avec une grande dépense de force musculaire, ce qui ne faisait pas pour cela un plus agréable effet; mais la fête semblait en acquérir un plus haut degré de plaisir. Cette réjouissance avait lieu à l'occasion de la première sortie d'une femme récemment accouchée; le matin elle était allée entendre la messe de la *primera salida* (première sortie), selon l'usage, et selon l'usage aussi, le soir on célébrait cet heureux événement; les danseurs n'étaient pas élégants, mais je dois convenir qu'ils s'amusaient beaucoup; le bal avait lieu devant la maison, sur un terrain pierreux; je ne comprenais pas comment avec leurs pieds nus, ils pouvaient hasarder des pas aussi vifs qui, en les faisant lourdement retomber à terre, devait leur faire entrer les cailloux dans la chair; sans doute ils étaient arrivés à ce point où la douleur qu'ils ne ressentaient que légèrement était un aiguillon de plus à leur divertissement; ma présence ne les dérangea nullement, loin de là, ils m'invitèrent à prendre un siége, et j'acceptai leur offre avec une figure joyeuse qui leur fit redoubler d'efforts, l'acte de courtoisie que je venais de faire m'ayant placé très-haut dans leur estime.

Je serais demeuré toute la soirée devant ce spectacle si nouveau, mais l'heure du soupé me rappelait à l'auberge; j'y trouvai nombreuse compagnie, la diligence venant de Mexico avait amené un surcroît de convives; le repas ressemblait à s'y méprendre à ceux que j'avais si bien étudiés

en Espagne pendant douze ans; il est merveilleux de voir comme les mauvaises doctrines en fait de cuisine font promptement le tour du monde; tous les yeux étaient tournés vers le commandant Leray, ses moindres paroles étaient recueillies; peut-être nos convives espéraient qu'il allait avoir la bonté de leur expliquer le sujet de sa mission, leur attente dans ce cas fut bien trompée; nous nous levâmes de table assez promptement pour gagner nos lits, nous devions nous remettre en route à minuit, nous n'avions pas de temps à perdre pour nous reposer des mauvais chemins, des cahots, des contusions, et prendre de nouvelles forces pour recommencer une autre journée qui promettait d'être aussi laborieuse; malheureusement nos lits étaient de biens mauvais auxiliaires pour l'accomplissement de ce projet. En entrant dans la chambre à notre arrivée, j'avais remarqué les lits de sangle recouverts d'un drap et d'une couverture en percale de couleur, je présumais que les matelas, par un louable excès de sollicitude pour les voyageurs, prenaient l'air, mais en rentrant je n'aperçus pas de matelas; le domestique que je questionnai sur ce que j'appelais une omission, me dit que les lits auxquels on avait ajouté seulement un oreiller en laine, étaient ainsi au grand complet, sous le spécieux prétexte que l'usage est de coucher ainsi dans la *tierra caliente*, parce que les matelas donnent de la chaleur, on les avait supprimés; quoi qu'il en soit, la fatigue du jour me rendit douce cette couche aussi simple que peu élégante, et je m'endormis d'un sommeil profond jusqu'à l'heure où l'on nous réveilla pour partir.

Mes prévisions furent justifiées, mes vœux exaucés; la

diligence qui devait nous conduire à Jalapa était à neuf places; aussi fûmes-nous admirablement bien comparativement à la veille, nous pouvions nous mouvoir et varier un peu nos positions, la fatigue en diminuait de moitié surtout avec l'accablante chaleur qu'il faisait.

La route, entre *Plan del Rio* et *Jalapa*, a la plus mauvaise réputation, on la dit infestée de voleurs de la bonne école espagnole ou plutôt andalouse; l'administration crut devoir faire escorter la diligence pour nous préserver de tout accident dans cette contrée que nous traversions la nuit; cette escorte, que je n'aperçus qu'en sortant de Plan del Rio, se composait de quatre hommes, armés chacun d'une paire de pistolets, d'un sabre et d'une petite lance, ornée d'un guidon aux couleurs mexicaines; leur costume est celui des Jarochos, seulement à cause du service fatigant auquel ils sont consacrés, leur pantalon (calzoneras) est en drap; ils sont montés sur des chevaux extrêmement petits, d'une apparence assez chétive, mais d'une grande ardeur; nous eûmes l'occasion de le vérifier; la traite est fort longue, huit heures environ, la diligence relaie deux fois, outre l'attelage qui part de Plan del Rio, mais notre escorte se maintint toujours en avant et ne changea pas de chevaux.

La manière dont nos protecteurs portaient le sabre est des plus bizarres; cette arme est droite et dans un fourreau assez épais, elle est placée sur un des côtés de la selle, horizontalement, la poignée en avant; je ne comprends pas comment, dans un moment pressé, ils peuvent la tirer, je comprends encore moins comment ils peuvent supporter plusieurs heures de suite cette épée, qui doit leur meurtrir

la cuisse par les mouvements brusques et saccadés de leur monture.

La nuit était des plus obscures, je fatiguai mes yeux en vain pour voir le pays que nous traversions ; après des efforts inutiles je sentis graduellement mes paupières s'appesantir et je m'endormis ; malgré les cahots, malgré le bruit des chevaux et de la voiture, je continuai mon sommeil.

Au petit jour le froid me réveilla, je ne songeais guère à rencontrer le froid au Mexique et je fus pris sans défense ; la route, ou pour parler plus exactement, le terrain sur lequel roulait notre voiture, était un tapis de frais gazon, sur le plateau d'une haute montagne, nous étions entourés de la végétation du nord, les chênes, les bouleaux ; je crus un instant que mon rêve durait encore ; je mis la tête à la portière, et j'aperçus à ma gauche le pic d'*Orizaba* dont nous n'étions pas très-éloignés, il se montrait splendide, couronné de neiges qui resplendissaient au soleil levant, et sur leur éclatante blancheur s'opposaient les chênes au sombre feuillage, interposés entre la montagne et nous ; le *Cofre de Perote* s'étendait majestueusement, couvert de nuages dans sa partie inférieure. A notre droite et derrière nous, une multitude de montagnes et des vallées richement boisées allaient se perdre dans la mer qui bornait l'horizon, et formaient les pointes de Bernal Grande, Mari Andrea et Delgada ; quelques-unes de ces montagnes, par leurs formes coniques et régulières, indiquent des volcans éteints.

La route descendait rapidement et nous retrouvâmes assez vite la chaleur et la végétation des tropiques, nous semblions nous promener dans un jardin ; les bananiers, les



JALAPA.

orangers et les cannes à sucre reparurent encore plus touffus que précédemment, les palma christi aux énormes et larges feuilles à plusieurs pointes, s'élevaient presque à la hauteur des arbres, et les haies étaient couvertes d'un liseron aux fleurs d'un bleu éclatant, qui serpentait au milieu des ronces épineuses : c'était le fameux *convolvulus Jalapa*, dont la racine nous fut communiquée par les Indiens comme un des purgatifs les plus énergiques ; cette plante était d'une abondance extraordinaire et formait un des plus beaux ornements de la vallée dans laquelle nous entrions.

Les Mexicains vantent avec raison la vallée de Jalapa, la route, pendant environ deux lieues, serpente parmi les plus riches plantations ; au milieu d'une percée j'aperçus la jolie ville de *Jalapa*, dont les blanches maisons semblaient sortir des arbres et s'opposaient en lumière sur l'azur de la montagne de Perote.

Tout le monde était aux fenêtres, notre arrivée fit sensation, une foule nombreuse stationnait devant l'hôtel où nous devions nous arrêter, attendant impatiemment la diligence ; je vis beaucoup de curiosité peinte sur les figures, mais elle était plutôt bienveillante qu'hostile ; nous passâmes devant le couvent des Franciscains, qui à lui seul forme comme une petite ville renfermée dans la grande ; sa construction date d'une époque reculée, c'est une architecture de transition entre le gothique et la renaissance, avec un certain mélange arabe ; les murailles sont surmontées de créneaux semblables à ceux de la mosquée de Cordoue ou du *patio de los naranjos* (cour des orangers) de Séville, ce qui fait que le voyageur croit encore voyager dans l'Andalousie ; cette illusion est entretenue par la végétation

qui entoure la ville et par l'allure mollement décidée des habitants.

Si l'on en croit le voyageur Thomas Gage qui visitait cette ville en l'année 1625, un siècle après la conquête, les religieux, loin d'observer la règle austère de saint François, se seraient livrés à un luxe effréné; ils portaient des habits de satin, des caleçons de toile de Hollande avec des passements de quatre doigts attachés au haut de la jambe, et sous leurs larges manches, montraient des pourpoints piqués de soie, et la dentelle qui était aux poignets de leurs chemises de Hollande, etc., etc.; sans infirmer complétement ces assertions, on peut les supposer exagérées, surtout en ce qui concerne les mœurs des moines; les religieux de nos jours observent leurs vœux, ne portent pas d'habits de soie, ils sont, ainsi que ceux que j'ai vus en Espagne, gais, tolérants, et savent allier aux pratiques sincères de la religion, des dehors aussi dépourvus d'affectation de rudesse, que de coutumes mondaines.

Je serais injuste envers l'hôtel de Jalapa, si je ne consignais ici que c'est un des meilleurs que j'aie rencontrés non-seulement au Mexique, mais encore dans toute l'Espagne; il est tenu par un Napolitain, il y règne une propreté qui avoisine presque le luxe et le confortable.

Le déjeûné avait réuni de nombreux convives, outre deux chanteurs italiens qui se rendaient de Mexico à la Havane; il y avait un grand nombre de Mexicains; ceux-ci déploraient sans ménagement l'état actuel des choses, et j'eus le plaisir d'entendre de leur bouche, que les réclamations de la France étaient aussi justes que modérées. L'un d'eux (j'appris que c'était un riche propriétaire de la vallée) ne

craignit pas d'ajouter que si le gouvernement ne pouvait obtempérer momentanément aux exigences de la France, il ne doutait pas que tous les Mexicains fortunés ne se réunissent pour acquitter cette dette réparatrice, par une souscription qui serait promptement remplie. Les autres convives ne pouvaient pas croire qu'un fils du roi vînt commander, comme capitaine, un navire d'une dimension secondaire; je fus assailli d'une foule de questions auxquelles je répondis à la grande satisfaction des auditeurs, ils s'informèrent aussi du nombre et de la force des navires qui composaient la division, ils étaient portés à douter du compte rendu de nos arrivages que les journaux de la Vera-Cruz avaient cependant consciencieusement constatés; je satisfis à ces nouvelles demandes de manière à ne laisser aucune incertitude dans leurs esprits, et je les laissai pénétrés et convaincus que la France, qui savait unir la puissance à la modération, s'arrêterait aux limites de la justice, mais aussi qu'elle avait trop le sentiment de la véritable grandeur, pour ne pas assurer le maintien de ses droits par les moyens capables de les faire respecter.

Je fis pendant le repas l'essai d'une boisson du pays, le *tépache*. C'est une fermentation d'ananas avec du sirop de sucre; j'ai rarement goûté quelque chose de plus désagréable; je revins promptement au vin de Bordeaux; du reste, les Mexicains se contentaient de louer outre mesure le tépache et suivaient, quant à la pratique, le même système que moi.

Une surprise nous attendait, il fallut encore changer de voiture après le déjeûné, c'était la troisième fois en un jour et demi, on recommença à monter et à descendre nos ef-

fets, c'était trop peu amusant pour que nous ne fussions pas un peu fatigués de cette manœuvre si souvent renouvelée. Mais nous attendîmes avec des visages impassibles que tout fût terminé; ce n'était là qu'une de ces mille contrariétés qui mettent à l'épreuve le caractère des voyageurs, dans un pays où, selon un proverbe mexicain, quand on a de la patience on la perd, et où l'on en gagne quand on n'en a pas.





CHAPITRE VI.

Tierra Templada.

Don Calisto Zaragoza, notre cicérone, nous avait abandonnés momentanément ; il avait sa famille à Jalapa, et nous espérions, grâce à cette circonstance, voir avec un peu de loisir les jardins qui environnent la ville ; il n'en fut pas ainsi : don Calisto était avant nous à la voiture pressant les dispositions du départ, les mules étaient attelées avant la fin de notre déjeûné, et nous pûmes en arrivant monter en diligence. Cette précipitation n'avait pas pour but de gêner notre curiosité, mais la traite qui nous restait à faire était longue et le chemin devait être mauvais vers

la fin de la journée; le conducteur accélérait le départ afin de ne pas être surpris par la nuit dans d'inextricables sentiers.

La même foule de curieux qui nous attendait à l'arrivée, s'ouvrit en double haie pour nous laisser prendre nos places, et la voiture partit en parcourant la ville dans sa plus grande dimension; tous les habitants étaient aux fenêtres, et Jalapa prenait ainsi un air de fête, augmenté encore par la blancheur des maisons et par les arbres variés dont le feuillage se détachait harmonieusement sur la teinte éclatante des murailles; des bandes d'étoffes de couleurs variées pendaient découpées en festons à toutes les ouvertures des maisons, et, soulevées par un air frais, semblaient saluer notre départ. Nous nous arrêtâmes un instant sur la plaza mayor (grande place), près de la maison du courrier, pour prendre les dépêches; c'était l'heure du marché, auquel un grand nombre d'Indiens s'étaient rendus de tous les environs; leur costume, d'une excessive simplicité, consiste en une espèce de blouse bleue, très-courte, avec des manches qui ne descendent que jusqu'à la saignée du bras, cette blouse est serrée par une corde de fil d'aloës et découvre un caleçon qui ne dépasse pas le genou; les jambes et les pieds sont nus; leurs cheveux noirs, pas tout-à-fait crépus, mais très-frisés, longs et tressés en grosses nattes, sont rattachés par un ruban de coton d'un rouge vif; assez généralement les Indiens recouvrent leur tête d'un chapeau de feutre noir ou de latanier à larges bords. Outre les Indiens, il y avait des Jarochos et beaucoup de femmes dans les costumes que nous avons décrits; les sarapes aux couleurs brillantes, vives et harmonieuses, pâlissaient auprès de l'éclat des fruits

et des légumes amohcelés, l'ananas, l'orange, le citron, le pamplemousse, les deux espèces de piment, la chirimoya, la pomme cannelle, etc.; mais auprès de ces magnifiques fruits, comme pour en faire ressortir la fraîcheur, se trouve la viande de boucherie, qui présente l'aspect le plus repoussant; la chaleur excessive donne promptement à la viande une couleur noirâtre fort désagréable à la vue, et je ne conseillerais à aucun Européen d'aller visiter le marché avant son repas.

Après avoir monté une rue rapide, nous sortîmes et nous nous retrouvâmes en pleine campagne; une culture remarquable, des champs enclos de murs ou de haies vives, parées des plus belles fleurs, des animaux domestiques dans un état qui témoigne de la sollicitude de leurs maîtres, partout dans la vallée de Jalapa un air de bien-être, de vigilance, de labeur intelligent qui contrastait bien agréablement avec les pays que nous avions traversés la veille; des habitations riantes au flanc de la montagne de Perote, à chaque pas des maisons bien blanchies et toujours entourées d'un bouquet d'arbres, de somptueuses *haciendas* (fermes) qui renferment de nombreux troupeaux, et au milieu de tout cela une population active, amie de l'ordre, remarquable entre toutes les populations des diverses contrées du Mexique par la douceur de son caractère et la simplicité de ses mœurs, chez laquelle le vol et l'assassinat qui ensanglantent le reste du pays sont inconnus. Tel est l'ensemble de cette heureuse contrée dans laquelle la guerre civile qui parcourt comme une bête féroce le reste du Mexique, n'a point encore pénétré. Nous suivîmes pendant environ deux heures ce pays enchanteur, dont nous atteignîmes trop tôt le terme; à l'ouest, la vallée

est terminée par la côte de San-Miguel del Soldado, sur le flanc de la montagne de Perote, et c'est à partir de là que l'on commence à monter dans le haut pays.

La côte de San-Miguel del Soldado (Saint-Michel du Soldat) offre encore de beaux restes des immenses travaux exécutés sous la domination espagnole; la route, bien tracée et bien pavée, s'élève à une hauteur énorme; nous la suivîmes, et comme nous continuions notre ascension au petit pas de dix chevaux, notre vue s'étendait graduellement sur un plus vaste horizon; bientôt nous dominâmes un vaste pays de montagnes, terminé à une immense distance par la mer. Sur notre droite, à une hauteur excessive, une cascade tombait en nappe d'argent sur un rocher taillé perpendiculairement, d'où ses eaux vont grossir celles de la rivière de Zempoala, qui se jette dans la mer entre Bernal-Grande (grand) et Bernal-Chico (petit). La majeure partie des montagnes qui composent cette chaîne, sont évidemment des volcans éteints : plus loin nous devions en trouver la preuve convaincante.

Déjà la végétation tropicale avait disparu, et nous trouvions les arbres et les plantes des pays méridionaux de l'Europe; à la chaleur brûlante du fond de la vallée avait succédé une douce fraîcheur; le ciel était d'un azur admirable, dont l'intensité augmentait à mesure que nous montions; les cases de bambous étaient remplacées par des constructions plus solides et plus capables de défendre les habitants contre les intempéries des saisons; nous rencontrions çà et là, de chaque côté de la route, des maisons construites en planches assez bien rapprochées; enfin nous arrivâmes au village de San-Miguel del Soldado, presque

entièrement bâti en pierre. Nous avions fait une partie de la route à pied pour voir plus commodément les nombreuses et verdoyantes vallées, les hautes et fières montagnes de cette partie de la république mexicaine ; l'exercice que nous venions de prendre nous fit accepter des chirimoyas que don Calisto nous offrait pour nous rafraîchir ; ce fruit est certainement, après l'ananas, le meilleur de ce pays ; je ne puis mieux le comparer qu'à une glace à la vanille, et l'on doit admirer et remercier le Créateur d'avoir placé sous ces latitudes brûlantes un moyen aussi agréable et aussi facile d'étancher la soif.

San Miguel del Soldado est placé à peu près aux trois quarts de la hauteur totale de la montagne ; si le commencement nous avait charmés, le sommet nous parut bien différent ; peu après avoir quitté le village, la route s'enfonce entre deux crêtes couronnées d'arbres verts, elle forme de nombreux détours, après lesquels on arrive au petit village de *Cruz Verde* (croix verte), composé de quelques maisons ; ensuite la route prend l'aspect le plus bizarre, elle serpente au travers d'un épouvantable chaos, c'est un véritable bouleversement, un mélange de pierres, de laves, de sables confondus, affectant les formes les plus singulières ; la lave forme plusieurs ruisseaux, qui parfois traversent la route, on voit des pierres énormes, des quartiers de rochers qui ont été entraînés par le courant des matières incandescentes, elles sont comme scellées dans la lave, celle-ci s'est refroidie sans reprendre son niveau, aussi dirait-on qu'elle est encore en ébullition. Les vents ont apporté dans ses anfractuosités quelque peu de terre végétale et d'énormes yucas y ont pris racine ; ils sont tous inclinés par le vent du

nord, qui souffle avec une violence extrême dans ces régions élevées.

Du point culminant de la côte, nous aperçûmes le *Cofre de Perote*, dont le sommet se perdait dans les nuages de vapeurs qui ne tardèrent pas à se condenser et qui, poussés par le vent du nord, nous entourèrent d'une brume tellement épaisse, que nous ne pouvions rien distinguer au-delà de vingt-cinq pas; on pouvait se croire transporté dans les Alpes : des sapins élevés bordaient la route tracée au travers de la forêt, et leurs silhouettes se dessinaient d'une seule couleur sur un fond de brume grisâtre; de temps à autre, une maison isolée se présentait à nous avec son toit pointu et sa construction qui lui donnaient une ressemblance frappante avec les habitations que l'on rencontre dans les vallées de la Suisse; pour que l'illusion fût plus complète, un froid aigu nous força à recourir à nos manteaux, bientôt ils furent traversés, la brume pénétrait sous les plis les plus serrés, l'humidité et le froid devinrent intolérables, on se serait cru en Europe.

C'est en cet état que nous arrivâmes à *las Vigas;* c'était le relai qui précédait *Perote*, où nous devions nous reposer des fatigues de ce jour. Le village est assez grand et tout construit en planches, comme les maisons que nous voyions depuis le commencement de la côte de San Miguel; on n'emploie aucun clou dans leur construction, les diverses parties sont retenues au moyen de chevilles en bois arrangées avec symétrie et que l'on n'enfonce pas entièrement, de sorte que leur régularité forme un ornement assez original; les sapins qui couronnent les habitations et qui couvrent tout le pays environnant, sont d'une hauteur déme-

surée. Le commandant Leray regrettait de ne pas les voir dans nos forêts pour les besoins des constructions maritimes ; en connaisseur habile, il admirait les tiges droites et robustes que le vent courbait à peine, et les dépouillant par la pensée des branches feuillées, il les revêtait des ailes de chanvre qui font voler les navires sur les eaux au gré du marin. Je pris à la hâte un croquis de ces arbres gigantesques; malgré le peu de temps et l'humide brouillard qui nous inondait, j'emportai mon souvenir.

Cependant le brouillard se transforma en une véritable averse ; nous traversâmes un petit village, *Cruz blanca*, (Croix blanche) qui n'offre aucun intérêt; don Calisto Zaragoza nous dit que dans les environs il y avait une fabrique d'armes blanches, dont il nous vanta les nombreux produits, il paraît que la qualité ne mérite pas les mêmes éloges ou que le commerce de ces armes est entièrement extérieur, car toutes les bayonnettes et tous les sabres que l'on prit ou que l'on détruisit à Vera-Cruz, lors du désarmement de cette ville, étaient de fabrique anglaise.

La route passe près d'une *hacienda* (ferme) d'une grande beauté et d'une vaste étendue, une grande partie des terrains qui en dépendent est close de murs ; *San Martin del Molino* est l'une des plus belles propriétés du Mexique et ses rapports sont considérables, elle emploie une immense quantité de travailleurs ou *rancheros* : ce sont des espèces de valets de ferme ; un *rancho* est une habitation située sur un terrain cultivé, ranchero en est le dérivé ; le salaire des rancheros est très-modique, ils reçoivent un réal d'argent (environ 65 cent.) par jour, ils sont en outre nourris et habillés.

Dès que l'on quitte San Martin del Molino, la route, qui depuis las Vigas était presque nivelée, s'élève rapidement, cette côte rapide a une lieue de long, au sommet est situé le bourg de Perote, où nous devions passer la nuit.

Il faisait sombre quand nous arrivâmes, mais je pouvais encore distinguer les rues qui me parurent spacieuses, la *posada* était à l'autre extrémité du bourg. Elle se composait d'une énorme cour avec un hangar qui formait un pérystile tout autour; les chambres, placées au rez-de-chaussée, étaient meublées comme celles de Plan del Rio, toutefois les lits sont ornés d'un matelas mince et très-dur.

Il fallut encore subir la même cérémonie que la veille, le changement de diligence fit voyager nos effets de la voiture dans nos chambres, et vice versa; mais instruit par l'expérience, je n'attribuai plus à la complaisance du conducteur les mouvements de nos malles.

La grande opération du soupé se retardait d'une manière inquiétante, j'allai aux informations et j'appris que nous devions attendre la diligence qui venait de Mexico; je parcourus la posada et j'arrivai dans une salle où je vis les domestiques et beaucoup de paysans rassemblés, le maître de l'auberge était assis à une table sur laquelle étaient des piles de petites pièces d'argent et quelques pièces d'or de quatre *pesos* (environ 21 fr.); un jeu de cartes était entre les mains de l'aubergiste et je pus me convaincre que notre hôte augmentait ses profits de ceux du jeu : on jouait le *monte*, si sévèrement défendu en Espagne et plus encore à la Havanne. C'est un jeu de hasard ruineux, le banquier tient le jeu de tout le monde, ses chances sont, dit-on, les plus nombreuses, quelquefois cependant on le fait sauter, mais le

cas est rare; cette scène éclairée par une seule lampe avait quelque chose de sinistre : on y voyait des gens risquer sur un seul coup, beaucoup plus qu'ils ne peuvent gagner dans un mois par leur travail; ces figures exprimaient toutes la plus cruelle attente, et lorsque le sort avait décidé, une joie qui n'est pas la joie, une tristesse qui n'est pas la tristesse, se peignaient sur ces visages contractés par la cruelle fièvre du jeu; je remarquai surtout le cocher de la diligence, nègre des États-Unis du nord de l'Amérique; il était en veine de gagner, jouait gros jeu, et riait aux éclats sans se soucier des jurons proférés par les perdants.

Cette passion est répandue dans tout le Mexique, et j'ai retrouvé à Mexico la même frénésie, sur une échelle plus vaste qu'à Perote. Il n'y a pas de chaumière où les jours de fête, dès que deux hommes sont réunis, on ne joue le peu d'argent que ces malheureux ont laborieusement gagné par de longs travaux, et lorsque la bourse du perdant est vide, il joue ses effets et ses ustensibles les plus indispensables.

La diligence de Mexico arriva enfin après trois quarts d'heure d'attente, les convives qu'elle nous amenait ne m'étaient pas inconnus, souvent je les avais applaudis au théâtre de Paris ou de Madrid; c'était la compagnie italienne qui émigrait en masse et quittait Mexico pour la Havane. (Galli, depuis longtemps habitué aux succès, et qui malgré son âge a conservé la vivacité et la gaîté de la jeunesse, madame Albini, prima donna, qui à Madrid a laissé les plus brillants souvenirs, M. Montresor, ténor qui a également chanté à Madrid avec beaucoup de succès.) Dès que les nouveaux venus eurent mis pied à terre, le soupé ne se fit pas attendre; il

était splendide, je ne me serais jamais attendu à cela dans un bourg situé au milieu des montagnes ; les plats étaient disposés avec une symétrie remarquable : l'hôtel est tenu par un certain don Alejandro, qui parle avec une égale perfection l'espagnol, le français, l'anglais, l'allemand, etc.

Cependant le froid était vif et je ne pus parvenir à me réchauffer de toute la nuit, malgré la grande quantité de couvertures et de manteaux que je mis sur moi, les portes joignaient mal, ou pour mieux dire, ne fermaient pas, la brume et son humidité pénétraient partout, aussi ce fut avec plaisir que j'entendis appeler les voyageurs pour monter en voiture à deux heures du matin; je cherchai don Alejandro pour régler nos comptes, je le trouvai dans la même salle, à la même table où je l'avais vu la veille, jouant au monte, et la même affluence de joueurs l'entourait, après avoir passé la nuit dans les mêmes émotions; le cocher nègre n'avait plus la figure aussi rayonnante que le soir précédent, il perdait beaucoup ; comme il n'avait pas ménagé ses adversaires dans la prospérité, son malheur ne lui faisait pas trouver grâce à leurs yeux ; la cloche du départ de la diligence mit fin à ses tourments.

La brume régnait encore, la nuit était sombre, je mettais à chaque instant la tête à la portière pour essayer si je ne pourrais rien apercevoir, l'intensité du brouillard effaçait tous les objets, le cocher pouvait à peine distinguer les chevaux de l'avant, qui lancés au grand galop, emportaient la voiture sur une route plane. Un peu avant le crépuscule, qui dure si peu dans ces régions intertropicales, la brume s'éclaircit et permit de voir le sommet de la Cordillère ; par degrés une nuit transparente régna sur la plaine, tout

devint visible à l'E. Les plans superposés des montagnes, séparés les uns des autres par des nuages épais, s'élevaient par échelons jusqu'à la cime du *cofre de Perote*, dominé par le pic d'Orizaba, qui frappé des premiers rayons du soleil, étincela comme un diamant sur le ciel doré.

Depuis Jalapa, les mules qui traînaient la diligence avaient été remplacées par des chevaux à demi-sauvages, d'une vivacité extraordinaire; pour les atteler il faut employer beaucoup de précautions, ceux de l'arrière sont d'abord attelés et tenus chacun par un homme jusqu'à ce que tout soit prêt pour partir; quant aux trois de volée, pour les maintenir on est obligé de les attacher par la tête à un piquet fortement enfoncé dans la terre, ce piquet est armé d'un fort anneau en fer et il y en a un pareil à la gourmette du mors du cheval; une corde passe dans les quatre anneaux, et lorsque les chevaux sont attelés, on dépasse la corde de l'anneau du piquet en la laissant encore à ceux des chevaux, et au moment où la diligence part, l'homme chargé de lancer les chevaux court avec eux pendant quelques instants, puis, sur un signe du cocher, il lâche un des bouts de la corde et tirant le reste à lui, les chevaux se trouvent en quelque façon en liberté, retenus seulement par les longues rênes que tient le cocher; c'est alors qu'il faut les voir écumer, et tout en courant avec une vélocité sans égale, sauter, ruer, se cabrer et se jeter sur le côté; le cocher ferme et impassible sur son siége, les maintient en ligne droite, tout en les hachant à coups de fouet afin de leur faire perdre leur première ardeur.

Le premier relai fut *Santa Gertrudis*, ferme considérable avec une église assez pittoresque, desservant les fermes en

vironnantes à quatre ou cinq lieues de distance; c'est là que commence la vaste plaine de *Tepeyagualco*, immense savanne terminée à l'horizon par une ceinture de montagnes élevées; une herbe fort courte recouvre cette immense étendue où croît une innombrable variété de plantes grasses; mais toutes ont une apparence chétive, à l'exception de l'aloës qui élève ses feuilles armées de dards à une hauteur gigantesque, et rivalise ainsi avec les énormes *Yucas;* du reste, pas un seul arbre ne vient distraire la vue et couper la monotonie du paysage pendant environ huit lieues.

Le village de *Tepeyagualco*, qui prend son nom de la plaine où il est situé, ressemble entièrement aux villages de la vieille Castille; la route passe au milieu.

Au détour d'une colline nous aperçumes tout à coup les volcans de Mexico, le *Popocatepetl* et l'*Ixtacciuatl*, ils étaient encore à une assez grande distance et dominaient les montagnes environnantes et plus rapprochées; en nous retournant nous pouvions voir encore le pic d'Orizaba et le cofre de Perote, de sorte qu'en même temps s'offraient à nos yeux les plus hautes montagnes de la république.

Notre voiture roulait sur la terre durcie et sur l'herbe comme sur un chemin de fer avec une rapidité effrayante, aussi se passa-t-il peu de temps avant que nous eussions franchi la distance qui sépare Tepeyagualco de *las Ventillas* où nous relayâmes; un bâtiment de grande apparence s'élève au-dessus des habitations de ce village, une chapelle assez vaste, jointe au bâtiment principal, mais qui, ainsi que lui, tombe en ruines, me fit penser que c'était quelque couvent abandonné; aucun de mes compagnons de voyage ne put fixer une opinion à ce sujet; des arbres immenses for-



PLAINE DE TÉPEYAGUALCO.

ment une avenue que nous suivîmes, et leur ombre bienfaisante nous procura quelques instants de fraîcheur et de plaisir dans cette plaine aride et brûlée par le soleil.

La route continuait à être unie, et les chevaux étant aussi ardents que les précédents, nous roulions avec une extrême rapidité et nous atteignîmes bientôt *Ojo de Agua*, maison de poste isolée; son nom provient d'une source qu'on voit sourdre avec une grande abondance, l'eau en est fraîche et d'un goût exquis; elle court sur des terrains volcaniques, car toutes les montagnes qui bordent la plaine de Tepeyagualco sont couvertes des mêmes laves que celles que nous avions vues avant d'arriver à Perote.

Notre guide, don Calisto Zaragoza, avait assuré qu'aucun courrier n'avait été envoyé à Mexico pour annoncer notre arrivée, nous pûmes en cet endroit nous convaincre du contraire par une circonstance imprévue; un cheval manquait pour compléter l'attelage de la diligence, une vieille femme se désolait et prenait tout le monde à partie pour tâcher d'empêcher qu'elle ne fût victime d'une injustice qu'on voulait lui faire. Son fils, postillon attaché à la poste, avait été envoyé la veille en estafette à Nopaluca; il portait la nouvelle de notre prochaine arrivée (que personne n'ignorait, comme nous pouvions nous en convaincre depuis la veille) la poste ne contenant que le nombre de chevaux strictement nécessaire pour la diligence, force lui fut d'en prendre un. Il mit tant de promptitude à remplir sa commission, qu'il creva sa monture; on voulait lui faire payer le cheval, et non content de cette punition le maître de poste voulait le renvoyer.

Les Mexicains ne nous ont caché cette démarche, que par

l'habitude qu'ils ont de faire des mystères des choses les plus simples et les plus naturelles.

Le chemin devint sablonneux, une lieue avant d'arriver au bourg où nous devions relayer, notre marche fut sensiblement ralentie par cette difficulté; nous entrâmes au pas dans le village de *Nopaluca*.

Ce lieu est environné d'une épaisse forêt de *magueïs* (nom mexicain de l'aloës), je devais bientôt apprendre à mes dépens pourquoi on le cultive avec tant de profusion dans ce pays.

Les maisons, comme dans toute la plaine de Tepeyagualco, sont construites en pierre, quelques-unes cependant sont en terre battue, espèce de pisay grossier; l'aspect de ces habitations est gai et propre; l'église, située sur la place principale du village, est un monument assez bien entretenu, l'extérieur est blanchi à la chaux.

Nopaluca n'a pas une auberge aussi somptueuse que Tepeyagualco, c'est même l'une des moins bonnes que l'on rencontre de Vera-Cruz à Mexico; en entrant dans la cour, nous fûmes désagréablement surpris par une odeur nauséabonde, dont nous tardâmes peu à découvrir la cause.

On venait, selon l'usage, de tuer à la fois un troupeau de moutons, on en avait découpé la chair en lanières d'une longueur démésurée que l'on avait suspendues au soleil pour les sécher et les boucaner; ainsi préparée, cette marchandise sèche et dure est exposée en vente sur une poutre horizontale, soutenue par deux piliers verticaux; les lanières sont enroulées autour. On conçoit du reste, que dans un pays où les habitations sont disséminées à d'énormes distances, il a fallu trouver un moyen pour rendre facile le

transport des denrées, et réduire les objets de première nécessité sous le plus petit volume possible, ne pouvant pas améliorer les moyens de communication; c'est ce qui a donné lieu à ce singulier usage que l'on retrouve aussi dans l'Abyssinie.

On fondait à la fois la graisse de tous ces moutons, quand nous entrâmes dans la cour, c'était à n'y pas tenir.

Je retrouvai une de mes anciennes connaissances, d'excellent vin de Jerez, je commis l'ingratitude de le délaisser pour essayer d'une boisson nouvelle pour moi, le *pulque;* c'est le produit du *maguei* (aloës), ce qui m'expliqua pourquoi on le trouve en aussi grand nombre aux environs de Nopaluca; c'est du reste la boisson générale de Tierra templada et de Tierra fria; on fait, pour l'obtenir, une incision au cœur de la plante, il en découle un jus d'abord blanc, que l'on reçoit dans des vases placés au-dessous de l'incision, on fait fermenter cette liqueur qui acquiert une couleur jaunâtre claire, assez semblable à du vin de Chablis, on la serre dans des cruchons bien fermés; lorsqu'on les ouvre plus tard, le pulque est garni d'une mousse épaisse à l'orifice du pot. (Pour le boire à point, il ne faut pas que la fermentation soit complète.) Je voyais don Calisto Zaragoza, qui jusque-là s'était contenté de boire de l'eau, avaler de grands verres de cette boisson; je voulus, séduit par l'exemple, l'imiter, mais si j'avais été désagréablement affecté par le goût du tepache, ce fut encore bien autre chose avec le pulque, en véritable Européen je revins au Jerez. Il serait du reste assez difficile de définir le goût du pulque; tant qu'on l'a dans la bouche il ne ressemble pas mal à du cidre nouveau, il en a le piquant, mais sitôt qu'on

prétend l'avaler, l'illusion cesse, et il ne reste plus qu'une amertume sauvage et âpre qui m'a complétement dégoûté des essais en ce genre; il en est du reste du pulque comme de nos vins d'Europe, certaines localités le produisent meilleur, et *Oajaca* est le clos Laffitte du pulque.

Le sang indien est admirable dans ces contrées, j'ai rencontré des hommes superbes et des femmes remarquablement belles, ce n'est pas le même genre de beauté qu'en Europe; dans la nation indigène d'Amérique, les pommettes sont toujours saillantes, et le nez, bien qu'aquilin, est un peu épaté, mais la coupe du visage est belle et régulière, le front admirablement fait, la bouche mince et les dents magnifiques; le corps est d'une élégance parfaite, la taille des Indiens est peu élevée, mais pleine de grâce; le costume des femmes est, à cause du climat, d'une légèreté qui dérobe peu de formes à l'œil, je ne saurais mieux comparer les Indiennes qu'à de belles statues de bronze florentin; quand elles sortent elles se drapent si gracieusement dans leurs rebozos aux couleurs variées [1], que je ne me lassais pas de les considérer.

La route est montueuse en sortant de Nopaluca, et les arbres remplacent l'aloës; nous avions à notre droite la haute montagne de Malinche [2], qui s'abaisse graduellement jus-

[1] En approchant de Puebla, les rebozos ne sont plus comme ceux de Tierra caliente, à carreaux bleus et blancs, ils sont ornés des couleurs les plus variées et les plus riches; c'est à Puebla que se font les plus beaux.

[2] La tradition dit que Hernan Cortès donna le nom de sa maîtresse à cette montagne; ainsi donc sa maîtresse se nommait Malinche et non Marina, à moins que ce dernier nom n'ait été substitué par Cortès au nom indien.

qu'à la route qui passe au pied, et s'élevant tout à coup du côté opposé, d'une manière hardie, forme la montagne du *Pinal;* cette montagne est couverte de sapins d'où son nom est dérivé.

C'est dans ce défilé formé par les deux montagnes, que le célèbre ténor Garcia, père de madame Malibran, de glorieuse et douloureuse mémoire, fut dépouillé par une bande de voleurs, du fruit des économies qu'il avait faites pendant un long séjour à Mexico; non content de lui dérober son argent, ils le forcèrent à leur chanter un de ses airs favoris; on ne se serait guère attendu à trouver des mélomanes parmi les voleurs des savannes de l'Amérique!

C'est dans ce défilé que se montre toute l'incurie de l'administration mexicaine, en fait de grands chemins. Du temps de la domination espagnole, la route était une des plus belles du Mexique, maintenant il n'en reste plus que des débris plus incommodes qu'utiles; de vingt en vingt pieds une chaîne de cailloux roulés, profondément entrés dans la terre, servait à retenir les pierres brisées qui formaient le rempli; les pierres brisées ont disparu, emportées par les pluies d'hiver et les torrents qui descendent de la montagne du Pinal; les chaînes de cailloux ont résisté entièrement; la terre, profondément sillonnée par les eaux, forme des ornières, dans lesquelles les roues des voitures s'engagent et roulent avec effort jusqu'à ce que, rencontrant les chaînes de cailloux, elles sortent de cette allure léthargique par un cahos violent, qui répété périodiquement à de très-courts intervalles, est certainement une des choses les plus fatigantes de la route.

Ce supplice dura deux heures; puis nous entrâmes tout

à coup dans le pays le plus agreste et le plus sauvage que l'on puisse voir ; le chemin d'abord encaissé entre deux rochers couverts de verdure qui mêle ses branches au-dessus de la route, descend précipitamment dans le lit d'un torrent ; à la dévastation de ses bords, à l'immense grandeur des rochers qu'il a entraînés dans sa course, on comprend quelle doit être sa fureur et son impétuosité dans la saison des pluies ; il était à sec quand nous le traversâmes, mais on voyait les traces de la dernière dévastation, des arbres entiers avaient été déracinés, et les broussailles qui bordaient ses rives, étaient arrachées : je ne conçois pas comment on peut traverser ce passage dans la mauvaise saison. Ce lieu est célèbre dans l'histoire de la conquête du Mexique. Les Indiens, avec cette intelligence de la guerre que l'on retrouve souvent chez les peuples barbares, avaient reconnu l'importance de ce défilé et disputèrent hardiment le passage aux troupes de Hernan Cortez ; mais les ruses et la multitude devaient céder à la tactique et à la discipline, et malgré les prodiges de bravoure des troupes de Tlascala, réunies aux autres nations sous les ordres de *Jicotencal*, les Espagnols vainqueurs continuèrent leur marche sur Tlascala.

La route traverse un pays inculte, sur lequel nous aperçûmes çà et là quelques troupeaux de chevaux maigres et d'assez belles vaches ; nous eûmes à passer sept à huit lits de torrents semblables à celui que nous venions de quitter ; on retrouve quelques vestiges d'un chemin pavé qui, faute d'entretien, disparaîtra complétement d'ici à peu de temps. Cette route, tracée en ligne directe, sans avoir égard aux mouvements du terrain, est quelquefois d'une

pente extrêmement rapide; on lança, selon la coutume adoptée au Mexique pour les descentes, les chevaux au grand galop, et nous sortîmes toujours avec bonheur de ces épreuves auxquelles la diligence paraissait habituée.

Entre deux ravins, nous vîmes sur le bord de la route le cadavre d'un homme; la voiture passa si rapidement, que je ne pus reconnaître si sa mort était le résultat d'un crime; il ne serait pas impossible que quelque Indien errant et malheureux, comme on en rencontre trop souvent, ne fût venu expirer là de fatigue ou de besoin.

Nous vînmes relayer à Amozoque; à l'aspect animé et populeux de ce village, on s'aperçoit que l'on approche d'une grande ville.

On rencontre assez fréquemment, en approchant de Puebla, des boutiques placées sur le bord du chemin; les unes sont approvisionnées de toutes sortes de comestibles, les autres contiennent des effets d'habillement; ce sont de petites maisons isolées, d'une assez modeste apparence; les habitants des haciendas viennent, souvent de très-loin, s'approvisionner des objets de première nécessité; ces boutiques remplacent les colporteurs, qui seraient obligés de faire de trop longs et trop difficiles voyages, pour des profits médiocres et quelquefois incertains.

Après le relai d'Amozoque, vient celui d'Acajete; nous fîmes ensuite deux lieues dans un pays insignifiant, avant d'arriver à *Puebla*, la seconde ville du Mexique; de très-loin on aperçoit une quantité considérable de clochers, de coupoles et de monuments élevés, qui sont répandus avec profusion dans cette vaste cité.

Nous eûmes à franchir une ligne de douaniers, un quart

d'heure environ avant d'entrer dans la ville, nous ne fûmes pas arrêtés un seul instant par eux, à cause du caractère d'ambassadeur dont M. Leray était revêtu.

Bien qu'il fît nuit quand nous entrâmes à Puebla, la quantité et l'élégance des équipages que nous rencontrâmes, nous donnèrent une haute idée du luxe des habitants; les boutiques étaient bien éclairées, et la population nombreuse qui circulait dans les rues, indiquait bien par son activité, une ville du premier ordre. Le marché, malgré l'heure avancée, était encore tumultueux. Après avoir traversé un quartier percé de rues larges et d'une belle apparence, nous descendîmes dans un hôtel somptueux, que je pris d'abord pour la résidence de l'une des principales autorités du pays.





CHAPITRE VII.

Tierra Fria.

Lorsque l'on a longtemps été à la mer, où nul bruit ne vient troubler le silence et la méditation ; lorsque l'on vient de traverser de vastes savannes, coupées de loin en loin par des villages où la vie s'écoule paisiblement, on éprouve une singulière impression en arrivant dans une grande ville, surtout si cette ville est habitée par un peuple vif, mobile, impressionnable, qui parle haut et s'agite sans cesse; on écoute ces mille bruits qui n'en font qu'un et qui vous parviennent tumultueusement longtemps avant que vous puissiez en distinguer les causes : ce bourdonnement

confus de gens qui vont à leurs affaires, de marchands en plein air, qui vantent à haute voix leurs marchandises; cette multitude de pauvres, lèpre des pays méridionaux, qui demande obstinément l'aumône; le son des cloches mille fois répété, celui non moins bruyant des voitures roulant sur le pavé; cette activité sonore et retentissante qui ne peut se trouver qu'au sein d'une nombreuse population, tout vous fait éprouver une sensation assez semblable à celle d'un prisonnier rendu à la liberté. Nous nous sentions heureux de retrouver des hommes vivant dans une société élégante. Loin d'être rassasiés ou fatigués par le spectacle varié qui passait sous nos yeux, nous avions hâte de quitter la voiture pour revenir satisfaire à loisir la curiosité qui n'était qu'excitée en nous.

Puebla a un aspect splendide; ses longues rues, tirées au cordeau et se coupant régulièrement à angles droits, lui donneraient un aspect monotone sans l'extrême variété répandue dans la décoration extérieure des maisons. Il est difficile de voir quelque chose de plus riche et de plus pittoresque tout à la fois. Quelques-unes sont peintes et ornées de sujets variés, de colonnes, de pilastres, de guirlandes et de paniers de fleurs; d'autres, d'un goût plus austère, sont recouvertes de plaques de faïence vernie [1] d'une forme carrée, dont la réunion forme un tout symétrique. (Ces plaques, que l'on fabrique encore à Valence, et qui décorent la partie inférieure des murailles de tous les grands établissements, ont probablement été introduites en Espagne par les Arabes; car c'est la décoration

[1] En espagnol ces faïences se nomment *azulejos*.

générale des parois inférieures, non-seulement de leurs mosquées, mais encore de leurs plus simples habitations.) Des sujets, tirés de l'Ecriture-Sainte, sont presque les seuls représentés. Quelques-unes des maisons de Puebla ont su allier, par un heureux mélange, la peinture à fresque aux *azulejos* réticulaires.

L'hôtel où nous étions descendus était un des plus beaux de la ville; les appartements en étaient meublés à la française. Je remarquai avec plaisir que le nombre et l'épaisseur des matelas suivait une progression parfaitement en harmonie avec la richesse de la cité et l'élévation de la température. En terre chaude, il n'y en avait pas; en terre tempérée, nous en eûmes un petit; en terre froide, nous en avions deux assez passables.

Nous achevions à peine de prendre possession de notre gîte que déjà le commandant Leray recevait un officier, aide-de-camp du gouverneur militaire, qui venait, de la part du général, lui présenter ses compliments et lui faire toutes sortes d'offres de service.

Puebla de los Angeles [1] est, à juste titre, considérée comme la seconde ville du Mexique par son importance, par la beauté, la richesse et le nombre de ses monuments et par sa population que l'on estime à 80,000 habitants. Capitale de la province qui porte son nom, Puebla est située sur une des plaines les plus élevées du

[1] La ville de Puebla de los Angeles fut fondée en 1531 par l'illustre seigneur don Sebastian Ramirez de Fuenleal, évêque de l'île de Saint-Domingue, président de l'audience royale du Mexique, et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, depuis 1531 jusqu'en 1534. Il fut depuis nommé évêque de Cuenca, où il mourut.

plateau d'Anahuac; ses environs, médiocrement bien cultivés, sont néanmoins d'une fertilité extrême, et si jamais l'agriculture bien entendue et ses perfectionnements sont adoptés au Mexique, nul doute que l'importance de cette cité ne s'accroisse d'une manière extraordinaire. C'est, du reste, la seule ville véritablement manufacturière de la confédération mexicaine ; elle est renommée pour de certains tissus. C'est là que se fabriquent les rebozos les plus beaux. Il y en a dont le prix s'élève à plus de 100 pesos (500 fr. environ). Ces espèces de châles ou d'écharpes sont effectivement d'un travail admirable. Il s'y fabrique aussi de la poterie de luxe, dont les formes sont des plus gracieuses.

Plusieurs églises mériteraient d'être citées ; malheureusement je ne pus les voir que la nuit. Je signalerai entre toutes la cathédrale. Ce beau monument, situé sur la Plaza-Mayor, dont il forme un des côtés, est construit dans le goût italien de la fin du dix-septième siècle, et je ne serais pas étonné que l'architecte soit de ce dernier pays. L'intérieur de l'édifice était faiblement éclairé lorsque j'y entrai, et je ne pus d'abord en distinguer toute la richesse; mais, lorsque mes yeux furent habitués à cette douce clarté, je visitai quelques-unes des chapelles qui sont décorées avec une profusion d'ornements fatigante à détailler, où le goût fait souvent place à une richesse bizarre. Le maître-autel attira mon attention ; c'est un giganteste ouvrage en orfèvrerie, presque entièrement en argent, dans un style splendide, mais tourmenté. Il est malheureux qu'une aussi précieuse matière ait été employée à une époque où les arts en général étaient en dé-

cadence. Quand on compare ce maître-autel avec les custodias de Sarragosse, de Cordoue, de Tolède ou de Séville, également en argent, l'avantage est tout entier du côté de ces élégants travaux, exécutés, pendant le seizième siècle, par des artistes habiles qui, après avoir puisé dans l'étude des maîtres le goût du beau, enrichirent leur pays de ces chefs-d'œuvre. On m'assura que le maître-autel de Puebla avait coûté la somme énorme de deux millions et demi.

Presque toutes les églises offriraient des chapelles dignes d'être décrites avec soin, bien que la même absence de pureté dans le goût de leurs ornements leur donne un air de famille. Ces édifices sont généralement remarquables par leur belle et grande disposition. El Espiritu-Santo est une des églises dont l'aspect m'a le plus frappé. Ce monument, comme tous ceux qui ont appartenu aux jésuites, a l'apparence splendide et grandiose que cette célèbre congrégation savait imprimer à ses œuvres. Le choix des matériaux employés dans la construction est superbe. Quelques tableaux de bons maîtres décorent les chapelles principales; mais je n'y voyais pas assez distinctement pour apprécier leur mérite. Je fus obligé sur ce point de m'en rapporter à l'admiration un peu suspecte de mon guide. Le collége des jésuites, attenant à l'église, a le même caractère d'architecture que l'édifice auquel il est annexé.

Je ne pus que passer devant San-Felipe-de-Neri, San-Agustin, et plusieurs autres églises moins importantes. La première ressemble beaucoup à la cathédrale par le style de sa construction, et l'égale presque en grandeur.

Puebla possède une vaste bibliothèque, que l'on dit fort riche en livres rares et en manuscrits précieux.

Les rues principales ont un large trottoir de chaque côté, quelquefois en dalles, mais plus communément en petits cailloux symétriquement arrangés. Quelques rues sont pavées en petites pierres roulées que l'on choisit soigneusement de la même dimension et avec lesquelles on forme des dessins ingénieux. Rien de plus agréable que ce mode de pavage. Il semble que l'on marche sur un vaste tapis; et, malgré le grand concours de voitures et de cavaliers, ce système est tellement solide qu'il résiste même à la négligence que les Mexicains apportent à son entretien.

Cette ville possèdera sous peu, car elle n'est point complètement achevée, une promenade publique entourée de grilles; les arbres n'en sont pas encore bien grands, mais, dans cet heureux climat, avec la fertilité miraculeuse du plateau de Puebla, ils doivent, en peu de temps, atteindre une grande dimension. Du reste, la promenade est vaste, bien distribuée, commode pour les promeneurs : au centre, les personnes à pied trouvent des allées ombragées; à l'intérieur, un vaste hippodrome est destiné aux voitures et aux cavaliers.

L'heure avancée me ramena malgré moi à la posada. Nous devions partir le lendemain de très-bonne heure : il nous restait encore trente lieues à faire et deux grandes montagnes à passer. Heureusement, de Puebla à Mexico la route était digne, nous assurait-on, d'une nation civilisée, et les dangers que nous pourrions courir encore n'étaient pas de ceux qui proviennent du mauvais état des chemins.

A trois heures du matin les chevaux étaient attelés, et il nous fallut remonter en voiture; mais notre bon temps

était fini. Depuis Plan-del-Rio nous voyagions assez commodément, six dans une voiture à neuf places. A Puebla, les voyageurs se trouvèrent au grand complet ; cela nous parut dur. Nous étions serrés comme au sortir de Vera-Cruz, mais avec cette différence désavantageuse qu'alors nous étions frais et dispos, et qu'aujourd'hui nous venions de passer trois longues journées (si longues que les nuits en étaient diminuées de moitié), pendant lesquelles nous avions été cahotés par des chemins effroyables, sans qu'il nous fût permis de consacrer assez de temps au sommeil pour que les douleurs de la veille fussent oubliées le lendemain.

Je pus juger approximativement de la grandeur de la ville par le temps que nous employâmes à sortir de ses portes. La nuit était des plus sombres, et j'attendis assez impatiemment le jour pour faire connaissance avec mes nouveaux compagnons de voyage. Nous passâmes un pont jeté sur un lit de torrent, nommé Atoyaque, et nous traversâmes ensuite *San-Miguel* et *Prio-Prieto*. Ce fut en sortant de ce petit village, le plus important des deux, que le jour commença à poindre. Quand nous arrivâmes à *San-Martin de Tesmelucas*, le soleil était dans toute sa splendeur.

Ce grand bourg se ressent de la position qu'il occupe entre les deux principales villes de la confédération mexicaine, et la campagne éprouve aussi l'influence du voisinage de la capitale. Nous apprîmes que la diligence qui va de Mexico à Orizaba, avait été dévalisée la veille non loin de San-Martin. Du reste, les voleurs s'étaient contentés de lever une contribution sur les voyageurs, et avaient

respecté leurs effets et leurs vies. Il n'en est pas toujours ainsi dans les pays plus avancés en civilisation.

Pendant que l'on relayait, nous eûmes le temps, le commandant Leray et moi, d'aller visiter l'église dédiée au saint titulaire du bourg. Cet édifice, de petite dimension, est un véritable bijou. La façade, richement ornée, est d'un goût bizarre, mais plein de grâce. Des faïences vernies, représentant des sujets pieux, sont encadrées par les pilastres, les impostes et les entablements des ordonnances superposées. Toute cette architecture, éblouissante de blancheur, est relevée par un rouge vif, mais harmonieux, avec lequel on a peint quelques-unes des moulures, ainsi que la plupart des ornements. Les moulures qui sont blanches, et les ornements qui ne sont pas entièrement peints, ont été redessinés avec du cinabre. Des arbres immenses, dont les cimes s'élèvent au-dessus du faîte de l'édifice, encadrent ce monument élégant, et, par leur opposition d'un vert sombre, augmentent encore l'éclat de la façade principale, que l'on ne peut voir qu'à une distance convenable, car le monument et ses dépendances sont environnés d'une muraille de douze à quatorze pieds d'élévation.

L'intérieur de l'église est un des plus riches que j'aie vues. Rien, même en Espagne, ne peut lui être comparé. Le maître-autel, couvert de sculptures, est entièrement doré. Des chandeliers en argent, chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, témoignent de la générosité des fondateurs. De riches étoffes, de superbes dentelles ornent l'autel, dont le devant est formé d'un immense morceau d'agathe du plus grand prix.

Dans une chapelle latérale, je remarquai un tableau représentant la Vierge et l'enfant Jésus, entourés de saints, de pères de l'Eglise, de docteurs, etc. Cette œuvre a dû être une des meilleures de Murillo; la composition et l'ordonnance en sont de la plus grande beauté. Malheureusement, soit que, dans le voyage, il ait éprouvé quelques avaries, ou qu'en place l'humidité ait pu en altérer quelques parties, un peintre mexicain, nommé *Juan Sedeño*, a eu la témérité d'y porter une main sacrilége, et, non content de le retoucher, il l'a repeint, ainsi qu'il s'en vante lui-même dans une inscription placée au bas du tableau, en caractères rouges, et ainsi conçue :

ESTE CUADRO SE REPINTO AÑO DE 1773, POR JUAN SEDEÑO. (Ce tableau fut repeint, en 1773, par Juan Sedeño.)

Il éprouva toutefois quelques remords. La tête de la Vierge et celles de deux ou trois saints sont restées intactes, et l'on peut juger, par ces fragments, de la perte que les arts ont faite par les soins maladroits d'un barbouilleur de village.

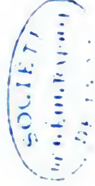
Au sortir de San-Martin de Tesmelucas, la route traverse une plaine parsemée de bouquets de bois, de culture de maïs, de blanches maisons à un seul étage, mais en apparence commodes et propres. Les haies étaient formées par les plantes les plus vigoureuses. Le magueï aux longues feuilles, d'un vert grisâtre, et le gigantesque nopal, s'unissaient à une immense variété de plantes grasses, qui s'enroulaient, serpentaient au milieu des buissons chargés de fleurs éclatantes; devant nous à l'horizon se présentait l'énorme montagne de Rio-Frio couverte de noirs sapins; nous devions la franchir bientôt; à notre gauche,

les contreforts plus modestes des montagnes qui séparent l'état de Puebla de celui de Tlascala, où s'accomplirent de si grands événements lors de la conquête espagnole; à droite, les deux géants du Mexique, le Popocatepetl et l'Ixtacciuatl; le premier dont le nom signifie en indien *Montagne fumante*, est élevé de dix-neuf mille cinq cent quarante-huit pieds espagnols au-dessus du niveau de la mer; le second, qui signifie *Femme blanche*, n'est qu'à dix-sept mille deux cent vingt-sept pieds espagnols d'élévation. Le Popocatepetl a la forme d'un cône pyramidal un peu tronqué au sommet; le tiers supérieur est constamment couvert de neige; lors de la conquête du Mexique ce volcan était encore en éruption, une crainte superstitieuse en éloignait les naturels du pays, non lorsque le volcan fumait, ils s'étaient familiarisés avec ce spectacle; mais lorsqu'il lançait des flammes les Indiens s'attristaient et tremblaient à ce présage funeste, car ils pensaient que les étincelles qui se perdaient dans les airs et ne retombaient pas à terre, étaient les âmes des tyrans qui venaient châtier les hommes, et que leurs dieux, quand ils étaient courroucés, s'en servaient comme des instruments de leur terrible justice. Diego de Ordaz, un des compagnons de Hernan Cortez, entreprit l'ascension du volcan avec deux soldats; il arriva jusqu'au cratère, non sans des peines infinies, et revint au milieu des Indiens émerveillés, qui n'espéraient plus le revoir.

Cette action courageuse eut un résultat important; lors de la seconde entrée à Mexico la poudre manqua aux Espagnols. Diego de Ordaz se souvint de la quantité immense de soufre qu'il avait vue auprès du volcan, et l'on en retira ce qui était nécessaire pour fabriquer des munitions; ce fut



L'IXTACCIUATL ET LE POPOCATEPETL.



le salut de l'armée, et l'empereur Charles-Quint ennoblit Diego de Ordaz en lui permettant de mettre un volcan dans ses armes[1].

L'Ixtacciuatl présente aux yeux une forme plus gracieuse; les Indiens croient reconnaître une femme colossale couchée sur le dos dans les contours de la montagne; j'avoue que tout en m'y prêtant je n'ai rien pu voir qui justifiât leur croyance, peut-être que d'un autre point de vue j'aurais éprouvé la même illusion; il est impossible que tout un peuple se trompe, les anciens Astèques avaient vu comme les Indiens cette statue gigantesque. Le sommet de la montagne est couvert de neiges; dans la saison de la fonte, des torrents dévastateurs s'échappent et viennent trop souvent ravager la plaine fertile d'où je considérais ce beau spectacle : le bas de ces deux montagnes séparées seulement par un col, est couvert d'une riche végétation et de noires forêts de sapins s'élèvent jusqu'à la région où la nature a posé les dernières limites de la végétation.

Au bout de la plaine que nous traversions, la scène change d'aspect, on se trouve au milieu d'un pays âpre et sauvage, d'énormes rochers couverts de sapins encaissent une rivière ou plutôt un torrent rapide qui descend de l'Ixtacciuatl, un pont hardi est jeté d'une rive à l'autre[2], et n'est pas éloigné du pied de l'immense montagne que l'on doit franchir pour arriver à la vallée de Mexico.

[1] M. le baron Gros, ministre de France à Santa-Fe de Bogota, et qui a été longtemps chargé d'affaires de France à Mexico, a fait une ascension du Popocatepetl; cet infatigable voyageur a accompli cette difficile opération au prix des plus grands dangers et en supportant des fatigues inouies.

[2] Pont de Tesmelucas.

A peine eûmes-nous passé le pont que la route commença à monter rapidement, d'énormes sapins qui seraient d'un prix inestimable si l'on pouvait les faire parvenir jusqu'à la côte, couvrent le chemin de leurs longues branches et forment un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil; dans le fourré épais on distingue des arbres vénérables dont quelques-uns, conservant toute la vigueur de la jeunesse, élèvent à perte de vue leurs cônes de verdure, et d'autres ayant atteint le dernier degré de la vétusté ont été renversés par le souffle puissant du vent et sont couchés sur leurs frères encore debout, tandis que de jeunes rejetons pleins de sève se hâtent de remplir l'espace que les morts ont si longtemps ombragé.

Quelquefois un Indien voyageur ou un berger insouciant, surpris par la nuit dans ces forêts vierges encore, allume, au pied d'un de ces arbres centenaires, un feu destiné à réchauffer ses membres engourdis par le froid ou à préparer sa nourriture, il arrive souvent alors qu'une incendie dévore un grand espace, ou que le tronc de l'arbre hospitalier consumé en partie est affaibli à sa base et tombe au premier orage.

Les Indiens qui habitent les profondeurs de ces forêts concourent aussi puissamment à leur destruction; lorsqu'ils ont besoin d'une planche, ils suivent la méthode que nous trouvons indiquée par Robinson Crusoé; ils abattent un arbre avec la hache et l'amincissent de chaque côté, jusqu'à ce qu'ils aient donné à la planche l'épaisseur qu'ils désirent; du reste, ils déploient une grande habileté dans cette opération; des personnes dignes de foi m'ont assuré qu'un Européen qui avait établi une scierie dans ces montagnes,

comme celles que l'on rencontre en Suisse et en Savoie, a été obligé d'abandonner cette opération; malgré les moyens mécaniques dont il se servait, il n'a pas pu soutenir la concurrence avec les Indiens, et ceux-ci sont cependant forcés de transporter leurs planches sur leur dos et de parcourir ainsi des distances considérables.

Au milieu de ces belles forêts on trouve une auberge isolée, sous l'invocation de la preciosisima sangre de Cristo (du très-précieux sang du Christ), nommée vulgairement venta de Tesmelucas; cette auberge est en même temps maison de poste et relai miliatire; nous changeâmes là de chevaux.

Pendant près de trois heures nous continuâmes notre route qui montait graduellement, à l'un des détours nous aperçûmes une douzaine d'hommes, qui, dès qu'ils nous virent, montèrent à cheval; le lieu est si mal famé, que la première idée qui nous vint, fut que ce pouvaient être des voleurs qui attendaient la diligence; c'étaient des militaires dont la mission était de nous accompagner, mais à notre place tout le monde y eût été pris, leurs chevaux petits et de différentes tailles, leurs costumes variés (les uns portaient des vestes blanches, d'autres des vestes jaunes, un ou deux les portaient bleues), leurs pantalons de couleurs différentes, tout cela leur donnait un air irrégulier bien fait pour inquiéter; la seule chose uniforme c'était la coiffure; ils avaient tous le chapeau noir mexicain à larges bords, sur lequel était une plaque de cuivre avec le nom de leur régiment; quelques selles étaient d'uniforme, les autres ressemblaient à celles des gens de la campagne; un sabre, une carabine et

une paire de pistolets formaient leur armement; les uns portaient d'énormes éperons, d'autres se fiaient à la force de leurs talons pour exciter leurs montures. Je ne prétends pas dire que ce soient de mauvaises troupes, mais quand on est habitué en Europe à la régularité de l'habillement, ce laisser-aller semble bien bizarre.

A peine les eûmes nous rejoints qu'ils se mirent à courir en avant en éclaireurs; cette précaution de l'administration mexicaine est loin d'être superflue; la forêt peut servir d'asile à un grand nombre de malfaiteurs qui pourraient impunément dévaliser tout ceux qui se présenteraient; sûrs de l'impunité, car on ne les atteindrait presque jamais, ils troubleraient les communications de la capitale avec les provinces; mais il faudrait que le gouvernement étendît sa sollicitude sur un plus vaste rayon; les environs de Puebla, souvent infestés de brigands, devraient être également surveillés, quinze à vingt hommes affectés à ce service suffiraient pour assurer la sécurité de la contrée.

Après avoir monté l'espace de trois lieues environ, nous arrivâmes sur un plateau environné de tous côtés par de hautes montagnes couvertes de sapins; de vastes pâturages d'herbe courte et tendre, d'un vert clair, s'étendent jusqu'à la naissance des forêts, un ruisseau limpide traverse les prairies en les fertilisant; au centre nous vîmes une bourgade composée de huttes indiennes construites au bord du ruisseau, elles sont en pierres sèches et entourées d'enclos en bois; en traversant sur des planches jetées d'un bord à l'autre, on arrive à l'église, construction rustique, insuffisante, malgré la petitesse du bourg, pour contenir le nombre des fidèles. Derrière le village s'élève

une auberge nouvellement achevée, de vastes écuries, situées à quelque distance, servent de complément à cette habitation.

En y entrant je fus agréablement surpris d'entendre parler français, le maître de l'auberge, né à Bordeaux, après avoir habité longtemps cette grande ville où sa vie s'écoulait avec sécurité, avait traversé les mers avec sa femme, pour venir tenter la fortune au milieu d'une population indienne à demi-civilisée; le ciel avait béni leurs efforts, ils prospéraient : que seront-ils devenus depuis le barbare décret d'expulsion? Obligés d'abandonner un établissement qu'ils venaient de créer au prix de mille fatigues, au moment où ils venaient de s'assurer un avenir plus tranquille, ils ont peut-être été planter leur tente sur quelque terre plus hospitalière, pour recommencer une vie de privations et de travail.

Pendant notre dîné, entièrement servi à la française, ce qui n'empêcha pas les Mexicains de lui faire le plus grand honneur, on célébrait le service divin; la petite église ne pouvait contenir toute la population du village de Rio-Frio; ceux qui n'avaient pu entrer se placèrent à deux cents pas environ de la porte et suivirent avec recueillement les mouvements de l'officiant.

Nous étions réunis à trois autres diligences, celle qui était partie le matin de Mexico pour Vera-Cruz, celle qui allait à Orizaba et celle qui en revenait. Cela donnait à ce lieu sauvage une animation qu'il ne conserve que quelques heures par semaine, hors de là, c'est certainement un des lieux les plus déserts de toute la république mexicaine.

Nous touchions presqu'au but, aussi malgré la difficulté du chemin qui nous séparait du terme de notre voyage et l'incommodité de notre situation dans la diligence, nous prenions gaîment notre parti.

Une montagne immense nous séparait encore de la vallée de Mexico, il fallut bien des efforts pour la franchir; la route tracée dans la forêt comme celle que nous suivions déjà, est magnifique; pour la conserver et afin que les eaux qui tombent de la montagne n'entraînent pas les terres en formant de profondes ornières, qui bientôt rendraient cette voie impraticable, on s'est avisé d'un moyen assez ingénieux; de distance en distance un tronc de sapin ou de cèdre placé en travers sert à retenir les terres, il est enfoncé aux deux tiers de son diamètre, et la route ressemble ainsi à un vaste escalier.

La route était couverte de longues files de mulets et d'ânes richement chargés; ces caravanes étaient conduites par des muletiers, dont le costume brillant formait le coup d'œil le plus pittoresque; montés sur de petits chevaux très-vifs, ils allaient sans cesse de l'avant à l'arrière pour animer leurs bêtes de somme.

Enfin, après deux heures nous arrivâmes au sommet de la montagne de Rio-Frio; c'était le point le plus élevé que nous eussions gravi depuis Vera-Cruz, son élévation est de dix mille cent vingt pieds espagnols.

De ce point élevé, on aperçoit la vallée entière de Mexico; quoique préparé par degrés à des scènes grandioses, j'avoue que cette vue surpassa l'idée que je m'en étais formée, et je restai quelques instants comme en extase.

Les deux grands volcans de Mexico s'opposaient brillants et couronnés d'une auréole de nuages, sur la masse verte et sombre du plus haut piton de la montagne de Rio-Frio, la Cordillère descendait jusque dans le fond de la vallée en montrant ses haut sommets bien au-dessous de nous et ses profondes vallées que l'œil ne pouvait suivre entièrement, confondues qu'elles étaient avec les teintes chaudes de l'horizon. Devant nous un terrain plat, puis çà et là quelques volcans éteints qui présentaient leurs formes coniques tronquées irrégulièrement au sommet et s'élevaient de terre comme d'immenses pyramides dont les angles avaient été rongés par le temps; il serait impossible à l'œil le moins exercé, de ne pas reconnaître le séjour des eaux dans cette vallée; on peut encore en suivre la trace depuis le moment où leur surface atteignait le pied des montagnes jusqu'aujourd'hui.

L'évaporation et le travail des hommes n'ont plus laissé que ce qui couvre les terrains les plus bas de cette immense plaine et forme les quatre lacs dont la superficie n'occupe plus guère maintenant que le quart de la vallée; un des volcans éteints, le Peñon, cache aux yeux la ville de Mexico, en descendant dans la plaine on suit des rampes tracées sur le flanc de la montagne, et chaque détour offre une vue nouvelle, toujours parfaitement encadrée entre des bouquets de pins et de cèdres séculaires; de nombreux villages, des bourgs considérables sont construits aux bords des lacs qui réfléchissent leurs blanches murailles.

Malheureusement pour la végétation les Espagnols ont passé par là, la haine qu'ils ont vouée aux arbres les suit

hors de la péninsule; cette plaine jadis si fertile est aujourd'hui presque entièrement nue, tandis que sur les hautes montagnes où la main des hommes n'a pu les atteindre, des arbres séculaires forment une magnifique couronne de verdure.

Nous descendîmes au grand galop de nos chevaux pendant deux heures environ, pour arriver à une auberge isolée, maison de poste et l'un de ces magasins en plein air dont j'ai déjà parlé; nous étions revenus sous une température plus douce; deux heures avaient suffi pour opérer ce changement; les pins avaient disparu avec le froid. La Venta de Cordova (c'est le nom de cette maison) est entourée de nombreux aloès, et d'une plante grasse, espèce de cactus que l'on nomme organo[1] dans le Mexique; les feuilles en sont tellement verticales, élevées et en même temps si rapprochées, qu'elles offrent quelque ressemblance avec un buffet d'orgue; il est impossible de trouver un meilleur moyen de clôture pour les propriétés; les épines dont les feuilles sont hérissées en défendent l'approche mieux que ne pourrait le faire un fossé.

Pendant trois lieues environ, la route passe dans un pays varié, quelques hautes collines, derniers contreforts qui rattachent la montagne à la plaine, coupent la route et la rendent montueuse et difficile; la dernière de ces élévations se nomme à juste titre Buena Vista[2], de là on découvre, outre ce que l'on voit du haut de la montagne, le lac de *Tezcuco* qui, d'en haut, est caché par une partie de

[1] Orgue.
[2] Belle vue.

la Sierra. Le lac de *Tezcuco*, vaste nappe d'eau de six lieues de circuit, est borné à l'horizon par les hautes montagnes qui séparent la vallée de Mexico de l'ancien état de Tlascala.

Nous fûmes bientôt dans la plaine que nous ne devions plus quitter jusqu'à la capitale; là plus d'accidents de terrain, plus de rochers qui obstruent la route, plus d'arbres il est vrai, mais plus de difficultés à vaincre; la diligence nous emportait au milieu d'un pays aussi plat que la Hollande : un sol couvert de petites pierres rouges (produits volcaniques) et d'efflorescences salines, laisse peu de place à la végétation, quelques parties sont cependant cultivées, mais l'impression générale que l'on éprouve en voyant ces nombreux volcans (j'en ai compté jusqu'à neuf) et ces surfaces salines, est profondément triste.

Nous suivîmes un chemin situé entre les deux lacs Tezcuco et Chalco, la langue de terre qui les sépare n'a pas plus d'un demi-quart de lieue; nous rencontrâmes un courrier mexicain en cet endroit, il n'employait pas moins de quatre chevaux, un pour lui, le second pour le postillon, le troisième, qui allait en liberté, portait la correspondance dans une énorme valise en cuir, posée sur son dos comme un sac de farine; le dernier était monté par une femme qui, placée à l'anglaise sur une selle d'homme, était positivement en équilibre, la jambe droite passée par-dessus le pommeau et le pied gauche dans l'étrier; les quatre bêtes allaient ventre à terre, c'était véritablement à faire frémir.

Nous arrivâmes au pied du Peñon, volcan qui donne son nom au village où nous devions prendre le dernier relai, celui qui nous conduirait à Mexico; devant la maison

de poste il y avait un piquet de six dragons commandés par un sous-officier ; à part les casques qui sont accablants, leur uniforme était brillant ; il me semblait voir de la cavalerie européenne; ils portaient l'habit rouge et le pantalon bleu de ciel, du reste, ils étaient tous parfaitement pareils; c'étaient les premiers soldats mexicains auxquels je pouvais rendre cette justice.

Nous vîmes sous une porte cochère ouvrant sur la cour une belle voiture à six chevaux richement harnachés et conduits à la Daumond. J'eus un pressentiment que ce brillant équipage ne nous était pas étranger, et qu'il pourrait bien servir à notre entrée à Mexico; je communiquais ma pensée au commandant Leray, qui ne la partageait pas entièrement, lorsque la portière de la diligence s'ouvrant avec grand fracas, un officier supérieur qu'à ses épaulettes gigantesques je pris pour un lieutenant-général, mais qui était effectivement lieutenant-colonel, aide-de-camp du général Mozo, pria le commandant Leray de vouloir bien accepter la voiture du général Mozo, commandant supérieur de la province de Mexico, pour faire son entrée dans la capitale d'une manière conforme à son rang et digne de la puissante nation qu'il représentait; le commandant Leray ne crut pas devoir refuser une offre aussi convenablement exprimée, nous montâmes en voiture, notre harangueur insista avec tant d'instances pour que je prisse ma place à la gauche du commandant, que je dus céder.

A peine fûmes-nous montés que le piquet s'ébranla, deux dragons se placèrent en avant, deux en arrière et les deux autres avec le brigadier de chaque côté de la portière, la

voiture partit au grand galop; quelque promptitude que nous eussions mise à nous installer, il s'était écoulé assez de temps pour que la diligence dédaignée ait eu le temps de relayer; elle ne voulut pas se laisser dépasser par la voiture officielle; ce fut alors une véritable course de chars à la manière antique; tantôt devant, tantôt derrière, nous allions avec une rapidité effrayante; en peu d'instants la distance qui nous séparait de Mexico fut franchie; j'aurais autant aimé aller plus modérément, c'était une belle et véritable promenade remplie d'oisifs curieux que nous suivions ainsi et je me serais d'autant mieux arrangé d'une sage lenteur que j'aurais pu voir plus commodément les visages des promeneurs. Tout annonçait l'approche d'une grande capitale, les équipages devenaient plus nombreux, les cavaliers caracolaient auprès de nous et plongeaint leurs regards dans la voiture aussi indiscrètement qu'on pourrait le faire à Paris ou à Londres.

Toutefois l'aspect de Mexico n'est guère imposant et rien de splendide ne fait pressentir cette grande cité, le terrain étant extrêmement plat, on n'aperçoit d'abord que les premières maisons des faubourgs qui sont assez laides; audessus s'élèvent quelques coupoles et des clochers peu nombreux; rien dans tout cela ne monte l'imagination; à notre droite s'élevait la colline de Tepeyacac au pied de laquelle est construit le magnifique couvent de Guadalupe[1]

[1] Fondé par Don Juan de Mendoza y Huca, marquis de Montes-Claros, dixième vice-roi du Mexique, en l'an 1607.

Le dix-neuvième vice-roi, Don Garcia Sarmiento de Sotomayor, comte de Salvatierra, marquis de Sobroso, qui gouverna en 1642,

avec ses nombreuses dépendances; quelques maigres pâturages entourent la ville d'une monotone et uniforme ceinture verdâtre, nous la franchîmes pour arriver enfin à la porte de San-Lazaro ou de Vera-Cruz (on lui donne indifféremment ces deux noms). Une nouvelle surprise nous y attendait, cent hommes du même régiment que le piquet qui nous escortait, étaient rangés en bataille en dedans des murs; dès qu'ils nous aperçurent, ils se formèrent en colonne, afin de nous précéder dans les vastes et populeuses rues de Mexico.

Nous venions de parcourir, sauf de légères différences, la route que Hernan Cortez avait suivie, il y avait trois siècles, pour se rendre de Vera-Cruz, qu'il avait fondée, à Mexico. Voici l'itinéraire, extrait des lettres que ce conquérant écrivait à l'empereur Charles-Quint, pour lui rendre compte des difficultés de la mission qu'il venait d'accomplir.

Hernan Cortez se rendit d'abord à Zempoala, ville située à vingt lieues de Vera-Cruz (il n'en reste aujourd'hui aucun vestige), le quatrième jour il entra dans la province de Xicuchimaleu qui prenait son nom d'une ville nommée encore aujourd'hui Xicochimalco, dont l'emplacement est voisin de celui qu'occupe Jalapa. Cortez passa un défilé qu'il appelle Puerto del nombre de Dios (porte du nom Dieu), et qui s'appelle maintenant Paso del Obispo (pas-

donna la plus grande partie du tabernacle d'argent de Notre-Dame de Guadalupe.

Le trente-quatrième vice-roi, Don Francisco Fernandez de la Cueba, Enriquez, duc d'Albuquerque, marquis de Cuellar, présida à la dédicace de Notre-Dame de Guadalupe.

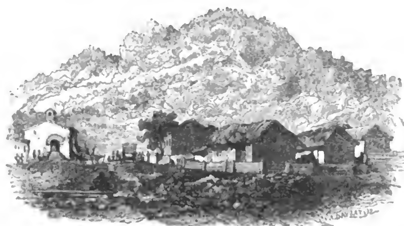
sage de l'évêque); du côté opposé il rencontra la ville de Txhuacaú, aujourd'hui Ishuacau de los Reyes.

Pendant trois jours il continua son chemin à travers un pays froid, désert et inhabitable à cause de sa stérilité et qui ne peut être autre que la montagne de Perote; à la sortie de ces montagnes il traversa un autre passage nommé le Puerto de la Leña (la montagne du bois), maintenant Sierra del Agua (montagne de l'eau); sur le revers il aperçut au nord des montagnes fort élevées et de nombreux villages à leurs pieds, qui sont aujourd'hui les paroisses de Aztalaú, Quetzalaú et Atltotonga; dans un lieu plus élevé il remarqua la ville qui porte encore le nom de Tlatlauquitepec, qui signifie en langue indienne, *séjour heureux et rouge*, où vivait alors le cacique de toute cette vallée.

En partant de cette ville pour Tlascala, il descendit dans une plaine couverte d'arbres et vit un village appelé maintenant Zautlaú, qui conduit au chemin qui va jusqu'à Tlascala. Avant d'arriver à cette ville, Cortez passa le Puerto de Guimichoccau; c'est dans la plaine du même nom qu'il livra son premier combat aux Tlascaltèques; à une lieue de ce champ de bataille il rencontra une fontaine qui existe encore. A une lieue de là, on voit les vestiges du fort que Cortez fit élever sur un endroit escarpé; au pied de la montagne il fonda le village de San Salvador–Tzompantzinco, que l'on appelle vulgairement San Salvador de los Comales, parce que l'on y fabrique des vases de terre que l'on nomme comales.

De Tlascala, Cortez se dirigea par Churultecal ou Cholula, et après avoir traversé la province de Quaxocingo, il descendit en passant entre les deux volcans à Chalco,

Cuitlahuac (aujourd'hui Tlahuac), et Ixtapalapa, villes situées sur le lac, et c'est de cette dernière ville qu'il se dirigea sur Mexico, dont le luxe et la magnificence le frappèrent d'étonnement.





CHAPITRE VIII.

Mexico.

Mexico, dont le nom indien *Mexitli* ou *Huitzlipochtli*, signifie habitation du dieu de la guerre, fut communément appelée Tenochtitlan jusqu'en 1530, où les Espagnols lui donnèrent définitivement le nom qu'elle porte aujourd'hui.

L'ancienne cité contenait, lorsque Hernan Cortez la conquit, soixante mille familles, ce qui équivaut environ à une population de trois cent mille âmes, réparties en deux quartiers, dont l'un, nommé Tlatelulco, était destiné aux plébéiens et l'autre, Mexico ou Mejico, séjour de la cour et de la noblesse, donna son nom à la ville entière.

Cette cité occupait un espace immense couronné de tous côtés par de hautes montagnes, d'où descendaient les rivières et les torrents qui, dirigés dans la vallée, formaient différents lacs, et dans les endroits les plus profonds, deux lacs principaux entourés par plus de cinquante villages. Ces deux lacs formaient une petite mer d'environ trente lieues de circonférence. Une digue de pierre les divisait, et ils communiquaient entre eux par des ouvertures, par des ponts en bois et par des écluses destinées à verser le trop-plein d'un lac dans l'autre. Le plus élevé était composé d'eaux douces dans lesquelles on pêchait d'excellent poisson; au contraire, les eaux du second lac étaient salées et amères comme celles de la mer, ce n'était pas parce que les eaux qui arrivaient des montagnes étaient originairement de qualités différentes, mais bien parce que les terres qui les recevaient et formaient ces immenses réservoirs, étaient d'une nature saline dans le lac inférieur. Les habitants en tiraient un grand avantage pour la fabrication du sel qu'ils ramassaient sur ses bords, purifiaient au soleil et dégageaient par le feu des parties étrangères auxquelles il était mêlé.

La cité était située environ au milieu du lac d'eau douce; elle communiquait à la terre par ses aquéducs ou chaussées principales, constructions somptueuses qui servaient autant à l'ornement qu'à l'utilité. La première, de deux lieues de longueur, était située au sud; la seconde, d'une lieue, se dirigeait au nord, et la troisième, un peu moins longue, allait à l'ouest. C'est par la première que les Espagnols pénétrèrent dans la ville. Les rues étaient nivelées et spacieuses; les unes étaient des canaux avec des ponts pour la communication des habitants; d'autres en terre

sans pavé ; quelques-unes avaient des quais de chaque côté et un large canal au milieu pour les barques et canots, de différentes dimensions, qui parcouraient la ville et servaient au commerce. Leur nombre, qui pourra paraître incroyable, ne s'élevait pas à moins de cinquante mille, sans compter les petites embarcations que l'on nommait *acales*, faites d'un tronc d'arbre et contenant une seule personne.

Les édifices publics et les hôtels des nobles, qui composaient la majeure partie de la cité, étaient construits en pierre, et les maisons des habitants, inégales et humides, étaient cependant disposées de manière à laisser de grandes places régulières où se tenaient les marchés.

La place de Tlatelulco était la plus spacieuse et la plus fréquentée. A de certains jours de l'année tous les principaux marchands accourus des différentes parties du royaume s'y réunissaient avec les produits les plus précieux de leurs manufactures ; la place alors se couvrait de boutiques rangées en lignes parallèles, et si pressées, qu'à peine les acheteurs pouvaient circuler entre elles. Rien ne saurait, disent les écrivains espagnols, donner une idée de l'ordre, de la richesse et de la variété de ces foires : il y avait de longues files d'orfèvres, dont les ouvrages excitaient l'admiration des plus habiles ouvriers espagnols ; les peintres n'étaient pas les moins nombreux, leurs tableaux en plumes représentaient des paysages et des figures d'un coloris agréable, et qui dénotaient une rare patience dans leurs auteurs. Les poteries, dont malheureusement peu ont été conservées jusqu'à nos jours, étaient d'une terre extrêmement fine et d'une variété incroyable de forme et de couleur, parfaitement appropriées du reste aux usages auxquels elles étaient destinées,

soit pour l'utilité, soit pour l'ornement d'une maison.

Les transactions s'opéraient par voie d'échanges, et pour les compléments et les différences, le maïs et le cacao servaient de monnaie ; ils ne pesaient pas leurs marchandises, mais ils avaient des mesures avec des numéros et des caractères pour en désigner la capacité.

Les temples s'élevaient majestueusement au-dessus des autres édifices. Le plus considérable, celui dans lequel résidaient les principaux prêtres, était dédié à l'idole Viztzilipuztli, le dieu de la guerre. Les descriptions sur la dimension et la forme de ce temple sont trop contradictoires pour que nous puissions les admettre complétement : quelques-unes sont évidemment le produit de l'imagination de leurs auteurs, mais on peut croire qu'il était digne de la puissance et de la richesse de la nation qui l'avait fait édifier. Le plan était un carré régulier percé de quatre portes principales, dont chacune occupait le milieu d'un des côtés; les habitations des prêtres étaient placées dans la partie intérieure des murailles, et l'espace qui restait au centre était, dit-on, si vaste, que huit à dix mille personnes pouvaient s'y réunir pour la célébration du culte. Il y avait huit temples presque aussi magnifiques que celui-là à Mexico, et les temples secondaires s'élevaient, dit-on, au nombre immense de deux mille.

Outre le palais principal, Montezuma avait plusieurs résidences qui concouraient à embellir la cité et témoignaient de la richesse du souverain [1].

On nous pardonnera cette digression qui servira à mieux

[1] Solis, *Historia de la conquista de Mejico.*

faire ressortir la différence de l'ancienne capitale indienne avec la ville moderne dans laquelle nous entrions triomphalement.

Lorsque nous eûmes franchi la porte San-Lazaro, ainsi que nous l'avons dit, le piquet de cavalerie qui nous escortait se mit en tête du cortége, et la compagnie de dragons suivit la voiture en fermant la marche : nous allions au pas.

La ville, peu séduisante à l'extérieur, changea complétement d'aspect à mesure que nous avancions dans ses belles rues larges et alignées, se coupant toutes à angle droit, et parfaitement orientées du nord au sud et de l'est à l'ouest. Nous marchions si gravement, que j'avais le temps de remarquer les figures étonnées de la foule qui encombrait les rues ; c'était justement l'heure de la promenade, et le spectacle était assez nouveau pour attirer l'attention ; les croisées étaient encombrées de personnes qui se penchaient afin de plonger leurs regards dans la voiture, et j'avais de la peine à conserver le sérieux convenable à la situation.

Nous traversâmes la grande place sur laquelle est située la cathédrale [1], qui est un grand et vaste édifice que j'éprouvais une véritable joie à regarder : il y avait longtemps que mes yeux ne s'étaient arrêtés sur un de ces splendides monuments que la religion chrétienne a semés sur la surface de la terre comme de magnifiques témoins de sa puissance et de sa céleste origine.

On nous demanda où nous voulions loger; plaisante

[1] Don Francisco Fernandez de la Cueba, duc d'Albuquerque, nommé vice-roi en 1653, fit achever la sainte église cathédrale et métropolitaine.

question pour des gens qui arrivent dans un pays ennemi et inconnu; don Calisto Zaragoza se chargea heureusement de la réponse, et nous descendîmes au *grand hôtel de Mexico Callejon del Espiritu Santo*, au milieu d'une double haie de dragons, impuissante toutefois à maintenir l'avide curiosité des spectateurs que notre présence avait attirés.

A peine avions-nous mis pied à terre, que le consul de France à Mexico, M. Lainé de Ville-l'Évêque, fendit la foule et vint, au nom d'un compatriote établi depuis longtemps à Mexico, M. le docteur Plane, nous offrir l'hospitalité. Nous nous laissâmes aisément convaincre et nous remontâmes en voiture, mais la promenade ne dura heureusement pas plus de cinq minutes, les honneurs commençaient à me fatiguer un peu.

On avait appris la veille au matin seulement la mission dont le commandant Leray était chargé, et l'arrivée du député devait suivre la nouvelle de si près, que le docteur Plane n'avait pas cru devoir perdre une minute; il avait fait préparer une partie de sa maison de la manière la plus confortable, pensant que le commandant Leray serait plus convenablement chez lui qu'à l'hôtel, et que nous serions aussi satisfaits d'avoir accepté l'hospitalité chez lui qu'il paraissait heureux de nous l'offrir.

Le consul fit les honneurs d'un dîné splendide qui nous avait été préparé entièrement à la française. Notre hôte, par un excès de discrétion, ne vint que vers la fin du repas, accompagné d'un autre compatriote, M. le docteur Solié, également établi à Mexico. Mon nom ayant attiré son attention, il résulta d'explications mutuelles que je pressais dans mes bras un des plus anciens amis de ma famille; je fus ex-



CALLE DEL PUENTE DEL ESPIRITU SANTO.

cusable de ne l'avoir pas reconnu de prime-abord; j'ignorais qu'il fût au Mexique, et je n'aurais jamais retrouvé dans un grave médecin le brillant officier de hussards que je n'avais pas vu depuis 1815.

Après une causerie douce et presque fraternelle, nous pûmes enfin nous reposer dans de véritables lits importés de France et purs de toute méthode mexicaine. Je dormis d'un sommeil profond, heureux de songer que le lendemain la voix du conducteur ne viendrait pas m'inviter à aller prendre avant le jour la place incommode qui m'était réservée dans la diligence.

L'impatiente curiosité fut presque aussi matinale que le conducteur, et dès que je vis les teintes dorées du matin éclairer la rue du Puente del Espiritu Santo, où nous demeurions, je sortis pour faire seul et à pied un voyage de découvertes dans Mexico.

Je parcourus des rues immenses toutes ornées d'églises splendides. L'horizon est borné par les hautes montagnes qui dominent Mexico, et leurs teintes sombres font ressortir la blancheur des constructions. C'était le jour de la Toussaint, heureuse circonstance qui me permit de voir déployer tout le luxe et toute la pompe des églises et des habitants de Mexico, qui après avoir, selon l'usage, visité les lieux saints dans la matinée, vont se promener pendant les belles heures de la journée dans un lieu disposé à cet effet pour les grandes fêtes annuelles.

Pour bien se rendre compte de cette promenade temporaire, il faut avoir une idée de la grande place de Mexico; aucune de nos place d'Europe ne peut lui être comparée sous le rapport de la dimension; elle est bornée au nord par

la cathédrale, vaste et imposant monument auquel le Sagrario, petite église, vient se rattacher pour former, ainsi réunie à ce grand édifice, tout un côté de la place ; à l'est, le palais du Gouvernement, dont l'architecture paraît plus simple qu'elle ne l'est réellement, à cause de l'accablant voisinage de la cathédrale ; le sud présente la façade de l'Ayuntamiento[1] (Hôtel de ville) et les portales de las Flores ; enfin à l'ouest, est un monument à arcades basses nommé *los portales de Mercaderes*. Malheureusement la régularité de cette place est détruite par une espèce de bazar nommé le *Parian*. Ce monument, si l'on peut donner ce nom à une mauvaise bicoque assez mal construite, est d'une forme carrée et occupe environ un tiers de la place, en formant une rue entre les portales de Mercaderes et le palais de l'Ayuntamiento. C'est tout autour du Parian et sous les portales de Mercaderes que l'on se promène ; une vaste tente (toldo) qui ne sert qu'aux époques indiquées ci-dessus, est dressée et abrite les promeneurs : du côté de la place elle s'appuie sur le Parian et sur des piquets ; du côté des rues elle va d'un monument à l'autre. Toute la haute société mexicaine se rassemble là. Il y avait longtemps que je n'avais vu un monde aussi élégant ; les dames mexicaines, auxquelles on

1 Ce fut sous le gouvernement de don Rodrigo Pacheco y Ossovio, marquis de Cerralvo, quinzième vice-roi, qu'eut lieu, le 20 septembre 1629, la terrible inondation de Mexico, qui dura jusqu'à l'année 1631, et qui se renouvela en 1634. On fit construire alors la chaussée de San Christoval et ses dépendances, telle qu'on la voit aujourd'hui, pour empêcher la communication des petits lacs avec celui de Tezcuco.

Les désastres des inondations ne furent cependant réparés que sous le successeur de Pacheco, don Lopez Diaz de Armendariz, marquis de Cardereyta.

ne contestera pas la beauté, car elles sont de race espagnole, portent la mantille et le vêtement gracieux de la mère-patrie. J'ai remarqué avec peine que le chapeau commençait à faire irruption à Mexico comme dans toutes les grandes villes, et je dois avouer que les dames mexicaines ne gagnent pas au change. Elles sont aussi empruntées, aussi inhabiles à porter les modes françaises, que nos Parisiennes quand elles s'affublent de la mantille, cette coiffure embarrassante qui exige tant d'habitude pour être gracieuse et aisée. Les petits enfants étaient habillés de la manière la plus ridicule; il n'est sorte d'ajustements qu'on ne leur mette sur le corps, des plumes, des fleurs artificielles, du clinquant, des étoffes aux couleurs vives et inharmonieuses; ils ont l'air de célébrer la fête des fous : heureusement que mes yeux pouvaient se reposer de temps à autre sur un élégant de la campagne tenant au bras une *poblana* aux formes sveltes et soutenues, et au teint cuivré; leurs costumes, d'une richesse extrême, faisait un contraste frappant avec les redingotes et les fracs étriqués; la comparaison, qui n'était point à l'avantage de ces derniers, me faisait regretter que les modes parisiennes aient étendu leur empire jusque dans le nouveau monde.

Le vêtement des habitants de la campagne est une modification de celui des Andalous; l'or et l'argent sont semés avec profusion sur une étoffe brillante couverte de riches broderies en soie; au lieu d'une veste, cette partie du vêtement ressemble à une blouse fort courte qui ne descend pas si bas que la taille; quelquefois au lieu de drap on emploie la peau de chamois; les broderies sont alors généralement noires; le pantalon ne dépasse pas la ceinture, il est ordi-

nairement en beau velours de couleur sombre, noir, vert ou bleu foncé; la richesse des broderies surpasse encore celle de la blouse, et l'or et l'argent y brillent davantage aussi. Le pantalon est ouvert sur la partie externe depuis le milieu de la cuisse jusqu'en bas; d'immenses boutons d'argent en forme de grelots pendent tout le long de cette ouverture, et se choquant entre eux lorsque l'on marche, forment un petit carillon assez distinct; entre la blouse et le pantalon on aperçoit la chemise, toujours en magnifique étoffe ainsi que le caleçon large, que l'on voit par l'ouverture du pantalon, et qui descend jusqu'au bas de la jambe. Le pied est chaussé de souliers blancs; par-dessus ce vêtement ils portent le *sarape* ou la *manga;* cette dernière, espèce de manteau dont la couleur varie, a la forme d'une dalmatique, mais elle a plus d'ampleur; une grande pièce de velours circulaire entoure le trou par lequel passe la tête, et descend environ jusqu'à la moitié de la *manga* (manche), le bord est garni de broderies de jais ou d'acier, ou de soie noire. Quand les campagnards doivent monter à cheval, ils s'enveloppent chaque jambe d'une immense pièce de peau nommée *bota vaquera*. Cette partie du costume est curieusement travaillée et ornée des dessins les plus bizarres; quelques *botas* montent, à cause de ce travail, à des prix exorbitants; malheureusement presque tout ce luxe est en pure perte, car le pantalon en cache une grande partie.

La coiffure est le chapeau mexicain que nous avons déjà fait connaître.

Le costume des poblanas est coupé comme celui des femmes de Tierra Caliente, mais il diffère pour le choix et la qualité de l'étoffe; la jupe est charmante et gracieuse; de-

puis la ceinture elle se compose d'une bande de satin jaune bouton d'or, ou bleu de ciel, de quatre doigts de hauteur; depuis là jusqu'à moitié jambe elle est d'une étoffe de laine fine, espèce de mousseline, brochée pour les plus élégantes, ou simplement imprimée avec des dessins gracieux et originaux; ce jupon est plissé tout autour. Pour dissimuler la séparation des deux étoffes, il y a une broderie en dents de loup ; une jupe brodée en blanc dépasse un peu la *enagua*, puis elles ont les jambes nues et des souliers de satin de couleur vive, bleu de ciel ou rouge; quelques-unes les portent blancs, ce qui fait singulièrement ressortir la couleur foncée de leur peau ; mais la partie la plus riche du vêtement c'est le rebozo, qui coûte quelquefois des sommes énormes, à cause de la richesse de son travail. Quelquefois les riches fermières portent les *enaguas calzoneras* (jupes en forme de caleçon) formés avec des foulards des Indes ou de Chine, fixés sur une ceinture et rattachés ensemble par des nœuds de rubans assortis aux couleurs des mouchoirs ; il en faut six pour une de ces jupes : la taille est dessinée par une ceinture de soie de la Chine, et la chemise est brodée sur toutes les coutures avec des cordons bleus ou rouges.

Les femmes du peuple et même de la petite bourgeoisie fument dans les rues et à la promenade; ce n'est pas comme en Espagne le coquet cigarrito de papier qui jaunit si parfaitement le bout des doigts, c'est le gros cigarre pur d'où s'échappent d'énormes bouffées de tabac qui enveloppent leur tête d'une odorante auréole.

Tout autour de la promenade il y avait des boutiques qui contenaient de singuliers jouets d'enfant : ce sont, en commémoration de la fête des morts dont nous étions à la

veille, de petits tombeaux en bois ou en carton, ou bien la représentation d'un cadavre revêtu d'une robe de moine et couché dans une bière.

Malgré tout l'intérêt que je prenais à cette promenade, je revins sur mes pas pour rejoindre le commandant Leray, qui avait dû être reçu le matin même par M. Cuevas, ministre des relations extérieures de la république; effectivement la visite officielle était terminée, le commandant avait remis à M. Cuevas la note diplomatique contenant les propositions de la France, et la copie d'une lettre de créance par laquelle l'amiral Baudin était accrédité comme ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement mexicain. M. Cuevas devait dans trois jours donner une réponse catégorique; tout semblait faire présager que les efforts des deux gouvernements pour éviter une collision seraient couronnés de succès, et cependant la suite prouva que nos adversaires cachaient une arrière-pensée et que leur intention n'était que de gagner du temps.

Le consul de France nous présenta à M. Ashburnam, chargé par interim des affaires d'Angleterre à Mexico pendant l'absence de M. Packenham, ministre titulaire alors en congé à Londres; nous fûmes reçus avec une grâce parfaite. M. Ashburnam était chargé de la belle mais difficile mission de protéger les Français en l'absence du ministre français : il remplissait ce nouveau devoir avec un zèle au-dessus de tout éloge. Je vis chez M. Ashburnam M. Mialhe, jeune artiste français, qui était depuis peu de temps établi au Mexique. Il est de la destinée de la France de lancer ses enfants chez toutes les nations pour y propager, en missionnaires éclairés, le goût des arts, ou pour y vulgariser les

découvertes les plus importantes de la science. M. Mialhe, dont les lithographies étaient justement admirées dans sa patrie, partit de Paris avec le noble dessein d'aller naturaliser à deux mille lieues les procédés lithographiques ; ni les difficultés du voyage rendues plus grandes encore par l'obligation de transporter le matériel nécessaire, ni le personnel nouveau qu'il dut instruire en arrivant, ne l'arrêtèrent, et le premier il eut la gloire de faire participer le Mexique à l'une des plus grandes découvertes de ce siècle.

Nous trouvâmes chez nous en rentrant la plupart des notables français établis à Mexico, qui venaient visiter le commandant Leray ; parmi eux je citerai MM. Leblond, Saulnier, Briavoine et Lestapis, qui sont à la tête du commerce français au Mexique ; les docteurs Plane, Solié, Jecker et Villette, justement célèbres par les succès qu'ils ont obtenus dans la pratique de la médecine, et la confiance et l'estime dont ils jouissent à Mexico ; M. Nicod, banquier, chef de l'une des plus importantes maisons de cette capitale, connue sous la raison Nicod et Montgommery, ne se trouvait pas alors à Mexico, mais il se hâta d'y rentrer dès qu'il apprit notre arrivée.

Je ne dois pas omettre, parmi les Français, le capitaine Reybaud : ce vaillant officier, capitaine de vaisseau au service de la république mexicaine, avait refusé le commandement qu'on lui offrait de la marine de la république dans le golfe du Mexique ; son cœur généreux n'avait pas hésité un instant. Sa vie est intéressante et romanesque ; il a été successivement au service de plusieurs des nouveaux États de l'Amérique lors des douleurs et des commotions qui présidèrent à leurs laborieux enfantements ; corsaire ou officier

reconnu, il a fait constamment un service actif, et malgré les nombreux hasards et les dangers de sa carrière, il l'a parcourue avec bonheur jusqu'en 1835. Dans une des nombreuses réactions qui ont désolé le Mexique, il était dans Vera-Cruz assiégée ; il fit une sortie dans le but de s'emparer d'un retranchement situé sur la plage près de Bergara, il commandait une embarcation armée en guerre ; après une vive attaque, la garnison du retranchement, avant de se rendre, tira un dernier coup de canon qui emporta le bras droit du capitaine Reybaud. Ce militaire distingué a possédé des sommes énormes qu'il a dépensées en partie dans une existence magnifique, et dont le reste a été s'engloutir au jeu, cette plaie toujours vive qui ronge la société du Mexique.

En parlant du jeu, je ne puis passer sous silence un usage des plus singuliers : San-Agustin de las Cuevas, à quatre lieues au sud-ouest de Mexico, est un gros bourg de six mille âmes, assez triste toute l'année, mais qui à l'époque de la fête du saint, prend un aspect d'animation extraordinaire ; tout ce que la capitale renferme de personnes riches ou courant après la fortune, afflue dans ce village, chaque chambre devient une salle de jeu ; on joue les sommes les plus fortes ; le dollar n'y apparaît que chez les gens du plus bas étage, ce n'est pas même la pièce d'or de quatre piastres qui suffit aux joueurs, c'est par *onces* que l'on compte les coups ; on s'entretenait encore à mon arrivée à Mexico d'une somme de douze cents onces (cent mille francs environ) gagnée par un de nos compatriotes. Tout se paie au comptant, et le numéraire qui circule pendant les trois jours que dure la fête est, dit-on, incalculable.

La route qui conduit de Mexico à San-Agustin est par-



SAGRARIO DE LA CATHÉDRALE DE MEXICO.

faitement gardée pendant ces trois jours, sans cela les gagnants auraient de nombreuses chances de ne pas rapporter leur gain au logis.

Dès que les visiteurs me le permirent, je courus voir la cathédrale [1]. Ce monument, entouré de larges trottoirs qui ont environ quarante pieds sur la façade principale, et vingt sur les faces latérales, est construit en pierres d'une imposante dimension. La façade contient, outre la cathédrale proprement dite, le Sagrario, qui, dans les cathédrales espagnoles, est une vaste chapelle où se célèbrent toutes les cérémonies de la paroisse. Ces deux façades n'ont aucun rapport de style; celle de la cathédrale, qui occupe les deux tiers au moins de l'espace, est du genre d'architecture de l'Escorial, dû à Herrera; c'est celle qui en Espagne a suivi la renaissance, lorsque l'on abandonna la légèreté et la grâce pour la régularité et la pureté, qui malheureusement ont quelquefois dégénéré en une froide et lourde monotonie. L'aspect en est cependant imposant : deux tours carrées placées aux deux extrémités servent de clochers; entre elles s'élève un fronton. La façade du Sagrario, d'une construction plus récente, appartient au genre nommé en Espagne *Churrigueresca*, du nom de *Churriguera*, l'architecte qui le premier le mit en usage; vainement on y chercherait de la correction. Herrera aimait les lignes droites, celui-ci les eut en horreur; ce sont les ornements les plus bizarres, les moulures les plus incohérentes, les figures les plus capricieusement contournées que l'on se puisse imaginer; et cepen-

[1] La place Mayor, sur laquelle est située la cathédrale, dut son agrandissement à don Francisco Cagigal, quarante-troisième vice-roi.

dant malgré les défauts immenses que l'on pourrait justement reprocher à ce style tourmenté, il brille coquettement auprès de la cathédrale. Les matériaux qui ont servi à sa construction sont de couleurs différentes; les fonds sont en pierre volcanique rouge que l'on tire en abondance du *Peñon;* les ornements, moulures, statues, chambranles des couvertures, chaînes de pierre, etc., etc., contruits en pierre semblable à celle de la cathédrale, sont soigneusement blanchis à la chaux.

L'intérieur de la cathédrale est imposant, on est malgré soi saisi de respect; son étendue, la richesse de sa décoration intérieure, tout annonce le sanctuaire du plus important archiépiscopat d'Amérique. Le plan est une croix latine, la section des deux branches est recouverte par un dôme construit en pierres, qui repose sur quatre piliers d'une grande hardiesse; cette église a cinq rangs de nefs, et des chapelles somptueusement ornées règnent tout autour; le maître-autel, placé sous la coupole au centre de l'édifice, est construit en marbres précieux; l'argent a été employé avec profusion dans tous les ornements qui le décorent, le lustre d'argent massif qui l'éclaire n'est pas une des choses les moins remarquables de ce lieu; malheureusement aucun des tableaux qui décorent les chapelles ne mérite un moment de sérieuse attention. Il est bien singulier que l'Espagne qui recevait de si énormes tributs du Mexique ne lui ait pas envoyé en échange quelques-unes de ces belles pages dont on apprécia si imparfaitement la valeur pendant longtemps, et auxquelles on accorde enfin aujourd'hui une juste admiration. On entre dans le Sagrario par une porte qui s'ouvre sur l'intérieur même de la cathédrale; l'intérieur de

cette petite église est d'une grande simplicité, il semble que l'architecte ait réservé toute sa verve pour la décoration de la façade.

Si la dimension constituait la beauté des monuments, le palais du gouverneur, ancienne résidence des vice-rois, serait sans contredit un des plus beaux de Mexico; il n'en est malheureusement pas ainsi, et je connais beaucoup de casernes dont l'apparence est plus riche que la façade de ce palais. Le président occupe les principaux appartements du côté de la place; le Sénat et la Chambre des Députés, la prison nommée la *Acordada*, l'Hôtel des Monnaies[1], les bureaux de tous les ministères, une grande caserne et un jardin de botanique riche de plantes curieuses, tout cela trouve largement sa place dans les autres parties du palais. Quelques publicistes affirment que la Monnaie de Mexico a frappé depuis la fin du seizième siècle jusqu'au commencement de celui-ci la somme énorme de six milliards cinq cent mille francs, en y comprenant quelques refontes.

L'Hôtel de Ville (Ayuntamento) est vaste, mais c'est là, je crois, le seul éloge que l'on puisse lui accorder; peut-être le voisinage de la cathédrale lui fait-il tort, et que, placé autre part, il produirait un meilleur effet.

Je terminai l'examen de tous les monuments qui entourent la grande place, et je me lançai dans les rues à l'aventure, sans suivre d'autre guide que mon caprice, sûr de rencontrer toujours quelque chose d'intéressant dans une

[1] L'hôtel des Monnaies et celui de la Douane, ainsi que plusieurs autres édifices, furent construits en 1722, par don Juan de Acuna, marquis de Casa-Fuerte; trente-septième vice-roi.

ville qui m'était inconnue. Le hasard me conduisit bien, je vis d'abord deux des plus beaux hôtels de Mexico, celui de Pinillos et celui qui a appartenu à Iturbide, dont on sait l'élévation extraordinaire et la fin malheureuse. Ce général, que le parti régnant a fait fusiller, était à l'époque de notre séjour au mexique l'objet d'un culte; on avait déterré son corps, et après l'avoir promené dans une grande partie des provinces de la république, où on lui rendait des honneurs publics, on lui faisait un service funèbre de la plus grande magnificence, et l'on se disposait à élever à sa mémoire un monument somptueux, comme si la destinée ne s'était pas lassée pendant la vie de cette victime des réactions politiques, et que son cadavre dût accomplir le cercle des vicissitudes humaines.

Je passai près de la *Mineria* (école des mines). On concevra facilement que dans un pays dont la principale richesse consiste en métaux, l'étude de la minéralogie et de la métallurgie ait un monument spécialement destiné à ces sciences. Cet édifice, construit vers le milieu du siècle dernier, menace ruine aujourd'hui; des infiltrations se sont manifestées après son achèvement, et les progrès du mal ont été si rapides, que la vie des personnes qui se consacraient à cette étude fut sérieusement compromise; le gouvernement n'hésita pas, dans cette conjoncture, à élever un autre palais; l'ancien est désert aujourd'hui. C'est dans celui-ci que M. de Humboldt a fait une grande partie de ses observations.

Je voyais passer sans cesse à mes côtés de brillants et nombreux équipages, dont je suivais la direction sans me rendre compte du but où nous tendions. Les habitants

suivaient aussi régulièrement que moi, et ma curiosité commençait à être excitée, lorsque j'arrivai à une porte assez mesquine qui s'ouvrait sur une espèce de ruelle ; je ne serais pas entré seul, mais je suivis la foule, et je fus agréablement surpris, en sortant de cette espèce de boyeau, de me trouver au milieu d'un délicieux jardin.

Semblable à la promenade encore ébauchée de Puebla, celle-ci se compose d'un vaste hippodrome, au centre duquel est le jardin planté des arbres les plus beaux et de plantes rares même au Mexique ; elles y sont cultivées avec le plus grand soin, des allées soigneusement entretenues se coupent avec un désordre apparent, mais étudié ; à chaque intersection une fontaine aux eaux jaillissantes, dont je ne louerai pas le goût, forme un effet ravissant. La fontaine qui décore le point central est ornée d'un sujet allégorique ; elle domine les autres en importance aussi bien que par l'abondance de ses eaux.

Les voitures étaient d'une richesse extrême, la forme n'en est pas gracieuse, l'argent brille partout, les poignées, les boucles, les étriers du postillon, ses énormes éperons, tout est en argent massif.

Je ne pus, à cause de l'heure avancée, pousser ma promenade plus loin, où j'apercevais de nouvelles plantations qui semblaient la continuation de celles que je suivais ; je remis au jour suivant à satisfaire ma curiosité.

Un des côtés du Paseo Nuevo (promenade neuve) est bordé par le grand aquéduc qui apporte à la capitale l'eau nécessaire à sa consommation. C'est un beau et grand monument qui amène l'abondance dans la capitale mal approvisionnée jusque-là par le petit aquéduc de Santiago (dû à

l'illustre don Sebastien Ramirez de Fuenleal, le fondateur de Puebla de los Angeles, qui gouverna le Mexique depuis 1531 jusqu'en 1534).

Le soleil commençait à descendre sensiblement, je me hâtai de profiter du peu de jour qui restait encore, et je regagnai non sans peine la calle del Puente de Espiritu Santo, où m'attendait un repos dont j'avais besoin après la longue promenade que j'avais entreprise depuis le matin.

M. Ashburnam m'avait promis de vouloir bien me conduire le lendemain aux environs de Mexico, et j'attendis le jour avec impatience, bien certain de voir avec un amateur aussi distingué des choses qui me feraient oublier les fatigues de la veille.





CHAPITRE IX.

Mexico.

Nous devions commencer nos excursions par *Chapultepec*, lieu déjà célèbre à l'époque de la domination des Astèques ; nous partîmes de grand matin, autant pour mettre à profit tous les instants dont je pouvais disposer, qu'afin d'éviter la chaleur du jour; car bien que nous fussions en terre froide et au commencement de l'hiver, la température était aussi élevée qu'elle peut l'être à Paris au mois de juillet ; M. et M[me] Ashburnam ayant eu la bonté de se constituer nos cicérone, cette promenade avait pour nous un attrait d'autant plus puissant.

Nous passâmes auprès du bel aquéduc que la veille je n'avais fait qu'entrevoir ; ce magnifique ouvrage a la grandeur imposante d'une œuvre romaine, et j'en admirai les belles proportions ; une suite d'arcades règne pendant une lieue environ sur de belles prairies couvertes de nombreux bestiaux ; la saison des pluies qui venait de cesser depuis peu, avait communiqué à ces pâturages une sève, une fraîcheur, dont rien ne peut donner l'idée ; malheureusement cette magnifique parure, la terre ne la garde pas longtemps ; l'hiver, et après lui la saison sèche, ont bientôt fané ces belles herbes ; en peu de temps le pays présente l'aspect de la plus complète aridité : les arbres qui bordent la route résistent seuls à la sécheresse ; probablement le voisinage de l'aquéduc est, à cause des infiltrations, un puissant auxiliaire pour eux.

Les Arabes ont doté l'Espagne d'un ingénieux moyen d'irrigation pour les arbres destinés à orner les promenades ou les jardins royaux : une rigole étroite conduit d'un arbre à l'autre, au pied de chacun il y a un réservoir circulaire plus profond que le canal conducteur, où l'eau séjourne forcément lorsque l'eau courante a atteint ce niveau ; la pente est mesurée et calculée avec soin, et les conduits sont construits en pierres ainsi que les réservoirs, afin que l'eau ne puisse causer aucune dégradation ; les Espagnols ont importé cette méthode dans tous les pays qu'ils ont dominés. Sans cette précaution, ou plutôt si elle était négligée, les arbres les plus magnifiques seraient bientôt desséchés et renversés.

Chapultepec fut avant la conquête une des nombreuses résidences des empereurs mexicains ; sa somptuosité aussi

bien que sa proximité de la capitale lui assuraient le premier rang. Un vice-roi, frappé de sa délicieuse situation, résolut d'en faire pour lui et ses successeurs un séjour digne de rivaliser avec les châteaux royaux les plus remarquables des monarques espagnols ; sa position voisine du siége du gouvernement militait en sa faveur ; les travaux furent promptement entrepris et poussés avec vigueur ; le palais s'élevait comme par enchantement, lorsque la cour de Madrid conçut des soupçons sur le but que se proposait le vice-roi en faisant construire un aussi vaste monument, l'ordre de suspendre les travaux suivit immédiatement la suspicion, et cet édifice, abandonné avant d'avoir été terminé, n'est aujourd'hui qu'un vaste amas de ruines inhabitables que le temps ronge incessamment.

On a enfoui dans cette entreprise la somme énorme de deux millions [1].

Les jardins seuls méritent un examen sérieux ; ce n'est point que ces plantations aient rien de commun avec les nôtres, loin de là ; il n'y a rien de peigné, rien de taillé, c'est la nature dans toute sa capricieuse grandeur, la main de l'homme n'est intervenue que pour tracer les sentiers au milieu de cet Eden, encore l'impitoyable ligne droite a-t-elle été négligée. Si un arbre se rencontre sur le parcours de la route, il est toujours respecté.

Il y aurait eu de la barbarie à couper les fameux cyprès de Chapultepec ; rien de majestueux comme ces arbres gigantesques, rien de gracieux comme leurs tiges sveltes et

[1] Énorme, surtout si l'on songe que cela se passait au commencement du siècle dernier.

élégantes ; jadis, sans doute, ils affectaient la forme pyramidale, maintenant ils inclinent leur tête, mais rien ne dénote leur vétusté; les ouragans les respectent, une mousse [1] abondante pend en festons le long des branches, et sa teinte gris-verdâtre contraste vivement avec le vert vigoureux et chaud de l'arbre dont elle est le parasite. Les habitants, à cause de l'aspect pittoresque de ces cyprès, leur ont donné le nom d'*arboles barbudos* [2]. Effectivement, la moussse découpée qui les décore ne représente pas mal une barbe vénérable.

Ces arbres étaient déjà célèbres à l'époque de la conquête ; les Indiens avaient pour eux un culte religieux; plus de trois siècles se sont écoulés depuis, et cependant rien n'annonce chez eux la décrépitude qui précède la mort.

Leur grosseur est extraordinaire ; nous en mesurâmes un à quatre pieds au-dessus du sol, il avait quarante pieds de circonférence; aucune fente, aucune fissure ne dénotait la vieillesse; il avait, malgré son ancienneté incontestable, toute la vigueur et la sève du jeune âge.

Je n'éprouvais que l'embarras du choix pour placer dans mon porteteuille le dessin de l'un de ces superbes arbres, peut-être uniques à cause de l'agrégation de ces plantes parasites; je taillais mes crayons et j'allais commencer, lorsqu'un monsieur en veste blanche et en chapeau rond, tenant une petite fille par la main, s'approcha de moi avec la nonchalante lenteur d'un colon, me regarda pendant

[1] Cupressus disticha.
[2] Arbres barbus.

quelques minutes esquisser mon dessin, et lorsqu'il n'eut plus de doute sur le genre d'occupation auquel je me livrais, il me dit, avec toute l'obséquieuse urbanité de langage que comporte la langue espagnole et un son de voix des plus doux :

« Caballero (cavalier), ayez la bonté de pardonner l'indiscrétion de ma demande, qu'allez-vous faire ? » Certainement il était capable de dicter la réponse lui-même, mais je voulus paraître aussi civil qu'il me semblait importun, et je répondis : « Mais vous le voyez bien, cavalier, je dessine ces beaux arbres, afin de faire connaître en France leur forme et leur dimension. — Tout cela est fort bon, seigneur français, mais nous nous passerons fort bien de renommée, il est défendu de dessiner ici, les arbres pourraient être un prétexte ingénieux à la faveur duquel on pourrait prendre quelque plan, et Dieu seul peut savoir où cela nous conduirait. — Votre perspicacité ne peut être mise en défaut, monsieur, et mon intention est de dessiner seulement l'arbre que j'ai commencé, comme vous le voyez. — Je vois que cela est extrêmement suspect, et je dois vous enjoindre de cesser ; d'ailleurs qui me prouve que vous dessinez un arbre ? »

J'avoue que ce dernier argument me laissa sans voix pour répliquer, je me tus comme un homme accusé à tort et qui n'a aucun moyen pour prouver son innocence ; en effet, si ses yeux démentaient ce qu'ils voyaient, je ne pouvais guère compter sur l'accueil que ses oreilles feraient à mes bonnes raisons ; toutefois, je voulus savoir quel droit avait cet homme, trop peu artiste, de m'interdire de dessiner ; c'était un officier de l'armée, chargé de

la conservation de cette résidence, qui me déclina ses titres avec une complaisance qui me prouva que cela ne l'importunait pas le moins du monde; il termina en bon prince par me permettre de me promener partout où cela me ferait plaisir, à la condition de ne m'arrêter nulle part pour dessiner.

Pour compenser ce contretemps, nos aimables cicérone, que je m'étais empressé de rejoindre après ma conversation, nous firent longer, en revenant, le village de *Tacubaya*. C'est dans ce village que les riches habitants de Mexico ont leurs maisons de campagne. Tacubaya est situé à mi-côte, dans une heureuse position, de là on découvre Mexico et toute la vallée; les environs sont ornés de jardins somptueux et de beaux vergers; on voit aussi quelques vestiges de l'ancienne chaussée par laquelle Hernan Cortez fit son entrée dans la capitale [1]. Ce bourg présente un aspect d'aisance qui contraste vivement avec les autres villages de la république mexicaine.

Dès que nous fûmes rentrés en ville, M. Mialhe me con-

[1] Hernan Cortez ayant tout préparé pour s'emparer de Mexico, décida, après avoir pris l'avis de ses capitaines, qu'il occuperait simultanément les trois chaussées principales de Tacuba (ou Tacubaya), Iztacpalapa et Cuyocan sans avoir égard à celle de Suchimilco, afin de ne point disséminer ses troupes, et les tenir toujours à portée de recevoir promptement ses ordres; il partagea donc son armée en trois corps, et chargea Pedro de Alvaredo de l'expédition de Tacuba, et mit sous ses ordres cent cinquante Espagnols, trente chevaux, deux pièces d'artillerie et trente mille Tlalcaltecas. L'attaque de Cuyocan fut confiée à Cristoval de Olid, avec cent soixante Espagnols, trente chevaux, deux pièces de canon et environ trente mille Indiens confédérés; Gonzalo de Sandoval fut chargé de l'attaque de Iztacpalapa, avec cent cinquante Espagnols, deux canons, vingt-quatre chevaux,

duisit au Musée; nous prîmes l'angle est de la grande place de la cathédrale. Je remarquai, en traversant le marché, l'abondance et de la variété des fruits qui y étaient rassemblés : à côté de l'ananas, de la banane et de l'orange, étaient étalées des corbeilles remplies de pommes, de poires et de presque tous nos fruits du nord, jusqu'à l'amande que renferme la pomme du pin, et qui sert à la nourriture de la classe inférieure de la population; les environs de Mexico produisent ces derniers fruits, les autres sont récoltés dans la région chaude, qui retire les productions les plus variées de sa terre fertile et secondée par un climat généreux.

Le monument qui sert de Musée est situé dans une rue parallèle au marché, très-près de la grande place; malgré le désir que j'aurais eu de le visiter entièrement, il me fut impossible de me faire ouvrir la galerie supérieure, ma qualité d'artiste et celle d'étranger ne me servirent à rien; le conservateur des tableaux fut aussi inflexible que celui des jardins de Chapultepec. J'aime à penser, toutefois, qu'il était plus familier que ce dernier avec l'art du dessin; mon compatriote m'assura que je perdais peu de chose (si les tableaux sont tous, comme il me l'assura, de la fin du siècle dernier, je me console facilement de ce contretemps). J'avais, d'ailleurs, dans la cour même de ce monument de quoi satisfaire amplement mon désir de voir et de con-

et tous les Indiens de Chalco, Guajocingo et Cholula, qui étaient au nombre de plus de quarante mille.

Le matin même on avait célébré une messe du Saint-Esprit, après laquelle Hernan Cortez communia avec tous ses Espagnols. (Solis, *Historia de la conquista de Mexico*, livre V, chap. XX.)

naître : on a réuni, sous les portiques à colonnes qui entourent la cour, toutes les antiquités mexicaines que l'on a pu recueillir; les principales sont disposées sous la galerie qui est à gauche de la porte d'entrée.

La pierre des sacrifices attira d'abord mon attention. C'est un bloc de porphyre d'un couleur noirâtre, travaillé avec une grande habileté, eu égard à la dureté de la matière et aux instruments imparfaits dont pouvaient disposer les sculpteurs mexicains, on est surpris qu'ils aient pu faire un ouvrage aussi achevé; ce grand monolithe n'a pas moins de vingt-sept pieds de circonférence; il a la forme d'une meule de moulin; au centre de sa surface on a pratiqué un creux de dix-huit pouces de diamètre et de cinq pouces de profondeur qui servait, dit-on, à recevoir le sang des victimes que l'on égorgeait; de là ce sang coulait dans une rigole creusée à la même profondeur et dirigée du centre à la circonférence. Les sculptures qui ornent ce monument représentent des batailles entre les guerriers mexicains et d'autres Indiens; les figures en bas-relief ont peu de saillie, et les premiers tâtonnements de l'art mexicain ont tant d'analogie avec les monuments les plus anciens de l'Egypte, que si cette pierre était transportée et oubliée auprès des ruines de Thèbes, elle pourrait donner lieu bien aisément à quelque méprise.

On voit une autre pierre de sacrifice moins grande que la première, mais identiquement semblable; le reste de la collection se compose d'une immense quantité de dieux symboliques; quelques-uns, probablement les plus anciens, sont d'un travail grossier; d'autres font passer graduellement par les modifications apportées par le temps

jusqu'à quelques figurines d'une admirable perfection. Les représentations des animaux les plus bizarres sont accolées à des figures humaines dans des postures et sans doute avec des intentions qui sont aujourd'hui une énigme indéchiffrable, non-seulement pour les Espagnols, mais pour les Indiens eux-mêmes qui ont perdu la mémoire traditionnelle de l'idolâtrie de leurs ancêtres et qui ne sont pas encore devenus chrétiens.

Je remarquai une grande figure humaine accroupie, dont les bras, le torse et les jambes étaient formés par des serpents; la tête de ce singulier personnage était d'un caractère effrayant.

Le long des murs on a disposé quelques costumes et des armes indiennes avec plus de profusion que de goût. Le Musée de Paris paraît plus riche en ce genre que celui de Mexico.

Au milieu de la cour, sur un piédestal élevé, repose la colossale statue équestre de Charles IV, roi d'Espagne. C'est une œuvre mexicaine moderne, due au statuaire Tolza, dont la réputation est immense parmi ses concitoyens; cette statue de bronze ornait autrefois la grande place de Mexico, mais depuis la déclaration de l'indépendance elle a été enlevée de ce lieu, qui était sa véritable place, pour être transportée dans l'intérieur du Musée où on la voit aujourd'hui. La dimension de ce groupe est ce qu'il y a de plus remarquable en lui, et la critique aurait beau jeu à relever les imperfections nombreuses qui le déparent.

M. Mialhe me conduisit ensuite à l'angle ouest de la cathédrale (vis-à-vis lequel est la rue des *Plateros* [orfè-

24

vres]); il me montra là le plus grand monument mexicain que l'on ait conservé dans la capitale : c'est un calendrier tracé sur une pierre de quatorze pieds environ de largeur, sur dix-huit pieds d'élévation; cet espèce de zodiaque consiste en trois cercles concentriques, divisés en plusieurs parties par des lignes qui vont en rayonnant de la circonférence du plus petit cercle jusqu'à la circonférence du cercle extérieur; dans quelques-unes de ces divisions, il y a des figures sculptées en relief très-plat; dans les autres, on a représenté des choses inanimées appartenant au règne végétal, mais dont il est difficile de reconnaître la famille, non pas à cause de l'imperfection du travail, car il est plus parfait que celui du fameux zodiaque de Denderah, mais bien parce que le temps ou peut-être les hommes ont fait subir quelques outrages à ce respectable débris d'une civilisation éteinte; la qualité de la pierre est la même que celle employée pour la pierre des sacrifices, du porphyre trappéen, d'une couleur gris-noirâtre; cette pierre, de la plus grande dureté, peut recevoir le poli le plus brillant.

En continuant ma promenade, je vis une église que j'aurais regretté de ne pas avoir visitée, celle de l'hôpital de Jesus de los Naturales, dont la fondation remonte à Fernand Cortez; le monument a subi plusieurs restaurations depuis cette époque, et il serait difficile de faire la part de l'ancienne construction d'une manière équitable. Du reste, cette recherche serait sans intérêt : mais cette petite église possède un trésor inappréciable; les restes de Hernan Cortez y ont été déposés. Celui qui donna un royaume à son souverain repose dans un tombeau modeste et sans orne-

ments, mais entouré d'une glorieuse auréole, et le souvenir de ses hauts faits est encore vivant dans l'esprit de tous ceux qui habitent le théâtre de ses exploits; cette simple pierre, sur laquelle son nom seul est gravé, est plus éloquente et parle davantage à l'imagination qu'un monument splendide élevé en son honneur dans la plus somptueuse cathédrale espagnole.

Je visitai les églises et les couvents de San Fernando, Santo Domingo, la Profesa, la Concepcion el corpus Christi [1], la Encarnacion; cette dernière église est remarquable par une statue de la Vierge en argent massif, et de dimension naturelle; je m'empresse de signaler ici que dans cette œuvre remarquable la matière est infiniment moins précieuse que le travail; il semble que ce soit une figure produite par le ciseau de quelque habile Florentin du seizième siècle; les autres églises que je viens de citer ne méritent aucune mention particulière, elles sont vastes, mais non remarquables sous tout autre rapport et conservent une si grande ressemblance, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, que je croyais, en entrant dans chaque édifice nouveau, revoir un de ceux que je venais de quitter.

Un vaste monument, le couvent des franciscains, possède une effrayante collection de tableaux sous le rapport de la quantité et surtout sous celui de la qualité; j'en ai vainement cherché un seul qui méritât d'arrêter l'attention.

Cette dernière recherche termina cette fatigante jour-

[1] Ce couvent fut fondé en 1716, par don Baltazar de Zuñiga, duc de Arion, marquis de Valero, trente-sixième vice-roi.

née; je me rendis chez M. Lainé de Ville-l'Évêque, où nous devions dîner. Sa maison est située dans le quartier le plus pittoresque de Mexico, le barrio (faubourg) de Saint Cosme, près de l'aquéduc qui mène à Tacubaya; on est encore à la ville et presqu'à la campagne; la vue s'étend, sur des jardins ornés d'arbres touffus, jusqu'à l'horizon borné par les hautes montagnes qui dominent l'ouest de la vallée : un vaste bois d'oliviers s'étend du pied de la maison jusqu'au lac et découpe ses feuillages d'un gris tendre sur l'azur des eaux [1].

Le troisième jour je commençai, comme la veille, ma promenade matinale par une excursion hors des murs. Je suivis avec M. Ashburnam, le chemin le plus direct qui conduit à Tacubaya; c'est une vaste pelouse verte, plantée de grandes allées qui se coupent à angles droits, traversée par une route sablée dont la teinte dorée se confond au loin avec les premières habitations de Tacubaya : cette promenade magnifique, tout-à-fait digne de la capitale d'un vaste empire, est ornée de quelques fontaines qui étaient momentanément privées d'eau : je voudrais bien pouvoir louer ces monuments, mais la vérité m'oblige à confesser qu'il est impossible de rien se figurer de plus grotesque; il y a

[1] Sous la domination espagnole, la culture de l'olivier, celle du mûrier et celle de la vigne étaient sévèrement défendues, la mère-patrie s'étant réservé le monopole exclusif de plusieurs denrées de première nécessité, afin de prélever ainsi un impôt indirect sur sa colonie; depuis la proclamation de l'indépendance, les Mexicains se sont affranchis en partie de cette servitude, mais les cultures sont encore dans l'enfance, et la France a recueilli une partie de la succession de l'Espagne. Bordeaux et Cette font des envois considérables en vins et en soie ; la France fournit également une partie de l'huile, mais l'Espagne en envoie encore la plus grande quantité

surtout une statue qui peut indifféremment représenter un Neptune ou une déesse mythologique quelconque, et dont l'exécution est au-dessous de tout ce que peut produire l'enfance de l'art la plus inintelligente.

Nous atteignîmes enfin le bout de notre course; la *Natividad*, cette petite église, située au milieu d'un pays aride, est entourée de quelques cases indiennes et de beaux cyprès; l'intérieur, que l'on m'avait beaucoup vanté, trompa mon attente ; il n'en fut pas de même des fameuses *chinampas* qui flottent sur le lac de Chalco, et que nous allâmes visiter en quittant la Natividad. C'est une des plus ingénieuses inventions des Indiens; une chinampa est un véritable jardin flottant sur un vaste radeau composé de bambous, de joncs et de racines, et recouvert de terre végétale, sur laquelle on cultive les plantes et les légumes qui ont besoin de beaucoup d'humidité, et qui prennent un développement extraordinaire sans que leurs qualités en soient altérées; les chinampas qui sont sur le lac de Chalco sont tout-à-fait flottantes, et leurs habitants les conduisent avec promptitude d'un bord du lac à l'autre au moyen de longues perches; celles qui sont sur le canal de Chalco sont au contraire immobiles; chacun de ces jardins est d'un grand revenu.

Le bord du lac de Chalco est une belle et fraîche promenade bordée de beaux arbres ; on passe, avant d'arriver à la ville, sous une espèce d'arc-de-triomphe d'une assez médiocre ordonnance, qui enjambe le canal en formant deux arcades, dont l'une est destinée aux bateaux qui vont approvisionner Mexico du produit des chinampas, et l'autre est réservée aux barques qui retournent à vide : ce lieu est nom

mé la *Viga;* c'est, pendant le carême, la promenade à la mode des habitants de la capitale; après Pâques elle est abandonnée; sur les bords du canal sont les chinampas à postes fixes; c'est là que demeurent les maraîchers qui cultivent pour Mexico : tout le long du jour des bateaux plats glissent sur la surface unie du canal; chaque barque contient une famille entière; les vives couleurs de l'habillement pittoresque des femmes se reflètent dans l'eau, et produisent un effet charmant; ces bateaux ne se mènent pas à l'aviron, c'est au moyen de gaffes qu'on les dirige.

Nous rentrâmes en ville par le faubourg de Saint-Paul (los barrios de San-Pablo); rien de plus misérable que ces maisons et leurs habitants, c'est la classe infime de la population qui y végète tristement, et forme un contraste affligeant avec le luxe du beau quartier. C'est dans ce faubourg que l'on a construit la place des Taureaux; les habitants de ce faubourg ont, comme leurs pères espagnols, le goût, la passion de ce spectacle intéressant et féroce; seulement ils n'y ont point déployé le luxe de la mère-patrie; le cirque de San-Pablo est construit en planches et assez mal entretenu.

Les populations des faubourgs professent une haine invincible pour toute personne dont les vêtements annoncent la richesse; la vue d'un habit ou d'une redingote les met en fureur; le plus souvent on en est quitte pour des brocards ou des injures, quelquefois ils jettent des pierres et de la boue; malheur à celui qui se laisserait emporter par la colère, il ne ferait qu'exciter les mauvais traitements de ces êtres abrutis et dégradés.

Nous visitâmes, avant de rentrer, la chambre des dépu-

tés [1], dont l'intérieur n'a rien de bien imposant; elle est de petite dimension, mais suffisante cependant pour contenir les membres qui la composent et qui sont au nombre d'environ soixante. Chaque Etat nomme plus ou moins de députés, selon le chiffre de sa population; leur élection a lieu au moyen de juntes composées des personnes les plus influentes du pays, soit par l'étendue de leurs propriétés, soit par leur fortune en numéraire. Cette chambre a l'initiative pour proposer et voter les lois.

L'administration mexicaine est des plus compliquée : elle se compose de quatre pouvoirs qui paraissent distincts, mais dont les attributions mal déterminées amènent des conflits journaliers. Bien que je ne puisse en donner qu'une idée sommaire, on verra toutefois par-là combien la marche des affaires doit être entravée.

Après que la chambre des députés a voté une loi, le sénat [2] peut l'approuver ou la rejeter; les sénateurs sont au nombre de vingt-quatre; les départements proposent une liste de candidats, et le choix des membres est fait par le conseil des ministres.

Les députés et les sénateurs sont payés pendant l'exercice de leurs fonctions; il leur est alloué la somme de deux cent cinquante pesos (environ treize cents francs) par mois; je veux bien croire que ce n'est que par amour pour la chose publique qu'ils éternisent les discussions de manière à avoir des séances pendant le cours de l'année entière.

[1] Camara de diputados.
[2] El senado.

Le congrès est la réunion des deux chambres qui se rassemblent pour discuter les cas d'intérêt majeur.

Les fonctions du président sont extrêmement restreintes : il sanctionne les lois et les fait exécuter ; il a le droit de grâce.

On voit par ce qui précède que la chambre des sénateurs joue un rôle très-secondaire, et même que l'on pourrait à la rigueur s'en passer; mais il existe un quatrième pouvoir, qui, semblable au conseil des dix, laisse aux trois autres l'apparence de l'autorité dont il garde pour lui la réalité.

Le pouvoir conservateur (el poder conservador) est une véritable dictature exercée par cinq personnes, toute affaire doit leur être soumise ; ce qui leur donne une influence illimitée, c'est le privilége de pouvoir annuler une loi votée par les deux chambres et sanctionnée par le président ; leurs réunions ont lieu à huis-clos ; ce sont comme les tuteurs du président, ou plutôt, cinq hommes qui ont partagé entre eux le pouvoir absolu et auxquels il ne manque que le nom de dictateurs, ce qui est cependant beaucoup dans un temps où les choses les plus étranges sont adoptées à la faveur des mots.

On me pardonnera cette trop longue digression. Je reviens à ma promenade ; je voulais faire quelques emplettes qui me firent diriger mes pas vers le Parian. Ce bazar, qui obstrue d'une manière si désagréable la plus belle place de Mexico, ressemble un peu à ceux que j'avais vus en Afrique ; tout ce qui peut servir à l'habillement des gens de la campagne est entassé avec profusion dans cet immense établissement, depuis le costume le plus somptueux jusqu'au vê-

tement le plus modeste ; on y voit également quelques magasins de meubles grossiers ; c'est du reste un labyrinthe de petites ruelles avec des boutiques en bois; lorsque la populace de Mexico est émue par le souffle des révolutions, elle se précipite sur le Parian et le dévaste en quelques instants en ruinant les malheureux marchands auxquels le gouvernement, impuissant à détourner ce fléau, n'accorde aucune indemnité[1].

Malgré l'admirable salubrité du climat, Mexico est un séjour dangereux; deux périls qui sont imminents pour cette ville, les tremblements de terre [2] et les inondations[3],

[1] La plupart des magasins de modes, de tailleurs, de parfumeurs, de quincailliers sont tenus par des Français dont le commerce est extrêmement actif; ce que l'on nomme l'article de Paris, la bijouterie, la quincaillerie fine, l'horlogerie, les ombrelles, les parapluies, etc., tout cela est tenu presque exclusivement par des Français ou des Allemands ; leurs magasins sont décorés avec luxe.

[2] Sous le douzième vice-roi, Fray Carcia Guerra de l'ordre de Santo Domingo, en 1611, le 12 juillet, Mexico éprouva un tremblement de terre qui renversa plusieurs édifices ; il y eut une autre secousse le 24 août 1695 à minuit, qui se renouvela à sept heures du matin ; et l'année suivante, le jour de San Bartolomé, à deux heures après-midi, il y eut une secousse violente; ces malheureux événements eurent lieu sous le trentième vice-roi, don Gaspar de Sandoval, Silva y Mendoza, comte de Galve.

Sous le trente-cinquième vice-roi, don Fernando de Alencastre, Noroña y Silva, duc de Linarès, marquis de Valdefuentes, le 16 août 1711 fut signalé par un nouveau tremblement de terre qui dura une demi-heure et qui se renouvela deux mois plus tard.

[3] Sous don Louis de Velasco, deuxième vice-roi, eut lieu la première inondation à la suite de pluies extraordinaires qui durèrent quatre jours ; don Louis commanda que l'on fît la digue pour contenir les eaux du lac, c'était vers 1563.

En 1604, sous le gouvernement de don Juan de Mendoza, marquis de Montes-Claros, dixième vice-roi, on fit, à cause d'une inonda-

sont les causes de destruction qui la menacent; la première, bien que se renouvelant à de courts intervalles, n'a pas été violente depuis deux siècles, aucun des grands monuments de Mexico n'en conserve de traces visibles; la seconde est la plus grave; les eaux du lac de Tezcuco sont au niveau du sol de Mexico, les lacs de *San-Cristobal*, *Zumpango*, *Chalco*, *Jochimilo*, plus élevés que celui de Tezcuco, à l'époque de la fonte des neiges qui couronnent les hautes montagnes, déversent leur trop plein dans celui-ci, qui, sortant de son lit, renverse tout sur son passage et menace la ville d'une affreuse catastrophe; d'immenses travaux ont été entrepris pendant la domination espagnole; c'est alors qu'on entreprit le fameux *desague;* commencé en 1607, il fut quelquefois abandonné et repris, mais depuis 1804, on l'a définitivement abandonné; trente et un millions de francs ont été dépensés à cette œuvre de première utilité; mais soit par inexpérience, soit que la nature du terrain ne permette pas des constructions aussi gigantesques, toujours est-il qu'on n'a pu la conduire à bonne fin; que les travaux existants, tout immenses qu'il soient, sont insuffisants, et que, faute d'entretien, ce qui est fait menace ruine.

Sous la domination espagnole on agita la question d'a-

tion les chaussées de N. D. de Guadalupe et de San-Cristobal, on répara celle de San Antonio Abad, ainsi que la digue qui porte ce nom.

En 1629, sous le gouvernement du quinzième vice-roi, don Rodrigo Pachéco y Ossorio, marquis de Cerralvo, eut lieu la terrible inondation de Mexico qui dura deux ans et ne fut terminée qu'en 1631. Elle se renouvela en 1634, et c'est alors que l'on construsit la chaussée de San-Cristobal, avec les écluses comme on les voit aujourd'hui, pour empêcher la communication des petits lacs avec celui de Tezcuco.

bandonner Mexico pour reconstruire une autre capitale, mais cette entreprise eût été au-dessus de la résolution d'un peuple méridional, et Mexico attend aussi patiemment le déluge qui doit l'effacer de la surface de la terre, que l'insouciante Naples, endormie au bruit des éruptions du Vésuve qui la consumera quelque jour.

Cependant le délai de trois jours accordé par le commandant Leray pour que le congrès manifestât ses intentions, allait expirer, et rien ne paraissait annoncer la résolution que les Mexicains avaient prise, lorsque M. Cuevas fit demander une entrevue au commandant Leray, dans laquelle il lui remit une lettre adressée à l'amiral Baudin, qui contenait la réponse que le congrès avait faite; en remettant cette importante missive, M. Cuevas renouvela les vœux qu'il formait pour que la paix ne fût point troublée entre les deux gouvernements; nous devions bientôt lui voir mettre en pratique aux conférences de Jalapa ses véritables pensées et avoir la mesure de son attachement à la France.

Le troisième jour touchait à sa fin, il fallait nous préparer de nouveau à reprendre le lendemain nos places dans la diligence, et à suivre jusqu'à Vera-Cruz cette route trop mouvementée que nous connaissions si bien. J'avais ainsi, bien malgré moi, terminé mes promenades dans Mexico, où je dois dire que le bien et le mal sont mesurés d'une manière à rendre bien des villes jalouses de cette grande et belle capitale.

Il semblerait qu'en si peu de temps on ne doit pas assez connaître une ville pour la regretter vivement, j'aurais dû partir avec une parfaite insouciance d'esprit, j'en étais bien loin; toutefois j'ai, comme beaucoup d'autres, l'habitude

de rendre l'avenir solidaire du présent ; sans cesse le motif de notre voyage revenait à ma mémoire ; un sentiment mal défini me faisait prévoir, comme possible, un retour à Mexico, nécessité par la force des choses, et cet espoir tout léger et mal fondé qu'il pût être, suffisait pour adoucir mes regrets.





CHAPITRE X.

Retour à Vera-Cruz.

Trois jours seulement à Mexico! Ce n'était véritablement pas assez pour voir tout ce que cette capitale renferme d'intéressant, et prendre une idée approximative des environs; j'aurais voulu, Solis ou Lorenzana à la main, parcourir les lieux illustrés par le lieutenant de Charles-Quint, j'aurais voulu me rendre compte des obstacles qu'il eut à surmonter pour arriver au terme de l'une des plus grandes entreprises des temps modernes; je me serais représenté ces combats de géants sur le théâtre où ils furent livrés, et malgré les grands changements qui ont été apportés depuis ce temps,

il m'aurait été possible de rebâtir l'ancienne Tenochtitlan, avec ses cinq chaussées, ses rues étroites et ses nombreux canaux; mais il faut du temps pour méditer et rêver, et les exigences de la diplomatie et du service militaire nous rappelaient à Vera-Cruz. Le délai fixé par le commandant Leray était, comme je l'ai dit plus haut, expiré depuis la veille; à quatre heures du matin (heure parfaitement incommode) la diligence s'arrêtait devant notre porte (c'est une galanterie qu'elle ne faisait qu'à nous, les autres voyageurs avaient dû aller la rejoindre longtemps avant); nous vîmes avec effroi qu'il y avait déjà quatre personnes dans l'intérieur, la diligence étant à neuf places, ainsi que l'affirment les administrateurs, il me paraissait impossible de faire entrer six personnes de plus dans l'espace rétréci qui était inoccupé; effectivement la chose fut abandonnée après plusieurs tentatives infructueuses, et l'un des soldats de notre escorte monta sur la voiture; moyennant cet expédient, nous fûmes exactement aussi pressés les uns contre les autres que lorsque, trois jours avant, nous arrivions à Mexico.

Nous reçûmes en montant en voiture une de ces nouvelles qui font paraître le chemin moins long, parce qu'elles préoccupent vivement l'esprit : la diligence qui devait arriver la veille de Vera-Cruz était en retard, on n'avait pas d'abord conçu d'inquiétude sur la cause probable de cet événement, mais on apprit depuis qu'elle avait été attaquée et volée à peu de distance de Puebla de los Angeles, et l'on nous racontait la chose en bloc et sans détails en nous souhaitant un bon voyage. Dans la circonstance actuelle nous n'avions aucun motif d'inquiétude, quatorze hommes de cavalerie devaient accompagner la voiture, et à chaque

poste un nombre pareil de protecteurs nous était assuré; les voleurs, qui ne pouvaient pas l'ignorer, ne se seraient certainement pas hasardés à nous attaquer.

Dès que nos effets furent arrangés convenablement ainsi que nos jambes (j'avoue que ce dernier point fut le plus difficile), nous partîmes emportés au grand galop en traversant ces rues désertes dont le silence était troublé par le bruit que nous faisions, rendu plus sonore et plus retentissant par le repos de tout ce qui nous environnait; les chevaux de la diligence et ceux de l'escorte piaffaient et tiraient des étincelles des cailloux roulés qui sont encastrés dans les rues; le roulement des roues formait une basse continue à cette sérénade d'un nouveau genre, avec laquelle nous saluions, en partant, Mexico endormie.

A la puerta San-Lazaro, nous atteignîmes la diligence d'Orizaba, qui partait en même temps que nous; les voyageurs de cette dernière voiture n'étaient pas fâchés de cette heureuse circonstance qui les mettait ainsi sous la protection de l'escorte d'honneur et de sûreté qui nous avait été accordée; la voiture avait même attendu un peu pour cela, et la chose en valait la peine. Il se passa beaucoup de temps avant que toutes les formalités nécessaires pour faire ouvrir une porte de Mexico fussent terminées; enfin nous sortîmes de la ville.

Il n'y a qu'une route pour les voitures de Mexico à Vera-Cruz; je la connaissais déjà, bien qu'un peu superficiellement, et j'aurais vivement désiré suivre celle qui passe par Tlascala; mais il n'y fallait pas songer : elle n'est praticable que pour les chevaux et les mulets, et je savais, par l'expérience des chemins où passe la voiture, que ceux

où elle ne passe pas doivent être véritablement mauvais : les Mexicains sont incapables d'exagération sous ce rapport.

Nos compagnons de voyage achevaient leur nuit, interrompue sitôt; j'attendis qu'il fit jour pour faire connaissance avec eux : il y avait un jeune avocat de *Merida*, capitale du Yucatan, qui venait de se faire recevoir docteur en droit à Mexico, il retournait dans son pays pour y exercer sa profession, en déplorant que le blocus l'obligeât, pour retourner à Campêche, à prendre le paquebot anglais qui le conduirait à la Havane, où il attendrait une occasion pour retourner à Merida; le second était architecte; le troisième, fils d'un riche mineur de *San-Luis Potosi;* le quatrième, un Allemand qui, après un long séjour au Mexique, retournait dans sa patrie.

Après le second relai, nous rencontrâmes la diligence qui aurait dû arriver la veille à Mexico; les pauvres voyageurs étaient encore émus du malheureux événement dont ils avaient été victimes; nous nous arrêtâmes pour recueillir, de la bouche même des acteurs, les détails de cette scène sanglante.

A la sortie de Puebla, dans un vallon qui traverse la route (elle est très-montueuse en cet endroit), plusieurs voleurs, nous ne pûmes en savoir le nombre exact, sortirent à l'improviste de derrière quelques buissons où ils étaient en embuscade; tous étaient à cheval; ils tirèrent d'abord un coup de fusil en guise d'avertissement, en criant au cocher d'arrêter, mais ce n'est pas chose facile que de retenir cinq chevaux lancés au galop sur un plan incliné; le cocher se mit cependant en mesure d'obtempérer à leur invitation, les voleurs trouvant probablement qu'il n'obéis-

sait pas assez vite à leurs ordres, tirèrent deux autres coups de fusil, l'un atteignit le cheval qui était en tête et le renversa mort , ce qui arrêta la voiture à l'instant même; l'autre était dirigé sur le cocher, mais il frappa un domestique de la poste, qui était sur le siége; le coup fut mortel , ce malheureux eut la tête traversée et tomba par terre, ne donnant plus aucun signe de vie; ce qu'il y a de fatal, c'est que cette victime n'occupait cette place que momentanément; il devait ramener le cheval de renfort que nous avions attelé à la diligence pour passer ces ravins difficiles et les côtes dont nous avons déjà parlé.

La voiture ainsi arrêtée violemment, les voleurs purent exécuter leur œuvre de rapine; tout l'argent, tous les bijoux furent leur proie; non contents de ce riche butin (un seul voyageur portait cent vingt onces d'or, dix mille francs) ils descendirent les malles, les valises, en forcèrent les serrures et prirent tout ce qui était à leur convenance; un médecin français qui allait s'établir à Mexico, perdit tout ce qu'il apportait de France, argent, lettres de change, troussse, boîtes à instruments, bijoux, tout lui fut pris; les autres voyageurs ne furent pas épargnés, mais aucun ne portait sa fortune entière, comme notre malheureux compatriote. Ces infortunés étaient encore à dresser l'inventaire de leurs pertes quand nous les rencontrâmes. La veille, après leur malheureuse rencontre, ils avaient été coucher à Rio-Frio, où on les avait retenus jusqu'à ce que la justice, qui était accourue de Puebla, non sans s'exposer au même danger, eût constaté le crime : ce sera probablement la seule satisfaction que les malheureux volés retireront de cette démar-

che, ou bien les Mexicains auraient complétement oublié les traditions espagnoles ; il faut ajouter toutefois que dans un pays aussi désert, il est plus que difficile de suivre la trace des malfaiteurs ; ils n'ont, pour être sûrs de l'impunité, qu'à mettre deux ou trois montagnes entre eux et ceux qui les poursuivent.

Nous retrouvâmes à Rio-Frio nos compatriotes aubergistes dans la plus vive anxiété, mille bruits contradictoires circulaient déjà sur l'issue de la mission du commandant Leray, et ils étaient parvenus à trouver des échos jusque dans cette sauvage vallée. Leurs craintes étaient sans fondement, mais je fus touché de leur affliction, et je ne les quittai pas sans un vif sentiment de commisération ; j'ignorais l'issue qu'auraient nos différends avec le Mexique ; si elle était sanglante, ces infortunés avaient tout à craindre de la férocité de leurs voisins ; dans une ville, on peut espérer de sauver ses jours, même au milieu des plus grands bouleversements, mais trois Européens seuls, entourés de sauvages à demi-civilisés, n'auraient pu ni fuir, car ils étaient trop loin de toute retraite, ni se défendre. Que pouvaient deux hommes et une femme contre une multitude ?

A notre arrivée à Tesmelucas, don Calisto Zaragoza (car nous avions heureusement notre ancienne connaissance avec nous) se présenta au chef du poste pour réclamer l'escorte qui devait nous conduire à Puebla, il revint à nous consterné ; tous les soldats qui formaient la station avaient été envoyés à la poursuite des voleurs qui avaient la veille dévalisé la diligence ; l'escorte nous manquait ainsi dans le lieu le plus dangereux de toute la route, sans qu'il y eût moyen d'y remédier, car il était impossible de pro-

poser aux cavaliers qui nous suivaient avec peine, de redoubler à l'instant même.

C'était une circonstance fâcheuse, mais à laquelle il n'y avait aucun remède; nous prîmes bravement notre parti, et seuls nous nous lançâmes en avant, aussi vite et même plus vite que si nous avions eu la cavalerie à nos côtés.

La route fut rapidement parcourue, et nous arrivâmes en peu de temps à une lieue environ de Puebla de los Angeles; à la place où la diligence avait été arrêtée. Quel ne fut pas mon étonnement en voyant sur le théâtre de cet événement une quinzaine d'hommes à cheval, armés de fusils, porteurs de mines tellement suspectes que je les pris pour les mêmes acteurs qui s'apprêtaient à donner une seconde représentation de leur savoir faire; tout le monde y aurait été trompé : nous avançâmes toutefois sans la moindre irrésolution, et quand nous les eûmes rejoints, un *vayan ustedes con Dios* (allez avec Dieu), salut espagnol, me fit voir qu'il ne faut jamais se hâter de juger sur l'apparence; ces cavaliers étaient d'honnêtes et paisibles habitants de Puebla qui retournaient chez eux après avoir été essayer des chevaux dans la campagne, et qui s'étaient armés à cause de la mauvaise réputation que la route avait acquise depuis longtemps et dont elle venait récemment de prouver qu'elle était digne.

Notre séjour à Puebla, aussi court que le premier que nous y avions fait, ne me permit guère d'augmenter les notes que j'avais déjà prises; tout le monde m'avait vanté la beauté de cette ville, et j'aurais bien voulu pouvoir y séjourner, ne fût-ce qu'un jour; il n'y fallait pas songer; les seules promenades que je pus faire dans les rues ne m'ap-

prirent rien de nouveau, et comme je m'y trouvais un dimanche, les boutiques et les magasins étaient fermés, et la ville, livrée au seul éclairage des reverbères espagnols (l'enfance de l'art) qui brillent dans les rues comme des vers luisants dans une forêt, présentait partout une profonde obscurité.

A peine don Calisto Zaragoza fut-il descendu de voiture qu'une foule innombrable, plus compacte encore que celle qui nous avait déjà accueillis dans cette ville, l'entoura en l'accablant de questions multipliées, auxquelles il répondit des choses d'autant plus mystérieuses et moins compromettantes qu'il ne savait pas un seul mot de tout ce qui s'était passé entre le commandant Leray et le gouvernement mexicain. Don Calisto fendit toutefois la foule pour se rendre auprès du commandant militaire de la province qui le faisait demander et nous prévint que nous ne le reverrions qu'au moment du départ.

Ce moment fut signalé, le lendemain matin, par le bruit de l'escorte qui se rangeait en bataille devant l'auberge, la journée que nous avions à faire était la plus longue de toute la route, aussi le conducteur devançait-il l'heure habituelle du départ; on avait doublé l'escorte; je ne savais s'il fallait attribuer cette mesure à une précaution ou à un redoublement d'égards inspiré par l'importance de la ville que nous avions à traverser; au relais suivant nous eûmes le nombre d'hommes habituel.

Avant d'arriver à *Nopaluca*, où nous devions dîner, nous vîmes, au bord de la route, une croix nouvellement plantée sur la terre fraîchement remuée; c'était l'annonce d'un assassinat : les Mexicains ont suivi en ceci la coutume

espagnole [1], et, comme leurs pères, ils avaient placé quelques pierres au pied et sur les branches de la croix. Cet usage de déposer des pierres sur les tombes remonte à la plus haute antiquité; les Arabes l'ont conservé et le pratiquent de nos jours, et chaque passant, en déposant une pierre, récite une prière pour le repos de l'âme du défunt.

A Nopaluca, l'escorte nous manqua comme à Tesmelucas; les soldats étaient partis la veille pour une expédition : nous fûmes encore réduits à nous garder nous-mêmes; nos compagnons de voyage me paraissaient amis de la sécurité, car ils supportaient impatiemment cette privation, je dois en excepter don Calisto et les deux soldats d'escorte, qui, j'en suis convaincu, se seraient conduits dans l'occasion en braves et loyaux militaires.

Malgré la précaution que nous avions prise de devancer l'heure du départ, des retards dans les relais, des chevaux fatigués et les mauvais chemins nous firent arriver quatre heures plus tard à Perote, où nous devions coucher, que l'heure habituelle de la diligence; en approchant de la ville nous eûmes une alerte, le cocher, malgré l'obscurité, vit s'avancer sur lui trois hommes à cheval, le soldat placé en sentinelle sur l'impériale les aperçut également, il saisit son fusil, l'arme et couche en joue les arrivants; le domestique du commandant Leray, placé de manière à voir ce

[1] En Espagne et dans le royaume de Valence surtout, les chemins sont hérissés de croix de meurtres, ainsi que les angles des maisons; il y a sur chacune une inscription formulée presque de la même manière, qui indique le nom du mort; j'en ai vu une assez singulière auprès de Valence; elle était ainsi conçue : « Ici mourut (le nom du mort) qui fut assassiné par un homme qui n'avait pas ses vertus. » Ce qui me paraît incontestable.

qui se passait sur la route, prend un pistolet et l'arme : nous imitons ce mouvement et nous allions faire une décharge générale au premier signal ; heureusement cette fatale méprise n'eut pas lieu, les cavaliers se firent reconnaître, le premier était le maître de l'auberge de Perote, qui ne pouvait résister à l'inquiétude qui le tourmentait depuis le vol de la diligence, et voyant un retard inaccoutumé, avait fait préparer des chevaux, et suivi de deux domestiques, s'était avancé à notre rencontre; l'intérêt que don Alejandro (c'est le nom de notre hôte) prit à nous, faillit lui coûter cher et nous lui témoignâmes toute la satisfaction que son procédé généreux nous faisait éprouver.

Le lendemain (toujours de grand matin), nous eûmes pour sortir de Perote, une escorte qui avait fait ses preuves la veille, sous les ordres d'un capitaine de cavalerie habitant de Jalapa; ces cavaliers s'étaient mis à la poursuite d'une bande de malfaiteurs qui, depuis quelques jours, s'était présentée dans le pays, ils avaient rencontré ces bandits et les avaient faits prisonniers, mais non sans combat, le capitaine, avec qui nous avions soupé le soir même, à son retour de l'expédition, nous dit qu'ils avaient fait une résistance désespérée, il avait dû agir avec vigueur et tuer de sa main le chef de la bande; d'un coup de lance entre les deux épaules il l'avait abattu à ses pieds; transporté dans les prisons de Perote, le moribond y était mort en arrivant : quelques autres voleurs avaient été blessés, mais aucun n'était en danger, et la route était ainsi momentanément assainie : ce brave capitaine revint avec nous jusqu'à Jalapa où il habitait.

Nous étions ainsi parfaitement dégagés d'inquiétude,

sous le rapport des voleurs, et nous nous en félicitions lorsqu'il nous arriva, en descendant la côte de Perote, l'accident le plus désagréable pour des voyageurs, la soupente de gauche cassa net : nous étions à une lieue de la ville, il n'y avait pas moyen d'y retourner, nous allâmes, au petit pas, à quelques centaines de toises du lieu de l'accident, à la hacienda (ferme) de San-Martin del Molino, où nous pouvions espérer de pouvoir réparer l'accident; il faisait un froid extrême, et nous ne fûmes pas fâchés de mettre pied à terre pour rétablir la circulation du sang.

Nous eûmes tout le temps nécessaire et au-delà pour nous promener et voir en détail la ferme considérable dont nous étions devenus les hôtes involontaires, il fallut détacher un dragon de l'escorte pour aller jusqu'à Perote chercher les outils nécessaires pour réparer l'avarie, et même une soupente, s'il en trouvait une convenable, pour remplacer celle qui avait manqué; pendant ce temps le conducteur, dont l'esprit était fertile en expédients, en trouva un qui simplifiait singulièrement la question, il plaça un épais et large madrier qui reposait l'une de ses extrémités sur l'essieu des roues de derrière, l'autre sur l'avant-train et soutenait parfaitement la caisse; l'élasticité n'était pas la qualité dominante de ce support improvisé, mais il serait injuste de ne pas avouer que l'on ne pouvait rien désirer de plus parfait sous le rapport de la solidité.

Pendant notre halte forcée, le jour allait se faire, tous les domestiques et les laboureurs de la ferme se rassemblèrent au nombre de soixante environ auprès d'une petite chapelle où le dimanche un prêtre vient dire la messe; lorsque les étoiles commencèrent à pâlir, lorsqu'une teinte

dorée colora le ciel du côté de l'est, ces campagnards se placèrent sur deux rangs et entonnèrent un chant harmonieux, malgré la rudesse de leurs voix ; six ou sept d'entre eux chantaient un verset à l'unisson, en donnant les notes les plus élevées d'une voix de poitrine que nos plus célèbres chanteurs auraient enviée, le reste des chanteurs reprenait en chœur avec des basses superbes dominées par les sons des premiers qui recommençaient le même verset; j'ai assisté à bien des solennités musicales, jamais je n'ai été plus ému qu'en écoutant ce chant simple et religieux au milieu d'un pays sauvage : ils demandaient à Dieu de répandre sa bénédiction sur la journée qui commençait et sur les travaux auxquels ils allaient se livrer, de leur accorder le pain quotidien ; c'était une amplification du Pater, cette admirable prière qui convient à tous les hommes ; ces paysans appellent ce chant l'*alba* (l'aube); quand il fut terminé, chacun se chargeant d'un instrument aratoire, se dirigea vers le lieu de ses travaux.

Jusqu'à las Vigas notre voiture résista, et nous applaudissions à l'invention du conducteur; mais en arrivant au relai, l'autre soupente cassa, la caisse renvoyée rudement par le madrier, retombait à chaque cahot sur la malheureuse soupente qui finit par céder. Si nous avions été embarrassés à San-Martin del Molino, nous l'étions bien plus encore à las Vigas, du moins à notre premier accident nous pouvions espérer rencontrer des ressources à Perote; à las Vigas, tout nous était enlevé, même l'espérance, mais le conducteur, inépuisable en expédients, employa une grande quantité de cordes d'aloès, qu'il put enfin se procurer, à faire une soupente; à force de tourner sa corde, il en vint à son honneur,

au bout d'une demi-heure nous pûmes nous remettre en route. Malgré l'insuffisance des moyens, les réparations étaient bien faites, car la voiture résista et nous eûmes à traverser le plus mauvais chemin de toute la route.

Toutefois elle devait nous jouer encore un mauvais tour, cette malheureuse voiture; la côte de San-Martin de Soldado que nous avions montée à grand'peine en venant, se descend au galop, nous eûmes des sauts et des secousses à donner le mal de mer aux gens les plus habitués au roulis et au tangage, cela dura une heure environ; j'étais assis dans le fond avec le commandant Leray et don Calisto Zaragoza, lorsque je sentis le banc sur lequel j'étais assis, s'abaisser tout à coup, et je me trouvai les genoux à la hauteur du menton, le taquet qui soutenait le banc de mon côté avait cédé à la violence des mouvements, et j'étais assis par terre sans oser me remuer; le docteur Plane prévoyant que nous ne trouverions pas de vin le long de la route, avait mis derrière chacun de nous une bouteille de vin du Rhin, je craignais de la briser si je faisais un seul mouvement pour changer de position, et j'étais tenu immobile par la crainte où j'étais que mes pistolets, sur lesquels je me trouvais assis, ne partissent; mon supplice dura jusqu'à Jalapa, et je parvins après beaucoup d'efforts à sortir de la voiture; le taquet avait résisté du côté du commandant Leray de manière que don Calisto, assis sur le milieu de ce plan incliné, devait avoir beaucoup de peine à conserver sa position, et bien qu'il n'en témoignât rien, je suis persuadé qu'il ne fut pas le plus fâché de notre arrivée à Jalapa.

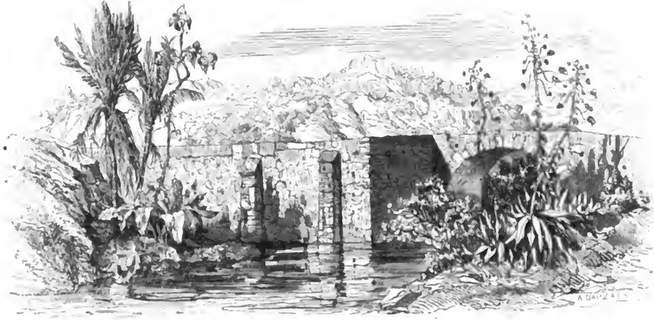
Nous fûmes entourés par une foule immense qui cherchait à lire sur nos physionomies le résultat de notre

voyage. Jalapa est, par son voisinage de Vera-Cruz, une des villes les plus intéressées à la solution pacifique du différend; nous fûmes impénétrables.

Le chemin de Jalapa à Plan del Rio, où nous devions passer la nuit, n'offrit rien de bien remarquable; en sortant de Jalapa, le capitaine, qui avait commandé si heureusement la veille une expédition contre les voleurs, et qui était depuis Perote notre compagnon de voyage, fit arrêter la diligence devant sa maison, agréable habitation située à peu de distance de la ville; il fit préparer en quelques instants une corbeille de beaux fruits cueillis dans son jardin, des oranges, des grenadilles, de gigantesques pamplemousses et surtout l'icaque [1], dont le goût légèrement aigrelet fait le plus grand plaisir pendant les fortes chaleurs. Ce cadeau, relevé encore par la courtoisie avec laquelle le capitaine nous l'offrit, nous fit le plus sensible plaisir.

Nous eûmes, en arrivant à Plan del Rio, un des plus magnifiques couchers du soleil que l'on puisse voir, bien qu'habitué à cet imposant spectacle, j'en fus frappé et j'admirai longtemps les admirables teintes dont le soleil colorait les beaux arbres qui couvrent le fond de la vallée, en se reflétant dans une rivière paisible et limpide qui invitait à s'y baigner; je me laissai tenter, et jamais je n'ai pris de plus agréable bain : d'immenses mimosas étendaient leurs longues branches au-dessus des eaux, des palmiers élégants sortaient de l'épaisseur du feuillage, sur le penchant de la montagne, des bananiers au vert tendre, à l'aspect soyeux, mêlaient leurs couleurs printanières à la

[1] On en fait de délicieuses confitures.



PLAN DEL RIO.

couleur sombre des grands arbres; c'était une image du Paradis, et pour que la comparaison fût complète, on me dit, au sortir du bain, de me défier des serpents qui pullulent en raison de l'abondance de la végétation.

C'était une véritable dérision que d'appeler *passer la nuit* la halte que nous fîmes à Plan del Rio, nous nous couchâmes à neuf heures, à dix heures et demie on vint nous réveiller pour partir à onze. Tout endormi que j'étais, je subis cet ennui sans trop murmurer, c'était la dernière journée qui nous séparait de Vera-Cruz; j'allais revoir la mer, les navires, mes amis, me mettre sous la protection du pavillon français, tout cela valait bien que l'on me réveillât avant le temps, c'était une trop grande compensation à un léger ennui pour que j'y songeasse longtemps.

Bien me prit d'avoir vu la route dans mon précédent voyage, car la lune fut tellement lente à se lever qu'elle ne commença guère à nous éclairer que quand nous arrivâmes à Puente-Nacional, mais alors aussi, la lumière fut d'une admirable limpidité, la beauté du paysage qui nous entourait fit naître en moi le désir, pour mieux le voir, de monter la côte à pied; bien que ce fût pendant la nuit, la chaleur était étouffante; cette gorge resserrée entre deux rochers, à l'abri de toute brise qui puisse la rafraîchir, conserve pendant la nuit une atmosphère lourde, et l'on y respire un air tiède et pesant qui oppresse; pour éviter la poussière, je pris parmi les broussailles qui bordent le chemin et j'arrivai bientôt au sommet de la côte où je m'assis pour attendre les autres voyageurs qui, aux dépens de la jouissance que leur aurait procurée la

vue que l'on découvrait au bout de la promenade, ménagèrent un peu mieux les jambes que je ne l'avais fait; j'étais plongé dans la contemplation la plus douce, lorsque j'entendis un bruit assez singulier s'élever des broussailles, cela ressemblait assez à un morceau de bois strié que l'on frotterait vivement contre un bâton; comme le bruit semblait se rapprocher, je ne fis qu'un saut jusqu'au milieu de la route, afin de pouvoir mieux distinguer sur la poussière blanche, quel était l'hôte de ces bois qui venait me visiter; à ce moment Prieto, l'un des deux soldats qui nous accompagnaient, arriva à mes côtés, je lui dis d'écouter, le bruit recommença de nouveau : « Una vivora de cascabel! [1] » s'écria Prieto. Je m'applaudis à ces mots de m'être mis à l'abri, bien que ces reptiles n'attaquent pas généralement l'homme, j'aurais pu par mégarde en être mordu, et nous n'avions aucun moyen de porter remède à la blessure dangereuse que j'aurais reçue.

Nous passâmes de nuit aussi à Paso de Ovejas, nous aurions bien désiré faire une visite aux officiers qui nous avaient fait un si bon accueil il y avait quelques jours, mais

[1] Un serpent à sonnettes; en racontant mon aventure à l'architecte, notre compagnon de voyage, il me dit que faisant construire, il y avait peu de temps, un ingenio (fabrique de sucre), comme il se promenait dans de hautes herbes qui poussaient en liberté dans un endroit qui n'était pas encore défriché, il lui sembla qu'il traînait quelque chose après lui, qui se serait engagé entre la botte et le pantalon, l'obscurité ne lui permit pas d'abord de bien distinguer, mais arrivé à la lumière, il reconnut, non sans terreur, ce qu'il traînait ainsi : c'était un serpent trigonocéphale, qui avait mordu dans le talon de la botte, avec tant de violence, qu'il n'avait pu dégager ses dents; prendre son couteau et décapiter son redoutable ennemi fut, pour l'architecte, l'affaire d'un instant.

il ne fallait songer à remplir aucun devoir de politesse à cette heure.

Nous fûmes obligés, par les mauvais chemins, à descendre plusieurs fois pour passer à pied les plus désagréables passages, et cependant le postillon avait une clarté magnifique pour diriger ses chevaux, que doit-il donc arriver par un temps de pluie, où tout est noir?

Le jour arriva avant que nous fussions entrés à Paso de Sopelotes, une brume des plus intenses chargeait le ciel à l'horizon; c'était un bienfait de la Providence, sans elle nous eussions été rôtis, brûlés par le soleil qui avait, depuis que nous étions entrés dans tierra caliente, repris toute son énergie; pendant que l'on relayait, nous vîmes passer trois litières [1] emportant à Jalapa, dans le haut pays, plusieurs personnes de Vera-Cruz, qui, craignant une collision et se souciant peu d'en être les témoins, se faisaient transporter loin du théâtre de la guerre.

Entre Paso de Sopelotes et Santa-Fé, on me montra un petit sentier conduisant à *Manga de Clavo*, résidence du général Santa-Anna, retiré momentanément des affaires et attendant, comme Cincinnatus, qu'on vînt de nouveau l'arracher à sa charrue.

[1] Rien n'est plus simple que ce mode de transport : deux longs morceaux de bois sont retenus par des sangles qui passent sur la selle de deux mulets placés l'un devant l'autre, ces deux perches sont maintenues à une distance égale par deux traverses éloignées de six pieds et demi environ, et laissant à la litière une largeur de quatre pieds environ; une toile est fortement tendue, quatre montants soutiennent une espèce de dais auquel des rideaux sont adaptés; les voyageurs qui redoutent les mauvais chemins préfèrent ce moyen peu accéléré et très-coûteux.

Les mules que nous prîmes à Santa-Fé étaient déjà fatiguées, quand on les attela à la diligence, et je craignais d'échouer au port, c'était le dernier relais avant Vera-Cruz; le soleil déjà élevé, avait dissipé la brume et nous eûmes à subir sa puissante chaleur dans les fameux callejones de Santa-Fé qui, par la concentration des rayons, rendent plus intense et plus directe leur redoutable influence; tout à coup j'oubliai la chaleur et les mules qui nous traînaient au pas dans ce gouffre étouffant, je venais, au travers des arbres, d'apercevoir la ligne azurée de la mer, bientôt nous dépassâmes les quelques maisons de Bergara, et cinq minutes plus tard nous roulions sur la plage; la mer était calme, unie et transparente comme un beau lac; je crus distinguer de la fumée au large, en regardant mieux je m'assurai que je ne me trompais pas, les navires à vapeur le *Météore* et le *Phaéton* mouillèrent dans la journée à Sacrificios.

Nous fûmes retenus quelques minutes à la porte de Mexico par laquelle nous entrâmes à Vera-Cruz, et enfin nous arrivâmes, en traversant une foule immense qui se pressait sur notre passage, à l'hôtel que nous avions quitté quelques jours auparavant, où nous attendait M. Briavoine, négociant français, qui nous offrit l'hospitalité chez lui; nous avions fort à faire pour réparer le désordre de la route, avant de nous présenter chez le général Rincon, et nous acceptâmes; à peine étions-nous installés, que M. Doret, chef d'état-major de l'amiral Baudin, et M. Chauchard, capitaine du génie, vinrent nous serrer la main, ils étaient en parlementaires à Vera-Cruz.

La maison de M. Briavoine fut bientôt envahie par les Français résidant à Vera-Cruz, tous auraient voulu con-

naître l'issue du voyage, mais le pli ne devait être ouvert que par l'amiral, et leur juste curiosité dut se contenter des paroles vagues que nous leur donnâmes ; du reste je leur dois cette justice qu'ils paraissaient tous décidés à subir toutes les conséquences qu'entraînerait la guerre, si elle devenait inévitable, préférant, par un noble sentiment qui prenait sa source dans l'orgueil national, le redressement des griefs articulés par les Français, au prix même de leurs fortunes et de leurs vies, à une paix illusoire qui eût tout laissé dans l'indécision ; j'ajouterai ici que les Français que nous vîmes à Mexico pensaient tous de même, j'en fus trop vivement ému alors pour que je puisse l'avoir oublié.

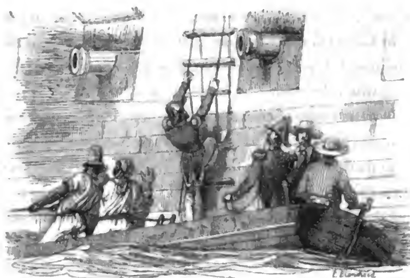
Le général Rincon nous reçut avec cordialité, plutôt comme s'il eût revu des amis, que comme des personnes avec lesquelles il serait peut-être le lendemain en hostilités ; le général nous parla avec enthousiasme de la France ; il a été élevé au collége des ingénieurs en Espagne, qui a fourni de brillants sujets dans cette arme, et il fit ses premières armes contre la France, pendant la guerre de l'indépendance. Il avait pu, par l'éducation d'abord, et ensuite par la guerre et la connaissance des hommes, apprécier les fruits de cette vieille civilisation d'Europe, si décriée par les enfants ingrats d'Amérique, qui lui doivent tout et qui ont tourné leurs premières armes contre le sein de leur mère, et il semblait heureux de serrer la main de personnes élevées comme lui et avec lesquelles il se trouvait en si parfaite communauté d'idées.

Enfin il fallut se rendre à bord, nous ne quittâmes pas sans émotion ce digne général, et surtout don Calisto Zaragoza, qui nous avait, autant que cela dépendait de lui,

adouci les aspérités d'un aussi long voyage, autant par les bons procédés qu'il eut envers nous, que par sa conversation toujours dictée par un cœur excellent et par un esprit cultivé.

Nos compatriotes se pressaient en si grand nombre sur nos pas que l'on fut obligé de doubler les factionnaires de la porte de Mer, pour faire régner un peu d'ordre dans ce tumultueux cortége; le canot du commandant Leray nous attendait, nous sautâmes dedans, et en peu d'instants nous fûmes éloignés des Français arrêtés sur le rivage, et qui nous saluaient encore du geste longtemps après que nous étions dans l'impossibilité de les entendre.





CHAPITRE XI.

Négociations.

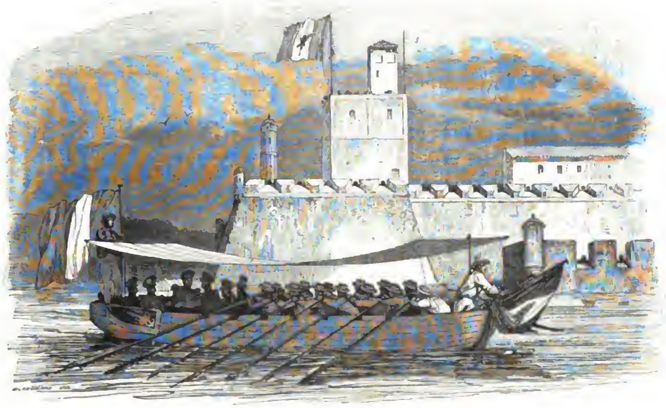
Le pavillon français flottait à l'arrière du canot, sur l'avant, celui du Mexique déployait ses couleurs, et tous deux, agités par une brise douce, se détachaient sur un ciel d'un azur lumineux; nous voyions que les navires que nous avions laissés au mouillage avaient été rejoints par de nouveaux, et que nos forces étaient considérablement augmentées. M. Doret voulut bien contenter notre curiosité pendant que chaque coup d'aviron nous rapprochait de la division.

Le premier novembre, la frégate la *Gloire*, la corvette

la *Créole*, la gabarre la *Fortune*, capitaine Bermont, et le brig le *Cuirassier*, venant de la Havane, étaient arrivés au mouillage; les trois premiers à Sacrificios, le dernier à l'île Verte; une relâche de huit jours avait suffi à la *Gloire* et à la *Créole* pour remplir consciencieusement les ordres de l'amiral; un service fut organisé pour faire transporter sur des bâtiments de commerce, de l'eau, des bœufs et des légumes frais, et l'on n'avait plus à craindre de voir se renouveler les privations éprouvées par la division commandée par le commandant Bazoche.

Le brig l'*Oreste*, commandé par M. Marc, capitaine de corvette, et la corvette la *Sarcelle*, sous les ordres de M. Bérar, lieutenant de vaisseau, arrivèrent au mouillage de l'île Verte le 3 novembre, venant également de la Havane.

Dans la prévision d'une rupture, l'amiral avait jugé à propos de faire reconnaître le banc de la Gallega qui s'étend au nord de Saint-Jean d'Ulùa, et dont les cartes donnent un tracé inexact; il était de la plus haute importance d'avoir un bon relevé consciencieux; le projet de l'amiral étant d'opérer le débarquement et de faire donner l'assaut de ce côté, le seul où il pût être tenté, il devenait indispensable de savoir si les colonnes d'assaut pourraient marcher sans être arrêtées à chaque pas ou obligées à des détours qui, en détruisant la simultanéité et la célérité de l'expédition, en compromettraient le succès. Le prince de Joinville reçut l'ordre d'aller, pendant la nuit du 3 au 4 novembre, reconnaître le plateau et la distance à laquelle les bateaux à vapeur trouveraient assez d'eau pour s'approcher des glacis de la forteresse.



FORT DE SAN JUAN DE ULÙA AU SUD.

Le prince désigna pour l'accompagner, M Desfossés, capitaine de corvette, son aide-de-camp M. Doret, M. Mangin, chef de bataillon du génie, M. Chauchard, M. Fabre-la-Maurelle, lieutenant de vaisseau, et M. Vincent, enseigne de vaisseau [1].

Le canot fit presque entièrement le tour du fort, puis le prince, suivi de ses officiers, avança dans l'eau jusqu'au pied des glacis; la reconnaissance était terminée, lorsqu'une sentinelle les aperçut et donna l'alarme; une trentaine de soldats débouchèrent par le chemin couvert et les poursuivirent pendant quelques instants en inquiétant leur mouvement de retraite, puis ils s'arrêtèrent, craignant sans doute une embuscade; une semblable audace pouvait y faire croire, et nos officiers effectuèrent tranquillement leur retour.

Les navires de l'escadre n'étaient pas demeurés oisifs pendant notre excursion à Mexico; des exercices journaliers avaient eu lieu, auxquels les artilleurs embarqués avaient pris part également.

Cependant nous approchions de l'île de Sacrificios, à un signal du commandant Leray, un des canotiers enleva le pavillon qui flottait à l'avant de l'embarcation; ce signal, convenu avec l'amiral, signifiait que les probabilités étaient pour la guerre; s'il m'était resté quelque incertitude à cet

[1] MM. Magnier de Maisonneuve, Ferré, Gervais, Barret, Laricherie, de Freycinet, élèves embarqués sur la *Créole*; M. Hello, chirurgien-major du même navire, demanda avec insistance à S. A. R. de faire partie de l'expédition, le prince refusa en disant que c'était une simple promenade, et que la présence du docteur semblerait indiquer quelque danger.

égard, la joie qui se manifesta sur la figure des officiers l'aurait promptement dissipée.

Notre arrivée à bord de la *Néréide* fut une véritable fête, le commandant Leray se rendit immédiatement auprès de l'amiral pour lui rendre compte de sa mission; le prince de Joinville, qui ne pouvait dissimuler sa joie de voir enfin arriver le moment de faire ses premières armes, s'était rendu auprès de l'amiral dès qu'il avait vu le signal désiré de tous; il voulait se venger à Vera-Cruz d'être arrivé trop tard à Constantine.

La dépêche du ministère des affaires étrangères de la république mexicaine avait pour but de demander à l'amiral plénipotentiaire d'établir des conférences afin de terminer à l'amiable les différends survenus entre les deux pays; il proposait pour le lieu de la réunion Mexico, Jalapa ou Vera-Cruz, toutefois il inclinait pour Jalapa [1].

L'amiral accepta avec empressement ces ouvertures qui pouvaient peut-être amener une réconciliation; quels que fussent les torts imputés au Mexique, ils appartenaient bien plus au gouvernement qu'au peuple lui-même, ils méritaient par conséquent plus d'indulgence que de colère; en conséquence, le lendemain de notre retour, le 8 novembre, un canot parlementaire, envoyé par l'amiral, portait au général Rincon la réponse à la note de M. Cuevas; l'amiral acceptait la conférence, et Jalapa pour le lieu où l'on se réunirait.

Malgré la démarche du gouvernement mexicain, malgré

[1] Voir plus bas ces dépêches, citées textuellement ou résumées selon leur importance.

l'apparente déférence du ministre aux demandes de la France, l'amiral jugeait la guerre imminente ; il exprima formellement son opinion à ce sujet en ajoutant que les négociations seraient infructueuses et impuissantes à ramener les Mexicains à la raison, quelques concessions que leur fît d'ailleurs la France ; mais tout en croyant à la guerre, l'amiral ne s'en cachait pas les difficultés ; malgré le désordre intérieur, la guerre civile dont ils étaient menacés, et la pauvreté du trésor, les Mexicains pouvaient résister longtemps et avec des chances de succès à une guerre d'invasion, et un blocus sur les deux côtes, pour être efficace, aurait exigé un grand nombre de navires, encore dans cette dernière hypothèse eût-il été à peu près impraticable dans certaines saisons.

En attendant la réponse de M. Cuevas, l'amiral, dans l'éventualité d'une rupture, ne voulant négliger aucun moyen d'assurer la réussite de sa glorieuse entreprise, résolut de reconnaître lui-même le plateau de la Gallega, cette fois la reconnaissance devait s'effectuer en grand nombre.

Le 12 novembre, à sept heures du soir, plusieurs canots armés en guerre vinrent silencieusement se ranger le long de la *Néréide;* pour éviter le bruit, les avirons étaient garnis d'étoupe à l'endroit où ils frottent contre le plat-bord, soixante hommes environ composaient les équipages de ces embarcations. A huit heures, l'amiral Baudin, le prince de Joinville et M. Lainé, capitaine de vaisseau, suivis d'un nombreux état-major [1] et de deux détachements

[1] MM. Laguerre, capitaine de corvette, commandant l'*Alcibiade* ;

fournis par la *Créole* et commandés par MM. Penaud, lieutenant de vaisseau, second de la corvette, et Allys, enseigne de vaisseau, poussèrent de la frégate en se dirigeant silencieusement, par une nuit obscure, vers la Gallega.

Dès que l'expédition eut débarqué sur le plateau, elle se divisa en deux pelotons : le premier, dirigé par l'amiral, que le prince de Joinville accompagnait, devait reconnaître la batterie de San-Miguel, à l'est du fort ; le second, commandé par M. Lainé, avait mission de pousser une reconnaissance jusqu'à la batterie Rincon, placée à l'ouest. Les détachements avançaient sans bruit, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, écoutant avec attention et jalonnant des hommes sur la route pour la reconnaître au retour ; en peu de temps nos marins purent distinguer les batteries et les constructions du fort ; ils entendaient les *centinela alerta* des factionnaires mexicains, bientôt ils purent voir les sentinelles ; M. Mengin allait toucher le parapet et les palissades des ouvrages avancés du fort, lorsque l'amiral, jugeant la reconnaissance terminée et convaincu que les compagnies de débarquement pourraient tenter l'assaut quand le moment en serait venu, donna l'ordre de rallier ; un chien avait entendu les explorateurs et se mit à aboyer avec force ; M. Desfossés, en revenant de porter les ordres de l'amiral, annonça qu'il était suivi ; M. Mengin faillit être enveloppé par les Mexicains qui arrivaient par le chemin couvert, toutefois on ne brûla pas une amorce, et les

Collombel, chef de bataillon d'artillerie, Mengin, Desfossés, Doret, Chauchard, quelques élèves, Moreau, secrétaire de l'amiral ; Golfier, chirurgien-major de la *Néréide*, et Hello, chirurgien de la *Créole*.

détachements s'étant rembarqués avec le plus grand ordre, rejoignirent l'escadre; à trois heures l'amiral était de retour à bord.

Le 14 novembre au matin, la frégate l'*Iphigénie* et le brig l'*Eclipse*, rallièrent la division et prirent mouillage à l'île Verte; ces deux navires, après une courte relâche à la Havane, insuffisante pour réparer les avaries qu'ils avaient éprouvés, avaient repris la mer après avoir seulement complété les approvisionnements les plus indispensables; le *Laurier*, complétement démâté, avait trop souffert pour se réparer même provisoirement, son état-major et son équipage, à la demande de son commandant Duquesne, bien digne de porter ce beau nom, passa en entier à bord de l'*Iphigénie*, comblant ainsi les vides occasionnés par l'épidémie. Un ordre du jour fit connaître aux équipages de l'escadre le dévouement honorable de ces trois navires :

« 15 novembre 1838.

« ORDRE DU JOUR :

« La frégate l'*Iphigénie* et le brig l'*Eclipse*, ont rallié « hier leur division.

« L'*Iphigénie* avait de grands travaux à faire à la Ha- « vane pour se mettre en état d'entreprendre une cam- « pagne, elle n'a passé que cinq jours dans le port, c'est « l'effort d'une admirable activité, c'est l'exemple du plus « noble zèle pour le service.

« L'*Eclipse* avait perdu son grand mât dans un ouragan, « son commandant n'a pas voulu rester à la Havane le « temps nécessaire pour réparer cette avarie.

« Il s'est hâté d'accourir ici avec un mât de fortune ; le « brig le *Laurier* avait éprouvé de plus grandes avaries « encore, il était complétement démâté ; il a été laissé à la « Havane, et son état-major et son équipage ont passé sur « l'*Iphigénie* pour revenir ici partager les chances de la « division. Honneur à l'*Iphigénie !* honneur à l'*Eclipse !* « honneur au *Laurier !* honneur aux commandants et aux « équipages qui se montrent animés d'une si noble ardeur « pour le service du pays ! Vive le Roi !

« Charles BAUDIN. »

Le même jour, vers dix heures du matin, les vigies signalèrent un canot parlementaire qui se dirigeait du môle de la Vera-Cruz vers la *Néréide ;* en moins d'une heure il fut à bord, au moment de l'inspection. Un colonel d'infanterie et don Calisto Zaragoza, étaient envoyés par le général Rincon pour remettre à l'amiral une dépêche de M. Cuevas, qui annonçait que le président Bustamente l'avait nommé ministre plénipotentiaire pour conférer avec l'amiral, et qu'il serait rendu à Jalapa le 17 courant.

Je fus enchanté que les envoyés arrivassent à bord au moment de l'inspection, car c'est alors qu'un navire se montre avec tous ses avantages ; les marins sont comme les coquettes qui n'aiment pas à découvrir le secret de leur toilette ; pendant la matinée, le navire arrosé, balayé, ne présente que l'image du désordre ; sous peine de causer un embarras et un ennui aux officiers, il ne faut pas prendre ce moment pour visiter un navire ; mais aussi quand les hommes sont changés, quel spectacle saisissant ! surtout pendant l'inspection : cinq cents hommes vigoureux, hâlés,

brûlés par le soleil, brunis par les ouragans, vêtus d'habillements d'une éblouissante blancheur, montrent leurs mâles visages épanouis aux sons d'une musique guerrière; à bord de la *Néréide*, la compagnie d'artilleurs et la demi-compagnie de mineurs augmentaient encore l'aspect imposant de ce tableau qui ne fut pas sans effet sur nos visiteurs; car ils regardaient tout avec une émotion qui perçait malgré eux sous l'air indifférent et habitué qu'ils essayaient de prendre; en nous quittant, don Calisto Zaragoza me donna l'accolade espagnole comme un ancien ami [1].

L'amiral prépara tout pour son départ; M. Cuevas parlant très-bien français, et les conférences devant être rigoureusement secrètes, je fus dispensé d'accompagner l'amiral. D'ailleurs M. Delisle, qui était depuis longtemps au Mexique, aurait, tout aussi bien que moi, traduit les pièces espagnoles qui eussent été indispensables.

Le même jour, à quatre heures, l'amiral, accompagné de M. Delisle et de M. Maissin son aide-de-camp, quitta la *Néréide* en donnant l'ordre du jour suivant :

« 15 novembre 1838.

« A l'armée.

« Le gouvernement du Roi, toujours bienveillant et gé-
« néreux, m'a chargé, comme son plénipotentiaire au
« Mexique, d'offrir la paix à ce pays.

« Des négociations ont été entamées à ce sujet avec le

[1] Ce salut consiste à se prendre mutuellement dans les bras et à se donner de petits coups sur l'épaule droite : la nouveauté de cet embrassement étonna beaucoup nos matelots.

« gouvernement mexicain, je pars aujourd'hui pour aller « les terminer; dans quelques jours la question de la paix « ou de la guerre sera décidée; si la paix est maintenue « c'est que toutes les réparations dues à nos compatriotes « leur auront été faites, alors la France aura atteint son « but, son honneur sera sauf.

« Si au contraire le gouvernement mexicain se refuse « aux justes demandes de la France, vous me verrez re- « venir dans peu de jours à votre tête pour soutenir ces « demandes les armes à la main.

« Le contre-amiral commandant les forces de la « France dans le golfe du Mexique,

« Charles Baudin. »

Lorsque le canot de l'amiral aborda au môle de la Vera-Cruz, le fort de Saint-Jean d'Ulùa le salua de quinze coups de canon; une foule nombreuse encombrait les quais et les rues par où l'amiral devait passer[1].

Pendant la nuit, l'amiral partit pour Jalapa.

Le soir même, un coup de vent violent éclata; la mer devint énorme; M. Lainé, en qualité de plus ancien capitaine de vaisseau, prit le commandement de l'escadre; pendant deux jours l'ouragan continua; bien qu'à l'abri de

[1] Cette marche fut un véritable triomphe; le lendemain, un journal de la ville, en rendant compte de cet événement, traça un portrait de l'amiral que ses amis et ceux qui le connaissent n'auraient pas eu de peine à reconnaître; les glorieuses cicatrices, dont ce vaillant militaire est couvert, inspiraient le respect et la vénération à la multitude, tandis que le regard grave et l'air de bonté imprimé sur sa belle physionomie faisaient pressentir que s'il était leur vainqueur, ce serait un vainqueur généreux.

l'île de Sacrificios, les navires tanguaient comme s'ils eussent été à la mer, et ce n'était pas sans danger que les canots allaient d'un navire à l'autre porter les ordres; le troisième jour le commandant Lainé fit changer le mouillage et prit celui d'Anton-Lizardo, situé au sud-est de Sacrificios, à douze milles environ; la brise ayant molli précisément pendant la matinée, nous pûmes exécuter cette manœuvre avec facilité; une partie des navires demeura à Sacrificios, l'autre à l'île Verte, on laissa deux navires pour croiser et maintenir le blocus.

Voici la situation des navires pendant l'absence de l'amiral :

A Anton-Lizardo,	Les frégates l'*Iphigénie*, la *Gloire*, la *Néréide*, la *Médée*. Les brigs le *Lapeyrouse*, l'*Oreste*, l'*Alcibiade*, le *Voltigeur*, l'*Eclipse*, le *Dunois*.
A Sacrificios,	La corvette la *Créole*. La gabarre la *Fortune*. Les navires à vapeur le *Météore*, le *Phaëton*. Le brig le *Dupetit-Thouars*.
A l'île Verte,	La gabarre la *Sarcelle*. Le brig le *Cuirassier*.

A peine cette opération fut-elle terminée, que le mauvais temps recommença, mais à Anton-Lizardo on s'inquiète peu d'une semblable contrariété [1].

[1] Le golfe du Mexique, entouré de bancs de sable, dont celui de Campêche est le plus considérable, n'offre aucun port où les navires d'un fort tonnage et d'un grand tirant d'eau puissent se mettre à l'abri;

Le lendemain, un canot envoyé de Sacrificios, malgré le vent qui régnait, apporta à M. Lainé une lettre de l'amiral, datée de Plan del Rio; malgré les soins du voyage, l'amiral entrait dans les détails les plus grands et donnait l'ordre de construire trois bateaux plats; par la même dépêche, il autorisait les croiseurs à laisser les bâtiments de commerce étrangers mouiller à Anton-Lizardo ou à l'île Verte.

Le temps passait pour nous de la manière la plus monotone, le coup de vent durait toujours; la frégate, mouillée et affourchée sur deux ancres, prêtait le flanc à l'ouragan, et, malgré sa masse énorme, inclinait visiblement sous le vent; mais on n'éprouvait aucun mouvement à bord. La mer, brisée par les rescifs, était clapoteuse, et jamais, même pendant les plus fortes rafales, la communication par le moyen des canots ne fut interrompue : un voile de nuages couvrait le ciel, si beau et si transparent quelques jours auparavant, et parfois une pluie abondante, chassée par une brise ferme, nous rappelait que nous allions

en outre, excepté le Mississipi, la plupart des rivières qui viennent s'y jeter sont de faibles ruisseaux dont l'entrée est défendue par des barres infranchissables. Anton-Lizardo est la seule rade qui offre un sûr asile aux navigateurs; une ceinture de rochers la défend au nord et au nord-ouest; deux ou trois îlots montrent, au milieu de ces rescifs, leurs surfaces sablonneuses. La côte présente un aspect beaucoup moins monotone qu'aux environs de Vera-Cruz; au lieu des dunes de sable qui avoisinent la ville, des collines couvertes d'une riche végétation viennent mourir jusque dans la mer. Elles sont dominées par les derniers contre-forts du pic d'Orizaba, dont les pentes verdoyantes offrent le plus agréable coup d'œil. Un four à chaux, placé sur le bord de la mer, est la seule trace d'habitation que l'on puisse apercevoir.

bientôt entrer dans l'hiver et redoublait l'impatience avec laquelle nous attendions le retour de l'amiral.

Cependant les négociations n'avançaient pas. Nous allons en tracer le tableau, en le faisant précéder de l'ultimatum adressé par M. le baron Deffaudis au gouvernement mexicain.

Ultimatum présenté au nom du gouvernement français.

A bord de la frégate de S. M. l'*Herminie*, mouillage de Sacrificios, le 21 mars 1838.

Depuis environ treize années que des relations régulières et suivies ont commencé à s'établir entre la France et le Mexique, un nombre presque infini de sujets de S. M. ont été en butte, sur le territoire de la république, aux attentats les plus graves contre leurs personnes et leurs propriétés.

Le soussigné, ministre plénipotentiaire de France, ne s'appesantira pas sur ceux de ces attentats qui, par leur atrocité, prêteraient nécessairement à la présente note un caractère de sévère hostilité qu'il n'a point l'intention d'y donner.

Ainsi il n'insistera pas sur les détails :

Ni de cet assassinat d'Atencigo, en 1833, où cinq Français, jouissant de l'estime générale et exerçant une industrie utile au pays, ont été égorgés, coupés par morceaux et traînés à la queue des chevaux (y compris une femme qui se trouvait parmi eux) par des Mexicains connus, agissant publiquement, en plein jour, et au cri de *meurent les étrangers !* Assassinat encore impuni après bientôt cinq

années, sous le prétexte de la complication et de la lenteur des formes judiciaires, tandis que deux Français qui, le 21 octobre dernier, avaient à leur tour commis, à Saint-Louis Potosi, un assassinat qu'ils s'étaient efforcés de couvrir du plus profond mystère, ont été arrêtés, convaincus, jugés, condamnés et exécutés à mort le 31 du même mois d'octobre, c'est-à-dire, dix jours après la consommation de leur crime ;

Ni du massacre de Tampico, où vingt-huit étrangers, parmi lesquels se trouvaient deux Français, faits prisonniers par les troupes mexicaines, à la suite d'une attaque tentée par eux sur le territoire de la république, dans l'intérêt des gens du Texas, ont été tués quelques jours après à coups de fusil, dans une cour où on les avait traqués comme des bêtes fauves, et sans que le gouvernement mexicain ait jamais pu dire, depuis deux ans que la France le lui demande, en vertu de quelle loi, ni suivant quelles formes judiciaires on les avait condamnés et mis à mort, massacre rendu plus odieux encore par l'impunité dont ont joui les officiers mexicains complices de ces étrangers, et par le grade de général du colonel Gregorio Gomez, qui, président du conseil de guerre appelé à rendre un jugement dans l'affaire, s'est borné à diriger un assassinat ;

Ni de l'inique et atroce sentence par laquelle un juge de la capitale, le sieur Tamayo, a, l'année dernière, condamné à dix années de présides à la Vera-Cruz, c'est-à-dire, à une mort affreuse, après des souffrances plus ou moins prolongées, un Français qu'il a voulu représenter comme coupable d'un homicide, sans appuyer son dire d'aucune preuve, en résistant au contraire aux preuves opposées,

par la violation enfin de toutes les formes légales et du droit sacré de la défense ;

Ni de cet assassinat tout récent que le colonel Pardo, commandant de la ville de Colima, vient de tenter en pleine rue sur un Français exerçant la profession honorable de médecin, et que l'estime générale désignait pour la direction des hôpitaux de la ville, mais qui avait refusé de prêter de l'argent au colonel Pardo, assassinat auquel ce Français n'a échappé que par une sorte de miracle et couvert de blessures, sans qu'il ait pu compter, même pour l'avenir, sur la moindre protection de la part des autorités civiles et judiciaires, ce qui l'a contraint d'abandonner le pays, ainsi que tous les intérêts qu'il y avait.

Le soussigné n'entreprendra pas non plus le récit détaillé des autres attentats moins exécrables, sinon moins iniques, dont les Français ont eu à souffrir dans leurs personnes et leurs propriétés. Outre que ce récit serait beaucoup trop long, il deviendrait superflu à la suite de la volumineuse correspondance qui a eu lieu sur le même sujet, entre la mission de France et le ministère mexicain. Le soussigné se contentera d'établir la division en trois catégories générales, sous lesquelles se rangent naturellement les torts moins odieux qui ont été éprouvés par ses compatriotes.

1° Pillage et destruction de propriétés pendant le cours des troubles du pays, soit de la part du peuple, soit de celle des parties belligérantes, par exemple : pillage du Parian de Mexico, de Tehuantepec, d'Oaxaca et d'Orizaba, émeute de Mexico pour la réduction de la valeur du cuivre monnaie, etc.

2° Perception, par la violence, d'emprunts forcés contraires en eux-mêmes, tant aux droits des gens qu'aux traités existants, et non moins opposés à l'équité naturelle, par l'injuste partialité de leur répartition.

3° Dénis de justice, actes, décisions ou jugements illégaux et iniques, d'autorités administratives, militaires ou judiciaires, par exemple : confiscations contraires aux maximes de l'humanité et aux lois de la république, exercées sur la cargaison du capitaine Rives, poussé à Mazatlan par la tempête, et mort de ce Français causée par la misère après cinq années de sollicitations inutiles pour obtenir la réparation qu'on lui promettait sans cesse, affaire dans laquelle figurent des douaniers qui, depuis, ont brûlé leurs registres et se sont sauvés pour ne pas rendre leurs comptes au gouvernement. Fermeture, contraire aux traités et aux lois, de l'établissement de commerce du sieur Bresson, à Bolaños, et emprisonnement de ce Français, par les autorités locales, pour le punir d'avoir réclamé et obtenu la protection impuissante du gouvernement suprême; affaire dans laquelle figure un douanier, chassé depuis pour d'anciens rapports avec des bandes de voleurs et ses malversations récentes. Exil et ruine de M. Gallix, à Tehuantepec, sous des prétextes qui n'ont été allégués et probablement inventés que longtemps après les faits, et qu'on a aussitôt reconnus pour faux et calomnieux; affaire dans laquelle figure un juge antérieurement condamné par un tribunal supérieur pour prévarication.

Persécution et ruine de M. Duranton, à Tampico, par des décisions subversives du droit des gens et de la légis-

lation de la république; affaire dans laquelle figure un juge qui, devant les tribunaux de Vera-Cruz, se trouvait sous le coup d'une accusation d'empoisonnement suivi de mort, et qui s'était dérobé par la fuite aux poursuites dirigées contre lui. Séquestre mis également à Tampico sur les biens de M. d'Arbel, dans l'intérêt prétendu de tiers qu'on a refusé de faire connaître, et maintenu par une conséquence nécessaire du fait illégal et anti-social de l'absence d'un tribunal d'appel dans le département, depuis trois années; affaire dans laquelle figure encore le juge empoisonneur dont il vient d'être question. Emprisonnement prolongé, traitement barbare et ruine complète de M. Ledos, au moyen d'interrogatoires supposés et reconnus tels par les juges supérieurs; affaire dans laquelle figurent comme faussaires des officiers de l'armée, constitués en tribunal, etc., etc.

Les réclamations constamment élevées par la mission de France contre ces attentats de diverses natures ont été non moins constamment repoussées par l'administration mexicaine; car, si la mission de France a pu réussir quelquefois à suspendre pendant un certain temps toutes les iniquités dirigées contre ses nationaux, elle n'est parvenue que bien rarement à les empêcher de se poursuivre plus tard, et jamais elle n'a obtenu la réparation de celles qui se trouvaient une fois consommées. Le maintien, pendant aussi longtemps, d'un tel état de choses s'explique surtout par la longanime bienveillance de la France, et aussi par la différence des deux systèmes de négociations successivement suivis avec elle par l'administration mexicaine.

Le premier de ces systèmes consistait à reconnaître la

justice des plaintes de la mission de France ; à se montrer plus indigné qu'elle-même des torts faits aux sujets du Roi ; à pallier toujours ces torts par l'état peu avancé de la civilisation du pays, par les troubles civils, par les lacunes et les erreurs de la législation ; par l'organisation imparfaite des administrations, de l'armée et des tribunaux ; par l'inexpérience des autorités de toute classe, etc. ; enfin, et surtout, ce système consistait à promettre des réparations en demandant des délais que la situation financière de la république rendait si désirables, et auxquels les dispositions généreuses et amicales de la France ne devaient pas lui permettre de se refuser. Ce mode de négociations a été suivi d'abord et le plus longtemps. Il a toujours eu d'ailleurs un plein succès, non-seulement pour l'époque où il était de pratique constante, mais encore dans toutes les circonstances un peu critiques où ses adversaires, qui le disaient au-dessous de leur dignité, ont eux-mêmes jugé bon d'y revenir momentanément, tant il est vrai que l'administration mexicaine, quelle que fût sa composition, a toujours eu lieu de compter sur les dispositions éminemment généreuses et amicales de la France pour la république.

Le second système est d'origine plus récente et a eu moins de durée ; car bien qu'imaginé depuis longtemps par certains esprits, comme le prouvent des actes et des écrits officiels d'une date assez ancienne, il n'a guère marché vers son développement complet que depuis quelques années : encore cette marche a-t-elle été plusieurs fois suspendue par des retours passagers et dont il est parlé plus haut, à l'ancien mode de négociation. Le second système a eu pour phases successives :

1° D'entamer des discussions qui menaçaient de s'éterniser par la lenteur inouie qu'apportait le ministère mexicain dans ses communications sur l'application des principes du droit des gens universel, que citait la mission de France à l'appui de ses réclamations.

2° De contester, lorsque les discussions dont il s'agit ont tendu, malgré leur lenteur, à s'épuiser, les principes du droit des gens universel, en y opposant les règles du droit public mexicain, et en repoussant, par exemple, et pour citer le cas le plus fréquent, toute espèce de plaintes contre les dénis de justice, les sentences illégales, les concussions scandaleuses, etc., etc., de certains magistrats, par cette seule et unique raison que le pouvoir judiciaire était, d'après la constitution mexicaine, indépendant du pouvoir exécutif, et que celui-ci, s'il avait la faculté de l'*exciter à rendre justice*, n'avait pas celle de l'y contraindre, quelles que fussent d'ailleurs les causes sur lesquelles reposaient les plaintes dirigées contre les magistrats, voire même des arrêts de tribunaux supérieurs (affaires Gallix, Duranton, Ledos, etc.).

3° D'éluder les objections contre des doctrines aussi étranges, soit par des réponses insignifiantes ou dilatoires, soit par un silence absolu, tout en continuant ou laissant continuer à petit bruit les actes mêmes qui faisaient le sujet des plaintes de la légation de France, contrairement à tous les égards généralement observés dans les relations diplomatiques, et qui veulent que l'acte dont se plaint un ministre étranger ne puisse se poursuivre sans qu'un rejet formel et motivé ne soit en même temps opposé à cette plainte.

4° De taxer de mensongères et de calomnieuses les réclamations des Français contre les diverses autorités de la république, sans discuter les faits ni les pièces probantes, et en se contentant de produire la dénégation pure et simple des autorités inculpées (affaires Duranton, Peyret, etc.).

5° De montrer quelquefois l'intention de susciter contre les réclamants français des poursuites propres à étouffer leurs voix (affaire Peyret, etc.), et, du moins, d'abandonner toujours ceux-ci aux persécutions des autorités dont ils se plaignaient (affaires Duranton, Gallix, etc.).

6° De qualifier, sans non plus discuter les faits ni les pièces probantes, d'offenses au peuple et au gouvernement mexicain, les plaintes de la mission de France dans l'intérêt de ses nationaux, et d'employer, sous ce prétexte, avec cette mission, des expressions positivement insultantes pour elle, quelquefois même pour son gouvernement.

7° Enfin, et comme couronnement de ce système, de rejeter en masse les réclamations de la France, ainsi que les principes sur lesquels celle-ci les fondait, en faisant d'ailleurs la proposition dérisoire de soumettre le tout à l'arbitrage d'une puissance tierce, comme s'il s'agissait de ces questions ordinaires de doctrines ou d'intérêts sur lesquels il puisse y avoir doute et transaction ; comme s'il ne s'agissait pas, au contraire, de ces attentats à la sûreté des personnes et des propriétés, qui ne sauraient jamais donner lieu à un arbitrage, pas plus en matière de droit international qu'en matière de droit privé ; comme si, au surplus, la dignité et les devoirs de la France pourraient

jamais lui permettre de laisser à un tiers (même seulement pour la forme, puisqu'il ne saurait y avoir deux avis parmi les nations civilisées sur de telles questions), le soin de décider si les spoliations, les violences et les assassinats dont ses citoyens avaient été victimes seraient ou non le sujet de réparations suffisantes!... Un tel système ne pouvait évidemment conduire qu'à un conflit, sinon entre les deux nations qui sont unies par des liens plus forts que tous les systèmes diplomatiques, du moins entre les deux gouvernements; et ce que le soussigné ne saurait comprendre, c'est que l'administration du Mexique ait pu se faire illusion à ce sujet. Il le comprend d'autant moins qu'entraîné par les sentiments d'amitié et de loyauté qui l'ont constamment guidé pendant le cours de sa longue mission à Mexico, et bien que sachant par expérience qu'il s'exposait à des insultes personnelles pour toute récompense, il a pris sur lui plusieurs fois de communiquer au département des relations extérieures ses tristes prévisions sur l'avenir qui se préparait.

Cet avenir a, du reste, été précipité (le soussigné le dit avec regret), par la note de S. E. M. le ministre des relations extérieures, sous la date du 27 juin dernier. Cette note a produit d'autant plus de sensation à Paris qu'on l'y attendait moins. Elle avait été précédée, en effet, de l'avis des promesses que M. de la Bretonnière et le soussigné (par erreur à ce qu'il semble résulter du langage présent de M. Cuevas), avaient cru recevoir de l'administration mexicaine actuelle, pour la prompte réparation des griefs de la France. Cet avis avait même été confirmé par le soussigné, à la suite des conférences du 7 et du 9 mai

dernier, dans lesquelles il avait cru entendre, de la bouche de M. Cuevas (par erreur aussi sans doute), le renouvellement des promesses en question. De plus, les premières notes adressées au soussigné par M. Cuevas, à la suite et à l'occasion des conférences précitées, avaient, par un singulier hasard, paru coïncider avec les avis satisfaisants transmis à Paris par la légation du roi. Enfin, dans les mêmes conférences du 7 et du 9 mai, le soussigné, pour sa part, et en réponse à ces objections sur l'exagération des réclamations françaises, avait amicalement et consciencieusement proposé à M. Cuevas de soumettre le chiffre de toutes les réclamations à une commission mixte, proposition *verbale* dont, à la vérité, S. E. paraît avoir perdu le souvenir aujourd'hui, mais qui se trouve indiquée *par écrit* dans deux notes antérieures du soussigné, notamment dans le memorandum du 13 avril [1]. Or, il n'est que trop facile de se rendre compte de l'impression vivement fâcheuse qu'a dû éprouver le gouvernement du roi en voyant succéder tout à coup à cet accord apparent et à cet échange réel de bonnes paroles entre sa légation et le ministère mexicain, une note comme celle de S. E. sous la date du 27 juin, note qui, sauf la modération et la politesse des expressions, n'est que le résumé complet et définitivement confirmatif du second des systèmes de négociations ci-dessus analysés.

Dans cet état de choses, le gouvernement de S. M., convaincu que le *cabinet de Mexico avait assez donné à*

[1] Nous avons cru devoir omettre ce document, l'ultimatum donnant une récapitulation suffisante des griefs.

connaître quelles étaient ses dispositions relativement aux demandes de la France en réparation de griefs, n'en a pas moins ordonné au soussigné de présenter encore une fois, et pour la dernière, les mêmes demandes au cabinet mexicain.

I. Il sera versé par le trésor de la république, d'ici au 15 mai prochain, à la Vera-Cruz, et pour être mis à bord des bâtiments de la division navale française qui se trouveront devant le port, la somme de 600,000 piastres, dont le gouvernement du roi se réserve la liquidation et la répartition entre les Français qui ont éprouvé, sur le territoire mexicain, les torts indiqués dans les trois catégories suivantes : 1° Pillage et destruction de propriétés de la part du peuple et de celle des parties belligérantes pendant les troubles civils; 2° emprunts forcés recouvrés par la contrainte; 3° dénis de justice ou décisions arbitraires, iniques ou attentatoires à la sûreté des personnes et des propriétés, qui ont été rendus par des autorités administratives, militaires ou judiciaires.

Moyennant ce paiement, le gouvernement mexicain se trouvera complètement libéré de toutes les réclamations de la France pouvant être comprises dons les trois catégories préindiquées, et étant antérieures au 1er du mois de mars actuel. Ces réclamations successivement présentées par la mission de France au gouvernement mexicain depuis treize années pour les trois cas qui viennent d'être spécifiés, s'élèvent déjà, en capital seulement, à une somme plus considérable que celle de 600,000 piastres, surtout en y comprenant les indemnités spéciales, et dont le montant n'avait pas encore été déterminé pour cer-

tains cas de la plus haute gravité, qui seront rappelés tout-à-l'heure.

Or, il serait assurément juste d'ajouter à ce capital des intérêts, puisque si les intérêts sont dûs pour les capitaux qu'on emprunte de gré à gré, à plus forte raison le sont-ils pour les capitaux qu'on extorque par la violence. Il est constant, en outre, qu'il existe une foule de réclamations analogues à celles aujourd'hui connues, et qui n'ont point encore été adressées à la légation du roi, ni par conséquent au ministère mexicain, par suite du peu d'espoir qu'avaient les parties lésées d'obtenir justice, mais qui vont se reproduire à la nouvelle de l'arrangement actuel. Le compte des indemnités à passer par le Mexique, s'il se réglait avec maturité et d'après les bases rigoureusement équitables dont l'indication précède, s'élèverait donc à une somme double au moins et triple peut-être de celle de 600,000 piastres demandée. Aussi le gouvernement du roi, en limitant tellement ses prétentions, n'a pas tant le désir d'exiger tout ce qui est dû à ses nationaux, que d'obtenir un simple adoucissement aux maux qu'ils ont soufferts, de fonder les principes de morale internationale sur lesquels doivent reposer les relations de la France avec le Mexique, et de donner une nouvelle preuve de sa bienveillante modération à ce dernier pays Le gouvernement du roi supplée en même temps, par-là, et très-surabondamment, aux bénéfices qu'aurait pu espérer le gouvernement mexicain du travail de cette commission mixte de liquidation dont le soussigné avait proposé à M. Cuevas l'établissement, mais dont les formes lentes ont été jugées à Paris complétement inadmissibles dans la situation actuelle des affaires.

II. Ne sont point comprises dans la stipulation précédente les créances que des citoyens français ont sur le gouvernement mexicain, et qui, n'ayant point été repoussées par des dénis de justice, sont au contraire reconnues et en cours de paiement, mais dont l'extinction a seulement éprouvé des retards plus ou moins irréguliers, par exemple : le paiement des cuivres fournis à la monnaie par M. Adoue; celui des fournitures faites au bataillon de commerce par M. Lafargue; l'admission des bons de douane possédés par les Français, intéressés dans le crédit connu sous le nom de 17 pour 100; la restitution des droits d'exportation illégalement prélevés sur l'argent monnoyé qui ne s'exportait pas; la restitution du double droit de tonnage illégalement exigé, dans certains ports de la république, de navires français qui avaient déjà payé ce droit une première fois dans d'autres ports; l'admission des permis vendus, par le gouvernement, à des Français, pour l'exportation des barres d'argent; le paiement des appointements ou frais quelconques dus aux Français engagés par le banco de Avio, etc.

Le gouvernement mexicain s'obligera seulement à ne susciter et à ne point permettre qu'il soit suscité désormais de difficultés à l'acquittement régulier et ponctuel des créances énumérées ci-dessus et autres analogues.

III. Le général Gregorio Gomez, qui a commandé à Tampico le massacre des deux Français Demoussaut et Saussier, sera destitué, et une indemnité de 20,000 piastres sera passée aux familles des deux victimes. Le colonel Pardo, commandant de Colima, coupable d'une tentative d'assassinat, accompagnée de blessures

graves sur la personne de M. Geraud Dulong, sera destitué, et l'indemnité de 9,660 piastres, demandée par ce Français, lui sera comptée. Le sieur Tamayo, juge de lettre de Mexico, à raison de la sentence illégale, inique et atroce, qu'il a méchamment rendue contre le sieur Pitre Lemoine, sera destitué; ce Français sera immédiatement mis en liberté, et il lui sera payé une indemnité de 2,000 piastres pour la prolongation tout-à-fait injuste de la détention qu'il a subie et les mauvais traitements personnels qu'on lui a lâchement fait subir dans sa prison depuis le jugement rendu par le sieur Tamayo en juillet dernier. Il sera payé une indemnité de 15,000 piastres aux familles des Français impunément assassinés à Atencingo. Les indemnités stipulées par cet article, seront d'ailleurs censées comprises dans la demande d'une somme totale de 600,000 piastres que contient l'article 1er.

Le droit, bien certainement, et le devoir, peut-être, du soussigné, serait de requérir la punition du gouverneur de Tehuantepec, pour ses nombreuses iniquités envers les Français, et sa conduite inhumaine avec les sieurs Bailly et Gourjon; du gouverneur de Tamaupilas, pour sa partialité révoltante dans l'odieuse affaire de M. Duranton; des officiers faussaires qui ont ourdi toutes les persécutions dirigées contre M. Ledos; du juge Zozaya, pour une foule d'actes oppressifs et arbitraires, ainsi que pour des habitudes d'insolence envers la légation du roi; du juge Alatorre, pour l'arrestation, en guise de guet-apens du sieur Burgos, et la concussion exercée sur M. Siméon; de l'alcalde de Mexico, coupable de l'invasion et de la des-

truction sauvage de l'établissement utile et légal de M. Duval; de tant d'autres enfin.

Mais le soussigné désire profiter, autant qu'il le peut, de l'esprit de latitude que lui laissent, sur ce point, les instructions du gouvernement du roi. Il ne veut pas créer, sans l'absolue nécessité, des embarras à l'administration mexicaine, et il se borne à lui demander le châtiment (bien modéré) de ces hommes dont la conduite barbare a été tellement en dehors des principes de la justice, de la morale et de la civilisation, que même un journal mexicain a cru pouvoir, tout récemment, désigner l'un d'entre eux qui ne s'en est pas plaint, par l'épithète de *monstre à face humaine*. Ayant d'ailleurs fait part, il y a quelque temps, au gouvernement de S. M. de la sorte de réparation accordée par les tribunaux au vice-consul de France à Zacatécas, ainsi que de l'impossibilité où se trouvait l'administration mexicaine, par suite des événements politiques, de satisfaire aux plaintes du vice-consul français à Guaymas, le soussigné se trouve heureusement dispensé de réclamer, suivant ses instructions, la punition sévère et éclatante des autorités qui avaient insulté ces deux agents.

IV. Le gouvernement mexicain s'engagera de la manière la plus précise et la plus solennelle, sous la condition, d'ailleurs, d'une réciprocité parfaite envers ses agents, ses citoyens, son commerce et sa navigation de la part de la France,

1° A conserver constamment, sur le territoire de la république, aux agents diplomatiques et consulaires, au commerce et à la navigation de la France, la jouissance, sous tous les rapports, du traitement de la nation étran-

gère la plus favorisée, sauf pourtant certaines facultés personnelles et politiques réservées par la constitution du pays aux citoyens des nouvelles républiques fondées dans l'ancienne Amérique espagnole.

2° A ne prélever, dans aucun cas désormais, sur les sujets de S. M., de contributions de guerre d'aucune espèce, ni d'impôts semblables ou analogues à ceux connus sous la dénomination d'emprunts forcés, quelle qu'en soit la destination.

3° Enfin, à ne jamais porter la moindre atteinte à la faculté légale qu'ont eue jusqu'ici les Français de faire le commerce de détail à l'égal des nationaux, sans accorder préalablement aux premiers des indemnités suffisantes.

La demande de ces divers engagements au gouvernement mexicain, en thèse générale, et sans faire le rappel des iniquités et des violences dont elle a pour but de prévenir le retour, se trouve justifiée par la condition d'une réciprocité parfaite. Elle se base d'ailleurs sur des conditions spéciales et puissantes. Le premier de ces engagements est conforme à l'intérêt mutuel, ainsi qu'à la lettre ou à l'esprit des communications diplomatiques qui ont successivement servi de bases aux relations des deux pays, depuis les négociations originairement entamées par le Mexique envers la France, pour amener celle-ci à reconnaître son indépendance jusqu'à l'acte final par lequel la France a permis cette reconnaissance : ce premier engagement a, de plus, été pris d'une manière aussi explicite que spontanée par l'administration mexicaine précédente, lorsqu'elle a annoncé au soussigné que des ordres étaient donnés dans toute la république pour que les sujets de S. M. participassent aux

bénéfices des divers traités conclus entre le Mexique et les autres états étrangers. Cet engagement, enfin, n'est que l'expression de l'état de choses dont les Mexicains ont toujours joui en France, et dont les sujets du roi jouissent maintenant au Mexique. Il s'agit seulement d'imprimer au tout un caractère plus solennel et définitif.

Le second engagement est sans importance aujourd'hui, puisqu'il se trouve déjà en toutes lettres dans les articles préliminaires de traités échangés en 1827 entre les deux pays. Il n'a donc pour objet que d'établir à l'avance, pour l'époque de l'expiration régulière de ces articles, une clause de réciprocité dont les motifs nombreux, graves, et développés depuis longtemps, parmi lesquels se présente en première ligne la déclaration souvent répétée par l'administration mexicaine, de l'impossibilité où elle est d'adopter une *réparation légale et proportionnelle*, par conséquent équitable, des impôts dont il s'agit.

Le troisième engagement est une dérogation notable et désirée par le Mexique, qui est apportée aux préliminaires de 1827 (toujours pour l'époque de leur expiration régulière), puisque ces préliminaires s'opposent à ce que la faculté de commercer en détail puisse être contestée aux Français sous aucun prétexte, pas même avec la condition d'indemnités préalables. Cette condition, au surplus, dont la France demande au Mexique de reconnaître la force obligatoire, n'est que la conséquence d'un principe universel d'équité, consacré par toutes les législations particulières estimées, et d'après lequel, des indemnités préalables sont dues au propriétaire de tout établissement d'industrie qui a été fondé sur la foi des lois existantes et

générales, lorsqu'une législation postérieure et de monopole vient interdire cet établissement. La France, en cette occasion, ne prétend pas conserver plus longtemps qu'il ne lui est dû le droit spécial dont elle jouit; elle se borne à désirer de rentrer avec sécurité dans le droit commun quand l'époque en sera venue.

Le soussigné ajoutera, enfin, quant aux trois engagements en question, qu'il est tout disposé, soit à les recevoir souscrits par le gouvernement mexicain seul, soit à les intercaler avec la condition de réciprocité dans le traité définitif qu'il a eu l'honneur de négocier l'année dernière avec M. Alaman, ou, encore, dans la convention provisoire qu'il avait précédemment eu l'honneur de signer avec M. Lombardo, sans autres changements d'ailleurs au texte primitif de cette convention, que l'introduction de l'*alternat;* et dès-lors les déclarations de 1827 se trouveraient naturellement périmées; soit à se prêter au mélange de ces diverses méthodes qui conviendraient le mieux à l'administration mexicaine. La seule chose sur laquelle il ne puisse pas transiger, c'est l'obtention des trois engagements, car elle a pour but d'empêcher à l'avenir des actes dont l'existence deviendrait une cause immédiate de conflits entre les deux gouvernements; ce but est tout amical.

Telles sont les demandes que le soussigné, ainsi qu'il l'a déja dit, est chargé d'adresser encore une fois, et pour la dernière, au gouvernement mexicain. Cette présente note est un *ultimatum, et la détermination de la France*, qu'il exprime, est *irrévocable*, selon les paroles mêmes de S. E. M. le président du conseil du roi. Les demandes

contenues dans cet ultimatum, ont d'ailleurs été discutées sous tant de formes et depuis si longtemps entre la mission de France et le ministère mexicain, que celui-ci serait certainement prêt à faire une réponse catégorique dans les quarante-huit heures. Cependant le soussigné attendra cette réponse jusqu'au 15 avril. Si (ce qu'à Dieu ne plaise) cette réponse était négative sur un seul point, si même elle était douteuse sur un seul point, si enfin, elle tardait plus que le 15 avril, le soussigné devrait immédiatement remettre la suite de l'affaire entre les mains de M. Bazoche, commandant des forces navales de S. M., dont une partie se trouve déjà sur la côte du Mexique, et cet officier supérieur mettra à exécution les ordres qu'il a reçus.

Si, au contraire (et plaise à Dieu qu'il en soit ainsi), la réponse que va attendre le soussigné était nettement affirmative sur tous les points, ce ne serait qu'autant que les promesses faites par le gouvernement mexicain ne se trouveraient pas complétement remplies le *quinze mai*, que M. Bazoche aurait aussitôt à intervenir dans l'affaire. Dans toutes les hypothèses, au surplus, les mesures que devrait prendre cet officier superieur, du moment qu'elles auraient reçu un commencement d'exécution, ne pourraient plus être interrompues que par l'accomplissement entier et parfait de toutes les conditions du présent *ultimatum*.

Quant à la nature de ces mesures, le soussigné, fidèle aux idées de franchise et de loyauté qui doivent naturellement régler les relations de la France et du Mexique, ne veut point laisser le gouvernement suprême sans au-

cune explication de lui à cet égard. Il ne dira pourtant pas que ces mesures ne sauraient avoir pour objet d'intervenir dans la politique intérieure de la république, ni d'opérer un démembrement quelconque dans son territoire ; car le gouvernement suprême n'a pas besoin d'être désabusé de suppositions aussi folles et dont les auteurs seraient purement ridicules, s'il ne pouvait pas résulter de leurs déclamations, publiées par la presse, des dangers pour la population étrangère établie dans le pays, et, par une conséquence inévitable, des dangers non moins sérieux pour la population indigène.

Le soussigné est persuadé, au contraire, que le gouvernement mexicain blâme aussi fortement que lui-même ces déclamations, et qu'il sera toujours empressé d'en détruire l'effet par des publications plus sensées ; mais, ce que le soussigné peut croire utile de déclarer, c'est que le dessein de la France n'étant absolument que d'obtenir du Mexique l'application de ces principes du droit des gens qui doivent régir la conduite de tous les peuples, et qu'elle n'hésitera jamais à observer envers lui, les moyens d'accomplir ce dessein équitable et amical seront également équitables et amicaux. Ainsi, la France, dans l'intention d'adoucir le caractère des griefs dont elle demande la réparation n'ayant guère voulu, comme il ressort du présent *ultimatum*, les considérer que sous le rapport pécuniaire, les mesures que pourrait adopter M. le commandant des forces navales françaises, ne tendraient guère non plus qu'à exercer une contrainte de même nature, en tarissant la source du revenu des douanes maritimes de la république ; c'est de même que dans la vie privée, un créancier

qui prend patience fait séquestrer, sans inimitié personnelle, les biens d'un débiteur inexact. Ce ne serait qu'autant que le cabinet mexicain, méconnaissant jusqu'au bout les intentions généreuses et bienveillantes de celui de France, et prenant sur lui toute la responsabilité des événements, mettrait le comble à ses torts en tolérant de nouvelles attaques contre les personnes et les propriétés des sujets du roi, que les forces navales commandées par M. Bazoche, au grand regret de celui-ci et du soussigné, devraient nécessairement agir avec plus de vigueur et exercer des représailles aussi justes que sévères. Mais les ordres publiés, qui ont été donnés en dernier lieu par le gouvernement suprême, et dont il saura sans doute assurer l'exécution pour la sûreté des étrangers et de leurs biens, ne permettent heureusement pas de s'arrêter à une telle supposition.

Le soussigné, d'un autre côté, se félicite beaucoup personnellement de ce que les explications favorables, déjà données par M. Cuevas à M. le chargé d'affaires de France, le dispensent, en terminant cette communication, de relever la phrase du discours de S. E. au congrès, dans laquelle il est dit, « que la mission du ministère de France paraît n'avoir eu d'autre objet que d'amener les choses à l'état où elles se trouvent aujourd'hui. » Car si l'objet que le soussigné s'est proposé dans sa mission a été incontestablement, et comme il s'en glorifie, d'amener la fin du système d'oppression et de spoliation sous lequel ses compatriotes, ainsi que les autres étrangers, gémissent depuis trop longtemps, il est constant que tous ses efforts ont invariablement tendu à obtenir ce résultat par les seules voies de la

conciliation. Il n'aurait donc pas pu tolérer qu'on lui imputât d'avoir préparé sciemment et volontairement le conflit qui est sur le point d'éclater entre les deux gouvernements, sans repousser une telle imputation, non-seulement comme une erreur, mais comme une calomnie, attendu que M. Cuevas, comme l'a établi M. le chargé d'affaires de France, a une foule de preuves opposées entre les mains... Il n'est que trop démontré par les faits, au contraire, que ce sont les actes et les écrits du ministère mexicain, notamment ceux de S. E. qui, sans mauvaise intention, ont provoqué le conflit imminent d'aujourd'hui.

Le soussigné, ministre plénipotentiaire de France, a l'honneur de renouveler à S. E. M. le ministre des relations extérieures, les assurances de sa considération la plus distinguée.

Signé, Baron DEFFAUDIS.

Cette note, remarquable par sa fermeté et sa modération, resta sans réponse; toutefois un sursis fut accordé par le gouvernement français, qui donna ainsi, jusqu'au bout, des preuves de sa longanimité et du désir ardent qu'il avait de voir conclure à l'amiable ces interminables différends. Mais le gouvernement mexicain, fidèle à son système dilatoire, ne voulait que gagner du temps, et c'était effectivement un puissant auxiliaire pour lui, la fièvre jaune avait décimé les équipages de l'escadre commandée par M. Bazoche; depuis lors les coups de vent du nord, si fréquents dans la saison où nous entrions, avaient frappé le *Laurier* et l'*Eclipse*, et semblaient vérifier les prophéties

des journaux mexicains qui annonçaient la destruction de tous nos navires.

C'est dans ces circonstances que l'amiral Baudin envoya M. le commandant Leray à Mexico, porteur de la note suivante.

Frégate de S. M. la *Néréide*,
Sacrificios, 27 octobre 1838.

Le contre-amiral soussigné, commandant les forces navales de France dans le golfe du Mexique, et nommé par Sa Majesté le Roi des Français son plénipotentiaire auprès du gouvernement mexicain, a l'honneur de prier S. E. le ministre des relations extérieures de vouloir bien lui faire parvenir une réponse à la note en forme d'*ultimatum*, présentée, le 21 mars dernier, par M. le baron Deffaudis, alors ministre de France au Mexique.

Il n'est pas à la connaissance du soussigné qu'aucune réponse officielle à ladite note ait encore été remise par le gouvernement mexicain à aucun agent de la France. Seulement le soussigné a en sa possession une copie du manifeste de S. E. le président Bustamente, en date du 31 mars dernier, et les notes adressées les 30 mars, 3 et 19 avril, par S. E. M. L. G. Cuevas, ministre des relations extérieures de la république, à M. E. de Lisle, chargé d'affaires de France à Mexico.

Il résulte de l'ensemble de ces pièces, et aussi de quelques autres documents officiels émanés du gouvernement mexicain, antérieurement à la remise de l'*ultimatum* :

1° Que le cabinet de Mexico prétendrait établir en principe qu'il n'est tenu à aucune indemnité pour les violences

exercées, depuis déjà nombre d'années, par suite des mouvements révolutionnaires, sur les personnes ou les propriétés des Français résidant au Mexique;

2° Qu'il voudrait faire considérer la présence de forces navales françaises dans le golfe du Mexique et l'établissement du blocus, par suite de la non acceptation de l'*ultimatum*, comme un acte de violence et d'oppression de la part de la France, comme un attentat à l'indépendance du Mexique, à l'intégrité de son territoire, à son honneur, à sa dignité nationale.

Il est du devoir du soussigné de protester contre les doctrines qu'on prétend opposer aux justes réclamations de la France, et d'expliquer avec franchise les intentions de son gouvernement.

On a peine à comprendre que des hommes aussi éclairés que ceux qui sont à la tête du gouvernement mexicain, aient pu émettre, à la face du monde, ces étranges paroles:

« Nous sommes une nation en révolution; nous subis« sons toutes les conséquences de l'état révolutionnaire, « les émeutes, les exactions, les jugements iniques, les « pillages, les assassinats; et parce que nous souffrons tous « ces maux, nous entendons que les étrangers qui se « trouvent sur notre sol, les souffrent comme nous; sans « espoir de redressement, sans compensation possible. »

Le gouvernement mexicain a mis aussi en avant cet argument, « que les étrangers qui sont venus s'établir au « Mexique, depuis la conquête de l'indépendance, savaient « bien que le pays était encore en révolution; que ces « étrangers se sont donc volontairement, et de leur plein « gré, exposés à toutes les conséquences d'un tel état de

« choses, et qu'ils n'ont point droit de se plaindre de les « avoir subies. »

On a encore dit officiellement, au nom du gouvernement mexicain : « Que s'il fallait indemniser les étrangers de tous « les dommages qu'ils ont soufferts, le trésor mexicain n'y « suffirait pas. »

Si le Mexique eût proclamé de telles maximes en 1823, alors qu'après avoir glorieusement conquis son indépendance, il s'empressait de rechercher l'amitié des nations les plus éclairées des deux mondes, se serait-il trouvé alors un seul gouvernement qui eût voulu entrer en relation avec une société qu'auraient régie ouvertement des principes aussi subversifs de tout ordre, de toute équité? Loin de lui accorder leur sympathie, leur intérêt, ces gouvernements auraient déclaré d'un accord unanime qu'une telle nation ne devait point être admise à la communion des nations civilisées. Non, l'ancien et le nouveau monde n'ont traité avec le Mexique que dans la confiance, qu'après avoir conquis son indépendance et sa liberté, ce pays saurait aussi conquérir l'ordre, et faire respecter dans son sein la justice. C'est à ce prix qu'ils lui ont tendu la main.

La plupart des Français qui se sont établis au Mexique l'ont fait sur la foi des déclarations de 1827, qui avaient posé les bases des relations entre le Mexique et la France, et stipulé les avantages et les immunités réciproques, dont les citoyens de chacun des deux pays devaient jouir dans l'autre. Ces déclarations, fort équitables et fort libérales, subsistent, puisqu'elles n'ont pas été annulées; elles sont aujourd'hui le contrat qui lie les deux parties. Elles interdisent formellement *les emprunts forcés*, et cependant des

emprunts forcés ont été imposés aux compatriotes du soussigné, et font aujourd'hui l'objet d'une partie des réclamations formulées dans l'*ultimatum*. Comment d'ailleurs les Français, qui se sont fixés au Mexique, n'auraient-ils pas mis avec confiance, sous la protection de la loyauté mexicaine, leur fortune et leur existence, lorsqu'après ces *déclarations de* 1827, qui déjà semblaient leur donner une sécurité suffisante, ils ont vu la France, en 1830, proposer au Mexique un nouveau traité destiné à régler d'une manière plus explicite et plus intime les rapports entre les deux peuples? Leur confiance n'a-t-elle pas dû alors être entière? A défaut de droit écrit, ne leur aurait-il pas été permis de compter sur le droit naturel et sacré de la justice, sur la protection assurée aux étrangers inoffensifs chez toutes les nations civilisées, et qu'ils attendent surtout de la part des nations libres? Pour le dire en passant, le nouveau traité, après avoir été signé deux fois à Paris par les plénipotentiaires mexicains, attend encore aujourd'hui la sanction du congrès, qui la lui a deux fois refusée. Certes, ce n'est pas du côté de la France que sont venus les obstacles à l'établissement de rapports de plus en plus intimes et bienveillants avec le Mexique. En 1830, quoiqu'elle eût dès-lors gravement à se plaindre des iniquités commises envers les Français au Mexique, elle s'est empressée de reconnaître l'indépendance et la souveraineté de cet état sans condition aucune, sans exiger de satisfactions préalables, ni même de garanties pour l'avenir, et sans que sa condescendance à souscrire à beaucoup d'exigences nouvelles, ait eu d'autre résultat que d'enhardir le gouvernement mexicain à s'affranchir de tout reste de ménagement.

Chaque état a sans doute la faculté d'adopter telles règles de droit international qu'il lui plaît, mais le gouvernement qui crée pour lui-même des règles contraires aux principes généraux de justice et d'humanité reçus dans le monde civilisé, se met en dehors de la communauté des nations et encourt la réprobation universelle.

Certes, déclarer que parce que la nation mexicaine a souffert les maux qu'enfantent les troubles révolutionnaires et la guerre civile, ces maux doivent être supportés sans adoucissement possible par les étrangers qui se trouvent sur le sol du Mexique, c'est la logique terrible d'un patriotisme exalté, honorable peut-être dans son principe, mais dont la raison, l'humanité, l'intérêt bien entendu du pays repoussent les conséquences. Si quelque chose peut entretenir au Mexique l'esprit de trouble et de désordre révolutionnaire, si contraire à sa prospérité, c'est assurément cette funeste doctrine que nulle indemnité ne sera accordée aux étrangers non plus qu'aux nationaux pour les pertes souffertes par suite des mouvements révolutionnaires. Cette doctrine est un encouragement à tous les désordres, à toutes les violences, elle tend à perpétuer l'anarchie. Proclamer la doctrine contraire serait un puissant moyen d'ordre et de civilisation. Quand une nation n'a pas eu la sagesse nécessaire pour maintenir l'ordre chez elle, il faut qu'elle sache elle-même s'en punir. Dans une société bien réglée, lorsque la loi a été impuissante, ou que la protection de ses ministres a été inefficace, tous sont responsables du tort fait à chacun. Ce sont là les principes qui seuls peuvent faire prospérer les nations.

S'il était définitivement établi en principe et posé en

usage que nul étranger ne doit compter sur la justice et sur la protection des lois du Mexique, quiconque n'est pas né Mexicain, fuirait une terre inhospitalière où sa propriété et son existence ne seraient jamais en sûreté. Le Mexique perdrait, par la retraite des étrangers, bien plus que le montant des indemnités que les étrangers lui demandent. Tout en rendant hommage à l'intelligence et à l'activité de la nation mexicaine, il est cependant permis de dire que dans l'état où le gouvernement espagnol a laissé le Mexique, après une domination de trois siècles, la présence et la coopération d'un certain nombre d'étrangers y sont aujourd'hui nécessaires, pour aider au développement de beaucoup d'industries et féconder les germes de la prospérité nationale.

L'intérêt bien entendu du gouvernement mexicain lui prescrivait donc de ne jamais forcer les étrangers établis au Mexique à douter de la bienveillance et de la justice que le soussigné réclame aujourd'hui pour ses compatriotes.

S. E. M. L. G. Cuevas a dit, dans sa note du 30 mars dernier, adressée au chargé d'affaires de France, que la présence de forces navales françaises sur les côtes du Mexique donnerait aux réclamations de la France « un ca-« ractère de violence tel, que S. E. le président ne pour-« rait, en de telles circonstances, accueillir aucune récla-« mation, quelque juste et raisonnable qu'elle fût d'ail-« leurs. »

S. E. M. Cuevas dit cependant aussi, dans cette même note du 30 mars, que « parmi les réclamations ou les con-« ditions énoncées dans l'*ultimatum*, il y avait certains « points sur lesquels le gouvernement mexicain se prête-

« rait volontiers à un arrangement satisfaisant et digne des « deux nations. »

C'est reconnaître la légitimité d'une partie au moins des demandes de la France ; c'est aussi reconnaître son droit d'appuyer ses demandes par la force, lorsque tous les autres moyens sont demeurés sans résultat.

Lorsque plusieurs années se sont écoulées sans qu'une nation ait pu obtenir le redressement de ses griefs ; lorsque toutes les formes bienveillantes et conciliatrices ont été épuisées, il faut bien en venir à un autre langage. Certes, aucune nation au monde n'aurait montré, dans une discussion pareille, plus de patience et de longanimité que n'en a montrée la France. Quand enfin elle a pris le parti, il y a sept mois, de maintenir une force navale dans le golfe du Mexique, cette force était assurément trop peu considérable pour que le gouvernement mexicain ait pu en redouter des hostilités sérieuses. Seulement, en bloquant ses ports, et privant son trésor d'une partie du revenu qu'il tirait de ses douanes, la France a usé envers le Mexique du moyen le plus doux qui fût en son pouvoir pour obtenir, après tant d'années et tant de démarches, le redressement des griefs de ses nationaux. Uniquement occupée aujourd'hui de ce soin, et toujours loyale et désintéressée, elle est loin de nourrir aucune vue, aucune arrière-pensée qui soit contraire à l'indépendance et à l'intégrité du territoire du Mexique. Le soussigné est expressément chargé par son gouvernement d'en faire la déclaration solennelle. Il doit dire aussi qu'il n'y a pas davantage, de la part de la France, intention d'oppression ou d'insulte envers le Mexique. La France a fait pendant vingt ans la guerre contre presque

toute l'Europe, et, victorieuse ou vaincue, jamais elle n'a nourri de haine contre les nations avec qui elle s'est trouvée en conflit. Elle a supporté de grandes infortunes, sans bassesse, elle jouit aujourd'hui de sa prospérité sans orgueil. Loin d'elle la pensée de faire abus de la force pour humilier quelque nation que ce soit. Elle ne considère pas d'ailleurs une réparation légitime comme une humiliation. Dans sa longue lutte de quarante ans, pour la liberté, la France a eu aussi, comme le Mexique, ses jours de trouble et de désordre, dans lesquels des injustices ont été commises envers des étrangers. Après ces temps de malheur, la France n'a pas cru se déshonorer en réparant les dommages qu'elle avait causés. L'honneur bien entendu des nations, comme celui des particuliers, consiste à être justes et à s'abstenir de toute violence, de tout acte que réprouvent la morale et l'équité. Fidèle à ces principes, le gouvernement du roi aurait préféré ne devoir la solution des difficultés existantes qu'aux voies pacifiques de la négociation et d'un accommodement honorable; il regrette de s'être vu dans la nécessité de prendre, à l'égard du Mexique, une attitude telle que celle qu'il a dû adopter dès les premiers mois de cette année, et il a le sincère désir de terminer par des voies pacifiques des différends qu'il n'a pas dépendu de lui d'éviter, ni plus tard d'aplanir d'une manière convenable. Enfin, il donne la preuve la plus évidente de ce désir, dans la démarche que fait aujourd'hui le soussigné. Toutefois, il a des obligations à remplir envers ses nationaux. Sur quelque point du globe que se trouvent des Français et des intérêts français, c'est un devoir pour la France que de les protéger. Placé dans les mêmes cir-

constances, le gouvernement mexicain proclamerait les mêmes principes, s'efforcerait d'accomplir les mêmes devoirs. La conduite que la France tient aujourd'hui envers le Mexique, est conforme à celle qu'elle a tenue envers le Portugal, en 1831, envers Carthagène de Colombie, en 1834, enfin, à celle qu'elle tient encore aujourd'hui envers la république Argentine. Dans ces divers états, des citoyens français avaient été victimes de violences plus ou moins graves : la France aurait manqué à ses obligations les plus impérieuses envers ses nationaux, si elle n'eût poursuivi la réparation de ces violences.

Le soussigné pense que l'honneur du Mexique et l'honneur de la France sont parfaitement compatibles. Le gouvernement mexicain mettra son honneur à se montrer humain, bienveillant, équitable envers tous; à inspirer ces sentiments à toutes les classes de la population mexicaine : la France met le sien à ne rien exiger que de juste, tout en faisant respecter au loin la liberté, les propriétés, l'existence de ses nationaux. Cette tâche, elle l'accomplirait s'il en était besoin, au prix de tous les efforts, de tous les sacrifices; elle la poursuivra avec toute la force de volonté, toute la persévérance que peut seul inspirer le sentiment profond du bon droit uni au sentiment du devoir.

Le soussigné a l'honneur, etc., etc., etc.

Signé, Charles Baudin.

Cette note était suivie de la copie des pleins-pouvoirs.

LOUIS-PHILIPPE, roi des Français, à notre très-cher et bien-aimé Charles Baudin, officier de notre ordre royal de la Légion-d'Honneur, contre-amiral de notre marine

royale, commandant nos forces navales dans le golfe du Mexique, SALUT.

Désirant de rétablir sur des bases solides et durables les rapports d'amitié qui ont malheureusement été suspendus entre le royaume de France et la république du Mexique, et régler les différends de diverses natures qui se sont élevés entre les deux états, nous avons considéré qu'il était nécessaire de faire choix d'une personne expérimentée, qui, parfaitement instruite de nos intentions conciliantes à cet égard, pût, en entière connaissance de cause, conclure avec la république du Mexique tels articles, convention ou traité qui arrêtassent ces différends dans leur source. A ces causes, nous confiant entièrement dans votre expérience, zèle et fidélité à notre service, nous vous avons nommé et constitué, et, par ces présentes, signées de notre main, nous vous nommons et constituons notre plénipotentiaire, et nous vous donnons pleins et absolus pouvoirs, à l'effet de vous réunir avec le plénipotentiaire ou les plénipotentiaires de la république du Mexique, pour négocier et conclure tels traité, convention, arrangement ou articles que vous jugerez nécessaires et convenables pour remplir nos intentions à cet égard, le tout conformément à nos instructions, et sauf notre royale approbation.

Donné en notre palais des Tuileries, le vingt-deuxième jour du mois d'août de l'an de grâce mil huit cent trente-huit.

Signé, LOUIS-PHILIPPE.

Par le roi :

Signé, MOLÉ.

Scellé du grand sceau.

Certifié conforme à l'original entre mes mains, à bord de la frégate de S. M. la *Néréide*, Sacrificios, le 22 octobre 1838.

Le contre-amiral commandant les forces navales de France dans le golfe du Mexique.

CHARLES BAUDIN.

Mexico, 3 novembre 1838 [1].

M. Cuevas accuse réception de la lettre de l'amiral, en date du 27 octobre, ainsi que de la copie des pleins-pouvoirs contenue sous le même pli.

Il se félicite des sentiments pacifiques et conciliateurs sous l'influence desquels la note a été écrite; en reconnaissant que l'amiral réclame avec raison la réponse à l'ultimatum, il ajoute que la présence de l'amiral rend maintenant cette réponse inutile.

Les mouvements de désordre ne sont pas tolérés, ni surtout occasionnés par le gouvernement mexicain, ni par les autorités; mais ils sont la conséquence inévitable et fatale de l'enfance politique du Mexique.

M. Cuevas donne à l'amiral l'assurance que la république est disposée à le reconnaître en qualité de plénipotentiaire, et propose Jalapa ou Mexico pour le lieu des conférences.

Il croit tellement que l'intention de la France n'est pas d'intimider le Mexique par les forces qui bloquent les ports, qu'il croit superflu de prier l'amiral de suspendre

[1] Nous allons donner toutes les notes échangées entre les deux gouvernements, en résumant celles qui seraient d'une moindre importance.

toutes les hostilités pendant le temps des conférences; il pense, comme l'amiral, que l'honneur de la France et celui du Mexique sont parfaitement compatibles, et que les différends existants peuvent être promptement terminés selon les sentiments de justice, d'équité et de civilisation qui animent leurs gouvernements respectifs.

Frégate de S. M. la *Néréide*,
Sacrificios, 7 novembre 1838.

Le contre-amiral soussigné, commandant les forces navales de France dans le golfe du Mexique, et plénipotentiaire de S. M. le Roi des Français auprès du gouvernement mexicain, a reçu aujourd'hui la note que S. Exc. le ministre des relations extérieures de la république lui a fait l'honneur de lui adresser, en date du 3 de ce mois.

Bien que l'absence de déclarations suffisamment explicites au sujet des intentions du gouvernement mexicain, pût autoriser le soussigné à considérer ladite note seulement comme un acte de déférence et de courtoisie de la part de M. le ministre des relations extérieures, puisqu'elle ne fixe aucune base sur laquelle les conférences proposées par S. Exc. puissent s'ouvrir; cependant, cédant au désir consciencieux de donner une dernière preuve de la loyauté et de la modération de la France, le soussigné veut bien interpréter dans leur sens le plus favorable et le plus étendu, les assurances générales que donne S. E. le ministre des relations extérieures au sujet des sentiments dont est animé le gouvernement mexicain, ainsi que de son désir de terminer d'une manière conforme à la justice et à l'honneur des deux nations, les différends élevés entre elles.

En conséquence, le soussigné a l'honneur de faire connaître à S. E. le ministre des relations extérieures qu'il se rendra mardi prochain, treize de ce mois, à Jalapa, l'une des villes désignées par S. E. pour la tenue des conférences. Il compte qu'un ou plusieurs plénipotentiaires mexicains s'y rendront aussi ledit jour, en sorte que les conférences puissent commencer immédiatement et se terminer le plus promptement possible.

En faisant cette démarche, il est du devoir du soussigné d'annoncer de la manière la plus formelle, qu'il n'entrera dans aucune négociation, qui ait pour préliminaire, de la part du gouvernement mexicain, la demande d'une suspension du blocus, ou de l'éloignement de la division navale française actuellement dans le voisinage de la Vera-Cruz. Loin de consentir à écarter des côtes du Mexique une portion quelconque des forces mises à sa disposition, le soussigné doit, au contraire, déclarer loyalement que ces forces sont destinées à s'augmenter de jour en jour par de nouveaux renforts. Si donc le cabinet mexicain avait l'intention de faire de leur éloignement préliminaire une condition *sine quâ non* de l'ouverture des conférences, il n'y aurait point lieu à ce que les plénipotentiaires se rendissent à Jalapa, et il ne resterait au soussigné qu'à prier S. E. le ministre des relations extérieures de vouloir bien lui faire connaître sa résolution sur ce point, par le retour du courrier.

Le soussigné prie, etc., etc., etc.

Signé, Charles Baudin.

Note adressée par l'amiral à M. le ministre des relations extérieures à Mexico.

Frégate de S. M. la *Néréide*,
Sacrificios, le 9 novembre 1838.

Excellence, au moment où je terminais la note que j'ai eu l'honneur de vous adresser sous la date d'avant-hier, un violent vent de nord, qui s'est élevé, a retardé de deux jours le départ de ma dépêche. V. E. peut donc considérer comme également reculée de deux jours l'époque fixée dans ma susdite note, pour le cas où les conférences devraient avoir lieu à Jalapa.

J'ai l'honneur, etc., etc., etc.

Signé, CHARLES BAUDIN.

Palais du gouvernement national,
Mexico, 12 novembre 1838.

M. Cuevas accuse la réception de la note de l'amiral, en date du 7; s'il n'a pas répondu relativement aux questions pendantes, c'est parce que les conférences qui vont s'ouvrir rendent cela inutile, et que l'empressement avec lequel il répond, ne lui en laisse pas la possibilité.

Le président a daigné le nommer plénipotentiaire de la république, et il se rendra à Jalapa en cette qualité le mercredi suivant.

M. Cuevas ajoute que le cabinet mexicain a cru contraire à son honneur de répondre à l'ultimatum tant que le blocus existait; il croit qu'il serait convenable aujourd'hui que les forces se retirassent, mais il n'en fera pas une question *sine quâ non*.

Dans une note qui suit, sous la même date, M. Cuevas accuse réception de la note du 9.

Sous le même pli était la copie des pleins-pouvoirs accordés à M. Cuevas par le gouvernement mexicain.

Anastasio BUSTAMENTE, président de la république mexicaine, à tous ceux qui ces présentes verront, salut :

Désirant mettre un terme aux différends qui, malheureusement, existent aujourd'hui entre cette république et le royaume de France, et rétablir les relations d'amitié et de bonne harmonie qui doivent régner entre les deux pays ; considérant que pour remplir convenablement une mission aussi importante, il faut choisir une personne d'une instruction et d'une prudence reconnues, et qui, en outre, soit instruite, tant des détails de ces malheureux différends, que du mérite et de la valeur de chacun d'eux en particulier, et animée des intentions de justice et des sentiments de conciliation de ce gouvernement : considérant que S. E. Don Luis Gonzaga Cuevas, ministre des relations extérieures de la république, possède ces qualités, je l'ai nommé plénipotentiaire, lui donnant pleins-pouvoirs pour entrer en conférence avec S. E. M. Charles Baudin, plénipotentiaire de S. M. le roi des Français, nommé près de ce gouvernement pour le même motif, et qu'il puisse former une convention ou arrangement définitif sur les motifs qui constituent les différends indiqués, et le rétablissement durable des relations entre les deux pays, se conformant aux instructions qu'il a reçues, et avec réserve de l'approbation constitutionnelle que doivent obtenir ses actes.

En foi de quoi je lui ai fait expédier les présentes, signées

de ma main, scellées du sceau de la nation, et visées par le ministre de l'intérieur, le treize novembre de l'an du Seigneur mil huit cent trente-huit et dix-huitième de l'indépendance.

L. S. ANASTASIO BUSTAMENTE.
Visé : JOAQUIN PÉSADO.

Frégate de S. M. la *Néréide*, 15 novembre 1838.

L'amiral accuse la réception de la note de M. Cuevas du 12. Il témoigne sa satisfaction de voir les conférences s'ouvrir à Jalapa et annonce qu'il partira le lendemain matin pour la Vera-Cruz, d'où il espère pouvoir arriver à Jalapa le samedi avant midi.

Voici les bases présentées par l'amiral pour les négociations ouvertes à Jalapa.

Bases de la négociation.

Jalapa, le 17 novembre 1838.

1° Indemnité de six cent mille piastres, pour réparation des dommages éprouvés par des Français.

2° Engagement positif, de la part du gouvernement mexicain, de n'apporter et de ne laisser mettre désormais aucune entrave à l'acquittement ponctuel et régulier des créances françaises qu'il a déjà reconnues, et qui se trouvent en cours de paiement.

3° Confirmation des *déclarations de* 1827, lesquelles, en attendant le traité d'amitié et de commerce à intervenir, seront prises pour bases des relations entre la France et le Mexique, notamment en ce qui touche les trois points suivants :

Garantie, sur le territoire de la république, aux agents diplomatiques et consulaires, aux citoyens, au commerce et à la navigation de la France, de la jouissance pleine et entière du traitement de la nation étrangère la plus favorisée, sous la condition d'une parfaite réciprocité en France envers les agents, les citoyens, le commerce et la navigation du Mexique.

Exemption en faveur des Français résidant au Mexique, de tout assujettissement aux contributions de guerre, ainsi qu'à tous impôts semblables, connus sous la dénomination d'emprunts forcés.

Jouissance de la faculté légale qu'ont eue jusqu'à présent les Français, de faire le commerce de détail au Mexique, laquelle faculté ne pourra être retirée par le gouvernement mexicain, sans qu'il n'accorde, au préalable, des indemnités suffisantes.

4° Renonciation de la part du gouvernement mexicain à réclamer de la France aucune indemnité ou compensation pour les dommages provenant du séquestre de navires et de propriétés mexicaines, ou de propriétés étrangères sous pavillon mexicain.

5° Paiement à la France par le Mexique d'une indemnité de deux cent mille piastres, pour frais de l'expédition actuelle.

Article additionnel et secret. Le gouvernement mexicain s'engage à ne porter aucune atteinte au droit qu'ont les porteurs des obligations de l'emprunt, connu sous le nom de 17 pour 100, de faire admettre ces valeurs en paiement de droit de douanes, jusqu'à la concurrence dudit taux de 17 pour 100.

Il s'engage de plus à retirer leurs emplois au général Gregorio Gomez, et au général Pardo, et à changer de résidence le juge Tamayo. La conduite de ces trois fonctionnaires sera d'ailleurs l'objet d'un blâme sévère et officiel, exprimé soit dans la gazette où sont habituellement publiés les actes du gouvernement, soit dans tout autre document qu'il livrerait à la publicité.

Bases proposées par M. Cuevas.

La nation mexicaine désirant rétablir les relations qui malheureusement ont été interrompues entre le Mexique et la France, et manifester qu'elle est prête à faire toutes les concessions qui ne compromettent ni son honneur ni ses droits, consent à satisfaire les réclamations pécuniaires présentées par le gouvernement français, et en conséquence elle livrera la somme de six cent mille piastres fortes, étant ainsi libérée de toute autre responsabilité pécuniaire résultant de réclamations antérieures ou postérieures au 21 mars de la présente année.

Le gouvernement de S. M. le roi des Français, cédant à de pareils sentiments, et désirant aussi aplanir toute difficulté qui pourrait retarder l'arrangement honorable des différends entre les deux pays, accorde que le gouvernement mexicain résoudra par lui-même les réclamations relatives à la destitution du général Don Gregorio Gomez, du colonel Don Francisco Pardo et du juge de lettres Don Jose-Maria Tamayo.

Le gouvernement mexicain déclare que, quoique par le texte espagnol des traités existants, il a cru avoir un droit

incontestable d'imposer des emprunts forcés généraux tant aux nationaux qu'aux étrangers, le congrès de la nation et le gouvernement lui-même, ayant résolu de ne plus employer de semblables moyens pour de justes considérations qu'ils ont eues en vue, la réclamation du gouvernement français relativement à ce point n'est plus fondée.

Les autres points sur lesquels les plénipotentiaires respectifs n'ont pu s'accorder, se soumettront, d'accord avec les deux gouvernements, à l'arbitrage de S. M. Britannique qui a interposé déjà ses bons offices en faveur d'une transaction honorable et amicale pour les deux pays.

Après la ratification de cette convention de la part du gouvernement mexicain, tous les différends actuellement existants seront regardés comme entièrement terminés et les forces navales françaises se retireront immédiatement des eaux de la Vera-Cruz, en faisant la déclaration que le blocus des ports de la république a cessé.

En conséquence, on remettra immédiatement les chargements séquestrés des navires nationaux appartenant, tant à des nationaux qu'à des étrangers, et ceux-ci se remettront en possession de leurs propriétaires respectifs.

On procédera immédiatement à conclure un traité qui fixe sur des bases d'avantages réciproques les relations d'amitié, de commerce et de navigation qui doivent exister entre la république mexicaine et le royaume de France, et on maintiendra jusqu'alors l'arrangement, pour que les citoyens mexicains en France et les Français au Mexique soient traités dans leurs personnes, commerce et intérêts, sur le pied de la nation la plus favorisée.

Jalapa, 19 novembre 1838.

L'amiral annonce son intention de partir le lendemain à cinq heures du matin pour rejoindre son escadre; en conséquence, il envoie à M. Cuevas un projet définitif de convention, modifié en partie d'après les notes de M. Cuevas; il déclare qu'il ne consentira à aucune discussion ou modification du présent projet, sinon en ce qui concerne le § 4 de l'art. 1er relativement auquel il laisse la liberté à S. E. de mettre après ces paroles : « *Le commerce de détail au Mexique.* » celles qui se trouvent déjà dans le premier et le second projet remis par lui : *Ladite faculté ne pourra être retirée par le gouvernement mexicain sans qu'il n'accorde au préalable des indemnités suffisantes.* » Dans ce cas, l'amiral renoncerait, par voie de compensation, à l'indemnité de deux cent mille piastres fortes pour les dépenses de l'expédition navale, et l'art. 4 serait modifié en conséquence.

Si S. E. adopte le présent projet avec les modifications indiquées, elle devra les envoyer le jour même avant minuit; dans le cas contraire, l'amiral retournera à son escadre en prenant Dieu et les hommes à témoin de la loyauté et de la modération de la France, et regrettant que ses généreux efforts n'aient pu éviter au Mexique les maux de la guerre.

Projet présenté par l'amiral Baudin.

Au nom de la Très-Sainte Trinité (suivent les formules usitées pour les traités).

Art. 1er. En attendant qu'un traité d'amitié, de commerce et de navigation, fondé sur l'intérêt commun des deux pays, puisse établir d'une manière définitive et invariable les relations entre la France et le Mexique, ces relations seront provisoirement régies par l'acte connu sous le nom de *déclarations de* 1827, principalement en ce qui touche les trois points suivants :

Premièrement. Garantie sur le territoire de la république, aux agents diplomatiques et consulaires, aux citoyens, au commerce et à la navigation de la France, de la jouissance pleine et entière du traitement de la nation étrangère la plus favorisée, sous la condition d'une parfaite réciprocité en France envers les agents, les citoyens, le commerce et la navigation du Mexique.

Secondement. Exemption en faveur des Français résidant au Mexique, de tout assujettissement aux contributions de guerre, ainsi qu'à tous impôts semblables ou analogues à ceux qui sont connus sous le nom d'emprunts forcés.

Troisièmement. Jouissance de la faculté légale qu'ont eue jusqu'à présent les Français de faire le commerce de détail au Mexique.

Art. 2. Le traité à intervenir entre la France et le Mexique devra nécessairement consacrer les trois points ci-dessus

énoncés, et maintenir dans toute leur étendue les dispositions de l'art. 7 des déclarations de 1827.

Art. 3. Le gouvernement mexicain s'engage à n'apporter et à ne laisser mettre désormais aucune entrave à l'acquittement ponctuel et régulier des créances qu'il a déjà reconnues et qui se trouvent en cours de paiement, nommément de celles énumérées dans l'art. 2 de la note de M. le ministre plénipotentiaire de France, en date du 21 mars dernier.

Art. 4. Il sera payé à la France, par le gouvernement mexicain, dans le délai de trente jours, à dater de la signature de la présente convention, une somme de huit cent mille piastres fortes, monnaie métallique ayant cours, livrable dans le port de Vera-Cruz, laquelle somme sera répartie et appliquée par le gouvernement français, comme suit :

Six cent mille piastres à la liquidation générale des dommages éprouvés par des Français, par suite du pillage ou de la destruction de leurs propriétés pendant les troubles civils; d'emprunts forcés recouvrés par la contrainte, ou de tous autres sévices exercés envers eux, soit par le peuple mexicain, soit par des agents de son gouvernement.

Deux cent mille piastres en indemnité des frais de l'expédition navale actuellement envoyée par la France sur les côtes du Mexique.

Moyennant le paiement de la somme sus-énoncée, le gouvernement mexicain sera quitte et dégagé envers la France de toute responsabilité pécuniaire résultant de réclamations antérieures ou postérieures au 21 mars de la présente année.

Art. 5. Le gouvernement de S. M. le roi des Français laisse au gouvernement mexicain le soin de régler d'une manière conforme à l'équité et aux lois du Mexique, les demandes relatives à la destitution du général Gregorio Gomez, du colonel A. Pardo et du juge de lettres J.-M. Tamayo. De son côté, le gouvernement mexicain s'engage à mettre immédiatement en liberté le sieur Pitre Lemoine, actuellement détenu à Mexico.

Art. 6. Aussitôt qu'un des originaux de la présente convention, duement ratifié, aura été remis aux mains du plénipotentiaire français, le blocus sera levé et les forces navales de France quitteront, dans le plus bref délai possible, les côtes du Mexique.

Art. 7. Les navires, sous pavillon mexicain, arrêtés par les croiseurs français pendant le blocus seront, ainsi que leurs cargaisons, restitués au gouvernement mexicain dans l'état dans lequel ils se trouveront alors, et sans que le gouvernement mexicain puisse réclamer aucune indemnité pour les détériorations éprouvées soit par lesdits navires, soit par leurs cargaisons pendant la durée du séquestre.

Contre-projet présenté par M. Cuevas.

Au nom de la Très-Sainte-Trinité.

S. E. le président de la république mexicaine et S. M. le roi des Français, désirant vivement mettre un terme aux lamentables différends entre la république mexicaine et le royaume de France, ont nommé pour leurs plénipotentiaires respectifs, à savoir :

S. E. le président de la république mexicaine, Don

Luis-Gonzaga Cuevas, ministre des relations extérieures, et S. M. le roi des Français, M. Charles Baudin, contre-amiral, officier de la Légion-d'Honneur;

Lesquels, après s'être communiqué réciproquement leurs pleins-pouvoirs, et les ayant trouvés bien et duement régularisés, sont convenus de ce qui suit :

Art. 1er. Le gouvernement mexicain s'engage à remettre au gouvernement français, dans le terme de six mois, comptés depuis la date de la présente convention, la somme de six cent mille piastres fortes, monnaie courante, qui se remettra au port de la Vera-Cruz, restant libre de toute responsabilité pécuniaire envers la France, qu'on pourrait faire valoir par réclamations du même gouvernement français, antérieures ou postérieures au 21 mars de cette année.

Art. 2. Le gouvernement de S. M. le roi des Français accède à ce que le gouvernement mexicain résolve de soi-même et d'une manière conforme à la justice et aux lois de la république, les demandes relatives à la destitution du général Don Gregorio Gomez, du colonel Don Francisco Pardo et du juge de lettres Don Jose-Maria Tamayo.

Art. 3. Le gouvernement mexicain déclare que bien que, par le texte espagnol des traités existants, il a eu un droit incontestable pour imposer des emprunts forcés généraux aux nationaux et aux étrangers, le congrès général et le gouvernement lui-même ayant résolu de ne plus user de semblables moyens pour de justes considérations qu'ils ont en vue, la réclamation du gouvernement de S. M. le roi des Français est désormais inutile sur ce point.

Art. 4. On remettra immédiatement à la disposition des

consignataires respectifs les navires nationaux et leurs chargements pris et séquestrés par les croiseurs français.

Art. 5. Le gouvernement mexicain est d'accord de n'apporter aucun empêchement au paiement ponctuel et régulier des créances des citoyens français, dont la justice a été reconnue et qui sont en voie de paiement, dans les termes convenus avec le gouvernement mexicain.

Art. 6. Le gouvernement mexicain fait abstraction, en *honneur* de la paix, des réclamations pécuniaires qu'il pourrait faire valoir en faveur du trésor national, en conséquence des différends existants entre les deux pays; le gouvernement de France, de son côté, stipule la même clause.

Art. 7. Aussitôt qu'un des originaux de la présente convention, duement ratifié, sera remis au plénipotentiaire français, le blocus sera levé et les forces navales françaises se retireront, dans le terme de quinze jours, des côtes de la république.

Art. 8. En attendant que l'on procède, conformément aux désirs des deux gouvernements, à la conclusion d'un traité d'amitié, de commerce et de navigation qui fixe les bases des relations politiques et mercantiles entre la république mexicaine et le royaume de France, les Mexicains en France et les Français au Mexique, ainsi que les agents respectifs des deux nations, seront traités comme ceux de la nation la plus favorisée.

La présente convention sera soumise à l'approbation du congrès national, et un des originaux ratifiés par S. E. le président de la république sera remis, dans le terme de quinze jours, au contre-amiral des forces navales de

France, faute de quoi, elle sera considérée comme nulle et d'aucune valeur; les ratifications seront échangées à Paris dans le terme de quatre mois ou auparavant, si faire se peut.

Fait par triplicata, à Jalapa, le 19 de novembre de 1838, et signé et scellé par les soussignés plénipotentiaires.

Déclaration additionnelle.

Comme un des obstacles les plus graves qui se sont présentés pour l'arrangement des différends existants entre la république mexicaine et le royaume de France, est l'indemnité que l'on exige de la part du gouvernement de S. M. le roi des Français, dans le cas où l'on modifierait, restreindrait ou prohiberait le commerce au détail qu'exercent actuellement les citoyens français, le gouvernement de la république mexicaine offre d'accorder aux citoyens français un terme plus que suffisant pour qu'ils puissent se défaire de leurs marchandises. Il offre, en outre, que les réglements qui interviendraient dans ce cas, seraient entièrement conformes aux principes d'équité, de justice et aux sentiments amicaux des deux pays.

La présente déclaration se soumettra également à la ratification de S. E. le président de la république, dans les mêmes termes que la convention signée à cette date par les plénipotentiaires respectifs.

Fait en triplicata, à Jalapa, le 19 du mois de novembre 1838, et signé et scellé par les plénipotentiaires respectifs.

Jalapa, 20 novembre 1838.

Le contre-amiral soussigné, plénipotentiaire de S. M. le roi des Français auprès de la république du Mexique, vient de recevoir à l'instant (deux heures et demie après midi) la note que S. E. le ministre des relations extérieures et plénipotentiaire du gouvernement mexicain lui a fait l'honneur de lui adresser en *date d'hier*.

Déjà, avant que de recevoir ladite note, le soussigné avait été mis en possession du contre-projet de convention auquel elle se réfère, et il avait eu l'honneur de discuter ce contre-projet, article par article, dans la conférence de ce matin, avec S. E. le ministre des relations extérieures.

Le soussigné ne peut que résumer ici ce qu'il a dit, il y a peu d'instants, à S. E. le ministre des relations extérieures, savoir :

Sur l'article 1er, que le délai de six mois est beaucoup trop long et ne peut être accordé à moins de garanties suffisantes.

Sur l'article 3, que le droit réclamé en faveur du gouvernement mexicain, d'imposer des emprunts forcés sur les étrangers, n'est rien moins qu'*incontestable*, puisque ce droit se fonde uniquement sur l'interpolation, dans le texte espagnol des traités avec la France et la Grande-Bretagne, d'un mot qui n'a jamais existé dans le texte soit français, soit anglais, de ces mêmes traités, et n'a, par conséquent, pas été consenti par ces deux puissances.

Sur l'article 4, que sa rédaction est insuffisante, tant qu'elle n'exclut pas les réclamations pour dommages pro-

venant de la détérioration des navires et des cargaisons, pendant la durée du séquestre. Il y a d'ailleurs lieu à établir dans cet article la réciprocité de restitution des navires et des cargaisons françaises séquestrées par le gouvernement mexicain.

Sur l'article 5, que la rédaction en est insuffisante, comme celle du précédent article, et que la substitution des mots : *créances dont la justice a été reconnue*, à ceux-ci : *créances que le gouvernement a déjà reconnues*, ouvrirait la porte à une foule de difficultés, et entraînerait d'interminables délais.

Sur l'article 6, qu'il paraît complétement inutile, en ce que le soussigné n'admet pas que le gouvernement mexicain ait aucune réclamation pécuniaire à exercer envers le trésor de France, ni le gouvernement français envers le trésor mexicain, à l'exception de celles prévues par l'article 4.

Sur l'article 8, que les bases qu'il assigne au traité d'amitié, de commerce et de navigation, à intervenir entre la France et le Mexique, sont tout-à-fait incomplètes, puisqu'elles promettent à la France, pour le présent, une partie seulement du traitement de la nation la plus favorisée, *sans aucune garantie pour l'avenir*.

Enfin, sur la déclaration additionnelle relative au commerce de détail, que l'offre faite par le plénipotentiaire mexicain, d'accorder aux citoyens français un certain délai pour disposer de leurs marchandises, dans le cas où la faculté de les vendre en détail, dont ils ont joui jusqu'à présent, viendrait à leur être retirée, est une garantie tout-à-fait insuffisante à la sécurité du commerce français au

Mexique, qui se verrait frappé de mort par une telle disposition.

Le soussigné a la conscience de n'avoir, dans le cours de ses relations avec S. E. le plénipotentiaire mexicain, émis aucune proposition, ni formé aucune demande qui ne soit parfaitement conforme à l'équité, en même temps que compatible avec la dignité de la nation mexicaine. En conséquence, il déclare persister dans les termes du projet de convention joint à la note d'hier, à laquelle il se réfère, en priant S. E. le plénipotentiaire mexicain d'agréer, etc., etc.

Signé, CHARLES BAUDIN.

Jalapa, 20 novembre 1838.

M. Cuevas assure qu'il n'éprouve aucun inconvénient à faire subir une variation aux articles du contre-projet de convention qu'il a remis le matin même à l'amiral; toutefois, il croit devoir déclarer que relativement à l'article 1er, le gouvernement mexicain manquerait à sa dignité s'il donnait d'autre garantie que sa parole; il prie l'amiral de retarder son départ, les hauts intérêts qui se débattent entre eux étant une cause assez importante pour cela; il espère que de nouveaux entretiens les mettraient d'accord sur le tout, comme ils le sont déjà sur quelques articles.

Jalapa, 20 novembre 1838.

L'amiral accuse réception de la note que M. Cuevas lui a envoyée à huit heures du soir.

C'est par déférence pour le gouvernement mexicain qu'il avait consenti à s'éloigner de son escadre et à venir à Jalapa, au-devant du plénipotentiaire mexicain; aujourd'hui que les conférences ont eu toute la durée qu'elles pouvaient raisonnablement avoir, des obligations impérieuses rappellent l'amiral auprès de son escadre, et, comme il a eu l'honneur de le dire à S. E., il partira le lendemain à cinq heures du matin; il ne veut cependant pas rejeter une dernière espérance de conciliation, et si, comme paraît l'indiquer la note qu'il reçoit de S. E., il n'y a pas d'autre objection contre le projet présenté la veille par le soussigné que celle qui est relative au commerce de détail, l'amiral consent à ce que les mots *commerce de détail* disparaissent du projet qui, alors, demeurerait modifié ainsi qu'il suit :

Art. 1er. Après ces mots : *déclarations de* 1827, supprimer tout le reste et le remplacer de la manière suivante « (quoique non encore ratifiées), principalement en ce qui fait l'objet des articles 7, 9 et 11 desdites déclarations. »

L'art. 2 serait remplacé par ce qui suit : « Le traité à « intervenir entre la France et le Mexique devra nécessai- « rement avoir pour bases lesdites déclarations, et consa- « crer spécialement leurs articles 7, 9 et 11. »

L'art. 3 resterait comme au projet.

A l'art. 4, le terme de paiement, laissé en blanc, sera fixé à trente jours.

L'art. 5 sera supprimé et remplacé par l'art. 2 du contre-projet présenté par S. E. le plénipotentiaire mexicain.

L'art. 6 sera maintenu.

A l'art. 7, on ajoutera après ces mots : *pendant la durée*

du séquestre : « Les navires français, détenus ou séquestrés « par le gouvernement mexicain, seront, ainsi que leurs « cargaisons, restitués à leurs propriétaires respectifs, ou « aux consuls de France, en l'absence des propriétaires, « de la même manière et sous les mêmes conditions que « ci-dessus. »

Si S. E. le ministre des relations extérieures veut adopter ces modifications, les seules auxquelles il soit permis au soussigné de consentir, deux au moins des originaux de la convention peuvent être transcrits cette nuit même, et revêtus des signatures respectives des plénipotentiaires, avant l'heure fixée par le soussigné, pour son départ de Jalapa.

Le soussigné prie, etc., etc., etc.

Signé, CHARLES BAUDIN.

Copie des articles 7, 9 *et* 11 *des déclarations de* 1827, *auxquels se rapporte le projet antérieur de convention, présenté par M. le contre-amiral Baudin.*

Art. 7. Tout négociant, tout commandant de navire, ainsi que tous les autres Français, seront, dans les Etats-Unis Mexicains, entièrement libres de faire eux-mêmes leurs affaires ou d'en confier la gestion à qui bon leur semblera, facteur, agent ou interprète. Ils ne seront nullement tenus d'employer à cet effet d'autres personnes que celles employées par les Mexicains, ni de leur payer aucun salaire ou aucune rétribution plus élevée que ne feraient ces derniers en pareille circonstance. Ils seront également libres, dans tous leurs achats comme dans toutes leurs ventes,

d'établir et de fixer le prix des effets, marchandises et objets quelconques, tant importés que destinés à l'exportation, comme ils le jugeront convenable, et en se conformant d'ailleurs aux lois et coutumes du pays. Les Mexicains jouiront, en France, des mêmes priviléges, sous les mêmes conditions.

Art. 9. En tout ce qui concerne la police des ports, le chargement et le déchargement des navires, la sûreté des marchandises, biens et effets, les habitants des deux pays seront respectivement soumis aux lois et statuts du territoire où ils résideront. Ils seront cependant exempts de tout service militaire forcé, soit sur terre, soit sur mer, et ne seront soumis à aucun emprunt forcé [1]. Leurs propriétés ne seront pas d'ailleurs assujetties à d'autres charges, réquisitions ou impôts que ceux payés par les nationaux.

Art. 11. Les consuls respectifs jouiront dans les deux pays des priviléges généralement attribués à leur charge, l'exemption des logements militaires et celle de toutes les contributions directes, tant personnelles que mobiliaires ou somptuaires, à moins, toutefois, qu'ils ne soient sujets du pays, ou qu'ils ne deviennent soit propriétaires, soit possesseurs de biens meubles ou immeubles, ou enfin qu'ils ne fassent le commerce, dans lesquels cas ils seront soumis aux mêmes taxes, charges et impositions que les autres particuliers.

[1] Le gouvernement mexicain a prétendu que dans le texte espagnol des déclarations de 1827 se trouvait ici le mot *especialmente*, ce qui aurait signifié qu'on se contenterait de n'imposer aux Français aucun emprunt forcé *spécial*. Le sens, comme on le voit, aurait été bien différent.

Ces agents jouiront en outre de tous les autres privilèges, exemptions et immunités qui pourraient être accordés, dans leur résidence, aux agents du même rang de la nation la plus favorisée.

Jalapa, 21 novembre 1838, à 5 heures du matin.

Le contre-amiral soussigné a reçu ce matin, à une heure, la note de S. E. le ministre des relations extérieures, datée d'hier minuit.

Le soussigné attendra, devant la Vera-Cruz, jusqu'au 27 de ce mois, *à midi*, la convention que S. E. doit lui faire parvenir.

Si cette convention n'est pas conçue dans des termes complétement satifaisants pour la France, c'est-à-dire dans ceux qu'il a lui-même indiqués, le soussigné considérera alors comme un devoir de commencer immédiatement les hostilités.

Le soussigné, etc., etc., etc.

Signé, CHARLES BAUDIN.

Le contre-amiral partit de Jalapa le jour indiqué, le 21, et ce même jour, il écrivit à M. Cuevas une lettre confidentielle, datée de Puente-Nacional, ainsi conçue :

J'ai l'honneur de confirmer à S. E. M. L.-G. Cuevas ma note officielle écrite de Jalapa, ce matin, à cinq heures.

Je désire que S. E. soit bien convaincue qu'aucun nouveau délai ne saurait être admis après le 27 de ce mois, à midi, et qu'il faut que ce jour-là j'aie entre les mains l'acte,

en bonne forme, par lequel S. E. s'engagera à satisfaire aux légitimes demandes de la France, faute de quoi les hostilités commenceront immédiatement.

Cet acte devra être tout-à-fait conforme au projet que j'ai eu l'honneur de remettre à S. E., le 19, sauf les modifications indiquées dans ma note d'hier soir.

Il n'y a plus aujourd'hui ni délais, ni discussions possibles, et je dois dire franchement à S. E. que si elle persévérait dans son système de mesures dilatoires, elle aurait probablement à se reprocher plus tard d'avoir attiré sur son pays des malheurs qu'un autre système en aurait écartés.

Je présente, etc., etc., etc.

Signé, CHARLES BAUDIN.

Le contre-amiral adressa à M. Cuevas la lettre suivante datée de la Vera-Cruz, le 22 courant.

Note de l'amiral à S. E. le ministre des relations extérieures du Mexique, à Jalapa.

Vera-Cruz, 22 novembre 1838.

Le contre-amiral soussigné, commandant les forces navales de France dans le golfe du Mexique, et plénipotentiaire de S. M. le roi des Français près le gouvernement mexicain, prévoyant le cas où une rupture viendrait à éclater prochainement entre le Mexique et la France, a l'honneur de prier S. E. le ministre des relations extérieures de vouloir bien interposer ses bons offices auprès

de ses collègues du cabinet de Mexico, pour que des ordres, tendant à protéger les Français contre le premier mouvement de l'irritation populaire, soient expédiés le plus tôt possible aux autorités des divers départements de la république.

Le soussigné est informé que l'art. 12 du traité de 1826, entre le Mexique et la Grande-Bretagne, a été rendu applicable aux Français, et que le gouvernement mexicain a manifesté à cet égard ses intentions par des actes qui existent dans les archives de la légation de France, à Mexico. Il réclame donc pour ses compatriotes le bénéfice dudit article, et, confiant d'ailleurs dans la générosité et l'humanité du gouvernement mexicain, il présente à S. E., etc.[1]

Signé, CHARLES BAUDIN.

Le 22, une lettre de l'amiral, datée de la Vera-Cruz, adressée au commandant Laîné, annonça son retour pour le lendemain; l'amiral annonçait brièvement qu'il n'avait pas encore pu obtenir le dernier mot du gouvernement mexicain, mais que tout le portait à croire que ce dernier mot serait la guerre; en conséquence, il ordonnait des mesures pour que l'escadre fût préparée à cette éventualité.

Le *Météore* chauffa le lendemain de grand matin. Ce

[1] Cette note, ainsi que toutes les pièces relatives aux négociations qui ont précédé l'attaque de la forteresse d'Ulùa, ont été extraites d'un recueil publié par le gouvernement mexicain sous le titre de *Documentos relativos a las conferencias en Jalapa*.

Les pièces émanées des plénipotentiaires mexicains ont été traduites de l'espagnol en français par M. Blanchard. Les pièces françaises ont été collationnées avec les textes originaux.

navire était destiné à aller chercher l'amiral dans le port de la Vera-Cruz; un salut d'honneur fut fait par la forteresse lorsque l'amiral passa devant les batteries, et vers dix heures, le *Météore* vint mouiller sur l'arrière de la *Néréide;* le coup de vent avait cessé depuis la veille.

Au moment où l'amiral mettait le pied sur la frégate, les deux bombardes le *Cyclope* et le *Vulcain* arrivaient de Toulon, où elles avaient armé; ces navires, d'une construction peu favorable pour la marche, avaient mis soixante et quatorze jours pour faire la traversée; ils étaient accompagnés du brig le *Zèbre*, commandé par M. Taffart, lieutenant de vaisseau. Le *Cyclope*, commandé par M. E. Ollivier, capitaine de frégate, et le *Vulcain*, commandé par M. Lefrotter, capitaine de corvette, ne pouvaient mieux arriver que la veille des opérations du siége; ils furent salués avec joie par toute l'escadre.

L'amiral donna l'ordre d'appareiller immédiatement pour l'île Verte; il voulait que la division se rapprochât du futur théâtre de la guerre; ce mouillage n'est qu'à trois milles seulement du fort Saint-Jean d'Ulùa.

Le navire de commerce l'*Isambert*, parti du Hâvre le 9 octobre, arriva vers la fin du jour; il était porteur de dépêches importantes : le contre-amiral écrivit, en conséquence, à S. E. M. Cuevas, en date du 24 novembre 1838, qu'il croyait de son devoir de l'informer que l'*Isambert* lui avait remis des dépêches du gouvernement français, datées du 30 septembre, contenant des copies de la correspondance du comte Sébastiani, ambassadeur de France en Angleterre, et celle de M. Aston, chargé par le cabinet britannique d'offrir la médiation de son gouvernement

pour aplanir les difficultés existantes entre la France et le Mexique; que cette médiation n'avait point été acceptée, et que le 28 septembre toute correspondance avait cessé à ce sujet.

Nous eûmes de nouveaux arrivages le lendemain; décidément le temps semblait conspirer en notre faveur; la corvette la *Nayade*, l'un des plus gracieux navires de la marine française, vint jeter l'ancre à l'île Verte; cette élégante corvette avait fait la traversée de Brest à la Vera-Cruz en quarante-huit jours; elle était commandée par M. Lefrançois de Grainville, capitaine de corvette, qui portait à l'amiral des dépêches importantes [1]; la *Caravane*, corvette de charge, commandée par M. Lartigue, capitaine de corvette, arriva également de France après une traversée des plus longues (soixante-dix-huit jours); l'arrivée de ce navire fut une bonne fortune pour l'escadre, sa vaste cale renfermait des provisions de rechange; les boulets ennemis pouvaient faire maintenant des avaries au gréement des navires sans que nous fussions embarrassés pour les réparer.

Ce même jour arriva un brig anglais venant de la Havane, où il avait été frêté par le consul de France pour porter de l'eau à la division; à son bord venait M. Lambert, ingénieur de la marine, attaché à l'escadre du Mexique, et précédemment embarqué sur la *Gloire*, qui l'avait, à son passage à la Havane, déposé dans cette ville pour y faire des essais de citernes propres au transport de l'eau; quelques jours après le départ de cet habile ingénieur, il se sentit atteint des premiers symptômes de la fièvre jaune;

[1] Le duplicata de celles remises par l'*Isambert*.

le travail forcé auquel il s'était livré pour l'expérience de citernes flottantes, avait sans doute contribué à disposer son corps à recevoir les influences fatales du climat; embarqué sur un navire de commerce, sans aucun conseil médical, sa position devint promptement critique, et lorsque M. Lambert arriva à l'île Verte, la maladie était à son terme.

Déjà deux hommes avaient succombé à la fièvre jaune à bord du *Phaéton;* sous ce terrible climat, un excès de travail amène quelquefois l'invasion de cette affreuse maladie.

Le dimanche 25, les mêmes parlementaires qui étaient déjà venus pour porter à l'amiral la lettre de M. Cuevas, revinrent à bord de la *Néréide;* l'amiral avait fait demander au général Rincon, commandant supérieur de la province et de la ville de la Vera-Cruz, de neutraliser la corvette la *Fortune*, que l'amiral voulait convertir en hôpital pour les blessés; le général Rincon s'était empressé d'accepter cette proposition, et demandait à son tour de neutraliser, dans la ville de la Vera-Cruz, trois maisons à son choix, qui serait désignées par un pavillon jaune que l'on arborerait sur l'azotea [1], demande que l'amiral accorda à l'instant.

Il ventait fort lorsque les parlementaires vinrent à bord dans leur léger canot; ce petit voyage avait dû les éprouver vivement, car leurs traits étaient altérés, et ils eurent besoin de reprendre leurs esprits avant de remplir leur mission, encore ne s'acquittèrent-ils pas de cette tâche

[1] Terrasse.

sans jeter, à la dérobée, un regard furtif sur la mer couverte d'une blanche écume, ce qui leur promettait un retour plus agité encore, car le vent soufflait de la ville. Ils prêtèrent peu d'attention à l'équipage qui, précisément comme la première fois qu'ils vinrent à bord, passait à ce moment l'inspection du dimanche.

Le matin, l'amiral avait donné ordre à M. Barbotin, commandant du *Météore*, de chauffer, pour aller prendre des relèvements et jeter quelques plombs de sonde; lorsque les envoyés furent sur le point de partir, l'amiral, par un double sentiment d'humanité, me chargea d'offrir en son nom aux officiers parlementaires de retourner à la Vera-Cruz sur le *Météore*, ceux-ci acceptèrent avec empressement l'échange de leur coquille de noix contre un bâtiment qui allait contre le vent, et M. Barbotin pouvait plus facilement s'acquitter de la mission difficile dont il avait été chargé d'abord. L'amiral envoya sur le *Météore* MM. Olivier, Lefrotter, Mengin et Chauchard; il était bon que les deux premiers, arrivés de l'avant-veille, pussent sonder pour connaître la place où ils pourraient embosser les bombardes [1].

Au lieu de conduire les parlementaires directement à la Vera-Cruz, le bateau à vapeur profita de l'inviolabilité que lui assurait le canot parlementaire qu'il remorquait, pour sonder le chenal qui partage le banc de la Gallega; cette

[1] Des bouées légères, comme celles que les pêcheurs abandonnent au large, avaient été préparées; un plomb de sonde les retenait par le fond; ces bouées étaient propres à désigner les lieux propres à s'embosser.

ruse de guerre évitait une inutile effusion de sang; le *Météore* fit aussi le tour du fort qu'il rangea [1] d'aussi près qu'il le voulut, et après avoir débarqué ses passagers, il revint prendre le mouillage de Sacrificios.

Le 26, une grande activité régna à bord, les navires se disposèrent pour le combat; ils mirent à l'abri le plus d'objets possible du gréement et des rechanges; dans le combat les boulets font moins de ravage à bord que les éclats de bois, c'est pour cela que l'on diminue autant qu'on le peut les chances de destruction; d'après les ordres de l'amiral, chaque navire devait déposer ses drômes [2] à l'Ile Verte; on en forma plusieurs radeaux, et des embarcations furent désignées pour les remorquer.

Pendant les différents travaux qui s'exécutaient sous mes yeux, un coup de canon partit de la *Gloire*, le pavillon de cette frégate fut hissé à mi-mât, après quoi deux autres coups de canon furent tirés; peu après un canot armé de seize avirons poussa du bord remorquant une embarcation où on n'apercevait personne, d'autres canots chargés d'officiers en grande tenue suivaient à distance; lorsque ce convoi fut plus rapproché, nous pûmes voir un cercueil recouvert du pavillon national, dans la chambre de l'embarcation remorquée.

Lorsque le canot accosta à l'Ile Verte, quatre canotiers sautèrent à terre et prirent sur leurs épaules le cercueil

[1] Approcher de.

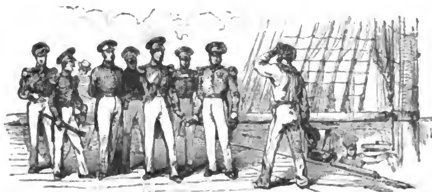
[2] En terme de marine, drôme signifie le faisceau formé par les mâts de hune et d'autres esparts de rechange. Ces différents objets sont mis entre le grand mât et le mât de misaine, de chaque côté de la chaloupe, tout en laissant le passe-avant parfaitement dégagé pour la manœuvre.

encore recouvert du pavillon français dont les longs plis tombaient jusqu'à terre; cet enterrement était celui de M. Lambert, l'ingénieur de la marine, décédé la veille à bord de la *Gloire*, qui succomba victime de la fièvre jaune, malgré les soins éclairés dont il fut entouré.

Vers le milieu de l'île, on avait creusé une fosse dans le sable, la bière y fut déposée au milieu du recueillement le plus profond; sitôt que la terre eut recouvert le cercueil, les matelots firent une décharge générale de leurs armes et chacun regagna silencieusement son embarcation.

Le lendemain devait être signalé par de plus nombreuses victimes!





CHAPITRE XII.

27 novembre.

Ce jour où tous les doutes allaient cesser, commença enfin; le soleil se leva dans un ciel sans nuages, l'air était brûlant, la mer calme, unie et transparente.

Le branle-bas du matin s'exécuta avec une gaîté et une célérité inaccoutumées; on se débarrassait d'une occupation indispensable pour se livrer entièrement aux devoirs que ce jour pouvait imposer.

Les signaux montaient rapidement le long des mâts, se croisaient, se multipliaient, la rade était sillonnée par des embarcations qui la parcouraient dans tous les sens, le plus

grand nombre accostait la *Néréide*, elles étaient envoyées à l'ordre par les différents navires de l'escadre; les bateaux à vapeur chauffaient, l'œil le moins exercé aurait reconnu, à tous ces préparatifs, que nous touchions au moment si impatiemment attendu.

A dix heures, les bombardes le *Cyclope* et le *Vulcain*, remorquées par les navires à vapeur, allèrent s'embosser au nord de la forteresse, à l'entrée de l'étroit chenal qui sépare le banc de la Gallega de celui de la Galleguilla; des rochers bas menaçaient, pendant cette difficile opération, les deux principaux instruments du siége; cette manœuvre fut exécutée avec une rare précision, grâce à la puissance de la vapeur; malgré le peu d'espace compris entre les deux bancs de sable, les bombardes se trouvèrent à leur poste en peu d'instants et prêtes à commencer le feu au premier signal.

Jetons un coup d'œil sur le champ de bataille choisi par l'amiral :

Le fort de Saint-Jean d'Ulùa est situé sur un îlot au nord-est de la ville de la Vera-Cruz dont il est séparé par un bras de mer d'un demi-mille de largeur; la base de cet îlot est composée, ainsi que celle de sacrificios, de madrépores et de coraux. Au nord s'étend le banc de la Gallega qui vient mourir aux pieds des glacis de la forteresse dont il est une continuation; dans les grandes marées, ce banc reste presque complètement à sec, mais ordinairement, il est caché sous l'eau; il est bordé de rochers à son extrémité septentrionale, un chenal le sépare du banc de la Galleguilla qui est de la même nature et court à peu près dans la même direction que le banc de la Gallega.

La forteresse est entièrement bâtie en madrépores, ex-

cepté le côté qui regarde la ville; une légende, chose rare dans ce pays nouveau, indique que toutes les pierres employées à construire ce dernier côté, ont été apportées d'Espagne. Cette assertion, qui peut paraître étrange, ne me paraît pas dénuée de fondement [1]. Le plan du fort est un parallélograme légèrement irrégulier, dont chaque angle est flanqué d'un bastion; sur celui du sud-ouest s'élève le phare, prisme cylindrique assez élégant, construit en briques; le bastion du sud-est (bastion de St-Crispin) est dominé par une haute tour carrée (le Cavalier) surmontée d'un belvédère; c'est de ce point élevé que l'on signale les navires, c'est là que se déroule le pavillon national; cette tour est le donjon de la forteresse : un large fossé environne l'enceinte extérieure, mais il est mal entretenu et en partie comblé par les alluvions, ce n'est qu'à marée haute qu'il possède de l'eau; au-delà, du fossé il y a deux batteries basses, l'une dans le nord-ouest, l'autre dans le sud-est, qui forme une ceinture extérieure; enfin une demi-lune et deux réduits de place d'armes rentrantes, avancées dans le nord-est, complètent les ouvrages défensifs [2].

Dans la prévision du siége, les Mexicains avaient réparé avec soin les outrages que le temps et leurs guerres avec les Espagnols avaient fait subir à leur Gibraltar, comme ils

[1] On rapporte que la cour d'Espagne obligeait les navires qui allaient au Mexique, à former leur lest des pierres qui ont servi à la construction de ce fort

[2] Sous le rapport pittoresque, cette forteresse est assez intéressante : la ligne qu'elle dessine sur le ciel est mouvementée; la tour du Cavalier, avec son léger belvédère, s'élève éblouissante de blancheur à quatre-vingt-dix pieds, et forme un contraste agréable avec le phare dont la masse rougeâtre paraît retenue au sol dont elle a la couleur.

aiment à nommer Saint-Jean d'Ulùa; la chaux avait été largement employée à fermer ces cicatrices, et sa blancheur éclatante donnait, par comparaison, aux parties qui étaient demeurées invulnérables, un air d'ancienneté que l'on rencontre bien rarement daus les monuments de la Nouvelle-Espagne.

L'amiral avait choisi son point d'attaque de telle sorte qu'il battait le plus grand espace possible de la forteresse, tout en n'essuyant le feu que du plus petit nombre de canons ennemis; un autre motif avait dirigé son choix: les coups de vent de nord-ouest, si redoutés et si fréquents sur cette côte, pouvaient s'abattre sur les navires, il importait, dans ce cas, d'avoir la terre au vent, afin de pouvoir s'en éloigner; une étude approfondie du théâtre du combat lui fit trouver la place favorable; l'événement devait se charger de prouver la justesse des combinaisons du chef de l'armée.

Les trois frégates, désignées pour l'attaque du premier jour, étaient la *Néréide*, l'*Iphigénie* et la *Gloire;* le *Météore* remorqua la frégate amirale, le *Phaéton* remplit la même mission envers la *Gloire;* l'*Iphigénie* vint au mouillage à la voile; toutes trois se placèrent au nord-est de la forteresse, à quatre ou cinq encâblures de distance [1].

La *Créole*, la *Nayade* et la *Sarcelle* avaient reçu, dès le matin, l'ordre d'aller dans le N. O. du fort, hors de portée des canons, pour observer la direction des boulets et des bombes; des signaux avaient été convenus pour faire rectifier le pointage de nos pièces; la *Nayade* et la *Sarcelle*

[1] Quatre ou cinq cents toises environ.

mouillèrent ; la *Créole* se tint sous voiles (ses instructions lui donnaient cette latitude). Les brigs le *Voltigeur* et le *Zèbre* croisaient entre les rescifs de Pajaros et les frégates embossées. A peine la *Néréide*, remorquée par le *Météore*, eut-elle quitté le mouillage de l'île Verte, que l'on vit arriver du môle de la Vera-Cruz un canot avec le pavillon parlementaire ; il était onze heures et demie, le délai expirait à midi ! Tous les cœurs battaient d'impatience.

Admis sans délai auprès de l'amiral Baudin, les envoyés lui remirent les dépêches dont ils étaient porteurs.

Jalapa, 24 novembre 1838.

Le soussigné, ministre des relations extérieures et plénipotentiaire de la république mexicaine, a l'honneur de manifester à S. E. le plénipotentiaire de France, en réponse à la note qu'il a bien voulu lui adresser à la date du 22 de ce mois, relativement à la protection qu'il doit accorder aux Français dans le cas d'une rupture entre les deux pays, qu'immédiatement il a recommandé à son gouvernement la communication de S. E. M. Baudin.

S. E. ne doit pas douter des sentiments du cabinet mexicain ni de sa disposition favorable pour agir selon les principes d'humanité, de justice et de civilisation qui sont la gloire d'une administration libre et illustrée [1].

Le soussigné réitère à S. E. M. Baudin l'assurance de sa haute considération.

Signé, LUIS G. CUEVAS.

[1] On verra plus tard comment ces beaux principes ont été cruellement méprisés.

La seconde note, en date de Jalapa le 26 novembre, était également de M. Cuevas. Il accusait réception de la dépêche par laquelle l'amiral lui annonçait le refus fait par la France d'accepter la médiation de l'Angleterre; il ne pensait pas que cette nouvelle pût avoir de l'influence sur les délibérations entamées, et terminait en assurant l'amiral de sa haute considération.

M. Cuevas, dans une troisième note écrite le 26 à Jalapa, priait M. Baudin, dans le cas d'une rupture, de laisser aux autorités de la Vera-Cruz, qui n'étaient pas sous les armes, le temps nécessaire pour sortir de cette place et emporter les archives autre part. S. E. assurait M. l'amiral que, bien qu'il n'y ait pas de traité entre la France et le Mexique à cet égard, le gouvernement mexicain était disposé à accorder aux Français résidant au Mexique, les mêmes garanties concédées, en cas de guerre, à la nation la plus favorisée, ainsi que cela doit être pratiqué entre nations civilisées et chrétiennes, etc., etc.

Dans une quatrième note, écrite le 26 à Jalapa, S. E. M. Cuevas exprime le regret qu'il éprouve de n'avoir pu accepter la rédaction des articles proposés par S. E. l'amiral, et la peine que lui a occasionnée l'annonce qu'un refus d'acceptation entraînerait le commencement des hostilités; une telle mesure l'a confirmé dans la pensée où il était que la mission diplomatique de l'amiral était peu conforme à l'aplanissement des difficultés; que les pleins-pouvoirs que le gouvernement français avait accordés à l'amiral contenaient explicitement des sentiments de paix et de conciliation, et M. Cuevas avait dû croire à leur sincérité pour venir ouvrir des conférences avec l'amiral;

qu'il a été douloureusement surpris quand S. E. lui a donné l'assurance que c'était seulement par déférence pour le gouvernement de la république que l'amiral avait consenti à se séparer de sa flotte ; il n'a pu concevoir non plus comment, pour une négociation d'une si haute importance, M. l'amiral a cru que trois jours pourraient suffire, et M. Cuevas conçoit moins bien encore comment l'amiral a pu supposer que les négociations pourraient être continuées sans irrégularité quand il s'en allait à Sacrificios en prenant un caractère si différent de celui que le gouvernement français a annoncé à la république; cependant M. Cuevas ne démentira pas ses sentiments ni la conduite qu'il a suivie dans la grave question qui va prendre un aspect décisif, et, laissant de côté toutes les formalités accessoires, il vient en conséquence reproduire à S. E. dans la convention ci-jointe, les propositions que le gouvernement mexicain croit compatibles avec l'honneur des deux pays.

Il prie M. l'Amiral de remarquer que cette convention est pour ainsi dire la même que celle qu'il a déjà eu l'honneur de lui présenter, bien qu'il y ait quelques modifications ou variantes dans la rédaction, qui sont usitées dans ce genre de traités et conformes au caractère qu'a dû tenir cette négociation. M. Cuevas, avant de manifester à S. E. que dans la convention ci-incluse sont consignées toutes les concessions compatibles avec l'honneur de son gouvernement et que celui de S. M. le roi des Français ne doit pas en exiger d'autres, exposera brièvement que le dernier projet de convention proposé par M. l'amiral n'est pas approprié, en quelques parties, à l'arrangement actuel, et n'est pas non plus convenable pour le gouvernement mexicain.

M. Cuevas passe en revue les art. 1, 2 et 3 qu'il modifie après les avoir attaqués, le 3ᵉ surtout, avec chaleur; l'art. 4 lui paraît avilissant pour la nation mexicaine; il ne voit qu'un mot à changer dans l'art. 5; les art. 6 et 7 doivent être modifiés; après cette analyse discutée longuement, M. Cuevas conclut en disant que bien que le gouvernement français ait rejeté la médiation de l'Angleterre, il croit pouvoir la proposer de nouveau, car les deux gouvernements étant tombés d'accord sur plusieurs points essentiels et n'étant plus divisés que sur des objets accessoires, une rupture ne pourrait être justifiée qu'après avoir essayé tous les moyens imaginables pour arriver à une réconciliation digne et convenable; que le meilleur moyen était celui qu'il indiquait, et il croit pouvoir affirmer à S. E. que le gouvernement de la Grande-Bretagne partage son désir, etc., etc.

M. Cuevas continue en annonçant qu'il reçoit du gouvernement des États-Unis l'offre de sa médiation pour terminer les différends actuels; que ce long exposé doit prouver à l'amiral combien M. Cuevas a pris à cœur d'arriver à une réconciliation honorable; il termine ainsi : « Ces efforts, dignes de la civilisation, ne reconnaissent d'autre origine que les sentiments du gouvernement mexicain et l'obligation de justifier aux yeux du monde la conduite qu'il a tenue dans la grande question qui se traite; le gouvernement d'un peuple indépendant qui a su conquérir sa liberté et verser son sang avec profusion, ne peut se conduire par une basse terreur; le gouvernement de France qui le provoque avec tant d'injustice pourra lui causer des maux considérables, occuper quelques points de son territoire, paralyser son commerce extérieur et compromettre la vie de

plusieurs de ses défenseurs. M. Cuevas le reconnaît, et en le confessant franchement, il donne une preuve de sa sincérité.

Il désire également que le cabinet français se persuade que la nation mexicaine, quel que soit son gouvernement, quelles que soient ses institutions et quels que soient ses malheurs, ne consentira jamais à rien qui soit indigne de son indépendance; on verra s'engager une lutte qui fera couler le sang des Mexicains et des Français, et qui engendrera des haines interminables entre les deux nations. Les gouvernements ne pourront réparer en plusieurs années les maux de la guerre, et jamais la France ne pourra présenter des titres qui justifient sa conduite, tandis que le Mexique au contraire, en appellera avec confiance à la convention ci-jointe, à sa conduite et à sa justice :

Convention citée dans la note antérieure.

Au nom de la Très-Sainte-Trinité.

S. E. le président de la république mexicaine et S. M. le roi des Fançais désirant mettre un terme aux différends entre la république mexicaine et le royaume de France, ont nommé à cet effet, pour leurs plénipotentiaires respectifs, à savoir :

S. E. le président de la république mexicaine, M. don Luis-Gonzaga Cuevas, ministre des relations extérieures de la république,

Et S. M. le roi des Français, M. Charles Baudin, contre-amiral, officier de la Légion-d'Honneur;

Lesquels, après s'être communiqué respectivement leurs

pleins-pouvoirs et les avoir trouvés en bonne et due forme, sont convenus de ce qui suit :

Art. 1er. Le gouvernement mexicain résoudra par lui-même, conformément aux règles de justice et aux lois de la république, les demandes du gouvernement français relativement à la destitution du général don Gregorio Gomez, du colonel don Francisco Pardo et du juge de lettres don Jose-Maria Tamayo.

Art. 2. Le gouvernement mexicain remettra au gouvernement français dans le délai de six mois, comptés depuis le jour de la date de la présente convention, dans le port de la Vera-Cruz, et en parties partielles de cent mille piastres fortes par mois, la somme de six cent mille piastres fortes, monnaie courante, restant libre de toute responsabilité pécuniaire que pourrait réclamer le gouvernement français antérieurement ou postérieurement au 21 mars de cette année.

Art. 3. On remettra immédiatement au gouvernement mexicain les navires nationaux et leurs chargements, pris et séquestrés par les croiseurs français pendant le blocus des ports de la république.

Art. 4. Les navires français détenus ou séquestrés par le gouvernement mexicain pendant le blocus, et leurs cargaisons, se remettront immédiatement à leurs propriétaires, et au défaut de ceux-ci, aux consuls de France.

Art. 5. Le gouvernement mexicain et celui de France renoncent, au bénéfice de la paix, aux réclamations pécuniaires qu'ils pourraient avoir à faire en faveur de leurs trésors respectifs en conséquence des différends entre les deux pays.

Art. 6. Le gouvernement français étant d'accord à n'imposer aucun emprunt forcé ni aux nationaux ni aux étrangers, on a satisfait en conséquence en ce point à la demande du gouvernement de France relativement aux citoyens français.

Art. 7. Le gouvernement mexicain continuera le paiement ponctuel et régulier des crédits reconnus des citoyens français, qui sont en voie de paiement, dans les termes convenus par le même gouvernement.

Art. 8. Aussitôt qu'un des originaux de la présente convention duement ratifiée se remettra au plénipotentiaire français, il lèvera le blocus, et les forces navales françaises se retireront, dans le terme de vingt jours, des côtes de la république.

Art. 9. En attendant que l'on procède selon le désir des deux nations à la célébration d'un traité d'amitié, de commerce et de navigation, qui fixe les bases des relations politiques et mercantiles entre la république mexicaine et le royaume de France, les Mexicains en France et les Français au Mexique, ainsi que les agents respectifs des deux nations, soit diplomatiques, soit consulaires, seront traités comme ceux de la nation la plus favorisée.

La présente convention sera soumise à l'approbation du congrès national mexicain, et un des originaux ratifiés par S. E. le président de la république mexicaine, se remettra dans le délai de quinze jours au plénipotentiaire de France, M. Charles Baudin, et si ainsi il n'était fait, elle sera considérée comme nulle et d'aucune valeur; les ratifications seront échangées à Paris dans le délai de quatre mois ou avant, si faire se peut.

Fait en triplicata à Jalapa, le. . . . de l'an du Seigneur 1838, par les soussignés plénipotentiaires qui y ont apposé leurs sceaux respectifs.

Pendant que l'amiral lisait cette interminable dépêche, la *Néréide* avait continué son mouvement, elle était embossée à son poste pour le combat, lorsque la lecture fut terminé. La réponse ne se fit pas attendre; l'amiral dicta sur-le-champ la lettre suivante, adressée au général Rincon.

Néréide, deux heures après midi, sous le rescif de la Gallega, 27 novembre 1838,

Excellence,

J'ai reçu vos deux lettres de ce jour, l'une officielle, l'autre confidentielle, accompagnant une dépêche de S. E. le ministre des relations extérieures de la république.

Le temps me manque maintenant pour répondre au ministre, veuillez seulement lui faire savoir que le délai que je lui avais accordé étant expiré aujourd'hui, sans qu'il ait été fait une réponse satisfaisante aux demandes justes, modérées et honorables de la France, je me vois dans la nécessité de commencer les hostilités.

Depuis un mois que je suis arrivé devant la Vera-Cruz, j'ai fait selon ma conscience et mes lumières, tout ce que la raison et l'humanité prescrivent pour éviter une rupture violente entre les deux pays; Dieu m'est témoin de la sincérité de mes efforts pour atteindre ce but!

Ma mission de paix est terminée, celle de guerre va commencer; puissent les conséquences retomber unique-

ment sur les hommes dont l'iniquité et l'orgueil ont amené ce résultat.

Je recommande de nouveau à l'humanité de Votre Excellence mes compatriotes restés à la Vera-Cruz, et la prie d'agréer la nouvelle assurance de mon estime et de ma haute considération.

CHARLES BAUDIN.

Les incidents suivants avaient eu lieu simultanément avec le séjour des plénipotentiaires à bord de la *Néréide :* quatre navires mouillés sous le fort d'Ulùa (un hambourgeois, la goëlette de guerre américaine le *Woodburg*, un brig belge le *Windhond*[1], et le paquebot anglais l'*Express*), appareillèrent pour quitter la position dangereuse qu'ils occupaient.

Il était d'une impérieuse nécessité d'avoir des pilotes, dans le cas où un débarquement serait effectué; ils pouvaient seuls donner les renseignements indispensables. Dès la veille, l'amiral avait donné l'ordre de prendre les pêcheurs qui sortiraient, mais soit que le gouvernement mexicain ait défendu tout mouvement dans le port, soit pressentiment de la part des pêcheurs, aucun bateau ne quitta la Vera-Cruz. La *Créole* reçut en conséquence l'ordre de prendre les pilotes qui étaient sur les quatre navires sortant du port; ces hommes furent remis sans difficulté; le capitaine l'*Express*, en donnant son consentement, demanda si c'était de gré ou de force que

[1] Dès le matin, nos compatriotes, domiciliés à la Vera-Cruz, s'étaient empressés d'aller chercher un refuge à bord du *Windhond*, où ils furent parfaitement accueillis par le capitaine de ce navire.

l'on réclamait le pilote; l'officier français répondit qu'il pensait que l'on voudrait bien l'accorder de bon gré, et l'homme fut embarqué sur la *Créole*, sans qu'il fût fait aucune autre observation.

Après avoir contourné le fort et le rescif de la Gallega, l'*Express*, le *Windhond* et le *Woodburg* allèrent mouiller à Sacrificios où se trouvaient déjà la corvette anglaise *Satellite* et la corvette française la *Fortune*, neutralisée et destinée, comme nous l'avons dit précédemment, à servir d'hôpital.

A deux heures un quart, l'amiral Baudin monta sur le pont[1], après avoir congédié les plénipotentiaires; déjà le

[1] La *Néréide* et les deux autres frégates étaient embossées tribord au fort, beaupré sur poupe l'une de l'autre, sur une ligne courant à peu près nord et sud, l'*Iphigénie* au nord, la *Gloire* au sud, la *Néréide* au milieu. L'embossage est pratiqué de la manière suivante : sur l'organneau de l'ancre (l'anneau qui est placé à l'extrémité de la verge de l'ancre), on frappe une haussière qui passe dans un écubier placé entre le premier et le second canon de l'arrière : après avoir mouillé, on file de la chaîne et on roidit l'haussière ; le navire alors, bien que retenu par un seul point adhérent à la terre, se trouve cependant sur deux amarres et forme ainsi la base d'un triangle dont l'ancre serait le sommet.

Le commandant Olivier avait essayé un autre moyen à bord des bombardes et le succès a répondu à son attente, il consiste à avoir une ancre sur l'arrière, dont la chaîne passe par un écubier placé dans le tableau de couronnement, cette chaîne fait un ou deux tours sur une bitte placée spécialement pour cet objet au pied du mât d'artimon, on mouille premièrement l'ancre de l'arrière en courant sur son erre, puis on mouille une des ancres de bossoir; il ne reste plus alors qu'à virer sur la chaîne de l'ancre de l'arrière, que l'on a dû filer, si le navire avait beaucoup d'erre.

Chaque bombarde était, par ce moyen, retenue par deux ancres et formait le sommet d'un trapèze, dont les ancres avaient déterminé la base.

branle-bas de combat [1] avait été fait à bord des trois frégates, un coup d'œil rapide et sûr convainquit l'amiral que ses ordres avaient été ponctuellement exécutés; il com-

[1] On enlève tous les objets inutiles au combat ou à la manœuvre, dont les éclats augmenteraient les chances désastreuses et pourraient servir de puissants auxiliaires aux boulets ennemis; on entoure les manœuvres dormantes de cordes qui vont régulièrement de l'une à l'autre et que l'on nomme serpenteaux; les étais, ces puissants soutiens de la mâture, sont renforcés par des cordages destinés à les remplacer, s'ils étaient coupés.

Dans la batterie, les cloisons qui séparent la chambre du conseil du logement du commandant ou de l'amiral sont abattues, et la batterie est ouverte de l'avant à l'arrière sans aucune interruption; on croche les palans destinés à ramener les canons à leurs places, lorsque l'explosion les fait reculer jusque vers le milieu de la batterie; auprès de chaque pièce, on place un baquet plein d'eau, nommé *baille de combat*, destiné à mouiller les écouvillons; on démonte les cuisines, la chaudière du coq, et l'on place le tout à fond de cale.

Dans le faux-pont, à l'arrière, est placée la soute aux poudres, on y descend par une trappe hermétiquement fermée et, dans les temps ordinaires, recouverte en plomb. Pendant le combat, le commissaire ou agent comptable du bord, est chargé du soin de diriger et surveiller le passage des poudres; deux aides du maître canonnier sont dans la soute et passent les gargousses dans le carré; tous les domestiques, cuisiniers, maîtres d'hôtels, cambusiers, commis aux vivres, les non-combattants, sont chargés de faire passer les gargousses aux différents endroits où on en demande. De petites trappes communiquent du plancher de la batterie au carré et sont, avec de semblables trappes placées sur l'avant du navire, les seules ouvertures par lesquelles on puisse faire passer les gargousses, car, pendant le combat et durant les exercices à feu, on ne peut pas communiquer autrement entre la batterie et le faux-pont, toutes les autres issues sont fermées. Les gargousses sont mises dans une boîte en cuir nommée gargousier, une manche en toile, adaptée à l'ouverture de la trappe, sert à renvoyer en bas les gargousiers vides.

Le lieu le plus profond du navire, la cale, cet endroit entièrement au-dessous de l'eau, sert de magasin pour les voiles de rechange, filins, etc., etc. C'est là qu'est placée la provision d'eau. Un grand

manda de faire hisser le signal pour que l'on se tînt prêt à commencer le feu.

Enfin, nous touchions au moment décisif; la déclaration

panneau ouvre sur la batterie et sert à éclairer la cale qui, pendant le combat, devient le séjour de la douleur; c'est là que l'on transporte les matelots alités avant le combat, c'est dans ce lieu qu'on amène les victimes de la guerre, attendues par les chirurgiens; pour descendre les blessés, on les place dans un cadre amarré aux quatre coins, la corde qui le soutient est passée dans une poulie frappée à l'un des baux (poutres qui forment une partie du plafond de la batterie). Le passage des boulets a lieu par la même ouverture; un va-et-vient est établi sur une poulie frappée à côté de celle qui sert à descendre les blessés.

Tous les postes sont désignés à l'avance, chaque homme sait où il doit être. Les officiers s'assurent de la régularité du service et de la présence de tous. La dunette est réservée à l'amiral ou au commandant, c'est le poste le plus périlleux, par conséquent le plus honorable, de là le chef peut tout voir, il est visible pour tous; son état-major l'environne: au-dessus de lui flotte le pavillon, cette langue éloquente bien que muette, c'est elle qui avouera la défaite, ou qui proclamera la victoire; dans un combat sur mer il n'y a pas de suspension d'armes, il y a des vainqueurs et des vaincus.

Le second du navire est placé sur le gaillard d'avant; chaque batterie est dirigée par un lieutenant de vaisseau et un enseigne, ils ont sous leurs ordres les aspirants ou plutôt les élèves de marine; l'officier chargé des manœuvres est sur le banc de quart prêt à faire exécuter les mouvements nécessaires qui lui seront indiqués par le commandant.

Il y avait une compagnie d'artillerie sur chacune des frégates la *Néréide* et la *Gloire*, l'amiral avait donné l'ordre qu'elles resteraient dans le faux-pont comme réserve.

MM. Collombel, Mengin et Chauchard n'avaient pas de postes désignés, ils restèrent sur le pont.

Voici la composition des états-majors des navires qui ont pris part au combat:

Frégate la Néréide : *état-major général.*

Le contre amiral Baudin.

MM. Turpin, capitaine de pavillon.
Doret, chef d'état-major.

de guerre était faite ; encore quelques minutes et les premiers coups de canon allaient être tirés ; le plus grand enthousiasme régnait à bord, déjà les officiers et les

Page, lieutenant de vaisseau, premier aide-de-camp.
Maissin, enseigne de vaisseau, deuxième aide-de-camp.
L'Epine, élève de première classe.
Moreau, secrétaire de l'amiral.
Solminihac, lieutenant de vaisseau, second de la frégate.

Etat-major.

MM. Vallée, lieutenant de vaisseau.
Mallet, Miniac, Robin, enseignes de vaisseau.
Roger de Villers, élève de première classe.
Dutemple, Dufretay, Roussin, Sauvageot, de Raime, Vrignaud, Moisson, Nau, élèves de deuxième classe.

Détachés à bord de la Néréide.

MM. Henri, enseigne de vaisseau du brig le *Lapérouse*.
Rose, enseigne de vaisseau de la frégate la *Médée*.

Service de santé.

Golfier, chirurgien de première classe ; Saint-Pair, *idem* de deuxième ; Fournier, *idem* de troisième.
Lebœuf, commissaire.

Frégate la Gloire.

MM. Lainé, commandant.
Lugeol, capitaine de corvette, second.
Laborde, Kerviler, Bellenger, lieutenants de vaisseau.
D'Encausse, Chancel, Daries, enseignes de vaisseau.
Ferré, chirurgien de première classe ; Lebeau et Poché, *idem* de deuxième.
Clouet, Belleville, Naudet, Oudart, élèves de première classe.
Leblanc, Duval, Pi, Jauge, Hubac, élèves de deuxième classe.
Natier, commissaire.

*Frégate l'*Iphigénie.

MM. Parseval-Deschênes, commandant.
Duquesne, lieutenant de vaisseau, second.
De Clérambault, lieutenant de vaisseau.

soldats éprouvaient cet enivrement électrique dont on se sent ému pendant le combat, et qui s'augmente de la vue du sang, de l'odeur de la poudre, des cris des blessés,

De Lauriston, Mazères, Sauvan, Le Coat, Kerjegu, enseignes de vaisseau.
Loze, chirurgien de première classe ; de Saint-Georges et Suquet, *idem* de troisième.
De Fayole, Monin, Brue, de Marigny, élèves de première classe.
Dolieule, élève de deuxième classe.
Rouffio, commissaire.

Corvette la Créole.

S. A. R. Monseigneur le prince de Joinville, commandant.
MM. Desfossés, capitaine de corvette, aide-de-camp.
Penaud, lieutenant de vaisseau, second de la corvette.
Fabre, lieutenant de vaisseau.
Vincent, Allys, enseignes de vaisseau.
Hello, chirurgien de première classe; Dubois, *idem* de deuxième.
Magnier de Maisonneuve, Ferret, élèves de première classe.
Gervais, Barret, La Richerie, de Freycinet, élèves de deuxième classe.
Jugelet, commisaire.

Bombarde le Cyclope.

MM. Olivier, commandant.
Simonet de Maisonneuve, lieutenant de vaisseau, second.
De Charitte, Dumalle, enseignes de vaisseau.
Talma, élève de première classe.
Laure, chirurgien de deuxième classe ; Sivan, *idem* de troisième.
Steinham, commissaire.

Bombarde le Vulcain.

MM. Leffrotter, commandant.
Rataillot, lieutenaut de vaisseau, second.
Devoulx, de Rosière, enseignes de vaisseau.
Azan, élève de première classe.
Villon, chirurgien de deuxième classe ; Comeiras, *idem* de troisième.

des plaintes des mourants et de l'ardeur sympathique de ceux qui combattent.

A deux heures trente-cinq minutes, le signal descendit majestueusement le long de sa drisse. Au même moment des pavillons nationaux furent hissés aux trois mâts, au beaupré et à la corne des navires; un nuage de fumée enveloppa les trois frégates, un puissant cri de vive le roi! précéda d'une seconde l'imposante détonation de cent pièces de canon tirant de volée, et le fort reçut une grêle de boulets.

La guerre était commencée.

Les Mexicains ripostèrent promptement; les couleurs de la république furent déployées sur la tour du Cavalier; le fort disparut tout à coup sous une épaisse fumée; toute l'artillerie fit feu à la fois; le fort de la Conception lui-même, bien que situé à l'ouest de la ville, à grande distance, envoya quelques volées.

Les frégates répondirent avec vivacité; les pièces étaient servies avec une promptitude extraordinaire; les bombardes commencèrent bientôt à envoyer des projectiles à l'ennemi; en quelques minutes le feu devint général[1]. On était aveuglé par la fumée, au milieu de laquelle les frégates étaient perdues; la brise, un peu paresseuse, la laissait stationner autour des mâts et des flancs des navires; il était important de la laisser s'élever un peu afin de pouvoir rectifier le pointage des pièces. L'amiral en donna l'ordre

[1] Les officiers des compagnies d'artillerie forcèrent l'ordre de l'amiral qui les retenait dans le faux pont, et montèrent dans la batterie pour voir le combat et remplacer ceux qui succomberaient.

à plusieurs reprises, mais il n'était pas facile de calmer l'ardeur de nos canonniers, et ce ne fut pas sans difficulté que l'on obtint d'eux de se reposer quelques instants [1].

Chaque boulet ennemi qui portait sur les frégates était accueilli au cri de vive le roi! Ce même cri, poussé avec enthousiasme, étouffait les plaintes des blessés ou servait d'oraison funèbre aux morts. Ces derniers cas furent heureusement très-rares; la fumée cachait les frégates aux Mexicains, qui en étaient réduits à tirer d'après leur premier pointage sans pouvoir le rectifier; la plupart des boulets ennemis se perdaient dans la ceinture de roches qui entoure la Gallega; d'autres, dépassant les frégates, tombaient dans la mer en soulevant une trombe d'eau; toutefois, les trois frégates peuvent montrer encore de glorieuses cicatrices.

Le combat durait depuis une heure, la *Créole* échangeait de fréquentes canonnades avec la batterie du N. O. (batterie Rincon), et presque tous les boulets de la corvette avaient porté dans les parapets, mais l'inégalité du fond rendait la manœuvre fort difficile et pourrait peut-être la paralyser (déjà la *Créole* avait touché légèrement sur un banc de sable), le commandant demanda par signaux à l'amiral de prendre une part plus active au combat, ce qui lui fut accordé : aussitôt la *Créole* vint à son

[1] Un exemple pourra faire connaître quel entraînement les marins apportent au combat; la chaleur, déjà très-forte, était plus que doublée par le feu des canons; on avait disposé des bailles d'eau et de vin pour que les combattants pussent se rafraîchir, et malgré l'invitation de leurs officiers, plusieurs chefs de pièces ne voulurent pas quitter leur poste.

nouveau poste en passant entre la pointe de la Gallega et la Galleguilla [1], un feu bien nourri partit instantanément de la batterie basse du S. E. (San Miguel) et fut dirigé sur cette corvette, qui y répondit avec acharnement [2]. L'écho répétait le bruit du canon par un roulement sourd et continu semblable à celui du tonnerre; le vent, qui était devenu plus vif, soulevait les masses compactes de fumée, retenues par les mats et les manœuvres; avant quatre heures, du dôme de vapeurs qui couvrait la forteresse, s'élança dans les airs une immense colonne de fumée, une détonation terrible couvrit le bruit de la canonnade, la terre trembla à plusieurs lieues à la ronde, tous les regards se dirigèrent sur le fort, c'était le magasin à poudre et le parc à bombes de San Miguel qui sautaient; une bombe était tombée dedans, plusieurs hommes furent lancés à la mer, blessés grièvement, ou tués. (L'officier qui commandait cette batterie, don Blas Godinez, fut projeté au loin et ne fut pas tué; il eut le poignet gauche fracassé ainsi que la jambe droite, plusieurs côtes enfoncées et de nombreuses contusions à la tête.)

Le combat ne se ralentit point pour cela ; déjà beaucoup de boulets avaient frappé la coque et le gréement des navires, deux matelots étaient morts sur l'*Iphigénie*, la *Gloire* avait eu un homme tué; plusieurs blessés étaient

[1] La corvette venait de recevoir un boulet de 30, qui, après avoir traversé la préceinte, vint casser un service de table, dans la chambre de S. A. R.; le gréement avait déjà reçu plusieurs boulets.

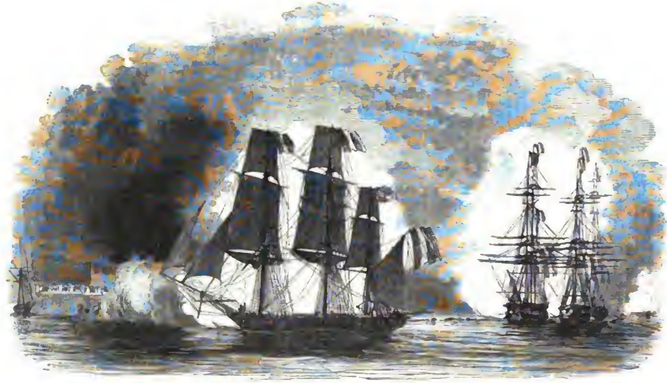
[2] L'officier chargé de la défense de la batterie San Miguel a avoué depuis, à quelques-uns de nous, que si la *Créole* avait reçu peu de projectiles, on ne devait l'attribuer qu'à ce qu'il s'était attaché spécialement à faire tirer sur la dunette où se trouvait le commandant.

dans les cales des frégates : vers quatre heures, un boulet de 30 frappa la muraille de la *Néréide*, au point où est le grand taquet, sous le bastingage; le bois vola en éclats; M. de Raime, atteint à la tête, fut abattu, il se releva promptement, voulut continuer son service, la douleur l'en empêcha; conduit à l'infirmerie, il succomba à un épanchement déterminé par sa blessure; M. Henry fut frappé par le même projectile qui parcourut le pont en ricochant, il eut la cuisse cassée; M. Mallet et le chef de timonnerie furent atteints par le même éclat de bois, mais ils en furent quittes pour des contusions graves.

A quatre heures et demie, une bombe ou une volée d'obusiers [1] tomba sur la tour du Cavalier; aussitôt une trombe de feu, de fumée, de pierres, de terre s'éleva dans les airs avec un épouvantable fracas, en s'élargissant au sommet, jusqu'à obscurcir le ciel au-dessus de nos têtes par les cendres qui retombaient; ce nuage sanglant était rempli de débris humains, horribles à apercevoir. Bientôt nous vîmes que le belvédère et une partie de la tour du Cavalier avaient disparu (don Ignacio Labastide, lieutenant-colonel du génie, chargé du commandement de ce point, fut emporté par l'explosion; plusieurs officiers et soixante-dix soldats mexicains partagèrent ce terrible sort), emportant dans les airs les canons et les munitions, avec une partie des défenseurs de la forteresse.

Ce terrible épisode porta le découragement parmi les Mexicains; toutefois, les défenseurs de la forteresse répondaient à nos volées, mais ce n'était plus avec la même vi-

[1] La volée d'obusiers partit de la *Créole*.



EXPLOSION DE LA TOUR DU CAVALIER.

vacité; par degrés, le feu de l'ennemi se ralentit; ce n'était plus qu'à de rares intervalles que leurs batteries étaient bordées d'une fumée que la brise pouvait enlever complètement, avant qu'une nouvelle décharge se fît entendre [1]. A cinq heures la *Néréide* fit signal à la *Gloire* de se préparer à appareiller, le *Météore* recevait en même temps l'ordre de venir remorquer cette frégate; bientôt après, la *Néréide* cessa son feu, l'*Iphigénie* [2] continuait toujours, bien que criblée de boulets; cette frégate se vengeait des ennuis du blocus et de la terrible fièvre jaune; les bombardes l'assistaient dans cette œuvre de destruction.

Par un singulier hasard, l'explosion de la tour du Cavalier avait respecté le pavillon mexicain, le pan de muraille sur lequel il reposait, était resté debout.

Vers six heures, la nuit étant close, l'amiral se décida à regagner le mouillage de l'Ile Verte pour y attendre le jour; il voyait bien que le fort était démantelé, les ravages de notre artillerie étaient visiblement écrits, mais il croyait à

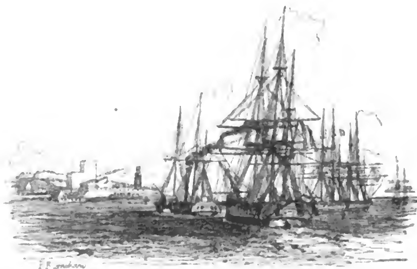
[1] La plus grande partie des munitions de la forteresse avait sauté; comme on avait tout concentré dans son enceinte, pour le cas d'attaque, on ne pouvait espérer que bien peu de secours de la ville. Ce qui porta le plus de découragement dans la forteresse, c'est que le général Gaona, craignant un débarquement et un assaut en plein jour, avait mis une partie de son infanterie dans le chemin couvert, entre les ouvrages avancés et le corps de la place, beaucoup de soldats furent tués ou blessés par la chute des pierres que nos boulets arrachaient des murailles. Ce fut certainement une des fautes de ce général et l'une des causes de la reddition du fort.

[2] Quelques jours avant le combat, M. de Parseval était en proie à une fièvre orticaire qui le mettait au désespoir, par la pensée qu'il pourrait être retenu sur son lit au moment des hostilités; heureusement la guérison fut rapide, et ce brave commandant put se trouver à son poste.

l'énergie qu'inspire le désespoir, et il voulait tout préparer pour que l'attaque du lendemain fût décisive malgré l'acharnement de la défense.

La *Néréide* reçut l'ordre d'appareiller, et son équipage infatigable, après quatorze heures de travail, après un combat de quatre heures, se mit joyeusement au cabestan; l'ancre était difficile à arracher du fond pierreux où elle était engagée, les matelots en vinrent à bout; le navire à vapeur le *Phaéton*, qui avait reçu l'ordre de remorquer la frégate amirale, vint prendre ses amarres; aux premiers tours des roues, un des deux grelins se rompit, l'autre, mal amarré, fila; le peu de brise qu'il y avait, poussait la *Néréide* sur les roches, la situation était critique, un seul parti restait à prendre : l'amiral donna l'ordre de mouiller.

La frégate demeura donc sur le champ de bataille en face de l'ennemi; cet incident n'a peut-être pas été sans influence sur la détermination que prirent le lendemain les défenseurs du fort.





CHAPITRE XIII.

Ile Verte.

Une admirable nuit avait succédé au plus beau jour; vers le soir, les indices précurseurs d'un coup de vent de N. s'étaient fait remarquer, mais ils furent promptement dissipés; la montagne de Tuztla, le pic d'Orizaba et le Cofre de Perote, dégagés de leur voile accoutumé de vapeurs, semblaient vouloir contempler le triomphe des armes françaises; le ciel scintillait d'étoiles; le repos qui régnait sur la mer n'était interrompu, à intervalles mesurés, que par les explosions des mortiers qui continuaient à lancer des bombes; de temps en temps, un globe de feu,

partant des bombardes, décrivait une parabole dans le ciel et retombait dans le fort, où il allait porter la désolation et la mort.

Vers huit heures, un signal de nuit, parti de la frégate amirale, fit cesser le feu à bord des bombardes; alors tout rentra dans le silence, et ce lieu, auparavant le théâtre de tant de désastres et de douleurs, offrit bientôt l'image du calme le plus parfait.

Il n'en était pas de même à bord des frégates, l'activité succédait à l'activité; les batteries étaient bruyantes et animées; les divers travaux rendus nécessaires après une telle journée, s'exécutaient avec rapidité; il y a tant à faire après un combat! Les charpentiers furent envoyés à l'extérieur , visiter les trous que les boulets ennemis pourraient avoir faits. La *Gloire* et la *Néréide* portaient de nombreuses et honorables cicatrices; mais toutes dans les œuvres mortes, leur gréement était complétement intact; il n'en était pas ainsi de l'*Iphigénie*, cent cinquante boulets avaient labouré sa coque et sa mâture; le grand mât avait reçu plusieurs boulets; quelques manœuvres, peu importantes à la vérité, avaient été coupées; mais ces avaries, bien que graves, n'étaient pas en proportion avec le résultat obtenu; personne n'aurait cru le payer avec aussi peu de perte.

Dans l'obscurité de la nuit, un canot accosta la *Néréide;* au cri de *qui vive!* de la sentinelle, on répondit *parlamentario*, et bientôt on vit monter sur le pont de la *Néréide* deux officiers supérieurs mexicains; ils venaient de Saint-Jean d'Ulùa, et demandaient à remettre à l'amiral une note du général Gaona.

Celui-ci sentant bien sa position, et mieux que personne à même de l'apprécier, ne voulait pas convenir tout d'abord de la nécessité où il se trouvait de se rendre; un moyen d'entrer en correspondance avec l'amiral français lui était facile à trouver, et ce fut sous le prétexte de retirer les blessés et les morts de dessous les décombres qu'il demanda une cessation d'hostilités.

Il était impossible que les véritables motifs de cette demande échappassent à la pénétration de l'amiral; il avait déjà pu voir par ses yeux, lorsqu'il faisait cesser le feu pour rectifier le pointage, les dégâts que les boulets français avaient faits dans le fort; l'explosion de la tour du Cavalier devait avoir fait de nombreuses victimes; l'amiral ne laissa pas échapper cette nouvelle occasion de montrer la modération et la juste fermeté de la France envers le Mexique; il accorda une suspension d'hostilités et offrit une honorable capitulation, en intimant cependant que si le lendemain, au point du jour, les conditions n'en étaient point acceptées, il foudroierait le fort.

Les parlementaires se retirèrent à neuf heures et demie avec le projet écrit de la capitulation; M. Page, premier aide-major de l'amiral, et M. Chauchard, capitaine du génie, les accompagnèrent pour aller expliquer au général Gaona les termes de cette capitulation; un séjour assez long en Espagne ou dans les colonies espagnoles avait permis à ces messieurs de faire une étude spéciale de cette langue.

Cependant de grands événements s'étaient passés à terre et dans le fort, événements qui pouvaient changer la face entière du Mexique, en faisant reparaître sur la scène po-

litique un homme qui a acquis une grande célébrité en Amérique, et dont le nom n'est pas totalement inconnu dans nos pays d'Europe.

C'est du général Santa-Anna que je veux parler. Beaucoup d'esprit, quelques talents et beaucoup d'intrigue, tels sont, au dire de personnes admises dans sa familiarité, les moyens dont il a su tirer parti pour arriver une fois au pouvoir et jouir d'une popularité que ses divers changements de drapeau n'ont pas pu lui enlever, dans l'armée au moins; peu fidèle à ses opinions, à ses serments, on l'a vu prendre parti pour les fédéralistes, et plus tard, les centralistes l'ont compté dans leurs rangs. Tout moyen lui est bon pour parvenir, nullement scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent, le dépensant avec une grande facilité, il n'a pour but que deux choses, le pouvoir et la richesse.

Retiré momentanément des affaires, il épiait avec soin le moyen de se rendre indispensable; les événements les plus graves de la lutte entre la France et le Mexique devaient se passer à la Vera-Cruz et dans les environs: sous prétexte d'abandonner pour toujours la carrière politique et le commandement des armées, il s'était retiré dans une propriété qu'il possède à quelques lieues de la Vera-Cruz (Manga de Clavo); là, près du théâtre des événements, il pouvait à son gré choisir le moment le plus opportun pour s'immiscer dans les affaires, seul moyen pour lui de rentrer au pouvoir; objet de la méfiance du gouvernement, celui-ci cependant n'aurait osé s'opposer à aucune de ses démarches; fort de cette espèce de faiblesse, lorsque le bruit du canon, qu'il entendit de sa retraite, lui annonça

le commencement des hostilités à la Vera-Cruz, il s'empressa de se rendre dans cette ville, non pour contribuer à la défense de l'un des boulevarts du Mexique, mais pour voir le parti qu'il en pourrait tirer.

Son premier soin, après une courte conférence avec le général Rincon, fut de se rendre au fort de Saint-Jean d'Ulùa; il arriva au moment où MM. Page et Chauchard, reçus au débarcadère par le général Gaona, lui expliquaient les conditions de la capitulation offerte par l'amiral français. Santa-Anna adressa un rapport au général Rincon; nous le donnons textuellement : il dit la vérité, n'ayant aucun intérêt à l'outrager; nous aurons occasion plus tard de reconnaître qu'il n'a pas toujours agi avec la même franchise.

A S. E. le général Rincon, commandant général du département de la Vera-Cruz.

Excellence,

J'ai accompli les instructions que vous m'avez données à neuf heures et demie du soir, et remplissant mes obligations envers la patrie, prévenu par le bruit du canon, dans la solitude de ma retraite, que les forces françaises avaient commencé les hostilités, je me suis transporté à la forteresse de Saint-Jean d'Ulùa dans l'unique but de pouvoir donner à Votre Excellence de nouvelles informations sur l'état où elle se trouvait par suite de l'attaque. Le général Gaona conférait, au milieu des décombres, avec deux officiers français, sur l'heure à laquelle on devait discuter si les propositions du chef de l'escadre seraient admises ou

non; c'était la réponse à une communication portée de la part du général Gaona à l'amiral Baudin par le colonel Cela, et qui consistait à demander une suspension d'armes pour retirer les morts et les blessés de dessous les décombres; quand leur conférence fut terminée, je fis part au général de ma mission au fort, et avec lui et deux autres chefs je parcourus le château au milieu des ruines et des cadavres, point par point, batteries par batteries.

Je trouvai quelques merlons des batteries entièrement culbutés; les deux principaux magasins de poudre volés en éclats dans les batteries de San Miguel et du Cavalier, où périt la force principale et importante qui s'y trouvait, ainsi que son commandant, le colonel du génie don Ignacio Labastide; là toutes les pièces d'artillerie étaient démontées, quelques-unes étaient tombées à la mer, beaucoup d'autres obstruaient l'escalier, enfin, toute la forteresse présentait le tableau de destruction que j'ai déjà fait à V. E. et qu'elle peut facilement se figurer, si elle considère le feu soutenu de l'ennemi et le calibre de ses pièces.

Etant ainsi bien éclairé sur tout, je communiquai au général Gaona le désir que j'avais qu'il convoquât un conseil de guerre, ce qu'il fit à l'instant même dans son pavillon.

Je fis part alors aux différents chefs qui s'y trouvaient réunis, de l'objet de ma mission et de la nécessité qu'il y avait, pour la bien remplir, que je fusse exactement informé de l'état de la garnison, de son nombre disponible, de la quantité de munitions existante encore, enfin de tous les renseignements qui pouvaient me faire connaître exactement la véritable position du fort.

Le commandant de l'artillerie me déclara qu'il manquait

de munitions pour répondre au feu de l'ennemi, attendu qu'une partie se trouvait avariée, et qu'une bien plus grande avait été perdue par l'explosion des poudrières, que ce qui en restait était presque nul dans les batteries, où les meilleurs artilleurs avaient péri.

Tous les chefs furent unanimes à déclarer que le nombre d'hommes valides et disponibles, tant en artillerie qu'en infanterie, pouvait se monter à peine à six cents, et que tous n'étaient pas très-aguerris et ne pourraient résister à un assaut s'il était donné par l'ennemi, ni soutenir son feu, *même pendant une heure.*

Après avoir recueilli toutes ces opinions si peu consolantes, je dis tout ce qui était possible pour engager à continuer la défense, je fis sentir vivement que le monde entier avait les yeux fixés sur Ulùa, et qu'une fois la forteresse occupée, il serait très-difficile de la recouvrer, j'ajoutai à cela toutes les raisons qui me parurent propres à vaincre les obstacles que l'on me présentait, mais à toutes ces raisons on m'en opposa de nouvelles, puissantes, et qui ne pouvaient sortir que des nobles et honorables dispositions dans lesquelles se trouvaient les chefs et les officiers; j'en fais ici avec plaisir une mention honorable.

Je demandai alors s'il ne serait pas possible de prolonger la défense de la forteresse en lui envoyant des troupes fraîches d'infanterie et d'artillerie, ainsi que des munitions, on me dit qu'il serait peut-être possible de le faire avec ce secours, et que par là on remplirait ses devoirs en soutenant l'honneur national.

Je priai en conséquence que deux des chefs de la forteresse m'accompagnassent à la ville pour informer V. E.

plus en détail, et lui faire un exposé exact de tous ses besoins; ce furent les colonels *Cela* et Mendoza qui eurent cette mission et qui se présentèrent à V. E., porteurs de cette note, où j'ai retracé fidèlement et scrupuleusement la position dans laquelle j'ai trouvé la forteresse de Saint-Jean d'Ulùa.

Dieu et liberté.

Vera-Cruz, 27 novembre 1838.

ANTONIO LOPEZ DE SANTA-ANNA.

D'après le rapport ci-dessus, on peut se faire une idée de l'état où se trouvait la place de Saint-Jean d'Ulùa ; non-seulement les désastres étaient grands, mais le découragement s'était mis parmi les troupes chargées de la défendre ; aussi, la première proposition de capitulation fut-elle accueillie du général Gaona par un refus plus apparent que réel; ce général, convaincu du peu de concours qu'il trouverait parmi les troupes dont il avait le commandement, se trouvait dans l'alternative de se faire tuer ou d'accepter les conditions que le vainqueur voudrait lui imposer.

Pendant la mission de MM. Page et Doret, on n'était pas resté oisif à bord de la *Néréide;* cette frégate avait repris le poste qu'elle occupait auparavant, elle restait en branle-bas de combat, prête pour le lendemain à recommencer le feu sur le fort; à onze heures du soir, un signal de nuit appela à l'ordre les navires de l'escadre, c'était pour leur communiquer l'ordre du jour suivant sur les événements de la journée.

Ordre du jour.

« *Néréide*, 27 novembre 1838.
« Onze heures du soir.

« L'amiral s'empresse de donner à l'escadre connais-
« sance des événements de la journée.

« L'amiral avait annoncé au gouvernement mexicain que
« si aujourd'hui à midi il ne recevait pas une réponse satis-
« faisante aux justes réclamations de la France, il com-
« mencerait immédiatement les hostilités; la satisfaction
« demandée n'ayant pas été obtenue, l'attaque du fort a été
« commencée dans l'après-midi par les frégates et les bom-
« bardes embossées.

« Monseigneur le prince de Joinville a voulu y prendre
« part, malgré la faiblesse de l'échantillon de la *Créole;*
« le feu a été terrible; à huit heures du soir un parlemen-
« taire, envoyé par le commandant de la forteresse, est
« venu demander une suspension d'armes pour pouvoir
« retirer les mexicains blessés de dessous les débris.

« L'amiral a exigé que la forteresse se rendît demain à la
« pointe du jour, et a dicté les termes d'une capitulation,
« si cette capitulation n'est point acceptée, l'escadre con-
« tinuera demain son œuvre de destruction.

« Vive le Roi!

« CHARLES BAUDIN. »

A deux heures et demie, les parlementaires mexicains revinrent à bord (les différents conseils de guerre tenus dans la forteresse avaient eu pour résultat de reconnaître l'obligation où l'on se trouvait de se rendre), chercher le

projet écrit de capitulation, ainsi que celui de convention que l'amiral exigeait de la part du général Rincon pour la ville de la Vera-Cruz ; cette dernière convention était, non-seulement de première nécessité, c'était aussi un acte de prévoyance et d'humanité de la part de l'amiral français ; une nombreuse artillerie était encore en batterie dans la ville de la Vera-Cruz ; une partie, la plus considérable, battait le fort ; le résultat de la lutte, si elle eût été engagée, ne pouvait être douteux, la prise de Saint-Jean d'Ulùa le témoignait assez, mais c'était du sang inutilement répandu, et dans le conflit, les propriétés particulières auraient été exposées aux plus grands désastres : il importait donc que le général Rincon acceptât cet acte qui n'avait rien de déshonorant. Les parlementaires, accompagnés de MM. Doret et Page, repartirent à trois heures et demie [1].

Après le départ des parlementaires, l'ordre fut envoyé aux navires à vapeur le *Météore* et le *Paëton* d'aller, au jour, prendre à la remorque les deux frégates la *Gloire* et la *Médée*, pour les mener prendre poste dans la ligne d'embossage; un ordre semblable fut expédié à la corvette la *Créole;* la capitulation paraissait certaine, elle était convenue, mais elle n'était pas signée, et l'on devait craindre que ce ne fût un moyen de l'éluder, afin d'attendre des renforts; à tout événement on se tint prêt.

Le soleil se leva radieux comme la veille ; à sept heures,

[1] Pendant leur séjour à bord, l'aspirant de la marine mexicaine qui commandait l'embarcation dans laquelle ils étaient venus, invité à prendre part au repas que prenaient à la hâte les officiers de la *Néréide*, fit le plus triste et le plus énergique tableau de la situation désastreuse du fort et de ses défenseurs.

la *Gloire*, remorquée par le *Paëton*, et la *Médée*, par le *Météore*, vinrent se mettre en ligne; la *Gloire* à son poste de la veille, la *Médée* sur l'avant à elle; la *Créole* avait appareillé de bonne heure pour venir également prendre son poste d'embossage, mais la brise, trop faible, secondait mal l'impatience de son commandant et de l'équipage, le *Météore* fut envoyé pour lui rendre le même service qu'aux frégates, et peu de moments après elle était rendue au poste qui lui était assigné.

A huit heures et demie du matin, MM. Doret et Page revinrent à bord : la capitulation était signée; le général Gaona, malgré l'impossibilité où il se trouvait de résister, avait été long à se décider, il était douloureux pour lui de se rendre après un seul combat, mais le combat avait été décisif, et malgré tous ses regrets, il fut contraint de signer la capitulation suivante :

Convention conclue entre MM. Doret, lieutenant de vaisseau, chef d'état-major de l'escadre française, et Page, lieutenant de vaisseau de la même escadre, au nom de M. Charles Baudin, contre-amiral, commandant les forces navales françaises dans le golfe du Mexique,

D'une part,

Et MM. les colonels don Manuel Rodriguez de Cela, et don Jose Maria Mendoza, au nom de don Antonio Gaona, maréchal-de-camp, gouverneur du fort de Saint-Jean d'Ulùa,

D'autre part,

Pour la reddition du fort de Saint-Jean d'Ulùa.

Art. 1er. La forteresse de Saint-Jean d'Ulùa sera occupée

aujourd'hui, à midi, par les troupes françaises, après le départ de la garnison.

Art. 2. La garnison sortira de la place avec armes et bagages et tous les honneurs de la guerre; l'amiral français leur fournira les moyens de transport, les officiers conserveront leurs épées; toutes les propriétés particulières seront régulièrement respectées.

Art. 3. Les officiers, sous-officiers et soldats prendront l'engagement d'honneur de ne pas servir contre la France avant huit mois, à compter de ce jour.

Art. 4. Tous les officiers, sous-officiers ou soldats qui voudront être débarqués sur un point quelconque du golfe du Mexique, autre que la Vera-Cruz, y seront transportés aux frais de la France.

Art. 5. L'amiral français s'engage à faire soigner les blessés de la garnison par les chirurgiens de son escadre, et à les faire traiter comme des blessés français.

Et pour que la présente convention soit respectée, accomplie et maintenue par les deux parties, après l'approbation de M. l'amiral français et de M. le général gouverneur, les commissaires, après lecture faite, l'ont signé en double expédition, l'une en français pour M. l'amiral, l'autre en espagnol pour M. le général gouverneur.

Dans la forteresse de Saint-Jean d'Ulùa, le 28 novembre 1838.

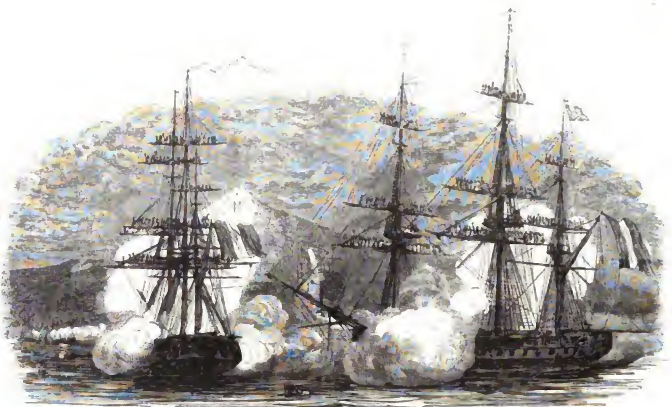
DORET, PAGE.

M. R. DE CELA, J. M. MENDOZA.

Approuvé la présente convention.

CHARLES BAUDIN.

ANTONIO GAONA.



L'ESCADRE SALUE LE PAVILLON FRANÇAIS LE 28 NOVEMBRE 1838.

A peine la capitulation fut-elle remise entre les mains de l'amiral, qu'il s'empressa de donner ordre à tous les navires de l'escadre d'envoyer leurs embarcations à l'embarcadère du fort pour le transport de la garnison valide et des blessés transportables, c'était une opération longue, sept à huit cents hommes restaient encore dans le fort, les blessés étaient en grand nombre et exigeaient des attentions qui leur furent prodiguées par nos matelots; beaucoup de femmes se trouvaient également renfermées dans le fort; on a vu ci-dessus que les troupes mexicaines sont toujours suivies d'un grand nombre de femmes, presque toutes indiennes; ces femmes sont utiles pour préparer aux soldats leur grossière nourriture, le gouvernement s'inquiétant très-peu de la subsistance de ses troupes; le transport fut long et ce ne fut qu'après midi que cette opération fut terminée.

A une heure et demie, l'artillerie de la marine, en grande tenue, fut envoyée pour prendre possession du fort; M. le chef de bataillon Collombel, de la même arme, fut chargé de la flatteuse mission d'arborer le pavillon français à la place occupée naguères par le pavillon mexicain; lorsqu'il arriva au fort, l'évacuation n'était pas encore terminée, et ce ne fut qu'à deux heures que nous pûmes voir cet éclatant témoignage de la valeur française.

Depuis le moment où la capitulation avait été acceptée, les dispositions étaient prises pour le salut qu'on devait faire au pavillon français; les plus grands honneurs devaient lui être rendus; sitôt que l'on aperçut flotter dans les airs le pavillon aux trois couleurs, tous les équipages s'élancèrent à la fois avec agilité dans le gréement, en un moment toutes les vergues furent couvertes de ces matelots, peu

d'heures auparavant noircis par la poudre, maintenant coquettement parés comme pour une fête, c'est que c'en était une en effet, trois cris de vive le Roi! annoncèrent que la forteresse, prétendue inaccessible du Nouveau Monde, était tombée en notre pouvoir; vingt et un coups de canon, tirés par tous les navires de l'escadre, complétèrent ce salut militaire, dont le souvenir vivra longtemps dans la mémoire de toutes les personnes qui étaient présentes. La corvette anglaise *Satellite* voulut prendre part à notre triomphe: vingt et un coups de canon furent également tirés par elle, et le capitaine Robb, son commandant, vint à bord de la *Néréide* féliciter l'amiral de son succès; il le fit avec chaleur et émotion, on voyait que ce n'était pas seulement du triomphe de la France qu'il était joyeux, mais encore du triomphe des marins.

Peu après le salut, l'amiral Baudin voulut aller reconnaître lui-même l'état du fort; avant d'y arriver, il put voir une partie des désastres éprouvés par la garnison mexicaine; dans l'empressement qu'ils mirent à se débarrasser de leurs morts, les Mexicains en avaient jeté une grande partie à la mer, à l'angle du bastion de San Crispin : les cadavres y flottaient en grand nombre, mais ce fut en parcourant le fort qu'il vit l'effet terrible de ses projectiles : les embrasures démolies, les pièces démontées, les batteries semées de décombres et de cadavres, c'était un horrible pêle-mêle; l'effet des bombes avait été terrible, on voyait des cadavres mutilés de la manière la plus effroyable, les pièces étaient entourées de ceux qui les avaient servies et qui avaient péri victimes de leur dévouement.

Pendant la visite que l'amiral faisait au fort, il fut rejoint

par M. Chauchard, qui avait été envoyé auprès du général Rincon, afin de le presser d'accepter la convention que lui offrait l'amiral; convaincu à la fin que c'était le seul parti qui lui restait à prendre, que maintenant que les français étaient maîtres du fort, sa position dans la ville n'était plus tenable, et que ce serait inutilement sacrifier des hommes et attirer la ruine d'une ville entière, puisque sa défaite était assurée, il se décida à signer la convention suivante :

Convention conclue entre le contre-amiral Charles Baudin, commandant les forces navales françaises dans le golfe du Mexique, et Son Excellence le général don Manuel Rincon, commandant général du département de la Vera-Cruz.

Art. 1er. La ville de la Vera-Cruz ne conservera qu'une garnison mexicaine de mille hommes; ce qui excédera ce nombre devra quitter la ville dans deux jours et s'en éloignera sous trois, à la distance de dix lieues. S. E. le général Rincon, commandant général du département de la Vera-Cruz, conservera son autorité dans la ville et s'engage sur l'honneur à ce que la garnison n'excède pas le nombre fixé de mille hommes, jusqu'à ce que les différends entre la France et le Mexique soient entièrement aplanis.

Art. 2. Aussitôt que la présente convention aura été signée de part et d'autre, le port de la Vera-Cruz sera ouvert à tous les pavillons, et il y aura suspension de blocus pendant huit mois, en attendant un arrangement amiable des différends existants entre le Mexique et la France.

Art. 3. Le commandant de la ville s'engage à ne mettre, ni souffrir qu'il soit mis aucun empêchement à ce que les

troupes françaises qui occuperont le fort de Saint-Jean d'Ulùa puissent s'approvisionner régulièrement de vivres frais dans la ville de la Vera-Cruz.

Art. 4. De son côté, le contre-amiral Charles Baudin s'engage à ce que la forteresse de Saint-Jean d'Ulùa sera évacuée par les troupes françaises et restituée au Mexique aussitôt que les différends actuellement existants entre le gouvernement mexicain et le gouvernement français seront aplanis; il sera fait en même temps restitution de tous les objets de guerre qui seront portés sur les inventaires respectifs.

Art. 5. Les Français qui, par suite du commencement des hostilités, ont été obligés de quitter la Vera-Cruz, auront la liberté d'y revenir, et seront respectés dans leurs personnes et leurs propriétés; ils seront indemnisés des dommages qui pourront leur avoir été causés pendant leur absence par le fait de la population ou des autorités mexicaines; les indemnités qui leur seront dues en conséquence, seront réglées à dire d'experts ou par jugement des tribunaux de la république.

La présente convention est faite en deux originaux, l'un en français pour le contre-amiral Charles Baudin, l'autre en espagnol pour le général don Manuel Rincon, et lecture faite, les parties contractantes l'ont revêtue de leur signature.

A bord de la frégate de S. M. la *Néréide*, 28 novembre 1838.

Approuvé.

CHARLES BAUDIN.

Vera-Cruz, 28 novembre 1838.

MANUEL RINCON

Cette convention, presque aussitôt violée que conclue (mais nullement par le fait du signataire), était un haut monument de la sagesse et de l'humanité du chef de l'expédition française; accorder de pareilles conditions à des vaincus, n'était-ce pas leur faire voir que l'on ne désirait rien que ce qui était juste, et que nulle idée de conquête ne s'attachait à la continuation de la guerre; mais des passions haineuses, des intérêts particuliers sont venus auprès du gouvernement mexicain souffler la rage de la guerre [1] et préparer à ce malheureux pays une humiliation de plus, qu'il aurait pu éviter.

Les rapports des navires qui avaient pris part au brillant fait d'armes de Saint-Jean d'Ulùa, parvinrent vers le soir à l'amiral; on va juger par le tableau ci-joint combien peu a coûté à la France la prise de ce fort.

Néréide,	1 tué	14 blessés.
Gloire,	1 tué	4 blessés.
Iphigénie,	2 tués	11 blessés.
	4 tués	29 blessés.

La perte des Mexicains dans le fort, avouée par eux-mêmes, s'élève à deux cent dix hommes tués, le nombre des blessés est à peu près égal; parmi ces derniers, vingt-cinq l'étaient si gravement que leur transport fut impossible, ils furent confiés aux lumières et au zèle des médecins de l'escadre française; une fièvre typhoïdale se mit parmi eux, et malgré les soins éclairés et incessants qui

[1] Ce sont eux qui ont dicté des décrets que nous verrons bientôt, et qui seraient la honte d'une nation civilisée.

leur furent prodigués, un petit nombre seulement échappa à la mort [1].

[1] Dans sa visite au fort, l'amiral put voir quel nombre de pièces avaient pu être mises en batterie contre les frégates ; le tableau ci-joint fera juger avec quelle habileté le chef de l'expédition avait choisi son plan d'attaque :

Pouvaient tirer sur l' Iphigénie.

De la place d'armes, le Pilar,	4 pièces de plusieurs calibres.
Du bastion de Santiago,	7
De la demi-lune San Jose,	7
De la courtine du N. E.,	8
De la place d'armes Santa Catalina,	3
Du bastion de la Soledad,	4
	33

Sur la Néréide.

De la demi-lune San Jose,	7 pièces de plusieurs calibres.
De la place d'armes le Pilar,	4
Du bastion de Santiago,	3
Du bastion de San Crispin,	2
Du cavalier,	4
	20

Sur la Gloire.

De la demi-lune San Jose,	7 pièces de plusieurs calibres.
Du bastion de San Crispin,	2
De la batterie basse San Miguel,	3
Du cavalier,	4
	16

Sur l'ensemble des trois frégates.

De la place d'armes le Pilar,	4 pièces de plusieurs calibres.
Du bastion de Santiago,	10
De la demi-lune San Jose,	7
De la courtine du N. E.,	8
De la place d'armes Santa Catalina,	3
Du bastion de la Soledad,	6
Du bastion de San Crispin,	2
De la batterie basse San Miguel,	3
Du cavalier,	4
	47

Dans l'après-midi, l'ordre fut donné aux navires embossés sous le fort de reprendre le mouillage de l'île Verte;

Voici en outre l'état des pièces trouvées dans le fort au moment de l'occupation par les Français.

		PIÈCES		
		DÉMONTÉES par le feu de l'escadre	MONTÉES.	DÉMONTÉES.
Bastion de l'E.	*Cavalero Alto.*			
	Pièces de 12.	4	0	4
	Soledad.			
	Pièces de 24.	0	1	1
	Id. de 16.	0	1	2
	Id. de 8.	0	1	2
	Mortier de 9 pouces.	0	1	0
	Pièces de 16.	1	6	1
Bastion du S., où était le Cavalier.	*San-Crispin.*			
	Pièces de 24.	2	6	2
	Id. de 8.	0	1	0
Courtine qui regarde la ville.	*San-Fernando.*			
	Caronades de 18.	2	15	3
Bastion de l'O. et du phare.	*San-Pedro.*			
	Canons de 24.	0	6	1
	Id. de 8.	0	2	1
Courtine du N.O.	*Iturbide.*			
	Caronades de 18.	1	12	1
Bastion du N.	*Santiago.*			
	Caronades de 16.	0	9	1
	Id. de 8.	0	2	0
	Mortier de 9 pouces.	0	1	0
Batterie basse du N.	*Guadalupe ou Rincon.*			
	Caronades de 24.	1	14	2
	Mortiers de 14 pouces.	0	3	0
Place d'armes rentrante de gauche	*Pilar.*			
	Canons de 12.	1	5	1
	Mortier de 14 pouces.	0	0	1
Demi-lune.	*San-Jose.*			
	Caronades de 18.	0	16	0
Place d'armes rentrante de droite.	*Santa-Catalina.*			
	Caronades de 12.	4	5	1
	A REPORTER.	16	107	24

la *Gloire*, remorquée par un navire à vapeur, opéra cette manœuvre vers les deux heures et demie; peu après,

		PIÈCES		
		DÉMONTÉES par le feu de l'escadre.	MONTÉES.	DÉMONTÉES.
	REPORT.	16	107	24
Batterie basse du S.	*San-Miguel.*			
	Canons de 24.	2	13	4
	Mortiers de 14 pouces.	2	5	0
	D'une salle d'armes fermée.			
	Canons de divers calibres.	0	8	26
	TOTAL.	20	133	54

Munitions. Gargousses de 24, 250
Id. de divers calibres, 500
Cartouches à fusil, 19,000

Ces bouches à feu, comme toutes celles qui étaient dans le fort, sont de fonderie espagnole (système Gribeauval), à l'exception de quelques-unes qui sortent de nos fonderies, savoir :

1 pièce de 24 en bronze, de 1667, portant le nom du maréchal d'Humières.
2 id. de 16 id., fonderie de Douai.
2 id. de siége de 12 en bronze, id.
1 id. de campagne de 8, en bronze, fonderie de Rochefort.

Les caronades sont de fonderie anglaise.

Du côté des Français, le nombre de pièces pouvant tirer et tirant sur le fort est ainsi qu'il suit :

Iphigénie,		
Canons obusiers Paixhans de 80, en fer.		2
Canons de 30,	id.	14
Caronades de 30,	id.	14
Néréide,		
Canons obusiers Paixhans de 80, en fer.		2
Canons de 30,	id.	12
Caronades de 30,	id.	12
	A reporter.	56

l'*Iphigénie* et la *Médée* vinrent l'y rejoindre ; quant à la *Créole*, son commandant demanda et obtint la permission de prendre le mouillage de la Vera-Cruz, sous le fort, entre celui-ci et la ville ; le brig le *Cuirassier* fut destiné à renforcer cette espèce de sentinelle avancée qui, dans le cas d'une trahison de la part des Mexicains, était destinée à recevoir les premiers coups, mais qui aurait aussi eu l'honneur d'y répondre la première ; en outre, elle devait servir à garder toute la marine militaire mexicaine qui, par le fait de la prise de Saint-Jean d'Ulùa, était tombée en notre pouvoir ; elle consistait en une belle corvette, l'*Yguala*[1], de 24 pièces de canon, trois beaux brigs et deux goëlettes.

Les blessés mexicains n'avaient reçu de leurs compatriotes aucun secours : leurs plaies, très-grandes, répandaient une odeur putride qui ajouta beaucoup au danger de leur séjour dans les casemates ; M. Hello, chirurgien de première classe, embarqué à bord de la *Créole*, chargé par l'amiral d'organiser le service de santé au fort, s'y rendit, accompagné de M. Delioux, son second ; son premier soin

	Report.	56
Gloire,		
Canons obusiers Paixhans de 80,	en fer.	2
Canons de 30,	id.	12
Caronades de 30,	id.	12
Créole,		
Caronades de 30,	id.	22
		104

Quatre mortiers de 12 pouces, en fer.

[1] Cette corvette, armée et gréée à la Vera-Cruz, est entrée dans le port de Brest par droit de conquête, et nous la comptons maintenant au nombre des navires de notre marine militaire.

43

fut de les faire transporter dans de nouveaux logements et de faire purifier ceux qu'ils occupaient déjà ; la dyssenterie qui avait atteint quelques-uns de ces malheureux, leurs habitudes de malpropreté, les ordures qu'ils répandaient autour d'eux pendant la nuit, produisaient des exhalaisons tellement fétides, qu'il devint difficile de trouver des hommes pour les soigner ; quant au capitaine de frégate don Blas Godinez, l'état de ses blessures rendait impossible sa translation à la ville, il resta confié aux soins de M. Hello qui, à la première inspection de ses blessures, jugea deux amputations nécessaires, celle de la jambe droite et celle du poignet gauche, il les souffrit avec une résignation admirable, et lorsque je le vis, peu avant mon départ pour la France, il était en bonne voie de guérison.

Monseigneur le prince de Joinville descendit au fort sitôt que la *Créole* fut amarrée sous les murs du château ; en parcourant les ruines du Cavalier, il trouva deux magnifiques canons en bronze, qui avaient été donnés aux Espagnols par ses ancêtres, le comte d'Eu et le duc d'Aumale ; il appartenait à S. A. R. de les rapporter en France, et le lendemain ils furent embarqués à bord de la *Créole*.

Les commandants et officiers de l'escadre, qui n'avaient pas eu le bonheur de prendre part au combat du 27, éprouvaient les plus vifs regrets ; leur cœur avait battu en voyant leurs frères d'armes exposés au danger sans qu'ils pussent le partager ; la prise du fort, tout en flattant leur orgueil comme Français, leur laissait de vifs regrets, aussi l'amiral s'empressa-t-il le 29, de faire paraître l'ordre du jour suivant :

Ordre du jour.

« L'amiral annonce à l'escadre qu'après avoir fait capi-
« tuler la forteresse de Saint-Jean d'Ulùa, il a obligé le
« général Rincon à signer une convention d'après laquelle
« la garnison de la Vera-Cruz doit sortir dans les vingt-
« quatre heures, et s'en éloigner à dix lieues au moins.

« Il ne restera dans la Vera-Cruz que mille Mexicains
« pour occuper les postes.

« Tous ceux de nos compatriotes qui avaient été forcés
« de quitter la ville sont libres d'y rentrer : des indemnités
« seront payées à ceux d'entre eux qui auraient éprouvé
« des dommages par le fait de la population ou des autori-
« tés mexicaines.

« En adressant au nom de la France ses remerciements
« aux commandants des navires qui ont coopéré à la prise
« de la forteresse de Saint-Jean d'Ulùa, l'amiral regrette
« que le genre d'attaque et la nature des localités ne lui
« aient par permis de faire participer un plus grand nom-
« bre de navires à l'honneur de cette affaire.

« L'amiral avait pensé que cette première attaque ne
« suffirait pas pour réduire la forteresse, il en avait
« préparé deux autres d'une nature différente et dans les-
« quelles chaque navire de l'escadre devait avoir sa part
« de service et d'honneur, il sait qu'à l'occasion tous au-
« raient également bien fait leur devoir comme l'ont fait
« ceux qui ont été appelés à coopérer à l'attaque d'avant-
« hier.

« La prise de Saint-Jean d'Ulùa est d'une haute impor-

« tance pour la France, cette conquête fera désormais res-
« pecter le nom français au Mexique, elle rend dès au-
« jourd'hui à six mille de nos compatriotes établis dans ce
« pays, une sécurité complète pour leurs intérêts et leur
« existence, qui, depuis longtemps, y étaient chaque jour
« menacés.

« Charles Baudin. »

En vain on se flattait que la prise de Saint-Jean d'Ulùa aurait fait ouvrir les yeux au gouvernement mexicain ; en vain on croyait que ce pays, qui se pique d'être l'égal des nations les plus civilisées, serait revenu de son égarement et aurait franchement avoué ses torts. Cette conduite aurait été belle, noble, avouée par toutes les nations du monde, si toutefois aucune avait pu se mettre dans le cas de provoquer de semblables réparations; mais une guerre d'invasion ne leur faisait nullement peur; habitués depuis longtemps à la guerre de partisans, ils pouvaient en souffrir tous les inconvénients et résister longtemps ; l'exemple de l'Espagne les avait éclairés sur la meilleure manière de défendre un pays aussi montagneux que le leur; d'ailleurs, ils se fiaient à l'immense étendue de mer qui sépare leur pays du nôtre; ils savaient parfaitement bien que l'on ne transporte pas une armée, à deux mille lieues, sans de grandes difficultés, et puis, il y a si loin de la Vera-Cruz à Mexico! Ils avaient résolu l'abandon de la première de ces deux villes, sûrs qu'avec les moyens actuels que possédait l'escadre, nous ne pouvions entreprendre une guerre d'invasion ; toutes ces circonstances réunies leur firent concevoir le projet et décréter l'ordre le plus blâ-

mable dont jamais nation civilisée se soit rendue coupable.

La prise de Saint-Jean d'Ulùa produisit d'abord une stupeur générale ; dans le premier moment, le cri de trahison fut prononcé ; on ne voulait pas croire que ce fort eût pu être pris loyalement, et le brave général Gaona fut accusé de nous avoir vendu ce qu'il avait défendu au prix de tant de sang ! *Lo han tomado los Franceses con balas de plata* (les Français ont pris le fort avec des balles d'argent), disaient les plus furieux, accusant ainsi un homme loyal de s'être laissé séduire, lorsque son impéritie et quelques-unes de ses mauvaises dispositions avaient seules causé les désastres dont il était la première victime ; aussitôt après, une clameur générale s'éleva contre les Français résidants dans le pays, et ce fut sur nos malheureux compatriotes que la rage des gouvernants mexicains s'appesantit.

Car il ne faut pas s'y tromper, le peuple ne prit aucune part aux démonstrations barbares que prit l'autorité ; habitués aux Français, fraternisant avec eux, habitués aux merveilles de notre industrie et de nos arts, profitant du produit du travail que l'activité de nos compatriotes répandait parmi eux, ce fut avec un sentiment de chagrin que la partie saine de la nation mexicaine, et elle est en grand nombre, vit lancer contre les Français en masse un décret d'expulsion d'une barbarie sans exemple ; on en jugera :

Gouvernement du département de Mexico.

LOI.

Le citoyen Luis Gonzaga Vieyra, colonel retraité, gouverneur constitutionnel du département de la Vera-Cruz, à ses concitoyens :

Le ministre des relations extérieures m'a remis le décret suivant, en date d'aujourd'hui.

Le président la république mexicaine fait savoir à ses concitoyens que le congrès général a décrété ce qui suit :

Attendu que les forces françaises ont fait acte d'agression et d'hostilité contre la république, le gouvernement déclare être en état de guerre avec le gouvernement français, en prenant toutes les mesures qui doivent résulter de cette déclaration.

Jose-Maria Ximenez, président de la chambre des députés.
Jose-Ignacio de Onzorena, président du sénat.
Mariano Mouda, député secrétaire.
Agustin-Perez de Lebrija, sénateur secrétaire.

Et comme les forces navales de France, qui sont dans la baie de la Vera-Cruz, ont commencé les hostilités contre la place et la forteresse de Saint-Jean d'Ulùa le 27 du présent mois, en vertu du droit que me confère un décret antérieur, et vu le titre 18, art. 17 de la charte constitutionnelle, je déclare au nom de la nation, que la république est en état de guerre avec le gouvernement français.

A dater d'aujourd'hui toutes les relations existantes entre la république et la nation française sont interrompues, nos ports sont fermés à son commerce, ses marchandises seront prohibées en vertu de la loi du 12 mai de la présente année, laquelle continuera d'avoir lieu avec toute sa force et vigueur; ses nationaux ne pourront entrer sur le territoire de la république, et dès à présent, le gouvernement mexicain usera de toutes les mesures qu'autorisent le droit des gens et les coutumes des nations en de semblables circonstances.

En conséquence, les autorités de la république, chacune en ce qui la concerne, mettront à exécution la présente déclaration conformément aux lois.

La présente loi sera imprimée, affichée et exécutée strictement.

Au palais du gouvernement national.
Mexico, le 30 novembre 1838.

ANASTASIO BUSTAMANTE,
Président de la république.
Par le président,
Le ministre de l'intérieur,
JOSE-JOAQUIN PESADO.

Le citoyen Luis-Gonzaga Vieyra, gouverneur constitutionnel du département de Mexico, à ses concitoyens :

Le ministre de l'intérieur m'a transmis le décret suivant en date d'hier :

Le président de la république mexicaine fait savoir à ses concitoyens, qu'en vertu du décret du congrès général qui

déclare la nation en état de guerre avec la France, il a pris les dispositions suivantes :

1° Tous les Français non naturalisés dans la république sortiront immédiatement du territoire par les points que désigneront les gouverneurs des départements respectifs.

2° Tous les Français non naturalisés, commenceront à sortir de la république sur les ordres que donneront les gouverneurs des départements respectifs. L'exécution de cet article devra avoir lieu dans le terme de 15 *jours sur tous les points de chaque département*, à dater de la publication de la présente loi.

3° Les gouverneurs, d'accord avec les commandants généraux, désigneront les jours où les Français devront se mettre en route, et *les ports où ils devront s'embarquer.*

4° Les Français qui, par une conduite imprudente, troubleraient la tranquillité publique, devront sortir immédiatement du territoire, et sans qu'on leur accorde aucun délai.

5° Sont exceptés de l'art. 2 les Français mariés légitimement à des Mexicaines, et ceux qu'un état de maladie, constaté par trois médecins nommés par le gouverneur du département, empêcherait physiquement de partir.

Nota. La première de ces exceptions ne s'étend pas à ceux *qui auraient troublé la tranquillité publique ou qui ne méritent pas la confiance du gouvernement.*

6° Les Français auxquels s'applique l'exception, resteront sous la protection de la république.

7° Les sujets français seront libres, pour assurer leurs biens, de les réaliser ou d'en laisser la gestion à des personnes de confiance, avant de sortir de la république.

Cette loi sera imprimée et affichée et recevra immédiatement son exécution.

Palais du gouvernement national.
Mexico, 1er décembre 1838.

ANASTASIO BUSTAMANTE,
Par le président,
Le ministre de l'intérieur,
JOSE-JOAQUIN PESADO.

En exécution du présent décret, d'accord avec le commandant général de ce département, et conformément à l'art. 3 dudit décret, j'ordonne à tous les Français résidants dans les villes et bourgs de ce département, de commencer à en sortir dans trois jours, à dater de la publication du présent, et de se rendre au port d'Acapulco, où ils devront s'embarquer, au terme de la loi ci-dessus.

Ceux qui résident dans cette capitale pourront, pour recevoir leurs passeports, se présenter au secrétariat du gouvernement départemental, et ceux qui résident au dehors, à l'autorité politique du lieu qui en donnera immédiatement connaissance au gouvernement par le premier courrier ordinaire, afin que le secrétaire expédie les passeports formels et en règle au préfet d'Acapulco, qui les délivrera aux intéressés.

Mexico, 2 décembre 1838.

LUIS-GONZAGA VIEYRA.
LUIS-GONZAGA DE CHAVARRI, secrétaire.

A la lecture de ce document, de graves questions se présentent à l'esprit; le gouvernement de la république mexi-

caine déclare en termes formels être en guerre avec le gouvernement français; il ne prend aucune mesure pour repousser l'agression; plus tard il les prendra, on en verra les résultats; mais pour le moment, il se borne à déclarer la guerre à des particuliers inoffensifs, à des hommes qu'au terme des déclarations de 1827, il a attirés dans son pays, à qui il a promis protection égale à celle qu'il accorde à ses nationaux, qu'il a fait émigrer de leur patrie, leur offrant sûreté pour leur personne et pour leurs biens; ces hommes transportent leur industrie, leurs capitaux, pleins de confiance dans des promesses formelles, mais faciles à éluder; et puis, amère ironie! une querelle s'élève entre les deux nations, querelle survenue par la non observance du pacte fondamental d'après lequel les étrangers étaient venus se confier à la loyauté d'une nation jeune, il est vrai, en civilisation, mais de laquelle on pouvait, par cela même, espérer des sentiments généreux, et ils sont chassés impitoyablement, au mépris du droit des gens que l'on ose invoquer, au mépris de l'humanité. Qu'on réfléchisse un moment sur les termes de ce décret, on verra par l'exception de l'article 5 du décret d'expulsion, quelle porte ouverte il laisse à l'arbitraire : *Ceux qui ne méritent pas la confiance du gouvernement!* Mais un Français créancier d'une des autorités, par ce fait même, peut, bien qu'il remplisse les conditions voulues, être rendu suspect au gouvernement, et puis, quelle facilité de le faire déclarer tel, dans un pays où la justice n'est qu'un mot, et le droit des gens, l'abus de la force; on conçoit le parti qu'auront pu tirer d'un semblable décret, des autorités souvent ignorantes, presque toujours mues par la passion ou par le désir de faire la cour

au pouvoir. Quant à l'art. 7, rien n'est plus odieux et l'histoire fera justice de ce décret plus sauvage que tous ceux qu'auraient pu promulguer leurs ancêtres, les Aztèques. Donner trois jours pour réaliser leurs biens à des gens que frappe un arrêt de proscription! Quelle ironie; est-ce alors qu'ils pourraient s'en défaire? Ces propriétés si chèrement payées, ils seront obligés de les vendre à vil prix, et s'ils ne trouvent pas d'acquéreurs, seront-ils obligés de les abandonner? Si, fixés depuis peu dans le pays, ils n'ont pu avoir le temps de former des relations assez sûres pour pouvoir confier leurs intérêts à des mains étrangères, encore une fois seront-ils obligés de les abandonner?

Une autre atrocité que l'on pourrait appeller crime politique, s'il avait eu lieu, est la clause du décret qui ordonne à nos malheureux proscrits de se rendre à Acapulco comme port d'embarquement; outre l'insalubrité du lieu, on a à traverser, pour s'y rendre, des pays habités par des nations non encore soumises aux Mexicains; dans la guerre de l'indépendance (ils nomment ainsi la guerre qui les a délivrés du joug des Espagnols), une colonne de prisonniers espagnols fut massacrée par ces farouches Indiens; envoyer nos réfugiés par un semblable chemin, c'était les dévouer à la mort.

Je devrais aussi m'étendre davantage sur le terme de trois jours accordé aux Français pour quitter les villes et quinze pour sortir du territoire de la république; dans un pays où les distances sont si énormes, les chemins si mauvais, les moyens de transport si imparfaits, comment a-t-il pu entrer dans une tête médiocrement organisée, que ce délai fût suffisant? Et cependant ce sont des personnes qui pas-

sent pour l'élite de la nation mexicaine, qui ont osé concevoir un pareil projet; espérons, pour le bien de l'humanité, que de tels hommes sont rares au Mexique, et que la passion et le désir de la vengeance ont pu leur faire commettre un acte qu'ils désavoueraient, maintenant qu'ils sont plus de sang-froid.

Lorsque ce décret parut, les ministres des différentes puissances se rendirent auprès de M. Ashburnham, chargé de veiller aux intérêts des Français et de les protéger. M. Ashburnham adressa de vives réclamations au gouvernement mexicain; le décret d'expulsion fut modifié, et il fut accordé quinze jours pour sortir des villes et deux mois pour sortir du territoire de la république; le lieu d'embarquement fut changé, et la Vera-Cruz fut destinée à cet effet.

Le 1er décembre M. Doret partit pour la France chargé d'une mission que bien des gens lui enviaient dans l'escadre; il devait annoncer au gouvernement français la prise de Saint-Jean d'Ulùa; porteur des pavillons pris dans le fort et de sa capitulation, ainsi que de la convention de l'amiral avec la ville de la Vera-Cruz, il partit sur le navire à vapeur le *Météore*, pour la Nouvelle-Orléans; dans cette ville, encore toute française malgré son incorporation avec les Etats-Unis, il fut reçu, nous le sûmes depuis, et je me plais à le consigner ici, avec un véritable enthousiasme; la nouvelle de la prise de Saint-Jean d'Ulùa fut entendue avec autant de plaisir qu'à Paris même; et nous pûmes juger que les Français de la Nouvelle-Orléans aimaient encore de cœur la mère-patrie.

Deux auxiliaires puissants, mais désormais inutiles, arrivèrent à la Vera-Cruz le 3 décembre, c'étaient les bombardes le *Volcan* et l'*Eclair*, capitaines Saint-Georges et Chaudière; des vents contraires et des calmes les avaient empêchés d'arriver pour prendre part à l'affaire du 27; et, lorsqu'ils virent sur le fort d'Ulùa flotter le pavillon français, ils regrettèrent vivement d'avoir eu une si longue traversée [1].

[1] La force de l'escadre se composait donc, au 3 janvier, des navires suivants, ainsi que du nombre d'hommes ci-après indiqué :

Néréide,	458	hommes.
Gloire,	448	
Iphigénie et l'équipage du brig le Laurier,	527	
Médée,	344	
Créole,	156	
Nayade,	158	
Oreste,	96	
Lapérouse,	111	
Alcibiade,	105	
Cuirassier,	105	
Voltigeur,	115	
Zèbre,	96	
Eclipse,	86	
Du Petit-Thouars,	85	
Dunois,	90	
Caravane,	148	
Fortune,	130	
Sarcelle,	70	
Météore,	94	
Phaëton,	77	
Eclair,	108	
Volcan,	107	
Vulcain,	113	
Cyclope,	108	
Artilleurs,	354	
Mineurs,	29	
	4,318	

Pendant les premiers jours qui suivirent la convention signée avec la Vera-Cruz, les choses allèrent assez bien; nos officiers désireux, et avec juste raison, de voir de près une ville qu'ils n'avaient encore parcourue qu'avec la longue vue, s'empressaient de la visiter; les approvisionnements de vivres frais se faisaient avec facilité dans un marché abondamment pourvu de productions des tropiques; il semblait que cette douce confiance devait toujours durer.

Le 3 décembre, l'amiral désirant entrer en conférence avec le gouvernement mexicain et lui offrir une paix généreuse, adressa la lettre suivante au général Bustamante, président de la république.

Néréide, devant la Vera-Cruz,
3 décembre 1838.

Monsieur le Président,

V. E. comprendra pourquoi, dans les circonstances présentes, je m'adresse directement à elle et non à son ministre des relations extérieures; le langage de la dernière note de M. don Luis G. Cuevas est tel qu'il ne m'est plus permis d'entrer en communication avec lui.

Le sort des armes m'ayant rendu maître de la forteresse d'Ulùa, toute résistance de la part de la ville de la Vera-Cruz devenait inutile. Je pouvais forcer cette ville à se rendre à discrétion; je pouvais l'occuper et y arborer les couleurs françaises; je ne l'ai pas fait : loin de là, j'ai conservé le général Rincon dans l'exercice de son autorité, ainsi que tous les fonctionnaires publics, et j'ai

voulu qu'une garnison mexicaine, suffisante pour le maintien de l'ordre, résidât dans cette ville.

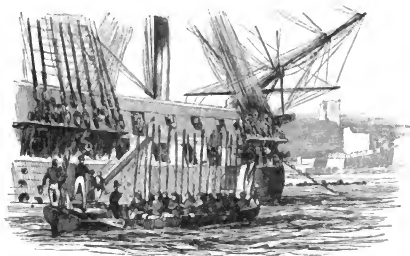
La plus grande partie de la population, privée de travail, par suite du blocus, gémissait dans la misère depuis huit mois; j'ai voulu lui donner des moyens de travail et de prospérité, et j'ai ouvert le port aux navires de toutes les nations.

M. le Président, la manière dont la France use de sa victoire doit prouver à V. E. que la France est bien éloignée d'aucune idée de conquête ou d'oppression sur la nation mexicaine, et ce qui doit vous le prouver encore davantage, c'est l'offre que je fais à V. E. de traiter sur les articles de cette convention, que j'avais proposée au ministre des affaires étrangères de la république, le 20 novembre dernier. Alors M. Cuevas avait approuvé tous les articles de cette convention, sauf ce qui touchait à la confirmation des déclarations de 1827, pour laquelle il prétendait manquer de pouvoirs suffisants. Ces déclarations, V. E. le sait, M. le Président, n'accordent rien à la France qui ne soit aussi concédé aux autres nations avec lesquelles le Mexique a fait des traités. Je ne vois pas en quoi la confirmation de ce qui constitue au Mexique le droit des étrangers, et qui existe depuis onze ans, sans que les intérêts mexicains en aient souffert le moins du monde, puisse être considéré aujourd'hui comme contraire à l'indépendance et à la dignité de la nation mexicaine; je me plais à croire que V. E. ne verra pas non plus en cela un obstacle sérieux à la conservation de la paix.

Je prie V. E. de recevoir l'assurance de mon respect.

CHARLES BAUDIN.

Mais des résolutions violentes avaient été prises à Mexico; d'autres, dont nous verrons incessamment les suites, avaient été décrétées; le ton de modération et de générosité qui règne dans la dépêche de l'amiral Baudin ne fit point d'impression sur les gouvernants mexicains : le 4 décembre devait prouver au chef de l'expédition française, que la leçon sévère donnée aux Mexicains à Saint-Jean d'Ulùa n'avait pu cependant leur ouvrir complètement les yeux sur leur position et vaincre leur déplorable obstination.





CHAPITRE XIV.

Vera-Cruz.

Le gouvernement mexicain, en déclarant la guerre à la France après le commencement des hostilités et la prise du fort d'Ulùa, voulut se donner l'apparence de prendre l'initiative; ce subterfuge ne pouvait cependant tromper personne à l'étranger, encore moins dans le sein même de la république. Le gouvernement voulut ne considérer le commencement des hostilités de la part de la France que comme une attaque traîtreusement faite, et cependant les négociations de Jalapa devaient l'avoir suffisamment prévenu que la non-acceptation des propositions

généreuses et honorables de la France, entraînait nécessairement une rupture entre les deux pays; mais au Mexique, tout est dilation; les ministres espéraient encore, parce qu'ils avaient envoyé à l'heure dite une réponse, (non, il est vrai, telle que l'exigeait l'amiral plénipotentiaire), qu'ils pourraient arriver à de nouvelles négociations, aussi ce fut un coup de foudre à Mexico que la rapidité de nos opérations.

On ne pouvait revenir sur la capitulation du fort d'Ulùa, nos troupes l'occupaient; mais la convention signée avec le général Rincon, pour la neutralisation de la ville de la Vera-Cruz, bien qu'étant plus dans l'intérêt du Mexique que dans celui de la France, fut le sujet des plus vives attaques de la part du gouvernement; il ne voulut pas reconnaître cette convention, et le général Rincon fut sacrifié.

De grands embarras allaient cependant être suscités au gouvernement mexicain : deux partis politiques partagent le Mexique; l'un veut une république centrale avec Mexico pour capitale; l'autre, une république fédérative calquée sur celle des Etats-Unis du nord de l'Amérique; tantôt vainqueur, tantôt vaincu, chacun de ces partis a régné alternativement, et beaucoup de sang a coulé dans cette longue guerre, sans que le résultat ait décidé quelle était la meilleure forme de gouvernement à établir au Mexique : les centralistes occupaient le pouvoir; ils s'en servaient pour proscrire leurs adversaires; ceux-ci, voyant la lutte engagée avec la France, crurent devoir profiter de cette conjoncture pour ressaisir le pouvoir. Des signes d'agitation s'étaient manifestés dans la province de Tamaulipas; Tam-

pico était en pleine insurrection ; un chef d'un grand nom pouvait, par son influence, faire réussir les projets des révoltés ; ils jetèrent les yeux sur le général Santa-Anna ; c'était un drapeau qui pouvait assurer le triomphe à celui des deux partis qui le saisirait le premier ; aussi, malgré la défiance qu'inspiraient ses projets ambitieux, le gouvernement central résolut de se l'attacher ; il lui offrit des avantages que les fédéralistes ne pouvaient promettre que pour l'avenir ; le commandement général de la province de la Vera-Cruz, qui mettait sous ses ordres l'élite de l'armée mexicaine, lui fut offert et il l'accepta.

L'amiral était instruit que les Mexicains préparaient une manifestation ; il écrivit en conséquence la lettre suivante :

Frégate de S. M. la *Néréide*, Ile Verte,
2 décembre 1838.

Monsieur le commandant du brig le Cuirassier,

Mon cher comte de Gourdon,

Les divers avis qui me parviennent de la ville me donnent lieu de croire à une prochaine évacuation accompagnée de quelques tentatives d'insultes sur la forteresse et sur les navires dans le port.

Comme ces gens-ci sont capables de toutes les folies, je ne serais pas surpris qu'en s'en allant ils lâchassent sur vous tous leurs canons pour prendre congé.

Tenez donc toujours à bord une partie suffisante de votre équipage, et ayez vos canons chargés à deux boulets ronds.

Si vous tirez, *que ce ne soit pas sur la malheureuse ville*, mais seulement sur les deux forts de l'E. et de l'O., qui seuls peuvent tirer sur vous.

Surtout, recommandez d'épargner la maison du consul d'Angleterre, reconnaissable à son pavillon.

Le contre-amiral commandant, etc., etc.

Signé, CHARLES BAUDIN.

Le 4 décembre dans l'après-midi, des bruits sinistres circulèrent à bord des différents navires de l'escadre ; une embarcation expédiée des navires mouillés sous le fort, avait apporté des dépêches à l'amiral, qui était parti immédiatement pour se rendre à Saint-Jean d'Ulùa, en envoyant l'ordre à l'*Alcibiade* d'appareiller pour se rendre dans le port de la Vera-Cruz.

Depuis la prise de Saint-Jean d'Ulùa, les officiers français, profitant du bénéfice de la convention signée par le général Rincon, descendaient souvent à terre ; le 4 décembre au matin, S. A. R. le prince de Joinville voulut visiter la ville, et s'y promena quelque temps, bien qu'il eût été promptement reconnu ; à ce même moment, le général Santa-Anna était entré dans la ville sans faire connaître la déclaration de guerre dont il était porteur.

Instruit de la présence du prince de Joinville dans la Vera-Cruz, il conçut le dessein de s'en emparer par une trahison que rien ne pouvait justifier ; il ordonna de faire fermer toutes les portes et de retenir les Français ; ceux-ci, avertis de la présence du prince dans la ville, étaient déterminés à ne pas le laisser faire prisonnier, le sang aurait coulé ; heureusement, avant l'ordre donné, S. A. R.

était déjà retournée à bord. Sitôt que le prince apprit les événements qui s'étaient passés dans la ville, il expédia son aide-de-camp M. Desfossés vers Santa-Anna pour le sommer de respecter la liberté des Français, confiants dans la convention, en vertu de laquelle ils étaient retournés dans leurs habitations, convention qui ne pouvait être violée sans une déclaration préalable. Pour appuyer plus énergiquement sa réclamation, le prince de Joinville fit embosser la *Créole* à petite distance de la ville, disposé à faire commencer le feu si la réponse du général ennemi n'était pas satisfaisante; sa fermeté en imposa à Santa-Anna; les officiers français retournèrent à bord, et nos compatriotes purent gagner le quai sans être insultés, et s'embarquer pour le fort Saint-Jean d'Ulùa, où ils se réfugièrent avec leurs effets les plus précieux.

Le commandant de la *Créole* expédia immédiatement à l'amiral Baudin, la relation de ce qui s'était passé à la Vera-Cruz, l'amiral prit sur-le-champ la détermination de se rapprocher de la ville pour être prêt à tout événement; en arrivant à bord du *Cuirassier*, il reçut la déclaration de guerre et les décrets d'expulsion avec la lettre suivante :

Commandance générale du département de la Vera-Cruz.

Excellence,

S. E. le président de la république, a bien voulu me nommer commandant général de ce département.

Les instructions qui accompagnent ma nomination m'obligent à déclarer à V. E. que la convention stipulée

avec V. E. par S. E. mon prédécesseur, n'a pas été approuvée; elle est donc désormais sans effet. V. E. trouvera ci-joint les dispositions que les pouvoirs législatifs et exécutifs de la république prirent au moment où ils apprirent le commencement des hostilités, qui eut lieu le 27 du mois passé; si ces dispositions sont exigées par l'honneur national, V. E. qui connaît toute la valeur de cet objet sacré, saura les apprécier dignement.

J'ai l'honneur de présenter à V. E. l'assurance de ma haute considération.

Dieu et liberté.

Vera-Cruz, 4 décembre de 1838.

ANTONIO LOPEZ DE SANTA-ANNA.

A la réception de cette lettre, l'amiral répondit au géneral ennemi :

Brig le *Cuirassier*. Vera-Cruz, 4 décembre 1838.

Excellence,

Je reçois à l'instant (quatre heures après midi) la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date de ce jour.

V. E. m'informe que la convention conclue le 28 du mois dernier entre le général Rincon et moi, n'a pas été approuvée par le gouvernement de la république, en conséquence, les termes de cette convention cessent d'être obligatoires pour moi, et je pourrais, dès à présent, user de ma force pour vous contraindre à vous retirer, vous et les

troupes que vous avez introduites dans la ville, au mépris de la dite convention.

Mais j'ai pitié d'une malheureuse ville qui n'a déjà que trop souffert, et je ne veux pas, en la détruisant, causer de nouvelles infortunes à une population innocente des erreurs de son gouvernement.

Je prie V. E. de vouloir bien remarquer que le décret portant déclaration de guerre de la république contre la France, interdit seulement l'entrée du territoire mexicain aux citoyens français, mais n'oblige pas à en sortir ceux qui s'y trouvent déjà. D'ailleurs, l'art. 12 du traité du 29 novembre 1826 entre le Mexique et la Grande-Bretagne, a établi à cet égard des règles que le gouvernement de la république a, tout dernièrement encore, reconnu devoir être applicables aux citoyens français en cas de guerre entre la France et le Mexique.

Si donc V. E. contraignait par la force ou par la crainte, ceux de mes compatriotes qui sont établis dans la ville de la Vera-Cruz à quitter cette résidence, ce serait de sa part un abus de pouvoir dont je lui déclare que je ferais sentir les conséquences aux Mexicains, et je déclare aussi que s'il est fait le moindre dommage ou la moindre insulte à quelqu'un de mes compatriotes, votre pays aura lieu de s'en repentir.

Je prie V. E. de recevoir l'assurance de ma haute considération,

CHARLES BAUDIN.

Ainsi donc, le gouvernement mexicain engageait la lutte à son tour, non franchement, comme la France le lui avait

enseigné, mais par la fraude et par la trahison. Ainsi, le général Santa-Anna, au mépris de la convention signée, et qui par conséquent devait être respectée jusqu'à déclaration préalable, avait introduit des troupes dans la ville!.... il entendait ainsi l'honneur national!

L'amiral en un moment eut déterminé ce qu'il avait à faire dans de semblables circonstances; un canot fut envoyé à bord de la *Néréide*, avec ordre à un officier de venir immédiatement le trouver; l'ordre flatteur pour moi de me rendre à bord de la *Créole* où se trouvait l'amiral, me fut également envoyé; en un moment nous fûmes prêts (M. Robin, enseigne de vaisseau, et moi), et nous rendîmes auprès de l'amiral : nous le vîmes dans la dunette, occupé à dicter des ordres; sa figure calme prenait par moments une expression hardie; son regard, ordinairement si doux, brillait et s'animait à mesure que MM. Mengin et Desfossés écrivaient; l'amiral était à la veille d'exécuter l'entreprise la plus audacieuse de cette campagne; bien qu'il improvisât pour ainsi dire son plan, les détails en étaient aussi précis que si le temps lui avait permis de méditer sur son projet; il semblait bien plutôt lire que dicter, et les deux secrétaires avaient peine à écrire assez vite l'ordre suivant :

Ordre.

9 heures du soir, 4 décembre.

Les compagnies de débarquement avec les pelotons d'élite, y compris les maîtres et seconds maîtres (deux officiers seulement et un élève restant à bord de chaque navire),

seront rendus demain à quatre heures du matin, dans le port de la Vera-Cruz, le long du bord des navires qui seront ci-après désignés.

Les grenadiers auront chacun trois grenades et leurs mèches, les charpentiers auront leurs haches et il y aura par escouade de charpentiers deux vrilles, deux marteaux et deux forts clous à crochet que les maîtres et seconds maîtres porteront dans leur poche.

Chaque homme aura vingt coups à tirer.

Les embarcations seront armées en guerre, avec des munitions pour vingt coups.

Chacun des seconds maîtres charpentiers porteurs de marteaux, aura aussi dans sa poche quatre clous pour enclouer les canons.

Ces clous seront pris parmi ceux spécialement destinés à cet usage, et qui se trouvent à bord de la *Néréide*, de la *Gloire* et de la *Médée;* on apportera les échelles de cinq mètres qui se trouvent encore à bord des frégates, celles de dix mètres seront réduites à sept, on apportera aussi les deux pétards provenant de la *Nayade* qui se trouvent à bord de la *Néréide*, avec tous leurs accessoires.

Fusées à bombe. *Néréide*.	8
Caisses de vingt grenades chacune de celles nouvellement confectionnées.	10
Sacs à poudre en cuir.	4

Les quatre chaloupes des frégates seront exclusivement armées de leurs équipages, ainsi que la chaloupe de la *Nayade*; elles sont destinées à recevoir et débarquer les artilleurs.

Savoir : Celle de l'*Iphigénie* 55 hommes.
— de la *Gloire*. 45

Ces deux premières chaloupes recevront par conséquent une compagnie de 100 hommes.

Néréide.	40 hommes.
Médée.	35
Nayade.	25

Les chaloupes se rendront directement au fort pour recevoir les artilleurs. Chacune d'elles, en accostant, évitera de suite l'avant au large, elles amèneront les artilleurs le long du bord de la *Créole*, à babord.

Chacun des commandants marchera à la tête du détachement de son équipage, les seconds resteront à bord des navires, sauf M. Duquesne, qui marchera avec l'équipage du *Laurier*.

Ordre de marche et d'attaque.

Colonne de gauche.

Ces embarcations accosteront la *Créole* à tribord. { Iphigénie. Néréide. Cyclope.

Ces embarcations accosteront l'*Alcibiade* à tribord. { Lapérouse. Alcibiade. Eclair. Dupetit-Thouars. Laurier. Sarcelle. Fortune.

Colonne de droite.

Ces embarcations accosteront le *Cuirassier* à tribord. { Gloire. Médée. Oreste. Nayade. Cuirassier.

Ces embarcations accosteront l'*Eclipse* à tribord. { Volcan. Voltigeur. Vulcain. Zèbre. Dunois. Eclipse

Réserve pour garder la porte.

Les équipages des cinq chaloupes, sauf 4 hommes et le patron à la garde de chaque embarcation.

Colonne du centre.

Créole.
Mineurs.
Artilleurs (2 compagnies).

Le but de l'expédition est d'enlever les deux forts qui flanquent la ville dans l'E. et dans l'O. et de faire prisonnier le général Santa-Anna, qui est entré dans la ville avec un petit nombre d'hommes seulement, et a violé la capitulation.

La colonne de gauche abordera à gauche du môle et donnera l'attaque au fort de l'E. Celle de droite débarquera à droite et enlèvera le fort de l'O.; les canons seront culbutés ou jetés par-dessus les remparts, les affûts seront brisés à coups de haches.

Si l'ennemi n'est pas en force, on passera ensuite sur les remparts en faisant le tour de la ville, et mettant toutes les pièces hors de service.

Le présent ordre sera communiqué à tous les commandants, qui en feront connaître les principales dispositions aux officiers sous leurs ordres.

Les embarcations ne s'attendront pas réciproquement pour partir, elles viendront au plus tôt parées le long du bord des navires qui leur sont affectés dans le port de la Vera-Cruz, et elles éviteront d'approcher de la terre et de s'en faire reconnaître.

CHARLES BAUDIN.

L'ordre suivant fut également envoyé au commandant de la forteresse de Saint-Jean d'Ulùa.

Le commandant Collombel se tiendra prêt à marcher demain à quatre heures du matin avec deux compagnies d'artilleurs au complet, en grande tenue, point de sacs, vingt cartouches par homme, épinglettes et pierres de rechange.

Tous les mineurs valides seront aussi prêts à marcher.

On coupera deux cents bouts de bonne mèche capables de durer deux heures chacun.

Le but de l'expédition est de descendre au môle, d'enfoncer les portes de la ville à l'aide des pétards, des obus ou des haches, et de marcher droit à la maison du général Santa-Anna, pour le faire prisonnier.

Le capitaine Chauchard, du génie, et le capitaine Goubin, du *Phaéton*, qui connaissent les localités, seront les guides de la colonne.

Les artilleurs marcheront l'arme au bras jusques à la maison du général Santa-Anna, sans faire feu, à moins qu'ils n'y soient absolument contraints; s'ils rencontraient de la résistance, ils chargeraient à la bayonnette.

Le plus grand ordre leur est recommandé; quiconque resterait en arrière sera mis à l'ordre du jour, quiconque entrerait dans les maisons pour s'y livrer au pillage, sera passé par les armes.

Ce fait d'armes doit achever de jeter la terreur parmi les Mexicains et de faire respecter le nom français au Mexique, ce sera un noble dédommagement pour les artilleurs qui ont eu le regret de ne pouvoir prendre part à l'attaque du 27 novembre.

La compagnie de débarquement de la *Créole* formera l'avant-garde de la colonne d'attaque, avec son obusier de campagne, le détachement de mineurs lui sera adjoint.

CHARLES BAUDIN.

Pendant que ces choses se passaient à bord, nous entendions dans la ville des *hourras* répétés, c'étaient les troupes de renfort de l'armée d'avant-garde, commandée par le général Arista, qui entraient dans la ville; le général Arista, jadis ennemi du général Santa-Anna, lorsque ce dernier était dans les rangs des fédéralistes, avait accepté le commandement de la cavalerie; il accourut de Mexico pour se mettre sous ses ordres; le soir même de son arrivée une réconciliation eut lieu entre les deux généraux, et ils restèrent jusqu'à deux heures du matin à conférer sur le parti à prendre en de semblables circonstances.

A trois heures du matin le branle-bas se fit en silence à bord de la *Créole;* à peu près vers le même temps, les embarcations des divers navires de l'escadre commencèrent à rallier; les premières qui arrivèrent furent celles du *Lapérouse;* peu après les autres ne tardèrent pas à accoster chacune le navire qu'il leur avait été ordonné de rallier; enfin, vers les cinq heures, la plupart des embarcations étaient rendues aux postes assignés; pour quiconque connaît la régularité du service militaire, il paraîtra étonnant que les embarcations ne soient pas arrivées à l'heure fixée par l'amiral, mais on doit réfléchir à la distance qui séparait les divers navires du port de la Vera-Cruz, puis une circonstance des plus favorables pour l'attaque, mais défavorable pour une navigation en canot

était venue apporter un espèce d'empêchement à l'ordre formel de l'amiral. La nuit avait été d'une clarté extraordinaire jusqu'à trois heures du matin, la lune brillait de tout l'éclat d'une nuit des tropiques, les étoiles scintillaient au ciel, lorsque tout à coup une brume des plus épaisses nous enveloppa de ténèbres; la lune, bien qu'au zénith, ne nous éclairait plus; et, malgré sa présence au ciel, il nous était impossible de voir à une longueur de navire. Les embarcations de la *Néréide* furent victimes de cette brume, malgré toutes les précautions; bien qu'elles eussent embarqué des compas de mer, elles s'égarèrent, ainsi que quelques autres embarcations de moindre importance. Il paraîtra singulier que la boussole qui, à bord des navires de grande dimension, est un guide si fidèle, ait pu ainsi induire en erreur des navigateurs; mais les mouvements d'un canot sont tellement saccadés que l'aiguille ne peut obéir à son mouvement d'attraction, et, dirigée par une force majeure, elle fait le tour du compas sans se fixer. Les embarcations de la *Néréide*, partant de l'Ile Verte, avaient à faire route au S. O pour gagner la Vera-Cruz; l'aiguille, lorsque parfois elle se fixait, marquait toujours ce point, et cependant c'était vers le N. O. qu'ils faisaient route, et ils ne s'aperçurent de leur erreur que lorsqu'ils virent la mer briser sur les rescifs qui bordent le banc de la Gallega.

A cinq heures, toutes les embarcations étaient à leurs postes; les artilleurs étaient embarqués dans les chaloupes; un guide sûr était indispensable pour diriger nos colonnes dans une ville qu'elles ne connaissaient pas; un Français, nommé Silvi, qui avait déjà rendu quelques



DÉPART DES EMBARCATIONS.

services à l'escadre au risque de ses jours, fut choisi par l'amiral pour cette périlleuse mission, qu'il exécuta avec zèle et courage.

Vers les six heures, l'amiral donna le signal du départ, malgré l'absence des canots de la *Néréide;* non pas tant à cause du renfort qu'ils portaient que parce qu'il aurait voulu ne pas priver cet équipage de l'honneur qui pouvait lui revenir dans le combat qui se préparait; mais les moments étaient précieux, le jour allait se lever, la brume, si favorable pour une pareille expédition, pouvait d'un moment à l'autre se dissiper, les embarcations se mirent en marche.

La colonne de gauche, commandée par M. Parseval, partit du bord de la *Créole* et de l'*Alcibiade*, où elle était répartie, se dirigeant vers le fort de *Santiago* ou de l'E. Celle de droite, commandée par MM. Laîné et Leray, mit le cap sur le fort de la *Concepcion*, située dans l'O. de la ville; la colonne du centre, commandée par Mgr. le prince de Joinville, se dirigea sur le môle, situé à peu près à égale distance des deux forts; la brume était tellement épaisse qu'on avait peine à distinguer les différentes embarcations; les canotiers nageaient en silence, peu à peu tout disparut dans la brume, et le plus profond silence parut régner sur la mer.

L'amiral était resté à bord de la *Créole*, attendant avec anxiété le moindre signal qui pût lui faire comprendre que ses ordres avaient été exécutés; peu après le départ de la dernière embarcation, une explosion violente traversant l'espace, suivie de quelques coups de fusil et de cris de vive le roi! lui apprit que la porte de la ville avait été ouverte par une clef à laquelle peu de choses peuvent

résister, la poudre à canon; il demanda son embarcation et partit pour la Vera-Cruz.

Les trois débarquements avaient eu lieu simultanément; la colonne de gauche, après avoir accosté le fort de Santiago, avait appliqué les échelles le long du mur crénelé qui court le long du rivage de la mer, et qui borde la Vera-Cruz de ce côté; le franchir, entrer dans le fort, culbuter la garnison mexicaine qui le gardait, lui tuer quelques hommes, fut l'affaire d'un moment, les pièces furent enclouées avec la même rapidité, et pour ôter toute possibilité de les remettre en défense, elles furent enlevées et jetées par-dessus le parapet et les affûts brisés à coups de haches; une fois le fort désarmé, la colonne poursuivit sa route, désarmant d'autres fortins qui défendent la ville du côté de la campagne.

La colonne de droite avait opéré aussi heureusement, le lieu où elle avait accosté était même plus favorable pour le débarquement; dans cet endroit les sables amoncelés par les vents du nord, formaient une montée facile jusqu'au parapet, les échelles furent inutiles; du reste, même rapidité dans l'exécution de l'opération, même bonheur; quelques coups de fusil furent échangés avec les défenseurs du fort de la *Concepcion*, et là, comme au fort de l'E, quelques Mexicains en furent victimes, après cela la colonne remonta, suivant ses ordres, le long des remparts pour désarmer les autres fortins.

La colonne du centre n'exécuta pas moins brillamment sa mission; à la faveur de la brume, les embarcations accostèrent le quai sans être vues; en un moment, marins et artilleurs se formèrent en bataille sur le môle, un pétard avait

été préparé à la hâte, en remplissant un sac militaire de poudre à canon, bien tassée et bien serrée (les pétards préparés d'avance se trouvant dans les canots de la *Néréide* qui n'étaient pas encore arrivés). MM. Mengin, Chauchard et Tholer, du génie, suivis de quatre mineurs, s'avancèrent jusqu'à la porte, placèrent le pétard, mirent le feu à la fusée et se retirèrent derrière une petite maison de douaniers pour se mettre à l'abri de l'explosion ; sitôt qu'elle eut lieu, la porte faite de bois de fer, sauta en éclats ; aussitôt le prince de Joinville à la tête des artilleurs et de l'équipage de la *Créole*, qui formait l'avant-garde, s'élança dans la ville aux cris mille fois répétés par la colonne, de *vive le roi!* le poste, de garde à la porte, voulut en vain s'opposer à notre entrée ; en un moment il fut culbuté et désarmé : on enleva une pièce d'artillerie qui battait l'entrée de la ville et tout le monde se précipita, au pas de course, vers la maison qu'on savait occupée par le général Santa-Anna ; M. Chauchard, qui avait déjà parcouru la ville plusieurs fois, indiquait les rues dans lesquelles existaient des barricades, et guida la colonne par un chemin libre. Cette direction les obligeait à passer près de la porte de Mexico. En cet endroit, la colonne trouva une voiture attelée de six mules, dont les gardiens s'étaient sans doute sauvés en entendant l'approche de la colonne française ; on sut depuis que cette voiture était préparée pour le général Arista, qui, le même jour, devait aller rejoindre son corps d'armée à quelque distance de la Vera-Cruz ; les traits des mules furent coupés et la colonne, poursuivant son chemin, arriva enfin à la maison occupée par les généraux Santa-Anna et Arista.

Le corps de garde mexicain prit les armes et fit feu sur les Français, quelques artilleurs furent blessés; nos soldats avancèrent avec résolution : les ennemis ne les attendirent pas, les uns s'enfuirent dans la ville, les autres se réfugièrent dans la maison, on les y suivit de près. Le prince y pénétra le premier et fut suivi par MM. Desfossés, Penaud, Fabre, la Maurelle, Goubin et Vincent; en un moment, ils eurent atteint les premières marches au milieu d'une grêle de balles, tirées de la galerie supérieure du premier étage; les matelots étaient dans la cour et commençaient à tirailler avec les Mexicains, lorsque le refrain d'une de nos chansons populaires, répété en chœur, leur donna un nouvel élan, et ils montèrent rapidement l'escalier qui les conduisit à la galerie supérieure; mais on n'y arriva pas sans combat : un soldat mexicain voulant barrer le passage au prince de Joinville, celui-ci fut forcé de l'abattre d'un coup de sabre; M. Penaud tua également d'un coup de sabre un autre mexicain qui dirigeait son fusil vers lui.

Le général Arista, au moment où la porte de la ville avait sauté, était dans son premier sommeil; l'explosion l'éveilla et il demanda à un aide-de-camp couché à côté de lui, ce que c'était; celui-ci ayant été trompé également, crut que c'était le coup de canon de diane tiré à bord des navires français le matin, il le lui dit, et le général ne pouvant pas croire à la possibilité d'une surprise, reprit son sommeil interrompu; mais le général Santa-Anna, plus avisé ou plus heureux que son collègue, ne s'était pas trompé au bruit, et sitôt qu'il l'entendit, il s'enfuit. Le général Arista, réveillé une seconde fois par la fusillade qui se faisait dans la maison même qu'il habitait, connut alors, mais un peu



PRISE DU GÉNÉRAL ARISTA.

tard pour lui, que l'affaire devenait sérieuse; il avait eu à peine le temps de passer quelques vêtements, lorsque maître Jadot, second maître à bord de la *Créole*, entra dans sa chambre, et le saisissant violemment, l'amena à S. A. R. qui commença aussitôt à l'interroger, ainsi que M. Chauchard, pour savoir ou était le général Santa-Anna; pendant ce temps, un aide-de-camp, craignant que dans ce premier moment, on ne tuât son général, s'efforçait de le nommer, et l'entourait de ses bras; le prince, conservant toujours le même sang-froid, s'aperçut que cet officier était armé, il s'empara de son sabre, tout en continuant à l'interroger.

Le prince voyant que le général Arista ne pouvait donner aucun renseignement sur le lieu où le général Santa-Anna s'était réfugié, commanda qu'on le conduisît à bord du *Cuirassier*, ainsi que deux de ses aides-de-camp qu'on avait faits prisonniers. Un aide-de-camp du général Santa-Anna avait reçu six blessures : le docteur Hello qui, cette fois, avait obtenu l'honneur d'accompapner l'équipage de la *Créole*, s'empressa de lui prodiguer ses soins; le blessé possédait sur lui une somme en or assez considérable; dans l'excès de sa reconnaissance pour les soins dont il était l'objet, il voulut en faire cadeau au docteur Hello, qui ne répondit que par un refus poli.

Le résultat de cette entreprise si heureusement exécutée, fut sept Mexicains tués, deux blessés, le général Arista prisonnier, ainsi qu'un nombreux état-major et plus de soldats qu'on n'en pouvait garder.

Deux officiers français, MM. Goubin et Morel, du *Phaéton*, furent blessés assez légèrement; M. Goubin, à

l'aide d'un bandage contentif que lui appliqua le docteur Hello, put continuer son service.

Après avoir si heureusement accompli une partie de la mission dont il était chargé, le prince de Joinville, à la tête de sa colonne, continua à faire le tour des remparts pour désarmer les petits fortins qui défendent la ville du côté de la campagne, dans le S.; dans aucun, les Mexicains ne firent de résistance sérieuse, ils se contentaient d'échanger quelques coups de fusil, puis abandonnaient la place : immédiatement après, les Français enclouaient les pièces et brisaient les affûts; dans un de ces forts, quelques soldats ayant fait feu sur nos matelots, on leur répondit, et ils se sauvèrent dans un hôpital qui se trouvait auprès; le prince de Joinville, ignorant quel était le lieu où ils s'étaient réfugiés, les y poursuivit, mais au moment où il y entrait, les combattants étaient cachés, et les malades se levant, semblables à des spectres, vinrent se jeter à ses pieds; l'humanité l'emporta, le prince ordonna de respecter le séjour de la douleur, et retourna sur les remparts poursuivre la destruction de l'artillerie.

Les soldats qui garnissaient les forts, ceux qui gardaient la porte, enfin toute la force armée qui se trouvait à la Vera-Cruz, se rallièrent dans la caserne de la Merced, située dans le S. E. de la ville, près des remparts qu'elle interrompt dans toute sa longueur; cet édifice est vaste, a plusieurs entrées par la ville et par la campagne; il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage surmonté d'une terrasse; la porte principale, du côté de la ville, fait face à une des plus grandes rues de la Vera-Cruz, nommée *Calle de las Damas* (rue des Dames) qui traverse la ville dans toute

sa longueur E. et O. Cette porte, aussitôt que toutes les troupes s'y furent réfugiées, fut barricadée et garnie en dedans de sacs à terre (les autres portes l'étaient également). Les différentes colonnes devaient nécessairement, en faisant le tour des remparts, se joindre à cet endroit; la colonne du centre arriva la première, elle fut reçue par une vive fusillade : le prince fit pointer, sur la porte principale, un petit obusier de montagne qu'il avait fait débarquer avec sa colonne; deux coups furent tirés, mais ne firent que des trous sans l'enfoncer. S. A. reconnut qu'il était impossible de la forcer, et il se résolut à faire élever au coin d'une des rues transversales, une barricade ingénieusement construite, avec tout ce qui tomba sous sa main; des matelas, pris dans trois maisons qu'on fut obligé d'enfoncer, des sacs de sucre, de café, des barriques, tout fut mis en usage et en peu de temps on put l'élever assez pour y placer de l'artillerie.

Pendant tous ces événements qui avaient été plus vite exécutés que l'on ne peut les décrire, les embarcations de la *Néréide*, guidées par le bruit de la fusillade, avaient enfin pu se remettre en bonne route; elles accostèrent le môle de la Vera-Cruz. M. de Miniac, enseigne de vaisseau, emporté par son ardeur, n'attendit pas que le reste de l'équipage se fût formé en bataille; suivi de M. de L'Epine, élève de première classe, et du détachement qu'il commandait, il s'élança dans la ville; sans vouloir attendre personne pour lui montrer le chemin qu'il devait suivre, et guidé par le bruit de la fusillade, il s'engagea dans les rues de la ville, qu'il ne connaissait pas, et au moment où il traversait, avec son détachement, la *calle de las Damas*, par une des rues trans-

versales, il reçut au bas de la jambe gauche, une balle qui, ricochant, vint lui fracturer l'os au-dessus de la maléole; un second maître (Auvray) recevait en même temps une balle qui lui traversait la cuisse.

L'amiral, suivi de M. de Maissin [1], parcourait les remparts pour voir si tout avait été fait selon ses ordres; après avoir reconnu les diverses localités, il se rendit au lieu où toutes les forces ennemies avaient été bloquées et où elles se trouvaient assiégées par nos marins et artilleurs : tout le monde faisait son devoir; le prince de Joinville s'était empressé, sitôt qu'il avait été rejoint par la colonne de droite, de se mettre sous les ordres de M. Lainé, comme son supérieur en grade; le feu de la caserne continuait avec vivacité, et on répondait avec autant d'ardeur du côté des Français; mais les Mexicains avaient l'avantage, ils pouvaient viser presque à coup sûr, tandis que les Français étaient obligés d'attendre que quelqu'un parût aux fenêtres pour pouvoir adresser leurs coups; nous avions déjà perdu quelques hommes, M. Olivier, lieutenant d'artillerie, avait été tué, quelques matelots et quelques artilleurs avaient eu le même sort; le nombre des blessés étaient considérable; M. Maréchal, lieutenant en premier d'artillerie, avait reçu une balle dans son épaulette; cette balle, tirée d'en haut, après l'avoir traversée, était venue se loger dans son épaule; une seconde balle lui avait en quelque façon cloué le fourreau de son sabre dans le côté, et bien que ne lui ayant fait

[1] M. Maissin, par le départ de M. Doret, se trouvait être chef d'état-major, et par l'embarquement de M. Page, à bord de la *Nayade*, pour retourner en France, se trouvait également cumuler les fonctions d'aide-de-camp.

qu'une contusion, cette contusion était plus douloureuse que la blessure; deux élèves de la *Créole* (MM. Magnier de Maisonneuve et Gervais), avaient été blessés dangereusement.

M. Mengin, du génie, avait reçu dans le bras droit une balle, qui avait ricoché trois fois sur l'os; M. Vrignaud, de la *Sarcelle*, avait eu une partie de la main droite emportée; plusieurs matelots et artilleurs avaient reçu des blessures plus ou moins graves.

Le docteur Hello[1] avait pensé que l'évacuation des blessés pourrait entraver le réembarquement; aussi, dès qu'un blessé avait été pansé, il l'expédiait immédiatement au lieu où se trouvaient les canots, et faisait porter les artilleurs au fort, les matelots ou les officiers de marine, à bord de la *Fortune*; il fut du reste secondé dans les soins à donner aux blessés, par MM. Le Beau, Maingon, Pergos, Mougat, Pélissier et quelques autres, qui avaient accompagné leurs marins dans la ville; M. Golfier, de la *Néréide*, s'était placé à la porte du môle, et là, il secourait ceux que l'on apportait de ce côté, aidé d'un jeune médecin, dont je

[1] Le docteur Hello avait fait disposer, à bord de la *Créole*, des cadres destinés à enlever les blessés sur le champ de bataille : ces cadres sont des bandes de forte toile qui ont deux pieds et demi de large sur six pieds de longueur; elles présentent de chaque côté, dans ce dernier sens, des coulisses destinées à être enfilées par des manches de gaffe, ou mieux encore par des bâtons ferrés, qui, entre les mains d'hommes vigoureux, peuvent devenir au besoin des armes offensives. Ils doivent être assez longs pour dépasser de dix à douze pouces chaque extrémité de la toile. Deux hommes suffisent pour porter un blessé sur ces civières, qui n'occupent pas de place et qui sont d'un usage très-facile.

regrette de ne pas savoir le nom ni le navire auquel il appartenait.

Quelques personnes descendirent volontairement à terre; je dois citer entre autres MM. Moreau, secrétaire de l'amiral, et Bauchet, commis d'administration de la corvette la *Sarcelle*. Ces deux officiers civils se comportèrent en braves militaires.

L'arrivée de l'amiral mit un terme à l'attaque de la caserne, il n'entrait nullement dans ses plans de s'en emparer ni d'occuper la ville, le nombre d'hommes descendus à terre aurait à peine été suffisant pour garder la Véra-Cruz; encore, pour pouvoir compléter ce nombre, on avait été obligé de dégarnir tous les navires de la moitié de leurs équipages et des meilleurs hommes; ce n'était pas lorsque les coups de vents menaçaient les navires au mouillage et que l'on avait besoin de tout le monde à bord, qu'on pouvait songer à en distraire une partie; cependant, on voulut tenter un dernier effort, et le prince de Joinville demanda et obtint de l'amiral la permission d'envoyer un parlementaire. M. Duquesne, capitaine du brig le *Laurier*, sollicita d'être envoyé en cette qualité auprès des assiégés; personne mieux que lui ne pouvait remplir cette mission, né et élevé à la Havane, l'espagnol avait été la première langue qu'il avait parlée. Cette mission honorable lui fut confiée.

Le prince de Joinville, cependant, se méfiait de l'ignorance où les Mexicains sont assez généralement des usages de la guerre; aussi donna-t-il l'ordre de montrer d'abord un pavillon blanc que l'on fabriqua à la hâte, on le passa à un des angles de la rue, en ne laissant passer que

la hampe et le pavillon; le feu cessa aussitôt, et M. Duquesne reçut l'ordre de partir; il arriva à une petite distance de la caserne où il fut accueilli par le feu de deux pièces de campagne, chargées à mitraille, mises en batterie aux fenêtres du rez-de-chaussée; tel était le peu d'éloignement où se trouvait M. Duquesne, que la charge de ces pièces lui passa au-dessus de la tête en faisant balle, et la détonation ébranla le sol sur lequel il se trouvait.

Dans cet instant critique, ce vaillant officier pensa que s'il retournait sur ses pas, les Mexicains pourraient prétendre qu'ils n'avaient pas vu le parlementaire, il continua à avancer vers la caserne au milieu d'une grêle de balles; vivement rappellé par le prince de Joinville, il restait exposé au feu qui semblait redoubler. Un officier du génie, M. Tholer, s'élança vers lui, le saisit à bras-le-corps, et le ramena malgré sa résistance, tous deux ayant soin cependant en se retirant de présenter toujours la poitrine au feu de l'ennemi.

Le pavillon parlementaire et les habits de M. Duquesne étaient littéralement criblés de balles!

L'amiral donna l'ordre de la retraite.

Cette opération s'exécuta avec le plus grand ordre, chaque détachement rejoignit avec précision le point d'embarquement désigné, sans être nullement inquiété ni à la droite ni à la gauche.

Au centre, la plus grande partie de la colonne s'embarqua également pour retourner à bord; pour signaler aux différents détachements qui parcouraient la ville le point de ralliement, l'amiral fit placer un matelot, porteur d'un drapeau tricolore, sur un petit monument destiné à con-

tenir une statue de saint et qui domine la porte *de la Mar*. De tous les points de la ville, on tirait sur la place qui est à l'entrée, et sur le môle, à chaque moment, les balles sifflaient; ce brave fut cependant épargné par elles.

Le lieutenant-colonel, aide-de-camp du général Santa-Anna, qui avait été blessé à l'attaque de la maison, fut conduit à l'amiral ainsi que plusieurs soldats prisonniers; le commandant Desfossés intervint en faveur du premier, parce que, la veille, dans une conférence, cet officier avait garanti sur sa tête qu'il ne serait fait aucun mauvais traitement aux Français habitant la Vera-Cruz; l'amiral, touché de cette circonstance, ordonna sur-le-champ sa mise en liberté.

D'après l'ordre de l'amiral, on avait mis en batterie, sur la place, une pièce de campagne de 8, trouvée dans un des forts; on attendit en vain les Mexicains pendant une demi-heure, le siége de la caserne était levé depuis longtemps, et ils auraient bien pu effectuer leur sortie; on s'occupa, pendant cette demi-heure, à réembarquer l'obusier de campagne de la *Créole*, ainsi que les caronades qui avaient été destinées à battre la caserne. Parmi quelques beaux canots qui se trouvaient sur la plage, l'amiral choisit le meilleur qui fut mis à la mer; tout le monde ayant rallié et les Mexicains n'acceptant pas le combat, l'amiral crut devoir, pour empêcher que l'on n'inquiétât le réembarquement, faire placer la pièce mexicaine de 8 chargée à mitraille à l'extrémité du môle, de manière que le recul la fit tomber à la mer.

La plupart des personnes étaient déjà dans les seules embarcations qui restassent au môle, c'est-à-dire le canot de

l'amiral, les chaloupes de la *Gloire*, de la *Néréide*, de la *Médée* et du *Cuirassier;* l'amiral et les commandants Lainé et Turpin, ainsi que quelques officiers étaient encore sur le môle; l'amiral pointait lui-même la pièce de 8, lorsque les Mexicains, avertis sans doute par des personnes placées dans les maisons, que nous étions tous embarqués, se précipitèrent en foule sur le môle en faisant un feu soutenu; de toutes les meurtrières partait également un feu roulant, la plage à droite et à gauche se garnissait de cavalerie qui, étant restée hors de la ville, n'avait pas pu secourir leurs compatriotes pendant cette journée; l'amiral donna ordre de les laisser approcher; puis, lorsqu'il les vit à peu de distance, il commanda de faire feu. L'effet en fut terrible sur cette troupe serrée; de nombreuses victimes furent sacrifiées; les Mexicains se retirèrent un moment, mais l'amiral, dont le canot était remarquable à ses pavillons sur l'arrière et sur l'avant, avait été reconnu et tout le feu se dirigea sur cette embarcation où l'amiral et son état-major se placèrent avec un calme aussi parfait que s'ils eussent quitté une plage amie. Les Mexicains, revenus de leur premier effroi, se présentèrent en masse sur le môle; les chaloupes firent feu de leurs caronades chargées à mitraille, l'effet n'en fut pas moins terrible que la première fois; le général Santa-Anna qui, pendant toute la journée, était resté dans la caserne, d'où il n'était sorti que pour inquiéter le réembarquement, s'avançait à la tête de ses soldats, reconnaissable à son cheval blanc et au zarape éclatant qui recouvrait ses vêtements, lorsque la mitraille l'atteignit; un biscayen lui fracassa la jambe gauche, un autre, la main du même côté, son cheval fut tué sous lui.

Le canot de l'amiral, plus chargé que de coutume, échoua, ainsi que les autres embarcations, sur les pierres qui sont sous l'eau, à l'extrémité du môle; quelques hommes se mirent à la mer pour l'alléger, la pousser et la mettre à flot. Le feu redoublait sur cette embarcation : M. Chaptal, élève de première classe, frappé d'une balle au cœur, tomba mort; M. Halna Dufrétay, élève de deuxième classe, de service dans le canot de l'amiral, reçut une balle dans chaque bras. Guégano, patron de l'embarcation, fut frappé de six balles et tomba au fond du canot; ce fut alors que M. Moreau, voyant avancer deux soldats mexicains qui cherchaient à distinguer le canot au milieu du brouillard qui s'épaississait à chaque instant, leur envoya deux coups de fusil[1].

Les embarcations furent mises à flot bientôt après et s'éloignèrent de ce lieu de carnage; la brume était tellement épaisse que l'on tirait au hasard; toutefois, quelques personnes furent blessées, je citerai entre autres le capitaine d'artillerie Lassave : une balle, après avoir traversé son schako, décrivit une tangente à sa tête en lui entamant le cuir chevelu.

Le prince de Joinville était retourné à bord de la *Créole*, dans la persuasion où il était que les Mexicains ne se présenteraient pas puisqu'ils n'avaient point accepté le combat sur la place; l'épaisseur de la brume l'empêchant de connaître la cause des coups de canon et de fusil qu'il entendait, il s'embarqua sur-le-champ pour retourner à la Vera-Cruz; en

[1] Son adresse habituelle ne l'abandonna pas, les deux Mexicains tombèrent « Tiens, mon garçon, dit-il au patron, je viens de te venger. »

route, il rencontra le canot de l'amiral, il apprit que tout était terminé et témoigna un vif regret de ne pas s'être trouvé à cette dernière affaire.

Les rapports des Mexicains sont d'une admirable variation sur cette affaire, le uns portent le nombre des morts à 150, d'autres à 25! On assure que, sur le môle seulement, ils ont perdu 74 hommes; ce nombre n'a rien de surprenant, les pièces chargées à mitraille ont porté à une distance parfaite pour que leur effet fut sûr.

Voici le résultat de nos pertes :

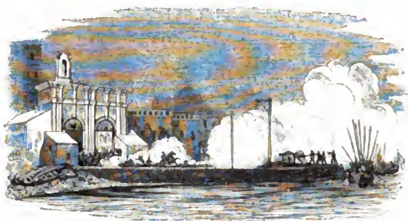
	Blessés.	*Tués.*
Néréide.	8	0
Gloire.	9	1 laissé à la Vera-Cruz.
Médée.	2	0
Nayade.	1	0
Créole.	6	0
Alcibiade.	6	1 rapporté au fort.
Voltigeur.	0	1 M. Chaptal, tué dans le canot de l'a-
Cuirassier.	3	0 miral.
Du-Petit-Thouars.	1	0
Sarcelle.	3	1 laissé à la Vera-Cruz.
Cyclope.	0	1 laissé à la Vera-Cruz.
Vulcain.	2	0
Eclair.	1	0
Volcan.	3	0
Fortune.	3	0
Artilleurs.	10	3 rapportés au fort. Parmi eux, M. Olivier, lieutenant.
Phaéton.	2	0 M. Goubin, lieutenant de vaisseau, commandant; M. Morel, enseigne de vaisseau.

Le résultat de cette journée fut aussi heureux que l'on

pouvait le désirer : le général en chef blessé, un général et son état-major faits prisonniers, les parapets renversés, l'artillerie enclouée et mise hors de service, et une partie de la caisse militaire tombée en notre pouvoir.

On n'a pas eu à déplorer le plus léger excès, le marché était approvisionné, les marins venaient d'éprouver de longues privations, ils ne prirent rien; les vaincus, touchés de cette discipline, offrirent quelques fruits à nos soldats qui en acceptèrent une partie.

Cependant la calomnie a cherché à ternir une aussi belle conduite; le général Santa-Anna, dans son rapport, s'est fait l'écho ou l'inventeur des mensonges les plus éhontés qui étonnèrent plus encore les habitants de la Vera-Cruz que nos marins.





CHAPITRE XV.

Anton-Lizardo.

Les embarcations ramenèrent, tant au fort qu'aux différents navires dont elles faisaient partie, les artilleurs et matelots; l'amiral Baudin, en revenant de la Vera-Cruz, était monté à bord de la *Créole*, il félicita avec effusion le prince de Joinville de sa conduite dans la ville, et adressa des éloges également mérités à tous les officiers qui se trouvaient présents.

A peine le dernier canot fut-il arrivé à sa destination, que la brume, chassée par un vent léger de S. E., se dissipa en quelques minutes et le soleil recommença à briller de tout

son éclat; l'occasion était trop belle pour ne pas détruire la caserne qui, dans le cas où une seconde attaque sur la Vera-Cruz deviendrait nécessaire, pouvait, à défaut des forts détruits par l'armée française, servir de forteresse facile à rendre inexpugnable, si les Mexicains introduisaient de nouvelles troupes dans la ville. Une canonnade bien dirigée partit de la *Créole* et des brigs le *Voltigeur*, le *Cuirassier* et l'*Eclair*, mouillés également sous le fort d'Ulùa; celui-ci joignit ses feux à celui des navires, et une grêle de boulets tomba dans la caserne, sur laquelle, pendant deux heures, on continua à tirer; ce fut le coup de grâce pour la ville, désormais hors d'état de se défendre; abandonnée par les Mexicains, qui se retirèrent dans la journée à deux lieues environ, au milieu des collines de sable qui bornent la plage au S. O., où ils établirent leur camp dans un lieu nommé *los Positos*.

L'amiral, avant de retourner à bord de la *Néréide*, fut, accompagné du prince de Joinville, visiter les blessés de la journée, qui avaient été transportés dans le fort d'Ulùa. La blessure de M. de Miniac était grave, la balle n'avait pu être extraite; les chirurgiens décidèrent que l'amputation était indispensable et deux jours après M. Miniac la subit avec une courageuse résignation, quelques maîtres et quelques matelots blessés furent l'objet de l'intérêt le plus vif de la part des visiteurs, ainsi que les artilleurs. MM. Mengin, Maréchal[1] et Lassave avaient déjà eu le premier appareil

[1] M. Maréchal fut nommé capitaine pendant la campagne.

L'infortuné don Blas Godinez était encore dans le paroxisme de la fièvre; amputé depuis peu de temps, il était dans son lit incapable de se mouvoir; aux premiers coups de canon il crut que la ville tirait sur

appliqué sur leurs blessures : l'amiral en voyant la contre-épaulette de M. Maréchal percée d'une balle, lui dit . « Voilà une belle épaulette, mais vous ne la garderez pas longtemps. »

Après avoir prodigué ses consolations aux blessés, consolations toutes militaires, énergiques, simples et qui donnent du courage pour souffrir lorsqu'on sait que l'on souffre pour son pays, l'amiral s'embarqua pour retourner à bord de la *Néréide*[1], d'où il adressa au général Santa-Anna la lettre suivante :

Néréide, Ile Verte, 5 décembre 1838.

Excellence,

Lorsque j'ai reçu hier la lettre par laquelle vous m'annonciez que le gouvernement mexicain refusait d'approuver la convention conclue au sujet de la ville de la Vera-Cruz entre le général Rincon et moi, je me suis empressé de vous faire connaître que *je ne considérais plus les termes de cette convention comme obligatoires pour moi.*

J'ai donc dû détruire aujourd'hui toute l'artillerie des

le fort, et qu'il allait être victime du feu des siens : Otez-moi d'ici, criait-il, dans un délire bien excusable dans l'état où il était, otez-moi d'ici, je ne veux pas mourir par les boulets mexicains. On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que le fort seul tirait sur la ville, et que celle-ci ne pouvait se défendre ; il ne revint de sa frayeur que lorsque l'artillerie eut cessé son œuvre de destruction.

[1] En passant près du brig le *Cuirassier*, où l'on avait conduit le général Arista et son état-major, l'amiral donna ordre de conduire le premier à bord de la *Gloire*, et de mettre les officiers mexicains en liberté, à la condition de ne plus servir pendant la durée de la guerre.

forts de Santiago et de la Conception, ainsi que celle des remparts de la Vera-Cruz; tel a été l'objet de mon expédition de ce matin.

Toutefois, V. E. a vu avec quels égards j'ai traité la ville, je n'ai fait tirer que sur les casernes seulement, et la porte de pas une des maisons de la ville n'a été enfoncée, si ce n'est la vôtre.

V. E. qui a été témoin des ravages que j'ai causés à la forteresse d'Ulùa, *avec une partie de mes forces seulement*, doit comprendre que sa position n'est pas tenable dans la ville de la Vera-Cruz, qui n'a plus d'artillerie pour se défendre, et que je puis écraser quand je voudrai.

J'engage V. E. à réfléchir sur ce sujet, et à prendre le parti que la raison et l'humanité semblent lui dicter dans la circonstance actuelle.

V. E. peut compter d'avance sur ma disposition à me prêter à un arrangement qui, en faisant de la Vera-Cruz une ville neutre jusqu'à la fin de la guerre, préserverait cette héroïque et belle cité des horreurs de la destruction.

J'ai l'honneur de présenter à V. E. l'assurance de ma haute considération.

CHARLES BAUDIN.

Ainsi, l'amiral Baudin conservait, après la prise du fort, après le désarmement de la Vera-Cruz, le même langage qu'avant le commencement des hostilités; c'était toujours la même modération, la même mesure de langage, les mêmes égards pour la nation mexicaine; on a vu déjà combien, malgré la brutalité, on pourrait même dire la barbarie du décret d'expulsion concernant nos malheureux

compatriotes, l'amiral avait conservé de déférence et de considération pour les autorités mexicaines; il est curieux de comparer le langage d'une nation qui se prétend civilisée et qui n'oublie jamais ce titre dans ses relations avec les nations européennes; voici un exemple de sa bonne foi et de l'urbanité de son langage.

Rapport du général Santa-Anna sur les événements du 5 décembre 1838.

Ministère de guerre et marine.

Commandance générale du département de la Vera-Cruz.

Excellence,

A cette heure (deux heures de l'après-midi), j'ai l'honneur de vous faire part, pour le porter à la connaissance de S. E. M. le président, qu'au moment où je reçus ses ordres pour me charger du commandement militaire de ce département, j'envoyai ordre au général don Mariano Arista qu'avec la section [1] sous ses ordres il vînt, à marches forcées, prendre position à Santa-Fe et y attendre mes ordres; je commandai également au commandant militaire de Puente Nacional de se mettre en marche avec rapidité et de se placer sous les ordres dudit général. Sans perdre de temps, je me transportai à la place de la Vera-Cruz, et me chargeant du commandement que me remit S. E. M. le général don Manuel Rincon, je communiquai au contre-

[1] Division sans doute, ou brigade, je traduis *section*.

amiral de l'escadre française le décret souverain qui déclare la nation mexicaine en guerre avec le *gouvernement* français, et la désapprobation de la convention faite avec la place de la Vera-Cruz, le 28 du mois passé. Le contre-amiral me répondit, vers les six heures du soir, hier, *avec arrogance*, que le gouvernement mexicain avait commis une grande faute en déclarant la guerre à la France, que ce procédé pourrait le décider à démolir immédiatement la ville; mais qu'il considérait qu'elle ne devait pas supporter la faute d'une erreur dont il ferait repentir les Mexicains, ajoutant d'autres expressions très-offensantes pour l'honneur national, et les armes que le gouvernement suprême a remises entre mes mains. Je répondis *aux individus* qui apportèrent la dépêche, que j'avais besoin de quelques heures pour y répondre, et on ouvrit en conséquence un pourparler *jusqu'au lendemain huit heures du matin; les envoyés français m'annoncèrent qu'ils en feraient part au chef de l'escadre*.

Vers les huit heures du soir le consul de S. M. Britannique se présenta à moi, il me fit part qu'il s'était transporté à bord du brig le *Cuirassier* et qu'il avait parlé avec M. Baudin qui l'avait chargé particulièrement de me faire une visite et de me protester en son nom qu'il n'avait pas l'intention de diriger son feu sur la place, à moins qu'on ne l'y obligeât par voie de représailles; cependant moi, depuis l'après-midi, j'avais pris mes mesures de précaution et donné, comme point de réunion, la ligne que forment les casernes de la place, et j'adressai à mes compagnons d'armes l'allocution dont j'adresse copie à V. E, et qu'on n'a pas pu imprimer à cause du peu de temps.

Vers les dix heures environ, le général Arista arriva à la place et, ayant combiné les mouvements qu'il devait exécuter avec sa division, il dut passer la nuit dans la place, nos conférences ayant duré jusqu'à deux heures du matin.

Il pouvait être cinq heures et demie du matin lorsque le contre-amiral, chef de l'escadre ennemie, malgré ses protestations, et sans que la place ait donné le moindre motif de provocation, envahit en personne la place à la tête d'une colonne que les uns assurent être composée de *quinze cents*, d'autres de *deux mille hommes*, se dirigeant de suite à surprendre ma personne dans la maison que j'habitais, favorisés par une brume épaisse qui ne permettait pas d'apercevoir les objets à trois pas de distance. Malgré cette première attaque de l'ennemi, je pus tromper son attente, sortant rapidement entre ses coups de fusil et favorisé par ma garde, qui soutenait vivement le feu, je gagnai la ligne des casernes où je commençai à préparer ma résistance.

Enfin la situation où je me trouve en ce moment ne me permet pas de donner à V. E. d'autres détails ; je laisse ce soin au chef qui me suppléera dans mon commandement ; je finirai en disant à V. E. qu'à la tête d'une colonne, *j'ai eu la gloire de repousser l'invasion*, malgré la réussite de la surprise des ennemis, *les obligeant* à se réembarquer *à la bayonnette*, leur prenant sur le môle même une pièce de huit, qui sera pour toujours un monument de la valeur des nôtres. *Nous avons vaincu*, *oui*, *nous avons vaincu : les armes mexicaines ont obtenu un triomphe glorieux dans la ville*, *et le pavillon mexicain demeura triomphant ;* je fus blessé dans ce dernier effort, et ce sera probablement la dernière victoire que j'offrirai à mon pays.

Lorsque notre vengeance fut satisfaite, et lorsque notre pavillon flottait victorieux sur nos remparts, je crus nécessaire d'évacuer la place, car elle se trouvait tout-à-fait sans défense, et, obéissant aux indications de V. E., *j'ai fait retirer toute l'artillerie possible et les autres effets de guerre, laissant le reste hors de service.* J'ai planté l'étendard mexicain dans les *Médanos*, à une portée de canon de la ville, et c'est là que vont se réunir toutes les troupes qui se trouvent dans les environs.

Les ennemis, *dans leur dépit*, ont commencé sur la ville abandonnée un feu extraordinaire d'artillerie, voulant ainsi, *les lâches*, *couvrir leur ignominie.* Je ne doute pas du feu sacré qui anime les défenseurs de l'indépendance nationale; je ne doute pas qu'ils sachent conserver intact l'honneur des armes que la nation a mises entre leurs mains pour sa défense; ils n'ont certainement pas besoin de l'exemple que je leur laisse, et je meurs joyeux, parce que la divine Providence m'a permis de consacrer tout mon sang à mon pays.

J'oubliais de dire à V. E. que l'*ennemi*, *dans le moment où il se trouvait dans le plus grand désordre, mit un pavillon blanc dans ses rangs, et ma réponse fut de faire battre la charge, convaincu qu'il ne mérite pas les égards dus aux guerriers des nations civilisées, ayant eu la mauvaise foi de manquer au pourparler qu'il avait ouvert.*

Le général Arista ne pouvant sortir promptement de mon habitation, eut le malheur de tomber entre les mains de ces hommes qui désiraient *se baigner dans mon sang.*

Au moment de terminer ma carrière, je dois exprimer le bonheur que j'ai éprouvé d'avoir vu le commencement de la réconciliation entre les Mexicains. J'ai donné mon dernier embrassement au général Arista, avec qui j'étais malheureusement en mésintelligence, et maintenant j'en envoie un à S. E. le président de la république, comme marque de ma reconnaissance pour m'avoir honoré dans le moment du danger; j'en donne également à tous mes compatriotes, et je les conjure, au nom de la patrie qui se trouve dans un si grand danger, de déposer leurs ressentiments et de s'unir tous, formant un mur impénétrable, sur lequel viendra se briser l'audace française.

Je demande également que mon corps soit enseveli dans ces mêmes *Medanos*, pour que tous mes compagnons d'armes sachent qu'ici est la ligne de bataille que je leur laisse tracée; que dorénavant les plus injustes ennemis des Mexicains ne se hasardent pas à fouler notre sol *de leur pied immonde*. J'exige aussi de mes compatriotes de ne pas tacher notre victoire en attaquant la personne des Français sans défense, qui, sous la garantie des lois, résident parmi nous, pour qu'ils puissent se présenter au monde, magnanimes et justes, comme ils sont braves défenseurs de leurs droits saints et sacrés.

Que tous les Mexicains, oubliant mes erreurs politiques, ne me retirent pas le seul titre que je veux laisser à mes fils : celui du *bon Mexicain*.

Dieu et liberté.

Quartier-général des *Medanos*, en face la Vera-Cruz,
5 décembre 1838.

ANTONIO LOPEZ DE SANTA-ANNA.

A S. E. le ministre de la guerre.

La position où je me trouve m'avait fait oublier de dire à V. E. que nous avions eu *vingt-cinq hommes tant tués que blessés* en me comptant, et que la perte de l'ennemi a été de plus *de cent qui restèrent dans les rues de la ville*, *et une multitude de blessés*. En outre, une partie des ennemis se jetèrent *à l'eau*, et parmi ces derniers, *le contre-amiral Baudin*, et on doit supposer qu'*ils ont péri*, *car ils n'ont pu résister à la charge à la bayonnette de nos soldats*.

L. DE SANTA-ANNA.

La relation exacte de l'affaire de la Vera-Cruz a fait justice du rapport du général Santa-Anna; je dois ajouter que la partie saine des Mexicains n'en a jamais cru la moitié. On a vu avec quelle audace on avait pu dénaturer les faits, se vanter à la face d'une nation de prouesses qui peuvent être démenties (comme elles l'ont été en effet), par les témoins même de son parti; mais ce qui semble difficile à croire, ce qui n'est même pas expliqué par la rage des partis, c'est la proclamation suivante attribuée à l'amiral Baudin, rapportée par presque tous les journaux mexicains et qu'on prétend avoir été trouvée dans la poche d'un des officiers français tués dans les rues de la ville de la Vera-Cruz, où il n'en est pas resté un seul, M. Olivier ayant été rapporté au fort. Voici ce précieux document.

Soldats !

Nous sommes envoyés par notre roi pour *couronner le prince de Joinville*, il faut accomplir notre mission ; les Mexicains sont faibles et lâches, pauvres et désunis, par conséquent une guerre de peu de durée suffira pour chasser devant vous, comme des troupeaux, des colonnes entières de ces misérables, et s'ils avaient l'audace de vous résister en face, vous les vaincriez sans le moindre doute. En avant donc, mes amis, accomplissons la volonté de notre souverain en plaçant *sur le trône* son auguste fils, et en mettant à ses pieds les poltrons et les fanfarons enfants du Mexique. Le seul fait d'obéir à son roi suffit pour stimuler le soldat français; mais dans cette guerre, vous trouverez d'autres avantages : le Mexique abonde *en belles femmes*, elles vous appartiennent par droit de conquête ; rappelez-vous l'Espagne et les avantages que vous y avez trouvés ; si le gouvernement est pauvre, les particuliers ne le sont pas, leurs biens vous tomberont en partage. Barbares et ignorants, ils ont un luxe extrême dans leurs églises où existent des trésors immenses, ils seront à tous ; en formant de bons théâtres dans ces églises, vous leur donnerez l'illustration dont ils manquent. Pays abondant en campagnes fertiles, les laboureurs seront vos esclaves et la culture des champs vous rendra riches ; vous prendrez possession de leurs mines, et l'or et l'argent abonderont dans votre pays. Enfin, Français, les délicieuses campagnes de l'Italie ne vous présentèrent pas tant de charmes que l'entreprise actuelle ; volons, volons,

pour la consommer et jouir des plaisirs dont elle va vous mettre en possession.

CHARLES BAUDIN.

C'est trop stupide pour s'en fâcher, trop odieux pour en rire.

L'exaspération était au comble à Mexico, mais c'était une passion factice et entretenue par les personnes qui croyaient tout gagner à la guerre, en parlant d'enrôlements volontaires, de levées en masse; on parodiait ainsi les époques de sublime enthousiasme de l'enfance ou de la régénération des peuples; l'issue en fut bouffonne; les patriotes furibonds voulaient exterminer les Français, mais seulement quand ceux-ci viendraient en terre tempérée; ils ne voulaient pas aller à la Vera-Cruz pour les combattre, la fièvre jaune les effrayait, mais non les boulets. En conséquence, personne ne bougea.

Le 5 décembre, l'escadre appareilla pour se rendre à l'excellent mouillage d'Anton-Lizardo. Le fort en notre possession, la ville de la Vera-Cruz évacuée et désarmée, ne permettait aux Mexicains d'entreprendre aucune démarche hostile contre notre escadre; la saison bien avancée faisait un devoir à l'amiral de prendre les plus grandes précautions pour la conservation de l'escadre. La rade d'Anton-Lizardo offrait toute la sûreté qu'il pouvait désirer. Cependant une partie des forces seulement fut dirigée sur ce point; on laissa quelques navires mouillés sous le fort de Saint-Jean d'Ulùa, et à l'Ile Verte, deux brigs pour croiser, la *Fortune* restant toujours avec les malades à Sacrificios.

Une caisse appartenant au trésor de l'armée mexicaine avait été saisie dans la maison de Santa-Anna; elle contenait une somme modique, 12,000 fr.; selon les lois de parts de prise, elle devait être distribuée aux équipages; l'amiral, dans un ordre du jour, proposa de distribuer cette somme entre les blessés; il laissait le choix à ceux des matelots et artilleurs valides qui voudraient réclamer leur part de le faire, personne n'y songea.

Une grande difficulté allait cependant se présenter : le décret d'expulsion avait été mis à exécution avec toute la rigueur possible; les Français allaient arriver en grand nombre à la Vera-Cruz, et il s'agissait de les loger, de les nourrir, et de leur trouver passage pour deux des points du golfe du Mexique selon leurs demandes, afin que de là ils pussent ou regagner la France, ou attendre les événements; la Nouvelle-Orléans et la Havane étaient les deux seuls points où on pouvait les transporter; plusieurs navires de commerce se trouvaient à la Vera-Cruz, tant de ceux qui étaient venus porter des vivres à la division, que de ceux qui, venus avec l'espérance de pouvoir négocier après les événements, avaient apporté des cargaisons. L'*Isambert* du Hâvre, le *Rubens*, la *Louise-Thérèse*, la *Jeune Eveline* et quelques autres se trouvaient prêts à recevoir nos compatriotes aussitôt qu'ils arriveraient; il était important de les évacuer sur-le-champ, autrement la disette se serait mise dans l'escadre; on avait bien trouvé de l'eau dans les citernes du fort, mais elle suffisait à peine à la consommation de la garnison pendant quatre mois, et il était important de se ménager cette ressource; on ne savait pas le temps que pourrait durer l'oc-

cupation ; quant aux autres vivres, bien qu'on eût toujours la ressource d'en envoyer chercher, il fallait cependant les ménager. Le 18 décembre, la première colonne de Français arriva de Mexico ; il faut l'avouer, à la louange du gouvernement mexicain, ils furent, sur la route, traités avec tous les ménagements possibles, et n'eurent à se plaindre d'aucune des autorités. Quant au peuple, on sait d'avance que ses sentiments étaient tous en faveur des Français, on n'avait donc rien à craindre de ce côté. Ce décret fut lancé comme un coup de foudre, personne ne s'attendait à ce que les autorités se seraient portées à de semblables extrémités; aussi le consul de France, M. Laîné de Ville-l'Evêque, se trouva dans le plus grand embarras ; un grand nombre de nos compatriotes n'avait pas les moyens de se rendre au port d'embarquement, et cependant ils devaient partir ; les frais présumés de leur voyage s'élevaient à une somme de 100,000 fr., aucune maison, soit mexicaine, soit étrangère, ne voulait l'avancer, car le consul n'ayant pas eu le temps de recevoir des instructions à ce sujet, ne savait si l'emprunt qu'il était obligé de contracter recevrait la sanction du gouvernement français, et il ne pouvait emprunter qu'en avertissant des chances du remboursement; il ne pensa pas, dans la détresse qui frappait le commerce français, à s'adresser à une maison de cette nation, et ce fut cependant une maison franco-anglaise qui vint à son secours : M. Nicod, chef de la maison Nicod et Montgommery, frappé lui-même par le décret d'expulsion, apprenant l'embarras où se trouvait le consul de France, s'empressa de mettre à sa disposition la somme de 100,000 fr., s'engageant à courir les chances

de non remboursement; on aime à consigner un pareil trait. Les Français malheureux firent cependant tous leurs efforts pour ne prendre que l'argent qui leur était indispensable, et 25,000 fr. seulement furent dépensés sur la somme si généreusement avancée par M. Nicod.

Les Français expulsés voyageaient par colonnes nombreuses, à cheval ou en voiture, et armés en cas d'agression, soit de la part des populations qu'on pouvait fanatiser, soit de la part de quelques bandes qu'on disait exister; en arrivant à Santa-Fé, ils étaient contraints à se dépouiller de leurs armes et à se défaire de leurs chevaux; on leur achetait, il est vrai, ces différents objets dont les Mexicains fixaient eux-mêmes les prix; en arrivant à la Vera-Cruz, ils se faisaient transporter au fort, déclaraient le lieu où ils voulaient aller, et on les faisait passer sur-le-champ sur les navires destinés pour le point où ils désiraient se rendre.

Le 8 décembre, la *Créole* quitta le mouillage de la Vera-Cruz, qu'elle occupait depuis la prise du fort, pour se rendre à Anton-Lizardo; les événements militaires pouvaient être considérés comme terminés; plusieurs navires devaient retourner en France, d'autres devaient établir des croisières pour continuer le blocus ou empêcher les corsaires mexicains d'entraver notre commerce: l'ordre était, dans ce cas, de les chasser et de les détruire. Le prince de Joinville demanda et obtint cette mission, il voulait chercher de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire; l'ordre lui fut en conséquence donné de se préparer à appareiller pour aller, avec les brigs le *Dunois* et le *Du Petit-Thouars*, à la Havane d'où il devait faire de

fréquentes sorties, afin d'assurer la liberté des mers environnantes.

Le 16 décembre au matin, bien des cœurs battirent, les navires de l'escadre dont la présence n'était plus nécessaire sur les côtes du Mexique, reçurent l'ordre de partir, les uns pour se rendre en France, d'autres pour aller aux postes désignés par l'amiral.

Vers les huit heures du matin, les navires destinés à se séparer de l'escadre reçurent l'ordre d'appareiller; l'*Iphigénie*, depuis si longtemps dans ces parages, devait retourner à la Havane, l'état de sa coque et de sa mâture ne lui permettant pas d'entreprendre une longue navigation pendant l'hiver; cette frégate devait rester à la Havane jusqu'à ce que l'approche du beau temps lui permît de prendre la mer avec les meilleures chances possibles; la *Créole*, le *Dunois* et le *Du Petit-Thouars* devaient se rendre également dans le même port pour exécuter les ordres ci-dessus désignés; le *Cyclope* et le *Vulcain* devaient se rendre en France en touchant aussi à la Havane, ainsi que la *Médée* qui devait y rester trois semaines et retourner en France si, pendant ce temps, elle n'avait pas reçu un ordre de rappel de l'amiral Baudin; la *Nayade* devait retourner à Brest; elle était chargée de porter les rapports circonstanciés des deux affaires du 27 novembre et du 5 décembre; le commandant Mengin (du génie), blessé à la dernière affaire, prit passage à bord de cette corvette; enfin, le brig l'*Oreste*, qui avait été détaché de la station des Antilles par l'amiral commandant cette station, dut partir pour rejoindre son poste.

Le plus grand mouvement régna en rade pendant toute

la matinée, et ce fut avec un vif sentiment de regret que je vis s'éloigner ces navires dont j'enviais le sort; je commençais à désirer mon pays; les opérations militaires avaient été terminées à l'honneur de la France, et j'avais hâte de pouvoir les retracer sur la toile et sur le papier; mais l'amiral pouvait encore avoir besoin de moi, en ma qualité d'interprète, et je crus de mon devoir de rester.

L'amiral profita du départ de ces navires pour faire partir une grande partie des réfugiés français; le prince de Joinville, malgré la petite dimension du navire qu'il commandait, voulut en transporter une partie; on lui en donna un nombre proportionné au peu d'espace dont il pouvait disposer.

Le même jour, l'amiral expédia les brigs le *Lapérouse* et le *Zèbre* vers la barre de Tampico; les fédéralistes avaient jeté le gant dans cette ville, leurs progrès ultérieurs pouvaient, en intimidant le gouvernement central et en l'obligeant à diviser ses forces, accélérer la conclusion des négociations qui étaient sur le point de s'entamer pour traiter de la paix; il était d'une politique sage d'entrer en communication avec cette portion considérable de la république mexicaine, de leur faire entendre que le gouvernement français n'avait aucune intention de conquête dans leur pays; que le redressement des injustices commises par les centralistes avait seul armé la France contre leur pays; il était d'une politique adroite, tout en ne donnant aucun secours au parti révolté contre le gouvernement existant, de faire croire à ce dernier que la France pourrait prêter son appui pour aider à le renverser; il était nécessaire, au

cas où les fédéralistes arriveraient au pouvoir, de s'en être fait des amis sur lesquels on pourrait compter.

Une occasion excellente se présentait pour entrer en correspondance; depuis la déclaration du blocus, un navire de commerce français avait été saisi dans le port de Tampico, où il se trouvait séquestré; l'amiral envoya réclamer ce navire; le commandant du *Lapérouse*, M. Fournier, chargé de cette délicate mission, réussit complétement, les fédéralistes s'empressèrent de restituer le navire et de rendre la liberté à son équipage; en peu de jours le commandant Fournier était de retour.

Les coups de vent se succédaient avec une telle fréquence, que nous nous félicitions chaque jour d'avoir pris le mouillage d'Anton-Lizardo. Le 20 décembre fut signalé par un des plus forts que nous ayons encore éprouvés; la rade est tellement abritée que le service des canots ne fut point interrompu. Les bœufs destinés à la consommation des équipages avaient été placés sur un îlot nommé *Salmedina*, qui est situé au milieu de la chaîne de rescifs qui forme la rade; chaque matin on y envoyait, de chaque navire, chercher les rations correspondantes aux équipages.

Le grand canot de la bombarde le *Volcan*, envoyé pour cette corvée, reçut, en retournant à bord, le redoublement du coup de vent; en peu d'instants il fut souventé et malgré les énergiques efforts des hommes qui le montaient, il lui fut impossible de regagner son bord; lorsque ces coups de vent de N. O. règnent, il se forme un courant portant dans le S. avec une grande vitesse; cette embarcation, ne pouvant résister à deux moteurs aussi puissants, se vit emportée à une grande distance; la situation était critique, les mate-

lots qui la conduisaient, se voyant sur le point d'être jetés à la côte, mouillèrent un grapin [1], ce moyen leur réussit; mais la mer était énorme, et n'étant plus abrités par le rescif d'Anton-Lizardo, il avaient à craindre que la corde ne rompît; dans ce cas, leur perte n'eût été que retardée, car leurs forces s'étaient épuisées à lutter vainement; l'amiral donna l'ordre au *Phaéton* de chauffer pour aller leur porter du secours; en même temps une embarcation fut expédiée de la *Néréide* pour leur porter des vivres afin de réparer leurs forces. Une heure après, les deux canots étaient rendus à leurs bords respectifs.

La frégate anglaise la *Madagascar*, que nous avions rencontrée entre la Jamaïque et l'île de Cuba, arriva au mouillage de Sacrificios pendant les derniers jours du mois de décembre. Le commandant et les officiers se montrèrent d'une courtoisie parfaite envers notre marine; le commandant Wallis dit à l'officier français qui était allé lui offrir nos services, de la part de l'amiral, pour ce dont il pourrait avoir besoin, qu'il n'avait point été surpris de voir flotter, à son arrivée, le pavillon français sur le fort de Saint-Jean-d'Ulùa, car il savait, quand il nous vit passer, que nous allions en faire le siége.

Peu de jours après, l'amiral se rendant au fort d'Ulùa, sur le *Phaéton*, visita en passant les blessés qui étaient sur la *Fortune*, seul navire français qui fût alors à ce mouillage; de là, il monta à bord de la frégate anglaise; il fut reçu par le commandant et les officiers avec des honneurs presque royaux : l'état-major était en grande tenue et

[1] Petite ancre à quatre bras dont les embarcations sont pourvues.

l'épée à la main ; à son départ, il fut salué de quinze coups de canon.

La *Fortune* avait placé ses canons dans la cale, afin de disposer son hôpital dans la batterie, l'amiral envoya M. Lacour, son aide-de-camp, témoigner ses regrets au commodore de ce qu'il ne pouvait lui rendre son salut. Le commandant anglais répondit que le salut avait été fait sans espoir qu'il fût rendu, et qu'il s'adressait seulement à l'amiral victorieux.

La médiation officielle offerte par l'Angleterre pour terminer les différends entre le Mexique et la France, n'avait pas été acceptée par notre gouvernement ; une médiation officieuse avait seule été admise, et M. Packenham, ministre d'Angleterre à Mexico, alors en congé en Angleterre, avait été chargé de retourner à son poste et de s'entendre avec l'amiral Baudin pour rétablir les négociations entre le Mexique et la France ; il arriva le 26 décembre à Sacrificios, à bord de la frégate la *Pique* ; le lendemain, comme le *Phaéton* retournait à Anton-Lizardo, après avoir porté des vivres et des ordres au fort, M. Packenham prit cette voie pour venir faire une première visite à l'amiral Baudin, accompagné des commandants Boxer de la *Pique*, et Wallis de la *Madagascar;* reçu avec les honneurs dûs à son rang, il eut ensuite une longue conférence avec l'amiral plénipotentiaire français, dans laquelle il annonça qu'une force anglaise imposante allait bientôt arriver dans le golfe du Mexique.

Ce n'était donc plus une médiation officieuse, mais bien une coopération que les Anglais prétendaient nous offrir.

L'amiral dut alors vivement s'applaudir de n'avoir pas

écouté les réponses évasives et dilatoires du gouvernement mexicain, qui ne tendaient qu'à gagner du temps ; il se félicitait d'avoir été droit au but ; l'arrivée de la flotte anglaise n'eût été qu'un embarras pour les opérations militaires. Aurait-elle pris part à l'attaque du fort d'Ulùa ? ou se serait-elle tenue simple spectatrice du combat ? Cette dernière supposition n'est guère admissible, surtout si l'on considère le relevé des forces qui arrivèrent en rade de Sacrificios et d'Anton-Lizardo, le 26 décembre.

Le jour même, l'imprudence d'un cambusier faillit occasionner la perte d'une de nos plus belles frégates, le feu se déclara à bord de la *Gloire*; l'équipage était alors sur le pont à faire l'exercice du fusil; en quelques instants, la cale et le faux-pont furent remplis d'une fumée si épaisse, qu'il était presque impossible de s'y introduire. Le feu avait été communiqué aux débris d'une barrique à rhum; le cambusier, auteur de cet événement, eut cependant la présence d'esprit de jeter dessus un prélat [1] qui étouffa la flamme ; ce foyer était tellement près des spiritueux renfermés dans la cambuse, qu'il était à craindre qu'il ne communiquât l'incendie; en un moment les secours arrivèrent de tous les navires mouillés à Anton-Lizardo, mais leur empressement fut inutile; avant leur arrivée, les matelots de la *Gloire* s'étaient complétement rendus maîtres du feu.

Peu d'heures après cet événement, on signala l'escadre anglaise, dont une partie alla mouiller à Anton-Lizardo, et

[1] Toiles goudronnées qui servent à garantir de l'humidité différents objets, surtout ceux qui, placés sur le pont, sont exposés à la pluie ou à l'embrun de la mer, ces toiles servent aussi à couvrir ce que l'on transporte dans les embarcations quand il fait mauvais temps.

l'autre gagna le mouillage de Sacrificios. Parmi les navires venus au premier mouillage, le vaisseau de 74 l'*Edimburgh* prolongea trop sa bordée sur terre et toucha sur un banc situé dans le S. des rescifs, presque en dedans; la mer était belle, la brise faible, mais sans secours étranger le vaisseau aurait difficilement pu s'en retirer; toutes les embarcations des navires anglais furent mises à la disposition de l'*Edimburgh;* les Français en envoyèrent également, mais ce fut sans succès, les moyens employés en pareil cas étaient insuffisants; l'amiral donna aussitôt, par signal, l'ordre au *Phaéton* de chauffer et d'aller donner la remorque au vaisseau échoué et en peu de temps ce navire à vapeur fut prêt à appareiller; la manœuvre difficile d'aller porter des amarres au vaisseau échoué fut faite avec intelligence, et peu de moments après, l'*Edimburgh* venait prendre son mouillage sans avoir éprouvé d'avaries, le fond sur lequel il avait touché étant heureusement très-mou : un signal de satisfaction fut fait par l'amiral au *Phaéton.*

L'escadre anglaise, sous les ordres de l'amiral Paget, se trouvait momentanément placée sous le commandement du commodore Douglas, par suite de la maladie de l'amiral, resté à la Jamaïque; elle se composait des navires suivants :

Vaisseaux de 74.		Cornwallis,	commodore,	Douglas.
		Edimburgh,	capitain,	Enderson.
Frégates	de 46.	Madagascar,	id.	Wallis.
	de 36.	Pique,	id.	Boxer.
Corvettes	de 28.	Andromache,	id.	Bain.
	de 26.	Vestal,	id.	Carter.
Petites corvettes de 18.		Race Horse,	comander,	Crawford.
		Modest,	id.	Eyre.
		Rover,	id.	Symonds.

Brigs de 16.	Snake,	comander,	Milne.
	Ringdove,	id.	Stewart.

Nombre total de canons, 370.

Une autre frégate, la *Seringaptnam*, de 46 canons, et une corvette de 20, le *Nimrod*, devaient encore venir augmenter cette escadre imposante.

En présence d'une force aussi considérable, l'amiral Baudin ne crut pas de la dignité de la France d'accepter une médiation qui aurait pu avoir l'air d'être imposée; il le déclara à M. Packenham, exigeant, avant d'entrer en négociations au sujet de la médiation officieuse offerte par l'Angleterre, que les deux vaisseaux eussent à se retirer; cette demande, trop juste pour être refusée, fut acceptée sur-le-champ; peu de jours après, les deux vaisseaux appareillèrent pour se rendre à la Havane.

L'année 1839 commença assez tristement pour les Anglais, un jeune midschipman mourut de la fièvre jaune et fut enterré sur l'îlot de Salmedina, car, dans ce climat malsain, ce n'est pas seulement l'hivernage qui est à craindre : en tout temps la fièvre jaune fait des ravages, et les personnes même acclimatées en sont quelquefois victimes dans l'hiver; aussi le golfe du Mexique et les Antilles ont-ils reçu, et avec juste raison, le surnom de tombeau des Européens.

Les affaires militaires pouvaient se considérer comme finies, il n'était pas possible, avec les moyens mis à la disposition de l'amiral, de tenter une guerre d'invasion, et d'ailleurs cette guerre, ruineuse pour les deux pays, n'aurait abouti à rien; le pays l'aurait soutenue, soufferte comme un mal indispensable; les esprits se seraient aigris

mutuellement, et la question, au lieu d'être terminée, serait devenue plus difficile à résoudre, étant aggravée par de nouveaux faits. Les Mexicains, servis par l'étendue de leur territoire et par sa configuration propre à la guerre de partisans, qu'ils ont apprise de leurs pères les Espagnols, auraient changé sans cesse le siége du gouvernement, le portant toujours loin de nos soldats.

D'un autre côté, les distances énormes que nous aurions eues à parcourir, la difficulté de s'approvisionner dans un pays plus qu'à moitié dépeuplé et inculte, l'éloignement de la France, et par conséquent la difficulté de recevoir des renforts d'hommes et de munitions, auraient ajouté aux chances de la guerre celles de la disette et des maladies. Tout portait à croire que les Mexicains, éclairés par leurs défaites et par la pénurie du trésor, résultat inévitable de notre blocus, ouvriraient enfin les yeux et reconnaîtraient la générosité et la justice des propositions de l'amiral, qui ne voulait après la victoire que ce qu'il exigeait avant le combat, sans que les avantages que la fortune lui avait accordés eussent modifié en rien ses prétentions; avant comme après les hostilités, il ne voulait que ce qui était juste, équitable et honorable pour les deux pays.

Rien ne paraissait donc désormais devoir entraver la marche régulière qui devait conduire à une issue pacifique et satisfaisante; je témoignai à l'amiral mon désir de retourner en France, pour y retracer les beaux et grands spectacles dont j'avais été témoin; l'amiral eut la bonté de me permettre de revenir. Le brig le *Lapérouse* allait appareiller pour porter à la Havane l'ordre, à la frégate la *Médée*, de venir renforcer l'escadre (cette précaution

était nécessitée par l'arrivée des forces anglaises), je reçus un ordre d'embarquement pour le *Lapérouse*.

Mes préparatifs de départ furent promptement terminés, et le cœur serré, je quittai la *Néréide* où, pendant quatre mois, l'amiral Baudin et le commandant Turpin m'avaient comblé de bontés; un séjour aussi long sur cette belle frégate m'avait permis d'apprécier tout ce qu'il y avait de tendre et de bienveillant dans le cœur des officiers qui composaient son état-major, et je laissais avec tristesse cette famille nouvelle que j'avais rencontrée en quittant mon pays, et qui devait, par la douceur et le charme de son intimité, me faire souvent oublier les deux mille lieues qui me séparaient de la France. Je formais, en partant, des vœux sincères pour qu'ils revinssent promptement, et qu'ils revinssent tous.

Le 6 janvier, à onze heures du matin, je quittai le mouillage d'Anton-Lizardo, à bord du brig le *Lapérouse;* le commandant Fournier (beau-frère du commandant Leray) avait reçu l'ordre de se rendre à Sacrificios pour prendre, à bord de la *Fortune*, M. Miniac dont la jambe avait été amputée, et qui était en bonne voie de guérison; toutefois, l'ordre laissait au commandant la latitude, dans le cas où il craindrait de se souventer, de ne pas l'exécuter à ce prix. La brise venait du large; bien qu'elle fût faible, les apparences étaient mauvaises, et tout faisait présager qu'avant peu nous pourrions recevoir un coup de vent de N. O. Pour le supporter sans danger, il était important de s'éloigner de la côte; le *Lapérouse* sortit en conséquence des passes et mit le cap sur la Havane; le soir, nous apercevions encore le pavillon français flottant sur les ruines

du cavalier de Saint-Jean-d'Ulùa; le lendemain, nous étions en pleine mer, le Pic d'Orizaba et le cofre de Perote s'offraient seuls à notre vue.





CHAPITRE XVI.

La Havane.

Je me trouvais de nouveau sur mer à une époque où le golfe du Mexique, tourmenté par les coups de vents de N. O., présente au navigateur des chances pénibles. Les précautions les plus minutieuses étaient prises à bord du *Lapérouse* pour recevoir courageusement le typhon des mers atlantiques. Le commandant Fournier avait calculé sa route de manière à s'éloigner le plus promptement possible de la côte S. du golfe. Ces mesures furent inutiles, notre traversée devait s'effectuer comme si nous l'eussions entreprise dans le moment le plus favorable de l'année.

L'ordre avait été donné, à tous les navires qui appareillaient des rades environnant la Vera-Cruz, de faire la chasse aux corsaires que les Mexicains auraient pu armer, et de visiter les navires qui pourraient paraître suspects; notre navigation fut tellement paisible, et nous rencontrâmes si peu de navires, que nous n'eûmes pas l'occasion de mettre à exécution l'ordre de l'amiral; le cinquième jour de notre traversée, nous rencontrâmes un beau trois mâts de commerce des États-Unis d'Amérique, il vint nous passer presqu'à poupe; rien, ni dans sa manœuvre, ni dans sa route, ne parut suspect à l'œil exercé de nos marins, et après avoir répondu à la civilité qu'il nous fit, en mettant son pavillon, nous le laissâmes continuer sa route.

Nous avions toujours suivi notre bordée dans la direction N. N. E., les vents variant entre l'E. S. E. et le S. E.; l'humidité qui précède les vents du N. s'était fait sentir plusieurs fois à bord; le sixième jour de notre voyage, nous étions par le 26° de latitude N., nous élever davantage aurait pu compromettre le résultat heureux de notre navigation; nous nous trouvâmes alors sur les limites de deux vents également redoutables; le N. O. qui désole et tourmente le fond du golfe du Mexique, et le S. E. qui ravage et dévaste la côte de la Floride. Le commandant résolut de suivre le 26e parallèle; en restant dans cette direction, de quel côté que fût venu le mauvais temps, nous étions en bonne position pour le recevoir.

Le 12 et le 13 janvier, une houle énorme, venant du S. E., nous fit croire à un coup de vent prochain venant de cette partie de l'horizon; depuis notre départ, nous attendions une tempête d'un point quelconque du compas,

nous crûmes alors que notre prévision allait se réaliser; le lieu où les coups de vent du N. O. auraient pu nous mettre en bonne route, était déjà loin de nous, et nous craignions, non sans dépit, d'être forcés à revenir sur notre sillage : il n'en fut heureusement point ainsi [1].

Les vents se maintinrent pendant quelque temps au N. et au N. N. E; ce qui nous permit de gagner les sondes des Tortugas (tortues), îlots qui forment l'extrémité O. du grand rescif de la Floride. C'est contre ce rescif que vient premièrement se briser le grand courant qui, parti du Missisipi, contourne l'extrémité du grand cap que forme la Floride orientale, et qui, repoussé par la côte N. de l'île de Cuba, contre laquelle il vient battre, entre dans le grand canal de Bahama, se dirigeant plein au N., avec une vitesse de quatre à cinq milles à l'heure. Ce courant est précieux pour ceux qui, sortant du golfe du Mexique, veulent se rendre dans les ports du N. de l'île de Cuba, ou entrer dans le grand Océan Atlantique.

Quand on voyage, on est désireux de tout voir : quelquefois l'objet le plus insignifiant, portant un beau nom, par ce qu'il fut ou par les souvenirs qu'il rappelle, attire le voyageur; mais ce que l'on peut faire à terre, devient quelquefois impossible à la mer; les îles des Tortugas ne sont

[1] Je n'aurais pas mentionné cette circonstance si, à mon arrivée en France, en apprenant le tremblement de terre de la Martinique, et en comparant les dates, je n'avais cru pouvoir attribuer les bouleversements dont la mer conservait des traces, à la secousse qui avait causé de si grands désastres; cette opinion ne paraîtra pas inadmissible, si l'on songe que nous nous trouvions alors par le travers de ce vaste chenal qui s'ouvre sur la mer des Antilles, et sépare la côte du Yucatan de l'île de Cuba.

en réalité que des bancs de sable un peu élevés au-dessus du niveau de la mer ; le commandant Fournier aurait cependant voulu les voir ; je partageais aussi son désir ; mais, pendant la nuit qui précéda notre arrivée à la Havane, le vent de N. E. que nous avions depuis quelques jours, fraîchit un peu, et nous n'eûmes connaissance du voisinage des îlots devant lesquels nous passâmes, que par la sonde qui eut cela de bon qu'elle détermina entièrement notre position ; le onzième jour après notre départ, nous pûmes saluer la montagne nommée Mesa (table) de Mariel, qui est le point de reconnaissance de tous les navires qui veulent entrer à la Havane, en venant du golfe du Mexique.

Cette montagne est assez basse, mais le temps était superbe, et nous la vîmes surgir à l'horizon, à grande distance ; la brise était fraîche, la mer belle, et en peu d'heures nous nous approchâmes assez de la côte pour pouvoir distinguer la belle végétation de cette superbe colonie ; quelle différence avec les parages que nous venions de quitter : là des montagnes âpres, couvertes de neiges, et dont le pied semblait reposer dans des dunes de sable ; ici des montagnes aux formes arrondies, couvertes de verdure jusqu'à leur sommet, et dont la base formait de riches collines couvertes des plus belles productions de cette admirable végétation des tropiques, dont la description sera toujours au-dessous de la réalité.

Par degrés, nous voyions se dessiner devant nous toute la côte qui environne la Havane, et vers deux heures, un point blanc à l'horizon nous indiqua le terme de notre voyage : c'était la ville de la Havane, cette métropole des Antilles, avec ses fortifications imposantes, et sa rade sem-

blable à un bassin; la brise avait un peu hâlé l'E., et nous fûmes obligés de courir quelques bordées avant d'entrer dans le port; au moment où nous virions de bord pour la dernière fois, le pilote espagnol vint à bord; on peut bien dire que c'était une simple formalité qu'il remplissait, toutes les difficultés étaient vaincues, et le commandant Fournier était trop pratique du port de la Havane pour que le secours d'un pilote lui fût nécessaire; mais, selon les lois maritimes, tout événement, tel petit qu'il soit, est imputé à un commandant de navire, s'il ne prend pas de pilote quand il s'en présente, ou s'il n'en appelle pas un par des signaux connus dans toutes les nations[1].

Au moment d'entrer dans le port, le vent nous manqua tout-à-fait, et nous fûmes obligés de nous faire remorquer

[1] Tel qu'un pavillon, nommé pavillon pilote, hissé au grand mât, appuyé d'un coup de canon, si ce premier signal seul n'a pas été vu ou a été mal compris. Lorsque ces précautions sont prises, la perte même du navire ne peut être imputée au commandant, le pilote ayant toute latitude pour faire manœuvrer le bâtiment. Ici se présente une réflexion que l'on a dû faire souvent : l'entrée d'un port ou d'une rade offre des dangers mal indiqués sur les cartes; ou quelquefois les relèvements sont difficiles à prendre, à cause de l'obscurité ou de la brume; dans ce cas, où la manœuvre doit être prompte et exécutée avec ensemble et précision, il arrive quelquefois que le pilote parle une langue étrangère, mal comprise ou point du tout comprise; pendant que l'on cherche ce qu'il veut dire, le péril devient imminent et le remède est impossible.

Une sage disposition impose aux jeunes gens qui entrent à l'école navale, l'obligation de connaître au moins une langue étrangère, et pendant leur séjour à l'école, ils se perfectionnent dans l'étude de cette langue et en étudient une autre; malheureusement la même obligation n'est pas imposée aux capitaines qui commandent pour le commerce, et leur ignorance des langues étrangères est une cause de nombreux sinistres.

par des canots, pour gagner la place où nous devions mouiller.

L'entrée du port de la Havane est extrêmement étroite, défendue au N. par le *Morro*, château d'une forme imposante, où se trouve le phare; il serait d'une difficulté extrême de la forcer; peu de ports au monde peuvent offrir une relâche plus sûre et plus agréable; lorsque l'on a passé le goulet qui, dans sa plus grande largeur, n'a pas plus d'un quart de mille, on entre dans un vaste bassin de plus de deux lieues de circuit; la fureur des ouragans ne peut rien sur ce bassin, abrité de tous côtés; au N., par les hauts rochers sur lesquels on a bâti le fort du Morro, au S. O., par la ville, aux autres points de l'horizon, par des terres médiocrement élevées, mais suffisantes pour briser l'effort du vent; rien ne peut donner idée de l'activité qui règne dans cette admirable rade; des milliers de navires attendent ou le moment de mettre à terre leur cargaison, ou un chargement composé des nombreuses productions du pays. Parmi les navires entassés (on peut le dire), on remarque d'élégantes corvettes, des brigs à la guibre allongée, des goëlettes aux formes fines; ces navires bien que confondus avec les navires marchands, ont un air à moitié militaire qui les décèle; à la hauteur de leur mâture, à l'envergure immense de leurs voiles majeures, on reconnaît facilement des navires qui ont besoin d'une marche supérieure pour éviter quelques dangers et pouvoir fuir devant une poursuite acharnée, ce sont des négriers.

Rien n'est plus riant que le pays qui environne la rade de la Havane; la ville, dont les maisons sont peintes de cou-



VUE GÉNÉRALE DE LA HAVANE.

leurs vives et variées, surmontée de nombreux clochers, semble entièrement neuve; de beaux palmiers-cocotiers, d'un vert tendre, s'échappent parfois d'entre les maisons, et viennent donner une apparence de vie à ce qui d'abord ne paraîtrait qu'une vaste carrière de pierres; en face de la Havane, de l'autre côté de la rade, le joli bourg de Regla, entouré de plantations de bananiers et de cocotiers, se réfléchit dans les eaux tranquilles de la rade; au S. et à l'E., de vastes campagnes couvertes de la plus riche végétation, se terminent aux collines que l'on aperçoit du large, en venant de la mer; de jolies maisons de campagne bordent toute la côte; de nombreuses embarcations sillonnent la rade, et des bateaux à vapeur, d'une grande rapidité, partant à intervalles très-rapprochés, unissent, comme par un pont, la ville de la Havane à l'industrieux bourg de Regla.

Nous étions encore dans les passes, lorsque Mgr le prince de Joinville, arrivé depuis les derniers jours de décembre, vint en hâte à bord du *Lapérouse*, pour savoir quelles nouvelles nous apportions de la Vera-Cruz; comme les négociations allaient s'ouvrir, nous ne pûmes lui apprendre que l'arrivée de la flotte anglaise, aucun fait important n'ayant eu lieu depuis son départ.

S. A. nous communiqua le projet qu'elle avait de donner un bal à bord de l'*Iphigénie*, pour faire ses adieux à la Havane; elle ajouta avec bonté qu'elle comptait sur moi pour les dispositions décoratives de la frégate; je reçus comme une faveur cette preuve de confiance, que j'aurais sollicitée si S. A. R. n'avait prévenu ma demande.

Je revis avec un bien vif plaisir M. le commandant Leray; arrivé à la Havane le 1er janvier, il devait y sé-

journer trois semaines, d'après ses instructions, et mettre à la voile pour la France, s'il ne recevait pas d'ordres contraires ; ces ordres, nous les lui apportions : il devait compléter cinq mois de vivres et de rechanges, et appareiller pour la Vera-Cruz.

M. de Parseval était à la Havane avec l'*Iphigénie*, j'allai lui présenter mes respects ; pendant le temps employé à cette visite, la nuit était venue, il me tardait d'aller à terre, il y avait si longtemps que je vivais à bord ! et j'acceptai avec un bien vif plaisir l'offre que me fit M. Duquesne (commandant du *Laurier*), de me conduire à l'Opéra.

La ville est attrayante et coquette, vue de la mer ; de près, l'illusion cesse complétement ; les rues sont étroites, bien que tirées au cordeau, le sol est macadamisé, mais si maladroitement, que ce pavage n'est qu'un obstacle de plus apporté à la circulation ; après une heure de pluie, il est impossible de se retirer des cloaques et des bourbiers dans lesquels on plonge involontairement les deux jambes.

Dans cette opulente cité, peu de personnes souffrent de l'entretien mal entendu des voies de communication, aucune ville ne possède une aussi grande quantité de voitures, proportion gardée, que la Havane.

Ces voitures sont d'une forme particulière ; ce sont des cabriolets dont l'essieu, au lieu d'être placé au centre et de maintenir par conséquent la caisse en équilibre, est tout-à-fait derrière, de telle sorte que le poids est réparti entre l'essieu et le cheval. Cet animal, orné d'une prodigieuse quantité de boucles d'argent, est monté par un nègre qui le conduit ; les maisons opulentes habillent fort richement ce cocher cavalcadour, c'est un point d'honneur, et le faste

se déploie splendidement sur ces domestiques à peau noire : leur chapeau et leur veste (cette partie du vêtement est en étoffe brillante) sont ornés d'une profusion de galons d'or et d'argent, qui suivent toutes les coutures et s'arrondissent en volutes capricieuses sur toutes les surfaces grandes ou petites qui en sont ainsi surchargées; une culotte blanche et de vastes bottes qui montent jusqu'au milieu de la cuisse, et dont les talons sont ornés de longs éperons en argent, complètent un costume qui peut manquer de grâce, mais qui, sans contredit, est original et somptueux.

Je fus ébloui en entrant à l'Opéra; la salle était comble, et les plus fraîches, les plus riches toilettes, portées par des femmes élégantes, d'une beauté ravissante, resplendissaient à la clarté des nombreux jets de lumière du lustre et des nombreux candelabres qui éclairaient chaque loge.

La disposition de la salle est des plus commodes; trois grandes galeries, ornées d'une balustrade à jour, derrière lesquelles se trouvent de vastes et belles loges, ouvertes également depuis l'appui au sol, permettent aux belles Havanaises de laisser voir la splendeur de leur costume; les brillants, les perles, les fleurs, les plumes, ondulent et étincèlent; rarement, dans nos théâtres de Paris, on voit autant de luxe et de richesse; l'orchestre (il n'y a pas de parterre proprement dit) se compose de stalles en bois de cèdre, recouvertes en maroquin rouge; sous un climat pareil, si l'on était gêné, pressé au spectacle, le plaisir se changerait en un véritable supplice. Les stalles sont donc vastes et commodes, numérotées (toutes les autres places de l'Opéra le sont également), il est impossible de jouir du spectacle d'une manière plus confortable.

On jouait le *Barbier de Séville*, j'eus l'occasion d'applaudir fréquemment Galli, qui se montra bouffe excellent dans le rôle du tuteur; madame Albini chanta d'une manière ravissante le rôle de Rosine. Cette cantatrice célèbre a une voix d'une fraîcheur délicieuse.

Je retrouvai là plusieurs Français que j'avais connus à Mexico, et qui, expulsés par le décret qui concernait nos compatriotes, partis de la Vera-Cruz la veille du jour où je quittai cette rade, étaient arrivés au mouillage de la Havane quelques heures après nous; je revis avec joie l'excellent docteur Plane, qui nous avait donné une si douce hospitalité à Mexico, lorsque j'y allai avec M. le commandant Leray; tous m'accablèrent de questions sur un fait qui circulait dans la ville, et dont la médisance s'était emparée; on accusait les officiers français, attachés à l'escadre du Mexique, d'avoir volontairement fait périr le trois-mâts espagnol la *Grande Antilla*, ainsi qu'un autre brig; cette atrocité m'étonna, une imputation aussi affreuse ne devait pas être faite avec une aussi coupable légèreté; la perte de ces deux navires n'était malheureusement que trop certaine, mais je connaissais les détails de ce sinistre et je m'empressai de justifier nos marins; voici le fait :

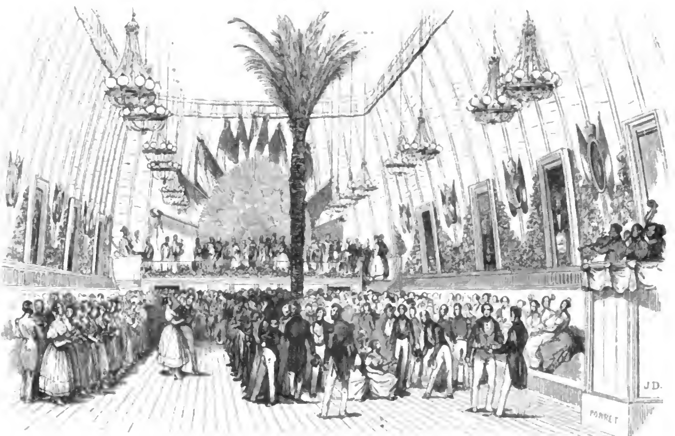
Le 3 janvier, la *Grande Antilla* et l'autre brig se rendaient au mouillage de la Vera-Cruz, et entraient par la passe de l'O.; le commandant Gourdon, qui commandait cette rade, avait obtenu de l'amiral, pour éviter l'encombrement dans le port de la Vera-Cruz, d'envoyer, soit à l'île Verte, soit à Sacrificios, à Anton-Lizardo même, les navires de commerce qui pourraient arriver. Sitôt qu'il

apperçut la *Grande Antilla* et le brig, il envoya des officiers leur signifier le mouillage qu'ils devaient occuper à leur choix, excepté la Vera-Cruz ; ces officiers, pratiques du pays, devaient offrir aux navires de les piloter, mais les capitaines refusèrent leurs offres, disant qu'ils connaissaient le mouillage mieux qu'eux ; nos officiers ne durent pas insister, et peu de moments après, les deux navires échouèrent sur le banc de sable de la *Lavandera;* la brise était molle et la mer belle ; en peu de temps, des navires français, ainsi que des anglais, on leur envoya toutes les embarcations disponibles pour sauver les marchandises qui arrivèrent sans avarie dans le fort, où elles furent mises en sûreté. Tel est le fait exact ; mais à la Havane, on le rapportait autrement : suivant la version qui circulait, les officiers français auraient piloté les navires et les auraient perdus *exprès*, puis ensuite on aurait refusé tout moyen de sauvetage pour les marchandises, et les anglais seuls auraient envoyé des embarcations pour les sauver. On conçoit combien il me fut facile de démentir une supposition aussi odieuse.

Le beau navire à vapeur le *Véloce*, était arrivé quelques jours avant le *Lapérouse* à la Havane ; ce superbe échantillon de notre marine à vapeur était commandé par M. Béchameil, capitaine de corvette, qui s'est fait un nom dans la marine par plusieurs inventions utiles, entre autres le stoppeur qui porte son nom ; cet immense navire était gréé d'après un système entièrement neuf et dont le commandant Béchameil est l'inventeur ; destiné à aller également à la voile et à la vapeur, le *Véloce* avait rempli avec succès sa double destination, et une traversée très-

courte de Rochefort à la Havane (29 jours), avait prouvé l'avantage du système du commandant Béchameil; porteur d'ordres et de dépêches pour l'amiral Baudin, on aurait difficilement trouvé un moyen plus prompt pour les lui faire parvenir; malheureusement, le soir même de son arrivée en rade de la Havane, le feu se déclara à bord dans les soutes au charbon; malgré la promptitude des secours, les avaries étaient graves, vingt-deux pieds du bordage intérieur et quelques membrures furent la proie des flammes; ce navire ne put exécuter sa mission, et le *Saumon*, transport de l'État, se rendant à la Vera-Cruz, dut se charger des dépêches pour les faire parvenir à l'amiral Baudin. La plus grande activité régna pour les réparations des avaries, et peu de temps après, le *Véloce* fut en état de reprendre la mer.

Le lendemain de mon arrivée, je fus embarqué à bord de l'*Iphigénie;* déjà de grands préparatifs étaient faits, et une vaste tente recouvrait le pont de la frégate, les caronades avaient été démontées et les affûts portés à terre; rangées le long de la muraille, elles permettaient d'établir, à la place qu'elles occupaient naguère, une banquette élevée sur un socle qui faisait le tour de l'espace compris entre le mât d'artimon et le grand mât. Le cabestan avait été démonté, et la place des panneaux, servant à donner du jour dans la batterie, était seulement reconnaissable par les divans qui servaient à la recouvrir; douze jours seulement furent employés à ces immenses préparatifs qui s'exécutèrent avec les moyens que la marine sait employer si ingénieusement; la tente, recouverte en dedans d'une étoffe blanche, était ornée, de distance



BAL A BORD DE L'IPHIGÉNIE.

en distance, de bandes d'un rouge vif, pareil à celui de l'étoffe qui servait à recouvrir les banquettes; le bastingage était métamorphosé en un jardin dans lequel les fleurs les plus rares s'épanouissaient; d'énormes glaces réfléchissant la lumière, augmentaient la magie du spectacle; dans l'espace comprise entre elles, le chiffre du roi des Français et celui de la reine d'Espagne, alternativement placés, et ombragés des pavillons des deux nations, étaient comme un symbole de l'alliance des deux pays. La dunette, également entourée d'une banquette circulaire, était surmontée à l'arrière d'un faisceau composé des pavillons des nations amies ou alliées de la France et de toutes les armes offensives employées dans la marine. Une profusion extrême de lustres éclairait abondamment cette salle immense; personne n'aurait pu se croire à bord d'un navire; le mât d'artimon et le grand mât, les seuls qui se trouvassent dans l'enceinte de la salle, avaient été déguisés de la manière la plus ingénieuse; entourés de guirlandes de feuillage, le sommet était couronné d'immenses branches de palmier, et, à les voir ainsi parés, on aurait cru qu'on avait transporté dans la salle du bal une des admirables productions de ces climats.

Un vaste escalier avait été dressé du côté d'honneur (tribord), pour recevoir les invités; cet escalier, richement tapissé, aboutissait par le bas dans un chaland [1], et au sommet, au-dessus du bastingage, au pied de l'escalier, de chaque côté, un beau palmiste ornait l'espèce de

[1] Bateau plat destiné au transport des marchandises dans les ports.

pallier sur lequel débarquaient les invités. Tout avait été prévu, les soins les plus minutieux avaient été pris pour que le moindre accident ne vînt pas troubler le plaisir de la fête.

Ce fut le 28 janvier, deux mois après la reddition de Saint-Jean d'Ulùa, qu'eut lieu la fête offerte par le prince de Joinville aux dames de la Havane; on craignait que la marine anglaise ne fût représentée que par peu d'officiers de ce pays; il n'y avait qu'une goëlette de cette nation sur rade; mais le 26, arrivèrent les deux vaisseaux anglais, le *Cornwallis* et l'*Edimburgh*, qui avaient quitté la Vera-Cruz depuis la détermination de l'amiral Baudin, et leurs nombreux états-majors furent invités.

La rade était sillonnée par les canots qui allaient aux différents embarcadères chercher les invités; le temps était magnifique, la lune dans tout son éclat; la *Créole*, illuminée aux couleurs nationales, brillait comme un riche joyau; lorsqu'une des autorités de la ville arrivait à bord de la frégate, un signal avertissait la corvette qui aussitôt faisait un salut militaire du nombre de coups de canon qui revenait à chaque autorité selon son grade; de nombreux spectateurs se tenaient sur les quais et sur les places d'où l'on pouvait apercevoir ce magique spectacle.

Quiconque serait entré, sans être prévenu du lieu où il était conduit, sur l'*Iphigénie*, n'aurait pas reconnu à ces lustres, à ces fleurs, à ce bal enivrant, la frégate qui, deux mois avant, était noire de poudre et de fumée et qui avait, avant cela, vu périr une partie de son équipage et de son état-major. Les souvenirs de mort et de combat étaient oubliés et les invités ne songeaient qu'à répondre aux attentions dont ils étaient comblés.

Il y avait environ cinq cents invités, les dames formaient un tiers de ce nombre.

Le prince de Joinville faisait les honneurs du bal avec beaucoup de grâce, aidé par les officiers français qui tous s'empressaient de soutenir notre antique réputation de galanterie ; l'orchestre (composé en entier de noirs), faisait retentir l'air des chants les plus gais ; le chef d'orchestre (nègre lui-même), avait composé, pour la circonstance, une contredanse qu'il avait intitulée facétieusement l'Iphigénie *en* Mexique; les danses se succédaient sans interruption; à deux heures du matin, à un signal donné, les divans qui recouvraient les panneaux furent enlevés, et les officiers, offrant la main aux dames, les conduisirent dans la batterie où un souper splendide avait été préparé [1].

Le spectacle que présentait la salle du festin était encore plus magique que celui du bal; les canons avaient été laissés à leur place, et deux cents dames purent cependant s'asseoir à l'aise à une table qui régnait tout autour de la batterie, depuis la cloison de la chambre du conseil jusque sur l'avant, splendidement couverte de magnifiques cristaux et de porcelaines rares, tout ce que le raffinement du luxe pouvait imaginer s'y trouvait avec profusion; un éclairage habilement distribué permettait de voir tout l'ensemble de cette scène dont les habitants de la Havane garderont longtemps le souvenir.

[1] Chaque dame, en entrant, recevait un bouquet dans un porte-bouquet en vermeil, fait exprès pour le bal et portant le chiffre du prince de Joinville.

Le brig le *Laurier* avait été remorqué près de l'*Iphigénie*, et pendant le souper, la musique d'un des régiments en garnison à la Havane, placée à bord de ce navire, faisait entendre les harmonies les plus séduisantes, pour que rien ne manquât à la magie de cette belle fête.

A quatre heures, les dames les plus à la mode de la Havane ayant donné, par leur retraite, le signal du départ, en peu de temps le bal fut désert et il ne nous resta de cette fête que les plus agréables souvenirs.

Mais la fête n'était pas finie pour tout le monde, elle commençait pour les braves marins de l'escadre que l'on avait conservés à bord [1]; à peine le dernier canot qui avait été reconduire les invités à terre fut-il revenu à bord, que l'on engagea les matelots à s'asseoir à la place naguère occupée par la dentelle et le satin. Jamais je n'ai vu de spectacle plus curieux que celui de ces 400 hommes envahissant cette table chargée des objets les plus précieux, c'était plaisir de voir disparaître les mets les plus fins et les plus savoureux, le bordeaux et le champagne leur furent servis en abondance, et cependant, chose remarquable, rien, absolument rien, ne fut cassé; nos marins, avec leurs mains calleuses et rudes, habituées à manier l'aviron ou le canon, se montrèrent gens de bonne compagnie, et la table, sauf la quantité des mets, était aussi bien ordonnée quand enfin ils eurent terminé leur repas que lorsque les belles Havanaises avaient cédé leurs places à nos matelots.

[1] Pour éviter l'encombrement, une partie de l'équipage de l'*Iphigénie* avait été transbordé sur les différents navires français qui se trouvaient en rade.

La *Créole* ne pouvait prolonger plus longtemps son séjour à la Havane; pendant le mois qui venait de s'écouler, elle avait fait de fréquentes sorties pour aller évoluer au large; ces excursions garantissaient l'équipage du contact prolongé de la ville; elles entretenaient une activité salutaire, et furent pour les navires étrangers, témoins de ces appareillages, le sujet d'éloges que justifiaient le coup d'œil du commandant et la précision jointe à la rapidité des manœuvres; mais le terme fixé par l'amiral Baudin pour attendre ses ordres dans le cas où la présence de la *Créole* eût été encore nécessaire dans le golfe du Mexique, était expiré.

Le prince de Joinville dut retourner en France; le *Véloce* devait appareiller pour la même destination, en visitant sur sa route quelques ports des Etats-Unis; pour accélérer le retour de la *Créole*, le commandant Béchameil proposa de remorquer cette corvette jusqu'au canal de Bahama; cette offre, qui ne changeait pas la route du *Véloce*, fut acceptée, et le départ fut fixé au 30 janvier.

Vers le soir de ce jour, la *Créole* et le *Du Petit-Thouars* appareillèrent; la brise était molle, mais le *Véloce* vint en aide à la corvette et au brig; sans qu'aucune voile fût déployée, la puissance de la vapeur suffit pour faire marcher ces trois navires amarrés à la suite l'un de l'autre, et qui semblaient mus par un moyen magique.

Lorsque la *Créole* passa auprès de la frégate espagnole la *Esperanza*, sur laquelle flottait le pavillon de l'amiral qui commandait la rade de la Havane, cette frégate déploya, à l'extrémité de son grand mât, l'étendard royal de France, tout l'équipage monta sur les vergues et vingt et

un coups de canons saluèrent le fils du roi des Français qui venait de terminer au Mexique son glorieux apprentissage.

Le pavillon espagnol hissé au grand mât de la corvette répondit à la courtoisie de la *Esperanza;* un salut d'un nombre égal de coups de canon annonça aux habitants de la Havane que la *Créole* lui faisait ses adieux et qu'elle quittait à regret une rade amie.





CHAPITRE XVII.

Retour.

Une des plus riches possessions des États européens dans le Nouveau-Monde est, sans contredit, l'île de Cuba; le sucre, le café et le tabac, ces précieuses denrées dont le transport en Europe emploie tant de navires et forme tant de matelots, croissent dans cette île avec une prodigieuse abondance; le tabac surtout forme le revenu le plus clair et le plus à l'abri des découvertes que l'on pourrait faire en Europe; on a pu extraire la matière saccharine d'autres plantes que de la canne à sucre; quelques imitations ont pu, pendant peu de temps, il est vrai, remplacer

le café, mais le tabac de l'île de Cuba est toujours resté le seul que les véritables connaisseurs ont apprécié.

En entrant dans la ville de la Havane, on voit cette source de la richesse de l'île se reproduire sous bien des rapports divers, en feuilles, en bottes, en cigares gros et petits, en cigarrites, en carottes, etc., etc.; de nombreux ouvriers, esclaves pour la plupart, sont occupés, dans des boutiques généralement obscures, à la confection des différentes manières de préparer le tabac; rien n'en est perdu, et c'est peut-être la seule chose qui ne paraisse pas chère aux yeux d'un Européen; car dans ce riche pays, où l'or est commun, les dépenses ne sont nullement en rapport avec celles de l'Europe.

La monnaie la plus petite (celle qui en quelque façon pourrait être comparée à nos centimes) est le *medio*, c'est la seizième partie du *peso* [1], puis vient le réal, la *peseta* (la monnaie de 4 réaux), et enfin le peso ou *peso duro*. Les monnaies d'or sont le *peso de oro*, le *doblon de oro* (quatre pesos); la media onza (huit pesos) et la *onza de oro* (seize pesos), on voit qu'il n'y a pas de monnaie de cuivre, et que la plus petite de celle d'argent représente à peu près trente et quelques centimes de notre monnaie. Aussi les dépenses sont-elles proportionnées à cette différence, ce qui rend le séjour des colonies extrêmement coûteux à nos officiers de marine.

J'ai déjà dit ailleurs que les rues de la Havane sont étroites, bien que se coupant généralement à angles droits;

[1] La valeur du peso varie de 5 francs 25 centimes à 5 francs 30 centimes, selon le change.

je dois ajouter que la construction des maisons est de la plus grande simplicité, généralement composées d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage au-dessus; elles sont percées de larges fenêtres si nécessaires sous ce climat brûlant pour entretenir une ventilation salutaire; le soir, la famille rassemblée dans un grand salon situé au rez-de-chaussée, reçoit des visites et savoure la fraîcheur en jouissant de la vue des passants, car on peut dire en quelque façon que les Havanais vivent dans la rue; le peu de terrain qu'occupe la ville, eu égard à sa population, a fait naître un singulier usage; assez généralement, c'est dans le salon qu'est remisée la *volanta* ou *quitrin*, cette espèce de cabriolet dont j'ai déjà parlé, et comme la maison n'a qu'une porte donnant de la rue sur le salon, c'est également par là que l'on fait passer le cheval qui y est attelé, pour le mener dans les dépendances intérieures de la maison, où se trouve l'écurie : il va sans dire qu'il n'y a pas de tapis dans le salon; quelquefois cependant une natte (estera) recouvre le plancher. Dans la plus grande partie des maisons, il y a un piano, et le goût de la musique est assez généralement répandu; aussi une promenade nocturne n'est-elle pas sans charme dans les rues de la Havane.

Malgré la simplicité de la majeure partie des maisons de la Havane, quelques-unes, entre autres celle du comte de Fernandina, sont d'une grande magnificence, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le général Tacon, cet habile administrateur, a rendu, par sa fermeté, d'immenses services à cette colonie; avant 1829, époque où il fut nommé capitaine-général de Cuba, les rues de la Havane, quelquefois même en plein jour,

étaient parcourues par des voleurs qui, à l'aide de la violence ou du meurtre, avaient semé dans cette grande et riche ville une espèce de terreur; il était presque impossible, la nuit, de sortir sans être armé; mais le général Tacon sut, en peu de temps, purger la Havane et ses environs de ces malfaiteurs; son successeur, le général Ezpeleta, suit cet exemple, et la Havane est maintenant un des points du globe où la sûreté individuelle est le plus respectée.

Parmi les lieux que je visitai aux environs de la Havane, je parlerai de Regla et de Guanabacoa; Regla est un bourg très-peuplé et composé presque exclusivement de toutes les personnes employées à la construction des navires et à tout ce qui compose leur armement ou gréement, charpentiers, voiliers, serruriers, cordiers, partout une grande activité se fait remarquer, et l'aisance paraît régner dans cette industrieuse population.

Dans l'excursion que je fis à Guanabacoa, je fus accompagné par M. Suquet, l'un des chirurgiens de l'*Iphigénie*; partis de cette frégate, nous traversâmes la rade pour aller débarquer à l'habitation d'un de nos compatriotes, le docteur Bélot, qui a établi une maison de santé où sont reçus nos marins, officiers et matelots; c'est un grand et vaste établissement, où toutes les améliorations que le progrès de la science a indiqués sont scrupuleusement mises à exécution; c'est une heureuse idée que notre compatriote a su réaliser; là les malades, auparavant réduits à l'air étouffé d'une batterie ou à l'ennui d'une petite chambre, si ce sont des officiers, jouissent d'un local vaste et aéré, leur vue peut se reposer sur un pays d'une nature aimable; conva-

lescents, un jardin leur sert de promenade, et à l'ombre de beaux palmistes, ils peuvent recouvrer plus promptement la santé.

En sortant de l'hôpital Bélot (c'est le nom qu'il porte), nous nous enfoncâmes dans des plantations de bananiers et de cocotiers, aucun sentier ne se présentait à nous, nous nous guidions, pour regagner la grande route, sur une hauteur qui nous la cachait; le soleil venait à peine de se lever, et bien que nous fussions au premier jour de février, il faisait une chaleur étouffante; en peu de temps nous fûmes au terme de notre voyage, le beau et grand bourg de Guanabacoa.

Ce ne serait pas exagérer que de l'appeler une petite ville; des rues larges, une belle place, une belle église, des maisons bien construites, toutes les recherches du luxe, forment de cet endroit un séjour délicieux; un petit théâtre procure aux habitants quelques distractions; de jolies promenades entourent cet agréable lieu, et ce serait un des endroits les plus agréables de la terre pour s'y retirer en paix. La proximité de la Havane permet de se procurer sans peine les objets de luxe, et c'est là certainement une des causes de la prospérité de ce bourg.

Les fortifications dont la Havane est entourée du côté de la terre, ne permettant pas à la population, sans cesse croissante, de trouver à se loger, une seconde ville plus considérable que celle renfermée dans les fortifications, s'est élevée à ses portes, c'est ce que l'on appelle la *Ciudad extra muros ;* on peut dire que, comme ville, loin d'avoir rien à envier à sa sœur aînée, celle-ci pourrait au contraire lui envier ses rues larges et bien percées, ses maisons,

quelques-unes semblables à des palais, son champ de mars, ses belles promenades et surtout son théâtre nommé *théâtre Tacon;* ce dernier monument serait remarqué, même dans une grande capitale ; sa façade extérieure, bien plus monumentale que la salle d'opéra, est située sur une belle promenade plantée des arbres les plus rares et les plus vigoureux; l'intérieur est richement orné, sa disposition est la même que celle du théâtre de l'opéra (de la Havane).

La Havane est la résidence des principales autorités de l'île de Cuba ; le capitaine général, l'intendant y occupent des palais d'une grande étendue, sinon d'une grande richesse ; ces deux palais sont situés sur une place qui sert le soir de rendez-vous au beau monde, ils occupent chacun une des faces du carré que forme cette place, le troisième côté est formé par des maisons particulières, le quatrième est occupé par une église, petite, mais remarquable par un souvenir précieux : elle est bâtie sur le lieu où les conquérants espagnols dressèrent le premier autel chrétien, sur lequel fut célébré le sacrifice de la messe, pour la première fois, sur la terre d'Amérique.

Le centre de la place est rempli par un jardin planté de fleurs odoriférantes, d'arbres élégants, le tout entretenu avec un soin minutieux; c'est là que le soir un musique militaire rassemble les élégants de la Havane; les dames, descendues pour la plupart de leur *quitrines*, parées de toilettes qui conviendraient mieux à un bal qu'à une promenade, mais que la chaleur du climat explique, font, au pas, plusieurs fois le tour de cette place qui, parfaitement éclairée, est un des lieux de promenade les plus agréables

que j'aie vus de ma vie; arrosée avec soin, on y jouit d'une grande fraîcheur sans avoir à redouter la poussière. Cette dernière considération est à remarquer, car il n'en est pas ainsi des promenades extra-muros, et c'est, avec juste raison, ce qui en éloigne le beau monde.

La cathédrale est la plus vaste église de la ville, ce qui n'est pas dire qu'elle soit bien grande; sa construction remonte à une époque peu reculée : elle est ornée avec richesse, mais avec peu de goût; parmi les nombreux tableaux qui la décorent, un seul peut attirer l'attention du voyageur, c'est un Jésus-Christ montrant ses stigmates à saint Thomas, par *Herrera el Viejo*. Ce tableau peut passer pour un des chefs-d'œuvre du maître. Il y avait si longtemps que je n'avais vu de bonne peinture, que j'éprouvai le plus vif plaisir à le considérer.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'évêché de la Havane peut être considéré comme un des plus riches du monde chrétien, ses revenus ne montent pas à moins de cent-vingt mille pesos (600,000 fr. environ).

Les autres églises, soit paroissiales, soit des différents couvents, ne répondent pas à l'idée que l'on pourrait s'en former dans un aussi riche pays; elles sont généralement simples pour ne pas dire pauvres : pas de ces beaux autels qui rendent le culte catholique si imposant, ils sont mesquinement ornés et entretenus avec assez peu de soin; je ne pouvais me croire dans un pays qui passe avec raison pour un des plus catholiques du monde.

Les couvents ne sont pas nombreux, et l'on rencontre peu de moines dans la ville; j'avais habité la péninsule avant le décret révolutionnaire qui les a supprimés et, bien que

depuis le commencement du siècle le nombre en ait considérablement diminué, j'en rencontrais infiniment plus en Espagne, toute proportion gardée, que dans la ville de la Havane.

Il y a quelques beaux cafés, ils ne soutiendraient pas cependant la comparaison avec ceux d'Europe, mais les boissons gelées y sont d'un prix modique; cette circonstance est d'autant plus remarquable que l'on est obligé de faire venir des Etats-Unis du nord de l'Amérique la glace qui sert à les confectionner.

Je fus reçu par M. Mollien, consul général de France à la Havane, avec une grande affabilité. M. Mollien, naufragé de la Méduse, possède sur le pays des connaissances vastes qu'il doit à un long séjour et à un esprit d'observation que sa position lui permet de mettre en usage.

Le séjour de la Havane est rendu plus agréable encore par l'aménité et la courtoisie de ses habitants; la société de cette ville passe avec raison pour l'une des plus attrayantes du monde. Les femmes joignent à beaucoup d'esprit naturel les grâces douces et nonchalantes des créoles, et la beauté traditionnelle de leurs mères andalouses s'est augmentée encore sous ce délicieux climat.

Les deux bombardes le *Cyclope* et le *Vulcain* étaient à la veille de leur départ, le commandant du *Cyclope*, M. Olivier, m'offrit le passage à son bord, j'acceptai avec empressement cette offre agréable; j'aurais bien désiré visiter les environs de la Havane et faire une excursion sur le chemin de fer destiné à joindre la Havane au port de Batabanó; le carnaval approchait et j'aurais voulu connaître les amusements de cette colonie pendant cette folâ-

tre époque de l'année, mais si je négligeais l'occasion que m'offrait le départ des bombardes, je courais risque de demeurer ensuite beaucoup plus longtemps à la Havane que je ne l'aurais voulu, aucun navire de l'escadre ne devant retourner en France avant deux mois; je me décidai donc à partir sur le *Cyclope* qui devait mettre à la voile le 8 février.

Je ne pus mettre à exécution qu'un seul des désirs que j'avais formés, le reste de mon temps ayant été employé à peindre et à dessiner tout ce qui se trouvait à ma portée; mais la veille de mon départ était le jeudi de carnaval, et je me rendis au théâtre Tacon, où il y avait un grand bal masqué.

Les environs du théâtre étaient garnis de cuisiniers en plein vent qui apprêtaient des mets qui saisissaient de fort loin l'odorat; une foule immense, foule gaie, rieuse, circulait entre les beaux arbres qui forment la promenade sur laquelle est situé le théâtre Tacon. Je n'ai jamais vu la joie populaire se manifester d'une manière plus franche; de nombreuses boutiques de comestibles, éclairées avec des lanternes enveloppées de papiers aux couleurs variées, donnaient à cette scène quelque chose de magique, et puis c'était une belle soirée, une de ces soirées comme on en a à Paris dans le mois de juillet; c'était toute la gaieté d'un carnaval de Paris, moins la boue et le froid.

Quant à l'intérieur du théâtre, la comparaison que je pouvais faire n'était pas à l'avantage de ce dernier; la salle est immense, il est vrai, mais assez mal éclairée, quelques individus revêtus de costumes qui ne brillaient pas par la fraîcheur, se promenaient assez gravement, n'ayant nulle-

ment l'air de s'amuser; ce que je trouvais de plus piquant, c'est que les déguisements en faveur étaient ceux de nègre ou de cacique, non tels qu'on voit les uns tous les jours, ou tels que la tradition aurait pu conserver les autres dans ce pays, mais de véritables nègres d'opéra avec le masque aux lèvres bien vermeilles et des bracelets d'or aux bras et aux jambes; les caciques ressemblaient à ceux qui accompagnent le bœuf gras dans Paris avec une coiffure et un tonnelet en plumes; la gaieté qui régnait à l'extérieur contrastait avec le ton de contrainte et d'ennui qui pesait dans le bal, et je n'eus pas besoin d'un grand effort de courage pour me résigner à partir sans avoir vu la fin du carnaval.

Le vendredi 8 février, je me rendis le matin à bord du *Cyclope*, le commandant désirait appareiller de bonne heure pour pouvoir donner le jour même, s'il était possible, dans le canal de Bahama; mais par suite de divers incidents, nous ne pûmes partir que vers les deux heures de l'après-midi; le temps était chargé et de larges gouttes de pluie nous présageaient un temps désagréable. Le commandant Olivier avait, eu égard à son grade (capitaine de frégate), le commandement supérieur des deux bombardes, il envoya par signal au *Vulcain* l'ordre d'appareiller, et en même temps nous fîmes la même manœuvre; le *Vulcain* nous précéda pour sortir des passes, et quand nous fûmes près de l'*Iphigénie* que nous élongeâmes, tout l'état-major monté sur la dunette de cette frégate, malgré la pluie qui tombait assez fort, nous adressa un cordial adieu.

Le vent fraîchit lorque nous fûmes en pleine mer, de longues lames venaient mourir le long du bord, le ciel était couvert de nuages noirs et chargés de pluie; le vent, d'abord

favorable, tournait peu à peu et menaçait de passer au N., mais lorsque l'on est une fois dans le canal de Bahama, l'on s'en inquiète assez peu, la force du courant étant supérieure à celle du vent, et même avec le vent debout assez fort pour mettre à la cape, on est toujours sûr de sortir de ce canal.

Le banc de Bahama qui borne le canal à l'E. est un des endroits de la mer dont l'étude a dû être la plus dangereuse; maintenant il est très-bien connu, il s'étend depuis le 22° jusqu'au 27° 35′ de latitude N. C'est une suite de bancs de sable, d'îlots, de rochers qui présentent aux marins une navigation très-périlleuse. Il est coupé par de nombreux canaux dont les principaux sont le canal nouveau de Bahama, qui va dans le nord et est borné d'un côté par la côte E. de la Floride et de l'autre par le petit et le grand banc de Bahama; entre ces deux bancs se trouve la grande île de Bahama. Le canal neuf de la Providence vient de l'Océan Atlantique et court d'un côté de l'E. à l'O. en séparant le grand banc du petit, puis, bifurquant, il remonte dans le S. E. et vient former le canal de la Providence. Le vieux canal de Bahama longe la côte N. E. de l'île de Cuba et est bordé de l'autre côté par le grand banc; à son extrémité se trouve le banc de sable nommé *Placer de los roques* qui forme à son extrémité E. le canal de Santaren. Des îles plus ou moins grandes, des cayes couvrent cette vaste étendue de mer, parcourue cependant par des navires de commerce qui bravent de véritables dangers pour raccourcir leur route de quelques lieues.

Un peu contrariés par les vents, nous franchîmes cependant en quatre jours ce canal qui n'a pas moins de cinq de-

grés de latitude en longueur. Du reste, les deux bombardes le *Cyclope* et le *Vulcain* sont, ainsi que tous les navires destinés à ce service, de très-mauvais marcheurs, leur construction exigeant de certaines conditions incompatibles avec une marche supérieure.

On concevra facilement qu'il a été impossible de donner à des navires qui portent sur leur pont un poids énorme (deux mortiers servant à lancer des bombes de 12 pouces), les formes fines et gracieuses qui ont été reconnues les meilleures pour aider à la marche des navires. Destinés à recevoir des commotions terribles par le recul des mortiers portant d'aplomb, on a été obligé de les construire d'une manière analogue à leur service, à force de bois; aussi, à la vue, rien n'est moins gracieux qu'une bombarde. Ces navires possèdent cependant d'appréciables qualités, ils se comportent parfaitement dans les grosses mers, toutefois il leur serait dangereux d'être affalés près d'une côte par un gros temps, car ils ne possèdent pas la qualité des navires aux formes fines et délicates, celle de pouvoir aller au plus près du vent.

Quoi qu'il en soit, nous avancions dans notre navigation; cependant un peu avant d'arriver aux Bermudes, nous fûmes un peu contrariés par les vents; pendant cinq jours nous fîmes peu de chemin, mais les vents d'O., de S. O et de N. O. reprirent leur empire et nous fîmes de bonnes journées.

Peu avant notre arrivée à la Havane une nouvelle désastreuse y était arrivée, l'*Herminie*, cette belle frégate commandée par le commandant Bazoche, avait fait naufrage sur des rochers sous l'eau qui se trouvent au S. de ces îles

et qui sont assez mal indiqués sur les cartes. Ce malheureux événement est attribué à ce que les montres ayant cessé d'aller avec la régularité si nécessaire pour la navigation, on n'avait pu rectifier la position de la frégate que par l'estime, toujours fautive dans ces mers où les courants ont toujours tant d'empire; dans ce grand désastre il resta au moins une consolation, personne ne périt, c'est à trois heures de l'après midi qu'arriva l'événement, la mer était belle, le temps calme, la terre à peu de distance, on eut le temps de mettre les canots à la mer et de sauver tout l'équipage; par la position de la frégate qui commença à entrer dans l'eau par l'arrière, les officiers et le commandant perdirent tous leurs effets, mais les matelots purent sauver leurs sacs. Aussitôt que la nouvelle arriva à la Havane, le prince de Joinville expédia sur-le-champ le brig le *Dunois* pour aller aux Bermudes voir ce que l'on pourrait faire en faveur des naufragés, mais déjà des mesures avaient été prises pour transporter tout l'équipage à la Martinique, où une partie arriva la veille du tremblement de terre; on avait disposé pour les recevoir une caserne qui, parmi les monuments du Fort-Royal fut celui qui souffrit le plus; heureusement les matelots n'étaient pas encore descendus à terre et ils échappèrent ainsi une seconde fois à la mort.

J'aurais bien désiré voir le lieu du sinistre, mais pour nous rendre dans la Méditerrannée, les bombardes devant rallier le port de Toulon, notre route nous conduisait à passer au S. des Bermudes et le vent nous obligea à nous en tenir à grande distance.

Après avoir fait une longue traversée sur une frégate, je

me trouvais un peu à l'étroit sur un petit navire; les premiers jours, cela me semblait peu commode, mais peu à peu je m'y habituai, d'ailleurs, le navire était tenu avec un ordre admirable; le commandant Olivier, parfaitement secondé par son lieutenant M. de Maisonneuve, avait tenu à honneur que sa bombarde (contre l'usage de ce genre de navire qui est destiné à être armé pour un temps toujours très-court), se fit remarquer par sa propreté, sa bonne tenue et son air militaire. M de Charitte, enseigne de vaisseau, MM. Talma et Roger de Villers, élèves de première classe, composaient l'état-major et secondaient avec empressement ce louable zèle; le service se faisait facilement, et de tous les navires sur lesquels j'ai été embarqué, le *Cyclope* est certainement un de ceux qui a le plus attiré mon attention par sa belle tenue.

Notre traversée de l'Atlantique fut une des plus belles que l'on puisse faire, excepté quelques jours où, comme je l'ai déjà dit, nous fûmes contrariés avant d'arriver à la hauteur des Bermudes, les vents d'O. ne cessèrent de nous favoriser jusqu'à la hauteur des Açores; quelquefois, il est vrai, la brise nous obligeait à nous débarrasser de nos petites voiles supérieures, nous nous vîmes même souvent dans le cas de prendre deux et trois ris dans les huniers, mais néanmoins nous avancions toujours.

Nous reconnûmes l'île de Sainte-Marie, la plus E. des Açores, nos montres étaient toutes arrêtées, nous naviguions au moyen de l'estime, et malgré ce moyen imparfait, après une aussi longue traversée, l'erreur ne fut que de trois à quatre milles, la reconnaissance de ce point déterminant parfaitement notre position; le commandant fit

mettre le cap sur Cadiz où il avait dessein de relâcher pour prendre l'entrée qui ne se refuse jamais aux navires partis de la Havane depuis le mois de novembre jusqu'au mois de juin, mais le vent de S. O. en décida autrement.

Le jour ou nous revîmes pour la première fois la terre d'Europe, un coup de vent de S. O. assez violent se fit sentir, le commandant se détermina, à mon grand regret, à renoncer à sa relâche de Cadiz et à profiter de cette bonne chance pour passer le détroit de Gibraltar.

A onze heures du matin nous eûmes connaissance de la terre. Trente-sept jours s'étaient déjà écoulés depuis que nous étions partis de la Havane, et notre traversée ne nous avait pas semblé trop longue, eu égard aux qualités peu favorables de marche de notre *Cyclope*.

Vers les quatre heures de l'après midi nous entrions dans le détroit de Gibraltar, c'était pour moi une si vieille connaissance, je l'avais passé si souvent qu'il me semblait être arrivé au terme de mon voyage, le vent d'ailleurs fraîchissait de plus en plus, le courant qui porte avec tant de force dans la Méditerranée nous aidait à proportion, et en peu de temps nous vîmes fuir à nos yeux le rocher perpendiculaire au pied duquel on a bâti la ville et les forts de Gibraltar; les rochers percés, dont chaque ouverture donne passage à une bouche à feu, les batteries rasantes disparurent promptement et nous vîmes le flanc de l'est qui tombe droit sans aucune anfractuosité et paraît comme une gigantesque muraille; le mont aux Singes, cette vertèbre de l'Atlas, qui plonge dans la mer, resta plus longtemps visible pour nous à cause de son élévation.

Le lendemain nous nous trouvâmes au milieu d'une mer

énorme et couverte d'une blanche écume, nous avions le coup de vent dans toute sa force, mais fort heureusement nous le recevions par l'arrière, et son impulsion ne servait qu'à accélérer notre marche; à midi nous avions fait, depuis la veille à la même heure, près de quatre-vingts lieues; nous apercevions déjà les hautes montagnes de la Sierra-Nevada, dont les cimes, blanches de neige, dominent Grenade, et dont les contreforts qui viennent jusqu'à la mer, forment le cap de Gate.

Depuis le cap de Gate, jusqu'à l'attérissage des côtes de France, nous ne fûmes pas aussi heureux; des calmes fréquents retardèrent notre voyage, et nous pûmes voir les côtes d'Espagne que nous contournions; le 24 mars vers le soir, nous eûmes cependant le plaisir d'apercevoir le Canigou, cette haute montagne qui domine les Pyrénées orientales; le terme de notre voyage approchait, je croyais pouvoir le lendemain même, fouler la terre de France, il n'en fut pas ainsi; pendant toute la nuit nous demeurâmes en bonne route, le matin nous apercevions le cap Sicié et le cap Cépé, qui forment l'entrée de la rade de Toulon, lorsque le calme survint malheureusement et nous tint, la journée entière, condamnés au suplice de Tantale; et comme s'il avait fallu que notre position fût rendue plus piquante, deux navires à vapeur passèrent à nos côtés; l'un appartenait à la correspondance d'Afrique, l'autre au commerce et faisait le trajet de Naples; il était dur d'être immobiles et d'attendre un vent qui pouvait nous être contraire, tandis que d'autres navires allaient régulièrement et sans obstacle à leurs destinations.

Le lendemain matin 26 mars, le ciel se montra favorable,

un commencement de mistral nous entra en rade de Toulon.

A peine l'ancre fut-elle au fond, que l'on vint de plusieurs navires, féliciter le commandant Olivier sur sa promotion (il venait d'être nommé capitaine de vaisseau), le premier canot qui poussa du bord fut celui du commandant, il allait faire la déclaration à la santé, je ne croyais pas que nous fussions assez heureux pour être admis en libre pratique sans être soumis auparavant à une quarantaine; mais tous les bonheurs nous arrivaient à la fois, en rentrant dans notre patrie, et ce fut avec une indicible joie, qu'après les questions de pure formalité, je vis ouvrir la grille fatale, et que l'on nous annonça que nous étions admis sans quarantaine; je me précipitai dans la ville, heureux de pouvoir fouler un instant plus tôt une terre française.



NOTES ET DOCUMENTS

SUR

L'EXPÉDITION FRANÇAISE AU MEXIQUE,

PAR M. E. MAISSIN,

LIEUTENANT DE VAISSEAU, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
AIDE-DE-CAMP DE L'AMIRAL BAUDIN.

Suivis d'un

APERÇU GÉNÉRAL SUR L'ÉTAT ACTUEL DU TEXAS.

NOTE I.

ATTITUDE DU GOUVERNEMENT MEXICAIN

APRÈS LE COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS.

Anton-Lizardo, 26 décembre 1838.

Le gouvernement mexicain ne s'est pas laissé abattre par les défaites que viennent d'essuyer les armes de la république. A la prise de la forteresse d'Ulùa, il a répondu d'abord par la déclaration de guerre à la France, puis par le décret d'expulsion; au désarmement de la Vera-Cruz, il a répondu en criant : Victoire!

Quel est donc l'esprit de ce gouvernement, et comment pense-t-il se tirer plus tard des difficultés qui l'entourent et qu'il grossit encore, à ce qu'il semble, en éloignant les chances de paix avec la France? Que peut-il obtenir par la guerre? Il n'a plus d'argent et le trésor épuisé tend inutilement la main aux douaniers qui n'ont rien à donner. L'administration est désorganisée; le commerce nul; enfin la guerre civile se promène dans toutes les provinces du nord sous le drapeau des fédéralistes; il y a une semaine seulement que ce fédéralisme s'est établi aux affaires, a soulevé Mexico pendant trois jours, et a failli l'emporter décidément sur le centralisme.

Malgré toutes ces difficultés, le gouvernement est le plus ardent à prêcher la guerre; il faut bien qu'il y trouve son intérêt en quelques points, car, tout aveugle qu'on puisse le supposer, encore faut-il faire à son intelligence la part de l'instinct de conservation.

La plus forte de toutes les raisons qui le poussent ainsi à prêcher la guerre, c'est peut-être qu'il se sent impuissant à faire la paix.

Seul, il ne peut la conclure ; il lui faut, suivant la constitution, l'approbation du congrès.

Or, ce congrès est dirigé par un parti qui veut la guerre. Ce parti est celui auquel on a donné le nom de *clerico-espagnol ;* il est bon d'en dire quelques mots.

Le Mexique a gémi longtemps sous un épouvantable système colonial qui tenait les colons eux-mêmes dans un isolement complet du reste du monde. Les Espagnols de pur sang et les prêtres, seuls, possédaient les richesses et jouissaient d'immenses priviléges.

Les révoltes de 1810 et de 1821 éclatèrent en haine du joug que ces classes privilégiées faisaient peser sur les Créoles et sur les Indiens : la première de ces révoltes échoua ; elle était guidée par le bas clergé ; la seconde réussit ; elle fut faite par la partie de l'armée qui était *créole.* Ces révoltes n'eurent pas, comme on l'a cru, pour seule cause, l'amour de *la liberté*, dans le sens que nous attachons à ce mot : car *la liberté* n'était pas connue au Mexique quand cette colonie se déclara indépendante de la métropole.

Les hauts dignitaires de l'Eglise furent chassés, les Espagnols quittèrent aussi la place en grand nombre ; l'armée régna.

Mais comme après tout, les mœurs n'avaient point changé, comme les préjugés, l'ignorance et la superstition n'avaient pas disparu, comme la propriété ne s'était pas divisée, comme tous les Espagnols n'étaient pas partis, et que le nouveau clergé n'avait ni moins d'ambition que l'ancien, ni moins de puissance sur l'esprit du peuple, il s'est formé des restes ou des successeurs de ces castes privilégiées, un parti qui, ayant pour lui les richesses et l'influence religieuse, est, par le fait, le plus puissant de ceux qui se partagent le Mexique.

Ce parti, il est vrai, a dû céder souvent à la force brutale des baïonnettes ; mais il dirige presque toujours les mouvements militaires par lesquels tout changement se décide ; il s'arrange pour en profiter : il achète les chefs heureux, et ces chefs sont la plupart du temps disposés à se vendre. Il s'est réfugié dans toutes les branches du gouvernement où l'action militaire ne se fait pas sentir.

Après avoir accepté la constitution fédérale et passablement libérale, votée par entraînement après la chute d'Iturbide, le parti clerico-

espagnol a préparé lentement les voies pour reculer. Il s'est assuré de Santa-Anna et de quelques autres : par leurs soins il a obtenu la constitution actuelle qui a fait succéder le centralisme au fédéralisme. Ça été un pas en arrière. Il prépare d'autres changements et ramène à son insu le Mexique vers la monarchie.

On sait aujourd'hui que c'est à ce parti surtout qu'il faut attribuer les différends survenus entre la France et le Mexique. Ce parti a poussé à la guerre contre nous, parce qu'il y a entrevu un moyen d'arriver à son but. Depuis l'expédition d'Alger, on nous croit assez disposés aux lointaines expéditions et aux conquêtes ; on ne sait pas qu'Alger même nous a dégoûtés de ce métier de dupes : on le sait moins au Mexique qu'ailleurs. Le parti prêtre pensait qu'à force d'injustices, d'insultes et d'outrages, il amènerait la France à entreprendre la conquête de la république mexicaine; qu'on pourrait établir alors une monarchie. La France convenait mieux que toute autre nation pour accomplir ce vaste dessein. Elle a l'humeur belliqueuse, elle est impatiente des injures, dût-elle perdre à les venger; enfin, la France placerait sur le trône du Mexique un prince de la maison de Bourbon, maison qui a conservé tout son prestige sur les races espagnoles qu'elle gouverne depuis si longtemps.

L'église verrait refleurir le catholicisme et conserverait son influence religieuse ; la grande propriété et les vieux Espagnols formeraient une aristocratie avec les priviléges ordinaires. Tels étaient, tels sont encore les rêves de ce parti prêtre dont M. Lucas Alaman est, dit-on, l'âme, et dont on accuse le ministre Cuevas d'être un des soutiens.

Supposons cependant que le congrès donne son approbation, le cabinet de Mexico aurait d'autres obstacles à combattre pour conclure la paix. Il y a tant d'intérêts à qui l'état de guerre est favorable.

Ce sont les riches commerçants qui ne voient pas sans joie qu'ils pourront vendre sans concurrence leurs fonds de magasins et qui trouvent dans une contrebande difficile, mais qu'il est impossible d'empêcher tout-à-fait, des occasions de profits énormes.

Ce sont des fournisseurs qui extorquent au gouvernement ses dernières ressources et qui font de gros gains.

Ce sont des officiers de l'armée qui, dans cet état de guerre (lequel

ne comporte pas beaucoup de périls personnels), voient l'occasion d'obtenir des emplois et de l'avancement.

Supposons encore tous ces obstacles surmontés, il resterait la voix publique : en faisant la paix aujourd'hui, le gouvernement déconsidéré, tomberait demain. La nation égarée, enivrée par son orgueil et son entêtement, qui sont les défauts des qualités de la race espagnole, ne veut pas la paix. Elle ne se sent pas d'aise de fixer l'attention des deux mondes en résistant à une des puissances les plus considérables de l'Europe. La vanité passe avant les intérêts matériels. On est misérable, qu'importe? on est habitué à la misère et l'on crévera d'orgueil et de faim sous un manteau troué.

Le gouvernement actuel du Mexique fait donc la guerre parce qu'il se sent impuissant à faire la paix.

Il sait d'ailleurs qu'il ne doit pas craindre une invasion pour le moment : si cette invasion vient plus tard, eh bien! on verra. De deux maux, il faut choisir non le moindre, mais le plus éloigné.

Le cabinet de Mexico trouve aussi dans cette guerre et dans la manière dont elle est accueillie par l'opinion publique, une justification de sa conduite envers la France. Il devrait s'attendre à ce que la nation finirait par lui reprocher amèrement cette conduite imprévoyante quand seraient arrivés les résultats déplorables qu'elle a produits. Mais puisque l'orgueil mexicain préfère la triste condition où le réduisent ces résultats, à une reconnaissance raisonnable et à une réparation juste de ses torts, alors, ma foi, vive la guerre!

Enfin, et ce n'est pas là un des moins bons côtés de l'état de guerre pour le gouvernement, il y trouve l'occasion de prêcher l'union et de ramener à lui des opinions incertaines : il en profite pour déconsidérer le parti fédéraliste, l'accusant de fomenter la guerre civile au moment où la défense du sol de la patrie doit rallier tous les Mexicains dans un sentiment commun.

Pour l'avenir, il s'en remet au destin : peut-être qu'il n'a pas de projets bien arrêtés : il sait bien que tout cela ne peut durer, et peut-être espère-t-il lasser la France? L'assentiment général, l'enivrement des masses, l'abnégation avec laquelle on se dévoue à la misère, tout cela lui donne en effet une grande force contre nous.

En attendant que l'avenir amène avec soi la solution inévitable qu'ont toutes choses en ce monde, voici comment cela va : on crie *guerre* par toute la république : les journaux sont pleins de menaces et d'injures ; on fait partout de longs et pompeux discours. Les généraux *in partibus* d'une armée qui ne compte pas beaucoup de soldats, les gouverneurs de province, les juges et les évêques eux-mêmes se disputent les grands mots. Les expressions si espagnoles et qui peignent si bien le pays et les gens, *decoro nacional*, font fortune : la foule applaudit, et au milieu de cet enivrement général il n'y a pas à espérer que la voix de la raison puisse se faire entendre pour le moment.

NOTE II.

LES ANGLAIS.

Anton-Lizardo, 15 janvier 1839.

C'est le 17 décembre qu'a été apportée, par la frégate le *Madagascar*, la première nouvelle du retour prochain à Mexico, du ministre plénipotentiaire de S. M. B., M. Pakenham, qui a déjà fait un long séjour au Mexique.

Le 22 décembre, M. Pakenham est arrivé sur la frégate la *Pique*. Dès le lendemain de son arrivée, il est venu à Anton-Lizardo, rendre visite à l'amiral. Deux jours après, l'amiral lui a rendu cette visite à Sacrificios. Tout s'est passé dans les meilleurs termes et on s'est fait les saluts d'usage.

Après ces premières entrevues, on a cru savoir que M. Pakenham avait proposé à l'amiral ses bons offices auprès du gouvernement mexicain, afin de faciliter la reprise des négociations, et que cette offre, faite d'ailleurs avec beaucoup de précautions et une grande réserve de paroles, avaient été acceptée.

Les choses en étaient là, quand tout à coup, le 28, c'est-à-dire six jours après la venue de M. Pakenham, nous avons vu arriver une force navale anglaise assez considérable, puisqu'elle se composait de 2 vaisseaux de 74, de 5 corvettes et 2 brigs, ce qui, avec les 2 frégates déjà présentes, formait une escadre de 11 navires de guerre.

Cette escadre était celle qui forme la station des Indes occidentales et que l'amiral sir Charles Paget, resté fort malade à la Jamaïque, envoyait sous les ordres du commodore Douglas, pour......

C'est ici la question ; pourquoi ?

Que voulait dire ce développement de forces maritimes ? Etait-ce donc pour appuyer la mission de l'envoyé anglais, mission qui se présentait jusqu'ici sous une forme si réservée et si bienveillante ?

Sans doute on ne pouvait pas supposer qu'il y eût rien d'hostile dans cette démonstration, ni qu'à propos du Mexique, la Grande-Bretagne vînt déclarer la guerre à la France, et la commencer par une bataille navale dans les eaux de la Vera-Cruz.

Le cabinet anglais avait bien dû penser que, s'il n'était pas décidé à en venir aux dernières extrémités, une pareille démonstration de forces de sa part, au lieu de faciliter les négociations et l'acceptation des bons offices de l'Angleterre, ne serait qu'une difficulté de plus.

Quel avait donc été son but ?

Ne s'était-il décidé à cet envoi de forces que pour contenter le commerce anglais, et cette opinion criarde qui n'est jamais très-profonde à l'endroit de la réflexion ?

Ou bien encore y avait-il quelque fondement dans les bruits qui ont couru et qui racontaient que les Anglais s'étaient montrés fort belliqueux pendant la traversée ; qu'à leur arrivée devant la Vera-Cruz, ils avaient été fort déconcertés en voyant le pavillon français flotter sur Ulùa ; qu'ils avaient espéré arriver assez à temps pour que rien ne fût fait encore ; que si tel eût été le cas, le Mexique, demandant leur intervention, leur aurait confié la forteresse en dépôt ; qu'ensuite......

Mais tout cela n'est peut-être point vrai ?

Qu'y avait-il? personne ne le savait. — On a dit même, et j'ai quelques raisons de le croire, que l'amiral lui-même n'avait pas été prévenu et qu'il avait été surpris, comme tout le monde, par cette soudaine apparition.

Ce qu'il y a de certain, c'est que devant cette escadre plus forte que la nôtre, les offres de M. Pakenham, toutes bienveillantes et loyales qu'elles se montraient, étaient devenues inacceptables.

Aussi l'amiral ne tarda pas à signifier à l'envoyé anglais : *Qu'il ne pouvait l'autoriser à porter la parole en son nom auprès du gouvernement de Mexico, avant que les deux escadres ne fussent sur un pied parfait d'é-*

galité, et qu'il eût par conséquent à faire éloigner les deux vaisseaux de ligne qui rendaient son escadre supérieure à la nôtre.

Il y a trois jours, les deux vaisseaux, l'*Edimburgh* et le *Cornwallis* sont partis. Il s'est trouvé alors que la venue de l'escadre anglaise a produit un effet tout opposé à celui qu'on avait pu supposer d'abord. Par le pas rétrograde des Anglais, on a dit plus que tous les discours et que toutes les protestations. Il est demeuré évident que l'Angleterre, soit bonne volonté, soit nécessité, n'aura pas d'autre rôle qu'une médiation officieuse. Sans connaître ce qui s'est passé de plus intime entre l'amiral et l'envoyé anglais, ce qui précède indique assez sous quelles conditions l'amiral a accepté les offres de service de M. Pakenham.

Voici un fait qui vient de se passer et qui n'est pas moins significatif.

Nous sommes mouillés avec une partie de l'escadre sur la rade d'Anton Lizardo. Il y a près de nous, sur cette rade, trois corvettes anglaises ; les autres navires du commodore Douglas sont avec lui à Sacrificios.

Malgré l'état de guerre, l'amiral a permis aux navires étrangers de communiquer avec la côte, et de s'y pourvoir d'eau et de vivres frais. Les Anglais des corvettes envoient chaque matin des canots prendre ces provisions à la plage d'Anton-Lizardo, où il se forme un marché pendant quelques heures.

Cette tolérance les avait mis en goût, et ils ont essayé d'aller plus loin. Hier matin, par un beau temps et une mer calme, on a remarqué du bord du brig le *Voltigeur*, un canot de physionomie suspecte, se dirigeant au large, en compagnie d'un canot anglais. Le capitaine du *Voltigeur* a envoyé courir après : le *midshipam* de l'embarcation anglaise se voyant poursuivi, a cru éviter toute explication en transportant le pavillon anglais de son canot sur celui des Mexicains (tels étaient ceux qui l'accompagnaient). On n'en a pas tenu compte et le tout a été amené à bord de la *Néréide*.

Ici, ordre a été donné à l'imprudent *midshipman* d'enlever le pavillon dont il venait de couvrir si maladroitement une propriété ennemie ; les Mexicains ont été retenus à bord avec leur bateau, qui du reste, n'est qu'un misérable bateau de pêche, et le midshipman anglais a été

renvoyé, avec apostille, à la corvette la *Modeste*, à laquelle il appartient.

Bientôt après, l'amiral a expédié au commodore Douglas, une note pour l'informer de ce qui venait de se passer et lui signifier : *qu'il ne peut autoriser qui que ce soit, à couvrir d'un pavillon étranger des propriétés ou des individus appartenant à une nation en guerre avec la France.*

Ce matin, le commodore a répondu : *qu'il partage entièrement la manière de voir de l'amiral; qu'il blâme l'inconvenance de la conduite du midshipman, et qu'il donne des ordres pour que rien de semblable ne se renouvelle à l'avenir.*

Voici donc la médiation anglaise sur un bon pied : je suis certain qu'elle y restera, et qu'il y a quelqu'un ici qui ne la laissera jamais sortir des termes d'une parfaite convenance.

Certes, on aurait pu rejeter tout-à-fait les offres de M. Pakenham, comme on avait refusé, avant l'expédition, les propositions de la Grande-Bretagne. Mais les circonstances ont bien changé. Avant les premières opérations de la guerre, les Mexicains avaient fait d'une médiation étrangère, leur cheval de bataille. L'arbitrage du roi de Prusse, qui avait été le résultat de leurs différends avec les Etats-Unis, les avaient mis en goût, et c'est sous cette même forme d'arbitrage qu'ils présentaient leur proposition de médiation étrangère. Or, à cette époque, la France ne pouvait admettre de tiers dans sa discussion avec le Mexique. Cette condescendance de sa part pouvait paraître ou un acte de faiblesse et d'impuissance, ou bien une reconnaissance tacite qu'elle n'était pas assurée de la justice de ses réclamations.

Tandis qu'aujourd'hui, après que nous en sommes venus aux coups, après que nous avons donné une preuve de force; quand Saint-Jean d'Ulùa est à nous, que la Vera-Cruz est désarmée et sans défense, et que nous avons un pied dans le Mexique; aujourd'hui que nous avons maintenu et consacré notre droit de venger les insultes faites à nos compatriotes et d'en exiger par la force la réparation que nous n'avons pu obtenir par la persuasion;

Quand nous avons en main des gages qui permettent de ne plus se

départir des demandes pécuniaires faites pour réparations des injustices et des violences commises envers les Français ;

Quand la puissance dont nous acceptons les bons offices vient, non plus s'établir entre le Mexique et nous, ce qui est inadmissible, mais seulement essayer de renouer les négociations en portant les paroles de l'un à l'autre ;

Alors la position n'est plus la même. Repousser cette voix conciliatrice ce serait montrer dans la victoire la susceptibilité qui est permise, peut-être, à une nation faible, mais qui serait ridicule de la part de la France. Ce serait sortir de cette voie de modération et de générosité, suivie jusqu'à présent avec tant de constance. Ce serait enfin repousser le seul moyen qui reste peut-être d'arriver au dénouement sans en venir à des extrémités qui devraient entraîner la France dans les frais d'une grande expédition militaire.

NOTE III.

LES FÉDÉRALISTES.

Anton-Lizardo, 20 janvier.

Le Mexique est gouverné par deux puissances, ou comme l'ont dit énergiquement les Texiens dans leur déclaration d'indépendance, il gémit sous le joug combiné *of the sword and priesthood*, de l'armée et de l'église, ou plus fidèlement du *sabre* et du *froc*.

Le parti de l'église, renforcé des anciens Espagnols, et à qui on a donné le nom de parti *clérico-espagnol*, a de l'unité dans ses desseins et un but bien connu. Il vise à l'établissement d'une monarchie plus ou moins constitutionnelle, plutôt moins que plus. Il y va par tous les moyens.

Le parti militaire est toujours divisé entre plusieurs chefs et suit des routes différentes. Depuis la proclamation de la constitution centrale, il a deux bannières : l'une est celle de la constitution actuelle; l'autre celle de la constitution antérieure ou fédérale. Derrière la première sont réunis tous ceux qui ont part au pouvoir ou qui espèrent y arriver. Ils sont plus ou moins vendus au parti prêtre qui soutient la constitution actuelle, faute de mieux.

Sous l'autre bannière sont venus se placer tous les mécontents et, aussi, quelques esprits plus avancés qui espèrent régénérer la nation et faire progresser les idées. Ils proclament des principes fort libéraux, redemandent la fédération des divers Etats et leur indépendance relative, tel que cela était établi sous le régime de la constitution de 1824, en y ajoutant certaines améliorations dictées par les progrès de la civilisation, telle que la liberté des cultes, etc., etc.

Ce parti a de grandes ramifications dans la république. Il y a quelques mois, des hommes qui ne paraissent manquer ni d'énergie, ni de talent, ont levé dans les provinces du nord, et au nom du fédéralisme, un étendard de révolte sous lequel sont venus se ranger des forces assez considérables pour menacer le gouvernement.

Le centre de ce mouvement insurrectionnel est dans la province de Tamaulipas, qui s'étend sur les bords du golfe du Mexique, depuis la Vera-Cruz jusqu'au Texas. Déjà Matamoros et Tampico, les deux ports les plus considérables de cette côte, sont au pouvoir des insurgés. Cette circonstance n'est pas sans importance, parce que la douane de ces ports a procuré aux chefs fédéralistes quelques ressources pécuniaires et leur a donné de nouvelles forces.

L'armée est dirigée par plusieurs chefs; les deux principaux sont les généraux Urrea et Mejia. Ce dernier dont on vante l'énergie et les talents, était à la Nouvelle-Orléans quand on y connut l'arrivée de l'expédition française. Il vint aussitôt devant la Vera-Cruz sur une corvette des Etats-Unis et demanda au général Rincon de l'employer dans la défense de la place, ne se montrant pas moins animé contre les Français que tous les autres Mexicains.

Le sentiment de résistance à l'invasion française existait aussi bien alors chez les fédéralistes que dans le reste de la nation. Au moment de notre arrivée sur la côte, le général Urrea qui commandait en chef les forces des insurgés, lançait à ses troupes (18 novembre) une proclamation non moins hostile contre nous, que toutes celles dont la république a été inondée depuis.

Ces deux généraux se sont réunis et commandent en commun, bien que la première place soit réservée à Urrea. Sous leur direction agissent d'autres chefs tels que Canalizo, Lemus, etc.

La cause fédéraliste a aussi ses partisans à Mexico, et quoique ces partisans ne guerroient pas, ils n'en sont pas moins dangereux pour le gouvernement. Ils écrivent dans les journaux, travaillent l'opinion, et sont là, toujours disposés à guider des émeutes populaires et à faire triompher leur cause au centre même de la république. C'est à eux qu'il faut attribuer le mouvement du 13 décembre, à la suite duquel le président Bustamante a dû nommer un ministère fédéraliste et crier,

de son balcon : *Vive la fédération*. Pedraza était le chef de ce ministère que les intrigues du parti prêtre ont renversé au bout de trois jours. Le gouvernement a repris son cours habituel : le président en a été quitte pour renier dans le *Diario* son *vive la fédération*. Un des organes les plus connus de cette portion du parti fédéraliste est un ancien médecin nommé Gomez Farias, homme de talent, défenseur constant des idées libérales les plus avancées; il est fort estimé. Il était en prison depuis quelque temps, quand, au 13 décembre, il a été délivré par le mouvement en faveur de son parti. Depuis, il est resté libre, mais on le surveille. Il combat dans les journaux, surtout dans le *Restaurador;* il y fait bonne guerre contre le système adopté par le gouvernement dans la question française que lui seul a toujours envisagée sous son point de vue réel.

Les fédéralistes, après s'être montrés d'abord aussi animés contre les Français que les autres Mexicains, sont maintenant plus réservés. Ont-ils reconnu que la France n'a point de projets de conquête et que ses réclamations sont justes? Ou bien espèrent-ils seulement trouver en nous un appui assez puissant pour faire triompher leur cause?

Après la prise d'Ulùa et le désarmement de la Vera-Cruz, l'amiral a envoyé des croiseurs devant Tampico et Matamoros. Ces croiseurs avaient pour instructions d'accueillir avec bienveillance les ouvertures que pourraient faire les chefs fédéralistes, et de bien leur faire comprendre que la France ne veut en aucune manière attenter à l'indépendance, ni à l'intégrité du territoire du Mexique, et qu'il ne faut attribuer la lutte actuelle qu'à la mauvaise foi et à l'ineptie du cabinet centraliste.

Les chefs fédéralistes sont entrés avec empressement en relation avec l'amiral; une correspondance s'est établie sur un pied fort bienveillant de part et d'autre.

Des fragments de cette correspondance publiés dans les journaux du Mexique et répétés par ceux des Etats-Unis, ont fait connaître la ligne de conduite que l'amiral a déclaré qu'il suivait à l'égard des fédéralistes.

« Dans les guerres civiles, écrit l'amiral, dans une de ses lettres au « général Urrea, nulle intervention, nul secours de l'étranger ne doi-

« vent être admis, parce que les querelles politiques des citoyens d'un
« même Etat doivent se décider entre eux.

« Je ne viens donc pas offrir à la cause du fédéralisme un secours qui
« pourrait la rendre moins populaire le jour où sa bannière se montre-
« rait unie à une bannière étrangère. Si, comme je me plais à le croire,
« cette cause est la cause nationale au Mexique, elle triomphera et ne
« devra son triomphe qu'à elle-même. »

Il semble qu'il serait d'autant plus impolitique de faire cause commune avec le fédéralisme, qu'en outre de la défaveur qui jetterait sur cette cause l'appui que lui prêteraient nos armes, il pourrait en résulter pour nous des inconvénients bien graves.

En effet, aider une seule fois de nos moyens la cause des insurgés, n'est-ce pas prendre l'engagement de la soutenir jusqu'au bout, de la faire réussir et de ne plus traiter qu'avec un gouvernement fédéral? N'est-ce pas nous exposer à recevoir le contre-coup des échecs que cette cause pourra essuyer? N'est-ce pas compromettre l'avenir et remettre la paix à des temps bien éloignés peut-être?

Or et avant tout, les intérêts français.

En leur signifiant ainsi qu'il ne peut intervenir dans la querelle, ni joindre ses armes aux leurs, l'amiral a dit cependant aux fédéralistes que, puisqu'ils montrent de la bienveillance et de la justice pour ceux de nos compatriotes qui habitent les provinces prononcées, et qu'ils n'ont point mis à exécution le décret d'expulsion lancé contre eux par le gouvernement centraliste, de son côté, il s'abstiendra de commettre contre les prononcés, aucune hostilité. En un mot, il a posé en principe que la France ne fait pas la guerre aux Mexicains, mais seulement au gouvernement actuel, et qu'elle n'est point hostile à quiconque ne lui est point hostile à elle-même.

En conséquence, le blocus des ports appartenant aux prononcés, a été levé, et il paraît que cette décision recevra toute publicité quand les généraux fédéralistes auront déclaré que les navires français seront admis sur le même pied que les autres navires étrangers.

Cette suspension de blocus est très-favorable à la cause fédérale, parce que les douanes des ports, dont l'accès est permis, fourniront quelques ressources pécuniaires. Les prononcés s'en montrent recon-

naissants, et ils viennent de laisser sortir de la rivière de Tampico, le seul navire français qui fût entre leurs mains, la *Fanny* de Bordeaux, sequestré par ordre du gouvernement, lors de la déclaration du blocus.

Les fédéralistes auraient désiré, sans doute, un appel plus matériel que celui qui leur est ainsi accordé; ils ne paraissent même pas avoir perdu l'espoir de l'obtenir. Deux de leurs agents viennent de passer ici, porteurs de paroles auprès de l'amiral. L'un venait, dit-on, de Mexico, et a fait des propositions au nom des fédéralistes qui sont dans la capitale, à côté du pouvoir, et qui combattent par la plume et l'intrigue; l'autre est envoyé par les généraux Urrea et Mejia, et a parlé au nom de la portion militante du parti. Je crois qu'ils n'obtiendront rien, et que la ligne tracée dès le début des relations avec les fédéralistes, sera suivie de point en point.

Quelles sont les chances du parti fédéraliste? Quel est son avenir?

Les prédictions sont toujours assez hasardeuses, et il faut bien connaître l'histoire d'un pays, le caractère d'un peuple et les moindres détails de sa situation, pour s'aventurer à en faire.

Voici ce qui disent ceux qui paraissent les mieux instruits :

Le Mexique n'est pas assez avancé en idées politiques pour comprendre et apprécier les vues du parti fédéraliste. La portion de la population qui est disposée à se ranger dans ce parti, est peut-être la plus éclairée; mais ce n'est ni la plus nombreuse, ni la plus riche, ni la plus influente. Les fédéralistes ont contre eux l'église et la grande propriété; ils n'ont pas majorité numérique; enfin ils agissent dans un pays où l'on fait volontiers de beaux discours, où les grands mots ne coûtent rien, mais qui paraît trop vénal encore pour qu'un parti puisse y réussir sans argent. Or, ils sont sans argent. S'ils ont l'avenir pour eux, il ne semble donc pas que cet avenir soit prochain.

Si le gouvernement actuel pouvait tourner contre eux tous ses moyens, il en aurait sans doute raison et il ne devrait pas en concevoir une trop grande inquiétude; mais obligé de se tenir sur ses gardes du côté de la France, privé de ressources par le blocus, et n'ayant pour se soutenir que les aumônes du parti clérico-espagnol qui ne donne

qu'avec peine, ce gouvernement doit être fort inquiété par le parti des insurgés, surtout lorsqu'il voit que ses prédications sur l'union nécessaire dans le danger commun, ne produisent pas tout l'effet qu'il désire et ne ramènent pas tous les dissidents.

La difficulté que cette révolte suscite ainsi au gouvernement, nous est nécessairement favorable; c'est une chance de paix, et il faut la nourrir avec quelque soin. L'appui moral que nous prêtons aux insurgés paraît être tout juste ce qu'il faut pour atteindre ce but.

NOTE IV.

SANTA-ANNA.

Anton-Lizardo, 30 janvier.

Le héros du jour, Santa-Anna, est arrivé à ses fins, et le voici au pouvoir. Il a si bien su flatter la vanité mexicaine, par ses mensonges, qu'on a oublié la malencontreuse expéditon du Texas, et que la popularité est revenu vers lui. Le 21 de ce mois-ci, la chambre des députés a rendu un décret qui, en confiant à Bustamante le commandement de l'armée, appelle Santa-Anna à le remplacer pendant son absence, comme président intérimaire. Le 22, ce décret a été approuvé par le sénat.

Voici quelques aperçus biographiques sur le nouveau président :

Santa-Anna est un créole de la Vera-Cruz. Il commença à se faire connaître à l'époque de l'insurrection de 1821. Iturbide le prit en amitié, l'éleva en grade et lui donna le commandement de la ville de la Vera-Cruz. Santa-Anna fut cependant le premier qui leva, contre Iturbide, l'étendard de la révolte. Les autres actions de sa vie n'ont pas démenti ce premier pas. Animé d'une ambition ardente, sans conviction politique, toujours couvert du manteau d'un patriotisme hypocrite, Santa-Anna n'a cessé de se révolter contre le pouvoir, que quand il a pu le saisir lui-même. On s'accorde à le dépeindre comme sans probité, sans morale et n'ayant aucun talent supérieur. L'audace qu'il met à entreprendre toujours, sans s'inquiéter des moyens d'assurer le succès ; l'imprudence avec laquelle, quand il échoue, il travestit les faits pour les tourner à son avantage, la flexibilité de caractère qui lui a fait épouser successivement les divers partis, selon qu'il y a vu son intérêt, voilà

ce qui l'a mis en évidence et ce qui l'amène aujourd'hui au pouvoir.

Après avoir combattu d'abord sous la bannière populaire, c'est-à-dire sous celle dont les chefs prétendaient se révolter pour la cause du peuple et avoir ainsi causé mille embarras sous les présidences de *Guerrero* et de *Bustamante*, Santa-Anna comprit que, pour arriver à ses fins, il lui convenait de changer d'opinion. Le parti prêtre le gagna. L'opinion ne se gêne pas pour dire qu'il l'acheta. Sûr de l'appui de ce parti puissant, Santa-Anna, après avoir été si longtemps le soutien de la constitution fédérale et du peuple, devint le champion du centralisme, de l'aristocratie et du clergé. En 1834, après bien des intrigues et bien des efforts, il arriva au pouvoir; le premier acte de sa présidence, fut de dissoudre de force le congrès, et d'en appeler un autre, qui, sous son influence, fit succéder une constitution centrale à la constitution fédérale de 1824.

L'expédition du Texas, que Santa-Anna entreprit peu après qu'il fut arrivé à la présidence, et dont il espérait retirer beaucoup de popularité et beaucoup de gloire, eut un résultat bien différent et l'arrêta dans sa carrière politique. La place et le temps me manquent pour dire quelques mots de cette fameuse campagne dans laquelle il fit preuve de tant d'impéritie; où il fut cruel dans la bonne fortune, sans courage dans la mauvaise; où il se laissa surprendre en rase campagne et en plein jour, par un ennemi dont il connaissait la présence sur le terrain; et où, enfin, après avoir été battu à *San-Iacinto* par des forces moindres que les siennes de moitié, il fut fait prisonnier lui-même. C'était là, sans doute, un triste retour des choses d'ici-bas!

Après six mois d'une captivité pendant laquelle il n'avait sauvé sa vie que par toutes sortes de bassesses connues de tout le Mexique, et après avoir fait au Texas beaucoup de promesses qu'il n'a point tenues, il put recouvrer sa liberté. Il revint fort déconsidéré et n'eut pas de meilleur parti à prendre que de s'enfermer dans sa hacienda de *Manga de Clavo*. On s'accordait généralement à penser que sa disgrâce et l'oubli où on le laissait n'éteindraient pas son ambition et qu'il n'attendrait qu'un moment favorable pour reparaître sur la scène.

Il en était là de sa carrière politique quand les hostilités avec la France commencèrent par l'attaque d'Ulüa.

Le soir du 27 novembre, il arriva à la Vera-Cruz et offrit ses services au général Rincon, celui-ci l'envoya inspecter la forteresse dans la nuit qui suivit l'attaque, et s'assurer si, comme l'écrivait le général Gaona, il n'y avait plus moyen de s'y maintenir. Le rapport de Santa-Anna corrobora celui du général Gaona, et quoique les ouvrages de défense fussent encore entiers et que par conséquent, selon nos lois de guerre à nous, la place, bien que fort maltraitée, fût encore tenable, il conclut, comme Gaona, à la capitulation. Peut-être n'était-il pas fort tenté de prendre la charge de la forteresse après avoir vu les ravages qu'y avait faits notre artillerie. Le ton du rapport peut justifier cette supposition.

Quelques jours après la reddition de la forteresse, on apprit le rappel du général Rincon et la nomination de Santa-Anna pour lui succéder dans le commandement du département de la Vera-Cruz.

C'est ici, à mon sens, que commence la faute du cabinet de Mexico à l'endroit de Santa-Anna. Pourquoi le tirer du néant où il était réduit et remettre cet adversaire sur pied? Je n'ai pu me l'expliquer encore : à moins que le président n'ait eu la main forcée par le parti prêtre, ou bien qu'il n'ait pensé donner le coup de grâce au héros de San-Iacinto en lui confiant une mission où il y avait beaucoup de chances pour qu'il échouât encore comme il avait échoué au Texas.

Santa-Anna, en arrivant le 4 décembre à la Vera-Cruz, dont le commandement venait de lui être confié, fit savoir à l'amiral que le gouvernement ne ratifiait pas la convention conclue avec le général Rincon, pour la ville, et sans y mettre aucun des délais qui sont d'usage en pareille circonstance, il suspendit immédiatement les effets de cette convention.

Mais cette déloyauté n'était pas même de l'adresse. En rompant la convention, Santa-Anna commençait les hostilités, et pourtant il n'y était pas préparé. Les troupes qu'il attendait et que le général Arista lui amenait, ne devaient arriver que le lendemain. Il croyait donc être à l'abri de toute surprise et pouvoir endormir l'amiral français dans les temporisations d'une correspondance et d'un échange de lettres? Il faut le supposer.

On a su depuis que le dessein de Santa-Anna était d'évacuer la ville

dès que les troupes d'Arista seraient arrivées ; d'emmener ce qu'il pourrait de l'artillerie et des munitions et qu'alors, après avoir *conseillé* aux habitants de sortir, il voulait lâcher, sur les navires français qui sont dans le port, les canons des forts de la *Conception* et de *Santiago*. Après cet adieu, il aurait écrit à l'amiral une lettre d'insultes, il l'aurait provoqué à un débarquement, il aurait cherché à l'attirer en plaine et là, *il l'aurait reçu*, disait-il, *avec sa cavalerie*.

Qu'importait à Santa-Anna la ville de la Vera-Cruz? Peut-être n'était-il pas fâché de mettre les Français dans la nécessité de la détruire, afin d'en rejeter l'odieux sur eux.

Quoi qu'il en soit des projets de Santa-Anna, toujours est-il qu'il se montra tout aussi imprévoyant dans cette circonstance que dans presque toutes les autres de sa vie..... Il s'endormit.

Le 5, un peu avant la pointe du jour, les Français descendirent et désarmèrent la Vera-Cruz ; Santa-Anna n'échappa que par miracle à leurs recherches.

C'était certes là un échec pour Santa-Anna. Un général d'avant-garde qui vient déclarer la guerre à son ennemi sans être en force pour le recevoir, qui s'endort devant lui, pensant que cet ennemi attendra qu'il eût reçu des renforts avant de l'attaquer, enfin, un général qui néglige de se garder et est surpris au lit ; je ne sais plus ce que c'est qu'un échec, si cette mauvaise aventure de la vie de Santa-Anna ne porte pas ce nom.

Mais Santa-Anna est un homme de ressources. On sait ce qui s'est passé à la Vera-Cruz quand le désarmement fut achevé et le réembarquement effectué. Il n'y avait plus sur le môle que quelques marins et l'amiral qui n'avait voulu partir que le dernier. Depuis une heure et demie les Mexicains étaient cloués dans la caserne où ils avaient trouvé refuge, par la peur seulement, car depuis une heure et demie il n'y avait pas une âme devant eux qui les empêchât de sortir. Alors, Santa-Anna arriva à la tête de son monde, ayant repris courage en sortant de sa caserne, au milieu du silence de la Vera-Cruz ; il paraît à la porte du môle, faisant feu de tous ses fusils, tant par cette porte que par les créneaux de la muraille adjacente. Une volée de l'artillerie des chaloupes arrête son monde qui prend abri derrière les murs : bon

nombre est mis hors de combat : lui-même, bien que prudemment placé derrière l'un des montants de la porte, est grièvement blessé au bras et à la jambe.

Aussitôt les troupes mexicaines évacuent la ville et vont camper à une lieue en dehors des portes : la population de l'héroïque, mais aujourd'hui malheureuse Vera-Cruz, reçoit l'ordre de quitter ses foyers, pour qu'il n'y ait pas nécessité de les défendre, et d'aller mourir de faim et de misère où elle voudra. Mais le lendemain, Santa-Anna se ravise, il dicte un rapport où, défigurant tous les faits, il proclame sa prétendue victoire et se peint mourant pour la patrie qu'il a sauvée ; montons donc au capitole et rendons grâces aux dieux !

C'est alors qu'on a crié *victoire* par toute la république ; la vanité nationale y a trouvé si bien son compte qu'elle ne s'est pas montrée difficile sur les preuves. Le gouvernement mieux informé, s'est décidé à crier *victoire* comme tout le monde. Il y avait lieu d'espérer alors que Santa-Anna ne survivrait pas à ses blessures et l'on pouvait avoir le bénéfice de ses mensonges, sans avoir à subir longtemps l'embarras de sa personne.

Mais on s'est trompé, Santa-Anna n'est pas mort et son mensonge a porté ses fruits. Le héros de la Vera-Cruz et de San-Iacinto, s'appuyant d'un côté sur le parti prêtre, de l'autre sur sa jambe de bois, s'est frayé un chemin vers le pouvoir où il va s'installer : qui pourrait dire maintenant comment fera Bustamante pour reprendre la présidence, qu'il laisse entre les mains de son rival?

Quoi qu'il en soit, Santa-Anna devenu chef du gouvernement, poussé par le parti prêtre dont il est le drapeau, jouissant d'une popularité, sinon générale, au moins fort bruyante, a pris sans contredit une grande influence sur la marche des affaires, et c'est maintenant une question sérieuse que de savoir si les intérêts et les projets d'ambition de ce général trouveront encore leur compte à ce que la paix se fasse.

NOTE V.

REVUE DE JANVIER.

Anton-Lizardo, 2 février.

Voici les dates des faits les plus intéressants qui ont eu lieu dans le mois qui vient de s'écouler.

1er janvier. — Le président a prononcé un discours à l'ouverture de session du congrès. Ce discours, fort long et très-diffus, traite principalement de la guerre avec la France : les conférences du Jalapa y sont racontées en détail ; et à ce propos, les mots *honor*, *buenafé*, *nobleza*, *franca amistad*, ne sont pas épargnés. — La guerre que nous faisons au Mexique est appelée par le président *la plus scandaleuse des temps modernes*. Tout en voulant bien convenir que nous avons pris Ulùa, le chef de la nation proclame en plein congrès les mensonges du 5 décembre, et ne craint pas de répéter la calomnie du général Santa-Anna qui a dit que l'amiral, en attaquant la Vera-Cruz, avait violé l'armistice (*el compromiso que se hallaba pendiente*). — Le discours se termine par beaucoup de belles paroles pour les neutres et en particulier pour l'Angleterre, et par un appel à l'union contre l'invasion étrangère. — Le Mexique, dit le président, ne peut manquer d'exciter, par sa résistance, l'*admiration de l'univers*.

Cette idée anime beaucoup les Mexicains ; ils sont comme ces vaniteux qui feraient je ne sais quelles folies pour attirer l'attention des gens.

4 janvier. — On a fait à Mexico un magnifique service, et il y a eu de grandes fêtes, en commémoration d'*Augustin Iturbide*, de ce général

qui, après avoir soulevé l'armée et fait proclamer l'indépendance, s'est emparé du pouvoir, a été nommé empereur, s'est fait chasser au bout d'une année, et n'a reparu sur le territoire mexicain que pour se faire fusiller au premier village.

8 janvier. — Le ministre plénipotentiaire anglais, M. Pakenham, est parti pour Mexico.

Le même jour, le gouvernement mexicain a publié un décret par lequel il ferme au commerce les ports de la côte orientale, ports parmi lesquels figure en première ligne celui de la Vera-Cruz.

L'amiral avait jusqu'ici persisté dans sa disposition à faire de la Vera-Cruz un port neutre pendant la guerre. — La convention du 28 novembre, qu'il avait spontanément offerte au général Rincon, et qui avait été acceptée par celui-ci, consacrait cet arrangement, et après le désarmement de la Vera-Cruz, nécessité par la non-ratification de cette convention, l'amiral avait de nouveau proposé au général Santa-Anna d'assurer à la ville de la Vera-Cruz cette neutralité, et de la débloquer. Mais le Mexique préfère être bloqué; c'est là une affaire de goût sur laquelle on ne peut disputer, en sorte que devant le mauvais vouloir du cabinet mexicain, l'amiral a dû abandonner son projet.

11 janvier. — Les journaux depuis plusieurs jours s'occupent beaucoup de la correspondance qui s'est établie entre l'amiral et les chefs fédéralistes. — Le *Diario*, à ce propos, a trouvé le moyen de débiter beaucoup d'injures.

On envoie à Mexico le canon que nous avions amené sur le môle, le 5 décembre, et que nous avions pris dans une des redoutes qui flanquent la muraille de la ville. — C'est avec ce canon que le détachement conduit par Santa-Anna et ce général lui-même ont été si bien salués. On voulait d'abord faire passer cette pièce pour française. — Comme elle porte une marque espagnole, on y a renoncé, pour cause d'impossibilité; le mensonge s'est transformé: ledit canon a seulement été repris (*recobrado*) sur nous. — On lui destine une place au Musée.

Des lettres écrites du camp de *Los Positos* (où se sont remisées les troupes mexicaines depuis qu'elles ont dû abandonner la Vera-Cruz), donnent de fort tristes détails sur l'état des soldats qui y meu-

rent en grand nombre, faute de soins, de remèdes et de bonne nourriture.

12 janvier. — Départ des deux vaisseaux anglais l'*Edimburgh* et le *Cornwallis*.

14 janvier. — Le gouvernement tire parti, le mieux qu'il le peut, de l'état de guerre. Il prêche l'union. Il s'efforce de déconsidérer les fédéralistes en proclamant partout qu'ils font cause commune avec nous. Il prélève des impositions sous le nom de *dons volontaires*. Enfin, par une mesure récente, il trouve moyen de désarmer ceux qui lui sont suspects, sous le prétexte d'armer les défenseurs de la nation.

16 janvier. — Dans son rapport sur la journée du 5 décembre, le général Santa-Anna s'était attribué l'idée de mettre l'artillerie de la place hors de service, ce dont nous lui avions épargné la peine.

C'est sans doute pour donner quelque consistance à ce mensonge, dont les Mexicains, même les plus aveuglés, commencent à douter, que, par ordre du gouvernement, on travaille à faire sauter les épaulements des bastions de l'enceinte de la Vera-Cruz, du côté de la campagne. Ceux qui sont chargés de cette opération ne savent trop comment s'y prendre et ne l'ont pas beaucoup avancée. — Ils n'osent entrer dans les deux forts qui flanquent l'enceinte du côté de la mer; on leur en a signifié la défense et ils ne paraissent pas avoir envie de s'assurer si les canons du *Cuirassier* la feraient observer.

La ville est entièrement déserte; il n'y a qu'un faible détachement de Mexicains pour faire la police contre les voleurs. Les chevaux de ce détachement sont toujours sellés, bridés, prêts à emmener leurs cavaliers, à la première démonstration de débarquement.

La population s'est refugiée en partie à Jalapa, et en partie à *Medellin*, petit village à cinq lieues de la Vera-Cruz. Ceux-ci sont fort misérables, la plupart sans abri et sans ressources; mais qu'importe au gouvernement?

18 janvier. — Le brig le *Saumon* est arrivé de France, apportant des dépêches que le *Véloce* lui a remises à la Havane et qui sont en date du 29 novembre. — C'est le premier navire de guerre qui nous arrive depuis le 16 novembre : on ne nous gâte pas.

19 janvier. — Les dames mexicaines ne se montrent pas moins

animées contre les Français que les hommes. — Doit-on attribuer cette malveillance de leur part à des sentiments patriotiques, ou bien nous tiennent-elles rancune des sarcasmes de M. Michel Chevalier?

Quoi qu'il en soit, elles font aussi des discours, adressent des vers à Santa-Anna, se forment en *clubs* patriotiques, pour tresser des couronnes aux héros du 5 décembre et faire de la charpie pour l'hôpital *de Sangre* où ces héros meurent en assez grand nombre.

On annonce que Santa-Anna est rétabli de ses blessures. Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, la faute de ses médecins; car on ajoute que l'os de la jambe amputée dépasse les chairs de plus de deux pouces. — Santa-Anna a été nommé au commandement de l'armée d'avant-garde.

21 janvier. — On continue d'exécuter le décret d'expulsion. Le gouvernement, après le premier mouvement de colère, y a mis des tempéraments. Le terme a été reculé de quinze à soixante jours.

Le port d'Acapulco avait d'abord été désigné comme le seul point d'embarquement: cette décision était aussi absurde que cruelle, on y a renoncé et les Français ont pu venir s'embarquer ici. Quoique désarmés et tout inoffensifs qu'ils se montrent, on ne laisse pas que de les craindre, et le gouvernement mexicain a donné des ordres pour qu'ils ne puissent venir jusqu'à la Vera-Cruz avec leurs chevaux, ni s'y réunir en trop grand nombre. — On a profité de cette disposition pour les dépouiller, et plusieurs ont eu à se plaindre des mauvais traitements qu'ils ont éprouvés au camp de *Los Positos*.

L'esprit des refugiés est d'ailleurs excellent; non pas qu'ils ne se plaignent, leur malheur et les privations qu'ils doivent endurer les justifient en cela: mais ils ont montré dans leur conduite, tant à Mexico que dans tout le reste de la république, une grande fermeté et beaucoup de modération.

On les reçoit ici, dans la forteresse, et à mesure qu'il se présente des moyens de transport, on les dirige, selon leur désir, sur la Havane ou sur la Nouvelle-Orléans. — Il n'en reste plus qu'un fort petit nombre, et malgré l'insistance avec laquelle les opinions les plus exagérées réclament l'exécution du décret d'expulsion, et les nouveaux ordres que le gouverneur a donnés pour la fermeture des magasins français, etc..., il

ne paraît pas pourtant qu'il doive encore sortir de la république beaucoup de nos compatriotes. On peut évaluer à quatre cent cinquante environ, le nombre de ceux qui ont quitté le Mexique.

On dit que le cabinet mexicain commence à être effrayé, pour l'avenir, des conséquences de la mesure désespérée qu'il a prise, un peu à la légère, et qu'il offre aujourd'hui à beaucoup de Français la facilité de rester. Le plus grand nombre en profite.

23 janvier. — Nous venons d'apprendre que le général Santa-Anna est nommé président intérimaire.

Hier le général Arista, qui avait été fait prisonnier à la Vera-Cruz, le 5 décembre, a été mis en liberté. — Il a résidé, jusque là, fort obscurément à bord de la *Gloire*.

C'est un homme d'une physionomie plutôt de race saxonne que de race espagnole; froid et réservé dans ses manières.— Ses opinions sont fort en faveur du centralisme; il s'était trouvé autrefois en opposition avec Santa-Anna; mais ces deux généraux avaient abjuré leur inimitié commune lors de la nomination de Santa-Anna au commandement de la Vera-Cruz, avant le 5 décembre.— Le général Arista a pensé que cette inimitié s'était réveillée chez Santa-Anna, depuis la glorieuse journée, et quoique l'amiral lui ait proposé, dès le commencement de sa captivité, de lui rendre sa liberté, il l'a refusée; craignant, disait-il, que son ennemi, déjà fort puissant, ne lui fît un mauvais parti; que lui Arista est devenu *afrancesado*. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette assertion, Arista a reclamé, il y a peu de jours, le bénéfice de la proposition qui lui avait été faite et on l'a mis en liberté hier matin, moyennant qu'il a donné sa parole de ne point servir contre nous. Point fort intéressant!

Il s'est montré, en paroles, fort reconnaissant du traitement qu'il a reçu et doit, en paroles, travailler à éclairer l'opinion. Paroles, peut-être?

27 janvier. — Il vient de paraître une longue brochure de M. Cuevas sur sa conduite pendant les conférences de Jalapa. Si ce que dit M. Cuevas est vrai, il doit avoir bien raison. C'est, du reste, l'œuvre d'un ancien procureur; beaucoup de paroles et de subtilités.

NOTE VI.

NÉGOCIATIONS.

Anton-Lizardo, 25 février 1839

C'est le 8 janvier que le ministre plénipotentiaire anglais, M. Pakenham, est parti pour Mexico.

Avant de quitter la Vera-Cruz, M. Pakenham avait eu une entrevue avec le général Santa-Anna, dont on pouvait prévoir déjà l'influence sur les affaires. Si ce qu'on dit de cette entrevue est vrai (et j'ai quelques raisons de croire qu'il en est ainsi), le caractère du chef mexicain ne se serait pas démenti dans cette occasion. Il aurait laissé entendre à M. Pakenham qu'il sait bien que la paix serait avantageuse à son pays, mais que cette paix a contre elle un parti puissant ; que pour lui, il n'entend s'y employer *qu'autant qu'il ne devra pas en résulter de sa part un trop grand sacrifice de popularité, et que cette paix ne contrariera pas ses autres projets.*

M. Pakenham a pu se convaincre, pendant la route, des sentiments hostiles aux étrangers que continue de nourrir la population mexicaine. A Puebla, il a été accueilli par les cris de, « *Meurent tous les étrangers !* » et pour éviter d'être lapidé, il a dû, ainsi que les personnes de sa suite, se réfugier dans un corps-de-garde.

En arrivant à Mexico, où il est fort connu, il a été, personnellement, bien reçu par ses nombreuses connaissances. Son caractère bienveillant, le long séjour qu'il a fait dans cette capitale, ses relations nombreuses lui ont, dès longtemps, concilié beaucoup d'amis. Mais dès qu'il a voulu aborder la mission de conciliation dont il est chargé,

on l'a arrêté tout d'abord, en lui disant qu'on ne pouvait l'écouter et que tout arrangement était impossible. Il n'a rencontré partout que résistance à cet égard, et dans le parti prêtre qui poursuit ses visées, et dans le parti militaire qui raffole d'une guerre où il espère acquérir de l'importance, et dans le gouvernement qui n'est pas assez fort pour diriger des opinions qu'il a lui-même contribué à égarer.

On comprend qu'au milieu de pareilles dispositions, la diplomatie n'a pu marcher que fort lentement.—Les efforts personnels de M. Pakenham auraient même, et sans aucun doute, été sans effet, si la nomination de Santa-Anna à la présidence intérimaire n'était pas survenue. On a pu connaître dès-lors que le gouvernement mexicain commençait à parler, et que, par conséquent, il se sentait assez fort de la popularité de Santa-Anna, de son influence sur le parti prêtre et sur l'armée pour oser modifier un langage jusque-là si superbe. Cependant, dès le début, il a été facile de voir que le gouvernement n'y allait qu'avec précaution et en sondant le terrain, et que, pour cela, il rentrait dans ce système de temporisation et de longueurs qui est le trait de la diplomatie mexicaine.

Le cabinet voyait de grandes difficultés à traiter avec l'amiral. Faute de mieux, il mettait en avant les relations avec les fédéralistes et surtout une certaine lettre de l'amiral au général Urrea, lettre assez sévère dans ses termes à l'égard du cabinet centraliste et qui a été répétée par plusieurs journaux des Etats-Unis, ainsi que par les organes du parti fédéraliste.

A cet obstacle contre la reprise des négociations, le cabinet mexicain en ajoutait un autre : c'est que l'amiral, en commençant le premier les hostilités, avait abandonné sa mission pacifique et ne pouvait plus conclure la paix.

Malgré ces difficultés, dont il n'était pas facile de voir comment on se tirerait plus tard, le gouvernement fit peu après des ouvertures au congrès, sans doute pour essayer sa bonne volonté. — Dans les premiers jours de février, le ministre des affaires étrangères, M. de Gorostiza, donna connaissance aux chambres de la proposition que M. Pakenham avait faite au cabinet d'employer ses bons offices pour amener un accommodement. On trouve dans le discours du ministre

un passage remarquable et qui doit être souligné. Après avoir dit que le gouvernement de S. M. B. s'est empressé d'envoyer un plénipotentiaire avec une mission de conciliation et de paix, M. de Gorostiza (le ministre des relations extérieures) ajoutait qu'une escadre l'accompagnait, mais que, « *par malheur, elle arriva tard* » (por desgracia 'llego tarde); grand inconvénient, il est vrai!—Ce passage laisse connaître quelles étaient les espérances du gouvernement mexicain et donne à penser sur les résultats qu'aurait pu avoir un retard, si l'amiral s'était laissé prendre au leurre du système *dilatoire* de Jalapa.

Santa-Anna étant arrivé peu après à Mexico, les négociations ont commencé à marcher. Les difficultés qu'on avait posées d'abord comme des barrières à l'ouverture des négociations, ont été levées successivement. L'adresse avec laquelle a su agir le cabinet mexicain en cette circonstance, mérite même qu'on s'y arrête un instant.

On aurait pu croire d'abord, d'après les plaintes si amères du gouvernement, que les relations des fédéralistes seraient un grand obstacle. Dès le début de sa correspondance avec le général Urrea, l'amiral avait traité le cabinet centraliste comme il le méritait, c'est-à-dire fort mal; la presse officielle s'en était montrée fort irritée. On savait bien que pas un mot de la correspondance de l'amiral avec le général Urrea ne serait rétracté, et que l'amiral avait dit au gouvernement « tant pis pour vous si vous méritez un jugement si sévère. » Il me paraissait donc très-difficile de résoudre cette difficulté.

Le cabinet mexicain ne s'est pas montré si embarrassé. Il avait posé cette objection comme moyen dilatoire; quand il en a été temps, voici comment il s'en est tiré :

Un jour, il a demandé à M. Pakenham si, en pareille circonstance, l'Angleterre demeurerait satisfaite des explications données par l'amiral, qui n'en donnait pas du tout. M. Pakenham n'avait aucune raison pour dire *non*, et plusieurs pour dire *oui*. Sur son affirmation, tout a été dit et l'on a passé à une autre difficulté.

Cette autre difficulté ne paraissait pas moins difficile à résoudre. « En faisant la guerre, avait-on dit, l'amiral a dépouillé son caractère pacifique et il ne peut plus faire la paix. » — Il semblait dès-lors qu'on ne voulait pas traiter avec lui et que l'on regardait cela comme une impossi-

bilité.—Point du tout.—Le moment venu, le gouvernement mexicain a dit que, pour lever cette difficulté, il suffisait que l'amiral déclarât qu'il n'avait pas abandonné sa mission de paix, et il ajoutait que, sur cette déclaration, on était tout disposé à renouer les négociations avec lui.

Ainsi ont été écartées des objections posées d'abord comme de graves difficultés, mais qui réellement, et comme on a pu le voir depuis, n'avaient pour but que de sonder les dispositions de l'amiral, de chercher à obtenir de lui quelques déclarations avantageuses ou quelques rétractations dont on aurait tiré parti, et enfin, qui étaient le prétexte de temporisations pendant lesquelles on travaillait le congrès au nom du nouveau président intérimaire.

Pendant ce manége diplomatique, Santa-Anna s'est traîné de la Vera-Cruz à Mexico, s'arrêtant à chaque ville, à cause de ses blessures qui sont fort mal guéries. On lui a fait partout des ovations officielles; mais on a dit que la masse de la population, déjà désabusée sur ce qui s'est passé, et se souvenant d'ailleurs de la présidence de 1834 et du Texas, ne s'est mêlée à ces réceptions et à ces ovations, *commandées*, qu'avec beaucoup de réserve.

Parti le 4 février de sa hacienda de *Manga de Clavo*, Santa-Anna n'est arrivé que le 17 à Mexico, où ses partisans lui avaient préparé une entrée triomphale. Pendant ce voyage, et malgré le commencement des nouvelles négociations, les forfanteries mexicaines n'ont pas cessé.

Le 14 février, le congrès, qui venait d'apprendre de la bouche de M. de Gorostiza les propositions d'intercession de la Grande-Bretagne, a décrété les récompenses pour les *vainqueurs* du 5 décembre. Des médailles commémoratives seront frappées, et la première sera offerte à l'illustre général qui, malgré ses défaites, s'applique lui-même l'épithète de « *Napoléon du Nouveau monde*, » sans songer qu'il conservera peut-être ce nom comme un *sobriquet*.

La presse, même celle du gouvernement, n'est pas restée inactive non plus. — Elle a profité de son reste pour proclamer les victoires mexicaines et insulter à ses ennemis. On peut dire que le plus grand courage de la nation a brillé dans ses gazettes. Dans l'impossibilité de faire maints bulletins, comme en Espagne, la race espagnole du Mexi-

que, l'héritière sans conteste du tempérament de ses pères, a répété le combat du 5 décembre sous toutes les formes de vanterie et de mensonge. — Le *Diario*, journal du gouvernement, n'a pas eu honte de citer, comme provenant de l'amiral, une proclamation[1] d'un style et d'un contenu si burlesques, qu'il faut vraiment toute l'impudeur de ces gens-là et toute leur confiance dans la crédulité des ignorantes populaces mexicaines, pour oser avancer de pareilles sottises.

Dans le courant de février, l'amiral fatigué de toutes ces injures qui, d'ailleurs, compromettaient les négociations à venir, et qui, malgré les protestations du gouvernement, ne cessaient point, menaça de rompre toute communication et de répondre aux injures à coups de canon. Il chargea M. Pakenham de signifier sa menace au cabinet mexicain.

Cet incident de la conversation a coupé court à la verve mexicaine. Les journaux du gouvernement, au moins, se sont montrés plus réservés de paroles. Enfin, il y a quelques jours, Santa-Anna étant arrivé à Mexico et les principales difficultés se trouvant écartées, deux plénipotentiaires ont été nommés pour venir ici conférer avec l'amiral. Ces deux plénipotentiaires sont : le ministre des relations extérieures, Gorostiza, et un général de division fort connu ici, qui a été président et qui est le plus ancien appui de la cause de l'indépendance. On le nomme Guadalupe Victoria. Depuis le départ de Santa-Anna, il est chargé du commandement général du département de la Vera-Cruz.

[1] Cette pièce curieuse se trouve à la page 393 de la relation.

NOTE VII.

MOIS DE FÉVRIER.

Vera-Cruz, 1er mars 1839.

Le mois de février, employé tout entier en négociations, a été peu fécond en événements.

Dans l'escadre il y a eu peu de mouvements. Le 11, la frégate la *Médée*, qui avait été envoyée à la Havane, a rallié le pavillon.

Le 19, la gabarre la *Caravane* est partie. S'il est vrai, comme on le dit, qu'elle va chercher des troupes dans les Antilles, il ne paraîtrait pas que l'amiral ait grande confiance dans les apparences de paix et dans la sincérité des protestations du cabinet de Mexico.

Au reste, si la paix ne peut se conclure, il deviendra indispensable d'avoir des renforts pour remplacer dans la forteresse les victimes qu'y fera le *Vomito*. Nous devons attendre ce fléau dès le retour de la mauvaise saison qui s'approche à grands pas. Peut-être aussi l'amiral a-t-il l'intention d'occuper la Vera-Cruz, quand ce ne serait que pour y faire de l'eau; car notre eau nous arrive, à grands frais, de 300 lieues, pourrie, dans les barriques de bois de cèdre qui la rendent noire comme de l'encre et nuisible à la santé des équipages. L'eau est une grande question dans la question mexicaine. On ne peut en faire sur aucun point de la côte. Il faut aller jusqu'à Pensacola d'un côté, et jusqu'à la Havane de l'autre, pour trouver des ports à aiguade où puissent entrer des navires assez grands pour nous approvisionner. — Nous essayons maintenant d'en faire prendre par une goëlette dans un port fédéraliste. Mais, qu'est-ce que cela? 50 tonneaux pour une escadre!

Le 24, un navire marchand, la *Zélima*, est arrivé du Hâvre avec des nouvelles du 17 janvier.

Nous avons su que le 6, la prise d'Ulùa a été connue en France. Ce navire ne nous a point apporté de lettres. Nous sommes déshabitués d'en recevoir et nous vivons sur nos *dépêches* du 26 novembre.

Par les croiseurs qui ont fréquenté Tampico et Tuxpan, les deux ports qui appartiennent aux fédéralistes, on a eu des nouvelles de ce parti. Les troupes, tant de leur côté que de celui du gouvernement, n'ont pas tenté de mouvement décisif. — On reproche aux *fédéralistes* de trop disséminer leurs forces. La presse du gouvernement a chanté victoire à propos d'un avantage remporté sur Urrea, près de *Val del Maïs*; il est difficile de savoir quelle importance a eue cet engagement; les bulletins sont aussi menteurs d'un côté que de l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que les fédéralistes sont bien établis à Tampico et à Tuxpan. Ce dernier port n'est qu'à 40 lieues de la Vera-Cruz.

Il paraît que les généraux fédéralistes ont jeté un cri de douleur, d'abord en apprenant la mise en liberté du général Arista, qui est un de leurs ennemis les plus déclarés, et ensuite à la nouvelle que l'amiral allait entrer en négociations avec des plénipotentiaires du gouvernement central.

L'amiral a dû leur répondre que le général Arista avait été mis en liberté en exécution de la proposition qui lui avait été faite, dès le commencement de sa captivité, et dont ce général a réclamé le bénéfice après l'avoir refusé jusqu'ici. Quant aux négociations entamées avec le gouvernement central, ce gouvernement est celui de fait; et s'il accepte les conditions qu'on lui propose, et que l'envoyé anglais est chargé de communiquer, on ne peut s'empêcher de traiter avec lui. C'est aux fédéralistes à devenir gouvernement de fait, ce que je leur souhaite.

L'histoire du gouvernement mexicain, pendant ce mois de février, est aussi fort monotone. Très-empêché pour ses finances, il a cherché de l'argent partout. Le clergé lui a prêté 10,000 piastres, et Santa-Anna a offert hypothèque pour 15,000 sur sa hacienda *de Manga de Clavo*. Voilà pour faire vivre les ministères et les employés les plus

altérés, et pour donner quelques ressources aux troupes dirigées contre les fédéralistes.

Le cabinet s'est occupé des graves opérations diplomatiques dont j'ai fait note ailleurs. — Santa-Anna s'est traîné de sa hacienda à Mexico. — La presse a injurié la France. — Je ne sais quel diario de province a dit de l'amiral, que c'est *el astro maligno que ha aparecido nel hermoso cielo mexicano*. C'est là un échantillon du style de ces feuilles.

Le ministre de la guerre nous a menacés de corsaires par la présentation d'un décret au congrès. — L'amiral a déclaré de son côté, que si les corsaires ne sont pas bien en règle, ils seront considérés comme pirates et pendus comme tels ; cette déclaration était utile. Il serait sorti un pirate de chaque trou, si cette précaution n'avait été prise. Quant aux corsaires vraiment mexicains, il n'y a jamais eu lieu de les redouter beaucoup. — Les Mexicains vivent sur le plateau central et fuient la côte ; ils ont peu de goût pour la mer, et leur ci-devant marine était principalement composée d'étrangers.

Le Diario a dit que la forteresse d'*Ulùa* étant si facile à prendre, il sera mieux, quand on l'aura recouvrée, de la démolir : c'est là une grave erreur. — La situation de la forteresse est avantageuse, ses ouvrages sont bien conçus ; ses casemates sont à l'épreuve de la bombe ; et plus habilement défendue, la forteresse ne serait pas si aisément entre nos mains. — Les Mexicains qui y étaient renfermés, avaient du courage et se sont battus longtemps ; mais ils n'avaient ni habileté, ni cette constance qui ne se rend qu'après que la défense est devenue *impossible*. Or, elle ne l'était pas.

Les journaux du 24 contiennent une lettre du général Arista, qui ne fait point honneur à son caractère. Dans cette lettre, officiellement adressée au ministre de la guerre, le général Arista rend compte de ce qu'il a vu et entendu dire à bord de la frégate la *Gloire*, sur le compte des fédéralistes. Il convient qu'il a profité, pour écouter ces discours, des moments où il se promenait sur le pont avec les officiers, ce qui lui arrivait souvent en conséquence du « *trato decoroso que se le daba* (du traitement honorable qu'on lui faisait); » et dont il nous remercie de cette façon. Les rapports consignés dans cette lettre et fondés sur des *ouï-dire*, sont d'ailleurs presque tous inexacts.

Le 20, une lettre de M. Pakenham a instruit l'amiral de la nomina-

tion des deux plénipotentiaires, et le 25, on a su que le ministre Gorostiza devait partir de Mexico le 27.

Les conférences qui vont s'ouvrir, devant se tenir, soit à bord de la frégate amirale, soit dans la ville de la Vera-Cruz, la *Néréide* a quitté le mouillage d'Anton-Lizardo, le 28, pour venir se placer dans le port de la Vera-Cruz. Elle est entrée dans ce port par la passe du sud, passe fort étroite, où il n'y a que justement le fond nécessaire pour une frégate du rang de la *Néréide*. La manœuvre était à la fois délicate et hardie. Elle a été exécutée avec succès, et le navire à vapeur le *Météore*, qui conduisait la frégate à la remorque, s'est acquitté de sa mission avec une précision et une adresse remarquables.

Maintenant nous attendons les plénipotentiaires qui doivent arriver après demain.

NOTE VIII.

CONFÉRENCES DE LA VERA-CRUZ.

Vera-Cruz, 10 mars 1839.

Hier soir, tous les actes nécessaires à la conclusion de la paix ont été signés par les plénipotentiaires, et, sauf les ratifications, voici la guerre terminée.

Je rappellerai, par quelques mots, ce qui s'est passé dans les conférences qui ont eu lieu; mais je ne dois pas omettre de noter, auparavant, un fait qui n'est pas sans intérêt.

Le capitaine Bérard, du brig le *Voltigeur*, a reçu de l'amiral l'ordre de lever les plans des divers mouillages que nous avons occupés. Il est dans le port de la Vera-Cruz depuis un mois. Le 3 mars, il a fait connaître à l'amiral qu'une embarcation du brig, prenant des sondes auprès du fort qui est dans le N. O. de la ville, avait été hélée par des soldats mexicains qui lui avait fait signe de s'éloigner.

Dès le lendemain matin, 4 mars, l'amiral faisait écrire par le chef d'état-major, au commandant des forces mexicaines, à la Vera-Cruz, la lettre suivante :

« Monsieur, le contre-amiral commandant les forces navales de
« France, a été informé qu'hier matin, un canot d'un des navires de
« S. M., monté par un officier, se trouvant près de la plage, entre le
« môle et le fort de la *Conception*, des soldats de la garnison de la Vera-
« Cruz se sont permis de faire signe à cette embarcation de s'é-
« loigner.

« L'amiral me charge de vous dire, Monsieur, que comme ce n'est « que de son consentement, et avec sa permission que vous occupez « la ville de la Vera-Cruz, vous devez vous borner à y faire la police « intérieure, sans vous mêler en quoi que ce soit de ce qui se passe « sur la mer. Toute tentative d'autorité que vous feriez de ce côté, se- « rait considérée comme un acte d'hostilité et punie comme telle.

« Veuillez vous tenir pour duement averti, et recevez l'assurance « de toute ma considération.

« Le chef d'état-major P. I.
« *Signé* E. MAISSIN. »

La réponse n'a été qu'un simple accusé de réception. En voici la traduction :

« Monsieur, S. E. le général don Guadalupe Victoria vient d'ar- « river ici, et je porterai immédiatement à sa connaissance le contenu « de votre lettre d'aujourd'hui, pour qu'il puisse me donner les ins- « tructions qu'il jugera convenables dans cette circonstance, et dont « j'aurai l'honneur de vous communiquer le résultat en réponse à vo- « tre lettre.

« Je vous prie, cependant, de recevoir les assurances de ma con- « sidération.

« Le commandant de la première ligne,
« *Signé* MARIANO SENOBIO. »

Les plénipotentiaires mexicains sont arrivés le même jour et, pour le moment, il n'a pas été davantage question de cette correspondance. Seulement les deux envoyés ont dû savoir à quoi s'en tenir sur la nature du terrain où les négociations allaient s'ouvrir. Il est demeuré bien établi que si la Vera-Cruz n'était pas une ville entièrement française, elle n'était pas mexicaine non plus.

Or, si ce qu'on dit est vrai, cette précaution oratoire n'était pas inutile. On assure que les Anglais auraient fort désiré que le terrain neutre, choisi pour les conférences, fût un des navires de leur escadre. Dans l'impossibilité où ils se sont trouvés de se poser autrement que comme médiateurs officieux et porteurs de paroles, ils auraient volontiers mis cette marque de déférence du côté de leur vanité. Ils avaient même

annoncé d'avance qu'ils l'obtiendraient; mais l'amiral avait signifié très-nettement, dans sa correspondance avec M. Pakenham, que les conférences n'auraient lieu qu'à bord de la *Néréide*, ou bien dans la ville de la Vera-Cruz, *parce qu'il tenait cette ville sous son canon*, et il n'a pas laissé échapper l'occasion qui s'est présentée, d'établir ce dernier point d'une manière bien claire.

Le 6 mars, l'amiral a rencontré, pour la première fois, les plénipotentiaires mexicains à bord de la frégate anglaise le *Madagascar*, comme sur un terrain neutre, et comme cela avait été convenu d'avance. Dans cette entrevue, l'amiral a laissé aux plénipotentiaires mexicains le choix de tenir les conférences à bord de la *Néréide* ou dans la ville de la Vera-Cruz. Ils ont opté pour la Vera-Cruz.

Le 7, à 10 heures du matin, l'amiral est descendu au môle de la ville. Le commandant des troupes mexicaines est venu l'y recevoir : une garde était sous les armes et les honneurs d'usage ont été rendus. Les conférences ont eu lieu dans une maison préparée à la hâte pour cet objet.

Ces conférences n'ont duré que deux jours, le 7 et le 8. Dès le soir de ce dernier jour, tout était arrêté et la journée du 9 a été employée à traduire les actes principaux, à en écrire au net les exemplaires nécessaires et à consacrer, par des échanges de notes, les stipulations accessoires.

Le 9 au soir, les plénipotentiaires se sont réunis pour signer. A onze heures tout était terminé, et dans la nuit, M. de Gorostiza est parti pour Mexico où il va combattre lui-même les difficultés que l'on s'attend à voir mettre, par le congrès, aux ratifications.

Ces conférences n'ont pas duré longtemps; mais il ne pouvait en être autrement. L'amiral avait signifié d'avance, par l'entremise de l'envoyé anglais, quelles conditions il devait exiger et quelles concessions il pouvait faire. De son côté, le gouvernement mexicain connaissait bien ces conditions et avait sans doute pris son parti lorsqu'il s'était décidé à envoyer des plénipotentiaires à la Vera-Cruz. Il ne pouvait donc y avoir lieu à de longues discussions sur le fond des questions. Aussi, la forme paraît-elle avoir été plus particulièrement l'objet des débats. Cette forme n'était pas sans importance, puisqu'elle met en jeu, de part et d'autre,

la passion populaire la plus ardente et la plus vivace, la *vanité*. Or et toujours, le vainqueur veut prouver sa victoire : le vaincu nier sa défaite.

D'après ce qui a été fait, il semble que le but des plénipotentiaires ait été de ne résoudre dans les actes principaux qui sont *un traité de paix* et *une convention*, que les questions capitales et de renvoyer les autres, soit à la décision d'une tierce puissance, soit à des notes échangées entre eux. On a éloigné ainsi des transactions principales ce qui est de nature à froisser trop vivement la vanité des Mexicains et à leur inspirer le désir de rompre les engagements qu'ils prennent aujourd'hui, dès qu'ils ne sentiront plus sur leur gorge le pied de leur ennemi. Cette modération, qui entrait d'ailleurs dans le système suivi dès le commencement avec le Mexique, est toute politique de la part de la France, alors que cette puissance a donné des preuves de sa supériorité et que sa force incontestée lui permet si bien d'en user ainsi ; cette sage conduite ne sera peut-être pas comprise tout d'abord par cette cohue irréfléchie qui commence par crier et qui pense après : mais en assurant la durée des nouvelles relations que la paix consacre, elle portera plus tard ses fruits et, dans un avenir prochain, chacun l'approuvera.

Voici quelles étaient les questions principales :

1° Obtenir une indemnité qui impliquât aveu et réparation des injustices commises par le Mexique envers nos nationaux ;

2° Assurer pour l'avenir à ces mêmes nationaux un traitement convenable et le paiement de ce qui leur est dû ;

3° Enfin, avoir la certitude que les conditions convenues seront fidèlement exécutées.

L'article 1er *de la convention* du 9 mars répond à la première question, et c'est désormais un principe consacré que la réparation des injustices commises par un peuple envers les citoyens d'un autre pays. Toutes les nations en profiteront.

La seconde question est satisfaite par les articles 1 et 3 *du traité de paix* et par l'article 3 *de la convention*. L'article 3 du traité est par lui-même le traité le plus complet que l'on puisse faire, et le plus avantageux, puisqu'il assure aux Français « *les franchises, priviléges et im-* « *munités quelconques qui sont ou qui seront accordés par les traités ou par* « *l'usage, à la nation la plus favorisée.* »

Quant au troisième point qui est aussi d'une haute importance pour la France, c'est-à-dire : « *la certitude que les conditions stipulées seront* « *fidèlement exécutées* », cette certitude se trouve :

1° Dans la leçon qu'a reçue le Mexique par le blocus, par les défaites d'Ulùa et de la Vera-Cruz, suivies de trois mois d'anxiété et de misère, leçon que le Mexique peut bien nier aujourd'hui par *orgueil* et *ostentation*, mais qu'il n'a pas moins profondément sentie et qu'il ne voudra plus s'exposer à recevoir une seconde fois ;

2° Dans l'intérêt actif que toutes les nations qui sont en relations avec le Mexique doivent prendre à un traité qui consacre en faveur de toutes le principe si fécond de l'indemnité, et à une paix dont le Mexique ne peut violer les conditions sans menacer de nouveau le commerce des effets d'un blocus, et d'un état de guerre dont toutes ces puissances ont déjà tant souffert.

Quant aux points secondaires, comme je l'ai dit, la solution en est ou remise à la décision d'une tierce puissance, ou établie dans des notes échangées entre les plénipotentiaires. Le traité et la convention stipulent les points qui seront soumis à la décision d'une tierce puissance.

Pour expliquer la concession faite ici au Mexique par le plénipotentiaire français (je pense au moins que c'est là ce qui a pu le guider), il faut remarquer :

1° Que parmi ces points litigieux, l'un (celui qui est relatif aux indemnités qui pourront être réclamées par suite de l'exécution du décret d'expulsion), est entièrement neuf en droit international et que s'il eût été résolu ici, même dans un sens favorable à la France, cette solution n'aurait consacré qu'un fait, et n'aurait pu servir de base pour l'avenir ;

2° Que les autres ne sont pas moins nouveaux et n'ont que peu de précédents, eu égard à la nature de la guerre faite au Mexique par la France ; guerre, non de haine ni de conquête, mais de blocus et dépouillée de toute inimitié ;

3° Que résoudre ces divers points en notre faveur, quand bien même cela eût été possible, aurait été introduire dans les traités ces conditions humiliantes qui, ainsi que j'en ai fait plus haut la remarque, auraient inspiré bientôt au Mexique le désir de les rompre ;

4° Que, même en obtenant de la facilité des plénipotentiaires mexicains ce résultat favorable à notre orgueil, on n'aurait pu espérer que les traités seraient ratifiés par le congrès. Le Mexique préférant subir les dernières conséquences de son entêtement plutôt que de se laisser trop profondément humilier; et c'est là un sentiment qui, tout exagéré qu'il se montre ici, mérite pourtant qu'on y ait égard;

5° Qu'il faudrait alors continuer la guerre: ce serait ici le lieu d'en examiner les chances; mais ce serait trop long pour un paragraphe; il suffit d'un instant de réflexion pour voir que ces chances sont aujourd'hui fort égales, parce qu'il faudrait, pour les faire passer de notre côté, que la France se décidât à une démonstration de forces qui serait insensée; cette démonstration n'étant pas en rapport avec l'importance du but qu'on se proposerait;

6° Enfin, que la concession faite par ces articles est plus apparente que réelle.

D'abord en ce que, par un échange de notes entre l'amiral et les plénipotentiaires mexicains, il est convenu que le choix de la puissance tierce appartiendra au roi des Français.

Et ensuite, parce que, d'après les règles du droit des gens universellement admis en Europe, les points laissés à la décision de la puissance tierce, ne peuvent être résolus qu'en faveur de la France.

Les autres points moins importants sont traités dans des notes échangées.

On a réglé, ainsi qu'il suit, la composition des commissions mixtes qui devront être formées pour évaluer les indemnités à allouer aux Français ou aux Mexicains, pour dommages éprouvés par suite de la guerre, et cela, d'après la décision de la puissance tierce. Ces commissions se composeront de trois Mexicains, trois Français, un Anglais, un citoyen des Etats-Unis, un Allemand, tous nommés par leurs consuls respectifs, sur l'invitation du chargé d'affaires de France.

C'est aussi par un échange de notes qu'a été résolue la question des destitutions de divers fonctionnaires mexicains. L'amiral, pour ne rappeler aucun souvenir de nature irritante, a renoncé à stipuler ces destitutions dans le traité; et, de leur côté, les plénipotentiaires se sont engagés à ce que le gouvernement satisfera, conformément à la jus-

tice et aux lois de la république, aux demandes relatives à ces destitutions.

Une question qui avait beaucoup d'importance avant les hostilités, celle des *emprunts forcés*, s'est trouvée résolue depuis. Le 21 février dernier, le gouvernement mexicain avait fait passer aux ministres étrangers, à Mexico, une circulaire par laquelle il s'engage à ne plus recourir à ces *emprunts* dans aucun cas. Cette circulaire a été remise à l'amiral. Cette question avait été déjà débattue dans les conférences de Jalapa. Le plénipotentiaire mexicain avait dès-lors été obligé de convenir que la mesure qui soumettait les étrangers à des emprunts forcés était abusive et injuste; pour la justifier, il se rejeta sur un texte espagnol de traité, où le Mexique avait frauduleusement introduit un mot qui altère le sens. Après les hostilités, et pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, le cabinet mexicain a senti qu'il ne pouvait persévérer plus longtemps dans cette voie de violence et d'injustice, et que tôt ou tard le traité à intervenir avec la France le forcerait d'y renoncer. Il a préféré (et cela sagement) tomber avant le coup, et a fait passer aux ministres étrangers la circulaire dont il est parlé plus haut. C'est donc encore un des fruits de la guerre que nous avons faite ici, que d'avoir forcé le cabinet mexicain à renoncer à des exactions qui avaient excité tant de justes plaintes.

C'est aussi par un acte à part qu'a été réglé le mode de restitution de la forteresse d'Ulùa. Dans cet acte qui porte le nom de *déclaration additionnelle*, l'amiral a stipulé que le fort serait reçu par les Mexicains, dans l'état où il se trouve, sans qu'ils puissent former aucune espèce de réclamations. Il y a déclaré, en outre, qu'il se réserve d'en enlever seize pièces en bronze qui seront envoyées en France comme trophée du combat du 27 novembre, ainsi que l'artillerie de fer provenant des navires de la marine mexicaine. Enfin, des attentats ayant été commis tout récemment sur les personnes de plusieurs Français qui se rendaient vers la côte, pour obéir à la loi d'expulsion, il a été stipulé par un échange de notes, qu'il serait payé immédiatement des indemnités, *à dire d'arbitres*, aux victimes de ces violences ou à leurs familles; et que les auteurs en seraient aussitôt poursuivis d'office, jugés et punis conformément aux lois.

Le traité de paix et *la convention* seront *seuls* soumis à la ratification du congrès. Les autres actes, traitant des points de moindre importance, ne recevront pas cette sanction.

Telles sont les stipulations qui ont été conclues le 9 mars et qui, si les actes principaux en sont ratifiés, mettront fin à la guerre.

Malgré la modération dont la France a fait preuve dans ces conférences, on ne peut compter encore, d'une manière certaine, sur l'approbation du congrès, tant l'esprit public a été égaré par la vanité, et tant la raison s'est perdue dans l'enivrement des injures passionnées qui ont été proférées partout contre la France. Si l'influence de Santa-Anna n'est pas aussi grande qu'on le dit, ou si ce général n'a pas à la paix les intérêts qu'on lui suppose, il n'y a peut-être encore rien de fait.

NOTE IX.

MISCELLANÉES.

Vera-Cruz, 20 mars 1839.

Le lendemain de la signature du traité, il a été conclu, entre l'amiral et le général Victoria, un armistice pour la suspension des hostilités. Par cet armistice, toutes les communications sont ouvertes, les navires marchands peuvent procéder à leur déchargement, et les transactions reprendront leur cours habituel. La durée de cette convention est fixée à quinze jours, temps jugé nécessaire à la remise des ratifications.

La population exilée de ses foyers depuis trois mois, rentre en ville; le déchargement des marchandises a commencé. Ce retour à la vie a causé une grande joie aux malheureux habitants de la Vera-Cruz.

Pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, la Vera-Cruz abandonnée a présenté un aspect bizarre dont on chercherait vainement un autre exemple : c'était une sorte de Pompeï, non pas en ruines comme elle, mais tout aussi solitaire. Les maisons étaient fermées; il n'y avait pas une âme dans les rues : l'herbe y a poussé. Le plus grand silence a régné partout. Une simple garde, peu nombreuse et toujours prête à fuir vers l'intérieur, veillait seule dans cette cité endormie et y faisait la police contre les voleurs.

A ce silence et à cet abandon a succédé un grand mouvement; — la population est rentrée; les boutiques sont ouvertes; on travaille avec activité au déchargement des navires : ce dernier point n'est pas

la partie la moins animée ni la moins intéressante du tableau. Trente navires de commerce, dont plus de la moitié portent de riches cargaisons, attendaient ce moment avec anxiété. — Le déchargement a lieu avec ordre et d'après ce qui a été réglé par l'amiral, suivant la date d'arrivée des navires ; c'est l'*Isambert*, un français, qui a commencé. — L'opération est déjà fort avancée pour tous, grâce à l'activité qu'on y a mise.

Au milieu de ce changement si brusque, et dont la population de la Vera-Cruz se réjouit tant, il est une question que chacun se fait et à laquelle personne n'ose répondre.

Qu'arrivera-t-il si le congrès ne ratifie pas?

On ferme les yeux pour ne pas voir.

La population de la Vera-Cruz qui, par le fait, a porté le plus lourdement le poids de la guerre, et qui, par la fréquence de ses relations avec les étrangers, est la plus avancée en idées, ne veut plus de cette guerre. Elle est lasse d'avoir tant souffert. Il est difficile de dire ce qu'elle ferait si elle voyait le gouvernement refuser obstinément la paix. Le bruit a couru que les esprits étaient montés à ce point que, le cas de refus de ratifications échéant, les *Vera-Cruzanos* se prononceraient contre le gouvernement et réclameraient la sauvegarde de notre pavillon

Le terme de cette anxiété générale n'est pas éloigné, et avant deux jours, le courrier de Mexico aura fait connaître le résultat des délibérations du congrès. Malgré la modération avec laquelle le Mexique est traité par la France, il paraît que la paix rencontre toujours une opposition très-vive. Les intérêts que favorisait l'état de guerre font leurs derniers efforts. On en trouve la preuve dans les journaux, car si la presse du gouvernement s'est modérée, celle de l'opposition ne s'en montre que plus ardente contre la France.

Il y a depuis un mois, à Mexico, une réunion qui, sous le nom de *junte patriotique*, a pour but unique de prêcher la guerre; et aujourd'hui elle agit avec plus d'ardeur que jamais. On crie de toutes parts qu'il ne faut pas subir l'*ultimatum*, ni payer l'indemnité qui est le point essentiel.

En tout cas, si la paix se fait, la presse et le public auront pris leurs

derniers ébats en fait de mensonges et de forfanteries. On proclame aussi hautement qu'autrefois, la victoire du 5 décembre, les héros du 5 décembre, le grand héros du 5 décembre. On aura ainsi sauvé ce qu'on aura pu du fameux *decoro nacional.*

Les seuls symptômes qui puissent indiquer que le gouvernement a quelque désir de la paix, c'est le changement de ton du journal qui est son organe officiel; non que ce journal ait entièrement abandonné son langage de matamore; mais il combat les journaux opposants sur la nécessité de faire la paix, leur dit de faire trève de déclamations (conseil qu'il aurait pu leur adresser plus tôt, et qu'il aurait pu prendre pour lui-même), et de faire attention que la position du Mexique pour conclure la paix est aujourd'hui meilleure qu'avant les hostilités: il assure que les plénipotentiaires n'avaient pris d'avance aucun engagement et qu'ils ont dû n'accepter aucune condition qui puisse entacher l'honneur national.

A travers ce qu'il y a de vrai et de faux dans ces arguments, on y trouve pourtant une preuve que la présidence intérimaire voudrait la paix. Est-ce seulement en vue de l'intérêt bien entendu du Mexique que Santa-Anna est arrivé à ces idées de modération? On s'accorde trop à le nier pour qu'il soit possible de le croire. On assure qu'il faut l'attribuer à la prévison de ce que la douane va donner au trésor public (en passant par des mains qui en retiendront partie).

Le président intérimaire, disent ceux qui se prétendent informés, veut mettre dans les places à argent des créatures qui ne laisseront pas tout passer et qui partageront avec lui leurs profits. — Pauvre temps que celui où le chef de l'Etat est soupçonné de tant de honte!

Quoi qu'il en soit, les dispositions du président se trouvent par-là favorables à la paix. Son influence est-elle assez puissante pour décider le congrès? Le parti prêtre a-t-il renoncé à ses desseins? Est-on réellement fatigué de la guerre? La misère est-elle devenue assez pressante? Les fédéralistes inspirent-ils des craintes sérieuses aux divers appuis du centralisme?

Le vote du congrès, qui ne tardera pas à être connu, répondra à toutes ces questions.

Trois jours après la signature de la paix, les Anglais ont commencé

à nous quitter : la faim et la soif les chassent : car il n'y a moyen de faire ici ni vivres ni eau. Ils partent, maudissant les trois mois d'hiver que la politique vient de leur faire passer sur les côtes du Mexique, au milieu de toutes sortes de privations et d'ennuis ; et cela, sans aucune compensation glorieuse, car le rôle de leur marine a été fort triste.

La rade de Lizardo, cet excellent refuge de notre hiver, est abandonnée ; tous nos navires sont actuellement à Sacrificios ou dans le port de la Vera-Cruz. Les communications ouvertes avec la ville, depuis la signature de l'armistice, permettent de faire de l'eau, et l'on profite de cette facilité pour fournir aux équipages une boisson meilleure que celle venue jusqu'ici de dehors, amenée à tant de frais, avec tant de peine et qui était si mauvaise.

Nous avons déjà pris dans la forteresse et embarqué les pièces de bronze dont il est question dans la *déclaration additionnelle*. Ces pièces pourront servir à faire un trophée dans quelque port de France, si toute fois il est encore question de nos faits d'armes, en France, lorsqu'elles y arriveront.

Le 17, le général Victoria, l'un des deux plénipotentiaires mexicains qui ont signé le traité du 9 mars, est venu à bord de la frégate la *Néréide*, où l'amiral l'avait invité à dîner. Il a été fait une honorable réception à ce doyen de l'indépendance mexicaine, et le vieux général a paru touché des égards dont il était l'objet.

Quand Victoria fut nommé l'un des plénipotentiaires, on craignit d'abord que cet homme, qui n'a point quitté le Mexique et qui a vécu si longtemps dans les bois et sur les chemins, faisant la guerre de partisan, ne se montrât très-arriéré en idées et n'apportât des difficultés réelles à l'accomplissement de la paix. Il n'en a rien été. Victoria ne parait pas avoir été le moins éclairé des deux plénipotentiaires. S'il a, en œuvre, moins d'esprit brillant et moins de finesse que son collègue, il a au moins fait preuve de droiture et de bon sens.

L'amiral français et le général mexicain ont paru se rencontrer avec plaisir. Dès qu'ils se sont connus, ils se sont témoigné des égards et de l'estime. Au milieu de cette tourbe de gens égarés et sans foi, l'amiral était heureux sans doute de rencontrer quelqu'un qu'il pût

estimer; et Victoria a été touché certainement de se voir apprécié par un homme du caractère de l'amiral. L'un trouvait de la générosité et de la bienveillance là où il n'avait cru rencontrer qu'un ennemi enorgueilli de sa victoire et injuste envers le Mexique; l'autre rencontrait pour la première fois au Mexique, de la bonne foi, de la loyauté et du jugement réunis à une réputation de courage incontestée. Voici quelques mots sur la biographie du général Victoria.

Victoria étudiait à Mexico quand éclata la révolte de 1810. Il abandonna les écoles pour se joindre à ceux qui proclamaient l'indépendance, et se fit connaître bientôt par un grand courage et des entreprises hardies. Pendant les dix années que dura cette insurrection, Guadalupe Victoria, chef de partisans, ne cessa de combattre avec succès contre les troupes du gouvernement; il était indépendant dans la province de la Vera-Cruz qui était le théâtre de ses opérations, et il avait presqu'entièrement intercepté les communications entre la Vera-Cruz et Mexico.

Lorsqu'en 1819 la révolte fut presqu'entièrement étouffée, que tous les chefs eurent été pris, ou tués, ou soumis, Victoria n'étant plus en force pour combattre, traqué par les troupes du vice-roi, comme une des meilleures prises qu'elles pussent faire, parvint à échapper à toutes les poursuites, refusa l'amnistie qu'on lui offrait et se retira dans les forêts et les montagnes dont les détours étaient connus de lui seul.

Là, il vécut pendant près de trois ans, seul, ignoré, sans communications avec aucun être vivant, sans vêtements, se nourrissant des fruits qu'il rencontrait, n'échappant parfois à la mort, dont la faim le menaçait, que par des miracles; comme ce jour où, gisant sur l'herbe, sans force, n'ayant rien pris depuis longtemps et sur le point de rendre le dernier soupir, il parvint à saisir un des *sopilotes*[1] dont la troupe tourbillonnait sur sa tête pour lui crever les yeux et dévorer bientôt son cadavre; il tordit le cou de l'oiseau, but son sang et reprit ainsi quelque force.

Quand Iturbide se fut révolté, on chercha et, à grand'peine, on retrouva Victoria qui se joignit au jeune colonel et l'aida à renverser le

[1] Sorte d'oiseau de proie fort commun au Mexique.

pouvoir espagnol. Mais dès qu'Iturbide se fut fait proclamer empereur, Victoria, toujours sincèrement attaché aux idées de république et d'indépendance, fut un des premiers à se soulever contre le nouveau chef. Après la mort d'Iturbide, il l'accompagna jusqu'au point de la côte où cet empereur fut embarqué pour l'Europe, et il fut le seul qui traita avec égards et dignité l'ennemi que seul il avait toujours combattu.

Peu après, Victoria fut nommé président. Cette élection a peut-être été la plus libre et la plus populaire qui ait eu lieu au Mexique depuis l'établissement de la république. Quoique l'on s'accorde à ne reconnaître au général Victoria que de faibles talents comme administrateur, et que l'historien Zavala (un des hommes les plus éclairés qui aient paru au Mexique) l'accuse de faiblesse et d'indécision, lui, cet homme qui, dans sa carrière militaire, s'est montré d'une conduite personnelle si énergique et si entreprenante ; cependant la présidence de Victoria fut la plus heureuse période de la république mexicaine. Il y eut un commencement d'organisation dans le gouvernement, et la tranquillité régna dans les provinces. L'importante forteresse d'Ulùa, cette dernière possession des Espagnols, n'ayant pas été secourue à temps, par eux, se rendit aux Mexicains après un siège de trois années. Des relations commerciales furent ouvertes avec l'Angleterre, qui envoya au Mexique un chargé d'affaires. C'est encore sous la présidence de Victoria que les titres aristocratiques furent abolis et que le congrès défendit la traite des nègres.

Depuis sa sortie du pouvoir, Victoria, sans avoir repris l'ardeur et l'activité qui ont distingué les premières années de sa carrière, est resté le partisan sincère de la liberté et de l'indépendance. Le peuple lui a conservé de l'affection et une sorte de vénération. Son nom, quoiqu'il ne soit plus une bannière et ne paraisse pas devoir le devenir, est entouré d'une sorte de prestige.

NOTE X.

LES RATIFICATIONS.

Ile Verte, 7 avril 1839.

Le 19 et le 20 mars, le traité et la convention conclus à la Vera-Cruz ont été ratifiés par les deux chambres du congrès. Le 23, l'amiral a eu avis de ce résultat.

Comme on s'y attendait, ces ratifications ont rencontré une vive opposition : il a fallu toute l'influence que s'est acquise le nouveau président, toute l'adresse et toute la ruse des explications du ministère, peut-être aussi toute la lassitude du parti prêtre, pour que le gouvernement ait pu former une majorité favorable à la paix.

Cette majorité a été de 27 voix contre 12 à la chambre des députés. Le sénat n'a pas été moins divisé.

Dans l'une et l'autre chambre, M. de Gorostiza a combattu avec une ardeur extrême pour défendre les traités dont il est un des signataires. La manière spécieuse, mais inexacte, dont il a présenté les conditions de ces traités, n'a pas suffi sans doute pour convaincre les esprits réfléchis qui auront continué de voir le fond de la question. Il n'était pas facile, en effet, de leur persuader que, malgré tout ce qu'il y a de modération dans les termes, le Mexique ne subit pas aujourd'hui les conditions qu'il a repoussées jusqu'ici avec tant de tenacité. — La plupart de ceux qui se sont rendus aux explications du ministre des relations extérieures, n'y ont pas cru sans doute. Les uns étaient gagnés par de plus *forts arguments*; les autres se courbaient sous la nécessité; mais ce qui est d'un bon exemple, c'est que tous ont feint de

croire que le Mexique a obtenu les conditions qu'il désirait. On a sauvé ainsi, le plus possible, le *decoro nacional*, et c'est là un bon esprit qu'il faut louer. Les nations ne savent pas toujours faire *contre mauvaise fortune bon cœur*, et c'est pourtant une attitude qui épargne souvent de plus grands malheurs.

M. de Gorostiza s'est parfois laissé emporter trop loin dans sa plaidoirie en faveur du traité, et il a commis des imprudences de paroles qui ont failli tout mettre en péril et rompre une paix qui vient à peine d'être signée. Sans doute, il n'y avait pas d'inconvénient grave à ce que le ministre des relations extérieures expliquât, à sa façon, les transactions de la Vera-Cruz dans le congrès, afin d'obtenir les ratifications désirées. Il lui était permis de chercher à faire croire que l'article 3 du traité qui, pour la première fois, assure des garanties aux Français établis au Mexique, a seulement pour but de tout remettre dans le même état qu'avant le commencement des hostilités.

Il lui était permis de cacher les diverses dispositions résultant des notes échangées, pour le choix de la tierce puissance, pour la promesse de destitution des fonctionnaires mexicains, et pour d'autres points indiqués dans la note sur les conférences de la Vera-Cruz.

Il lui était permis d'assurer que le plénipotentiaire français *avait cessé d'insister* sur le commerce de détail et sur d'autres stipulations, tandis qu'en réalité, il n'a été question de rien de semblable, et que l'amiral n'a pas ramené de questions devenues inutiles à résoudre, après l'adoption de l'article 3 du traité, qui les renferme toutes.

Tout cela était un débat d'intérieur auquel on n'avait rien à dire. Les actes parlaient ; c'étaient aux chambres mexicaines à voir si les explications du ministre cadraient avec la lettre de ces actes.

Au Mexique, les ministres ne disent pas tout aux chambres, et leur disent quelquefois autre chose que ce qu'ils pensent et que ce qui est. — Ce n'est pas une politique très-morale peut-être ; mais c'est la politique en usage. Il n'y avait donc pas lieu de s'arrêter à tout cela. Mais ce qui était imprudent de la part de M. de Gorostiza, et ce qui valait la peine qu'on s'y arrêtât, c'était le fait suivant.

En expliquant les motifs de l'article 1er de la convention, relatif au paiement des *six cent mille piastres*, M. de Gorostiza, allant au-devant

d'objections qu'on ne lui faisait pas, avait pris, au nom du gouvernement mexicain, l'engagement d'accompager les ratifications d'une protestation en bonne forme contre le sens qu'on pourrait attacher au mot *payer* (pagar) : « Le gouvernement, ajoutait M. de Gorostiza, ne prend « ce mot payer que dans le sens de *remettre* (entregar), sans que ce mot « emporte avec soi aucune reconnaissance de la justice ou de l'injus- « tice des réclamations faites par la France, en faveur de ses natio- « naux. »

M. de Gorostiza avait-il été contraint de faire cette déclaration par la connaissance qu'il avait de l'esprit qui anime le congrès, et lui avait-on fait connaître d'avance que, sans cette explication, il ne devait pas compter sur les ratifications? Allait-il au-devant d'une objection pour éviter d'avoir à y répondre?

M. de Gorostiza, homme d'esprit facile, habitué aux affaires et y mettant une certaine dextérité, fonde aujourd'hui sa gloire et son avenir sur la réussite de la mission dont il vient d'être chargé. — Il espère y avoir montré assez de mérite pour se faire pardonner le titre d'étranger que son extraction de parents espagnols et ses longues absences dans des missions éloignées, lui ont fait donner; mais il faut que le traité signé par lui et dont, malgré la participation de Victoria, il s'attribue tout le mérite, il faut que ce traité soit accepté et ratifié.

De là, sans doute, les efforts de M. Gorostiza et ses imprudences.

Je dis imprudences, car il devait bien penser que cette protestation dont il parlait ne serait point admise ; il ne pouvait pas avoir oublié que, dans les conférences, le plénipotentiaire français ne lui avait pas laissé le choix entre le mot *pagar*, qui renferme toute une question de *principe*, et le mot *entregar*, qui n'était qu'une subtilité de procureur, déjà proposée à Jalapa, par M. Cuevas.

Et, en effet, dès que l'amiral a eu connaissance du discours prononcé par M. de Gorostiza (et ça été presqu'aussitôt après que la nouvelle de l'approbation du congrès venait de lui arriver), il lui a écrit aussitôt que, non-seulement il n'admettrait aucune protestation, mais qu'il ne considérait même les ratifications qui allaient lui arriver « *comme régulières et valables, que lorsqu'il aurait reçu un acte en* « *bonne forme, par lequel le gouvernement mexicain renoncerait à for-*

« *mer aucune protestation, interprétation, restriction ou réserve, soit* « *publique, soit secrète, qui pût altérer le sens du traité ou en empêcher* « *l'effet, soit pour le présent, soit pour l'avenir.* »

Les ratifications arrivèrent portées par un aide-de-camp de Santa-Anna, un certain capitaine Ximenès, qui était fort brillant, et qu'ornait la médaille du 5 décembre; mais que j'avais vu fort triste et fort abattu, ce même 5 décembre, alors qu'après avoir été blessé et fait prisonnier, il venait de recevoir de l'amiral la liberté de se retirer. Il paraît qu'en effet ces ratifications étaient accompagnées d'une note de M. de Gorostiza, relative à l'interprétation de l'article 1er de la *convention*. J'ai ouï dire que cette note était si parfaitement insignifiante, qu'un personnage assez bon juge en ces matières, avait écrit de Mexico : « Qu'il l'avait soigneusement étudiée depuis le commence- « ment jusqu'à la fin, et qu'il devait à la justice de déclarer que cette « note lui paraissait-être une composition aussi habilement élaborée « *pour ne rien signifier du tout*, qu'aucune autre qui lui fût jamais « tombée entre les mains. »

Quoi qu'il en soit, tout était en suspens, et la dépêche de l'amiral, contenant la signification que j'ai indiquée plus haut, était en route pour Mexico. Cette difficulté inattendue a été une péripétie intéressante du drame. Déjà les nouvelles des ratifications étaient connues. La population de la Vera-Cruz, qui, de tout le Mexique, est la plus intéressée à la paix, en avait marqué sa joie; on avait brûlé des fusées en plein jour, ce qui, au Mexique, indique le paroxisme de la satisfaction. — Nous-mêmes n'avions nous pas vu sans quelque plaisir, arriver le dénouement. S'il est beau de mourir pour la patrie, il n'est pourtant pas agréable de s'ennuyer pour défendre ses intérêts. On rêvait la France et le retour. Français et Mexicains, chacun était dans ces dispositions agréables, quand tout à coup le bruit courut qu'il n'y avait rien de fait, et que la paix, signée et ratifiée, n'était pas pour cela définitivement conclue.

Nos marins en eurent bientôt pris leur parti, se disant *qu'il y aurait peut-être encore quelque chose à faire*.

Les *Vera-Cruzanos* ne se montraient pas si philosophes.

Ce n'a été pourtant qu'une alerte. Après cinq jours d'attente, et courrier par courrier, est venue la réponse du gouvernement à la note de

l'amiral. Le ton de cette réponse témoignait de la frayeur qu'avait eue le cabinet de Mexico de voir l'amiral marquer si explicitement et si sévèrement son intention de déchirer aussitôt le traité de paix, s'il n'était pas accompagné de ratifications pures et simples. Le désistement à toute idée de protestation était fait dans les termes mêmes que l'amiral avait dictés dans sa dépêche. Cette dernière difficulté aplanie, les événements ont marché.

Tous les moyens de l'escadre ont été employés à évacuer la forteresse et à enlever les approvisionnements que nous y avions mis. Les trois compagnies d'artillerie de marine, qui en composaient la garnison, ont été successivement embarquées. — Enfin, hier matin, il n'est plus resté qu'un seul détachement qui, après avoir tout mis dans le meilleur ordre, a aussi été embarqué. Le capitaine du génie Chauchard qui, depuis le commencement de l'occupation, dirige le service de cette arme dans la forteresse, est demeuré seul pour la remettre aux officiers mexicains qui devaient en prendre la charge.

Dès le matin, la frégate amirale est sortie du port et a fait route vers le mouillage de l'Ile Verte. Deux petits navires de guerre seulement ont gardé le mouillage dans le port de la Vera-Cruz.

Vers deux heures, le général du génie don Ignacio Mora de Villamil, désigné par le gouvernement mexicain comme gouverneur d'Ulùa, est venu en prendre possession; il a trouvé le capitaine Chauchard *seul* dans la place. — Celui-ci s'est retiré après lui avoir montré la *déclaration additionnelle* du 9 mars, qui stipule qu'aucune réclamation ne peut être exercée par les Mexicains en recevant la forteresse.

Il a laissé le général et les quelques officiers qui l'accompagnaient, livrés aux réflexions que le silence d'Ulùa devait leur inspirer sur les vicissitudes des choses de ce monde. Le pavillon Mexicain a été arboré. La ville et le fort l'ont salué. Les navires anglais et américains en ont fait autant.

Les navires français se sont abstenus.

Le gouvernement mexicain n'a pas témoigné d'un désir assez vif de conciliation, même après la paix qui vient d'être signée, pour que l'on ait dû se mettre beaucoup en frais de politesse vis-à-vis de lui. Plus d'une raison s'opposait à ce qu'on fît preuve de tant de bienveillance à

son égard : la bonne foi douteuse avec laquelle il vient d'agir à propos des ratifications ; le langage de ses journaux qui reprennent une voix hostile; et enfin les étranges paroles du nouveau chef de l'Etat, qui vient d'adresser à la nation, au 1er d'avril (date qui eût été mal choisie chez un peuple moqueur tel que nous), une proclamation où ne manquent ni les forfanteries, ni les impostures, et qui ne témoigne pas que le mauvais vouloir envers la France ait encore disparu, ni qu'on ait repris franchement la route de la réconciliation.

Il faut laisser agir le temps, qui est un grand maître; mais il faut en attendant se tenir sur la réserve, ne point prodiguer des prévenances qui ne rencontreraient, chez un pareil peuple, que de la hauteur et de l'insolence; témoigner que nous sommes satisfaits de la paix, mais tout prêts à recommencer la guerre si l'on ne remplit religieusement les conditions des traités.

NOTE XI.

—

DISCUSSIONS SUR LA PAIX.

Toutes les fois qu'il se conclut un marché et que les avantages et les désavantages en sont à peu près égaux pour les deux parties, il arrive toujours que l'une se plaint d'avoir acheté trop cher, l'autre d'avoir vendu trop bon marché. C'est ce qui a lieu ici à propos de la paix qui vient d'être signée.

Les Mexicains disent à leur gouvernement qu'il a satisfait la France sur tous les points. Qu'il *paie* l'indemnité et par conséquent reconnaît la justice des réclamations qui lui sont faites; qu'après tant de protestations, son langage a complétement changé; que l'impossible est devenu possible, et qu'enfin il a subi des conditions déclarées jusqu'ici inacceptables.

Les Français établis dans le Mexique paraissent également disposés à se plaindre. Les uns disent que la France s'est montrée trop indulgente; d'autres, qu'il faut attribuer cette modération à une influence étrangère; d'autres enfin, que la France aurait pu obtenir à Jalapa des conditions préférables à celles qui résultent des stipulations du 9 mars.

Tout cela se comprend. Les côtés d'une question qui nous saisissent le plus, sont ceux par où nos intérêts sont froissés.

Aussi le Mexique, après avoir été égaré par tant de clameurs imprudentes, par tant de discours déraisonnables, tendant à lui prouver que la France lui faisait une guerre injuste, est-il étonné de voir tout d'un coup son gouvernement professer des principes opposés.

Il paie une indemnité et se reconnait des torts ; cela est fort dur.

C'est là ce qu'il voit d'abord dans le traité. Plus tard seulement, il pourra s'apercevoir qu'en reconnaissant ses torts et en faisant des sacrifices pour les réparer, il s'est imposé à lui-même l'obligation de ne pas s'en donner de nouveaux ; qu'en assurant ainsi aux étrangers des garanties nouvelles, et un accroissement de sécurité, il se replace dans la famille des nations civilisées, dont on allait l'exclure. Il verra alors qu'il a repris ses relations commerciales sur un meilleur pied ; que l'avenir lui est plus favorable, et que cette guerre désastreuse, ce traité dont il se plaint, peuvent être suivis de résultats avantageux pour lui.

De leur côté, les Français établis au Mexique et qui ont souffert longtemps de l'état précaire où ils se trouvaient, au milieu d'une nation encore peu avancée en civilisation, gardent un ressentiment profond des injures endurées. Ils sentent la France derrière eux, et ne comprennent pas qu'elle ne les fasse pas rentrer en vainqueurs au Mexique, à tel prix que ce soit : ou au moins, qu'après avoir vaincu, elle ne dicte pas des conditions plus sévères à son ennemi.

Eux aussi, c'est là ce qu'ils voient dans le traité.

Les avantages obtenus : — *Réparations pour le passé. — Garanties pour l'avenir. — Facilités données au commerce de reprendre ses transactions.* — Ils ne veulent reconnaître encore rien de tout cela.

Il faut du temps pour que la vérité se fasse jour ; il faut que les passions du moment s'apaisent ; l'avenir seul peut faire ressortir les côtés avantageux des stipulations qui viennent de rétablir la paix.

Si d'ailleurs on examine, avec un peu de soin, les plaintes proférées par quelques Français (plaintes qui passeront sans doute la mer et seront aussi légèrement adoptées en France, que légèrement proférées au Mexique), il sera facile de voir, sans appeler en aide les preuves à venir, combien peu elles sont fondées.

Ainsi que je l'ai dit, ces plaintes portent sur trois points principaux :

1° La France s'est montrée trop indulgente, surtout après la victoire ;

2° Cette modération doit être attribuée à une influence étrangère ;

3° Elle aurait pu obtenir, avant les hostilités, des conditions préférables à celles qui résultent des stipulations du 9 mars.

Reprenons ces objections une à une.

1° La France s'est montrée trop indulgente, *surtout après la victoire.*

Il ne faut attribuer une pareille objection qu'à l'état d'irritation dans lequel doivent être encore les Français établis dans ce pays; il ne peuvent oublier qu'ils ont souffert pendant plusieurs années de l'injustice des Mexicains, et ils en gardent un ressentiment profond; mais il est facile de faire voir à des esprits moins prévenus qu'un système de *modération* était le seul que la France dût suivre envers le Mexique. Le commerce ne s'impose pas par la force; il s'appuie sur des relations bienveillantes, sur des avantages réciproques, et sur des garanties assúrées dans chaque pays, à ceux qui l'exercent. Il fallait donc assurer, les garanties, et rétablir les relations sur un pied de bienveillance qui en assurât la durée. Les garanties sont assurées; quant aux relations, la modération seule du traité pouvait les rétablir comme il convient aux intérêts du commerce. Il ne fallait pas imposer aux Mexique, même quand on aurait eu toute possibilité de le faire, telles conditions qui, en blessant profondément son orgueil, lui auraient inspiré le désir de déchirer le traité dès qu'il aurait eu les mains libres. Il fallait apaiser des ressentiments injustes, mais profonds. Tel était le véritable intérêt du commerce et de la France dans cette question.

Mais, objecte-t-on alors, pourquoi se montrait-on plus exigeant à Jalapa qu'on ne l'a été depuis à la Vera-Cruz?

Cela est tout simple.

A une époque où l'amiral n'avait entre les mains aucune garantie qui pût lui donner quelque sécurité, il devait se montrer d'autant plus exigeant qu'il rencontrait le plénipotentiare mexicain moins raisonnable; l'examen des propositions de M. Cuevas prouvera tout-à-l'heure quelle mauvaise foi et quel mauvais vouloir il apportait dans ces conférences. L'amiral devait s'abstenir de faire des concessions, quand il voyait M. Cuevas si peu disposé à en faire de son côté.

Il n'est pas douteux, pour quiconque a lu avec un peu d'attention

les documents publiés par le gouvernement mexicain lui-même, que si M. Cuevas avait consenti, à Jalapa, à un traité tel que celui qui vient d'être signé à la Vera-Cruz, le plénipotentiaire français n'eût mis alors aux conditions qu'il proposait, les adoucissements qu'il y a mis plus tard.

Quelles sont d'ailleurs ces concessions? Quelles sont les différences entre les stipulations de la Vera-Cruz et le dernier projet de convention remis à M. Cuevas par l'amiral? Examinons article par article ce projet de convention, qui porte la date du 20 novembre[1].

En l'absence d'un traité de paix, provisoire ou définitif, que le plénipotentiaire mexicain se refusait à conclure alors, l'amiral stipulait, dans les articles 1 et 2, les clauses principales que devrait renfermer le traité à venir.

Il le fallait; le but principal de l'expédition était d'assurer aux Français des garanties qui leur avaient manqué jusqu'alors.

A la Vera-Cruz, ces exigences ne sont pas oubliées; un traité de paix est conclu. Ce traité comprend dans son article 3, toutes les stipulations nécessaires, sous une forme moins détaillée, mais, au fond, d'une manière plus complète, puisque cet article assure aux Français « les *franchises, privilèges* et immunités quelconques, qui sont ou qui « seront accordés par les traités ou par l'usage, à la nation la plus « favorisée. »

Cet article n'est-il pas le plus avantageux de tous les traités, puisqu'il résume tous les avantages concédés ou qui pourraient être concédés par le Mexique, aux diverses nations étrangères? — C'est d'ailleurs un traité élastique et mobile qui se prête, selon la volonté de la France, à tous les changements que pourraient exiger à l'avenir les variations de ses intérêts commerciaux ou politiques.

L'article 3 du projet relatif à l'acquittement des dettes contractées par le gouvernement mexicain envers les Français, se retrouve dans la convention du 9 mars.

[1] Pour bien étudier ce qui suit, il faut avoir en main 1° le projet de convention proposé par l'amiral, le 20 novembre; 2° le contre-projet de M. Cuevas, du 26 novembre; 3° le traité et la convention conclus à la Vera-Cruz le 9 mars.

L'article 4, reproduit en partie dans l'article 1er de la convention du 9 mars, a subi, il est vrai, des adoucissements; mais c'est ici le cas de rappeler ce qui a été dit plus haut; que la France persévérant dans son système de modération, qui d'ailleurs était le seul raisonnable, et après avoir donné des preuves de sa force, pouvait faire au Mexique certaines concessions, en échange de celles que le Mexique faisait de son côté. — Le gouvernement de Mexico abandonnait les prétentions impertinentes et inacceptables du projet de convention du 26 novembre; il revenait à des idées plus raisonnables; il reconnaissait ses torts et *payait* une indemnité; il signait un traité de paix qui assure des garanties réelles aux Français. La France pouvait alors montrer plus de facilité; adoucir les termes d'un paiement d'indemnité qui, par lui-même, est déjà une assez forte leçon, et abandonner quelque chose de ses prétentions pécuniaires. — Ces frais de guerre demandés d'abord par l'amiral, pour s'en faire, au besoin, un moyen de compensation auprès du plénipotentiaire mexicain, deux journées glorieuses pour la France les avaient payés, le 27 *novembre et le 5 décembre*. Est-il besoin de répeter aussi qu'envers un peuple, dont la vanité nationale était déjà froissée par deux défaites, il fallait se montrer plus modéré en paroles qu'avant la victoire, si l'on voulait éviter de créer des ressentiments que rien dans l'avenir n'aurait pu apaiser.

La stipulation contenue dans l'article 5 du projet, et qui est relative aux demandes faites par la France au sujet de la destitution de fonctionnaires mexicains, se trouve renouvelée dans les conférences de la Vera-Cruz, par un échange de notes et sur le même pied.

L'article 6 contenait quelques engagements pour l'éloignement des forces françaises. Il n'a pas été reproduit.

Enfin, l'article 7 réglait la restitution des navires séquestrés pendant le cours du blocus; la déclaration de guerre ayant compliqué cette question, la restitution n'est plus stipulée dans les conventions de la Vera-Cruz. Ce point, ainsi que d'autres semblables, sont laissés à l'arbitrage d'une tierce puissance, qui devra juger de la validité des prises, des circonstances qui ont eu lieu et de la quotité des indemnités à allouer. Le choix de cette tierce puissance est d'ailleurs, par un acte de

respect et de haute déférence envers la France, réservé au roi des Français. Ce recours à l'arbitrage d'une tierce puissance, était la meilleure manière de résoudre des points litigieux presque tous neufs en droit international, et des difficultés de détail qui auraient donné lieu à d'interminables discussions.

Telles sont les différences entre les stipulations de la Vera-Cruz et le projet de convention proposé par l'amiral à Jalapa. Différences peu considérables, comme on le voit, et qui sont la conséquence du système de modération constamment suivi par la France.

La France, si elle eût voulu faire usage de sa force, pouvait sans doute exiger du Mexique des conditions plus dures et plus humiliantes qu'elle ne l'a fait à Jalapa, et nul doute qu'en envoyant une armée d'invasion, elle eût conquis Mexico et obtenu ces conditions; mais cela n'était ni digne d'elle, ni avantageux à son commerce, et d'ailleurs elle n'aurait atteint ce but qu'en encourant des dépenses hors de toute proportion avec les résultats.

C'est ici que doit trouver place la réponse à la seconde objection faite aux conventions du 9 mars.

2° Cette modération de la France doit être attribuée à *une influence étrangère.*

Les faits sont là pour répondre à cette assertion qu'il faut attribuer à une susceptibilité injuste et exagérée. Le système de générosité dont la France a usé envers le Mexique a été trop nettement tracé dans la correspondance de l'amiral et trop bien caractérisé par tous ses actes, pour qu'on puisse attribuer la moindre portion de ce système à une influence étrangère. Même avant de partir pour le Mexique, l'amiral, à qui l'on avait soumis un plan d'attaque de la ville de la Vera-Cruz tendant à s'en emparer, en *la brûlant*, avait déclaré qu'il rejetait de pareils moyens de guerre, aujourd'hui, disait-il, *fort impopulaires en Europe.* Et il ajoutait : « Un coup de main hardi qui nous rendrait « maîtres de la forteresse de Saint-Jean d'Ulloa, terminerait la guerre « aux applaudissements des Deux-Mondes, et sans que l'humanité eût « à en gémir. »

L'examen attentif de ce qui s'est passé dans les conférences de Jalapa, prouve avec quelle modération l'amiral a mis en usage tous les moyens

compatibles avec la dignité de la France, afin d'arriver à un arrangement raisonnable.

Le lendemain même de la conquête d'Ulùa, l'amiral écrivait à propos des négociations qui avaient précédé ce fait d'armes.

« J'aurais répugné à traiter avec une nation que j'aurais dû humilier « et je peux dire que, dans mes conférences avec M. Cuevas, je m'é- « tais souvent montré plus soigneux de l'honneur du Mexique, que le « plénipotentiaire mexicain lui-même. » Et il ajoutait :

« J'aurais pu dicter à la ville de la Vera-Cruz des conditions fort « dures, car une fois maître de la forteresse, rien ne m'empêchait de « contraindre la ville à se rendre à discrétion ; mais j'ai cru que l'hon- « neur de la France était de montrer une extrême modération dans la « victoire. Cette modération ne sera peut être pas comprise dans ce « pays-ci, où l'on ne respecte guère que la force, mais elle le sera, j'es- « père, dans le reste du monde ; elle donnera un démenti solennel aux « hommes qui accusent sans cesse la France de vues ambitieuses et de « dureté envers les nations faibles. »

L'empressement que l'amiral mit, aussitôt après la conquête d'Ulùa, à lever le blocus qui pesait sur le port de la Vera-Cruz et à y admettre tous les pavillons, sans même attendre que les différends entre la France et le Mexique fussent aplanis, témoigne hautement de son désir d'alléger les maux de la guerre, et de faire cesser les souffrances du commerce neutre, en même temps que celles de notre propre commerce.

Immédiatement après la prise de la forteresse, l'amiral propose au gouvernement mexicain d'entamer de nouvelles négociations ; il offre la paix sans aucune aggravation des conditions qu'il avait exigées à Jalapa.

Le gouvernement refuse d'approuver la capitulation généreuse que l'amiral avait accordée à la ville de la Vera-Cruz ; cette capitulation est violée, la ville redevient ennemie ; l'amiral forme la résolution de la désarmer, pour la sauver des fureurs de son propre gouvernement ; il la surprend, il l'enlève par escalade, il lui ôte tous ses moyens de défense, en culbutant et détruisant l'artillerie de ses remparts ; mais il a recommandé d'*épargner la malheureuse ville*, *dont il a pitié*, dit-il, et cette recommandation est observée avec le plus honorable scrupule par

les assaillants ; et le désarmement de la Vera-Cruz s'accomplit avec tous les ménagements imaginables pour l'humanité, sans qu'une seule porte soit enfoncée, sans qu'une seule vitre soit cassée, sans qu'un seul des habitants inoffensifs éprouve le plus léger dommage!

A peine cette expédition est-elle terminée que l'amiral, de retour à son bord, écrit au général mexicain pour offrir de rendre neutre la ville qu'il vient de désarmer ; il n'a qu'un but, c'est de faire cesser les maux de la guerre et de conclure une paix honorable et avantageuse à la France.

Cette série d'actes caractérise le système de la France et celui de l'amiral. Or, on ne peut pas dire qu'elle ait été influencée par aucune suggestion anglaise, car tout cela se passait en novembre et dans les premiers jours de décembre, et c'est le 23 décembre seulement, que le ministre plénipotentiaire anglais, M. Pakenham, est arrivé sur la côte du Mexique.

Il s'y présente seul, sur une frégate de sa nation, sans aucun appareil de force. M. Pakenham avait déjà résidé plusieurs années à Mexico et il y avait des amis ; il offre son influence personnelle à l'amiral pour apaiser l'exaltation des Mexicains, et faire entendre à ce peuple la voix de la vérité et de la raison ; l'amiral accepte ses offres ; mais deux jours après il est informé que l'arrivée du plénipotentiaire britannique doit être suivie de celle d'une force navale considérable, et en effet sept voiles anglaises, dont deux vaisseaux de ligne, arrivent le 28 décembre en vue de la Vera-Cruz : alors l'amiral retire l'autorisation qu'il a donnée ; il signifie au ministre anglais, en présence du commodore Douglas, qu'il ne peut lui permettre aucune démarche, même officieuse, auprès du gouvernement mexicain, avant qu'au préalable, toute la portion des forces anglaises qui excède les forces françaises, ne soit retirée du golfe du Mexique.—Les Anglais se soumettent sans hésiter à cet arrangement. Ils demandent à l'amiral de vouloir bien autoriser le déchargement des cargaisons des navires anglais qui arriveraient sur l'avis de la capitulation de la Vera-Cruz. Ils n'obtiennent qu'un refus.

Si jamais la correspondance de l'amiral avec les agents anglais est publiée, on pourra voir quelle a été la dignité, la sévérité même de sa conduite et de son langage envers eux.

Il ressort évidemment de toute cette correspondance, que les Anglais se sont faits les agents, les instruments du système de la France envers le Mexique, système bien tracé, bien caractérisé longtemps avant leur arrivée, mais que jamais il n'en ont été les conseillers, encore moins les auteurs.

Jamais ils n'ont sollicité du représentant de la France, la moindre modification aux conditions qu'il entendait mettre à la paix; leur rôle s'est exclusivement borné à faire comprendre au gouvernement mexicain que la raison, la justice, son intérêt bien entendu, exigeaient qu'il entrât en accommodement avec la France. Il y a au reste à reconnaître qu'ils ont accompli ce rôle avec la plus exacte loyauté et avec un parfait sentiment des convenances. Le fantôme d'influence étrangère, à travers lequel ont été envisagés les traités de la Vera-Cruz, par quelques Français de ce pays-ci, s'évanouit donc complétement.

3° Reste la troisième objection, à savoir : Que puisque la France avait un système de modération si bien arrêté, elle aurait pu dès Jalapa, accepter les conditions que proposait M. Cuevas; conditions que quelques-uns même ont feint de trouver plus avantageuses que celles des traités de la Vera-Cruz.

Mais en vérité cette opinion n'est pas soutenable, et il suffira de renvoyer les esprits attentifs, au dernier projet de convention de M. Cuevas, en date du 26 novembre; il verront sans peine que ce projet, qui était le dernier mot du gouvernement mexicain à l'issue des conférences de Jalapa, était tout-à-fait inadmissible.

1° Parce que, en quittant Jalapa, quelques jours auparavant, l'amiral avait remis au plénipotentiaire mexicain un projet tout différent de celui-ci, et avait déclaré que, si ce projet n'était pas accepté, il commencerait les hostilités le 27 novembre à midi. Il y avait donc là une question de dignité pour la France;

2° Parce que le projet mexicain n'était pas d'ailleurs acceptable; la plupart de ses dispositions étant ou insuffisantes, ou impertinentes, ou perfides.

En effet ce projet de convention, dans lequel le Mexique semblait accorder la paix à la France, débutait par un article dans lequel il se *réservait de résoudre conformément à la justice et aux lois de la république,*

les demandes de la France relatives à la destitution des fonctionnaires mexicains.

Placer cette stipulation en tête de la convention, contrairement à tout ce qui avait été convenu jusque-là entre les deux plénipotentiaires, comme on peut le voir en lisant les projets mêmes de M. Cuevas, antérieurs à celui-ci, c'était donner à la convention une nouvelle physionomie et altérer le fond, en changeant la forme.

Dans les conventions de la Vera-Cruz, cette disposition a été réglée par un échange de notes, ainsi que je l'ai remarqué à l'article des conférences de la Vera-Cruz, et pour les motifs qui y sont indiqués.

Par l'article du projet de M. Cuevas, le Mexique accordait bien les 600,000 piastres d'indemnité; mais le plénipotentiaire mexicain avait introduit à dessein le mot espagnol *entregar* (remettre ou livrer) dans le but de se dispenser de reconnaître la légitimité du principe de la dette. La convention de la Vera-Cruz a, au contraire, consacré ce principe par l'emploi du mot sacramentel *pagar* (payer) dont l'amiral a impérativement exigé l'adoption.

L'art. 5 disait que les deux gouvernements renonçaient *par désir de la paix* (en obsequio de la paz) aux réclamations pécuniaires qu'ils pourraient se faire mutuellement, etc., etc.

Par désir de la paix! N'était-ce pas une impertinence de faire dire à la France qu'elle renonçait à des réclamations par *désir de la paix ou par crainte de la guerre*, et cela, au moment où elle se présentait menaçante sur les côtes du Mexique et prête à user de sa force?

Jusqu'ici le projet n'est qu'impertinent : plus loin, il joint la perfidie à l'impertinence. Ainsi, dans l'art. 6, relatif aux emprunts forcés, qui depuis si longtemps étaient l'objet des réclamations de tous les étrangers, il dit :

« Le gouvernement mexicain étant resté d'accord (*estando conforme*)
« de ne plus imposer d'emprunts forcés, ni sur les nationaux, ni sur
« les étrangers, la demande du gouvernement français, relative aux
« citoyens français, demeure par cela même satisfaite. »

Il y a ici un vague de rédaction qui pouvait ouvrir la porte à beaucoup d'actes de mauvaise foi de la part du gouvernement mexicain. — Déjà, dans cette même question des emprunts forcés, il avait donné

une preuve de son savoir-faire en intercalant frauduleusement dans le texte espagnol des traités de 1826 avec la Grande-Bretagne et de 1827 avec la France, un mot (*especialmente*) [1] qui faisait peser sur les nationaux de ces deux puissances les emprunts forcés dont elles avaient bien entendu les affranchir.

La rédaction de l'art. 7 du projet de M. Cuevas, n'était pas moins vague. Il disait que le gouvernement mexicain continuerait le paiement des créances françaises en voie de paiement « dans les termes convenus avec ce même gouvernement, » lequel ne payait plus depuis longtemps, ou bien qui, par mille subterfuges, faisait perdre une partie de leurs fonds aux détenteurs des créances.

Enfin, l'art. 9 mettait le comble à la mesure : il était à la fois insuffisant, impertinent et perfide.

Voici cet article :

« En attendant que, conformément aux désirs des deux gouvernements, on procède à la conclusion d'un traité d'amitié, de commerce et de navigation, qui fixe les bases des relations politiques et commerciales entre la république et le royaume de France, les Mexicains seront traités en France, et les Français au Mexique, *comme ils l'ont été jusqu'à ce jour,* et les agents respectifs, soit diplomatiques, soit consulaires, des deux nations, seront traités comme ceux de la nation la plus favorisée. »

Ainsi, c'était à nos agents diplomatiques et consulaires seulement que le Mexique entendait assurer le traitement de la nation la plus favorisée, tandis que les autres Français seraient traités comme ils l'avaient été jusqu'alors (*como hasta aqui*), c'est-à-dire pillés, volés, assassinés, comme cela avait lieu depuis dix ans! Présenter de telles propositions, et cela, au moment où la France se plaignait hautement de ces

[1] L'article des traités est :

« Le Mexique ne lèvera pas d'emprunts forcés sur les étrangers. »

L'introduction du mot *especialmente* donne à cet article la forme suivante :

« Le Mexique ne lèvera pas d'emprunts forcés *spéciaux* sur les étrangers. »

Ce qui, alors, veut dire qu'on ne pourra en lever sur eux *seulement*, mais qu'eux aussi les paieront quand les nationaux les paieront. — Voilà un des tours d'adresse de la diplomatie mexicaine.

mauvais traitements, et en exigeait la réparation. N'était-ce pas là, tout à la fois, une insolence et une perfidie?

Tel est le projet de convention qui fut remis à l'amiral, le 27 novembre à midi, au moment où il venait prendre poste, avec une partie de son escadre, sous la forteresse d'Ulùa: alors qu'il avait employé un mois d'efforts à ramener le Mexique à des idées plus raisonnables; alors qu'il avait fait les concessions qui étaient honorablement possibles; quand novembre touchait à sa fin, quand la saison devenait de plus en plus mauvaise, tellement qu'un jour de retard, un coup de vent mettait tout en péril!

Je pense qu'après un pareil examen il ne peut rester aucun doute sur l'impossibilité qu'il y avait d'accepter de pareilles propositions, et sur la nécessité où dut se trouver l'amiral de commencer les hostilités.

Il n'est pas nécessaire non plus pour répondre à ceux qui prétendent que le plénipotentiaire français a refusé à Jalapa des conditions plus avantageuses que celles de la Vera-Cruz, de faire entre les traités du 9 mars et le projet dont l'examen précède de plus amples rapprochements.

On doit rester convaincu après les détails qui viennent d'être donnés :

Que la France avait adopté, dès le commencement, envers le Mexique, un système de modération qui était à la fois le plus digne d'elle et le plus avantageux à ses intérêts;

Que par conséquent il ne faut attribuer ce système de modération à aucune influence étrangère;

Que si, après la victoire, l'amiral a accepté les bons offices personnels d'un agent anglais pour faire entendre au cabinet mexicain la voix de la raison, il l'a fait en conservant toute sa liberté d'action, et en montrant à l'égard des Anglais une dignité qui doit satisfaire la susceptibilité nationale, même la plus exigeante;

Que ce qui a été refusé le 27 novembre était impertinent, perfide, inacceptable;

Que les traités de la Vera-Cruz, tout en adoucissant quelques-unes des conditions des projets de Jalapa, ont imposé au Mexique l'aveu et

la réparation des torts causés aux Français, en même temps qu'ils ont assuré à nos compatriotes des garanties suffisantes;

Enfin que les termes de ces traités sont assez modérés pour que l'on puisse espérer de voir les ressentiments s'apaiser de part et d'autre, et les relations se rouvrir avec des chances de durée.

NOTE XII.

CONCLUSION.

Néréide, en mer, 30 avril 1839.

Enfin nous voici partis.—Après six mois de séjour devant les affreux écueils de la Vera-Cruz et d'Anton-Lizardo, ce n'est pas sans joie que nous sentons notre frégate en mouvement, faisant usage de ses jambes; nous humons avec plaisir le grand air du large et notre regard est heureux, en faisant le tour de l'horizon, de n'y plus rencontrer ni sables ni rescifs qui l'arrêtent. Nous voici de nouveau dans notre vie de marins : cheminant sur les solitudes des mers, attentifs au vent qui souffle ou qui va souffler, nos mâts chargés de voiles, et notre demeure se balançant.

Tout cela n'est pas sans prix quand on est resté enchaîné pendant six mois sur des côtes inhospitalières dont l'acpect monotone et silencieux contristait l'œil. Sans doute les commencements de ce séjour ont été joyeux et animés. Nous avons fait de grandes et glorieuses choses et tracé une des belles pages de notre carrière maritime; nous avons préparé pour nos vieux ans des souvenirs que le temps nous rendra plus précieux et plus chers encore; mais après ces premiers temps de vie et de mouvement, quel triste blocus, quelle maussade attente, quelle fâcheuse indécision, quel désolant repos!

Aussi, nous crions aujourd'hui : *vive la mer!*

Disons quelques mots de ce dernier mois qui vient de s'écouler, le dernier et le plus long, car il s'est passé en attente et en incertitudes.

Le 6 avril, la forteresse avait été remise aux Mexicains, ainsi que je l'ai dit ailleurs. La frégate amirale avait quitté ce même jour le port de la Vera-Cruz et était venue prendre le mouillage de l'Ile Verte. Nous avions l'espoir de ne rester là que quelques jours seulement, puisque nous n'attendions plus pour partir que la seconde expédition des ratifications et la remise des délégations sur la douane de la Vera-Cruz, pour le paiement de l'indemnité. Mais tout cela ne s'est fait ni si vite ni si facilement que nous le pensions, puisque c'est avant-hier seulement, 28 avril, que nous avons pu mettre à la voile.

Voici les dates de quelques faits qui se sont passés pendant que nous attendions ainsi l'accomplissement des engagements que le cabinet mexicain avait encore à remplir.

Le surlendemain de la remise de la forteresse, dans la matinée, on aperçut une grande fumée sur la ville. Les signaux faits par le brig le *Cuirassier*, laissé en station dans le port de la Vera-Cruz, nous apprirent qu'un incendie venait de se déclarer. Aussitôt tous les secours nécessaires furent envoyés. Le *Phaéton* fit une tournée dans les mouillages, prenant les chaloupes à la remorque, pour les remonter jusqu'à la Vera-Cruz, contre un vent de nord qui commençait à s'élever. Déjà, par les soins du capitaine du *Cuirassier*, des pompes étaient en mouvement. C'était dans la douane même que le feu avait éclaté.

Nos marins ont rivalisé de zèle et d'ardeur pour se rendre maîtres de l'incendie, et grâces à eux, on a pu l'empêcher de s'étendre, comme il menaçait de le faire, sur tout un quartier de la ville.—Les habitants de la Vera-Cruz, malgré leurs préventions mexicaines contre nous, n'ont pu s'empêcher d'admirer le courage, le dévouement, et en même temps l'ordre avec lequel agissaient nos marins, et aussi la bienveillance avec laquelle ils se portaient au secours de leur ennemi de la veille.

Le trouble que cet événement avait occasionné dans la ville, avait été redoublé encore par la nouvelle, arrivée le matin même, qu'un fort parti fédéraliste avait quitté Tuxpan et marchait sur la Vera-Cruz. Les Anglais qui sont fort occupés de leurs propres intérêts, en toute circonstance, avaient fait débarquer, non des pompes, mais des soldats de marine, pour protéger leurs négociants en cas d'attaque, et pour aider à transporter de l'argent à bord d'une corvette qui avait pris, en hâte,

mouillage devant la ville. Fort occupés de cette opération, ils n'avaient pas le temps de songer à l'incendie; on doit pourtant leur rendre cette justice de dire que, sans doute, ils auraient été très-fâchés de voir la ville entièrement brûlée; ce qui le prouve, c'est que l'amiral, avant notre départ, a reçu communication, par le représentant de S. M. B. à Mexico, des remerciements du commerce anglais pour les services rendus, par nos marins, dans cet incendie.

L'amiral était descendu à terre et s'était entendu avec le général Victoria pour que le bon ordre fût maintenu; il lui avait témoigné sa disposition à lui donner les secours dont il aurait pu avoir besoin à cet effet. Toutes les précautions étaient prises pour que, dans le cas où les fédéralistes se présenteraient, nos négociants et notre commerce fussent suffisamment protégés contre eux; et l'amiral avait écrit au chef fédéraliste que, tout en restant neutre, comme il l'avait fait jusqu'alors, entre la cause fédérale et la cause centraliste, cependant, si les troupes fédéralistes n'observaient pas l'ordre le plus parfait et ne respectaient pas les propriétés étrangères, il les considérerait comme ennemis et les traiterait en conséquence. L'amiral avait ainsi étendu la protection de la France à tous les étrangers dans la Vera-Cruz, à l'exception seulement des Anglais et des Américains qui, ayant des navires de guerre devant le port, pouvaient se protéger eux-mêmes.

Tout cela n'a été qu'une alerte et les fédéralistes ne se sont pas présentés. Le soir, on était maître de l'incendie, grâces à nous. Le journal de la Vera-Cruz a bien voulu reconnaître que nous avons rendu à la ville un service signalé et nous a remerciés; mais, malgré lui, sans doute, le bout de l'oreille a passé. — Après avoir rendu justice au courage de ceux qui ont porté secours et en avoir donné marque de gratitude, le *Censor* ajoute : « et si malheureusement il y a eu quelques « victimes parmi les Français, ils ont droit à ce que nous dédommagions leurs familles. » Ils voudraient bien pouvoir payer ce service avec quelques piastres et en être quittes; leur incorrigible vanité y trouverait mieux son compte.

Cette vanité a remis le gouvernement dans la voie de la forfanterie qu'il n'avait quitté qu'à regret et seulement pour le temps des négociations. Le *Diario* a repris son langage : la seule modification qu'il y ait

apportée, c'est qu'au lieu de donner les injures et les mensonges comme venant de son fond, et comme un produit de sa propre verve, il les met sur le compte des autres et les donne comme des citations. Tantôt c'est un journal du *Yucatan* qui parle, tantôt une gazette de *Jalisco* ou de *Guadalajara;* ou bien il cite un article *impartial* du *Courrier des Deux-Mondes,* journal des États-Unis qui, de notoriété publique, est salarié par le cabinet mexicain. C'est dans cette dernière feuille qu'a été publiée une lettre d'un certain M. Farragut, lieutenant de la marine des Etats-Unis qui, malgré son caractère officiel, n'a pas craint de poser, comme étant l'expression de sa croyance personnelle, des assertions assez injurieuses pour les Français, et en particulier pour l'amiral.

Enfin, le *Diario* a inséré, comme article communiqué, une réponse faite par la *Junte patriotique* de Mexico à un écrit qui, sous le nom de *Notes d'un témoin oculaire*, avait démenti toutes les assertions du rapport de Santa-Anna, sur la journée du 5 décembre. Cette réponse de la *Junte patriotique* est, comme on peut croire, fort peu mesurée dans ses termes. La conclusion en donnera une idée. La voici : « Nous avons « démontré, disent les auteurs de cette pièce, que, le 5 décembre, les « Français ont fui devant les Mexicains et que dans toutes les actions « de ce jour-là ils se sont couverts d'ignominie. »

On comprend que toutes ces attaques, quelque détournées qu'elles se soient montrées dans la forme, et bien que désavouées par le gouvernement, devaient jeter de la défiance et du mauvais vouloir dans les relations qui venaient de se rouvrir. D'autres circonstances sont venues se joindre à celles-là et ont menacé d'amener une nouvelle rupture.

Le gouvernement mexicain, après la remise des ratifications, avait encore des engagements à remplir. Il devait envoyer une seconde expédition de ces ratifications; il devait restituer aux consuls de France l'*exequatur*, qui leur avait été retiré lors du blocus; enfin il devait fournir les délégations sur la douane de la Vera-Cruz pour le paiement de l'indemnité.

Or, les jours se passaient et rien ne venait. Plusieurs de nos navires étaient partis pour la France : la *Médée*, portant les ratifications, le *Lapérouse*, l'*Alcibiade*, tous emmenant des artilleurs à bord. Nos forces

diminuaient. Qu'y avait-il-donc? Le cabinet mexicain était-il capable d'une telle mauvaise foi?

L'amiral en eut sans doute quelque idée, car les départs furent suspendus; des dispositions furent prises pour exécuter un nouveau coup de main, et un courrier fut expédié exprès, pour Mexico, le 18 avril, avec des dépêches très-pressées.

On a dit que l'amiral, dans ces dépêches, traitait fort durement le cabinet mexicain au sujet de ses lenteurs, de sa mauvaise volonté à remplir les conditions de la paix et du langage qu'il laissait tenir à ses journaux; on a dit aussi que l'amiral déclarait dans ces mêmes dépêches que si, par le retour du courrier, il n'apprenait pas que les délégations étaient remises au chargé d'affaires de France, il avait pris toutes ses dispositions pour se remettre en possession de la forteresse; et que, devant un pareil manque de foi, il la garderait jusqu'à de nouveaux ordres de son gouvernement.

Quoi qu'il en soit de la vérité de ces *on dit*, que, pour ma part, je tiens pour être très-voisins de la vérité, toujours est-il qu'il y eut là un nouveau moment de crise et que tout fut encore en suspens. Heureusement pour le Mexique, et peut-être aussi pour la France, il n'a pas été nécessaire d'en venir à aucune extrémité.

Le 24, au soir, les dépêches de Mexico annoncèrent que le gouvernement mexicain avait rempli ses engagements, de lui-même, et que, bien qu'il fût coupable de lenteur, il s'était cependant exécuté avant que le courrier porteur des dernières menaces de l'amiral ne fût arrivé à Mexico. — Les délégations étaient remises au chargé d'affaires de France.—La seconde expédition des ratifications était adressée à l'amiral.—Quant à l'*exequatur*, depuis le 19, on savait que, par une publication officielle, il avait été restitué aux consuls de France.

Ces nouvelles furent le dernier signal de départ. Les gabares chargées des approvisionnements déposés autrefois dans la forteresse, les deux bombardes, gardées jusqu'au dernier moment, comme *épouvantails*, les navires légers, tout cela partit.

Le 27 au soir, il ne restait plus que la *Néréide* et la division qui, sous le guidon de la frégate la *Gloire*, demeure en station. Cette division se compose des brigs le *Voltigeur* et le *Zèbre*, et de la corvette l'*Iguala*,

prise sur les Mexicains : ce dernier navire, armé avec les ressources tirées de l'escadre ou de la Nouvelle-Orléans, pourra bientôt faire route pour la France ; c'est une charmante construction, tout nouvellement sortie des chantiers de Baltimore. Dieu veuille qu'on n'envoie pas ce trophée pourrir dans quelque coin de port, avec les constructions étrangères, contre lesquelles notre génie maritime manifeste toujours une invincible répugnance.

Avant de mettre la *Néréide* sous voiles, je dois dire un mot des fédéralistes et leur faire mes adieux. La cause des fédéralistes était bien faite pour avoir nos sympathies : car, dans leurs discours au moins, ils n'ont cessé de faire preuve d'un grand désir de civilisation. D'ailleurs, ils ont généralement accordé à nos nationaux secours et protection, et se sont montrés moins imbus de préjugés contre les étrangers que les Mexicains du parti contraire. Il est fâcheux vraiment qu'ils aient le grand tort de ne pas avoir pour eux la majorité ni morale ni numérique : tort impardonnable dans une république.

Comme on peut le penser, les fédéralistes ont été désolés de nous voir traiter avec le cabinet centraliste. Tout en comprenant que l'intérêt bien entendu de la France veut que l'on entre en arrangement avec le gouvernement de fait, ils auraient bien désiré pourtant qu'il n'en fût rien.

La conclusion des traités est funeste à la cause fédérale, du moins pour l'instant. Le gouvernement ne manquera pas de profiter de l'assentiment des diverses nuances de parti qu'il a ralliées autour de lui, à propos de la guerre, et des ressources momentanées qu'il s'est ainsi créées, pour porter toutes ses forces contre les malheureux *prononcés*, un peu dépopularisés dans ces derniers temps par leurs relations avec nous.—Il se peut donc qu'avant peu les fédéralistes succombent.

Si cependant nous ne nous arrêtons pas aux conséquences présentes et que nous portions notre pensée plus loin dans l'avenir, nous trouverons peut-être que l'appui moral prêté par la France aux idées des fédéralistes, dussent ces idées être un instant comprimées par des revers prochains, aura cependant été utile à leur propagation.

On sait maintenant au Mexique que si un gouvernement fédéraliste éclairé venait à s'établir, il aurait aussitôt l'appui de la France ; le fédéralisme, par cet appui, n'a vécu, cette fois-ci, que quelques mois ;

mais pendant ces quelques mois, il a pu parler librement, agir, faire ses professions de foi; la presse des Etats-Unis, celle de l'Europe, se sont occupées de lui; notre appui a mis sa cause en relief; beaucoup de citoyens se sont déclarés pour lui, qui n'auraient osé le faire sans les chances que lui donnait cet appui; ces citoyens, désormais compromis, devront suivre sa fortune.

Quoi qu'il arrive donc, il me semble que le fédéralisme nous devra quelques remerciements, plus peut-être que si nous l'eussions dépopularisé en joignant nos armes aux siennes. Je désire qu'il soit satisfait de cette argumentation à la façon du docteur Pangloss.

Le 28 avril, à quatre heures du soir, la *Néréide* a mis sous voiles.

La ville de la Vera-Cruz a salué le pavillon français de vingt-un coups de canon, en signe d'adieu. La *Néréide* a immédiatement rendu cette politesse du général Victoria, qui a montré ainsi, jusqu'au bout, avoir compris, avec le plus d'intelligence et d'élévation de caractère, les convenances imposées par la nature des relations pacifiques actuellement établies entre son pays et le nôtre.

NOTE XIII.

TEXAS.

Néréide, en mer, 16 mai 1839.

Je m'empresse de mettre en ordre les notes que j'ai recueillies pendant notre courte visite au Texas.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'instruire sur ce pays ; j'ai questionné ceux que j'ai connus ; j'ai lu quelques écrits publiés aux Etats-Unis, et peu connus ; j'ai déchiffré les nombreux journaux où se débattent avec ardeur les intérêts de la nouvelle république ; j'ai regardé de mon mieux ce que j'ai pu voir par moi-même.

Ce ne sont, il est vrai, que des données bien imparfaites et il ne peut en résulter qu'une esquisse. Mais le Texas est un pays si digne de fixer l'attention ; tout y est si nouveau ; tout ce qui s'y rapporte est si profondément ignoré, que les plus simples documents, quelque incomplets qu'ils soient, offrent de l'intérêt et doivent être recueillis.

Je dirai quelques mots seulement des circonstances du voyage pendant lequel j'ai réuni les notes qui suivent [1].

Partis le 28 avril de la Vera-Cruz, c'est le 2 mai, dans la matinée, que nous avons atteri sur les côtes du Texas. Nous avions fait route pour aborder à Galveston, qui est le port principal de cette nouvelle

[1] L'auteur avait donné ici quelques détails sur la course qu'il a faite dans l'intérieur du Texas ; mais il a pensé devoir remplacer, dans la publication, ces détails, pleins d'intérêt pour lui, fastidieux pour d'autres, par un exposé de faits très-sommaire. Il a renvoyé le reste aux souvenirs intimes.

république; mais l'inexactitude des cartes du golfe du Mexique, construites au dépôt de notre marine sur les données des navigateurs espagnols, est telle, que l'erreur sur la position de Galveston est de près d'un degré et demi en longitude.

Nous nous trouvâmes donc en quelque sorte égarés sur une côte entièrement inconnue. Ce fut le second jour de notre attérissage seulement que le *Phaéton*, envoyé à la découverte, nous amena un pilote texien. Nous sûmes alors que nous nous trouvions à vingt lieues marines dans l'ouest de Galveston et à peu de distance d'une rivière, le Brazos, non indiquée sur nos cartes.

Le lendemain soir, après avoir louvoyé vint-quatre heures contre les vents et les courants qui portaient avec force dans l'ouest, la *Néréide* put mouiller devant l'embouchure du Brazos et près de la petite ville de Velasco, qui y est construite.

Dès le même soir, l'amiral descendit à terre. Les facilités qui lui furent offertes pour se rendre à Houston, capitale de la république, le décidèrent à entreprendre ce voyage. Houston est à trente lieues de Velasco, dans l'intérieur du pays.

La *Néréide*, le brig le *Cuirassier* qui l'avait accompagnée, ainsi que le navire à vapeur le *Phaéton*, reçurent l'ordre de continuer leur route vers Galveston, où l'amiral se proposait de les aller rejoindre par terre.

Le 5 au matin, l'amiral, accompagné du commandant du génie Chauchart, et de l'auteur des présentes notes, se mit en route pour Houston. Le général Green, qui venait d'exercer envers nous une bienveillante hospitalité, nous accompagna jusqu'à Wharton, à quatre lieues de Velasco; c'est de là que nous prîmes notre point de départ.

L'accueil qui nous fut fait à *Eagle-Island* (c'est le nom de l'habitation de la famille Warthon) ne fut ni moins empressé, ni moins bienveillant que celui du général Green, et quand, après une journée passée dans cette aimable famille, nous dûmes reprendre notre route, ce ne fut pas sans peine que nous fîmes nos adieux à nos hôtes.

Le général, obligé de retourner à Velasco, nous quitta le 6 au matin, en nous laissant sous la conduite du capitaine Clendenning, de l'armée texienne. Le colonel Groce, frère de mistriss Wharton, eut la

bonté de nous prêter sa calèche et ses chevaux pour nous conduire à Houston. Nous fîmes dans cette journée quinze lieues environ, par une route à peine frayée, et qui traverse les bois vierges et les grasses prairies dont tout le pays plat du Texas est couvert. Le soir, nous nous arrêtâmes dans un défrichement qui porte le nom de *New Bowling-green*. Le propriétaire de ce défrichement, M. Bingham, venu dès les premiers temps dans le pays, a acheté à bas prix des terrains considérables et se trouve aujourd'hui à la tête d'une grande fortune. Les mœurs de sa famille n'en sont pas restées moins simples. A *New Bowling-green*, on exerce l'hospitalité; mais cette hospitalité, offerte aux amis, est vendue aux voyageurs indifférents. La maîtresse de la maison, quoique riche propriétaire, n'est donc qu'une maîtresse d'auberge, d'une espèce toute particulière. Elle en remplit, avec soin et vigilance, tous les devoirs, et la belle miss Bingham, qui, dans vingt ans, sera peut-être riche à millions, ne dédaigne pas de se mêler à ses travaux.

Le 8 au soir, nous étions rendus à Houston. Le président Lamar était allé à Galveston, au-devant de l'amiral qu'il supposait devoir débarquer sur ce point. Il ne revint que le lendemain. Après avoir passé quatre jours à Houston, y avoir vu tout ce qui mérite d'être vu et y avoir reçu de tous les habitants l'accueil le plus cordial[1], l'amiral donna le signal du départ. Nous descendîmes jusqu'à Galveston, où nous devions retrouver la division navale. Un bateau à vapeur nous y conduisit par le *Buffalo bayon*, rivière profonde, étroite et sans courant, qui va rejoindre la baie de Galveston. La journée passée à Galveston fut une journée de fêtes.

Le 14 au matin, il fallut quitter définitivement le Texas et nos nouveaux amis. Le *Zavala*, navire à vapeur appartenant au gouvernement, fut mis à la disposition de l'amiral pour le conduire près de la frégate, mouillée à six milles au large. Plusieurs personnes nous avaient accom-

[1] Je dois ici adresser mes remerciements personnels à l'excellent docteur Ashbel Smith, ex-chirurgien en chef de l'armée texienne, qui a bien voulu, pendant tout le temps de notre séjour tant à *Houston* qu'à *Galveston*, me guider dans mes recherches, et a exercé envers moi la plus bienveillante hospitalité. Sa parfaite connaissance de la langue française, son instruction variée, sa grande obligeance ont donné à ses services un prix inestimable.

pagnés depuis Houston, les principaux habitants de Galveston et bon nombre de belles dames s'embarquèrent aussi sur le *Zavala*.

Une journée magnifique favorisait cette promenade. A deux heures, le *Zavala* mouillait près de la *Néréide* et tous les canots de notre petite division étaient en mouvement pour conduire ces visiteurs à bord de la frégate française, qu'ils étaient impatients de connaître. Une collation fut improvisée chez l'amiral pour cette population de près de 200 personnes, qui y firent honneur. Après deux heures de promenade à bord, de causeries, d'admiration, de compliments, de danse et autres amusements ordinaires en pareille circonstance, on se quitta.

Le *Zavala* resta, cependant, près de nous, pour nous voir appareiller et ne s'éloigna qu'après que la division eût mis à la voile. Alors le *Zavala* passa deux fois à poupe de la frégate, nous saluant de *houras*, et les femmes agitant leurs mouchoirs en signe d'adieu ; nous étions tous transportés d'enthousiasme.

Ainsi se passèrent les douze journées de notre voyage au Texas.

Le but de l'amiral, en faisant cette visite au Texas, a été, à ce qu'il semble, de s'assurer par lui-même de l'état de ce pays, de voir s'il est avantageux et possible d'y ouvrir des relations commerciales et si l'indépendance du pays et son organisation sont assez assurées désormais pour que la France puisse, sans inconvénient, reconnaître la république du Texas comme une puissance de fait.

On dit d'ailleurs que le Texas a fait des offres qui rendraient plus facile l'action de la France sur le Mexique, en cas de besoin. Si, un jour à venir, elle avait à demander à la race hispano-mexicaine raison de quelques nouveaux griefs, il serait en effet plus commode et plus avantageux pour elle de prendre à sa solde des troupes auxiliaires qui se trouvent aux portes du Mexique, que d'avoir à transporter, à grands frais, des soldats à 2,000 lieues de distance.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il est probable que, quant au premier, l'amiral est parti du Texas, convaincu des avantages qu'il y aurait pour la France à reconnaître la république texienne et à ouvrir des relations commerciales avec elle.

Quelles que soient les menaces du Mexique, elles sont à peu près impuissantes aujourd'hui contre les Texiens. Les Mexicains pourront

bien inquiéter la nouvelle république, causer des déprédations sur les frontières; mais ils n'en compromettront jamais l'existence. Chaque jour ils doivent perdre davantage cet espoir si, depuis la journée de San-Iacinto, ils ont pu le conserver encore; car, chaque jour, la population de race anglo-saxonne augmente dans le Texas et s'y implante plus profondément; cette population entreprenante, laborieuse et morale, établie sur un sol vierge et riche, est d'une espèce si supérieure, que, malgré la disproportion numérique actuelle, l'avantage est déjà du côté des Texiens.

Le gouvernement du Texas témoigne un grand désir d'être reconnu par la France. L'appui d'une puissance d'un tel ordre assurerait le succès de la cause texienne, cause si favorisée déjà par le blocus du Mexique et par la guerre qui l'a suivi. Les Texiens se montrent très-reconnaissants, envers la France, de cette guerre qui a été si favorable à leurs intérêts, quoique non entreprise à leur intention. Si l'on savait profiter habilement de ces dispositions, il ne me paraît pas douteux que nous pourrions ouvrir avec ce pays, qui ne tardera pas à être productif et consommateur, des relations commerciales très-avantageuses.

Sans entrer plus avant dans les diverses questions qui doivent se rattacher à l'existence de la nouvelle république, et qu'il faut une plus complète connaissance du pays pour étudier, je passe aux notes que j'ai recueillies, et dont quelques-unes pourront aider à éclairer l'opinion sur le Texas.

NOTICE HISTORIQUE.

Je retracerai seulement par quelques mots l'historique de l'établissement de la race anglo-saxonne dans le Texas.

Le Texas, visité pour la première fois par un Français, au commencement du 17e siècle[1], resta bien longtemps encore sauvage et inhabité. Les Espagnols s'en emparèrent nominalement et le joignirent à

[1] Lassalle découvrit la baie de San Bernardo ou celle de Galveston. Les rela-

la vice-royauté du Mexique. En 1692, ils fondèrent un établissement à Bexar, sur la rivière San-Antonio; en 1716, ils vinrent jusqu'au golfe del Espiritu Santo, où ils placèrent une autre colonie nommée la Bahia; enfin, en 1732, ils mirent un poste à Nacogdoches, près de la Sabine. Cette rivière formait la limite de leurs possessions.

Quelques missions, des stations militaires sur la côte, et les établissements dont il vient d'être parlé, composèrent jusqu'en 1818 toute l'occupation espagnole; on ne comptait pas dans tout le Texas, plus de 7 à mille habitants, en y comprenant même les Indiens civilisés et la race de sang mêlé. La colonisation n'avait fait aucun progrès jusqu'alors; le pays était entièrement sauvage, sans culture et livré aux tribus errantes des aborigènes.

Après la cession de la Louisiane aux Etats-Unis, il devint nécessaire de fixer les limites qui devaient arrêter la population américaine du nord, dont le flot s'approchait chaque jour de la vice-royauté du Mexique, bien que la Sabine fût, d'usage, regardée comme formant une limite, cependant cela n'était fondé que sur des données vagues et incertaines.

En 1818, un traité fut signé entre MM. *Adams*, pour les Etats-Unis, et *Onis*, pour l'Espagne; ce traité régla le différend.

Les limites de la vice-royauté du Mexique, vers l'est, furent ainsi marquées : la Sabine, jusqu'au 32e degré de latitude nord; une ligne fictive courant au nord jusqu'à la rivière Rouge; cette rivière elle-même, pendant une partie de son cours; une seconde ligne conventionnelle et enfin la rivière des Arkansas.

Dès cette époque, on peut considérer le Texas comme cette partie de la vice-royauté du Mexique, qui s'étend depuis les limites qu'on vient d'indiquer, jusqu'à la rivière nommée le Nueces, où elle se confondait avec la province du nom de Cohahuila.

En 1810, une révolte avait éclaté au Mexique en faveur de l'indépendance. Cette révolte dirigée par les prêtres du bas clergé, fut étouffée après des succès divers. En 1819, il restait à peine un des chefs qui

tions sont tellement obscures, qu'on ne peut reconnaître dans lequel de ces deux points il aborda, pendant son voyage qui eut lieu en 1633.

avaient commencé cette guerre d'indépendance, et au mois de juillet de cette même année, le vice-roi écrivait à Madrid, que tout était désormais rentré dans l'ordre.

C'est pendant cette période de l'indépendance mexicaine que les Anglo-Américains reçurent les premières notions sur le Texas, par des bandes de volontaires qui le traversèrent pour aller soutenir la cause des insurgés. Ces notions se répandirent lentement; il fallait que de nouveaux événements vinssent donner aux esprits aventureux des Etats-Unis, la facilité d'entrer dans un pays que les récits dépeignaient comme très-fertile et très-riche, mais dont le gouvernement espagnol, dans sa haine des étrangers, fermait soigneusement l'accès.

Ces événements éclatèrent : une nouvelle révolte bouleversa la vice-royauté du Mexique; révolte non plus conduite par le clergé, ni soutenue seulement par une populace ignorante, mais dirigée par les chefs de l'armée et accomplie par l'armée elle-même. L'insurrection fut couronnée d'un plein succès, et le Mexique déclara son indépendance, de la métropole (27 septembre 1821.)

Le colonel Iturbide, qui avait joué le principal rôle dans cette révolution et en avait été le premier chef, tenta, dès le début, de remplacer la république par une monarchie. Il parvint à se faire proclamer empereur (18 mai 1822).

L'ambition des autres chefs ne permit pas à Iturbide de garder longtemps ce pouvoir suprême; c'était d'ailleurs un homme d'un mérite trop médiocre pour s'y maintenir. Le 19 mars 1823, c'est-à-dire, moins de deux ans après son élévation, il dut signer son abdication, et le 11 mai, il fut embarqué pour l'Europe.

Le gouvernement républicain fut rétabli au Mexique et une constitution, d'un caractère purement fédéral, fut décrétée par un congrès, le 2 février 1824. Guadalupe Victoria en fut le premier président.

C'est pendant le règne éphémère d'Iturbide que commença la colonisation du Texas pour les Anglo-Américains.

Mosés Austin, du Missouri, en avait conçu la première idée; il avait passé sa vie à diriger des entreprises de mines dans le haut Missouri et dans les parties les plus éloignées de la Louisiane. Quelques notions qui lui parvinrent sur le Texas, lui donnèrent à penser

que ce pays se prêterait merveilleusement à des entreprises de défrichement. Dès la fin de 1820, il s'était adressé au gouvernement de la Nouvelle-Espagne, et, par un acte du 17 janvier 1821, avait été autorisé à introduire 300 familles dans le Texas.— Il mourut peu après.— Son fils, Stephen Austin, eut pour succession de continuer l'œuvre de son père; homme de beaucoup de résolution et de persévérance, il ne recula pas devant cette tâche. En 1821, il arriva sur le *Brazos* avec les premiers émigrants. Cette colonie eut beaucoup de peine à s'établir parmi les Indiens; cependant en 1824 elle avait fait assez de progrès pour être en mesure de châtier ces sauvages quand ils commettaient des déprédations dans les défrichements.

Le 4 janvier 1823, il parut à Mexico une loi de colonisation qui régularisait le mode de cession des terres, tant dans le Texas que dans le reste de la république. Le Mexique n'avait pu passer à l'état d'indépendance, si nouveau pour lui, sans subir l'influence de quelques-unes des idées libérales qui accompagnent toujours de pareils mouvements.

On comprenait que le Texas ne demandait que des bras pour devenir productif; que c'était une honte de laisser en friche un pays aussi fertile. L'exemple des Etats-Unis, ce parangon de la colonisation, faisait espérer que des conditions de cession de terres, analogues à celles qui y facilitaient le défrichement, produiraient au Mexique le même effet, et que les Espagnols se répandraient sur les plaines du Texas, comme les Anglo-Saxons dans les forêts des Etats-Unis.

On ouvrit en même temps la porte aux étrangers, pour hâter la colonisation, et pour établir une concurrence salutaire. D'ailleurs tous ceux qui avaient quelque élévation dans les idées, disaient que c'était là une marque de civilisation et que le nouveau peuple libre devait aussi se montrer éminemment civilisé.

Ces vérités absolues étaient, relativement, de grandes erreurs. Avec moins d'orgueil, le gouvernement mexicain aurait reconnu tout de suite que c'était une grande imprudence que d'introduire sur le territoire de la république, et pour s'y attacher par le plus puissant de tous les liens, *celui de la propriété*, une race si évidemment supérieure par le travail, par l'industrie, par l'esprit d'entreprise, à la race espagnole,

« et qui lui est si opposée, si ennemie naturellement par la religion, « par le langage et par les mœurs[1]. »

Il n'était pas douteux que cette population, établie loin du centre d'action du gouvernement mexicain, dans une province qui, par sa position géographique, n'appartient pas nécessairement au Mexique (province qui n'étant ni peuplée, ni cultivée déjà par la race espagnole, serait complétement livrée à celle qui venait s'y établir) il n'était pas douteux que cette population se détacherait du Mexique, auquel elle est étrangère en tout point, dès quelle se trouverait assez forte pour le faire.

Le gouvernement mexicain aurait dû s'avouer que les populations mexicaines sont paresseuses, sans industrie et sans activité; qu'elles n'ont pas cet esprit hasardeux et entreprenant, cette persévérance, nécessaires à l'œuvre de la colonisation, qualités si éminentes dans la race anglo-saxonne; le gouvernement mexicain, s'il avait été assez sage pour demeurer convaincu de ces vérités, aurait dû continuer de maintenir le plus longtemps possible entre les Etats-Unis et le Mexique, des déserts infranchissables.

Plusieurs esprits éclairés comprirent sans doute le danger, car la loi de colonisation ne passa pas sans difficultés. Austin, prévenu de ce qui menaçait son établissement, vint à Mexico et contribua à vaincre les obstacles qui s'opposaient à l'adoption de la loi. Au bout d'un an, il put retourner au Texas où son absence et l'incertitude du succès de ses démarches avaient arrêté le progrès de la colonisation.

D'autres établissements se formèrent dans le Texas, en conséquence de la loi qui venait d'être promulguée; le gouvernement mexicain, y trouvant une ressource pécuniaire, fit, à vil prix, des cessions de terre considérables. Les Américains des Etats-Unis étaient toujours en première ligne parmi les cessionnaires, et il n'y eut qu'un très-petit nombre d'Espagnols qui s'aventurèrent dans ces entreprises.

Pendant les présidences de Victoria et de Guerrero, qui se succédèrent au Mexique depuis 1824 jusqu'en 1830, la colonisation du Texas

[1] Paroles de M. de Gorostiza en rendant compte de sa mission aux Etats-Unis, en 1836.

par les Anglo-Saxons, se développa paisiblement et sans être inquiétée par le gouvernement mexicain; ce gouvernement était trop occupé des dissensions intérieures pour s'inquiéter sérieusement de ce qui se passait aux frontières de la république.

Mais en 1831, Bustamante étant arrivé à la présidence, et le calme s'étant établi à Mexico pour quelque temps, le cabinet mexicain jeta les yeux sur le Texas et fut effrayé de voir que les colons qui s'y établissaient étaient seulement des Anglo-Saxons et qu'ils s'y multipliaient avec une grande promptitude. Une loi fut rendue qui, en permettant la colonisation du Texas à toutes les nations, l'interdisait aux citoyens des Etats-Unis. Des troupes furent envoyées; l'administration fut enlevée aux pouvoirs civils et livrée à la licence militaire; les habitants furent soumis à toutes sortes de vexations.

Le gouvernement mexicain aurait voulu refouler la nouvelle population à laquelle on avait si imprudemment ouvert la porte du Mexique; il cherchait à la dégoûter par la persécution.—Cette population avait déjà jeté dans le sol de trop profondes racines, et d'ailleurs elle fut aidée par des circonstances favorables. De nouveaux troubles ne tardèrent pas à se déclarer dans le Mexique. Le gouvernement, pour résister aux séditieux, dut rappeler les troupes qui occupaient le Texas. Les Texiens purent se réunir, se concerter et reprendre des forces. Toute l'année 1832 fut ainsi employée.

Au commencement de 1833, les colons du Texas se trouvèrent assez forts pour demander que le Texas, jusqu'alors réuni à l'état de Cohahuila, devînt un état séparé et pût se gouverner lui-même. Ce n'était, après tout, que l'exécution des engagements contractés par le gouvernement dans le décret de colonisation du 7 mai 1824, décret qui assurait au Texas le droit de devenir un état séparé, dès que sa population serait assez considérable.

Le général Austin se chargea d'aller lui-même porter cette pétition à Mexico. Tout était tellement trouble et confusion dans cette capitale qu'il ne put obtenir aucune satisfaction. La faiblesse même du gouvernement lui fit penser que le Texas ne devait pas perdre de temps, et il écrivit à l'*ayuntamiento* (municipalité) de Bexar d'organiser un gouvernement sans attendre davantage. Cette lettre vint à la connaissance

des Mexicains ; Austin, qui retournait au Texas, fut arrêté à Saltillo, à 200 lieues de Mexico, et fut jeté dans une prison d'où il ne sortit que 19 mois plus tard.

En 1824, le général Santa-Anna, après bien des efforts et bien des intrigues, parvint enfin à s'emparer des rênes du gouvernement. En arrivant au pouvoir, il commença par dissoudre le congrès et en appela un autre qui, sous son influence, décréta la constitution centrale. Peu après, il devint évident pour les Texiens que le nouveau président allait tourner contre eux tous ses efforts : la question texienne, par l'horreur que le peuple avait conservée pour les étrangers, était fort populaire, et Santa-Anna n'avait garde de laisser échapper une occasion d'augmenter sa popularité en entreprenant une expédition militaire dont il regardait le succès comme certain.

Des actes tyranniques du beau-frère de Santa-Anna, le général Cos, qui commandait au Bexar, les insinuations des feuilles publiques, enfin, des réunions de troupes vers le Rio-Grande, annoncèrent aux Texiens le danger qui les menaçait et la lutte qu'ils allaient avoir à soutenir.

A l'époque où nous sommes arrivés (1835), la population de race étrangère, établie dans les défrichements du Texas, montait déjà à 45,000 habitants répandus dans les concessions qui portaient les noms de *Austin*, *Williams*, *Burnet*, *Vaihlen*, *Zavala*, *Dewitt*, etc., etc., ainsi que sur la Rivière Rouge, dans le voisinage immédiat des Etats-Unis. Malgré l'infériorité apparente dans laquelle cette population se trouvait vis-à-vis des forces militaires que le Mexique pouvait lui opposer, elle se résolut cependant à défendre le terrain sur lequel elle s'est établie, et puisque le Mexique ne voulait pas la laisser se développer paisiblement dans le Texas, à se séparer du Mexique et à proclamer une nouvelle nationalité indépendante. La conscience qu'avaient les Texiens de leur supériorité morale, la force qu'ils puisaient dans leur union et dans le sentiment de la justice de leur cause, l'espérance qu'ils devaient avoir de trouver des secours puissants aux Etats-Unis, les encouragèrent dans cette entreprise hardie. Le succès a couronné le courage et la persévérance avec lesquels cette résolution a été soutenue.

Les démonstrations hostiles des Mexicains contre le Texas commencèrent en juillet et en août 1835. Des corps de troupes furent réunis sur la frontière. Les Texiens, de leur côté, firent leurs préparatifs de défense. Austin, qui rentra dans le Texas au mois de septembre de cette année, devint le chef de ralliement général, et le 23 de ce même mois, il partait de Brazoria à la tête d'un corps de 700 hommes pour aller attaquer Bexar.

Le premier événement de la guerre eut lieu à Gonzalès. Le commandant militaire de Bexar envoya demander une pièce de 6 qui était dans cette ville : les Texiens refusèrent de la livrer : un détachement mexicain, envoyé pour s'en emparer de force, fut repoussé.

Au commencement d'octobre, la ville de Goliath, qui avait garnison mexicaine, fut prise par un corps de Texiens. Peu après, le siége fut mis devant Bexar, la ville mexicaine la plus considérable de la frontière et où était renfermé le général Cos, avec une forte garnison.

Austin s'efforça d'entamer des négociations avec Cos; mais celui-ci ayant fait dire qu'il ne pouvait traiter avec les Texiens que comme avec des rebelles, toute communication fut rompue. Le siége de Bexar dura pendant tout le mois de novembre. Le 5 décembre, un assaut fut donné par 300 hommes aux ordres du colonel Milam. Il fut repoussé d'abord avec beaucoup d'acharnement, et le colonel Milam, dont les Texiens ont conservé le nom dans leurs annales, fut tué. Un renfort étant arrivé le lendemain aux assiégeants, l'attaque continua et la ville fut prise.

Pendant que ces premières opérations de la guerre avaient lieu à Bexar, une convention générale, réunie à San-Felipe de Austin, sous la présidence d'un colon B. F. Archer, adoptait à l'unanimité une *solennelle déclaration* dans laquelle la population du Texas exposait ses griefs contre le Mexique et les motifs qui lui avaient fait prendre les armes.

« Les Texiens, disait cette *déclaration*, ayant vu renverser, par la « force, la constitution fédérale, sous la foi de laquelle ils étaient ve- « nus s'établir sur le territoire mexicain, prenaient les armes pour la « défense des principes de cette constitution fédérale et pour résister « au despotisme militaire qui menaçait leurs droits et leur indépen-

« dance ; ils ne reconnaissaient pas que l'autorité nominale actuelle eût « le droit de gouverner le Mexique, et ils se séparaient de l'union pendant cette désorganisation du système fédéral, prêts à s'y rattacher « dès que serait rétablie la constitution qui, jusque-là, avait régi leur « association politique. Ils ne déposeraient les armes qu'après qu'il n'y « aurait plus d'ennemi sur leur territoire ; ils se déclaraient responsables des dépenses faites par l'armée, et enfin, ils assuraient à tout « volontaire, engagé dans la cause actuelle, le titre de *citoyen de l'état* « *du Texas* et une cession de terres pour récompense de ses services. »

Santa-Anna avait alors beaucoup avancé les préparatifs militaires nécessaires à sa campagne. Au commencement de décembre, il vint lui-même à San-Luis de Potosi, point désigné comme centre des opérations ; il prit le commandement de l'armée qui comptait 6,000 hommes environ. Une division mexicaine fut dès-lors détachée vers Bexar pour dégager le général Cos qui, ainsi que nous l'avons vu, était assiégé dans cette ville par les Texiens. Cette division ne put arriver à temps et Bexar fut prise. La nouvelle de cet événement trouva encore Santa-Anna à San-Luis. Il ne quitta cette ville pour entrer en campagne qu'au commencement de février 1836. Pendant ces deux mois, Santa-Anna s'occupa à compléter ses préparatifs d'invasion et à approvisionner l'armée, ce qu'il fit d'une manière fort incomplète et au moyen de marchés onéreux sur lesquels il eut de grands profits.

Le 9 février, Santa-Anna partit avec une avant-garde pour gagner le Rio-Grande et y joindre la division envoyée dès le commencement de l'hiver au secours de Bexar. Le reste de l'armée suivit. Le mécontentement commença bientôt à se glisser parmi les troupes dont la ration fut réduite dès les premiers jours, et que n'accompagnait aucune sorte de secours. Il y eut de nombreux malades dans les premières marches, et il n'y avait ni médecins, ni ambulances pour les soigner.

On arriva devant Bexar au milieu de février, et le 23, Santa-Anna en prit possession sans éprouver aucune résistance. La garnison texienne se retira de l'autre côté de San-Antonio dans le petit fort d'Alamo. Pendant plus d'une semaine Santa-Anna n'entreprit rien contre ce fort. Le 6 mars, il y fit donner l'assaut, et malgré une très-

vive résistance, parvint à s'en rendre maître. Les 183 Texiens qui composaient la garnison de ce fort furent tous tués, y compris cinq cents d'entre eux qui, ayant survécu au combat, furent menés à Santa-Anna et massacrés immédiatement par son ordre.

Ce général avait adopté le drapeau rouge comme signe du système impitoyable par lequel il avait résolu d'intimider les insurgés. Il s'appuyait sur un décret du gouvernement, daté du 30 décembre, décret qui prescrivait de fusiller tous les prisonniers. Cette mesure avait été dictée sous l'influence de Santa-Anna lui-même, et il l'exécuta à la rigueur. Urrea, alors un de ses lieutenants, et qui opérait sur Bahia et Copano, fit à San-Patricio des prisonniers qu'il envoya à Matamoros. Le général en chef donna l'ordre de les fusiller. Le traitement fait aux prisonniers du fort Goliath ne fut pas moins cruel. Le colonel Fanning, qui commandait dans ce fort, se rendit au général Urrea sur la promesse que les Texiens prisonniers auraient la vie sauve. Santa-Anna, malgré les sollicitations d'Urrea, écrivit l'ordre de fusiller ces prisonniers; ce qui fut fait. Ils étaient 200.

Après la prise de Bexar, Santa-Anna crut que la guerre était terminée et que la soumission du pays n'offrait plus de difficultés sérieuses. Il pensa qu'il ne lui restait plus qu'à traverser le Texas en vainqueur et qu'il pourrait retourner ensuite à Mexico, pour y recevoir les honneurs du triomphe, en laissant à d'autres le soin et la peine d'une complète pacification. Mais il avait affaire à une population courageuse et persévérante qui ne se laissa point abattre par ces premiers revers. Tandis que Santa-Anna prenait Bexar et qu'il croyait avoir étouffé l'insurrection, une *déclaration de droits* publiée à Washington par une réunion de représentants texiens, lui répondait par un cri définitif d'indépendance. Ce n'était plus, comme dans la déclaration de San-Felipe, la révolte d'une province en faveur d'une constitution détruite; c'était la proclamation de l'existence d'une nouvelle nation qui déclarait solennellement sa ferme résolution de se séparer pour jamais du Mexique.

« Le gouvernement mexicain, disait cette nouvelle déclaration [1], par

[1] Washington, 2 mars 1836.

« une loi sur la colonisation, nous a invités à défricher le Texas. Nous « sommes venus nous établir dans ce pays sur la foi d'une constitu- « tion qui nous promettait une liberté égale à celle dont nous jouis- « sions aux Etats-Unis.... Mais nous avons été trompés. Le régime « fédéral a été renversé, et avec lui les libertés qui nous avaient été « assurées. Nous avons cessé d'être protégés par la loi : nos biens et « nos personnes ont été l'objet de mesures arbitraires et de toutes « sortes de violences. Il ne nous reste d'autre alternative que d'aban- « donner les établissements que nous avons formés, après tant de fa- « tigues et de privations, ou de continuer à vivre sous la plus intolé- « rable de toutes les tyrannies, le despotisme combiné de l'armée et « de l'église[1]. »

Après avoir énuméré tous les griefs particuliers, cette déclaration se terminait ainsi : « Puisque la nation mexicaine, à qui les Texiens en « avaient d'abord appelé pour le rétablissement de la constitution fé- « dérale, n'a pas répondu, et qu'elle paraît avoir acquiescé à la des- « truction de sa liberté, en se soumettant à un gouvernement mili- « taire, les Texiens se trouvent dans la nécessité de se décider à une « *séparation politique éternelle.* »

Le 17 mars suivant, cette même assemblée adopta la constitution qui régit actuellement le Texas.

On a dit plus haut que Santa-Anna, après la prise de Bexar, croyait la campagne finie, et ne supposait plus qu'il trouvât désormais de résistance sérieuse. Telle est l'opinion du général Filisola qui, pendant cette campagne, servait sous Santa-Anna. C'est aussi celle de Caro, secrétaire particulier du général, qui, après avoir partagé la captivité de son chef, à la suite de la malheureuse bataille de San-Iacinto, se brouilla avec lui pour de honteuses récriminations, et qui a écrit l'histoire de la campagne du Texas, sans épargner son ancien ami. Enfin, c'est l'opinion qui a prévalu, qui est la plus répandue et à laquelle les antécédents de Santa-Anna et la connaissance de son caractère, donnent la plus grande vraisemblance. Les faits qui suivent semblent aussi la confirmer.

[1] Of the sword and priestood.

Il ne suffisait pas que Santa-Anna eût pris Bexar pour que son triomphe fût complet, et pour qu'il pût se vanter, en rentrant au Mexique, d'avoir soumis le Texas, il fallait encore qu'il traversât le pays, afin de mettre toutes les apparences du côté de son mensonge ; c'est ce qu'il entreprit de faire.

Le 31 mars, il partit de Bexar avec son état-major, son secrétaire et un faible détachement; son but était de passer successivement le Colorado, le Brazos et de continuer jusqu'à la Sabine sans rencontrer l'ennemi, s'il était possible ; de s'embarquer alors pour la Vera-Cruz, laissant aux autres généraux le soin de terminer la campagne pour le mieux. Il espérait qu'en faisant ce voyage avec peu de monde et le plus rapidement possible, il pourrait l'achever sans encombre et sans que les Texiens, plus occupés sans doute de leur propre défense que de l'idée de l'attaquer, eussent le temps de s'apercevoir qu'il les évitait.

Le 2 avril, il arriva à Gonzalès, sur le Guadalupe, et y laissa Filisola qui eut le soin de faire passer la rivière au peu de troupes amenées de Bexar. Il continua de marcher, avec son état-major seulement, vers le Colorado, où il joignit un corps peu nombreux qui formait l'avant-garde de l'armée expéditionnaire.

Le 7 avril, Santa-Anna était rendu avec cette avant-garde à San-Felipe de Austin, sur la rive droite du Brazos. Il apprit là que le général texien Houston était de l'autre côté de la rivière avec 800 hommes environ, et à 10 lieues de distance. On n'avait aucun matériel pour jeter des ponts sur la rivière, et Santa-Anna descendit vers le sud pour chercher un passage. De ce côté, il s'éloignait des Texiens qu'il ne paraissait pas avoir grande envie de rencontrer, bien qu'ils fussent inférieurs en force ; il avait d'ailleurs la chance d'être joint par la division d'Urrea qui avait dû suivre, autant que possible, et agir sur Brazoria.

Après trois jours de marche, on eut connaissance, par un muletier, d'un passage nommé *Pas-de-Thompson*. En arrivant dans cet endroit, où d'ailleurs le corps d'armée mexicain put traverser le Brazos, Santa-Anna apprit que le gouvernement texien était à Harrisburgh, à moins de 12 lieues de là, sur la rive droite du *Buffalo-Bayou*. Il résolut de marcher immédiatement vers ce point, afin d'y surprendre les membres

du gouvernement et de s'emparer de leurs personnes. C'était une manière prompte et peu périlleuse de porter un coup mortel à l'insurrection et de terminer la guerre. Santa-Anna préférait cette surprise à la rencontre des 800 hommes de Houston, qu'il supposait tout occupés à se maintenir sur la défensive et trop éloignés de lui pour s'opposer à l'exécution de son dessein. Les troupes mexicaines, après avoir passé le Brazos, se dirigèrent donc sur New-Washington et Harrisburgh, dont les populations furent dispersées, mais où l'on ne trouva pas les membres du gouvernement texien.

Cependant le général Houston, avec son petit corps de troupes, n'avait pas cessé d'observer Santa-Anna et l'avait suivi. Le 19, il était sur la rive gauche du *Bayou-Buffolo* qu'il fit passer, le soir, à ses troupes, afin de se rapprocher des Mexicains; ceux-ci s'étaient campés sur la rive droite, dans un terrain assez peu favorable, à peu de distance de l'endroit où ce fleuve se joint à la rivière *San-Iacinto*.

Le 20 avril 1836, les deux armées étaient en présence; celle des Mexicains composée de 1,100 hommes; celle des Texiens, de moins de 800. Dès ce premier jour, il y eut un engagement; mais peu sérieux. Les Texiens étaient dans un bois sur les bords de la rivière, d'où il n'était pas facile de les débusquer. Après cet engagement, que Santa-Anna ne jugea pas à propos de rendre plus décisif, bien qu'il eût l'avantage du nombre, les troupes mexicaines se retirèrent sur une hauteur, afin, dit Santa-Anna dans son rapport, d'amener l'ennemi sur un terrain plus favorable. Cette position avait pourtant de grands inconvénients; elle était appuyée, à la droite, sur un petit bois que l'ennemi pouvait tourner; elle était séparée de cet ennemi par un pli de terrain qui rendait la surveillance difficile. Enfin, en arrière de cette position, il y avait un ruisseau fangeux qui rendait la retraite difficile de ce côté.

Le 25, à neuf heures du matin, le général Cos, détaché de la division d'Urrea et qui avait fait une marche forcée, la rejoignit avec quatre cents hommes, en ayant laissé cent à la garde des bagages qu'il avait traînés avec lui. Santa-Anna dit, dans son rapport, qu'il avait l'intention d'attaquer immédiatement les Texiens, et de les débusquer de leur bois; mais que les troupes qui venaient d'arriver, ayant fait

une marche forcée, étaient très-fatiguées et qu'il leur accorda quelque temps pour se reposer et faire la soupe.

Santa-Anna profita de ce moment pour se retirer lui-même sous un bouquet d'arbres où il s'endormit, laissant au général Castrillon, son chef d'état-major, le soin de la surveillance de l'ennemi. Il paraît qu'une parfaite confiance dans leur supériorité numérique, dans leur position et dans quelques retranchements faits à la hâte, sur le front du campement, avec des abattis et des équipages, fit que, parmi les Mexicains, personne ne veilla ; on se mit à manger et à dormir.

Pendant ce temps, les Texiens se préparaient à attaquer. Dès la veille Houston avait envoyé couper, à trois milles de là, un pont qui aurait pu faciliter la retraite des Mexicains. A trois heures après midi, voyant l'inaction dans laquelle restait son ennemi, il résolut de l'attaquer lui-même ; il fit former ses troupes sur le front du bois dans lequel elles avaient passé la nuit. L'artillerie, qui consistait en deux pièces de six, fut placée au centre de la ligne, et les 60 cavaliers, qui formaient toute la cavalerie, se rangèrent à la droite.

Ainsi disposée, la petite armée texienne, composée en tout de 783 hommes, s'avança à grands pas vers le campement mexicain, au milieu d'une plaine entièrement découverte; soit surprise, soit frayeur et lâcheté de la part des Mexicains, soit que l'attaque ait été trop vigoureuse pour qu'il pussent y résister, ce qu'il y a de certain, c'est que le retranchement fut renversé, l'armée mexicaine mise en déroute et qu'au bout de dix-huit minutes, l'affaire était décidée.

Dans son rapport, Santa-Anna dit qu'il fut réveillé par le bruit; mais qu'il vit que tout était déjà perdu et qu'il ne put parvenir à rallier ses troupes. La déroute commença à quatre heures et demie et continua jusqu'à la nuit. Le ruisseau fangeux, dont il a été parlé plus haut, et qui était en arrière du campement de Santa-Anna, fut un obstacle à la fuite des Mexicains; ils s'y embourbèrent et y laissèrent beaucoup de victimes; sur les 1,500 hommes qui composaient les forces mexicaines, 600 furent tués, et 730 faits prisonniers; une pièce de douze, 600 fusils, 300 sabres et quelques centaines de mules et de chevaux, ainsi que 12,000 piastres, furent les trophées de cette journée où les Texiens ne perdirent que 2 hommes et eurent seulement 23 blessés.

Le combat de San-Iacinto, si on ne le considère que sous le point de vue du nombre de troupes qui y ont combattu, des généraux en présence, et du pays dans lequel il s'est livré, paraîtra sans doute n'avoir que bien peu d'importance; mais si l'on réfléchit qu'il a assuré l'indépendance du Texas, qu'il a été la première rencontre décisive des deux races prédominantes en Amérique et qu'il a mis l'avantage du côté des Anglo-Saxons, on trouvera qu'il mérite de fixer l'attention comme un des faits intéressants des temps modernes. Ce fut le lendemain seulement du combat, que Santa-Anna, qui jusque-là avait pu cacher sa fuite, fut fait prisonnier. Amené au général Houston, il faillit d'abord être massacré, tant était grande la haine qu'avait inspirée contre lui sa conduite cruelle envers les prisonniers d'Alamo, de Goliath et de San-Patricio. Mais les chefs texiens pensèrent qu'ils pourraient tirer parti de cette capture pour obtenir des conditions de paix avantageuses; et, moitié par compassion, moitié par politique, épargnèrent la vie de Santa-Anna. Dans ce moment de danger, pendant lequel on assure qu'il se montra faible et sans dignité, Santa-Anna consentit à tout ce qu'on lui demanda. Il écrivit à Filisola de suspendre tout mouvement militaire et de mettre les prisonniers texiens en liberté, lui disant, dans sa dépêche, qu'un armistice venait d'être signé; il n'en était rien. Filisola obéit.

Il fut ensuite convenu que, pour prix de la liberté et de la vie qu'on lui accordait, Santa-Anna signerait deux traités, l'un public et l'autre secret. Les conditions de ces traités étaient arrêtées; Santa-Anna avait signé le traité public et avait été conduit déjà à bord du bateau à vapeur qui devait le conduire à Galveston, quand il refusa de signer le traité secret auquel il crut pouvoir se soustraire. Le cabinet texien se sépara; Santa-Anna fut envoyé à Galveston et de là à Velasco, où il fut strictement gardé prisonnier. Il fit alors des supplications pour qu'on réunît de nouveau le cabinet et qu'on reprît les conférences au sujet du traité secret; on y consentit, et, le 14 mai 1336, ce traité fut signé.

La convention publique n'établissait que l'évacuation du Texas par les troupes mexicaines, le respect des propriétés et la restitution des prisonniers. Par la convention secrète, le général Santa-Anna s'engageait à ne plus prendre les armes contre le Texas, dans la guerre ac-

tuelle ; il devait, à son retour à Mexico, s'employer à faire reconnaître par le cabinet mexicain, l'indépendance du Texas, et à faire conclure avec les Texiens, un traité de commerce et de limites ; ces limites étaient fixées par le traité ; elles donnaient pour frontière au Texas, du côté du Mexique, tout le cours du *Rio-Bravo del norte*, depuis sa source jusqu'à son embouchure.

D'après cette convention, Santa-Anna devait être renvoyé le plus tôt possible au Mexique ; il fut, en effet, embarqué sur la goëlette l'*Invincible* le 1er juin, et il allait partir pour la Vera-Cruz [1], quand un événement inattendu vint l'arrêter. Une compagnie de volontaires arriva des Etats-Unis par un bateau à vapeur. Aussitôt que ces volontaires furent débarqués et qu'ils apprirent qu'on allait rendre la liberté à Santa-Anna, ils s'ameutèrent, firent des remontrances aux membres du gouvernement qui se trouvaient là et les forcèrent de rappeler à terre le malheureux ex-président de la république mexicaine, qu'une apparence de résistance, de sa part, mit un instant en danger d'être massacré.

Santa-Anna dut la vie, dans cette circonstance, à l'intérêt que lui avaient conservé deux membres du gouvernement texien ; Austin, qui l'avait connu pendant son dernier voyage à Mexico, et Zavala, citoyen mexicain, éloigné du Mexique par les troubles révolutionnaires, après y avoir rempli plusieurs emplois considérables, sous les présidents Victoria et Guerrero. Austin se chargea même d'une lettre de Santa-Anna, pour le président de la république des Etats-Unis, lettre dans laquelle Santa-Anna priait le général Jackson d'interposer ses bons offices pour qu'il fût rendu à la liberté, selon les conventions du mois de mai ; conventions qui, en effet, avaient été violées par les Texiens.

[1] C'est du bord de l'*Invincible* que Santa-Anna adressa aux Texiens la proclamation suivante, monument curieux d'hypocrisie et de mensonge :

« Mes amis ! je pars convaincu que vous êtes vaillants dans les combats et généreux après la victoire ; comptez toujours sur mon amitié et vous n'aurez jamais à vous repentir des égards que vous avez eus pour moi. En rentrant, par votre bonté, sur le sol où je suis né, je vous prie d'agréer ce sincère adieu de votre reconnaissant,

« (*Signé*) SANTA ANNA.

« Velasco, 1er juin 1836. »

Santa-Anna disait, dans sa lettre, que les conditions de cette convention seraient accomplies exactement de son côté. Il ajoutait que, depuis son entrée dans le Texas, il avait reconnu que cette province ne pouvait être conservée par le Mexique, et qu'il désirait s'employer à en faire reconnaître l'indépendance. « Travaillons, lui disait-il, à ce que « cette nation et la nation mexicaine serrent les nœuds d'une bonne « amitié, et s'occupent amicalement de donner l'existence et la stabi- « lité à un peuple qui désire figurer dans le monde politique et qui, « avec la protection des Etats-Unis et du Mexique, arrivera à son but « en peu d'années. »

Les Etats-Unis, comme on devait s'y attendre, s'étaient montrés assez disposés à soutenir la cause texienne. Le gouvernement n'avait fait aucune déclaration officielle ; mais les mouvements de troupes qui eurent lieu sur la frontière, le passage de cette frontière par des détachements de l'armée du major-général Gaines, peu de temps avant la bataille de San-Iacinto, sous le prétexte de déprédations de tribus sauvages, montraient assez quelles étaient les dispositions du gouvernement des Etats-Unis. Ce fut en vain que le Mexique protesta contre cette violation du territoire ; M. de Gorostiza qui avait été chargé, à ce sujet, d'une mission spéciale à Washington, par le cabinet de Mexico, ne reçut aucune explication satisfaisante du ministre des relations extérieures, M. Forsyth ; le Mexique dut subir la loi du plus fort : les troupes américaines des Etats-Unis s'établirent près de Nacogdoches, et ne repassèrent la frontière qu'après que les Texiens eurent gagné la bataille de San-Iacinto.

La réponse négative du président Jackson, à la lettre de Santa-Anna, fut une nouvelle preuve des dispositions hostiles du cabinet de Washington envers le Mexique ; heureusement pour Santa-Anna, qu'à l'époque où elle arriva, les esprits commençaient à s'apaiser. Après être resté trois mois prisonniers, tant à Velasco qu'à Orozimba sur le Brazos, où, après une tentative d'évasion, il eut pendant 52 jours une barre de 18 livres aux pieds, Santa-Anna fut enfin mis en liberté. Houston pensant, avec raison, qu'il serait plus utile et plus honorable pour le Texas, de rendre Santa-Anna à la liberté, que de le garder prisonnier ou de le faire fusiller, comme il en avait été question après

qu'il eut été remis à terre à Velasco, profita d'un moment de calme et l'emmena avec lui à Washington. Là, le président Jackson mit à la disposition de Santa-Anna un navire de guerre qui le conduisit à la Vera-Cruz où il arriva fort déconsidéré et entièrement dépopularisé. Il se retira dans son habitation de Manga de Clavo, où il est resté jusqu'à la guerre avec la France. Des événements inattendus l'ont alors tiré de sa retraite pour le ramener à la tête des affaires. Le 11 mars 1837, Santa-Anna adressa au gouvernement mexicain son rapport sur la campagne du Texas, rapport où tous les faits sont dénaturés avec plus d'impudence que d'adresse, et où il a interprété à sa façon les traités qu'il a signés. Tout ce qu'il avait promis aux Texiens, tout ce qu'il avait écrit au président Jackson est oublié.

Depuis cette expédition si malheureuse pour Santa-Anna et si favorable à la cause texienne, le Mexique s'est borné à menacer le Texas et à en injurier les habitants dans ses gazettes, en les traitant de *lâches* et de *pirates*. Mais la pénurie du trésor mexicain, la désorganisation de l'administration, les révoltes des fédéralistes, enfin et surtout, les démêlés avec la France ont interdit au cabinet mexicain toute espèce de démonstration hostile. Chaque jour, la tâche de reconquérir cette province devient plus impossible, et le temps n'est pas éloigné peut-être où la crainte d'une invasion aura passé d'un camp dans l'autre.

A l'abri des circonstances favorables qui ont aidé la cause des colons du Texas depuis la bataille de San-Iacinto, et grâce à la bonne éducation politique de ces enfants des Etats-Unis, le gouvernement et l'administration se sont établis avec une grande promptitude et une admirable facilité; et tandis que le Mexique, après vingt ans d'indépendance, ne peut se constituer encore d'une manière stable, le Texas doit être considéré, déjà, comme un Etat bien organisé.

Gouvernement.

La place me manque ici pour donner textuellement la constitution du Texas; cette constitution est calquée, en grande partie, sur celle des Etats-Unis. Pourtant, afin de donner une idée du gouvernement

de la nouvelle république, je ferai connaître les points principaux de cette constitution.

Trois pouvoirs se partagent le gouvernement; *législatif*, *exécutif*, *judiciaire*.

Le pouvoir *législatif* consiste dans un *congrès* composé de deux chambres : le *sénat* et la *chambre des représentants*.

La *chambre des représentants* est composée de 24 à 40 membres, jusqu'à ce que la population du Texas ait atteint cent mille âmes; ce nombre sera alors de 40 à 100. — Pour être éligible, il faut avoir 25 ans, être citoyen du Texas et résider dans le district depuis six mois. — Les élections ont lieu, chaque année, le premier dimanche de septembre.

Le *sénat* a pour limite du nombre de ses membres entre le tiers et le quart de celui des *représentants*. — Les conditions d'éligibilité sont d'avoir 30 ans d'âge, d'être citoyen et de résider depuis un an dans le district. — Les sénateurs sont élus pour trois ans et le *sénat* est renouvelé, chaque année, par tiers. Le vice-président de la république est président du *sénat*.

Les *sénateurs* et les *représentants* reçoivent une indemnité pour leurs fonctions et sont privilégiés contre toute arrestation et action de justice, pendant la durée des sessions. — Tous prêtent un serment.

Le congrès fait les lois, vote les impôts, règle le commerce et les droits de douane, décide la guerre, fixe le nombre de troupes et la force de la marine à entretenir, ordonne la levée des milices, etc., etc.

Le pouvoir *exécutif*, remis entre les mains d'un président, est chargé de mettre à exécution les décisions du congès. — Le président est élu par le peuple. — Il doit avoir au moins 35 ans, et être citoyen du Texas depuis trois ans. — Il est nommé pour trois ans et reçoit une indemnité, une fois fixée, pour les fonctions qu'il remplit.

Il commande les forces de terre et de mer; mais non en personne, à moins d'autorisation spéciale du congrès. — Il n'a point le droit de grâce; il peut faire des traités avec l'approbation des deux tiers du *sénat;* il nomme les ministres à l'étranger, les consuls, les secrétaires d'état et les autres chefs des divers départements du pouvoir exécutif.

Tout citoyen âgé de 21 ans, et qui a résidé six mois dans un district, est *électeur*.

On est citoyen après six mois de séjour dans la république et lorsqu'on a prêté serment.

Le pouvoir *judiciaire* se compose d'une *cour suprême* et de *cours de district*. Les lois anglaises sont adoptées provisoirement.

Les ministres de la religion et les employés du gouvernement ne peuvent remplir aucune fonction législative; et aucun membre du congrès ne peut accepter de fonctions salariées.

Telle est, sommairement, la constitution qui régit le Texas et qui porte la date du 17 mars 1836. — On y trouve en outre des dispositions particulières relatives à la répartition des terres et à l'esclavage. Plus loin, il sera dit quelques mots sur ces deux questions.

Aperçu géographique.

Bornes.—Vers le Mexique[1] et au S. O., le fleuve Rio-Bravo del Norte ou Rio-Grande, depuis sa source dans les Cordillères, jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique.

Au nord, une partie de la rivière des Arkansas, dont les sources encore mal connues paraissent n'être pas très-éloignées de celles du Rio-Bravo.

A l'est, vers les Etats-Unis, les limites convenues dans le traité de 1818, entre cette république et l'Espagne, c'est-à-dire, la Sabine jusqu'au 32e parallèle, une ligne conventionnelle allant au nord chercher le Red-River, une partie du cours de cette rivière, et une seconde ligne conventionnelle courant nord et sud, par 102° de longitude, et qui va aboutir à la rivière des Arkansas.

Au sud, le golfe du Mexique.

Surface. — Dans ces limites, la république du Texas s'étendra du 26e au 38e parallèle, et entre 96° et 109° de longitude occidentale du méridien de Paris.

Sa surface sera de 221,440 milles carrés de 60 au degré. Pour point

[1] Traité secret entre le gouvernement texien et le président de la république du Mexique, Santa Anna, du 14 mai 1836.

de comparaison, nous dirons que la surface de la France n'est que de 154,000,000 milles carrés [1].

Les colons du Texas sont encore loin d'être arrivés à ces limites, tant vers le Mexique que vers la rivière des Arkansas, au nord. Ainsi, tandis qu'au sud et à l'est, le Texas a déjà atteint les bornes qui le séparent des Etats-Unis, il ne s'étend vers le Mexique que jusqu'au Nueces, rivière qui a un cours presque parallèle à celui du Rio-Bravo, mais qui coule deux degrés plus au nord.

Vers le nord-ouest du Texas, on ne trouve pas de défrichements au-delà d'une ligne partant des sources du Nueces par 29° de latitude, et allant rejoindre le Red-River, par 98° de longitude.

La portion du pays comprise entre le Nueces et le Rio-Bravo est ou déserte, ou encore occupée par les Mexicains: et toute celle qui s'étend au N. O. de la ligne de démarcation indiquée plus haut, est encore inexplorée et habitée seulement par des tribus errantes d'aborigènes.

Entre ces limites, le pays qui peut être considéré comme le Texas actuel, et sur lequel la race anglo-américaine est établie, offre une surface de 68,500 milles carrés [2]. — C'est un tiers environ de la surface totale qu'aura la république, quand elle aura atteint les limites auxquelles elle prétend; on remarquera que c'est déjà un peu plus de la moitié de la surface de la France.

Le Texas peut être divisé en trois zones qui ont, chacune, des traits bien distincts.

Première zone. — C'est un pays entièrement plat, qui s'étend de la côte vers l'intérieur, jusqu'à 70 milles, entre la Sabine et San-Iacinto, et jusqu'à 80 milles sur le Colorado; mais elle ne s'étend pas au-delà de 20 à 30 milles sur le Guadalupe et le Nueces.

Toute cette région, bien qu'entièrement plate, est inclinée légèrement du nord vers la côte; c'est un terrain d'alluvion. Les immenses prairies dont les horizons s'étendent comme ceux de la mer et qui for-

[1] Abrégé de géographie de Balbi. 1838.

[2] D'après la carte du Texas récemment levée et qui nous a été communiquée à Houston par le dépôt de l'artillerie.

ment cette région, sont entrecoupées par les forêts qui bordent le cours de toutes les rivières, sur une largeur de 5 à 10 milles. On y trouve aussi, çà et là, des îles de bois, ou bien les bordures de deux fleuves voisins se rapprochent, viennent se joindre et forment des prairies isolées. En certains endroits, et particulièrement vers l'embouchure du Colorado et du Brazos, on rencontre de vastes étendues de terrains couvertes de roseaux ; on y reconnaît facilement le lit abandonné de rivières qui ont changé de cours.

Cette région est plus boisée dans l'ouest que dans l'est; la largeur des lisières de bois augmente en passant de la Sabine au Brazos, du Brazos au Colorado et au Nueces. Cette dernière partie de la première zone, bien que plate comme tout le reste, est pourtant plus élevée au-dessus du niveau de la mer et les rivières y sont plus encaissées. Comme on l'a dit, c'est un terrain d'alluvion que l'on s'accorde à regarder comme d'une grande richesse. Dans toute cette zone on ne trouve pas une seule pierre.

Seconde zone. — Cette zone est nommée par les habitants du Texas, le *Rolling*. Elle forme la transition du pays plat au pays montagneux. Le sol monte de l'un à l'autre par des ondulations de terrain dont on ne peut donner une idée plus exacte, qu'en les comparant à cette longue houle laissée sur l'Océan par des vents d'hiver.

Cette zone s'étend ainsi entre la Sabine et le San-Iacinto, jusqu'au Red-River; entre le San-Iacinto et le Colorado, elle monte jusqu'à 150 ou 200 milles dans l'intérieur où elle rencontre la région montagneuse; depuis le Guadalupe jusqu'au Nueces, le *Rolling* rencontre les montagnes de la *Sierra-Madre* (une des branches des Cordillères), à 80 milles seulement de la côte.

Le *Rolling* est la plus belle portion du Texas. Il est plus boisé encore que le pays plat; le climat y est plus tempéré et plus sain, les eaux plus fraîches et plus pures, le paysage plus varié.

La troisième zone est le pays montagneux qui succède au *Rolling*. Cette région est formée par la Sierra-Madre, branche des Cordillères, qui entre dans le Texas vers les sources du Nueces, croise le Colorado à peu de distance de sa source, et ne va pas au-delà du Brazos. Ce pays est encore presque complétement ignoré. Les montagnes de la

Sierra-Madre ne sont que de troisième et quatrième grandeur. Elles descendent au nord vers le Red-River, en se terminant par de grandes prairies qui vont rejoindre l'océan de plaines placées dans l'ouest des Etats-Unis; plaines qui s'étendent jusqu'aux *Rocky Mountains*.

Rivières, côtes, ports et villes. — Le littoral du Texas, depuis la Sabine jusqu'au Nueces, a une étendue de 360 milles environ. On y trouve quelques ports à l'embouchure des rivières; mais l'entrée de tous est rendue difficile par des barres qui n'y laissent que peu de fond et sont souvent trop mauvaises pour être aisément franchies. La seule baie de Galveston peut admettre des navires tirant plus de 12 pieds d'eau; tous les autres ports ont moins de fond encore; c'est ce que les reconnaissances hydrographiques les plus récentes ont fait connaître jusqu'à ce jour. Ces reconnaissances sont encore imparfaites, sans doute; on doit croire pourtant, que s'il existait sur la côte quelque port qui eût une entrée profonde, les nombreux caboteurs qui la parcourent en auraient parlé. Cette privation de ports accessibles aux grands navires de commerce, sera un des plus forts obstacles que rencontrera le Texas dans le développement de son agriculture et de son industrie.

En examinant successivement chacune des rivières qui arrosent le Texas, nous trouverons en même temps l'occasion de nommer les ports qui sont placés à l'embouchure de plusieurs d'entre elles, et de connaître les principaux établissements placés sur leurs cours. Cette méthode facilitera l'étude géographique du Texas, en même temps qu'elle donnera une idée suffisamment exacte du pays actuellement colonisé.

Sabine.—Cette rivière, qui forme une des limites entre les Etats-Unis et le Texas, se jette dans le golfe du Mexique. Elle court du N. O. au S. E. pendant 100 milles, et ensuite du N. au S. pendant 110 milles. Durant quatre mois de l'année, elle est navigable jusqu'à 50 milles de son embouchure. Les bois dont elle est embarrassée en rendent seuls la navigation difficile, car le fond ne manque pas. Des bateaux à vapeur ont déjà remonté jusqu'à Saint-Augustin, le principal établissement qui soit sur son cours et qui porte le nom de ville.

Par sa position intermédiaire entre Nocogdoches et Natchitoches, et ses relations fréquentes avec les Etats-Unis, Saint-Augustin augmente chaque jour d'importance.

Nacogdoches est un ancien poste militaire espagnol, fondé en 1732. Cet établissement prend aujourd'hui beaucoup d'accroissement. On y trouve cinq à six cents catholiques de race espagnole.

L'entrée de la baie dans laquelle se jette la Sabine, est croisée par une barre sur laquelle les meilleurs renseignements ne placent pas plus de 5 pieds 1/2 d'eau. Au large de cette barre, il y a d'ailleurs des bas-fonds qui rendent très-difficile l'approche de ce petit port.

San-Iacinto et Trinité. — Baie de Galveston. — A 50 milles dans l'ouest de la Sabine, est l'entrée de la baie de Galveston. Cette baie est celle de toute la côte du Texas qui présente le plus d'intérêt, par cela seul qu'il y a sur la barre de 12 à 14 pieds d'eau, (selon les vents et les marées) et qu'il peut y entrer des navires autres que des caboteurs. Par là, ce port semble appelé à devenir le débouché de la plupart des produits que le Texas exportera directement pour l'Europe.

En dehors de la baie, on peut mouiller pendant sept à huit mois de l'année; bien qu'on y soit sans abri du côté du large, la régularité du temps et l'excellence de la tenue, donnent toute assurance aux navires, et leur permet d'attendre là un temps et une marée favorables pour franchir la barre.

En dedans de cette barre, il y a un très-bon mouillage, à l'abri de l'île de Galveston ou de San-Luis, par 3 à 6 brasses de fond. On y est parfaitement à l'abri des vents et de la mer du large. L'hiver, on y éprouve parfois des coups de vent de nord extrêmement violents, et il faut être bien disposé pour y résister. Ces vents de nord sont ceux qui, dans cette saison, agitent d'ordinaire le golfe du Mexique, sous le nom de *nortes duros*.

La ville de Galveston est placée sur l'extrémité orientale de l'île de San-Luis. Des observations du colonel américain Harcourt (juin 1837) déterminent sa position par 29° 15′ latitude N. et 97° 25′ 45′ de longitude O. du méridien de Paris[1]. Il y a moins de deux ans qu'on voyait à peine une maison sur l'emplacement de cette ville naissante,

[1] Des observations faites à bord de la frégate la *Néréide*, par le lieutenant Laffon de Ladébat, ont donné pour position du Sémaphore de Galveston situé à la pointe est de l'île San Luis. Latitude 29° 20′ 45′ N. Longitude 97° 5′ 55″ O. de Paris

qui en compte aujourd'hui de quatre à cinq cents, avec une population de 2,500 habitants.

La position de Galveston n'est pas sans inconvénients. L'île de San-Luis est très-peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et se trouve exposée à des inondations. En 1837, par un coup de vent du nord très-violent, elle fut envahie par les eaux de la baie. D'ailleurs, il n'y a pas d'eau douce sur l'île, et il serait difficile d'en approvisionner une population considérable, que Galveston ne peut manquer d'avoir un jour. Le gouvernement a pensé a déplacer cette ville et à la transporter en terre ferme, de l'autre côté de l'entrée de la baie. On a déjà tracé le plan de la nouvelle *Bolivia*, et on recherche s'il n'existe pas de ce côté une passe sur la barre. Mais malgré tous les inconvénients de la position de Galveston, il peut arriver qu'on ne puisse la déplacer et qu'elle s'étende dans une position qui offre de grands avantages au commerce. La douane de Galveston est déjà celle qui produit le plus au trésor. Dans le premier trimestre de 1839, elle a reçu 53,000 dollars de droits. On estime qu'elle reçoit à elle seule autant que toutes les autres ensemble.

Les maisons de Galveston, comme toutes celles que l'on élève dans le pays plat, sont en bois; on les construit sur pilotis pour les préserver de l'humidité, des rats et des inondations. Les toits sont très-inclinés, à cause des grandes pluies d'hiver. Toutes sont propres, peintes avec soin et de diverses couleurs; leur aspect présente un coup d'œil original.

Galveston a des communications régulières et très-suivies avec la Nouvelle-Orléans, par des navires à vapeur. Ces fréquentes relations avec un grand centre d'activité, contribuent puissamment à son développement La baie de Galveston, qui est très-grande, puisqu'elle a près de 30 lieues marines de tour, reçoit les rivières la Trinité et le San-Iacinto. Avant d'arriver à l'embouchure de ces rivières, on rencontre une nouvelle barre, nommée barre des Poissons rouges, qui divise la baie en deux et sur laquelle il n'y a pas plus de 3 pieds 1/2 d'eau à basse mer[1]. La profondeur moyenne de la baie, tant d'un côté

[1] En général, sur toute cette côte, la mer ne marque pas de marées au-delà de 18 pouces à 2 pieds. Ces marées sont d'ailleurs fort irrégulières.

que de l'autre de cette barre, est de 7 à 8 pieds. La barre des Poissons rouges est à 12 milles de Galveston.

La *Trinité*, qui se décharge dans la partie N. E. de la baie, est une des grandes rivières qui arrosent le Texas. Elle a 100 lieues marines de cours, dans la direction du N. N. O. au S. S. E. Elle est navigable pour des bateaux à vapeur pendant 140 milles. L'établissement de *Liberty* est le plus considérable qu'il y ait sur son cours. C'est près de l'embouchure de cette rivière qu'avaient été établis les exilés français qui défrichèrent le *Champ-d'Asile*.

Le *San-Iacinto* vient se jeter dans le N. O. de la baie. Cette rivière, dont le cours n'est pas considérable, reçoit les eaux du *Buffalo-Bayou*[1]. Ce *Bayou* ou cours d'eau présente des traits remarquables. C'est une sorte de fossé ou de canal naturel, qui n'a pas moins de 30 milles de longueur, où l'on trouve partout 20 pieds d'eau ou davantage, et qui pourtant est fort étroit, puisqu'en certains endroits il n'a pas plus de 40 à 50 pieds de large. Les arbres des forêts qui le bordent laissent à peine, en s'inclinant les uns vers les autres, le passage libre pour les bateaux à vapeur qui font le service de Houston à Galveston. Les terres qui bordent ce *Bayou* sont retenues par les racines des arbres formant un clayonnage naturel, qui les empêche de s'ébouler. Bien que nourri par quelques ruisseaux, il n'a que fort peu de courant, et paraît même emprunter une partie de ses eaux au San-Iacinto dans lequel il se jette.

Ce cours d'eau, à l'extrémité duquel est placée la ville de Houston, capitale actuelle de la république et siége du gouvernement, est, par cela même, un des plus fréquentés du Texas; de nombreux défricheurs se sont établis sur ses bords. Cinq bateaux à vapeur établissent des relations régulières entre Houston et Galveston. Celui sur lequel nous fîmes le voyage, était de la force de 36 chevaux. Il avait 130 pieds (anglais) de longueur, 17 de largeur et 2 seulement de tirant d'eau. — Ces bateaux sont construits à deux étages ; dans l'étage inférieur, c'est-à-dire sur le pont même du bateau, se trouve la machine,

[1] Le mot *Bayou* paraît être d'origine française. Il est employé à la *Louisiane* pour désigner les cours d'eau semblables à celui qui est décrit ici.

dont les pistons agissent horizontalement. C'est sur ce pont que se place le bois de chauffage et que se fait tout le service. Les fourneaux sont à l'avant, de manière que la nuit, l'éclat du feu sert de fanal en cas de rencontre ; l'étage supérieur est pour les passagers. — Ces bateaux, ainsi disposés, présentent, avec le faible tirant d'eau de 2 pieds, une hauteur de 16 pieds au-dessus de l'eau. La roue du gouvernail est dans une cabane sur le toit de cette sorte de maison.—Tous les bateaux qui font le service des rivières, offrent généralement les mêmes dispositions.

La traversée de Galveston à Houston est généralement de 15 heures. On passe la barre des Poissons rouges à trois heures de Galveston, six heures après on entre dans le *Bayou*. — C'est à ce confluent et sur la rive droite que l'on voit le champ de bataille de San-Iacinto. Nous avons pu parcourir et visiter en détail ce théâtre de la gloire des Texiens, où l'on trouve encore, çà et là, les ossements de leurs ennemis.

A 14 milles de Houston, on passe devant l'établissement de Harrisburgh, où des scieries à vapeur sont déjà en mouvement. Cette industrie devait être une des premières à s'établir dans un pays où elle fournit, presque seule, les matériaux pour la construction des maisons, aussi compte-on déjà plusieurs établissements comme celui-ci sur différents points de la république.

La ville de Houston, capitale provisoire du Texas, est située, selon certains documents, par 29° 39′ de latitude et 95° 27′ de longitude occidentale de Paris, et d'après la carte du dépôt d'artillerie, par 29° 46′ et 95° 39′. — Le premier établissement y eut lieu en 1836, deux ans après Houston comptait 500 maisons, et de 3 à 4,000 habitants. C'est ainsi que Houston a été improvisée avec une prodigieuse activité, au milieu des bois et sur les bords d'un *Bayou* jusqu'alors inexploré. Aujourd'hui cette petite capitale offre, en marchandises de toutes sortes, des ressources qu'on est étonné d'y rencontrer ; on y publie trois journaux ; il y a un théâtre, deux hôtels, des cafés ; le gouvernement a son palais, le congrès et les secrétaireries d'état leurs hôtels. Il est vrai que ce ne sont que des baraques en planches, sciées d'hier et à peine séchées ; théâtre, palais, hôtels publics, cafés, habitations particu-

lières, tout a été bâti en planches et sur pilotis. Mais enfin, tout cela existe; la machine a été organisée et marche, et il a fallu moins de deux ans à l'activité et à l'industrie des Texiens pour en arriver là.

Cette nouvelle capitale, à peine née d'hier, va être abandonnée par le gouvernement. A la fin de cette année-ci, le gouvernement doit aller s'établir plus haut sur le Colorado, dans la région du *Rolling*. Le nouveau siége des pouvoirs portera le nom vénéré d'*Austin*, le père de la colonisation texienne. Le but que se propose le gouvernement, en allant s'établir à Austin, est de prendre une position plus centrale, et d'emmener avec lui le défrichement vers le nord. Les conditions favorables au développement, tant agricole qu'industriel, ne manquent pas au pays plat.

Cet abandon n'arrêtera pas les progrès d'Houston, qui reste placé comme un intermédiaire entre les Etats-Unis et le Haut-Texas; aussi continue-t-on d'y construire des maisons, et, dans ce moment-ci, il y en a trente qui s'élèvent : déjà une compagnie s'organise pour joindre Houston à Austin par un chemin de fer.

Brazos. — A 30 milles de l'entrée de la baie de Galveston, est l'embouchure du Brazos, une des plus grandes rivières du Texas. Elle parcourt un pays riche et fertile, et il y a sur ses bords un grand nombre de défrichements. A l'entrée du Brazos se trouve une barre sur laquelle il n'y a que sept pieds d'eau. Il ne peut donc entrer dans la rivière que les caboteurs. En dedans de la barre, le fond est plus considérable; des navires d'un certain tonnage pourraient remonter jusqu'à Brazoria, situé à 35 milles, et des bateaux à vapeur jusqu'à Richmond, à 60 milles.

Sur la gauche de l'embouchure du Brazos, est le village de Velasco, où l'on ne compte encore que 50 à 60 maisons et 200 habitants. Un petit commerce de cabotage, des relations avec les Etats-Unis, l'écoulement des produits des bords du Brazos, contribueront au développement de cet établissement. — Il y a, entre Velasco et Houston, des communications régulières; la route a été aisément tracée sur ces terrains plats, où les forêts étaient le seul obstacle à vaincre. Elle est bonne pendant la saison sèche; mais pendant les pluies il ne doit pas être facile de se tirer de ces plaines où la terre devient une boue épaisse et profonde. On compte 60 milles de Velasco à Houston.

Les principaux établissements sur le Brazos sont, en remontant de Velasco vers le haut de la rivière : *Brazoria*, *Columbia*, *Bolivar*, *Richmond*, *San-Felipe de Austin*, *Washington*, *Nashville* et *Milam* qui est le dernier point colonisé sur le Brazos, à 180 milles de Velasco.

Brazoria a quelque importance, étant un des premiers établissements sur le Brazos, et servant de rendez-vous à la population flottante que les affaires appellent dans ces contrées. On n'y trouvait que 50 familles en 1831 : maintenant on y compte près de 3,000 âmes. On y publie deux journaux, et, par le moyen de bateaux à vapeur, des relations sont établies avec Velasco et les Etats-Unis.

San-Felipe de Austin est un des plus anciens établissements du Texas, ayant été fondé dès 1824, au centre de la première colonie amenée par le général Austin.

Colorado. — *Matagorda.* — A 70 milles dans l'O. S. O. de l'embouchure du Brazos, est l'entrée de la baie de Matagorda. Cette entrée porte le nom de passe *del Cavallo*; on n'y trouve que dix pieds d'eau sur la barre. La rivière nommée Rio-Colorado se jette dans cette baie, et à l'embouchure de cette rivière est l'établissement de Matagorda. Le Colorado coule presqu'au centre de la république; les bords en sont riches et fertiles, et l'on y rencontre déjà un grand nombre d'établissements; la nouvelle capitale, Austin, va être placée sur cette rivière. Ces diverses circonstances donnent à ce cours d'eau une grande importance, et devront concourir au développement de Matagorda. Malheureusement, la barre qui est à l'entrée de la baie paraît devenir chaque jour moins profonde; c'est au moins ce qui résulte jusqu'ici des reconnaissances que le gouvernement y a fait faire. Cette baie présente un autre inconvénient fort grave, c'est que le mouillage par 3 ou 4 brasses, qui se trouve en dedans de la barre, et qui convient seul aux caboteurs, est fort éloigné de l'embouchure du Colorado et de Matagorda où se feront les opérations commerciales; dans le reste de la baie, on ne trouve pas plus de six pieds d'eau : il sera donc nécessaire d'amener les marchandises jusqu'aux navires, par des bateaux qui auront à faire un trajet de 4 à 5 milles.

Autant qu'on peut le savoir par des reconnaissances encore fort incomplètes, le Colorado est navigable presque jusqu'à la région mon-

tagneuse; mais à dix milles de son embouchure, son cours est barré par une estacade de bois flottants. L'avenir prouvera si, comme on le prétend, il est possible de débarrasser la navigation du Colorado de cet obstacle, et de mettre la nouvelle capitale en communication avec la mer, au moyen de bateaux à vapeur. Déjà une compagnie s'est formée dans ce but et va commencer ses travaux.

Les établissements principaux sur le Colorado sont : *Matagorda*, *Lagrange*, *Bastrop* et bientôt la capitale *Austin*.

Matagorda est déjà un ancien établissement, on y compte environ 1,000 habitants. — *Lagrange* et *Bastrop* ne sont que des villages, centres de défrichements.

Austin, la nouvelle capitale, sera à 150 milles de l'embouchure du Colorado, aux pieds des collines, dans un pays boisé et fertile, dont le climat est doux et sain. Toutes les relations s'accordent à décrire sa position comme des plus avantageuses et des plus belles.

C'est au mois d'octobre que le gouvernement doit aller s'y établir; déjà l'on y construit; les lots de terrains se vendent et le commerce se prépare à transporter là les ressources qu'il avait amenées à Houston.

Spiritu Santo. — *Aransas.* — *Corpus Christi.* — Les golfes qui portent ces divers noms sont encore mal connus. Ils communiquent les uns avec les autres et avec la baie de Matagorda, par une suite de lagunes; et cette sorte de mer intérieure se termine enfin vers le sud par la longue lagune, nommée par les géographes *laguna madre*, et qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Rio-Bravo.

Dans le golfe de *Spiritu Santo*, vient se jeter le *San-Antonio* qui lui-même reçoit le *Guadalupe*. Les bords du San-Autonio sont encore peu colonisés. Les contrées qu'il arrose sont les plus éloignées des Etats-Unis et ont d'ailleurs beaucoup souffert dans la guerre. Dans les dernières années, il y est venu cependant un assez grand nombre d'Irlandais, pour y faire des défrichements.

La ville de *Bexar*, qui se trouve à 120 milles environ de l'embouchure du San-Antonio, a été fondée, en 1718, par les Espagnols qui y amenèrent des habitants des îles Canaries. Bexar a été pendant longtemps un des établissements les plus reculés des Espagnols au Mexi-

que : placé sur la route du commerce entre les provinces occidentales des Etats-Unis et le haut Mexique, cet établissement avait pris quelque importance. Pendant la guerre de l'indépendance texienne, la ville a beaucoup souffert, ayant été plusieurs fois prise, reprise et pillée. Mais elle reprend déjà de l'activité, grâce au commerce de transit entre les Etats-Unis et le Mexique, commerce dont l'action est plus énergique que toutes les antipathies nationales, et que le gouvernement texien encourage d'ailleurs de tous ses efforts. Le 22 février dernier, une proclamation du président actuel, a eu pour but d'en faciliter les moyens.

Bexar est habitée par la race mexicaine : cette ville est construite à l'espagnole, avec des maisons en pierres, basses et à terrasses. Il y a des églises d'un style lourd et déplaisant, et des couvents. Parmi ces couvents est celui d'Alamo, placé de l'autre côté du fleuve, et autour duquel fut élevée une défense passagère, au début de la guerre. C'est là que se défendirent si courageusement les 156 Texiens commandés par le colonel Trevis, braves qui trouvèrent tous la mort dans cette héroïque défense, et dont les cinq derniers, après avoir survécu à la prise du fort, furent massacrés par ordre de Santa-Anna. Aussi l'armée texienne, quand elle attaqua ce même Santa-Anna, à San-Iacinto, eut-elle pour cri de guerre *remember Alamo !* (souvenons-nous d'Alamo!)

La ville de *Goliath*, construite à 30 milles seulement de l'embouchure du San-Antonio, se trouve dans les mêmes conditions que Bexar. C'est aussi une ville d'origine espagnole, et un des débouchés du commerce entre les Etats-Unis et le Texas d'un côté, et le Mexique de l'autre. Goliath portait autrefois le nom de Bahia. Sa population, ainsi que celle de Bexar, est en grande partie de race mexicaine.

Sur le *Guadalupe*, dont le cours est à l'est de celui du San-Antonio, sont les établissements de *Victoria* et de *Gonzalès*. Ce dernier est sur la voie de communication qui va de Bexar à Houston, par San-Felipe de Austin.

Les baies d'*Aransas* et de *Corpus Christi* ne paraissent pas avoir été explorées avec soin. La dernière reçoit le Nueces qui, jusqu'ici, est la limite réelle du Texas vers le Mexique.

Pour compléter cet aperçu géographique, il reste à dire quelques mots sur le pays arrosé par la portion de la Rivière rouge qui sert de limite au Texas, vers les Etats-Unis. Sur les bords de cette rivière est établie une population déjà considérable et qui tend chaque jour à s'accroître. La Rivière rouge allant se jeter dans le Mississipi, cette population a des relations continuelles et faciles avec les Etats-Unis et en particulier avec la Nouvelle-Orléans. Elle trouve dans le fleuve un moyen de transport naturel pour ses produits, et cette position lui assure un grand développement. Elle se montre d'ailleurs très-laborieuse et défriche beaucoup de terres. Le gouvernement du Texas est trop éloigné, les communications sont encore trop difficiles, pour que cette population ne soit pas en quelque sorte indépendante.

Climat.

Dans le pays plat, le climat est fort chaud pendant l'été. Le thermomètre y marque alors communément 30° centigrades. Cette chaleur est tempérée par les brises de mer qui sont régulières et très-fraîches. Les pluies sont alors fort rares et le terrain se dessèche et se durcit.

En novembre, les vents du nord s'établissent. Ces vents qui désolent si souvent le golfe du Mexique pendant l'hiver, soufflent aussi au Texas avec beaucoup de force; mais leur action y est bienfaisante, en contribuant à tempérer l'humidité causée par les grandes pluies qui les accompagnent. Ces pluies détrempent profondément les terres du pays plat et y rendent les communications difficiles. Dans les villes, la boue devient souvent si profonde, qu'il n'est pas toujours facile de sortir de sa maison.

L'action combinée de cette humidité, dont la terre est encore imprégnée au printemps, et des chaleurs qui lui succèdent, rendent le pays plat malsain, surtout pour les nouveaux venus. Il y a alors des fièvres intermittentes. On ne peut douter que les maladies qui résultent de la constitution du pays ne prennent plus d'intensité à mesure que la population augmentera.

Le climat du pays plat ressemble beaucoup à celui de la Louisiane : il offre pourtant quelques avantages sur ce dernier, d'abord à cause

de la légère inclinaison du sol vers la mer, inclinaison qui ne permet pas aux pluies de séjourner trop longtemps; et ensuite, parce que le pays montagneux est plus voisin et les vents salutaires des montagnes plus fréquents.

Le *Rolling* a un immense avantage sur le pays plat, quant au climat. La chaleur y est plus tempérée, les eaux séjournent moins, et celle des rivières et des sources est plus pure. Cette région serait donc préférable pour la colonisation, si le pays plat n'avait pour lui un sol d'une grande fertilité, éminemment propre à la culture du coton, du sucre, du tabac, produits dont l'écoulement est facilité par une plus grande proximité de la mer.

Culture et défrichements.

Tout le terrain dans le pays plat est un terrain d'alluvion, qui semble avoir été déposé par les eaux d'un grand fleuve. Il est par là même très-fertile. Les colons ne s'établissent jamais dans les prairies. Ils défrichent les lisières des bois où la fertilité du sol est encore augmentée par le détritus des arbres et où ils trouvent du bois pour leurs maisons, de la fraîcheur et quelque ombrage. C'est ainsi que sont placées toutes les habitations que l'on rencontre çà et là, quelques-unes entièrement isolées; là, vivent éloignées de toutes relations, et se fiant à leur seule industrie, des familles de cultivateurs, fuyant la misère de leur première patrie, et venues dans ces solitudes pour demander à la terre le nécessaire, au prix de leur travail.

Quelques acres[1] de terre, plantés en maïs et en pommes de terre, quelques bestiaux paissant en liberté dans les hautes herbes, des volailles, voilà les ressources pour les premiers besoins de la vie. Avec quelques haches et des outils grossiers, les colons ont pris dans la forêt ce qui est nécessaire à la construction de la hutte. (*Log-hut* comme on la nomme dans le pays); ce sont des troncs d'arbres superposés et

[1] 100 acres anglais font 118 arpents de Paris : or on sait que l'arpent de Paris est de 100 perches et que la perche est un carré de 18 pieds de côté. — L'*acre* est encore égal à hectare 0,4047.

encastrés les uns dans les autres par des entailles aux extrémités. Les interstices sont bouchés avec de la terre. Quand ces familles peuvent arriver à cultiver au-delà de ce qui leur est nécessaire, alors elles défrichent quelques acres de terre pour la culture du coton et font les premiers pas vers l'aisance.

Le coton est aujourd'hui le principal et le seul riche produit du pays plat; le seul aussi qui fournisse à l'exportation. Les défrichements où il se cultive en grand sortent de la classe de ceux qui viennent d'être décrits plus haut. Ce sont d'ordinaire des exploitations considérables qui se font au moyen d'esclaves, par de riches concessionnaires. Ces habitations, qui ont souvent plusieurs milles carrés d'étendue, rappellent les habitations des colons de nos Antilles.

C'est ici le lieu de dire quelque chose des esclaves qui sont employés à l'exploitation de ces grandes propriétés.

L'esclavage a été maintenu par la constitution du Texas qui s'exprime ainsi à cet égard : « Toute personne de couleur qui était esclave pour la « vie, avant d'émigrer au Texas, restera dans ce même état de servi- « tude, pourvu que le propriétaire ait affirmé *bonâ fide* que cet esclave « est sa propriété. Le congrès ne pourra faire de lois pour empêcher « les émigrants des Etats-Unis d'amener leurs esclaves avec eux, et de « les tenir dans les mêmes conditions d'esclavage qu'auparavant; le con- « grès ne pourra non plus émanciper les esclaves; aucun propriétaire « ne pourra rendre la liberté à un esclave sans l'autorisation du con- « grès, à moins qu'il ne le fasse sortir des limites de la république. « Aucun individu libre, de race africaine, même de sang mêlé, n'aura « l'autorisation de résider, d'une manière permanente, dans l'intérieur « de la république, s'il n'en a obtenu l'autorisation du congrès; enfin « l'importation et l'admission des esclaves dans la république, excepté « ceux provenant des Etats-Unis, sont défendues, pour toujours, et « déclarées actes de piraterie. »

On voit assez, par la teneur même de cet article de la constitution, que le but de l'assemblée qui l'a décrété a été de faciliter aux habitants des provinces méridionales des Etats-Unis les moyens de venir coloniser le Texas. Détruire l'esclavage était impossible, car dès le début il y avait là un fait établi et généralement adopté; c'eût été d'ailleurs fer-

mer la porte du Texas à ceux qui sont le plus spécialement appelés à le peupler.

On sait que la question de l'esclavage est la plus sérieuse qui se débatte aujourd'hui aux Etats-Unis. Les Etats du sud, qui ne peuvent se passer d'esclaves, à cause de la nature de la culture et du climat, et dont ces esclaves forment toute la richesse, repoussent de toutes leurs forces l'émancipation. — De leur côté, les Etats du nord et de l'ouest où il n'y a pas d'esclaves, et qui n'en ont pas besoin, poursuivent l'œuvre de cette émancipation avec un inconcevable acharnement. Les conflits que cette question a déjà amenés sont d'une nature si grave que plusieurs esprits éclairés croint y voir une cause de la dissolution à venir de la confédération des Etats-Unis et de leur partage en Etats à esclaves et Etats où l'esclavage sera proscrit.

Le Texas demanda, en août 1837, à entrer dans l'union américaine. Il craignait encore le Mexique et voyait là son salut. Le congrès des Etats-Unis refusa ; non pas tant parce qu'il pensait que cette réunion pouvait être une cause de guerre avec le Mexique et un embarras, que pour ne pas adjoindre à l'Union un nouvel Etat à esclaves qui donnerait aux Etats du sud une chance de plus d'arriver dans le congrès à une majorité qu'ils n'ont pas aujourd'hui.

Les principes de l'esclavage et ceux qui font la base d'une république aussi libre que celle du Texas, sont si opposés qu'on ne peut s'habituer à les trouver réunis dans une même constitution. Pour justifier les Texiens, on peut dire qu'ils ne pouvaient faire autrement que de maintenir l'esclavage : que c'est par là seulement que le pays peut se développer et se coloniser : et l'on peut ajouter que les reproches des Américains des Etats du nord et des Mexicains sont trop intéressés et trop égoïstes pour être écoutés sans défiance. Les Américains des États du nord vivent sous un climat où les esclaves, loin d'être indispensables, seraient un embarras. Les Mexicains sont établis sur un plateau où la température est généralement modérée; ils ont d'ailleurs asservi un peuple d'Indiens qui cultive la terre pour eux, dans les endroits qu'eux-mêmes n'oseraient cultiver.

Voici quelques détails sur l'exploitation par les esclaves, détails spéciaux pour le Texas. — Dans les cultures à coton, il faut 25 nègres

ou négresses pour travailler 300 acres de terrain. Ces 300 acres peuvent produire, dans les bons endroits, jusqu'à cent balles de 500 livres. —Un esclave valide d'un âge moyen, vaut 1,000 dollars. Ceux qui sont destinés au service personnel et qui ont des talents, sont payés à plus haut prix.

Pour avoir 25 nègres à la culture, il faut que l'exploitation en possède au moins le double, à cause des non-valeurs, femmes enceintes, vieillards, enfants, malades, etc. L'expérience a fait connaître que, dans une habitation bien réglée, et dont le régime est sage et paternel, la population noire s'accroît. C'est donc un capital qui va s'augmentant. — Quant à l'intérêt qu'il porte, voici le calcul qui m'a été donné —Une population de 50 noirs est du prix moyen de 40,000 dollars.— Ces 50 noirs donnent 25 individus à la culture; ces 25 travailleurs peuvent exploiter 300 acres de terrain et produire cent balles de coton de 500 livres.—A douze centièmes de dollar la livre de coton (ce qui est le plus bas prix des cotons du Texas qui se vendent 0,15 et même 0,20 dollar) le produit est 6,000 dollars. Mais il faut ajouter au prix d'achat des esclaves, la valeur de la plantation qui renferme les 300 acres cultivés. Cette valeur, estimée à 10,000 dollars, jointe aux 40,000 dollars d'achat d'esclaves et à 5,000 de frais d'établissement, font le capital de 55,000 dollars qui, au revenu de 6,000 dollars, produirait 15 pour cent. L'habitation fournit en outre les premières nécessités de la vie et par conséquent le capital doit s'accroître assez rapidement.

On aura remarqué que la valeur d'une exploitation où il y aurait 300 acres de terre, cultivés en coton, a été estimée 10,000 dollars; ce sont là des estimations fort arbitraires. Voici les renseignements que j'ai recueillis à l'égard du prix des terres.

Dès le début de la colonisation, les concessions de terrain ont eu lieu à forfait, par grandes portions et pour des sommes modiques. Quand les terres ont commencé à être vendues au détail, on les a données pour 12 ou 15 *cents*[1] l'acre. J'ai cité, dans le sommaire du voyage, l'habita-

[1] Le *cent* est la centième partie du dollar. La valeur du dollar métallique des Etats-Unis est de 5 francs 42 c.; mais le Texas n'a qu'une monnaie de papier dont le cours est actuellement de 50 o/o au-dessous de celui du numéraire.

tion de M. Bingham. Cette habitation renferme 5,000 acres de terre achetés au prix de 12 cents l'acre. Mais ces prix ont bien changé; déjà, les terres achetées 12 cents l'acre valent, même sans être défrichées, de 2 à 5 dollars, suivant la position. Quant à celles qui sont en culture, et qui produisent du coton, elles sont vendues de 25 à 30 dollars, même davantage, si elles sont dans le voisinage de cours d'eau qui facilitent l'exportation des produits. — Dans le *Rolling*, les prix sont moins élevés, la culture ne s'étant pas encore portée de ce côté.

Les inconvénients de l'état actuel de la répartition des terres, sont : d'abord que les concessions premières ayant été très-considérables, ne peuvent être défrichées en totalité, et que les propriétaires ne voulant pas vendre, dans l'espoir de profits énormes à venir, la colonisation se trouve arrêtée sur les points qui devraient être les plus productifs; ensuite, que les titres de possession sont souvent très-vagues et occasionnent une foule de contestations difficiles à résoudre; enfin, que le commerce des terres est l'objet d'un agiotage dangereux et qui éloigne les colons sérieusement désireux de cultiver et de produire.

Le gouvernement emploie toute sa sagesse à se tirer de ces difficultés. Il a été établi, sous le nom de *land-office* (bureau des terres), une administration dont le devoir est de délivrer les nouveaux titres et de réviser les anciens. Beaucoup de ces derniers ont éte rejetés, et la constitution elle-même en a aboli quelques-uns qui ne réclamaient pas moins de mille lieues de terrain, au profit de gens établis à l'étranger.

On a cessé de délivrer de nouveaux titres définitifs, jusqu'à ce que tous les anciens soient enregistrés, afin d'éviter les doubles possessions qui ne sont que trop fréquentes. Les concessions nouvelles ne sont plus faites (depuis 1837) que sous des conditions de culture, de clôture et d'établissement personnel dans le pays. Enfin, les cessions de droits sont interdites : il n'y a de permises que les ventes régulières des terres possédées, sur titres authentiques et enregistrés.

L'Etat possède 160 millions d'acres de terre non contestés. Ces terres forment le fonds de la richesse publique. Cependant une partie est cédée gratuitement (décret du 4 janvier 1839) à ceux qui viendront s'établir dans le pays, jusqu'au 1er janvier 1840, à raison de 640 acres par chef de famille, et de 120 acres par individu isolé. Les habitants actuels du

Texas qui ne possèdent pas, profitent de cette mesure, et tous les officiers et soldats, engagés au service, antérieurement au 1er mars 1837, sont considérés comme pères de famille. Parmi ces 160 millions d'acres de terre, il y en a beaucoup encore sur lesquels errent les tribus indiennes.

Commerce, routes et débouchés.

Comme on l'a dit, le coton est le seul produit que le Texas livre encore à l'exportation. On reconnaît que le pays produira aisément, plus tard, de l'indigo, du tabac, des grains dans le *Rolling*, et des laines. Bien qu'on trouve de la vigne dans les bois, à l'état sauvage, la nature du terrain ne paraît pas favorable à cette culture.

Parmi les arbres des forêts du Texas, on trouve le *chêne vert*, qui doit fixer plus particulièrement l'attention, à cause de l'emploi qu'on en peut faire dans la construction des navires. Les Texiens espèrent que ce produit formera plus tard un article considérable pour l'exportation. J'ai ouï dire que le gouvernement russe avait déjà envoyé des agents pour examiner particulièrement le parti qu'on pourrait tirer de cette sorte de bois.

Les rivières sont les seules voies par lesquelles il soit possible, jusqu'à présent, de faire écouler les produits. Aussi toutes les grandes exploitations cotonnières sont-elles placées sur le bord des cours d'eau. — Les chemins pour communiquer d'une ville à une autre, sont faciles à tracer sur un pays plat et uni comme le Texas ; mais la nature du terrain empêche que ces routes ne présentent la solidité nécessaire au transport des marchandises, surtout dès qu'arrive la saison pluvieuse. Des chemins de fer sur des troncs d'arbres, comme on en trouve aux Etats-Unis, ou bien encore de bonnes lignes de canaux, joignant les rivières entre elles, seront, dans l'avenir, les voies de communication dans le pays plat. Le manque absolu de pierres interdit de penser à aucune autre sorte de route.

Le plus vif désir des propriétaires des terrains à coton, est d'arriver à expédier directement leurs produits en Europe et de se soustraire à la suzeraineté qu'exercent, sous ce rapport, les Etats-Unis et la Ha-

vane. Aussi la présence d'un navire anglais, l'*Ambassador*, que j'ai vu à Galveston, et qui prenait le premier chargement de coton, expédié directement pour l'Europe, excitait-il un vif intérêt.

On est fort partagé d'avis sur la quantité de coton que produit actuellement le Texas. Les documents officiels manquent. On m'a donné pour le chiffre de 1839, 20,000 balles de 500 livres (la livre anglaise de 453 grammes environ) : ce chiffre me paraît être fort exagéré. Voici quelles raisons me font penser ainsi : la culture du coton ne se fait généralement encore que par des esclaves ; on estime qu'il y a dans le pays de 3 à 4,000 esclaves. Nous avons vu que 50 esclaves produisent cent balles de coton. Les 4,000 noirs employés tous à cette culture, en pourraient donc produire 8,000 balles, ce qui est bien éloigné du chiffre qui est cité plus haut. Il faut remarquer cependant que la population libre commence aussi à cultiver le coton ; mais elle n'en produit pas autant que les esclaves.

Comme on l'a dit, c'est là jusqu'à présent le seul commerce d'exportation ; le Texas demande, en échange, à l'étranger, une foule d'objets qui sont nécessaires à son premier établissement. Par le commerce, il sort donc du Texas plus d'argent qu'il n'en vient du dehors. Les nouveaux venus rétablissent un peu l'équilibre par l'argent monnoyé qu'ils apportent avec eux, pour subvenir à leurs premiers besoins ; mais cette ressource ne suffit pas, et le manque de monnaie métallique se fait vivement sentir.

Le gouvernement, pour remédier à la difficulté de transactions qui résulte de cette pénurie, a créé un papier-monnaie, hypothéqué sur les terres de l'Etat ; mais malgré les efforts patriotiques des Texiens pour soutenir ce papier, il est fort déprécié. Dans le Texas même, il n'est reçu que pour 50 pour cent de sa valeur ; à la Nouvelle-Orléans, il est tombé à 40 pour cent.

On espère qu'un emprunt négocié par le gouvernement rendrait au papier sa valeur et lèverait beaucoup de difficultés ; mais cette mesure elle-même, n'est pas sans inconvénients. On craint, avec quelques raisons, que les agioteurs n'abusent de la position nécessiteuse du Texas et n'obtiennent, comme gages de l'emprunt, et à vil prix, des concessions de terre trop considérables.

Un des effets du manque d'argent, est le prix excessif de la main-d'œuvre et des objets de consommation. Les journaliers demandent 50 dollars par mois ; un charpentier, pour la construction d'une maison, a 5 dollars par jour, et j'ai vu, dans l'arsenal de Houston, des ouvriers recevant 90 dollars par mois.

Le blé, pour donner un exemple entre autres, valait, en 1835, un dollar le bushel (mesure de 8 gallons ou 36 litres environ), il en vaut 3 maintenant.

J'ai là une note de dépenses ; j'y vois que les repas à l'hôtel Milam, à Houston, sont d'un dollar par tête, et cependant l'ordinaire y est fort modeste.

Finances.

On doit penser qu'avec un pareil manque de monnaie métallique, les embarras du gouvernement, à l'égard des finances, sont très-sérieux. Le budjet des dépenses et des recettes est fort controversé par les diverses organes de la presse qui s'occupent activement de ce sujet. Voici à peu près le résumé de leurs discussions.

Dette. — Le total du papier monnaie émis par le gouvernement, depuis son établissement, est de 1,098,413 dollars. Depuis la dernière loi du congrès qui en a prohibé la réémission, il en est rentré, par les taxes et par les impôts, 198,453 environ. La dette rachetable est donc de. . . . . 900,000 dollars.

Le montant de billets souscrits par le gouvernement, pour l'armée ou pour d'autres besoins, est de	248,000
Réclamations supposées qui ne sont pas bien connues	750,000
Dépense de l'année courante.	400,000
Total	2,290,000

Ce total de la dette n'est pas controversé, bien que plusieurs le regardent comme un peu court. Il n'en est pas de même de celui des ressources.

Ressources. — Le revenu des douanes porté sur certains états pour 954,000 dollars, ne paraît pas devoir dépasser 424,000. Cette estima-

tion est fondée sur ce que Galveston a reçu, dans le dernier trimestre, 53,000 dollars, soit pour l'année 212,000, et que le gouvernement a déclaré ailleurs, que ce port fournit la moitié des revenus de douane, à lui seul : ce serait donc pour tous les ports. . . 424,000 dollars.

Le produit de la vente des terrains dans les nouvelles villes en construction, estimé par le gouvernement à un million de dollars, ne peut aller, à beaucoup près, jusque là, surtout à cause de la difficulté des paiements. On l'estime à peine à. .	600,000	
Une autre branche de revenus, c'est le droit d'inscription des titres de propriétés. Ce droit est de 5 dollars par lieue de terrain; 3 dollars pour 1,280 acres : 2 pour 640, et 1 pour moins de 640. Cette ressource peut donner dans cette année-ci.	150,000	
Diverses taxes directes, donnent.	250,000	
Total des ressources.	1,424,000	
Dette.	2,290,000	
Différence.	866,000	dollars.

On voit par-là qu'à la fin de cette année-ci, le gouvernement devrait encore près d'un million de dollars.

Mais, dans un pays nouveau, on ne peut espérer que les dettes soient ainsi payées dès la première année. Or, pour faire face au courant des dépenses, dont le montant paraît de 4 à 500,000 dollars par an, le gouvernement a le produit des douanes et des taxes directes qui va au-delà de 600,000 dollars. Les autres dettes seront éteintes progressivement au moyen de la vente des terres et du produit de l'enregistrement des titres.

Il y a d'ailleurs, pour l'amélioration des finances, un espoir fondé, c'est l'augmentation du produit des douanes. Galveston a donné, dans le premier trimestre de 1839, 53,000 dollars. C'est le tiers de ce que ce même port avait reçu pendant les deux années précédentes; nous voyons en effet que le chiffre de ces recettes, depuis l'établissement du gouvernement jusqu'au 30 septembre 1838, est de 163,637 dollars.

Nous dirons aussi, comme renseignement, que, jusqu'à cette époque,

il était entré au Texas, par les cinq douanes principales, pour 1,840,376 dollars de marchandises, ayant produit pour 350,000 dollars de droits : ce qui porte ces droits à 20 pour cent, en moyenne, de la valeur des marchandises.

Armée et marine. — L'armée texienne s'est formée spontanément à l'époque de l'invasion mexicaine. Elle se composait de volontaires accourus de toutes parts pour défendre le sol ; ils étaient assez mal armés et nécessairement mal disciplinés. Le patriotisme et d'heureuses circonstances les ont fait triompher des Mexicains, et l'invasion a été repoussée.

Depuis lors, les planteurs sont retournés à leurs champs, et bien qu'il soit resté bon nombre d'officiers[1], il n'y a plus sur pied que bien peu de soldats. Le gouvernement se verra peut-être obligé de décréter des conditions de service militaire.

Il n'y a maintenant, pour toute armée, que 300 volontaires, sur la frontière des établissements du Nord, où il faut nécessairement une force régulière pour s'opposer aux déprédations des sauvages. On s'occupe de recruter des soldats pour former six compagnies décrétées par le congrès en mars 1838 ; mais il ne paraît pas qu'il soit facile de trouver des soldats malgré les avantages qu'on leur fait. On leur donne 15 dollars (papier) par mois. Au bout de trois ans, ils sont dégagés du service et ont alors une concession de terre sur la frontière.

Il est urgent que le Texas ne s'endorme pas dans son succès de San-Iacinto et qu'il se prépare à repousser de nouveau l'agression possible des Mexicains. Il doit avoir une armée prête à se lever au premier signal et à s'organiser facilement. Il ne paraît pas aujourd'hui que rien soit disposé pour cela, et si le danger reparaissait, il faudrait encore en appeler à l'élan de patriotisme qui, déjà une fois, a sauvé le pays.

A Houston, il y a un arsenal, c'est-à-dire une maison en bois où sont entretenus un millier de fusils et où l'on trouve une artillerie

[1] On ne rencontre partout que colonels, majors, capitaines, etc. Tout planteur qui a commandé dix hommes de milice, pour repousser une attaque de sauvages, garde pour la vie, et comme sobriquet, le titre du grade dont il a été un instant affublé. Il faut bien que la vanité s'accroche à quelque branche.

composée de trois canons de 6 en fer, un du même calibre en bronze, un de 4 en fer, et deux obusiers de montagne.

Le Texas ne peut non plus se passer d'une marine. Aussi, dans la dernière année, le congrès a-t-il voté 250,000 dollars pour les dépenses de cette arme. Le matériel se composera d'une corvette de 18 canons, de deux brigs de 12 et de trois goëlettes de 6 à 8 canons. Ces six navires sont aujourd'hui en construction à Baltimore et sont attendus sous peu. Déjà le gouvernement avait armé en guerre le brig marchand le *Potomac*, et avait acheté aux Etats-Unis un navire à vapeur, auquel a été donné le nom de *Zavala*. Nous avons trouvé ce bâtiment à Galveston : c'est un navire de la force de 70 chevaux, ayant 60 hommes d'équipage, un *commander* pour capitaine, trois officiers et huit *midshipmen*.

Le personnel des officiers de cette marine naissante, ne se compose encore que de douze officiers et d'autant de midshipmen; ils proviennent tous de la marine des Etats-Unis. C'est aussi là que se recrutent les matelots.

A Galveston, il y a un arsenal naissant, ce ne sont que quelques magasins, et l'on n'a pu songer encore à y construire des navires, mais il y a déjà là les ressources nécessaires pour se ravitailler et faire quelques réparations.

Le pavillon texien est ainsi fait : bleu à la gaine, dans un tiers de sa longueur; les deux autres tiers partagés horizontalement, rouge en haut, blanc en bas; une grande étoile blanche au milieu du bleu.

Population. — La population du Texas est évaluée aujourd'hui à 100,000 habitants environ. Ce n'est là qu'une évaluation fort peu certaine, car il n'a été fait encore aucun recensement officiel. L'émigration augmente chaque jour ce nombre. — Dans quelle proportion? les renseignements manquent également pour répondre à cette question. — Les nouveaux venus entrent de tous côtés, et l'administration n'est pas encore organisée de manière à pouvoir suivre leurs mouvements. — La frontière des Etats Unis vers Nacogdoches et la Rivière-Rouge est un des points par où se fait le plus grand mouvement d'émigration.

Le chiffre de la population noire, esclave, n'est pas mieux connu que celui de la population en général. Des personnes bien informées le

portent à 3 ou 4,000. — Bien que l'introduction des esclaves, par toute autre voie que celle des Etats-Unis, soit défendue, cependant cette seule ressource et la multiplication naturelle de ceux déjà établis dans le pays, suffisent pour faire accroître assez rapidement le nombre des esclaves.

La partie non explorée du Texas, est habitée par des tribus de sauvages. On porte jusqu'à 20,000 le nombre des guerriers que ces tribus pourraient armer; mais, divisées entre elles, répandues sur une contrée immense, sans aucun lien, ni centre d'action, ces populations ne peuvent pas compromettre l'existence de la nouvelle république; seulement, elles inquiéteront les habitants des frontières, les forceront de cultiver les armes à la main, et ne se retireront que pas à pas devant le flot de civilisation qu'elles sont impuissantes à arrêter.

La race prédominante, parmi les nouveaux habitants du Texas, est la race anglo-saxonne des Etats-Unis. Elle a apporté avec elle, son langage et ses coutumes. Le caractère de cette race a dû se trouver en outre modifié par les habitudes ordinaires qu'entraînent les travaux de l'agriculture; car c'est à l'agriculture que s'était livré exclusivement jusqu'ici le nouveau peuple. Ce n'étaient ni l'industrie, ni l'agiotage qui avaient envoyé des colons au Texas, c'était le désir sincère de défricher et de coloniser.

Les familles qui venaient chercher une patrie dans le Texas, s'établissant au milieu de vastes solitudes, obligées à un travail constant, devant montrer de la persévérance pour réussir et du courage pour repousser les Indiens, ces familles de hardis planteurs ont dû former une population morale, énergique, laborieuse et bonne; aussi, malgré les défauts qu'entraîne avec soi la vie retirée et sauvage que mènent la plupart de ces familles, trouve-t-on généralement chez elles des mœurs patriarcales et honnêtes, de la tempérance, de la probité et une généreuse hospitalité.

Bientôt, sans doute, les traits si heureux de cet âge d'or du Texas viendront s'effacer ou au moins s'émousser dans le mouvement de civilisation qui s'opère aujourd'hui : le commerce qui s'établit, et qu'accompagne d'ordinaire l'esprit d'astuce et de ruse; la concentration des habitants dans les villes nouvelles qui se forment de toutes parts; les

relations avec les Etats-Unis et bientôt avec l'Europe ; l'existence comme nation et l'augmentation de population, toutes ces causes de perturbation amèneront les changements ordinaires dans les mœurs premières des Texiens. Mais ces mœurs premières influeront toujours sur celles qui leur succéderont, comme l'éducation première d'un homme agit sur son caractère, pendant toute sa vie.

Déjà cette transition de la vie patriarcale à une existence plus civilisée se fait sentir. On ne trouve plus que sur les frontières, vers les Indiens, le chasseur qui vivait seul, dans son *log-hut*, au milieu des forêts. Les défrichements se rapprochent et communiquent plus facilement entre eux ; on vit moins isolé. Les relations, devenues plus faciles avec les Etats-Unis, permettent de faire venir des objets de confortable et même de luxe, qui ornent les maisons de bois des planteurs. Le commerce avec ses mille détails s'établit dans les villes improvisées.

Ces transactions commerciales, ces relations plus fréquentes avec les Etats-Unis adoucissent les traits les plus rudes du caractère qu'avait donné aux Texiens leur existence isolée. Les mœurs et les coutumes auront bientôt perdu quelques-unes des nuances qui les faisaient distinguer de celles des habitants des Etats-Unis, leurs frères. Ce sera le même esprit d'entreprise dans le commerce et dans les défrichements, le même courage et la même hardiesse pour repousser la race indienne et pour déposséder cette race du sol qu'elle habite. Ce seront les mêmes habitudes politiques, désir ardent d'indépendance et de liberté, en même temps que soumission aux lois établies. Le Texien aura, comme l'Américain des Etats-Unis, du jugement, de l'activité, de l'industrie, de la persévérance. — Puisse-t-il se préserver de l'orgueil insupportable qui donne aux habitants de l'Union une si haute et si ridicule idée de leur supériorité! puisse-t-il se préserver aussi de la mauvaise foi dans les relations commerciales, qui discrédite les Etats-Unis et menace de devenir proverbiale!

Je n'ai vu qu'en passant cette société nouvelle; j'ai donc peu de choses à dire de ses coutumes. La vie habituelle paraît uniforme : dans les villes, on se réunit peu ; dans les plantations, l'existence est patriarcale. On travaille, on mange, on dort: tous sont occupés.

La vie est frugale ; trois fois le jour, la famille et tous ceux qui sont

présents viennent s'asseoir à une longue table. A l'un des bouts de cette table, la maîtresse de la maison, entourée de toutes les autres femmes, est cachée par la vaste bouilloire à thé et les vases à lait et à café. C'est elle qui dispense tout ce qui se boit. Tous les hommes sont placés, pêle-mêle, jusqu'à l'autre bout de la table, où trône le maître de la maison. On mange en silence. Le repas le plus substantiel, c'est-à-dire celui du milieu du jour, se compose d'un gros rôti de bœuf, de jambon, de riz, de quelques légumes bouillis, d'œufs durs, de beurre et de rares tranches de pain. On entasse dans son assiette tout ce qui est à portée; la maîtresse de la maison vous envoie, par l'un des esclaves qui entourent la table, du thé ou du café, à votre choix. Vous pouvez calmer le surplus de votre soif avec de l'eau ou du lait. Chaque convive se lève à mesure qu'il a terminé son repas, et part sans saluer personne. Quand les femmes se voient seules, elles en font autant.

Parmi les hommes, quelques-uns fument; les autres, et c'est le plus grand nombre, mâchent du tabac. On ne parle aux femmes que rarement et quand on n'a rien de mieux à faire. Celles-ci paraissent fort habituées à ce délaissement et semblent étonnées qu'on vienne lier conversation avec elles. Les jeunes filles font toilette volontiers, babillent, veillent à la maison, lisent un roman en cachette, s'ennuient de temps à autre : c'est comme partout. Les maîtresses de maison sont fort occupées, surtout dans les plantations à esclaves où les domestiques sont nombreux et les détails de la maison considérables. D'ailleurs, il y a généralement beaucoup d'enfants dans les familles; on sait que cela arrive toujours dans les pays nouveaux qui peuvent nourrir plus d'habitants qu'ils n'en possèdent encore.

Toutes les religions sont acceptées et tolérées par la constitution : chacun professe celle qu'il veut. A Houston, un même temple sert à plusieurs communions protestantes. Les ministres de ces diverses sectes se succèdent au prêche sans rivalité entre eux. Dans les plantations, le ciel est le grand temple. La piété n'est là ni moins profonde ni moins sincère que dans les villes.

Tels sont, au hasard, quelques traits des coutumes et des habitudes des Texiens. La simplicité de ces mœurs, la moralité qu'on y découvre sans peine, la bienveillante hospitalité que vous offrent les Texiens,

inspirent le désir de les connaître davantage. En parcourant ce pays où la vie des patriarches se rencontre si souvent encore, plus d'un esprit éprouvé par les retours amers d'une existence agitée, se prendrait à désirer de jouir de ce calme, de cette paix, et de venir défricher aussi un coin de ces belles prairies, au milieu des bois silencieux et déserts. Il ne peut les quitter du moins sans en conserver un souvenir aimable, et sans vouer aux Texiens son estime pour leurs bonnes qualités et tous ses vœux pour leur avenir.

NOTE XIV.

LA HAVANE, PENSACOLA,

RETOUR EN FRANCE.

Paris, 10 décembre 1839.

Notre expédition est terminée désormais ; le récit qui fait l'objet de ces notes, va sortir du domaine des faits généraux pour rentrer dans celui des faits particuliers. Il perd donc de son intérêt et doit être abrégé. Je ne prendrai parmi mes notes que quelques dates et un petit nombre de renseignements ; ceux-ci, bien qu'étrangers à la question mexicaine, peuvent encore intéresser. Je marcherai rapidement vers la France. J'y mettrai l'impatience qui, dès l'époque où j'ai conduit le lecteur, nous animait tous et nous faisait vivement désirer de quitter des parages qui ne nous offraient plus rien d'attrayant depuis que la paix était signée.

Néréide, en mer, 16 juin 1839.

Le 29 mai, la *Néréide* a mouillé dans le port de la Havane.—Là nous avons trouvé les premières lettres que nous ayons reçues de France depuis celles qui nous vinrent par le brig le *Saumon*, vers le milieu de janvier. Ces lettres rompaient un silence de 184 jours.

L'amiral n'avait pas été plus favorisé que toutes les autres personnes de l'escadre, et c'étaient aussi les premières lignes qu'il recevait du ministère, depuis la date du 26 novembre de l'autre année.

Ce manque de nouvelles officielles a été, sans doute, une des plus grandes difficultés qu'ait rencontrées l'amiral dans sa mission. Peut-être que plus d'un chef serait resté inactif et indécis en pareille circonstance. Heureusement que le nôtre a pour principe d'agir pour le mieux et de ne pas se laisser arrêter pour le manque d'instructions ou d'avis. S'il n'en eût été ainsi, nous serions encore devant la Vera-Cruz, le commerce suspendu ; les neutres impatients, à juste titre; le blocus péniblement maintenu au moyen d'une douzaine de navires qu'il eût fallu conserver là ; la fièvre jaune faisant ses affaires dans la garnison d'Ulùa et dans les marins de l'escadre. Et puis après? Eh bien ! après, la paix apparemment, car c'est là le but auquel il fallait arriver tôt ou tard. — La paix aux mêmes conditions ; car le ministère ne se soucie pas d'envoyer des forces de terre contre le Mexique (et il a raison); or, avec les moyens mis en usage, on n'aurait pas pu faire plus que de rester maîtres d'Ulùa et de la Vera-Cruz ; il aurait été impossible de serrer davantage la gorge aux Mexicains.

Qu'aurions-nous donc gagné à ces retards? ou plutôt que n'avons-nous pas gagné à ce que l'amiral ait su prendre sur lui et n'ait pas hésité à agir, faisant de son mieux et sans s'inquiéter du qu'*en dira-t-on?*

C'est à la Havane que la frégate la *Néréide* a arboré le pavillon de vice-amiral. Nous avons salué tous avec joie cette marque distinctive qui nous a dit que la France a apprécié le service rendu au pays par la prise d'Ulùa ; la date de cette récompense nous a dit aussi qu'on n'a pas hésité à reconnaître tout ce que cette entreprise a eu de hardi et de glorieux, et qu'on a rendu justice à la résolution et à l'habileté du chef qui l'a dirigée.

Pendant notre séjour à la Havane, nous avons eu des nouvelles de la Vera-Cruz. On a su que le premier million de l'indemnité a été livré par le gouvernement mexicain et embarqué sur le *Zèbre*.

La bonne foi du cabinet de Mexico à remplir ses engagements était le seul point qui pût laisser du doute après notre départ. Ce commencement d'exécution des traités doit tranquilliser à cet égard. C'était pour stimuler les Mexicains dans cette bonne voie, que l'amiral ne voulait pas s'éloigner trop tôt du golfe du Mexique et qu'il a laissé croire, à la Vera-Cruz, que les bombardes resteraient encore quelque temps dans

ces parages. Cette défiance envers le Mexique était bien justifiée par les faits du passé.

Les nouvelles arrivées du Mexique nous ont appris aussi que le gouvernement a tourné tous ses efforts contre les fédéralistes. — Ceux-ci se sont avancés avec quelques troupes jusqu'auprès de Puebla. Là, ils ont été surpris par des forces bien supérieures et ont été mis en déroute. Mejia, qui commandait en personne ce petit corps d'armée, a été pris et fusillé. La plupart des officiers sont prisonniers ; la déroute a été complète. Santa-Anna avait préparé ce succès : il triomphe. Cette action porte le nom d'*Acajete ;* elle a eu lieu à la date du 6 mai.

Désormais les fédéralistes sont renfermés à Tuxpan et à Tampico, où l'armée commandée par Bustamante les bloque étroitement. Si leur cause n'est pas entièrement désespérée, elle est au moins fort compromise.

La *Néréide* a passé 16 jours à la Havane. L'amiral espérait qu'il arriverait de France quelques nouvelles instructions, en réponse aux dépêches qui accompagnaient les traités du 9 mars. Aucun navire ne paraissant, et la saison du *Vomito* devenant chaque jour plus mauvaise, l'amiral a donné le signal du départ. La *Naïade*, arrivée de France la dernière, est allée rejoindre la division du golfe ; le *Griffon* a été envoyé à Tampico où les événements peuvent nécessiter l'intervention des navires français, et où le brig l'*Eclipse* est dejà en station : le *Cuirassier* a fait voile pour la France, et enfin le navire à vapeur le *Météore* est parti pour la même destination, en passant par les Etats-Unis.

Le *Phaéton* est seul resté à la Havane. Il ne doit en partir que le 25 juin et venir alors nous rejoindre à Pensacola. C'est vers ce dernier point que nous faisons route aujourd'hui.

En mer, 10 juin 1839.

Tant de voyageurs ont parlé de la Havane et en ont donné de bonnes et intéressantes descriptions, que l'on doit s'abstenir de revenir, sans nécessité, sur un sujet aussi connu. Le petit nombre de renseignements que je vais consigner ici sur l'île de Cuba et sur le port de la Havane,

n'a donc pas pour but de renouveler ces descriptions. Ils appartiennent seulement à la statistique, ou bien ce sont des documents si récents qu'il ne serait peut-être pas facile de les trouver ailleurs.

Il est un point, d'abord, sur lequel tout étranger qui arrive aujourd'hui à la Havane ne peut manquer de fixer son attention. C'est l'administration du général Tacon. Le général Tacon, remplacé il y a trois mois par le général Espeleta, prit le commandement de l'île, le 1er juin 1834.

A cette époque, on assassinait en plein jour dans les rues de la *Havane*. — Plus de douze mille personnes étaient sans moyens connus d'existence. — Les professions de voleurs, d'assassins et de faux-témoins étaient des professions avouées. — La ville était divisée par quartiers : chacun d'eux avait son administration et le gouvernement ne centralisait pas toutes ces administrations séparées. — La justice n'était pas moins à craindre que ceux qu'elle aurait dû punir. Les *alguazils* des *alcades* étaient fort dangereux. Les *regidors* levaient des impôts et soumettaient à toutes sortes de vexations les populations qui n'osaient se plaindre. — Le plus grand désordre régnait dans la ville. On criait *au voleur*, et toutes les boutiques se fermaient : les nègres poussaient des vociférations et des blasphèmes. — Il n'y avait nulle police de voitures et les rues étaient extrêmement sales. — La passion du jeu et les abus qui en sont la suite n'avaient point de bornes. On jouait jusque dans les couvents.

Tacon arriva. Doué d'un caractère très-énergique, animé du désir de bien faire et soutenu par une persévérance à toute épreuve, il opéra dans la ville de la Havane un changement complet et que nul n'aurait cru possible. — Des mesures de police très-sévères ramenèrent la sécurité, et les étrangers arrivèrent en plus grand nombre dans une ville dont on redoutait tant le séjour auparavant. Tous les abus signalés plus haut disparurent.

Pour arriver à ce résultat, 54 bannissements seulement furent prononcés ! Quand aux autres peines infligées, le nombre n'en a pas augmenté sous l'administration du général Tacon.

On voit en effet sur des tableaux officiels que du 1er septembre 1830 au 1er juin 1834, furent condamnés au supplice : 8 blancs et 38 personnes

de couleur, et que du 1er juin 1834 au 1er mars 1838, 7 blancs et 19 personnes de couleur seulement subirent la même peine. — Dans les mêmes périodes, la peine du fouet fut infligée, de 1830, à 1834 à 64 personnes de couleur; et, de 1834 à 1838, à 55.

On ne peut faire un pas dans la ville, sans retrouver partout la main habile et ferme de Tacon en même temps que la preuve de son infatigable activité. — Des abattoirs, des marchés, de belles promenades, un magnifique théâtre qui peut contenir 4,000 personnes, des hôpitaux, une nouvelle prison où 2,000 prisonniers et 1,200 soldats peuvent être commodément logés, des travaux considérables aux fortications, telles sont les œuvres de cet homme remarquable.

La Havane se ressentira longtemps de ces améliorations. La salubrité de la ville y a déjà beaucoup gagné : ainsi, tandis que, avant le général Tacon, la mortalité moyenne, chaque année, était de 5,580, elle n'est plus aujourd'hui que de 4,725 et a diminué ainsi de 16 pour cent.

Cette administration, toute bienfaisante qu'elle se soit montrée pour le pays, n'est pas restée sans détracteurs. L'action de ces derniers a fini par être assez puissante pour que la cour de Madrid ait pris de l'ombrage de son trop puissant délégué. Tacon a été rappelé au commencement de 1838. On l'accusait de vouloir se rendre indépendant de la métropole. C'est là une folle accusation. L'île de Cuba trouve trop son intérêt à rester sous l'inviolabilité que lui assure la suzeraineté de l'Espagne; le parti espagnol y est trop nombreux et trop puissant, pour qu'on doive redouter de voir cette île déclarer son indépendance. Ce serait de la part des Havanais une grande imprudence que de chercher à se créer une nationalité en dehors de l'Espagne. La convoitise de l'Angleterre, celle plus ardente encore et plus voisine des Etats-Unis ne la laisseraient pas durer longtemps et le joug de ces nations serait plus lourd, plus antipathique que celui d'une métropole impuissante, qui ne demande à l'île de Cuba qu'un peu d'argent.

Voici quelques renseignements statistiques sur l'île de Cuba.

La population de l'île est estimée à un million d'habitants environ. Le dernier recensement officiel a eu lieu en 1827, sous le gouvernement du général Vivès. Il avait donné le chiffre de 705,000 habitants. Ce

qu'on sait de l'accroissement précédent de la population et quelques autres données justifient le chiffre actuel d'un million.

La surface de l'île n'est pas de moins de 42,000 milles carrés. La population actuelle ne donne pas plus de 24 habitants par mille carré. Si le taux en montait à 208, comme en France, ou à 257, comme en Angleterre, la population de cette île, si riche et si fertile, pourrait arriver au chiffre de 8 à 10 millions.

Les esclaves forment la portion la plus considérable de la population de l'île de Cuba, si, comme on l'assure, il y a 3 esclaves pour 2 blancs, terme moyen.—Le chiffre des esclaves augmente chaque jour; car, nulle part, la traite ne se fait ni aussi impunément ni sur une aussi grande échelle, malgré les croiseurs anglais qui arrêtent souvent des négriers, malgré la surveillance plutôt apparente que réelle des autorités espagnoles; on assure qu'il n'entre pas dans l'île moins de 20,000 noirs par an.

Ce prodigieux accroissement de la race africaine, l'exemple de la république haïtienne, l'émancipation des esclaves dans les colonies anglaises, cette même question d'émancipation pendante aux Etats-Unis sur 5 ou 6 millions de nègres, l'impossibilité où sont les Européens de cultiver par eux-mêmes le sol délétère des Antilles, peuvent faire entrevoir à ceux qui aiment à s'occuper de l'avenir, l'existence d'une confédération de républiques nègres, depuis Cuba jusqu'à la Trinité.

Voici les chiffres de population de 3 ou 4 des villes principales de l'île[1].—La Havane, 130,000. — Puerto-Principe, 52,000. — Santiago de Cuba, 30,000.—Matanzas, 12,000.

Cette dernière ville a pris depuis quelques années beaucoup d'importance. Elle est devenue le débouché de nombreuses plantations, et la seconde ville de l'île pour le mouvement commercial. Le général Tacon a contribué à ce développement. — Il a fait exécuter à Matanzas plusieurs ouvrages utiles : on y remarque une prison et un théâtre construits par son ordre. Il y a entre la Havane et Matanzas un service régulier de bateaux à vapeur.

[1] Ces chiffres sont empruntés à un essai géographique sur l'île de *Cuba*, par *Felipe Poey*; *Havana*, 1839.

Chemins de fer.— Avant 1835, les chemins de fer n'étaient pas connus dans l'île de Cuba. A cette époque, on entreprit d'en établir un pour conduire à la Havane les produits des villages les plus riches des environs, et ce chemin, qui a un développement de 18 lieues espagnoles (lieue de 5,000 vares, la vare de 0^m 845), fut heureusement terminé en 1838; ce chemin n'a qu'une seule voie; il est aujourd'hui en pleine activité.

Les 18 lieues espagnoles font 41 milles de 60 degrés. Ces 41 milles sont parcourus en deux heures et quart. Le point extrême de la ligne porte le nom de Guinès. C'est un bourg qui n'est qu'à 5 lieues de la côte sud. On a le projet de continuer le chemin jusqu'à cette côte et de faire ainsi communiquer les deux mers.

On assure que ce chemin n'a pas coûté plus de 3,200,000 piastres, ou environ 80,000 piastres le mille (soit 430,000 francs). C'est le coût ordinaire de ces mêmes chemins aux Etats-Unis. On sait qu'en Angleterre, ils sont d'un prix bien plus élevé. Celui de Manchester à Liverpool coûte 1,400,000 francs le mille (mille marin), celui de Londres à Birmingham 1,500,000, et celui de *grande jonction* qui est le plus économique, 750,000 francs.

Trois voyages ont lieu chaque jour sur le chemin de Guinès. La recette journalière est de 1,000 piastres; la moitié de cette recette est due aux marchandises, l'autre aux voyageurs.—Plusieurs autres chemins de fer sont ou projetés ou en voie d'exécution. On travaille à celui de Matanzas à la Sebenilla. Une société s'est formée pour un troisième de Puerto-Principe à Nuevitas.

Avant de terminer ces quelques notes sur l'île de Cuba, il ne sera pas sans intérêt de parler du mouvement commercial qui l'anime et l'enrichit.—Voici des chiffres officiels pour 1837.

Le mouvement du commerce, tant par l'importation que par l'exportation, a été, pour cette année, de 43,286,764 piastres. — L'importation a été supérieure à l'exportation de 2,500,000 piastres. Sur ce mouvement général, le commerce national a eu une part de 7,500,000 piastres ou de 16 pour cent.

Les droits de douane, produits par ce commerce, ont été pour l'importation 4,997,780 piastres, pour l'exportation 811,995, total

5,809,775 piastres. La douane de la Havane fournit à elle seule 4 millions de piastres sur ce total.

Voici, en nombres ronds, la part que prennent à ce commerce les diverses nations :

NATIONS.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	NOMBRE DE NAVIRES ENTRÉS.	NOMBRE DE NAVIRES SORTIS.
Espagne.	4,966,000	1,294,000	753	626
Villes anséatiques.	361,000	1,582,000	39	56
Danemarck.	28,000	25,000	14	17
Etats-Unis.	6,549,000	5,792,000	1,319	1,267
France.	861,000	1,344,000	54	44
Angleterre.	1,374,000	2,990,000	201	202
Italie.	72,000	106,000	11 [1]	10 [1]
Pays-Bas.	203,000	1,130,000	37 [2]	25 [3]
Portugal.	23,000	416,000	78	62
Russie.	»	555,000	1	1
Suède.	»	60,000	6	7
Turquie.	»	2,800	»	»
Ports dissidents.	1,100,000	248,000	10 [4]	8 [4]

On remarquera que sur ce mouvement de 2,500 navires environ, les Etats-Unis seuls en fournissent 1,300, c'est-à-dire plus de la moitié, l'Espagne le quart ; l'Angleterre un douzième, et la France un quarante-huitième seulement.

[1] Sardes.
[2] 30 Hollandais et 7 Belges.
[3] 17 Hollandais et 8 Belges.
[4] Mexicains.

Le principal commerce d'importation consiste en vins et liqueurs pour 1,800,000 piastres.

Viandes conservées.	1,400,000
Grains.	3,000,000
Soieries	516,000

L'exportation consiste surtout en

Sucre, pour	7,900,000 piastres.
Café.	2,133,000
Tabac.	1,800,000
Or et argent.	2,000,000
Réexportation.	3,667,000

La richesse qui résulte, pour l'île de Cuba, de ce grand mouvement commercial, lui permet, non-seulement de subvenir à toutes ses dépenses, d'entretenir une garnison de 15,000 soldats exactement payés, et une marine de 7 à 8 navires bien armés et en bon état, mais encore de fournir à la métropole 5 à 6 millions de francs chaque année.

Néréide, Pensacola, 1er juillet 1839.

Nous avons passé 15 jours à la Havane sans avoir eu un malade. Nous nous félicitons tous de cet heureux résultat et nous espérions quitter, sans avoir fourni de victimes au *vomito*, ces parages dont le climat est si fatal aux Européens. Mais c'est là un hôte avec lequel il est rare qu'on n'ait pas à compter. La veille de notre départ, deux marins ont été atteints; à peine étions-nous sous voiles, que plusieurs autres sont venus remplir l'hôpital du bord, jusque-là si solitaire. Avant d'arriver ici, nous en avions jeté trois à la mer, ce tombeau ordinaire des marins.

Dès que la frégate a été mouillée dans la baie de Pensacola, les malades ont été envoyés à l'hôpital de l'Arsenal, mis avec empressement à notre disposition. Un climat plus sain, le régime de la terre, des soins assidus et bien entendus, paraissent avoir arrêté l'épidémie et depuis quelques jours, elle a cessé de nous demander de nouvelles victimes.

La baie de Pensacola est un point fort intéressant du golfe du

Mexique, parce que c'est le seul port de ce golfe où l'on trouve une entrée suffisamment profonde pour des frégates. Les rapports faits jusqu'ici sur ce mouillage avaient été si confus et si contradictoires, que l'amiral a voulu, avant de quitter définitivement ces parages, s'assurer par lui-même des ressources que le port peut offrir à la station du golfe.

Aujourd'hui le problème est résolu : la frégate la *Néréide* a franchi aisément la barre sur laquelle il y a 21 et même 22 pieds d'eau, à haute mer. Pensacola doit donc être considéré comme un excellent refuge pour les navires appelés à servir dans le golfe du Mexique, et ce point de relâche sera préféré à la Havane, sous le rapport de la salubrité du climat. Le gouvernement des Etats-Unis, frappé des avantages qu'offre Pensacola, s'occupe sérieusement d'y fonder un établissement naval. Déjà un arsenal y est organisé, et l'on y trouve, rangé dans un ordre excellent, tout ce qui peut être utile au ravitaillement des navires de guerre, même de grande dimension. Cet établissement dominera le golfe du Mexique.

Pensacola, comme ville commerçante, n'offre pas encore de grandes ressources. Mais sa proximité de la Nouvelle-Orléans, et les relations faciles et suivies qu'elle entretient avec ce grand foyer commercial, y amènent aisément tout ce qui peut être nécessaire à l'approvisionnement de navires de guerre.

La baie de Pensacola est très-vaste. Elle est entièrement fermée par une île basse et sablonneuse, nommée *Santa-Rosa*. L'entrée qui est rendue étroite, à cause du peu de fond dans le voisinage de la côte, est défendue par deux forts : l'un, sur l'île de *Santa-Rosa*, est un ouvrage régulier qui peut être armé de 120 pièces de canon et où plus de 80 sont déjà en batterie. Trois côtés du pentagone de ce fort regardent la mer. L'autre fort, placé de l'autre côté de la passe, se nomme *Foster*. C'est un ouvrage irrégulier qui présente, sur deux faces formant un angle très-obtus, deux rangées de canons l'une sur l'autre. Ces divers ouvrages sont dus à notre général Bernard qui en a dirigé la construction.

En entrant dans la baie, on trouve un bon mouillage près du nouvel arsenal, par 5 à 7 brasses de fond. C'est là que doivent jeter

l'ancre les navires qui ont des réparations à faire. L'hôpital est à petite distance de l'arsenal; c'est un bel établissement, entretenu avec soin et où l'on remarque une extrême propreté.

La ville de Pensacola est à 6 milles plus loin, au fond de la baie. On peut aller mouiller jusque-là, même avec des frégates, dans un large chenal, de 5 à 6 brasses de fond. Les maisons, construites en bois, y sont propres et bien rangées. On y compte de 4 à 5,000 habitants : la race anglo-saxonne prédomine; cependant, on y trouve bon nombre d'Espagnols, restes de la population du temps de la possession des Florides par l'Espagne; on y rencontre aussi quelques individus de la race française de la Louisiane.

Pensacola, placée au milieu des sables, n'est pas le débouché d'un pays à culture et n'a aucune activité commerciale. Les habitants espèrent qu'un chemin de fer, venant des Etats du sud, pourrait amener le commerce dans leur port; mais beaucoup pensent qu'avec le voisinage de la Nouvelle-Orléans et de Mobile, un pareil espoir n'est pas fondé et qu'il faut attendre, pour le voir se réaliser, le temps où les Florides seront soumises, cultivées et productives. Or, ces temps sont encore bien éloignés. Malgré beaucoup d'efforts de la part du gouvernement de Washington, les populations indiennes des Florides restent maîtresses du terrain et la colonisation ne s'établit qu'avec beaucoup de difficultés sur le bord de la mer.

Aujourd'hui l'établissement principal de la Haute-Floride est *Talahassée*, ville qui augmente chaque jour d'importance et qui commence à exporter du coton.

Le gouvernement des Etats-Unis entretient d'ordinaire une station à Pensacola. Quand nous y sommes arrivés nous y avons trouvé une frégate et deux corvettes. La frégate est le *Macédonian* que nous avons vu venir, il y a peu de temps, à la Vera-Cruz. — La conduite bizarre du commandant de cette frégate mérite qu'on en dise quelques mots.

Le 22 avril dernier, le *Macédonian*, portant le guidon de commodore (guidon qui indique le capitaine de vaisseau commandant une division), était venu mouiller à Sacrificios. La frégate la *Gloire*, qui commandait le service à ce mouillage, pendant que la *Néréide* était à l'Ile Verte, avait envoyé aussitôt, et selon l'usage, un officier à bord

du *Macédonian*, afin d'y faire au commodore américain les offres ordinaires de service et les compliments de l'amiral.—Les choses en restèrent là. Le commodore, qui se nomme *Shubrick*, ne donna pas signe de vie et ne fit même pas rendre la politesse qui lui avait été faite par le commandant de la *Gloire*, au nom de l'amiral français, dont le pavillon flottait en vue.

Le 28 avril, au matin, le *Macédonian* partit. Un officier de cette frégate était venu la veille, non pas à bord de la frégate, mais à bord de la *Gloire*, offrir, de la part du commodore, de se charger des dépêches de l'amiral pour les Etats-Unis : on lui avait remis un paquet.

A notre arrivée ici, nous avons trouvé le *Macédonian*, portant toujours le guidon du commodore Shubrick. Un officier américain est venu tout de suite à notre bord faire les offres habituelles de service. L'amiral a fait rendre immédiatement cette politesse. Une correspondance s'est ensuite engagée entre l'amiral et le commodore, à l'égard des saluts à faire au pavillon national, saluts que l'amiral a témoigné le désir de différer d'un jour, afin qu'ils n'eussent lieu qu'après la mise à terre des malades de la *Néréide*, que le bruit du canon aurait pu incommoder.

Le lendemain, à 8 heures, la *Néréide* a salué le pavillon américain de 21 coups de canon. Il avait été convenu que l'arsenal rendrait ce salut. Cependant on vit le *Macédonian* tirer 21 coups de canon avec le pavillon français, on répondit à cette politesse et bientôt après, l'arsenal rendit la salve qui avait été faite d'abord par la *Néréide*, au pavillon de l'Union.

Tout rentra dans le silence. Le commodore ne jugea pas à propos de saluer la marque distinctive de l'amiral.

Le 24, le commodore vint rendre visite à l'amiral. Il était accompagné du capitaine de la frégate et de quelques officiers. Il fut reçu avec les honneurs accordés par nos ordonnances aux contre-amiraux de la marine française ; seulement, à son départ, il ne lui fut point fait de salut de coups de canon.

L'amiral avait plusieurs raisons pour en user ainsi : d'abord la conduite extraordinaire tenue par le commodore à Sacrificios, où il n'avait pas même fait répondre à la politesse qui lui avait été adressée ;— en-

suite le silence que gardait le *Macédonian* devant un pavillon de vice-amiral ; — enfin la prétention exorbitante du commodore, prétention dont l'amiral avait eu connaissance à la Vera-Cruz par le consul même des Etats-Unis, et que le commodore formulait ainsi : « La marine des « Etats-Unis n'a point d'amiraux ; la position de *commodore* est la plus « élevée que puisse occuper un officier dans cette marine ; elle doit « donc aller de pair avec la position la plus élevée de toutes les autres « marines. »

C'est en se fondant sur ce raisonnement, que le commodore était resté silencieux à Sacrificios, « attendant, a-t-il dit depuis, que l'a-« miral vînt lui faire la première visite. » En laissant à part ce que ce raisonnement du commodore, par rapport à la visite à Sacrificios, avait de bizarre, il restait sa prétention d'égalité de position avec un vice-amiral français. Or, cette prétention était inadmissible. Si la marine des Etats-Unis veut que ses commodores aillent de pair avec les amiraux des autres nations, qu'elle ait des amiraux.

C'est là du reste que tendent les efforts des officiers américains ; et, dans cette circonstance-ci, la conduite du commodore Shubrick n'était probablement pas dictée par une autre pensée.

Quoi qu'il en soit, le commodore se montra vivement blessé de n'avoir pas été salué. L'amiral lui ayant rendu sa visite ne fut pas salué non plus : les invitations à dîner furent refusées de part et d'autre, et il s'engagea une correspondance assez suivie. Le commodore mit en avant le raisonnement que j'ai cité plus haut ; l'amiral posa en principe que la marque distinctive de commandement indiquait seule, dans toutes les marines, les degrés de la hiérarchie : que le pavillon carré au grand mât devait avoir le pas sur le même pavillon porté au mât de misaine, celui-ci, sur le *pavillon* au mât d'artimon ; ce dernier enfin, sur le *guidon* qui, dans toutes les marines, n'indique qu'un commandement de capitaine de vaisseau, chef de division.

La conduite de l'amiral avait été réglée exactement sur ce même principe à l'égard du commodore anglais Douglas. Cet officier se trouvait dans une position spéciale : il avait succédé au vice-amiral Sir Charles Paget, dans le commandement des forces navales anglaises, dans les mers de l'Amérique septentrionale ; il jouissait, de droit, de

tous les honneurs, avantages, prérogatives, etc., attachés à la position de l'amiral qu'il remplaçait. M. Pakenham, se fondant sur cette spécialité de position, sollicita en faveur du commodore des honneurs supérieurs à ceux que l'amiral avait été jusqu'alors dans l'usage de lui rendre. L'amiral répondit « que les honneurs devaient toujours être « réglés d'après la marque distinctive de commandement, et que, quelle « que fût l'importance des nouvelles attributions du commodore Douglas, il ne pouvait voir en lui qu'un officier portant le guidon de « commodore. » M. Pakenham eut la sagesse de ne pas insister, et le commodore eut celle de ne pas se fâcher.

Il n'en a pas été de même du commodore Shubrick, comme on vient de le voir. La correspondance, après avoir été fort vive, bien que très-mesurée dans ses termes, s'arrêta. Je crois que chacun est resté de son avis. On s'est quitté froidement.

Je n'aurais pas consigné ce différend, avec tant de détails, dans les présentes notes, s'il n'y avait là une question de principe qui n'est pas sans intérêt pour les marins. Il n'est pas douteux d'ailleurs que ce fait sera défiguré, et il est bon, pour cela même, d'en conserver un fidèle souvenir, pour qu'on ne lui attribue point une importance qu'il n'a pas. Les deux nations n'étaient pour rien dans cette discussion. L'amiral, pour le prouver, a retardé de quelques jours notre départ, afin d'être encore sur rade le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, et de prendre part à la solennité de ce jour, en faisant les saluts et les signes ordinaires de réjouissance.

Le 25, le *Griffon* est arrivé de Tampico où il avait été envoyé de la Havane. Il nous a annoncé la prise de Tuxpan et de Tampico (14 juin), par les forces centralistes. Il paraît que la reddition de Tampico est due aux intrigues d'officiers fédéralistes, relâchés après la journée d'Acajete, et renvoyés parmi leurs partisans pour les gagner et amener plus facilement le résultat qui vient d'avoir lieu.

On assure que dans cette circonstance les généraux centralistes, et en particulier Arista, ont montré une modération peu ordinaire, jusqu'ici, aux chefs mexicains. — Le séjour d'Arista parmi nous a sans doute contribué à lui rendre plus familières ces idées de modération, et à lui faire sentir plus vivement, que la civilisation d'un peuple ne se

prouve ni par les assurances officielles des gouvernants, ni par les discours emphatiques des journaux, mais par les actes publics de tous les citoyens.

La prise de Tampico et de Tuxpan complète le triomphe de la cause du gouvernement et rétablit provisoirement la paix au Mexique. Combien de temps cette paix durera-t-elle, sous un gouvernement militaire comme celui du Mexique, et alors que tant d'ambitions rivales se trouvent en présence?

Quand on vient de visiter le Texas, cette république née d'hier et déjà organisée; quand on respire l'air des Etats-Unis, cette grande confédération qui marche si aisément et si brillamment dans les voies de la liberté et de l'industrie, on ne peut s'empêcher de gémir sur le sort de la malheureuse race espagnole, race déchue et pourrie, qui se debat vainement dans les deux Amériques et qui ne peut, avec toutes les chances imaginables de liberté et de richesse, sortir du désordre et de la misère.

Néréide, à Brest, en quarantaine, 13 août 1839.

Voici la terre de France!

Partis de Pensacola le 5 juillet, nous sommes arrivés ici le 8 août, sans avoir relaché nulle part, et après une de ces monotones traversées, comme le marin en inscrit tant dans ses souvenirs.

La fièvre jaune, dont nous avions espéré être tout-à-fait délivrés à Pensacola, est encore venue chercher quelques victimes parmi nous. Lorsque nous sommes partis, tous étaient en bonne santé. Dans le canal de Bahama nous avons trouvé d'accablantes chaleurs; le germe du fléau, qui s'était engourdi sous un climat plus sain, s'est alors réveillé et nous a enlevé quelques hommes.

On ne peut s'empêcher de gémir sur la destinée de ces hommes forts et valides qui, après avoir échappé aux glorieux dangers courus dans des combats, après avoir résisté à un climat meurtrier pendant toute une année, sont ainsi enlevés par une mort obscure, en quelques jours, et au moment même de revoir leur pays et leurs familles. Tout émoussée que soit notre sensibilité, au milieu d'une vie aventureuse et isolée,

elle doit se réveiller pourtant dans ces tristes moments où la mort, sous une forme si désolante, se promène parmi des hommes qui sont tous pleins de santé et de vie, et les touche au hasard et à l'improviste.

Comment aurions-nous pu n'être pas émus quand nous dûmes jeter à la mer un jeune élève, Nau de Beauregard, sorti il y avait moins d'un an de l'école de marine, qui se distinguait par son zèle et par son intelligence et qui était l'espoir et l'orgueil de sa famille? N'aurait-il pas mieux valu pour lui qu'il mourût comme un de ses compagnons, le jeune de Raime, tué le jour du combat du 27 novembre, ou bien comme cet autre élève, Chaptal, percé d'une balle à la Vera-Cruz, le 5 décembre? Destinées glorieuses qui portent avec elles leur consolation!

Mais repoussons ces tristes souvenirs auxquels nous devons si souvent fermer notre cœur. Tâchons de devenir aussi impitoyables que la mer qui, après avoir englouti ces malheureuses victimes, n'en garde la trace qu'un moment.

Voici la terre de France!

Que de nouvelles inattendues viennent nous accueillir! C'est une émotion particulière à notre existence de marin, que celle produite sur nous par cette masse d'événements ignorés qui nous sont racontés au jour de notre arrivée, après une longue absence. Combien de fois, sur nos solitudes des mers, pensons-nous à nos parents, à nos amis, dont plus d'un peut-être est déjà enlevé à nos affections, quand nous nous berçons encore de la joie de les revoir tous! Combien de fois nous questionnons-nous les uns les autres sur ce que sera devenue notre France, dont nous ne savons plus rien depuis si longtemps, notre France où la turbulence des esprits rend chaque jour si incertain de son lendemain!

Pour moi, frappé encore du souvenir de ce jour où, me réveillant sur la rade de Toulon, j'y vis flotter un nouveau pavillon national qui m'était inconnu, je ne puis, chaque fois que j'attéris sur nos côtes, me défendre d'un sentiment intérieur d'inquiétude et de vive émotion!

Avec quelle ardeur, avec quelle curiosité nous déchiffrons nos correspondances et nous parcourons les journaux! Avec quelle impatience

nous demandons aux uns, si, parmi les nôtres, il n'y a point de place vide et de nouvelles afflictions à supporter, aux autres, si le pays est tranquille, si la guerre est prochaine, et encore, si l'expédition du Mexique a reçu quelques remerciements. Que d'amers retours ne trouvons-nous pas dans les uns et dans les autres !

Oui, voilà bien la France, elle est toujours là. Mais de nouveaux orages ont passé sur elle : je ne sais si, parce que je vieillis, je me persuade qu'elle aussi prend de l'âge et se ride. Peut-elle donc rester toujours aussi jeune au milieu de toutes ces commotions politiques?

Mais passons; ce n'est point ici le lieu de parler de l'émeute qui a grondé dans les rues. Notre affaire, c'est le Mexique; c'est l'expédition navale dont nous étions la tête. — Qu'en a-t-on dit et qu'en dit-on?

Ce qu'on en dit aujourd'hui? — Mais rien du tout! le temps en est passé, et d'autres questions plus présentes ont englouti celle-là. L'Orient est en feu. — L'empire ottoman se fend en deux : l'Europe attentive se met en armes, les uns pour soutenir l'édifice, les autres pour en ramasser les débris.

Les questions *européenne* et *asiatique*, les *équilibres*, les *partages* et les *horizons* remplissent tous les esprits et toutes les colonnes des journaux. On n'a pas le temps de penser davantage à la question mexicaine, dont quelques-uns ont entendu parler autrefois.

Mais autrefois, qu'en a-t-on dit? — Ce qu'on en a dit? — Lisons.....

Hélas! voilà donc le résultat de tant de courage, de tant d'efforts et de tant de dévouement! — Après quelques louanges bien pâles sur un fait d'armes éclatant, toutes sortes d'injustices et d'exagérations sur le reste! Eh quoi? nous ne sommes allés là que pour rabaisser le nom français, pour nous humilier devant l'Angleterre, pour travailler à une paix honteuse!

Quel temps est-ce donc que celui-ci, où l'on peut croire qu'un chef d'expédition, dont le nom n'est pas sorti sans éclat des guerres de l'empire, et que tous savent être entouré d'honorables souvenirs, où l'on peut croire que ce chef a consenti à tacher son nom de pareilles forfaitures?

Telle était donc la récompense que lui préparait l'opinion publique,

quand à 2,000 lieues d'ici, livré à ses propres inspirations, n'ayant que peu de ressources navales et pas un soldat, il usait de toute son activité, de toute son intelligence, de toutes ses veilles, de tout ce qu'il y a d'élévation dans son cœur et dans son esprit, pour accomplir des faits d'armes qui ont jeté sur la marine un nouvel éclat, et pour arriver à terminer une question bien difficile, par une paix honorable.

Mais non, ces journaux-là, ce n'est pas la France. Ils ont pu égarer l'opinion qu'un gouvernement, occupé de son propre salut, n'a pas su guider et éclairer. Mais la vérité se fait jour. L'esprit de parti cesse d'aveugler quand les partis ne sont plus, et les feuilles publiques en sont alors pour leur bave.

Quand plus tard on étudiera avec attention ce qui s'est passé, quand on songera aux faits d'armes qui ont été exécutés; faits d'armes dont le souvenir restera après que bien d'autres seront effacés; quand on connaîtra mieux les relations diplomatiques qui ont préparé la paix; quand on relira, avec soin, ces traités de paix si amèrement critiqués aujourd'hui; quand on réfléchira que, pour arriver là, l'amiral français n'avait à sa disposition que 15 à 20 navires de guerre, la plupart au-dessous du rang de frégate, et trois compagnies d'artilleurs de la marine, contre un pays dont la surface est quatre fois celle de la France, qui a 9,000,000 d'habitants, dont la capitale est à 100 lieues de la mer, qui se peut suffire à lui-même, et qui compte plus de trente ports, sur un développement de côtes de 4,780 milles marines; alors peut-être on conviendra que cette expédition du Mexique a été conduite avec quelque habileté, et pour le plus grand honneur et le plus grand avantage de la France.

Paris, 20 octobre 1839.

Je suis sans doute trop inconnu et trop inhabile pour convaincre les autres de la vérité : quelques-uns même pourront suspecter mon impartialité, à cause de la position que j'occupais auprès de l'amiral, commandant l'expédition. Mais c'est parce que j'étais près de lui, c'est parce que je connais mieux que d'autres l'élévation de son esprit, la droiture de ses intentions, le dévouement de ses efforts, que sans m'inquiéter

de ma faiblesse ni de ce que la malveillance pourra inventer, j'ai pensé à publier les notes qui précèdent, et à dire de mon mieux ce que j'ai vu. Trop heureux si mon récit sincère, tout simple et tout inhabile qu'il est, peut contribuer à redresser l'opinion des gens sages qui s'étaient laissés égarer par des récits mensongers et par les raisonnements spécieux et malveillants des gazettes.

Eugène MAISSIN.

